

Geneviève Grenon Van Walleghem

LE GÉNÉRAL DE PIERRE

Livre IV

La Montagne

Mai 2010

I – La fleur aux lèvres

Une fois de plus, Bleu Nuit s'assit sans bruit sous le magnolia ruisselant de couleurs, et observa Lotus Mauve qui lisait, confortablement installé dans une chaise longue. Quand le vent caressait la ramure, la chevelure du Seferneith s'éclairait de sillages mouvants, et le guérisseur semblait la gemme d'un écrin florissant, suavement polie. Mais son cœur… son cœur avait l'éclat scintillant de la mort, et tranchait inexorablement dans les chairs d'autrui. L'exorciste grimaça, releva la tête, contempla les courbes souples des branches, le réseau délicat des brindilles chargées de grandes fleurs blanches lavées de rose. Quelques petites feuilles vert vif embellissaient encore les corolles voisines, comme un discret rehaut de leurs sveltes silhouettes aux insouciants pétales. L'arbre lui semblait un nuage rosé par le soir, qui se fût posé sur l'herbe et ne l'eût plus quittée, tant elle le ravissait d'une tendre compagnie.

Apaisé par la beauté de ce vivant bouquet, il tenta de comprendre le guérisseur. Des malades agonisaient, et celui qui eût pu les sauver s'en moquait ! Pire, Verte Bruine avait fini par lui expliquer que son ami attendait la fin du genre humain, le tout dernier soupir du tout dernier humain… en dehors du jardin. Il n'agirait donc pas. Bleu Nuit en eut le vertige, et baissa la tête pour

retrouver le sol. Comment Lotus Mauve pouvait-il rester souriant, condamner sereinement toute l'humanité, et laisser mourir, lui qui savait faire obéir la vie ? Il n'avait pas à se battre pour sauver autrui, rien qu'à demander, et la vie obéissait !

Il revit le guérisseur lors de leur première rencontre, et le chagrin lui noua la gorge. Dans le palais de Deux-Rivières, le Seferneith avait eu l'air si malheureux, si esseulé… misérable, en fait, et presque désespéré. Il prit le temps de laisser couler ses larmes, puis s'essuya le visage dans ses manches, imaginant sur sa peau la douceur des lapins qui les décoraient. Lotus Mauve avait certainement souffert, mais de là à décider un génocide ! Il était si doué pour aider autrui à surmonter ses blessures… pourquoi ne soignait-il pas la sienne ? Parce qu'un cœur de pierre ne savait plus guérir, qu'il ne pouvait que peser, inexorable, figé dans sa douleur ?

Une fois de plus, l'exorciste maudit la montagne ; une fois de plus, il tenta de la comprendre, et de l'excuser ; une fois de plus, il fut incapable de dire s'il avait réussi, et il abandonna le sujet. Il resta songeur. Comprendre… si Verte Bruine avait défendu Vieux Saule et Fier Bouleau, c'était par amour. Mais Lotus Mauve… connaissait-il un humain ? En appréciait-il un seul ? Si, faute de rencontres plaisantes, il n'avait pu s'attacher au moindre d'entre eux, il pouvait bien les éliminer tous, il n'y perdait rien ; or, il n'agissait jamais sans que son intérêt fût en jeu, directement ou indirectement. Bleu Nuit sourit, car cela lui semblait maintenant normal.

Il s'approcha du guérisseur, qui fit mine de ne pas le voir. Il cueillit une fleur de magnolia, la nicha dans ses mains, la caressa du bout de son nez, la frôla à peine de ses lèvres sèches, et en fit naître un petit oiseau blanc et rose qui alla se percher sur l'épaule du Seferneith. Celui-ci posa son livre, et observa son léger visiteur aux plumes parfumées, attendri. Il y eut un long silence, puis Lotus Mauve effleura le passereau, qui s'assoupit à moitié, n'émettant plus que de petits murmures de bien-être, et il demanda, un soupir dans la voix :

– Que me voulez-vous ?

– J'aimerais vous parler de ce qu'il y a d'aimable chez les humains.

– Ah oui… j'oubliais votre manie d'aller fouiller des tas de merde pour y trouver des pépites. Mais puisque vous l'avez fait… montrez-les-moi donc. Elles sont bien propres, au moins ?

Le guérisseur prit l'oiseau béat dans ses mains, et le contempla, souriant. Bleu Nuit s'assit, et lui parla de ce qu'il avait apprécié chez ses pairs, la douceur de certains sentiments, la beauté de l'art, la générosité, la créativité, la gratitude, l'éveil d'un esprit, l'enthousiasme, la curiosité. Peu à peu, il réalisa qu'il plaidait une cause, même s'il n'osait soutenir le regard du Seferneith, et il s'enhardit au point d'évoquer la tristesse d'un peuple qui se meurt alors qu'il fleurissait, il rappela l'horreur de la mort de Verte Bruine, et il affirma que les humains ne souffriraient pas moins. Lotus Mauve hochait la tête

avec de légers soupirs, car il connaissait par cœur ces arguments pour les avoir lui-même utilisés jadis. Il répondit :

– Vous n'êtes pas sans qualités, certes, mais que valent-elles en regard de vos défauts ? Vous croissez et vous proliférez comme un cancer, vous vous étendez tels la gangrène, et vous dévorez mieux que la lèpre.

– Mais… malgré cela… vous m'appréciez… enfin, vous appréciez Rouge Cerise. Et ses parents. Et Lavandin. Ils ne peuvent pas être uniques dans leur genre.

– Ah non ? Rouge Cerise a quelque chose à voir avec la montagne. Ses parents l'y ont conçue ; qui me dit qu'ils n'ont pas été altérés ? Quant à vous et Lavandin… êtes-vous sûrs de ne pas avoir un rapport avec la Lune Noire ? Vous avez une telle prédisposition pour parler aux morts.

Bleu Nuit resta bouche bée. Lui, un Tuan ? Il frissonna, et, d'une toute petite voix :

– Verte Bruine approuve cette théorie ?

– Il préfère celle qui voudrait que vous ayez de notre sang.

– Les Seferneith se sont mêlés aux humains ?

– Les Seferneith, non. Moi, oui.

L'exorciste fixa Lotus Mauve avec horreur. Il n'était déjà pas très fier de sa famille, mais s'il fallait y ajouter le Seferneith, il craignait de mourir de

honte. Il n’avait vraiment pas besoin d’un tel ancêtre. Verte Bruine, volontiers… mais Lotus Mauve… Il se passa lentement les mains dans les cheveux, et réfléchit. Le guérisseur n’avait pas déposé sa stèle sur un autel familial, et son descendant n’avait donc pas de culte à lui rendre. D’ailleurs, il ne possédait même pas d’autel familial ! Pour quoi faire ? Contempler le vide ? Aucun intérêt. Et puis, s’ils étaient apparentés, cela remontait à un passé oublié, et ne comptait donc plus vraiment. Il soupira, consterné par le peu d’efficacité de sa mauvaise foi, car il ne voyait pas comment négliger un ascendant auquel il ressemblait toujours. Tant qu’ils aimeraient tous deux les fleurs, les parfums et la beauté, il n’y parviendrait pas, et à ce prix-là, il n’essaierait même pas. Mieux valait brûler de l’encens et compter les volutes en attendant que les bâtonnets se fussent consumés. Lotus Mauve remarqua :

– Ne vous sentez pas tenu de me rendre un culte, cher descendant. Vos bons sentiments sont tellement indigestes que malgré mes modestes talents, je craindrais de vous vomir ma reconnaissance.

– Vraiment ? Et vous pensez qu’une pneumonie suffirait à vous faire cracher un compliment ? Ou faudrait-il une tuberculose ?

– Mais non, voyons ! Il suffit de trouver un sujet qui en vaille la peine.

– Je suis un maître exorciste.

– J’avais remarqué que les critères d’entrée dans la profession avaient bien baissé.

– Pardon ?

– Je n'étais pas mauvais, jadis, pour ramener des morts ceux qui partaient trop tôt. Mais vous ! Vous ! Vous ne savez que repousser ceux qui y parviennent par eux-mêmes !

– Mais… ils nuisent aux vivants.

– Manque d'éducation. Manque d'encadrement. Manque de vie résiduelle. Ils reviennent, et ils restent affamés !

– Mais… Lotus Mauve… c'est normal. Quand la vie leur échappe, quelqu'un d'autre s'en saisit.

– Non, ce n'est pas normal ! La vie devrait parcourir le monde en flots lumineux et mouvants, mais elle ne forme plus que quelques gouttelettes. Vous êtes si nombreux que vous l'avez dévorée ! Volée aux plantes, volée aux lieux. Dissous, les papillons ; dissous, les gais poissons ; dissous, les beaux insectes aux couleurs chatoyantes. Je n'ai plus de lézards, et où sont mes tritons ?

Il se tut, puis :

– Goinfres. Il n'y en a que pour vous.

– Je suis désolé.

– Pas vous, Bleu Nuit ! Quand comprendrez-vous que je puis vous apprécier sans adopter pour autant le reste de votre peuple ? Vous, je vous jure que vous traverserez cette épidémie sans même souffrir d'un malaise. Vous, vous vous tiendrez debout, resplendissant de vie, quand ils seront crevés. Vous,

vous êtes déjà une exception, car qui vous donnerait votre âge ? Comme nous, vous oubliez de vieillir. Et plus la vie coulera en abondance, plus vos jours s'allongeront.

L'exorciste baissa la tête, et ses épaules se voûtèrent. Resplendissant de vie ? Quand tous ceux qu'il avait voulu protéger seraient morts ? Quand le monde ne serait plus parcouru que de spectres légers, de soupirs distants ? Vivant, sans limite, sans fin, et le monde des humains de plus en plus lointain dans sa mémoire, s'abîmant dans un passé bientôt mythique ?

Lotus Mauve rit.

– Belle vision, bien morbide, et grossièrement inexacte au surplus. Foutez-leur la paix, aux humains ! Ils se moquent bien que vous les protégiez des vilains fantômes ! Ils ne vous ont rien demandé. C'est vous qui les avez pris sous votre aile, vous qui avez imaginé une mission, vous qui vous êtes rêvé utile plutôt que de crever, vide de sens. Quant à un monde hanté de spectres, un monde vide… laissez-moi rire ! Quand la vie aura été libérée, quand elle se sera extraite du bourbier humain, elle fleurira, je vous le garantis. Vous la verrez courir, vous la verrez voler, vous la verrez nager, vous la verrez pousser ses vrilles, ses feuilles et ses racines, comme vous ne l'avez jamais imaginée.

Il y eut un silence, puis il reconnut :

– Mais comment l'auriez-vous pu ? Vous êtes né dans un monde déjà mort, un monde dévoré par le pire des parasites, celui que j'ai eu l'imbécillité de

laisser s'installer jadis.

Il regarda longuement l'exorciste :

– J'ai bon espoir, Bleu Nuit, j'ai bon espoir que vous vous adaptiez. Lavandin le fait bien, lui. Qu'a-t-il de plus que vous ?

L'amour d'un père, songea l'exorciste. L'amour d'un père, venu bien plus tôt dans sa vie.

– Prétextes, laissa tomber Lotus Mauve. Vous défendez le monde et vous ne demandez qu'à crever. Tant qu'à exceller dans l'usage de deux poids et deux mesures, faites-vous à l'idée que vous aller survivre, car vous faites partie des privilégiés, et non des sacrifiés. Je sais, c'est ennuyeux ; je sais, c'est difficile… mais une fois de plus, vous n'avez pas le choix.

Bleu Nuit ne sut que dire, et le guérisseur conclut :

– Voulez-vous un mouchoir ? Si j'étais vous, j'irais m'entraîner à pleurer efficacement mes gros chagrins, car Verte Bruine a peut-être un peu mieux à faire que de vous tapoter le dos lorsque vous sanglotez. Pendant que vous pleurez l'ancien monde, lui, il tente de deviner le suivant…

– Verte Bruine…

– Oui, votre cher maître, qui s'est adapté au présent et qui s'adaptera au futur. Vous… vous êtes un fossile.

L'exorciste s'éloigna, accablé de chagrin. Il était incapable de fléchir Lotus Mauve. Il mourrait

jusqu'au dernier homme sur terre, et il resterait impuissant. Il pleura longtemps devant un petit étang entouré de murs blancs, et pour ses yeux brouillés de larmes, le vert feuillage du bananier était si lumineux qu'il évoquait une flamme. Le vert sombre des aiguilles du pin semblait autant de cendres voletant lentement. Il resta hébété et silencieux pendant des heures, son regard parcourant le mur. Il se fixait un instant sur chaque fenêtre, admirant leurs formes étranges et les croisillons étroits qui dessinaient tantôt des pétales, tantôt des feuilles, tantôt des flocons ; ou il suivait l'ondulation du toit de tuiles noires qui coiffait le mur comme un serpent sans fin, assoupi au soleil.

Il revint vers le guérisseur, qui l'accueillit avec un soupir, et lui demanda :

– Pourrez-vous vivre avec le poids de ce crime sur la conscience ?

Lotus Mauve éclata de rire.

– D'autant plus aisément que je suis déjà mort de ne pas l'avoir commis.

Il trouva que cela ne répondait pas vraiment à sa question ; mais le Seferneith ajoutait déjà :

– Allons, Bleu Nuit, vous me demandez de me soucier de la santé de mes assassins. Cela vous arrive souvent ?

L'exorciste revit le visage violacé de Roseau Bleu, et il songea que oui, il se souciait de leur santé, de leur mauvaise santé. Il dit pourtant :

– Les humains ne sont pas tous des assassins.

– Mais il en reste bien assez pour que je sois certain que mon peuple sera éliminé. Affirmeriez-vous que j'ai tort ?

Bleu Nuit secoua la tête avec lassitude, en signe de dénégation. Il était bien placé pour savoir que les uns tireraient leur arme de son fourreau, et que les autres appelleraient un exorciste. Lotus Mauve conclut généreusement :

– Bleu Nuit, ne vous privez pas : étudiez la médecine, inventez une maladie qui sache trier nos ennemis de nos amis, et nous l'utiliserons sur les survivants, si tant est qu'il en reste. Verte Bruine possède sûrement quelques ouvrages intelligibles pour un débutant, et si ce n'est pas le cas, je lui en dicterai un. Vous verrez, c'est passionnant.

L'exorciste s'inclina, puis s'éloigna d'un pas lent. Le guérisseur le suivit du regard, contemplant les couleurs sinistres de son obstination teintée de désespoir, et il soupira. Il eût préféré le faire sourire, mais ses exigences étaient inacceptables. Il était affreusement ennuyeux de côtoyer un être si peu adaptable, si peu réaliste, et si attaché au passé. Si seulement il avait pu le manipuler, pour faciliter son évolution ! Mais Verte Bruine tenait à le laisser avancer à son rythme. Si ce n'était pas du respect mal placé, qu'était-ce ! Il ne restait donc plus qu'à tuer Bleu Nuit… ce qui serait encore plus inconfortable que de le tolérer, car le lettré tenait à ses amis, et que son mécontentement gâcherait le jardin. Bref… à

moins que l'exorciste ennuyât également le lettré, il resterait le bienvenu. Il faudrait donc continuer à l'éviter autant que possible…

Et à ce sujet… Lotus Mauve corrigea le cours de ses pensées pour en exclure Bleu Nuit, et revint au présent. Il avait un livre passionnant à terminer, le soleil était délicieux sur sa peau, l'endroit tranquille et parfumé. Il sourit au magnolia que nulle présence ne défigurait plus, et ajouta un tapis de violettes à son pied, puisqu'elles ne risquaient plus d'être piétinées.

Quand le monde serait redevenu un lieu d'harmonie, il serait temps de songer au bien-être de tous ses habitants. Mais avant cela… il limiterait l'ampleur de sa générosité aux habitants du jardin.

*

Verte Bruine s'étonna, car Bleu Nuit ne l'avait toujours pas rejoint. Et pourtant, il ne manquait jamais leurs rendez-vous. Il étendit ses sens, perçut la vie de l'exorciste, et gémit. Il rejoignit en hâte le pavillon de son ami, et tout le long du chemin, il chercha le moyen de ressentir toujours ceux qu'il aimait, même s'il se passionnait pour ce qu'il faisait. Il était regrettable que la concentration fût si exclusive ! Et il était également déplorable qu'on pût songer à souffrir seul, plutôt que d'appeler à l'aide. Il fit tinter la cloche, entra malgré l'absence de réponse, et s'assit à côté du lit où Bleu Nuit était couché, tout habillé, ses vêtements froissés par une nuit de sommeil. Il remarqua :

– Je suis heureux que nos rendez-vous soient quotidiens.

L’exorciste eut un sourire désabusé. Le lettré continua :

– Et si vous me parliez du problème ? Nous y trouverons peut-être une solution.

– Ha ! Vous m’avez déjà dit que vous ne m’aideriez jamais à contraindre Lotus Mauve.

– Le contraindre, non. Le convaincre, oui.

– L’autre jour, c’était non.

– L’autre jour, vous étiez en état d’agir seul.

Bleu Nuit regarda son maître, et se laissa envelopper par son odeur. Il soupira profondément, puis murmura :

– J’ai si souvent l’impression que… que vous m’abandonnez.

– Je n’aime pas faire naître de tels sentiments en vous ; mais quels seraient les miens, si je me forçais à agir ?

– Je le comprends, et je l’accepte. Néanmoins, je ne peux pas m’empêcher de penser que, si vous m’aviez aidé, le problème serait déjà réglé.

– Si je devais m’occuper préventivement de tous les problèmes qui seraient peut-être mieux réglés avec mon aide que sans, j’aurais tout intérêt à pondre un certain nombre de copies de moi-même ! Mais cela ne les intéresserait pas plus que moi. Désolé,

Bleu Nuit, je n'interviens que quand je suis certain d'être indispensable. Le reste concerne quelqu'un d'autre.

L'exorciste se tourna vers lui, et tendit une main hésitante. Verte Bruine s'en saisit, s'étendit sur le lit, la pressa doucement contre sa poitrine, massa la chair découragée de ses longs doigts tièdes et parfumés. Bleu Nuit resta longtemps les yeux dans le vague, puis il demanda :

– Puis-je inviter des amis dans le jardin ?

– Bien sûr.

– C'est que…

Il expliqua son idée, le lettré éclata de rire, et accepta.

*

Lotus Mauve releva la tête, et huma l'air, incrédule. Il se hissa sur le rebord du bassin, et aperçut un groupe d'une dizaine d'humains, une famille probablement, car leurs personnalités montraient des pathologies trop bien corrélées. Un enfant courut vers lui, et resta admiratif devant les reflets mauves de ses cheveux. Puis il aperçut son entrejambe.

– Eh ! Pépé ! Viens voir ! Le… le… n'est ni un homme, ni une femme !

Le grand-père s'approcha :

– Pardonnez la curiosité de cet enfant, il ne pense pas à mal.

– L’idiotie ne garantit pas l’innocuité.

L’homme eut un sourire d’excuse, il s’inclina, et emmena son petit-fils. Comme ils s’éloignaient, l’enfant demanda :

– T’es d’accord qu’il est bizarre !

– Certainement. J’avais entendu dire qu’il existait des malformations curieuses, mais celle-ci m’était inconnue.

Son beau-fils renifla.

– Forcément ! Que veux-tu que des parents en fassent ? Personne ne voudra l’épouser, et on ne peut rien en faire non plus dans un bordel ! Dehors, ils ne doivent pas vivre vieux, les comme lui.

Le vieil homme jeta un regard désolé vers Lotus Mauve, et sa femme lui caressa l’épaule. Elle murmura :

– Nous irons le revoir sans la famille, mon chéri. La grossièreté a toujours effarouché la grâce, mais ce n’est pas forcément définitif. Même les oiseaux les plus craintifs peuvent s’amadouer.

Lotus Mauve retint un ricanement, il attendit qu’ils disparussent, puis il se rhabilla lentement. Il étendit ses sens, et il hoqueta de stupéfaction, car le jardin grouillait d’humains. Il choisit le moins détestable d’entre eux, et il s’en approcha :

– Bonjour. Je suis Lotus Mauve, l’un des résidents du jardin. À qui ai-je l’honneur ?

L’homme le regarda avec étonnement, puis il se

reprit :

– Oh ! Pardonnez ma surprise… j’avais été averti que nos hôtes seraient étranges, mais je ne m’attendais tout de même pas…

– Vous avez été averti, me dites-vous ? Pourrais-je savoir par qui ?

– Par un brave homme, en vérité, dont j’ai malheureusement oublié le nom…

– Mais son apparence vous reviendrait peut-être ?

– Certainement, oui ! Il porte une robe bleue décorée de lapins, un grand collier de perles roses, et…

Le Seferneith trouva l’exorciste assis à son bureau, très occupé à allonger encore une liste de noms déjà interminables dont seule une infime partie était cochée.

– Bleu Nuit…

– Lotus Mauve ?

– Vous… vous avez osé…

– Je ne suis pas pressé, Lotus Mauve. Vous pouvez prendre le temps de vous calmer.

– Je n’ai pas envie de me calmer.

– C’est regrettable. Les solutions proposées par la rage sont rarement sensées.

– Et alors ? Il s’agit uniquement d’éliminer quelques humains de plus !

– Je ne pense pas, non.

Le guérisseur s'assit, et articula :

– Et que pensez-vous ?

– Ce sont mes amis. Je les ai invités dans le jardin, car je suis incapable de vivre sans eux.

– Incapable de vivre sans eux ? Vous êtes un solitaire, Bleu Nuit ! Vous n'avez pas besoin d'une foule de médiocres, mais de quelques interlocuteurs bien choisis !

– C'est peut-être vrai actuellement, mais je ne puis jurer que cela durera toujours. Mon asocialité est certainement liée à mon histoire personnelle, mais dès lors que j'irai mieux, elle se résorbera sans doute.

– À d'autres !

– Et pourtant… vous m'avez assez souvent reproché mes folies, ainsi que ma chasteté. Maintenant que je songe enfin à y remédier, vous rechignez ?

– Quoi ?

– Je ne suis pas encore casé, Lotus Mauve. Or, d'après vous, une vie sexuelle florissante est une part essentielle du bonheur. Je veille donc à préserver suffisamment d'humains pour pouvoir faire mon choix.

– Des femmes, d'accord, mais des hommes ?

– Leur famille, Lotus Mauve, leur famille. Il n'y a pas de mariage sans accord de la famille.

– Qui se soucie du mariage ?

– Moi. Seules les unions légales préservent suffisamment la puissance d'un maître exorciste.

– Ce sont des croyances !

– Je regrette, Lotus Mauve, mais je pense mieux connaître mon métier que vous, du moins dans sa forme actuelle. Et de toute manière, les hommes ont un sens également.

– Vraiment ?

– Mais oui. Je ne suis pas certain de n'aimer que les femmes.

– Vous avez déjà Lavandin et Rouge Cerise, et même Verte Bruine !

– M'oui. Mais est-ce bien avec eux que j'enfanterai un jour ?

– Vous êtes déjà père de famille !

– Par adoption, tout au plus. Tous ces bambins autour de moi finissent par me donner envie de contempler ma descendance, savez-vous ?

– Menteur.

– Peut-être un peu, actuellement, mais il faut penser au futur… je ne vais tout de même faire l'amour aux rares spectres laissés par l'humanité !

– Et pourquoi pas ?

– Question d'éthique, évidemment. Je ne voudrais pas confondre mes loisirs et ma profession.

Lotus Mauve se massa lentement le visage, puis il demanda :

– Et Verte Bruine, qu'en dit-il ?

– Verte Bruine veille à ce que ses invités ne causent pas de déprédations majeures. Pour le reste, il est heureux que je me soucie enfin de mon bien-être à long terme.

Ils se regardèrent en silence, et le Seferneith renonça. Bleu Nuit mentirait aussi longtemps qu'il le faudrait, et non seulement il n'en avait pas honte, mais il s'amusait énormément. Le guérisseur retourna s'asseoir dans sa chaise longue, et fit de son mieux pour retrouver son bien-être. Mais chaque fois qu'il devait éloigner un humain d'une senteur, ses dents se serraient. Il eût tellement préféré les tuer ! Il lui semblait que son cœur lui déchirait la poitrine, qu'il voulait bondir hors de son corps pour aller faire de la bouillie de ces visages et de ces crânes. Il regarda le jardin, et songea qu'il ne s'y était jamais senti aussi mal.

Quand il vit passer Verte Bruine, il jaillit hors de sa chaise longue :

– Toi ! Comment peux-tu tolérer cela ?

– Tolérer quoi ?

– Bleu Nuit abuse !

– Oh, vraiment ?

– Tous ces… déchets dont il encombre ton jardin !

– Ah, ça… tu ne sais plus les éloigner ?

– Si, bien sûr… mais je jouissais du calme, de la sécurité, je me rétablissais peu à peu, et me voilà affligé de ces importuns !

– Lotus Mauve, je suis bien conscient des perturbations que ces réfugiés apportent à mon jardin, et je compatis à ton inconfort. As-tu réfléchi à une solution ?

– Jette-les dehors.

– Non, Lotus Mauve, une solution qui satisfasse et Bleu Nuit, et toi. Vous êtes tous deux mes amis. Puis-je t'aider à la définir ?

– Tu peux même la définir seul !

– Je préfère que tu t'impliques, il y aura plus de chances qu'elle te plaise.

– Évidemment… pardonne-moi. Je déteste les voir tous là, à cueillir les fleurs, à piétiner l'herbe, à parler fort et à puer. Et leurs sentiments sont si laids !

– Nous pouvons les parfumer, regarder ailleurs, les éviter… ou nous y faire. Il n'a de loin pas choisi les pires, et tu le sais.

– Ils sont déjà de trop.

– Bien sûr. Sinon, comment pourrait-il espérer faire pression sur toi ?

– Il n'a pas à faire pression sur moi !

– Vraiment ? Tu possèdes pourtant une ressource que tu lui refuses.

– Il m'énerve, avec ses caprices !

– Il est rare que quiconque y parvienne.

– Il est rare que tu m’empêches de traiter autrui à ma guise !

– J’aurais préféré ne jamais avoir à le faire.

Lotus Mauve resta muet un moment, puis il ragea :

– Ce n’est pas possible, d’être aveugle à ce point ! Ne peut-il accepter que son peuple est perdu, et que nous n’y pouvons rien ?

– Tu es psychiatre… tu sauras le lui dire.

– Il ne m’écoute pas ! Toi, tu es son maître… et tu le chéris… alors, explique-lui !

– Expliquer quoi ? Qu’il a mal, et qu’il fait tout son possible pour éviter le pire ? Il n’est pas du genre à se résigner aisément.

– Tu le ménages beaucoup trop.

– Ni plus, ni moins que toi.

– C’est bien ce que je dis. Cette égalité de traitement est insultante ! Quand il ira bien, soit… mais dire qu’un fou mérite les mêmes égards que moi !

Lotus Mauve s’éloigna à grands pas, ses vêtements délicats volant autour de lui. Verte Bruine sourit, et joua avec ses lunettes. Le guérisseur l’amusait quand il criait ce qu’il ne pensait pas, car il n’avait jamais toléré qu’on maltraitât un fou ou un blessé. Il serait intéressant de voir ce qu’il ferait à présent. Le lettré reprit sa promenade, et continua à recenser les lieux

dont il exclurait ces nouveaux venus. Il pouvait accepter des invités dans son salon de réception, mais au cœur même de ses plus belles œuvres… non. Pas s'ils devaient les souiller, et c'était certainement le cas.

*

Lotus Mauve observa les couleurs de ses émotions, et les ajusta jusqu'à pouvoir masquer ses intentions réelles. Il intensifia les teintes de sa curiosité et de son inquiétude, puis il s'approcha du lettré.

– Verte Bruine, je suis inquiet.

– À quel propos ?

– Pour fuir nos nouveaux… hôtes, j'ai exploré des zones de ton jardin que je ne fréquentais guère, et j'ai découvert quelque chose qui me trouble.

– Quoi donc ?

– Je préférerais te le montrer.

Le lettré l'observa attentivement, puis :

– Je viens.

– Pas maintenant. Demain matin, une heure avant l'aube. Et nous sortirons du jardin. Il vaut mieux commencer par le commencement.

Verte Bruine haussa un sourcil, mais il accepta. L'aube venue, ils franchirent la porte ronde du jardin, camouflés par des coiffes, des voiles, des robes et des gants. Lotus Mauve l'emmena jusque dans une maison où toute une famille dormait dans la même

pièce. Ils se firent oublier d'une senteur, et attendirent leur réveil. Chacun finit par quitter son lit d'un pas traînant, en bâillant largement, comme s'il s'y arrachait avec peine ; et chacun laissait derrière lui, étendu sur sa couche, un double de lui-même, pâle, immobile, que nul ne semblait voir. Ils secouaient leurs couettes, les reposaient, les lissaient, comme si les matelas avaient été inoccupés. Le guérisseur murmura :

– Eux-mêmes gardent juste assez de forces pour vivre une journée pénible. Le double est agonisant. Ils ne le perçoivent pas, car qui songerait à se chercher lui-même ?

Le lettré se pencha, et effleura l'un des corps étendus :

– As-tu remarqué autre chose ?

– Toutes les maisons voisines de la prison sont affectées.

– Jusqu'où ?

– Jusqu'aux grands canaux.

Verte Bruine siffla entre ses dents.

– Joli.

– Pardon ?

– L'effet envisagé indépendamment de son but.

– Toi et ton amour de la belle ouvrage !

– Eh oui.

– Tu admirerais ton meurtrier !

– Mais je l’ai admiré ! Au moins un instant… tant que j’ai pu penser. Je n’avais pas réalisé que j’étais si facile à tuer.

– Nous étions affaiblis.

– Et je n’avais plus guère de raisons de m’accrocher à la vie, c’est vrai. Mais tout de même… il connaissait son affaire.

– Parlons d’autre chose, veux-tu ? Je déteste entendre parler d’ennemis morts avant que je ne les tue.

– Comme il te plaira.

– Veux-tu voir d’autres maisons ?

– Non. Tu me caches quelque chose, mais ce n’est en tout cas pas l’ampleur du phénomène.

– Bien. Alors, asseyons-nous, j’ai pris de quoi déjeuner. Si je te disais que j’ai créé une nouvelle variété de mangues ?

Verte Bruine eut un large sourire réjoui, et ils discutèrent paisiblement en partageant les bouchées les plus savoureuses. Quand la lumière du jour eut totalement blanchi, de fines lignes grises se dessinèrent sur les corps étendus. Le lettré se pencha, mais Lotus Mauve le retint :

– Pas trop près. C’est salissant.

Le mage recula légèrement. Sur la chair des gisants, les lignes devinrent des crevasses peu profondes, puis un premier fragment de peau se détacha et s’envola, comme un petit papillon blanc

aux ailes échancrées. D'autres le suivirent, volant dans la neige des écailles qu'ils perdaient. Verte Bruine constata :

– À moins que cela ne s'accélère, il y faudra la journée !

– Oui. À la nuit tombée, les lits sont vides à nouveau.

Le lettré se pencha à la fenêtre, et observa le long ruban des insectes évanescents, sinueux et fragile. Il vérifia que nul ne le voyait, et descendit le long de la façade. Lotus Mauve sourit :

– Tu grimpes rarement, dans le jardin.

– Et ainsi, mes enfants croient que j'en suis incapable. Cela fait toujours un jeu de moins auquel ils m'invitent.

– Et ce n'est pas comme si tu te privais…

– Non, en effet. J'aime marcher, car cela ne m'empêche pas de lire. Alors que grimper avec un livre en main… c'est hasardeux.

– Bah ! Tu es solide !

– Se relever. S'épousseter. Corriger sa tenue. Se recoiffer. Réparer ses lunettes. Retrouver sa page. Je n'aime aucun de ces verbes.

Le guérisseur rit. Ils suivirent les papillons blafards au vol chancelant, mais obstiné, jusqu'à la prison.

– Je sais bien que nous ne dépendons plus de cet auguste établissement, mais tant que ton rituel

existera, nous y serons liés… et nous pourrions être affectés à travers elle.

– Je vérifierai si nous le sommes.

– Merci. Je serai plus rassuré.

– Moi aussi !

Les insectes poudreux s'engouffraient dans les soupiraux. Ils les retrouvèrent voletant dans les caves de la prison, et atteignirent à leur suite l'entrée d'un souterrain qu'aucun architecte humain n'avait prévu. Il s'ouvrait dans le mur comme une blessure que des fils d'argent auraient tenue béante, et dégageait une impression de rigueur sinistre. Ils l'empruntèrent, et malgré l'essaim des papillons qui volait au-dessus d'eux, ils remarquèrent les angles étranges, et le plafond haut et lisse évoquant un plancher pavé de pierres noires, les unes mates, les autres satinées. Verte Bruine supposa :

– Cela doit être amusant, un bal qui occupe tous les murs.

– Si nous ne trouvons aucun moyen d'éviter la Lune Noire, tu pourras demander aux Tuan d'en organiser un. Il sera intéressant de voir autant de fossoyeurs autour d'une seule couronne mortuaire.

Le lettré joua avec les houppes rouges qui décoraient sa robe.

– Depuis ton passage sur la montagne, tu as un cœur de pierre, et depuis que je suis mort, je porte des houppes de soie rouge. Quand nous n'aurons plus

que des ennemis à notre mesure, nous nous passerons de ces rappels.

– Je l'espère. Et je me réjouis aussi de laisser notre défense à ceux qui aimaient cela.

Ils soupirèrent, puis restèrent silencieux, songeant à leur bien-être enfui. Ils débouchèrent devant un fleuve laiteux qui coulait sans bruit. Les papillons s'y laissaient tomber, et leurs ailes s'y fondaient. Un bref instant, leur corps surnageait, puis il s'affinait et disparaissait à son tour. Lotus Mauve souligna :

– Il coule droit vers la montagne, mais en passant sous ton jardin.

– Ce fleuve… la vie qu'il contient n'est pas neutre, n'est-ce pas ?

– Non, elle est totalement négative. Elle est inertie, impuissance, désespoir… elle reprend les sentiments qu'endurent les humains à qui elle est volée, et manque tout au long du jour. Ils savent que leurs chances de survie sont encore diminuées par leur affaiblissement, ils savent que demain sera un effort long et pénible, mais ils n'ont plus le courage de mourir.

– Ils sont englués, en quelque sorte.

– Prisonniers d'une vie sans intérêt, oui.

Verte Bruine s'éloigna de l'essaim des insectes mourants, et se pencha sur le fleuve pour examiner les cadavres colorés, tout bourrés de pétales, qui voguaient sur ses eaux laiteuses. Ils étaient poudrés

d'une légère couche d'écailles de papillon, fine comme une neige soufflée. Les peaux étaient ajourées avec un art tantôt mesuré, tantôt juvénile, mais toujours consommé ; elles étaient frottées des épices les plus intenses, et il huma leur parfum avec plaisir. Ainsi traités, les humains sentaient presque aussi bon que des Seferneith. Lotus Mauve remarqua :

– Les sentiments que les papillons déposent dans l'eau passent dans les corps que le fleuve emmène.

– Si l'on m'avait dit que mes fleurs feraient du bateau un jour… et dans de si curieuses nacelles ! C'est très… exotique. Je suis ravi de songer que j'envoie au loin de si charmants ambassadeurs.

Le lettré parcourut les quelques mètres de quai taillés dans la roche, puis il revint vers l'issue du souterrain, et il examina les deux bornes qui la flanquaient. Elles étaient taillées dans une pierre blanche comme l'os, incrustées de dents et de coquillages, et elles portaient, tracé à l'encre bleue, la marque de Bleu Nuit. En-dessous, la date s'inscrivait en vermillon, chatoyante, et un pétale de coquelicot était plaqué contre la pierre, ses couleurs et son velouté intacts.

Verte Bruine s'enquit :

– Et maintenant ?

– Promenade en bateau, mais ne mets pas ta main dans l'eau.

– Promis. Je ne tiens pas à m'imbiber du malheur d'autrui.

Lotus Mauve retourna dans le souterrain, et revint avec une nacelle légère et une gaffe. Ils s'embarquèrent, et le fleuve les porta. Ses flots laiteux brillaient faiblement, et la voûte scintillait de lueurs fugitives, de traînées de lumière pâle. Le lettré arrêta le canot, car il discernait deux niches, chacune sur une rive, disposées face à face. Il accosta, pénétra dans l'une ; l'ombre y régnait, mais ses doigts sentirent un bas-relief.

– Veux-tu que je t'éclaire ?

– Y a-t-il des couleurs ?

– Non.

– Alors, mes doigts suffiront.

Verte Bruine identifia l'image très déformée d'un Seferneith, entouré d'une mosaïque de plumes, de plantes, d'épées et de cascades. Son peuple avait toujours aimé se fondre dans les lieux, mais ce style ne lui disait rien. Il sentait de légers courants d'air passer par des jours infimes découpés dans l'œuvre.

Lotus Mauve indiqua :

– Sa jumelle recèle un portrait similaire, et de telles paires de niches se succèdent sur toute la longueur du jardin. Je n'aime pas nous savoir si proches d'un tel fleuve.

– Proches ?

Le guérisseur accosta à son tour. Il souffla sur le bateau, et celui-ci redevint un pétale creux, dont la gaffe n'était qu'une étamine. Il se tint devant le bas-

relief, se mit à scintiller, et disparut. Le lettré sentit la vie s'agglomérer à nouveau, et Lotus Mauve réapparut de l'autre côté de la pierre.

– Qu'y a-t-il là-bas ?

– Une cheminée qui mène jusqu'à la surface. Je vois d'ici le jour à travers les brins d'herbe entremêlés.

– Mm. Tu me fais traverser ?

– Pourquoi ? Tu sais aussi bien devenir magie pure que je sais devenir vie désincarnée.

– Parce que mon nouveau moi n'a encore jamais vécu cette expérience, et que nul ne la permet mieux que toi.

Le guérisseur le fit traverser, et le recréa dans ses bras, leurs lèvres se touchant. Verte Bruine l'embrassa doucement, laissa ses mains sur les joues de son ami, et murmura :

– Lotus Mauve… je suis tellement heureux que ta fureur ne m'empêche pas complètement de jouir de ta douceur.

– Et moi… je suis heureux que tu saches trouver un chemin parmi les ronces qui m'emprisonnent.

Ils grimpèrent, et émergèrent dans le jardin. Le lettré ôta sa coiffe et son voile.

– Évitons d'en parler à Bleu Nuit.

– Mais enfin, Verte Bruine ! Tu déraisonnes ! Manis nous a déjà trahis une fois. Nous ne pouvons

pas nous permettre de lui laisser un pion parmi nous.

– Lotus Mauve, toi aussi, tu m’as déjà trahi une fois. Toi aussi, tu es un pion, et je devine derrière toi quelqu’un de bien pire que Manis. Alors fais-moi plaisir, laisse Bleu Nuit en paix. Et si tu en es encore capable, tiens-toi plutôt prêt à agir ! S’il devait apprendre ce qui se passe, sa culpabilité pourrait le pousser au pire.

Le guérisseur se tut, puis :

– Tout de même, ces humains dépossédés de leur vie… il a beau jeu de m’accuser ensuite d’être un assassin.

– Lotus Mauve, il semble que c’est ton tour d’avoir des trous de mémoire. Je suis mage, t’en souviens-tu ? Et je suis capable de voir que ce drain imposé aux riverains n’a pas été créé par Bleu Nuit, mais qu’il émane du fleuve lui-même, aidé des Tuan. Bleu Nuit a certainement coopéré avec eux pour une partie de l’effet, mais tu sais toi-même comment il peut être contraint. Pour le reste… il est innocent, même si Manis sait imiter son sceau presque à la perfection.

– Ah ? Je ne l’avais pas compris.

– Vraiment ? Et tu n’avais pas remarqué non plus que les niches font partie d’un troisième effet ?

Le guérisseur détourna les yeux. Verte Bruine ajouta doucement :

– Pardonne-moi, je ne voulais pas me moquer. Je déteste voir mes amis se déchirer ainsi. Tu es odieux,

et cela te prive de compagnie, alors même que notre vie est si fragile…

Lotus Mauve baissa la tête, et regarda ses pieds. Le lettré avait raison : son indifférence faisait de lui une citadelle solide, mais vide… et il finirait par y désespérer. Il murmura :

– Je déteste t'infliger le spectacle de notre mésentente. Je fais de mon mieux pour ne pas tuer Bleu Nuit, même si…

– Oui ?

– Même si j'en ai fait l'archétype de son peuple, l'humain à haïr pour pouvoir tuer tous les autres.

– Cela ne doit pas être simple.

– Non. Il a beaucoup trop de qualités pour que les nier soit encore possible. Je crois que je vais changer d'aiguillon… ou m'en passer. Après tout, je ne pense pas avoir la moindre chance d'arrêter la pandémie. Je peux donc me permettre de souhaiter le faire, du peu de cœur qui me reste…

– Si tu ne tentes pas de passer à la pratique.

– Qui ? Moi ? Depuis quand suis-je capable de m'investir dans des œuvres vouées à l'échec ?

Ils se sourirent, et Lotus Mauve dit encore :

– L'absence de cœur me rend idiot.

– Tu n'as pas ta souplesse habituelle, et les contrariétés te crispent. La pertinence de tes réactions en est diminuée, voilà tout.

Le guérisseur émit le parfum le plus doux qu’il put créer, car il était merveilleux d’être aimé de Verte Bruine, de bénéficier de sa compréhension, sa tolérance, et sa douceur. Le lettré se laissa emmener par le plaisir, et ses couleurs enchantèrent son ami au point que celui-ci le soupçonna d’avoir pris la peine d’ajuster les teintes de ses sentiments pour s’assurer que leur tableau serait un ravissement. Il était assez perfectionniste pour cela, d’autant que la jouissance appelait la jouissance, et lui garantissait le meilleur des traitements.

Ils restèrent enlacés longtemps, puis s’assirent dans une petite cour dallée de marbre blanc, creusée d’un réseau de rigoles dans lesquelles courait une eau teintée de vert. Lotus Mauve avoua :

– Je ne supporte pas ces humains.

– Agis. Le fait d’être chez moi n’oblige pas à l’inaction.

– Sont-ils tes hôtes ?

– Non, ce sont les amis d’un ami.

– Et s’ils songeaient à nous quitter ? Un rituel d’exclusion pourrait soudainement s’occuper de l’intérieur aussi bien que de l’extérieur…

– Et qu’aurait appris Bleu Nuit ?

– Que ce n’est pas en me submergeant qu’il me convaincra. Mais cela ne te semble pas suffisant…

– Je crains que non.

– Verte Bruine, soit tu les expulses, soit je les tue.

– J’aime te voir décidé.

– Cela ne te dérange pas ?

– Bien sûr que non. Ces gens ne sont pas mes amis, mais ceux de Bleu Nuit ; et ils ne sont pas mes ennemis, mais les tiens. Débrouillez-vous entre vous, tant que vous ne nuisez pas à mes amis.

– Autrement dit, moi-même et Bleu Nuit.

– Exact.

– Je pense que je vais te manipuler afin que tu expulses ces intrus, dont la présence te pèse inconsciemment.

– Ce serait d’une parfaite courtoisie que de me soulager ainsi d’un malaise diffus que j’endure en vain. Mais… cela prend-il en compte Bleu Nuit ?

Lotus Mauve resta silencieux. Il se pencha, embrassa tendrement les cheveux verts de son ami, en mordilla une mèche, se redressa, et quitta la cour. Il fit quelques préparatifs, puis alla épier l’exorciste, qui était assis sur sa véranda. Il sourit en percevant ses sentiments, car Bleu Nuit était également dérangé par la présence des réfugiés. Imaginer les sauver était aisé, mais les supporter au quotidien s’avérait éprouvant. Il se demanda si son descendant serait assez honnête pour le reconnaître, et décida d’essayer. Il s’arrêta au bas de l’escalier.

– Bonjour, Bleu Nuit. Pourrais-je avoir le plaisir de m’entretenir avec vous ?

L’exorciste considéra la silhouette délicate du

guérisseur, et nota que celui-ci était habillé décemment. Il sentait délicieusement bon, un parfum suave, qui ravissait sans troubler, et les teintes de ses vêtements rappelaient les jacinthes du bassin dans l'eau dorée par le soir, un spectacle dont Bleu Nuit ne se lassait pas, déplorant plutôt sa fugacité.

– Je suis ravi de vous voir, Lotus Mauve. Venez donc vous asseoir. Puis-je vous servir quelque chose ?

– Votre thé me semble délectable, mais je répugne à vous en priver.

– Vous ne me privez pas. Et au fait… maintenant que je me suis fait à l'idée que nous parlerions… pouvons-nous devenir un peu moins formels ?

– Bien sûr. Mais dites-moi… vous étiez en train de contempler le jardin… ne regrettez-vous pas de vous être tourné ?

L'exorciste hésita, puis :

– Lotus Mauve, je suis presque certain qu'aucun faciès déplaisant ne viendra se superposer à votre charmante personne, car vous savez repousser les importuns. Malheureusement, ce n'est pas mon cas. Et le jardin, hélas…

Le Seferneith attendit.

– Le jardin a perdu beaucoup de ses attraits, depuis que j'ai commis l'erreur d'y faire entrer des gens certainement valables, mais…

Il soupira, et le guérisseur demanda :

– Puis-je risquer une hypothèse ?

– Je vous en prie. J’ai quelque peine à… à qualifier mon malaise, et surtout… ma désillusion.

– Ils sont valables, certes, mais pourtant incapables d’apprécier le jardin sans le défigurer. Ils en troublent le calme, la beauté, l’harmonie. Si nous les autorisons à vivre à nos côtés, nous sacrifions ce qui nous était cher, nous mettons fin à notre lent cheminement vers plus de perfection, plus d’esthétique, plus d’émerveillement.

Bleu Nuit se sentit affreusement abattu. Lotus Mauve tendit la main vers lui, et proposa :

– Je puis vous soulager. Je vous jure de vous traiter avec la courtoisie que je réserverais à un égal.

– Je vous en remercie.

Le guérisseur l’effleura ; sa culpabilité et sa tension le quittèrent, et il fut à nouveau capable de penser clairement.

– J’espérais vous contraindre à mettre fin à l’épidémie. S’ils avaient eu un lieu pour vivre, ils y seraient retournés.

– Je l’avais compris ainsi. Mais, aussi bien choisis qu’ils soient, je ne les apprécie pas. Il m’est beaucoup plus simple de les renvoyer là-bas que de contrer la pandémie, et c’est ce que j’aurais fait.

– Moi non plus, je ne les apprécie pas. J’avais oublié que si je suis prompt à sauver mon prochain, je le suis tout autant à fuir sa compagnie dès que possible. Je préfère le calme et la beauté aux mots

sans intérêt et aux sentiments autres que l'intimité. Ces gens… me semblent creux.

– Vous n'aviez guère de visiteurs, dans votre école, hormis les clients qui ne faisaient que passer. Vous pouviez jouir du calme de votre jardin, et ne fréquenter que vos disciples, dont vous façonniez l'esprit à votre convenance.

– C'est vrai. Et ici, j'avais le bonheur de jouir des mêmes bienfaits, mais la beauté y est supérieure, et l'agrément de Verte Bruine, infiniment plus grand que celui de mes disciples.

Il se tut, puis demanda :

– Ah, Lotus Mauve ! Que puis-je faire pour rendre au jardin son aspect antérieur ? Comment retrouver ses charmes enfuis ?

– Je peux chasser tous les importuns, mais ce serait les condamner à retrouver l'horreur, à mourir de violence, de maladie, de faim, de chagrin, ou que sais-je encore.

– Oui… et il faudrait qu'ils oublient tout de leur séjour ici.

– Oui. Ce serait bien du travail, pour un gain insignifiant.

– Je le crains. Que faire, alors ? J'ai peine à imaginer que nous allons les tuer tous…

– Pourquoi ? Parce qu'il nous faudrait creuser leurs tombes, ériger leurs stèles, et être affligés de leur souvenir ?

– Je… oui, ça aussi. Mais surtout… j’espérais leur offrir la vie, et je répugne à ne leur donner que la mort, même s’ils ont pu jouir du jardin entretemps. J’aurais l’impression d’avoir abusé de leur confiance.

– Je vous comprends, Bleu Nuit, et je pense avoir une solution qui nous satisfera tous deux. L’un d’entre eux vous déplaît-il plus que les autres ?

– Oh oui, certainement !

Ils le trouvèrent sans peine, et Lotus Mauve convint volontiers que c’était un parfait goujat, que sa famille n’avait, hélas, pas rejeté. Il éloigna tout témoin.

– Regardez-bien, et dites-moi ce que vous en pensez.

Sans un bruit, l’homme se changea un essaim d’étoiles minuscules, dont le scintillement rouge sang blanchit, puis bleuit. Elles se séparèrent, et Bleu Nuit vit apparaître un champ de bleuets de toutes les nuances, de tous les bleus qu’il eût jamais chéris, et de milliers d’autres qu’il avait ignorés. Il cria de plaisir, et s’avança pour se pencher sur eux, émerveillé.

– Lotus Mauve… vous pouvez utiliser chacun d’entre eux pour embellir le jardin ?

– Oui, Bleu Nuit. Je puis leur donner une nouvelle vie qui ne pourra que nous ravir, vous et moi.

– Oh ! Faites-le, je vous en prie ! Et s’il vous plaît… pardonnez-moi ma tentative.

Le guérisseur sourit.

– Bien sûr, Bleu Nuit. Vous ne pouviez pas faire autrement, n'est-ce pas ?

– Non… je voyais un espoir, et j'ai tenté de le matérialiser. Mais, une fois encore, ma méthode n'était pas la bonne.

– Oubliez cela, et allons admirer quelques fleurs de plus. Avez-vous jamais vu une vallée toute fleurie de rosiers ? Des collines couvertes d'un labyrinthe de galeries de glycines mauves et vertes ? Ou encore… des allées de pivoines éblouissantes, au sourire enchanteur ? Ou même un if, fièrement dressé, sur lequel s'élanceraient des guirlandes d'étoiles rouges, leurs calices spiralés, des gorges luisant de volupté, alanguies de désir ?

L'exorciste le suivit, rosissant et ravi. Il lui était bien trop aisé, et fort agréable, de s'imaginer submergé de baisers délicats, de bouches empressées aux lèvres rutilantes. Il regarda ses mains, et décida qu'il était urgent de les imaginer très occupées.

– Lotus Mauve… pourrai-je en cueillir, pour faire des bouquets ?

– Bien sûr, vous les faites si beaux. Et en ce cas… pensez à moi. J'aurai plaisir à en décorer mon pavillon.

Pavillon… ornement… Bleu Nuit fronça le sourcil, et demanda encore :

– Il y a un vieux couple… mais pour les garder

sans leurs enfants… il faudrait les…

–… manipuler un peu ? C’est très précisément mon travail. Et si quelques autres ont gagné votre affection, n’hésitez pas à me le dire. Épurer libère, mais mutiler… encombre de regrets.

– Merci, Lotus Mauve.

– Je vous en prie. Je déteste les couleurs de votre souffrance, et je suis d’humeur à me dépenser un peu…

Assis à son étude, Verte Bruine sentit les vies du guérisseur et de l’exorciste se mettre en harmonie. Il se glissa près d’eux sans se faire remarquer, et admira le ballet de leurs sentiments, parfaitement assortis. Cela durerait ce que cela durerait, mais il était presque certain qu’ils ne risquaient plus de s’entretuer. Soulagé, il s’assit sur un banc entouré de pavots orangés, et il sourit aux corolles splendides. Il avait eu si peur que ses amis s’étripassent sous prétexte de le protéger… comme s’il avait eu besoin de leurs morts pour assurer son existence ! Il avait été si délicat de ménager leurs sensibilités, de ne sembler rejeter ni l’un, ni l’autre. Mais maintenant… Lotus Mauve ne niait plus les qualités de Bleu Nuit, et celui-ci n’idéalisait plus ses pairs. Ils s’étaient rejoints, ils œuvraient de concert, et le jardin embellissait d’instant en instant.

Ah ! Qu’il détestait devoir s’impliquer dans les vies de ses invités ! Qu’il était ennuyeux d’avoir à se soucier d’autrui ! Heureusement que Rouge Cerise… il l’appela avec gratitude, car elle n’avait pris parti ni

pour Lotus Mauve, ni pour Bleu Nuit, qu'elle chérissait tous deux. Elle s'avança vers lui, il fit s'assombrir les couleurs des fleurs jusqu'à obtenir le rouge exact de ses vêtements, et dédoubla les pétales, étoffant les courbes des corolles. Comme il la déshabillait lentement, les pavots devinrent du blanc rosé de sa peau, les uns après les autres… et quand il passa sa langue entre ses cuisses, il n'y eut plus que des roses des mille teintes de la chair, des roses humides et tendres où les abeilles se noyaient dans des lacs de nectar. Il sentit avec ravissement les longues mains fines et fermes qui caressaient ses cheveux, et laissa s'étendre autour de lui sa joie d'être en vie.

Plus loin dans le jardin, l'exorciste regarda avec ébahissement les lieux se teinter de nuances sublimes.

– Lotus Mauve… que se passe-t-il ?

– Notre hôte est content, Bleu Nuit, notre hôte est très content.

L'exorciste décida qu'une rêverie érotique n'était en aucun cas un manquement à la chasteté, et il s'aventura à frôler Lotus Mauve. Il eût été indélicat de déparer un cadre si parfait, et il ne désirait pas manquer de respect à son maître. Le guérisseur s'abstint de rire, bien que l'argument l'amusât, et offrit à Bleu Nuit tout le plaisir que celui-ci pouvait accepter. Il l'accompagna dans la jouissance, comblé par l'intensité et la richesse des sensations qu'éprouvait son jeune amant, tout autant que par leur vibrante innocence. Décidément, Verte Bruine

excellait à chérir en laissant intouché, à feuilleter sans corner, à rendre aux plus vieux livres, aux cuir les plus usés, une fraîcheur éternelle.

*

Bleu Nuit aida Lotus Mauve à disposer des fleurs séchées dans une boîte plate aux multiples compartiments, chacun hébergeant une couleur différente ; puis à peindre les séparations pour mieux les assortir au contenu qu'elles jouxtaient. Ils scellèrent leur œuvre d'une vitre, l'admirèrent, puis l'exorciste dit :

– Lotus Mauve, j'ai bien réfléchi à votre prescription de l'autre jour.

– Auriez-vous l'obligeance de me la répéter ?

– Très volontiers. Vous m'avez affirmé que je n'avais nul besoin d'une foule de médiocres, mais seulement de quelques interlocuteurs choisis.

– Je le pense toujours.

– Parfait. Je suis tout disposé à me conformer à vos conseils, mais j'ai besoin de votre aide.

– Comment cela ?

– Je désire aller choisir quelques interlocuteurs. Malheureusement, je crains de souffrir si je m'attache à eux, puis que la maladie les emporte.

– C'est compréhensible. Évitez donc de vous attacher.

– De la même manière que vous évitez de vous

attacher à Verte Bruine ?

Il soutint le regard que lui lança Lotus Mauve, mais se recula sur sa chaise.

– Quelle est votre demande exacte, Bleu Nuit ?

– Donnez-moi un peu du remède. Je ne l’administrerai qu’à ceux qui me seront devenus chers.

– Monsieur Blanc est mort parce qu’un naïf de ma connaissance lui avait confié un certain remède. Ou peut-être ai-je mal compris ce qui s’est passé ?

– Je… je crains que vous ayez bien compris. La coïncidence me paraissait un peu grosse…

– Et je vous confierais le remède ?

– Lotus Mauve… Verte Bruine préserve quelques humains, et il ne meurt pas. Je ne serai certainement pas tué pour avoir sauvé mes amis.

– Certainement pas ? Vous n’en savez rien.

– Lotus Mauve… je vous remercie de me protéger, mais je préfère prendre un risque que de rester impuissant.

– Changez d’objectif. Par exemple, décidez que la vraie puissance, c’est de ne plus venir m’ennuyer. Vous êtes si agréable, quand vous vous en tenez à des sujets légers !

– Lotus Mauve… essayez d’être raisonnable ! Vous êtes guérisseur… quoi que vous puissiez prétendre, vous souffrez certainement de ne pas aider les

mourants, de condamner à mort ceux qui pourraient vivre en paix avec vous. Vous vous sentiriez bien mieux si vous agissiez… même si cela se résume à me permettre d'agir.

Le Seferneith plissa les yeux, et observa longuement l'humain.

– Bleu Nuit, vous m'étonnez. À subir vos éternelles suppliques, j'en viens à me demander si Verte Bruine vous a tenu informé.

– Me tenir informé ? De quoi ? De votre détermination à laisser mourir l'humanité ?

– Bah ! Ça ? Qui l'ignore encore ?

– Alors, quoi ?

– Mais du fait que je sois le créateur de cette épidémie. Vous pensiez que j'allais attendre qu'un fléau naturel surgisse et anéantisse jusqu'au dernier humain ? Je n'ai pas ce genre d'espoirs naïfs. J'agis, Bleu Nuit, j'agis déjà… même si ce n'est pas dans le sens que vous espériez.

L'exorciste resta muet. Lotus Mauve… le créateur d'un tel fléau ? Et Verte Bruine le considérait comme un ami ? Il revit le guérisseur berçant le petit oiseau rose et blanc, ou faisant naître des papillons, ou baignant le lettré de lait et de roses. Ce n'était pas possible. Lotus Mauve devait rêver.

– Lotus Mauve… vous êtes si doux… j'ai peine à vous croire. Vous auriez créé un fléau pour nous tuer tous, et vous vous seriez retenu de me tuer, alors que

je vous ai tant irrité ?

– Verte Bruine aurait été mécontent.

– Vous pouviez m'envoyer les hommes de Monsieur Noir chaque fois que je quittais le jardin.

– Bien sûr, mais à quoi bon me dévoiler ainsi ? Il n'était pas question d'être ennuyé parce que j'avais tué un humain ; mais de n'être pas puni, faute de juges et de bourreaux, quand je les aurai tous éliminés.

– C'est… logique. Comment pouvez-vous être aussi froid ?

– Comme des humains me l'ont enseigné lors de mon séjour à Deux-Rivières.

– Vous êtes un adulte, Lotus Mauve. Vous n'avez pas à appliquer toutes les recettes stupides qui vous sont fournies.

– Je suis un adulte, en effet… et je n'ai donc plus à m'entraver des préférences d'autrui… si je l'ai jamais fait avant de naître humain, humain et malformé, à en croire les témoins de ma résurrection.

Ils s'affrontèrent du regard, impérieux et glacials ; puis les lèvres du guérisseur s'étirèrent en un fil acéré.

– Par ailleurs, ces recettes stupides, comme vous les nommez avec légèreté… elles ne m'ont pas été fournies. Elles ont été gravées dans mon esprit brisé, elles ont été imprimées dans ma chair révulsée… ce n'est plus un choix, c'est un conditionnement.

– Je vous croyais psychiatre ?

– La santé mentale, c’est d’être adapté au monde qui nous entoure… ou d’avoir la force de l’adapter à nous. Je pense que c’est le cas.

S’adapter… Bleu Nuit se demanda s’il ne valait pas mieux disparaître dignement que de devenir un monstre, mais cela n’engageait que lui. Un monstre… adapté…

– Et Monsieur Noir ? Vous lui avez demandé de vous aider ?

– À propager l’épidémie ? Non. À éliminer les guérisseurs, certainement. Je déteste travailler en vain.

– Vous êtes ignoble.

– Mais non… si peu… je suis cohérent, voilà tout. Et puis, quel mal y a-t-il à employer Monsieur Noir ? Il aide quiconque sème le mal et la souffrance. Ne vous a-t-il pas assisté, jadis, quand vous veniez nuire à Verte Bruine, en bon fossoyeur du passé que vous êtes ? En digne suivant de vos ancêtres meurtriers ?

– Cessez de me torturer, Lotus Mauve. Je ne tente pas de vous tuer ! Au contraire, je fais tout ce que je peux pour que les Seferneith puissent revivre.

– Sauf, bien sûr, me laisser déblayer les contrées où ils pourraient s’installer. Et à défaut de m’en empêcher, vous tentez de me culpabiliser.

– Je ne tente pas de vous culpabiliser, Lotus Mauve, seulement de vous… de vous éviter un crime

que je regrette déjà, et que vous regretterez peut-être un jour.

– Comme c’est aimable ! Mais je puis vous garantir qu’en moi, le tueur a triomphé sans peine du guérisseur. Je maîtrise la vie, Bleu Nuit, mais c’est pour mieux vous achever.

Il décocha à l’exorciste un sourire éblouissant, et celui-ci recula précipitamment, car il avait cru voir les crocs étincelants d’un fauve. Il sortit du pavillon sans oser quitter Lotus Mauve des yeux, et ne se sentit en sécurité qu’une fois blotti contre Verte Bruine. Un fauve qui dévorait le monde… un prédateur glacial jouissant de sa puissance… il tremblait. Le lettré le berça, et il finit par dire :

– Verte Bruine… vous saviez que Lotus Mauve avait… avait créé l’épidémie ?

– Oui, Bleu Nuit. Il me l’a dit, et je lui en sais gré. Qui sait quelles hypothèses erronées j’aurais échafaudées sans cela !

– Vous chérissez un tueur…

– Non, plus d’un. Bâton d’Encre est un meurtrier professionnel, et Lys d’Eau tuerait n’importe qui à la tâche pour assurer ses plaisirs. Rouge Cerise n’a pris aucune vie, mais ses mains blanches ne le resteront pas toujours. Et vous… vous pouvez appeler cela de la vengeance, vous pouvez appeler cela de la justice…

– Mais je suis un assassin, moi aussi. C’est vrai. J’ai tué pour le meilleur, et Lotus Mauve ne fait pas autre

chose.

– Seulement, le meilleur des uns est rarement celui des autres.

L'exorciste se nicha contre le lettré, et pleura. Tous ces morts… pour une mésentente ! Verte Bruine murmura :

– J'aimerais qu'il y ait une autre solution, Bleu Nuit. J'aimerais pouvoir revenir dans le passé, et éviter que nous ne négligions les humains. Mais j'en suis incapable. Je peux seulement sauver du désastre ce dont je regretterais la perte. À quoi bon un futur où je serais mutilé ?

– Moi… je le serai forcément.

– J'en doute. Pourquoi devrais-je croire que votre évolution s'arrête maintenant ?

– Verte Bruine… il y a différentes formes de mensonge. L'amitié influe souvent sur le jugement. Le désir d'encourager pousse à ne mentionner que les hypothèses positives.

– Les possibles sont vastes, Bleu Nuit, et sans importance dès lors que vos projets en font partie. Je m'assure seulement que vos objectifs sont constructifs, et que vous y investissez toutes vos ressources. Le reste n'a aucun sens.

– Je… puis-je rester assis près de votre bureau, mais rester… seul ?

– Bien sûr.

L'exorciste appuya sa joue contre le bois tiède, et

réfléchit.

II – Des ombres sur le mur

Bleu Nuit trouva Lotus Mauve dans sa baignoire, et il se retint d'admirer la grâce du guérisseur embelli par les corolles qui flottaient autour de lui.

– Je désire réunir certains habitants du jardin, car j'ai à leur parler. Il est nécessaire que vous soyez présent.

– J'en doute. Quoi que vous ayez à dire, cela ne vaut certainement pas de quitter ma baignoire.

– Parfait ! Premier arrivé, premier servi : nous nous réunirons donc autour de votre baignoire. Et pour vous déranger le moins possible, nous amènerons nous-mêmes les sièges, les boissons et les amuse-bouche.

L'exorciste avait disparu depuis longtemps quand Lotus Mauve referma enfin la bouche. Il hocha la tête, souriant, et songea que le petit dernier commençait enfin à montrer ses dents. Il s'étira, évalua le temps qu'il faudrait à Bleu Nuit pour réunir ses invités, et s'assoupit. Il fut réveillé par un baiser de Petite Pomme.

– Toi alors ! T'en passe du temps dans l'eau ! Et pourtant, je t'ai jamais vu sale !

– L'eau est paisible et caressante, ma chérie. C'est la plus douce des compagnes, celle qui dissout et emmène les soucis.

– Tu dis n'importe quoi. Les soucis, c'est des fleurs, ça flotte et ça fond pas.

– Les soucis ne sont pas que des fleurs.

– Ah non ! Encore un de ces mots qui dit tout, qui dit rien ! Bon alors, c'est quoi, aussi, un souci ?

– Si jamais tu en vis un, ton papa t'expliquera.

– Ah, bien ! Je déteste apprendre les mots qui servent à rien.

– Je m'en doute.

Lotus Mauve regarda avec plaisir les invités s'installer. Sachant où ils allaient, ils s'étaient vêtus de façon à ne pas jurer avec le décor. L'ensemble était parfait. Les teintes subtiles de la verrière embellissaient encore les tesselles glaçurées, les tiges des plantes grimpantes se mêlaient aux ferronneries délicatement peintes, et ses hôtes étaient des bouquets ravissants… à l'exception de Bleu Nuit, qui s'était fait beau, mais dont les vêtements disparaissaient sous l'inquiétude et la tension. Le guérisseur prit le verre que lui tendait Petite Pomme, il décocha une œillade à Bâton d'Encre et Lys d'Eau, qui l'admiraient tous deux, envoya sa tendresse à Verte Bruine et Rouge Cerise, aida Mirabelle à se taire, même si la méthode choisie empêcherait Lavandin de parler, et se prépara au pire.

L'exorciste fit un très beau discours, concis et bouleversant. Il résuma la situation désespérée de l'humanité, il évoqua l'horreur de la fin du monde, il rappela qu'ils étaient en mesure de soulager les

malades, et il présenta Lotus Mauve comme un fabuleux guérisseur, sans mentionner qu’il était également l’origine du fléau. Il se tut, et s’étonna du silence qui suivait son exposé. Il parcourut l’audience du regard. Lys d’Eau disposait avec art quelques fleurs dans sa chevelure. Rouge Cerise avait appuyé sa tête contre l’épaule de Verte Bruine, qui caressait sa joue. Petite Pomme taquinait une grenouille. Lotus Mauve bâillait. Bâton d’Encre jouait avec une petite ficelle sur laquelle étaient enfilées quelques pièces de menue monnaie. Lavandin souriait à Mirabelle, qui le couvait du regard, béate au point de se taire. Bleu Nuit eut soudain l’impression de ne pas exister.

– Vous… vous ne dites rien ?

– Si, laissa tomber Lotus Mauve. La prochaine fois que vous vous réunirez autour de mon bain, essayez d’être plus amusants. Même la perfection du buffet n’a pas suffi à compenser l’ennui du discours.

Il sourit, et ajouta :

– Verte Bruine, je t’ai vu. Tu t’es retenu de lire le livre que tu caches dans ta manche.

Le lettré offrit un sourire d’excuse à Bleu Nuit, mais resta silencieux. L’exorciste murmura :

– La fin de l’humanité ne vous touche pas plus que cela ?

Il leur lança un regard suppliant.

– Bah ! fit Lys d’Eau. Bien sûr, je ne pourrai plus faire les boutiques, ni prendre le thé chez mes amies.

Mais je crois avoir passé l’âge où il est indispensable de se faire voir en ville.

– Quant à moi, dit Bâton d’Encre, j’ai accumulé dans ce jardin toutes les splendeurs qui me ravissent. Je serai heureux de pouvoir en profiter sans plus être ennuyé par des administrés. À quoi me servent-ils, maintenant qu’ils ne paient plus d’impôts ?

– Comme tu as raison, papa ! renchérit Rouge Cerise. À cause des humains, je n’ai jamais pu faire visiter notre ville et notre pays à Verte Bruine ! Vivement qu’ils soient partis, et que nous puissions circuler à notre guise ! Nos enfants ont besoin de place, d’espace et de sécurité.

Bleu Nuit, au bord des larmes, implora des yeux Lavandin. Celui-ci expliqua avec douceur :

– Je me suis inquiété quelque temps, maître, puis je me suis demandé ce que je trouvais dans le monde, et j’ai vérifié que rien de tout cela ne manquait dans le jardin : la douceur des femmes – il sourit à Mirabelle, la connaissance – il salua Verte Bruine, la santé – Lotus Mauve inclina la tête, l’art, le chant, la danse, en formes variées, indéfiniment renouvelées… mais avec une constante que je chéris : la parfaite qualité des salles de bains.

Petite Pomme éclata de rire, car la grenouille avait sauté sur sa tête. Mirabelle continuait à roucouler doucement. L’exorciste resta muet longtemps, puis parvint à articuler :

– Je… je vous remercie de votre attention.

Ils se mirent à deviser autour du buffet, et Lotus Mauve sortit de l'eau pour remplir son verre lui-même. Il était aussi splendide que nu, et Bleu Nuit quitta la pièce. Il s'éloigna du pavillon jusqu'à ne plus entendre le bruit des conversations, il fixa le jardin sans le voir, et, peu à peu, sa stupeur se dissipa, laissant place à la déception et la fureur. Jamais… jamais il n'avait eu d'amis aussi chers, et jamais ils ne l'avaient blessé ainsi. Ils étaient abjects, confits d'égoïsme, impitoyables. Sans eux, il ne sauverait pas l'humanité. Mais, sans eux, il adoucirait l'agonie des mourants, et les soulagerait des spectres vengeurs qui les harcelaient, furieux d'être partis les premiers. Si Verte Bruine voulait rester inactif, protéger un assassin, et être complice d'un génocide, il oublierait qu'il l'avait eu pour maître. Il se força à revenir dans le pavillon.

– Lavandin, aurais-tu un instant ?

Le jeune homme s'excusa d'un regard, et le suivit.

– Lavandin, en présence de tous les autres, dans la salle de bains de Lotus Mauve, tu as dit que… que…

–… que le monde pouvait bien mourir.

– Tu… tu le penses vraiment ?

– Oui, maître.

– Je ne peux pas rester inactif pendant qu'ils meurent, Lavandin. Je vais retourner à l'école, et parler de tout cela à mes disciples. Ils doivent savoir. Veux-tu…

L'exorciste préféra oublier ce qu'il avait fait ensuite. Il réunit quelques affaires, et il partit. À la porte du jardin, Verte Bruine l'attendait, faisant les cent pas. Incapable de lire, il avait posé son livre sur le banc, et ses lunettes par-dessus.

– Bleu Nuit… s'il vous plaît… rien ne peut arrêter l'Amiral et Monsieur Noir.

– Peu importe. Un effort, même petit, même insuffisant, vaut mieux que rien. Je freinerai la roue, même si cela ne l'empêchera pas de tourner et d'écraser le monde.

– Et vous avec.

– Peut-être.

– Bleu Nuit… j'ai besoin de vous dans le jardin, pour m'aider à préserver les germes du futur. Vous êtes unique et merveilleux.

– Débrouillez-vous avec Lavandin. Son savoir-être est tellement supérieur au mien ! Moi, je ne suis bon qu'à me mettre dans les ennuis. Vous ne voudriez pas que je vous contamine ?

– Vous ne l'avez jamais fait, et je vous aime trop pour vous laisser mourir en vain.

– Mais je ne mourrai pas en vain. Je dois enterrer le passé, et ces morts que tout le monde néglige. Oh oui, le futur sera florissant ! Quel jardin aura jamais poussé dans une pareille masse d'engrais ? Dans autant de sang et de larmes ? Pour sûr, les fleurs qui y croîtront seront tellement morbides qu'elles

raviront même les Tuan ! Et c’est important de charmer les Tuan, n’est-ce pas ? Ils sont précieux, eux, et leur maudite Lune Noire ! Ce n’est pas comme nous !

– Bleu Nuit, il n’a jamais été question de savoir qui est précieux et qui ne l’est pas, mais seulement de survivre malgré notre implication dans des projets divins.

– La maladie n’est pas divine ! C’est bien pour cela que j’ai proposé de l’affronter !

– Lotus Mauve n’est pas le seul responsable de l’épidémie.

– Ah non ?

– Non. Il ne l’a créée que parce que la montagne l’y a contraint.

– La… montagne ?

– Elle a modelé Lotus Mauve pour en faire son outil. Elle l’a brisé de souffrance, puis rebâti autour d’un cœur de pierre. Il n’a pas eu le choix, et il ne l’a toujours pas. Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, qui s’opposerait à la montagne, au risque d’être écrasé ?

– Vous l’avez fait, quand vous avez exigé les stèles de Fier Bouleau et Vieux Saule !

– Je n’étais pas seul face à elle. Je parlais, mais l’Amiral était mon messager. Sans lui…

– Alors, je descendrai lui demander son aide.

– Bleu Nuit… Bleu Nuit… s’il vous plaît… il refusera. Il m’a dit qu’il a pour tâche de détruire le monde. Il n’a aucune raison d’arrêter l’épidémie.

– Et quand bien même, Verte Bruine ! Les miens agonisent, et je compterais les papillons dans un jardin enchanté ? S’ils meurent, je serai à leurs côtés pour adoucir leur sort. Vous… et les vôtres… serez sans doute assez heureux pour compenser tous les malheurs du monde ! Retournez donc au buffet, et riez !

Il franchit la porte, les larmes aux yeux. Il fixa son regard sur l’extrémité de la rue, et se força à avancer, car il voulait revenir sur ses pas, revenir en courant, et implorer le pardon de Verte Bruine. Il détestait l’avoir quitté ainsi, le savoir blessé et inquiet. Mais il avait trop peur d’être convaincu de rester. Il se rappela le chagrin de Manis, qui s’était privé du lettré, lui aussi, et songea qu’il adorerait être consolé, même par le Tuan. Il sortit le petit pendentif que lui avait offert son maître… son ami, et le serra dans sa main. L’odeur de miel et de cannelle fit redoubler ses pleurs, mais l’absence était trop pénible.

Il marcha jusqu’à perdre de vue les murs pastel du jardin, puis il s’arrêta, s’assit sous un bouleau, et sanglota. Il ignorait combien de temps la lutte durerait, mais pendant trop de jours, il ne reviendrait plus s’asseoir dans l’étude de Verte Bruine, il ne regarderait pas la lune, il ne jouerait plus avec Petite Pomme, il n’admirerait pas Rouge Cerise virevoltant pour esquiver l’épée enchantée, et il serait trop loin

pour entendre le rire de Lavandin. Il étreignit le petit pendentif, et s'apaisa peu à peu, tant son odeur était douce. Il se demanda si son maître l'avait apprécié pour ce qu'il était, ou pour ce qu'il deviendrait, et il espéra ne pas l'avoir trop cruellement déçu.

Il s'essuya les yeux, se releva, et se dirigea vers son école. Évitant les rues, il choisit un chemin qui longeait les canaux, et contempla leur eau verte et tranquille. Il s'enfonça dans la forêt de bambous, il tendit l'oreille, mais aucun musicien ne jouait plus. Il ouvrit son baluchon, ôta sa robe, et enfila le manteau noir orné de chouettes blanches que lui avait offert Manis. Par-dessus, il noua sa ceinture rouge, et remit son collier. Celui-ci lui sembla étrange sur le fond trop sombre, comme teinté de malheur, mais n'était-ce pas le cas ? Le monde était devenu trop triste pour le ciel bleu et les lapins. Il plia sa robe avec soin, il la rangea avec tendresse, et souhaita bonne nuit aux lapins.

Il pénétra dans la cour de l'école, et s'étonna du calme qui y régnait. Le silence était presque complet, seule la cuisine ronronnait faiblement, comme assoupie, et des bruissements de papier provenaient de la bibliothèque. Il grimpa l'escalier, frappa au chambranle du bureau de Nuit Calme, et, en l'absence de réponse, y entra pour vérifier qu'il était bien vide. Il parcourut le dortoir, et s'arrêta, surpris, devant des lits trop bien faits, trop propres, trop vides. Sur les oreillers, un objet personnel évoquait l'absent, et sur la couette, une longue bande de papier portait des vœux de paix. Il en allait de même

dans les chambres individuelles. Il passa par les balcons couverts et les escaliers suspendus pour rejoindre la cour intérieure, et il se voûta, car la stèle de Roseau Bleu n'était plus seule à se dresser dans le jardin.

Il s'approcha lentement, et lut les noms des morts. Il retourna chercher de l'encens, et se recueillit devant chacun. Il ignorait comment ils étaient partis, mais savait qui ils avaient été, et comment ils lui manqueraient. Le reste attendrait. Il se releva, il les compta : ils étaient moins nombreux que les lits vides. Il alla à la bibliothèque, et y trouva Nuit Calme et quelques disciples. Petit Cheval sauta de sa chaise, courut vers lui, se jeta dans ses bras avec un cri de joie, et son maître l'étreignit. L'enfant recula, et regarda Nuit Calme et Bleu Nuit :

– Oh, maîtres ! Pardonnez-moi… j'étais si heureux, si heureux de revoir…

Le maître exorciste se tourna vers son suppléant, qui posa sur lui des yeux cernés :

– Je n'aurais pas de plus grande joie que de vous savoir revenu, maître. Je n'ai pas désiré troubler votre tentative d'infiltration du jardin, mais… les temps sont trop durs pour un homme de mon inexpérience, et nous l'avons chèrement payé.

– Je suis de retour, Nuit Calme. Peu importe le sort du jardin pour l'instant.

Le disciple soupira, soulagé, et ses traits tirés se détendirent. Il tendit la main vers sa tasse, et but sa

tisane avec plaisir, sa gorge enfin dénouée. Bleu Nuit caressa les cheveux de Petit Cheval :

– Petit Cheval… nous sommes entre nous. Ta joie primera toujours sur les bonnes manières. Je suis heureux de te voir, moi aussi.

– J'aurais voulu le dire avec une poésie, mais j'étais si content que j'en ai oublié mes mots.

– À quoi bon les mots, quand les sentiments sont si clairs et si précieux ?

Ils se sourirent, puis l'exorciste parcourut la bibliothèque du regard.

– Vous… manque-t-il beaucoup de vos condisciples ?

– Non, répondit Nuit Calme. Non, hélas. Deux mains suffisent à nous compter.

– Et les autres ? Nous étions aussi nombreux que les jours du mois…

Le jeune homme las jeta un coup d'œil gêné à ses condisciples, et Bleu Nuit comprit qu'il leur avait menti.

– Nuit Calme… en temps de paix, cacher le pire est salutaire. Mais actuellement, nous devons être lucides. Soit nous regardons la réalité en face, soit nos choix seront tous erronés. Néanmoins, si certains d'entre vous désirent quitter la pièce, ils sont libres de le faire.

Tous restèrent, et Nuit Calme soupira. Le courage ne leur manquait pas, mais la robustesse ? Il

l'ignorait, mais n'avait plus à choisir, puisque son maître était de retour… enfin ! Peu importait ce qui adviendrait désormais, il n'en serait plus responsable. Il ferma les yeux un instant, refoula des larmes de soulagement, puis raconta :

– Les uns sont partis avec le fleuve, convaincus de faire carrière dans ces nouvelles terres, car là où l'homme va, fût-ce un paradis, il emmène ses désirs insensés et n'accepte pas de mourir inassouvi.

– Sur le principe, ils n'ont pas tort. Hélas, les fleuves sont des pièges qui ne mènent qu'à la mort. Je vous l'avais dit, et je vous le rappelle.

– Je n'ai pas su répéter vos mots avec suffisamment de conviction, maître, et les discours fallacieux des hommes de Monsieur Noir l'ont emporté sur mes raisonnements.

Bleu Nuit soupira, et, gentiment :

– Je ne suis pas certain que j'aurais fait mieux, Nuit Calme. Les fleuves sont bien plus attirants que notre quotidien…

Nuit Calme le regarda longuement, reconnaissant, puis :

– Ils ne sont malheureusement pas les seuls… les perles en ont tenté plusieurs des nôtres. Certains venaient de bonnes familles, et ne s'étaient jamais contentés de la vie simple de l'école ; d'autres n'avaient pas oublié la misère, et craignaient d'y retomber un jour.

– C’était inévitable, Nuit Calme. Nous leur avons donné tout ce que nous pouvions, et nous n’avions aucun moyen d’être certain que cela leur suffisait. Maintenant… nous savons.

– Oui, maître. Mais se dire que je les avais crus heureux parmi nous…

– Ils l’étaient, tant qu’il n’existait pas de sort plus souhaitable. Ils ont pensé bien faire, et s’assurer un avenir.

Il se tut, désolé de n’avoir su leur offrir plus de stabilité, d’avoir fait de leurs vies des cahutes fragiles, qui avaient vacillé. Puis il s’enquit :

– Voilà pour les fleuves et les perles… autre chose ?

– Certains sont morts de maladie.

– Morts de… mais ? Lotus Mauve vous a…

– Lotus Mauve ?

– C’est un médecin qui m’a garanti que je suis immunisé, et vous également.

– Ah ! Je comprends mieux, maintenant. J’avais eu l’impression de ne voir sur eux que l’ombre de la maladie, comme s’ils… s’ils…

– Comme s’ils ne l’avaient pas réellement, mais qu’ils en subissaient pourtant les symptômes ?

– Oui.

– Certains de leurs proches étaient-ils morts de maladie ?

– Oui, toute leur famille. Je vois ce que vous voulez dire… ils n'ont pas supporté d'être les seuls survivants, et ils sont partis avec les leurs.

– Oui.

Bleu Nuit resta silencieux un long moment, le temps de se servir du thé et d'en admirer la couleur.

– Au fond, à part devenir disciples de Monsieur Noir, ils ont pris tous les chemins que j'avais déconseillés.

Il y eut un silence pesant, puis Nuit Calme murmura :

– Je suis désolé, maître. L'un d'entre nous a été si écœuré par les agissements des serviteurs de Monsieur Noir qu'il s'est engagé chez Monsieur Blanc. Et comme il l'a fait malgré les conseils de son plus cher ami… celui-ci a rejoint Monsieur Noir. Je crains qu'ils ne se soient… nous les avons comptés comme absents, en attendant de leurs nouvelles.

Le maître exorciste baissa la tête, et regarda le thé fumer dans sa tasse. Nuit Calme balbutia, avec une gaîté forcée :

– Ne soyez pas si affligé, maître. Les autres… les autres ont succombé en faisant leur métier.

– Nous y survivions, jadis.

– Jadis… mais les spectres ont changé. Ils sont… pires.

Bien sûr, songea Bleu Nuit. Le monde avait empiré, et ses habitants également, qu'ils fussent

morts ou vifs. Les revenants étaient avides non seulement de leur vie perdue, mais de celle qui échappait à leurs proches et à leurs voisins. Ils sentaient sur eux le souffle glacé du vide, quand ils voyaient les rues désolées, les quartiers abandonnés, et les marchés désertés par les paysans. Ses disciples n'en savaient pas assez pour traiter un tel problème, ils restaient égarés, désarmés, vulnérables. Nuit Calme continua son récit :

– Quand j'ai vu combien nous restions, j'ai décidé de ne plus sortir, mais de fouiller la bibliothèque pour tenter d'en apprendre plus, pour nous améliorer, car nous ne sommes plus de taille. Mais à vos côtés, maître, à vos côtés… nous pourrons à nouveau nous rendre utiles !

L'exorciste leur sourit à tous, et réalisa que la nuit était tombée. Sans bruit, les lampes avaient été allumées, et leur teinte chaude baignait les visages pâlis de ses disciples. Ils posaient sur lui des regards si pleins d'espoir ! Un instant, il se sentit submergé par leurs attentes, et crut sombrer ; mais il se reprit. Trop des enfants qui s'étaient confiés à lui avaient déjà chaviré et péri, parce qu'il leur avait fait défaut. Il devait être l'ancre, le havre et le roc, et veiller de son mieux, jusqu'à… Il ferma les yeux, et tenta d'échapper à la vision d'un horizon où les ténèbres engloutissaient l'ultime lueur blême.

Ils le fixaient toujours, et il regretta de n'avoir que de mauvaises nouvelles à leur apprendre, mais c'était indispensable. Si le monde devait disparaître, ils

auraient à faire ce qui leur tenait le plus à cœur, et non ce qu'il jugeait utile. Il espéra qu'il saurait mieux le tolérer que dans le cas de Lavandin. Lavandin… il le chassa de ses pensées, mais il aurait voulu le savoir à ses côtés. Il se sentait tellement stupide, tellement inadapté, sans sa sagesse souriante.

– Bref, nous sommes tous réunis. Mais je n'ai rien vu sur le lit d'Indigo ?

Petit Cheval répondit joyeusement :

– Indigo a trouvé un poste dans l'Administration. C'est une place mineure, bien sûr, mais elle lui offre de belles possibilités de carrière. Je suis tellement content pour lui !

Une carrière, songea Bleu Nuit, une carrière. À qui restait-il le temps de faire carrière ? Il parcourut la pièce du regard, il sentit chez chacun l'impatience d'agir, la déraison aussi, et il décida qu'Indigo resterait où il était. Il se souvenait de leur dernière rencontre, de la passion dans les yeux du jeune homme qui lui décrivait ses futures tâches et ses aspirations. Il n'avait pas envie de lui causer des ennuis. Indigo aurait pu être très utile, mais il était très bien où il était. Et pour une fois, pour une fois qu'il pourrait compter sur quelqu'un dans l'Administration ! Il n'était pas question de saboter cette chance. Il passerait le voir, oui, et lui expliquerait la situation, mais seul à seul.

La marchande de boulettes de riz parut à la porte, portant une pile de bols :

– Ah ! Je comprends pourquoi vous manquez l’heure du repas ! Vos recherches n’avaient jamais suffi à faire taire vos estomacs… mais s’il nous est revenu !

Bleu Nuit se retint d’aller se blottir contre elle, car aucun maître exorciste ne l’aurait fait. Il envoya quelques disciples chercher les aliments, et ils mangèrent en silence, veillant à ne pas souiller les tables. Quand celles-ci furent débarrassées, il commença :

– Ces derniers temps, j’ai enquêté pour mieux comprendre ce qui se passe. Vous connaissez les perles, les fleuves, la maladie… mais il y a pire, tellement pire en fait, que…

Il fut incapable de continuer, mais Nuit Calme dit doucement :

– Maître… je préfère le savoir à l’ignorance. L’inconnu m’angoisse trop, je ne sais comment m’en accommoder. Parlez, je vous en prie.

– Je pense que notre monde est condamné, et que rien ni personne ne peut plus sauver l’humanité. Je suis revenu vers vous, car je ne puis me tenir éloigné de ceux qui me sont chers, alors même que leurs vies sont en danger, alors même que les rues sont remplies du cri des mourants.

Il attendit que leurs visages retrouvassent un semblant de calme.

– Rien de ce que nous pourrons faire ne nous sauvera. Mais tout ce que nous ferons adoucira le sort

de nos pairs. Chaque geste, chaque mot que nous arracherons au désespoir seront un soulagement, pour nous et pour autrui. Je ne veux pas baisser les bras. Je veux servir ceux que j'aime jusqu'à mon dernier souffle.

Nuit Calme lui prit la main, et l'étreignit des siennes.

– Oh, maître ! Merci ! Merci pour votre sincérité, merci de m'avoir fait présent de la vérité ! Je suis heureux de pouvoir nommer mon inquiétude, de savoir que, face au pire, vous resterez digne. Je suis avec vous de tout cœur.

– Nous aussi, ajoutèrent ses condisciples.

– Je suis fier de vous. Néanmoins… s'il ne reste aucun espoir pour le monde, il en reste pour nous, en tant qu'individus.

– Comment cela ?

– Il est probable que le jardin des spectres survivra à la catastrophe. Ils sont disposés à nous y accueillir.

– Nous réfugier… chez des démons ? Plutôt mourir, maître !

Ils étaient unanimes, et Bleu Nuit eut un pincement au cœur, car il aurait préféré que Petit Cheval fît un choix différent. Il était si jeune, et il s'était tant amusé avec les petits Seferneith ! Il décida pourtant :

– Soit. Nous aiderons nos pairs de notre mieux, nous leur apporterons tout le réconfort que nous

pourrons, et, à l’heure de mourir, nous serons restés dignes.

– Notre honneur sera intact !

– Nous pourrons être fiers de nous !

– Nous n’aurons pas failli !

Il réalisa qu’il avait la nausée. Honneur… fierté… courage… devoir… ces mots humains, ces mots si grands et si creux… il les avait retrouvés spontanément pour s’adresser à eux. Mais ses sentiments ? Et les leurs ? Ils restaient ignorés, et cela lui manquait, pire, il se sentait mutilé. Mais parler comme dans le jardin, parler comme à… Verte Bruine, confier ses doutes et son ressenti… c’eût été inopportun. Il était là pour les guider dans une tâche honorable, pas pour leur parler de ses ennuis, car ils avaient bien assez des leurs. Il songea avec envie à la douceur du lettré, à sa disponibilité, et il retint un gémissement. Verte Bruine… ou Lavandin… il eût voulu pouvoir se confier. Bah ! L’action lui ferait oublier son désir d’intimité, et si elle n’y parvenait pas… il se demanda si le manque le pousserait à inclure Lotus Mauve dans la liste des interlocuteurs valables.

Nuit Calme demanda :

– Bien ! Que faisons-nous, maître ?

– Premièrement, nous prenons nos dispositions pour confier l’école à Petit Cheval.

Celui-ci blêmit.

– Mais… mais je veux venir avec vous ! Je veux participer, moi aussi ! Je ne veux pas mourir en n'ayant rien fait !

– Petit Cheval… comme l'a signalé Nuit Calme, ce que nous allons faire demande une grande compétence. Et malheureusement, tu n'es arrivé parmi nous que depuis peu, et tu n'as pas encore acquis les talents nécessaires à une telle entreprise. Tu as travaillé assidûment, mais personne n'aurait pu être prêt en si peu de temps.

– Maître… aucun d'entre nous n'est à la hauteur ! Nous ne serons tous que vos assistants.

– Oui, Petit Cheval. Mais un assistant trop peu qualifié me demande plus d'attention qu'il ne m'apporte d'aide. C'est une leçon que personne n'aime entendre, mais nous l'avons tous apprise un jour. N'est-ce pas ?

Ils approuvèrent tous, et Petit Cheval ravala ses objections… ou presque :

– Mais, maître ! Que vais-je faire, tout seul dans l'école vide ?

– Petit Cheval… tu ne seras pas seul, la marchande reste avec toi. Et l'école est notre maison à tous. Nous l'avons embellie, entretenue, elle est le cadre de nos plus beaux souvenirs. Elle est précieuse, Petit Cheval, et elle a besoin d'un gardien. Nous y reviendrons fatigués, blessés peut-être, et nous avons besoin qu'elle demeure un havre. C'est extrêmement important.

– C’est vrai, mais…

– Et puis… je n’ai pas envie de laisser la marchande toute seule. Je ne l’ai pas ramenée de Deux-Rivières pour l’abandonner. Je la confie à tes bons soins, Petit Cheval.

– Bien, maître. Je comprends. Je suis touché de cet honneur.

Il s’inclina, mais Bleu Nuit eût juré qu’il retenait ses larmes. Il annonça :

– Cette nuit, nous ne sortirons pas. Je vous demande de prendre du repos, et de retrouver un état d’esprit serein et confiant. Nuit Calme et moi-même déciderons de nos activités de ces prochains jours. Demain, nous ferons nos préparatifs, et quand nous serons prêts… nous irons enfin aider ceux qui sont dans le besoin. Des questions ?

Ils lui sourirent, et se retirèrent. Il regarda Nuit Calme.

– Tu es l’aîné, et tu fus leur maître. J’ai prétendu que tu resterais éveillé, toi aussi… mais je préférerais que tu dormes. Je voudrais seulement que tu me résumes ce qui s’est passé d’important en ville ces tout derniers temps.

– Maître… je suis fatigué, en effet… mais de là à vous laisser seul !

– Nuit Calme… j’en ai beaucoup appris, ces derniers mois, et je pense être apte à diriger cette école à moi seul, même actuellement.

Le jeune homme hocha la tête, soulagé, et sentit sa poitrine se détendre, le sommeil clapoter juste derrière ses yeux. Il fit un résumé concis de la situation, et se retira, bâillant déjà. Il n'eut besoin ni de méditation, ni de relaxation pour parvenir à se reposer, et le maître exorciste resta seul dans l'école silencieuse. La marchande vint silencieusement s'asseoir à ses côtés, hors de sa vue. Il finit par demander :

– Tu ne dors pas ?

– À mon âge, on dort peu…

Il se tourna vers elle, et la trouva inquiète.

– As-tu quelque chose à me dire ?

– As-tu appris à écouter même quand tu t'es buté ?

– Je crains que non.

– Alors, j'attendrai. Mais, Bleu Nuit… prends soin de toi. Tu vaudras toujours mieux qu'une cause, aussi bonne soit-elle.

– C'est ton cœur qui parle.

– L'esprit qui parle sans cœur n'est jamais réaliste.

– Le cœur sans esprit ne sait que délirer.

Elle soupira, se leva, posa un baiser sur ses cheveux, et, à pas lents, elle quitta la pièce.

– Ne t'inquiète pas, je ne te laisserai pas seule !

– Moi, peut-être que non. Mais toi ?

Elle disparut. Il resta songeur un instant, puis il

haussa les épaules, car s’il devait penser à la cuisine et à son habitante, ce serait pour réfléchir aux provisions à emporter et à la meilleure manière de les empaqueter.

La marchande revint à sa chambre, étendit sur le sol une fine natte bleue qu’elle chérissait, car elle avait la nuance exacte des yeux de Bleu Nuit, et elle s’assit sur ses talons. Elle alluma un bâtonnet d’encens, et pria pour que son enfant revînt en vie. Elle n’avait pas envie de le voir partir avant elle, elle ne voulait pas sentir dans ses mains une stèle gravée à son nom. Il ne pouvait pas mourir avant d’avoir vécu, pas maintenant qu’il avait un ami tel que le lettré, et qu’il était amoureux ! Pas si près du bonheur, pas les lèvres encore humide d’y avoir enfin goûté… Elle finit par s’assoupir, épuisée, et les volutes parfumées s’estompèrent une à une ; puis elle se mit au lit. Le lendemain, à son réveil, elle peina à se lever. Dans la cuisine, elle entendait les disciples emballer les provisions, mais elle n’eut pas le courage de descendre les aider. Quand Bleu Nuit vint prendre congé d’elle, elle préféra ne pas le regarder, et laissa ses mots couler sur elle, sans en retenir aucun. Mais quand il fut dans la rue, elle lui lança un œillet, et il le ramassa, touché.

Elle s’assit, alluma de l’encens, et pria à nouveau. Elle s’absorba si bien qu’elle n’entendit pas Petit Cheval se glisser hors de l’école. Il avait besoin de parler, et il était certain qu’Indigo l’écouterait. C’était un ami, lui ; et même s’il lui soutirait toute l’histoire, peu importait, il avait le droit de savoir. Veiller sur la

marchande ? À d'autres ! Elle s'était occupée d'elle-même toute sa longue vie, elle saurait le faire quelques jours de plus. Quant à l'école… les habitants de Trois-Ponts étaient convaincus qu'elle était hantée, et quand son maître se tenait devant la stèle de Roseau Bleu, Petit Cheval n'était pas loin de le croire.

*

En lente procession, Bleu Nuit et ses disciples parcoururent les couloirs de la résidence abandonnée. Les planchers ne brillaient plus, oubliés par les seaux et les serpillères ; les rideaux étaient ternis de poussière accumulée. Ses occupants avaient préféré s'établir dans leur jardin, sous les longues galeries qui y avaient abrité les flâneurs des ondées. Un à un, en s'inclinant, les exorcistes franchirent le seuil de la chambre à coucher, et se disposèrent autour du lit, glissant sur les lattes sans faire le moindre bruit, leurs pieds cachés par leurs longues robes.

Ils s'immobilisèrent, oublièrent le froissement du tissu, apaisèrent leurs souffles, puis effleurèrent leurs longs colliers. Chacun émit une note légère, une note tendre, murmurante, et leur somme produisit un chœur apaisant. Au-dessus du lit, un arc-en-ciel prit forme, et le bruit léger de la pluie qui tombait emplit la pièce. Les draps se mirent à fondre, puis coulèrent comme des ruisselets, trouvèrent les moindres fentes dans le bois, et disparurent. Il ne resta que le matelas, à peine déformé par la marque d'un corps qui ne devait peser qu'une poignée de cigales.

Ils joignirent leurs doigts devant leurs bouches, et

soufflèrent avec légèreté le vent d'automne, qui emmenait les feuilles sans même les éveiller, ni craqueler leurs limbes rougis, ternis, et secs. Mais une rafale soudaine les fit vaciller, et, sur la couche, se dessina l'empreinte de deux mains qui agrippaient furieusement le tissu, et tiraient… il y eut une déchirure, la bourre s'envola. Ils protégèrent leurs visages de leurs manches, mais leurs cheveux arrachés, mêlés de boules de coton échevelées, allèrent se plaquer contre les murs soudain trempés de larmes. La pluie battait les murs dans un bruit de gifles.

Bleu Nuit écarta lentement les bras, sans ciller, et, devant son visage tranquille, l'air ne bougeait pas. Ses manches, elles, claquaient comme des voiles. Il dit, calmement :

– Je suis, et tu es. Nul sommeil n'éteint nos yeux, nulle torpeur ne nous pousse au repos.

Le papier des murs et du plafond s'arracha, il tourbillonna, et les lambeaux formèrent la longue robe d'une jeune fille au visage trop pâle, qui flottait au-dessus du sol. Elle siffla :

– Vous… vous avez voulu me tuer pendant mon sommeil.

– Je ne peux tuer celle dont le corps, déjà, ne porte plus d'ombre.

Elle éclata de rire.

– L'ombre… j'en porte une, immense ! Ceux qui y entrent s'y flétrissent ! Et je ne m'y engloutirai peut-

être que quand je sentirai sous mes pieds le vide comblé des corps de morts…

– Plutôt que les flots gris au murmure las.

– Vous… vous savez.

– Je sais, oui. Et je sais également que ta quête est vaine. Il n’y a pas de fin à l’océan des larmes, il n’y a pas de sol qui t’empêchera de sombrer, car ceux qui le rejoignent fondent en larmes amères.

– Menteur !

Le mot était si chargé de haine que l’exorciste s’écrasa dans le mur, et qu’il grimaça. Les spectres étaient pires, avait dit Nuit Calme… c’était peu dire ! Lentement, il égrena les perles de son collier, et avec elles des mots simples, des mots qui emplissaient l’esprit, des mots qui calmaient les battements du cœur, qui chassaient peu à peu les picotements de ses doigts, de sa langue engourdie… un à un, ses disciples les reprirent après lui, et les mots se mirent à tourner, comptine sans fin, comptine sans faille. Sur leur surface lisse, sur leur surface grise, Bleu Nuit fit apparaître l’étendue infinie de l’océan des larmes. L’ombre s’effondra avec un cri d’effroi, et demeura prostrée, gracile et frissonnante. Il se pencha sur elle.

– La mer ne se comble pas… elle dévore tôt ou tard les esprits et les chairs. Elle engloutit l’oiseau épuisé qui se pose. Elle tapisse ses fonds du corps mort des poissons. Un seul être lui échappe.

Elle cessa de trembler, et, de ses lèvres diaphanes :

– Qui ? Je le deviendrai. Est-ce le vent, qui souffle loin au-dessus d'elle ?

– Le vent faiblit un jour, et se noie d'embruns.

– Le ciel, inatteignable ?

– La mer étire vers lui de très longs doigts de brume, et l'estompe sans peine.

– Alors qui ?

– La morte pâle et tendre, la morte dans sa chambre, qui oublie enfin le goût amer des larmes, et qui se laisse aller sur les fleuves de l'oubli… la morte qui s'enfuit, nul ne peut l'attraper. Elle se sent exclue, elle se sent seule… mais qu'elle avance d'un pas, et elle oublie le monde, le poids de ses regrets. Elle est hors d'atteinte, hors d'atteinte à jamais.

La jeune fille releva les yeux, et dans son visage pâle, ses prunelles sombres brillaient.

– Mais les griefs des vivants… ne la retiennent-ils pas ?

– Les chaînes des vivants passent à travers les morts, et tintent sur le sol, risibles et impuissantes.

Elle sourit, et se dissipa. Le papier des murs retomba en petits tortillons colorés. Bleu Nuit s'agenouilla, épuisé.

– Pourriez-vous ouvrir la fenêtre ? J'ai besoin d'un peu d'air.

Il entendit quatre battants grincer, et, dans le courant d'air, ses cheveux voletèrent. Il finit par se

redresser, et réalisa que l'un de ses disciples gisait, mort. Velours le regarda durement :

– Peut-être l'avez-vous absoute un peu vite, maître.

– Tu me surprends, Velours. J'ignorais en effet que nous ayons eu des pertes, mais cela n'aurait rien changé. Seule la paix désarme.

Le jeune homme renifla, contrarié, et Bleu Nuit soupira. La vengeance était si difficile à extirper des cœurs ! Velours était doux, mais le pardon lui laissait toujours un goût de creux, un goût d'inachevé. Il était trop fatigué pour tenter de le raisonner. Il regarda Nuit Calme, et celui-ci prit son condisciple par les épaules. Ils étaient proches, et il saurait trouver les mots.

Ils reprirent le chemin de l'école. Le maître exorciste portait le mort serré contre lui, tel un enfant endormi au souffle suspendu, aux yeux figés de gel. Autour d'eux, les ombres étaient très noires. Bleu Nuit fit mine de fatiguer, tendit le cadavre à Nuit Calme, puis tourna vivement sur lui-même, les bras étendus. Le bout de ses doigts agrippa l'une des ombres, qui fila comme une nappe, et révéla une silhouette vêtue de noir, au sourire paisible et fou. Il reconnut celui de ses disciples qui avait rejoint Monsieur Noir. Ils se dévisagèrent, puis le jeune homme s'inclina.

– Félicitations, cher monsieur. J'aurais dû me douter que Monsieur Noir avait ses raisons de vous respecter.

– Tu m’appelles Monsieur ?

– Et vous pouvez m’appeler Crépuscule.

– Que fais-tu là ?

– J’admire vos bonnes œuvres.

– Je n’ai pas besoin d’admirateur, surtout de ta sorte.

Crépuscule jeta un regard faussement apitoyé à ses anciens condisciples.

– Et eux n’ont pas besoin d’esprit critique. Ils se contentent de nettoyer héroïquement des maisons, au péril de leurs vies, alors que la maladie laisse des quartiers vides.

Le maître exorciste effleura son collier.

– Si tu tiens à harceler quelqu’un, limite-toi à moi.

– Mais bien entendu, cher monsieur ! J’ai failli oublier que le client est roi. La nuit me prêtera sa voix, et je parlerai, solitaire, dans les plaines sombres de votre esprit…

– Comme il te plaira. Tu as certainement pratiqué des activités bien pires que celle-là depuis que tu as choisi un nouveau maître.

– Mais tellement plus exaltantes, répondit doucement Crépuscule, comme un corbeau glissant dans les nuées d’orage de l’esprit de Bleu Nuit.

Ils enterrèrent le mort, et l’exorciste fit son éloge malgré les ricanements dont Crépuscule mêlait ses pensées. Peu lui importaient les cris railleurs des

charognards, le corps reposait hors de portée de leurs becs. Ils quittèrent la cour intérieure, et Bleu Nuit s'installa à son bureau. Il devait trouver un moyen de protéger ses disciples des assauts des spectres trop puissants.

*

Les jeunes exorcistes avancèrent à travers la cour illuminée par le jour, espacés régulièrement, confiants. Ils avaient connu de nombreux succès les jours précédents, et marchaient la tête haute. Ils savaient qu'ils subiraient un assaut, mais dès qu'ils se sentiraient dépassés, le surplus dévierait sur leur maître, qui le balaierait avec aisance. Ils étaient devenus les plumes d'un oiseau des tempêtes, et la pluie et le vent ne les effrayaient plus.

Mais Bleu Nuit était aux aguets, et il scrutait les lieux avec attention, car son enquête préliminaire ne lui avait pas permis de comprendre à quel adversaire il avait affaire. Au centre de la cour se dressait un grand bâtiment aux fenêtres aveugles, ses murs blancs éclairés par des douves où brûlait un feu pâle. Ils y pénétrèrent, et admirèrent son précieux contenu, un pavillon de marbre blanc éclairé de toute part grâce à un ruisseau de lumière. C'était dans ce lieu pur entre tous qu'une première victime était morte de maladie, terrassée sur le banc où elle lisait, puis qu'une autre s'était jetée d'un balcon immaculé, souillant le dallage délicat. Leur hôte avait expliqué, tristement :

– C'est incompréhensible. Comment la maladie a-t-

elle pu nous atteindre ? Nous avons évité tout contact avec des personnes ou des denrées contaminées, nous n'avons bu que du vin mis en fûts bien avant le début de l'épidémie, car nous sommes parfaitement conscients que l'eau, fût-elle venue des profondeurs, est contaminée. Et surtout, nous nous sommes entourés de lumière, car n'ignorons pas que la nuit protège les messagers de Monsieur Noir et leurs colis empoisonnés.

Bleu Nuit n'en savait pas plus que lui. Il se promena dans le pavillon abandonné, sans trouver aucune faille visible ; mais il lui semblait discerner sur le sol chacun des pas qu'il avait faits, comme un miroitement léger, et, surtout, comme une mince couche poisseuse, visqueuse, qui le ralentissait quand il croisait sa propre route. Le lieu était étrange, et il revit soudain les escargots qui glissaient lentement sur les dalles de marbre blanc.

Blanc… blanc… un pan du mur, très près du plafond, lui parut terne, grisâtre, comme si la blancheur n'était qu'un masque fragile. Il l'examina, et le trouva immaculé. Il aurait pu penser qu'il avait rêvé… il aurait dû, sans doute. Il sourit, tendit la main, mais s'immobilisa, son collier soudain pesant. Il couvrit ses doigts de sa manche, effleura le mur, et sentit la lisière de la tache. Il y avait là quelque chose d'aussi fin qu'une feuille, qui glissa sur le mur pour lui échapper. Il passa sa main sur son collier, et macula la créature d'une empreinte sanglante. Il y eut un claquement, puis le mur s'obscurcit, se couvrant de silhouettes ténébreuses pourvues d'immenses ailes.

Elles s’en détachèrent, et glissèrent vers les exorcistes. Derrière elles, le mur à travers lequel elles avaient suinté restait humide, et grisé, comme par un soupçon d’encre noire.

Bleu Nuit grimaça, car leur souffle puait la maladie. Il frissonna, car le froid se nichait sous leurs ailes de nuit et de mort. Comme elles s’étendaient, la lumière laissa place à la pénombre, et les ombres semblèrent soudain immenses, larges comme l’horizon. La nuit… encore elle ! Il cria :

– Crépuscule ! Tu…

– Vous me surestimez, cher admirateur ! Je ne suis pas en mesure de créer de telles merveilles ! Louez plutôt mon maître !

– Ton maître a d’étranges clients !

– Pourquoi refuserait-il ses services aux morts ? Ils ont de quoi payer !

– Pardon ?

– Bien sûr… ils le paient des meurtres qu’ils commettent, et de la contagion qu’ils répandent de leur haleine empoisonnée… une haleine si pénétrante qu’elle franchit même les murs… alors se glisser par une cheminée… ou entre les jours d’un volet… c’est si simple !

Le maître exorciste se demanda s’il pourrait tuer Crépuscule avant l’arrivée des spectres, mais il en doutait fort. Il luttait déjà pour les ralentir et les affaiblir avant qu’ils n’atteignissent ses disciples

raidis par la peur. Il entendit un cri, et vit Trois Couleurs se débattre, les ailes d'un spectre refermées sur lui, ses longs doigts obscurs glissés dans ses narines et sa bouche, leurs phalanges fragiles se détachant comme il résistait, mais restant en lui, noirs bouchons de goudrons qui se dilataient et menaçaient de l'étouffer.

Bleu Nuit voulut se porter à son secours, mais en fut incapable. Il ne pouvait pas retarder les spectres et courir, suspendre l'avance de la nuit et se hâter. Il gémit, et Trois Couleurs disparut à sa vue, englouti par la nuit. Il espéra qu'il survivrait, mais il en doutait fort, et se jura de sculpter sa stèle dans une pierre ni trop pâle, ni trop sombre, pour ne lui rappeler ni le lieu de sa mort, ni ses assassins.

Un spectre de nuit arrivait droit sur lui, et il se sentit écrasé par une chape de ténèbres, englué dans l'impuissance. Sous ce poids, sa nuque craqua, et il banda ses muscles et sa volonté. Il ne voulait pas de ces doigts épais dans ses narines et dans sa bouche, il ne voulait pas de ses cils englués et ses paupières collées. Il ne voulait pas, mais il sentit une douleur soudaine entre ses côtes comme ses disciples, engloutis à leur tour, lui envoyaient ce qu'ils ne pouvaient contrer. Il se plia en deux, le souffle coupé ; ses cheveux s'épaissirent et coulèrent lentement sur ses joues, comme du sucre brûlant. Il hurla, et sous ses doigts, les perles de son collier devinrent autant de croissants de lune métalliques qui filèrent droit sur les spectres, découpèrent leurs ailes de nuit, lacérèrent leurs corps, en firent de la

charpie. Il sentit sous les mains les graines devenir des bousiers qui descendirent tout le long de son corps, et modelèrent les restes des spectres de nuit en autant de boulettes qu'ils poussèrent lentement vers le bord du néant. Il posa ses mains sur ses tempes et, les yeux clos, il répéta un mot et son reflet inversé, retournant contre les morts leur propre envie de détruire, leur donnant à chacun le visage d'une nouvelle victime, et ils se suicidèrent en ricanant, heureux de tuer à nouveau. La dernière boulette tomba dans le silence éternel, et il exhala un long soupir. Sous ses doigts, les perles étaient lisses, les graines n'avaient plus de pattes, et les plumes l'apaisaient de leur douceur.

Il ouvrit lentement les yeux, et gémit. Dans la lumière revenue, il discernait autour de lui une étoile de noirceur qui maculait le sol, comme si le vent avait soufflé une nappe d'encre dans toutes les directions. Il n'avait pas pu soutenir seul l'assaut… et, pour survivre et vaincre, il avait renvoyé à ses disciples une part importante de l'agression. Il entendit de petits cris terrifiés, et vit Nuit Calme effondré au sol, recroquevillé sur lui-même. Il s'assit près de lui, le prit dans ses bras, et tenta de lui parler, de l'apaiser, mais le jeune homme ne le voyait pas. Il avait oublié le présent, et n'était plus entouré que du jardin nocturne dans lequel la peur l'avait brisé, le jardin ruisselant de lune, qu'il n'avait pas su apprécier. Sous ses paupières tachées de goudron, ses yeux se révulsaient sur l'horreur végétale, il étouffait parmi les plantes dévorantes, et se noyait dans les

senteurs lourdes. La peur jamais guérie renaissait, florissante, tuant le cœur fragile dans lequel elle poussait. Bleu Nuit voulut plonger dans l'esprit de son disciple, mais il fut repoussé avec terreur, comme un immense oiseau de nuit au bec dégouttant de poison, aux ailes de feuilles tranchantes. Peu à peu, le goudron s'épaissit, s'étendit, recouvrant le visage de Nuit Calme, noyant ses traits dans un masque informe et mou. Son corps fut agité de soubresauts, et il mourut.

L'exorciste referma lentement la bouche, étouffant un cri de désespoir, et faillit s'effondrer. Mais tout autour de lui, il entendait des gémissements. Il reposa doucement Nuit Calme, et Velours s'assit près de son ami, prostré. Bleu Nuit parcourut le pavillon du regard. Le sol blanc était semé de disciples terrifiés sur lesquels se penchaient des amis impuissants, et il frémit à l'idée qu'ils mourussent comme Nuit Calme.

À la porte, il entendit un toussotement, et aperçut Indigo et Petit Cheval.

– Maître… nous sommes parvenus à soigner Trois Couleurs.

– Trois Couleurs… oh ! Je l'avais cru perdu !

– Non, maître. Nous l'avions simplement mis hors de portée des spectres.

Petit Cheval hocha la tête, encore pâle d'avoir osé. Bleu Nuit désigna les mourants :

– Merci infiniment. Mais eux ? Pouvez-vous les aider également ?

Indigo et Petit Cheval coururent vers leurs condisciples terrifiés, et vidèrent entre leurs lèvres le contenu de petites fioles, de leurs mains restées indemnes, de leurs petites mains qui ne tremblaient pas. Un à un, ils s'apaisèrent. L'exorciste murmura :

– Des calmants… mais qui en vend encore ?

– Personne, mais les réserves de l'Administration sont parfois surprenantes.

– Indigo… merci pour eux. Mais comment y as-tu songé ?

– J'ai suivi votre enquête, maître, mais je possédais en sus quelques informations données par mes collègues policiers.

Bleu Nuit se sentit très las. Nuit Calme était mort, et Sauge Pâle gisait également, les yeux à jamais clos. Il était mort d'épuisement plutôt que de peur, mais il était mort. Néanmoins, entre les murs immaculés du pavillon, les cris de joie retentissaient comme les survivants félicitaient Indigo et Petit Cheval pour leur intervention salutaire. Maudits gamins… après s'être montrés si utiles, il ne pourrait pas les mettre à l'écart à nouveau. Ils étaient devenus des sauveurs, et qui contrarie un sauveur, qui désire s'en passer ? Avec un soupir, il donna le signal du départ, et se pencha sur le corps de Nuit Calme, mais Velours dit :

– Maître, je vous en prie… Nuit Calme était mon ami. J'ai dirigé l'école à ses côtés, j'ai accueilli ses peurs, ses doutes, son sentiment d'abandon… je l'ai consolé de mon mieux. Je n'ai pas envie de le quitter

maintenant.

– Velours… je suis désolé.

Son disciple le regarda longuement, puis laissa tomber :

– Les regrets ne sauvent personne. Ils arrivent trop tard, eux aussi. Gardez-les donc pour vous.

Bleu Nuit resta muet. Velours… si doux jadis… raidi par le chagrin. Il ne releva pas. Derrière lui, Pervenche proposa timidement :

– Maître, mon ami Sauge Pâle est mort. Je suis trop faible pour le porter, mais je serais honoré que vous le fassiez pour moi.

– Merci, Pervenche. Merci beaucoup.

– Il faudrait me faire saigner plus que cela pour que j'égratigne autrui.

L'exorciste étreignit son disciple, et murmura :

– Merci de rester toi-même dans un monde qui change, qui s'effrite, qui s'éboule…

– Devenir pire ne m'intéresse pas.

Bleu Nuit regarda le jeune homme avec tendresse :

– Je souhaite que ton cœur ne change pas.

– Merci, maître. Je suis heureux que nos souhaits se rejoignent.

Ils revinrent à l'école, et, sous une pluie fine, creusèrent deux tombes pour y ensevelir leurs morts. Le maître exorciste prononça leur éloge, malgré le

poids du regard de Velours, devenu plus dur qu'une stèle. Il se pencha, et déposa une première fleur sur chacune des tombes. Un à un, ses disciples en ajoutèrent, créant une mosaïque aussi fugace que les vies ; puis ils rentrèrent tous, leurs cheveux collés par l'eau. Il était temps de se sécher et de se réchauffer, et ils firent bouillir de l'eau pour le thé. Personne n'était d'humeur à boire l'une des tisanes de Nuit Calme, sauf Velours.

Dès qu'il le put, Bleu Nuit prit Indigo à part :

– Indigo… tu n'es plus un exorciste ! Tu étais utile à ton poste. Pourquoi nous avoir rejoints ?

– Allons, maître… mon père et mes frères iraient au combat, et je resterais en arrière ? Il est vrai que j'ai entamé une nouvelle vie, mais mon cœur… mon cœur est resté à l'école.

L'exorciste se mordit les lèvres, et Indigo ajouta :

– Si je n'avais pas mieux à faire à vos côtés, j'étudierais, maître… même si c'est pour des examens qui n'auront jamais lieu, et pour obtenir des grades qui n'existeront plus, et qui servent à aider des administrés qui seront tous morts et enterrés. Mais en l'état…

– Indigo… puisqu'il t'écoute… essaie au moins de dissuader Petit Cheval de nous suivre ! Il va se faire tuer.

– Nous pas ?

– C'est effectivement un risque que nous courons,

mais…

– Il n’a aucune envie de rester le dernier d’entre nous, maître. Il préfère mourir à nos côtés que vivre seul, et je ne peux pas le lui reprocher.

– Moi non plus… je suis désolé. Je restais dans l’idée que les enfants devaient être protégés, qu’ils étaient la vie… mais il ne grandira jamais. Il…

Indigo murmura :

– Pensez à autre chose, maître, pensez à autre chose. Nous pleurerons quand nous serons morts.

Bleu Nuit détourna la tête le temps de se calmer, puis il remarqua :

– Ces mots ne te ressemblent pas.

– Je n’ai pas changé, maître, mais je porte un masque adapté au monde.

– Merci de cette précision, Indigo.

– Courage, maître. Tenez bon. Mourir n’est jamais facile… mais avec votre aide…

– Ce n’est pas cela que je voulais vous offrir.

– C’est tout ce qui reste à offrir.

– Non, Indigo. Je vous propose d’aider autrui, et mourir reste un accident… pas un but.

Indigo ne releva pas, et rejoignit ses condisciples. Bleu Nuit resta perplexe, car il n’avait jamais trouvé son élève morbide… alors, pourquoi parlait-il ainsi ? Il observa ses compagnons à la dérobée, et n’en fut pas rassuré, car Indigo ne semblait pas seul à

considérer qu'ils s'étaient engagés dans un suicide honorable. Mourir dignement… était-ce vraiment ce qu'il y avait de mieux à faire ? Il se reprit.

– Nous avons tous été rudement éprouvés par notre combat contre ces spectres de nuit. Il est fort probable qu'il en existe d'autres, et je dois en apprendre plus pour améliorer nos chances de les vaincre. Pendant ce temps, reposez-vous, donnez à nos morts le respect qu'ils méritent, et soignez les peurs qui pourraient vous rester. La prochaine fois, nous n'aurons plus de calmants.

Indigo confirma l'information d'un signe de tête, et tous se dispersèrent. Bleu Nuit rejoignit son bureau, mais ne se pressa pas de commencer son étude des spectres de nuit. Plus le délai serait long, plus il y aurait de chances qu'Indigo retournât à son travail, et avec lui Petit Cheval. Il pouvait sûrement prétexter avoir besoin de se calmer… de rafraîchir la décoration de la chambre… et de remplacer le fouillis de fleurs qui ornait les tombes par des arrangements plus esthétiques.

Il prit ses ciseaux, et descendit dans le jardin. Les fleurs lui semblèrent dépourvues de charme, et leurs couleurs refusaient de s'assortir. Autour de lui, l'attente et le malaise étaient presque palpables, et il devina les yeux de ses disciples posés sur lui. Ils attendaient, mais n'avaient plus de patience. Plus de patience… ou plus de goût pour la vie ? Il frissonna. Tout bien considéré, il n'était guère possible d'allonger le délai, car leurs esprits ne se reposaient

plus. L’action épuisait leur tension, mais le calme… le calme les rendait fous. Il regarda son bouquet, et le trouva si laid qu’il le jeta avec les déchets de jardin.

Crépuscule ricana :

– Eh bien ça, c’est vraiment la fin du monde… déjà que vous avez perdu vos belles couleurs pour devenir noir et blanc… et maintenant, même les morts ne vous inspirent plus de beauté.

– La fin du monde, Crépuscule, ou l’approche du moment où je serai assez diminué pour t’être intelligible ? Après tout, le noir, le blanc, et la laideur, ne sont pas mes signatures…

*

Ils étaient au réfectoire quand Trois Couleurs se plia en deux, et couvrit son riz de vomissements sanglants. Il resta immobile, les avant-bras posés sur la table, et la tête oscillant comme si elle allait se décrocher, puis il émit un sanglot qui se mua en cri d’horreur et d’insoutenable souffrance. Bleu Nuit se pencha sur lui, et hoqueta. Là où elle subissait une pression, la peau du jeune homme bleuissait, puis le sang sourdait. Son nez se mit à saigner, ses yeux se remplirent de larmes de sang, et sa bouche ne fut plus que pétales de coquelicots froissés et mouvants. Il ne voyait plus, il restait assis, secoué de tremblements, impuissant et horrifié.

L’exorciste se demandait que faire quand Trois Couleurs se leva brutalement, et recula jusqu’au mur. Il se débattit aussi vigoureusement qu’il le put, il se

tordit pour échapper aux monstres qu'il était seul à voir, il tenta de se protéger contre leurs crocs avides. Derrière lui, le mur se couvrait de traînées sanglantes, et son crâne cognait contre le plâtre avec un bruit écœurant. Bleu Nuit se mordit les lèvres… pauvre Trois Couleurs, qui voulait repousser des vampires déjà installés en lui ! Il hésita, car il y avait dans la cour intérieure une plante dont le suc apaiserait la douleur… mais, à coup sûr, elle tuerait, car aucun corps affaibli ne lui résistait. Il ne put se décider, et Trois Couleurs s'effondra, mort. Crépuscule remarqua :

– Je vous souhaite bien du plaisir, cher client. Il y a des morts plus malpropres que d'autres… et celui-ci… un vrai goret ! Entre les vomissements, les chairs sanguinolentes, et les selles noircies de caillots… vous allez pouvoir exploiter pleinement vos talents de lessiveuse.

– Que voilà un bon conseil, de la part d'une tache telle que toi ! Mais je ne te ferai pas l'insulte de tenter de te blanchir, alors qu'il sera si simple de te jeter aux porcs. Tu es si prompt à les confondre avec tes condisciples que tu pourras leur donner du « Monsieur » et du « Cher client ».

Bleu Nuit se pencha sur le corps de Trois Couleurs, mais Pervenche se plia en deux avec un gémissement, et un filet de sang coula entre ses lèvres serrées. L'exorciste ordonna à Velours de courir lui cueillir la plante et d'en extraire le suc au plus vite, et il l'administra à Pervenche. Celui-ci perdit

connaissance, ses muscles se détendirent, et Bleu Nuit fit aménager une couche pour lui dans une pièce vide, qu'il fit décorer de fleurs. Il s'installa au chevet du malade. Velours murmura :

– Maître, vous risquez d'être contaminé.

– Si nous ne le sommes pas déjà, pour peu que ce soient les spectres de nuit qui nous l'aient transmise. Mais je ferai de mon mieux pour résister, Velours. Quant à toi… à tout hasard… brûle ce qu'ont touché les deux malades.

– Vous compris ?

L'exorciste se demanda si Velours se remettrait jamais de la mort de Nuit Calme, s'il en aurait le temps avant de succomber à son tour. Plus tard, Pervenche ouvrit les yeux, et Bleu Nuit lui sourit. Le jeune homme murmura :

– Maître… j'ai fait un affreux rêve, qui m'a laissé si faible !

– Veux-tu m'en parler ?

– Oh oui ! J'ai rêvé que je voyais mourir l'un de mes condisciples… il vomissait des torrents de sang, sa peau était humide, rouge, visqueuse, et il… il hurlait de mal.

– Pervenche… je suis tellement désolé.

– Je vous en prie, maître ! Ne faites pas cette tête-là pour un simple cauchemar. Cela n'en…

Pervenche baissa les yeux pour mieux voir sa main, que Bleu Nuit tenait dans les siennes. Le sang

coulait entre les doigts de l'exorciste, et la manche de son disciple avait collé à sa peau sanglante. Il écarquilla les yeux :

– Maître… ce n'était pas un rêve…

– Non, Pervenche.

– Mais lui… il souffrait tellement !

– Je t'ai donné une drogue qui apaise la douleur, mais qui hâte la fin, car je ne crois pas que quiconque puisse survivre à cette maladie.

L'agonisant sourit, et se laissa aller sur l'oreiller, soulagé.

– Pervenche ?

– Je suis heureux, maître. Mon ami me manquait… mais très bientôt, je ne m'en soucierai plus. Je serai mort… mais plutôt que de hurler de peur, ou de mal, je vais m'endormir, et ne plus jamais rêver.

– La fin est douce, à ceux qui savent l'accueillir…

– Comme je le sais, maître ! Comme je suis heureux de partir avant que le monde ne m'ait corrompu !

Il y eut un silence, puis Pervenche demanda :

– Maître… j'ai besoin de votre aide.

– Je n'ai rien à te refuser.

– Vous avez su apaiser les spectres les plus pitoyables, les attardés les plus misérables, les plus assoiffés de vie… exorcisez-moi.

– Pervenche… les vivants ne s’exorcisent pas.

– Je le sais bien, maître, vous ne dissipez que leurs fantasmes incarnés. Mais je crains mon désir de vivre, je crains le poids de mes espoirs insensés. Je ne veux pas revenir, maître, jamais. Je ne veux pas devenir les lambeaux de mes propres rêves.

– Pervenche… je ne vous ai pas tout dit. Certains morts revenus se portent mieux que nous. Ne te ferme pas cette porte-là, s’il te plaît.

– Je suis fatigué, maître… l’idée que le désir pourrait me rouvrir les yeux sur le monde retire tout réconfort à la mort. Je n’ai pas le courage de m’absenter, maître, je veux partir sans espoir de retour. Je vous en prie…

Bleu Nuit baissa la tête, il reposa la main de Pervenche sur les draps, et noua les siennes l’une à l’autre. Il n’avait pas apprécié le choix de Lavandin, et l’avait violemment contesté. Il déplorait le choix de Pervenche, mais il l’accepterait. Il ne pouvait reprocher à un exorciste de s’assurer de n’engendrer nul spectre. Il n’y avait là que son enseignement, assumé avec une sagesse tranquille qu’il envia un instant. Il sourit, et songea à Verte Bruine… il n’y avait pas une sagesse, qu’il eût suffi de partager à l’identique, mais l’intelligence d’agir à chaque instant selon ses besoins et moyens. Il dit avec douceur :

– Soit. Je veillerai à ce que tu sombres si profondément entre les doux bras du néant que rien, ni personne, ne pourrait t’en arracher.

Pervenche eut un sourire, faible, mais sincère.

– Allez-y, maître.

– Tu ne souhaites rien d'autre ?

– À quoi bon des désirs, quand on ne sait plus jouir ?

Bleu Nuit hocha la tête, et se leva avec un profond soupir. À pas lents, il fit le tour du lit, et les chouettes de son manteau disparurent une à une, dans un froissement d'ailes. Il écarta les bras, et l'ombre entoura Pervenche. Les draps noircirent, et le sang qui les avait imbibés devint imperceptible. L'exorciste s'avança dans les ténèbres, et tendit le doigt vers le visage du jeune homme. Il traça une ligne noire de son front à sa joue, fermant son œil gauche, puis une seconde, scellant son œil droit. Il biffa sa bouche, glissant de la lèvre supérieure à la lèvre inférieure en courts traits parallèles. Devant chacune de ses oreilles, il inscrivit le nom du silence, en lettres de cendres. Il effleura son vêtement alourdi de sang, et l'étoffe raidie engloutit ses membres et son cou, ne laissant plus qu'un visage tranquille, où nul muscle ne bougeait. Il posa le doigt entre les sourcils de Pervenche, et, de plus en plus lentement, il le laissa descendre tout le long de l'arête de son nez, jusqu'à s'immobiliser sur son bout, au-dessus des narines. Il sentit à peine le dernier souffle du jeune homme, un souffle long, paisible, comme une brise d'été.

À reculons, le maître exorciste sortit du cercle noirci où reposait son disciple le plus doux, mort le cœur intouché par les ombres du monde, et il pleura,

seul dans la chambre nue. Ils étaient immunisés contre la maladie créée par Lotus Mauve… mais pas à cette horreur née de la nuit, qui était bien pire. Il n'était pas surpris, car jusque dans la haine, le guérisseur avait su préserver un peu de sa délicatesse, et ménagé de la place pour les adieux, et le deuil. Mais ce fléau était foudroyant, absolu, inexorable, comme si le peu de bienveillance s'attardant en Monsieur Noir avait été confiée à Monsieur Blanc, et dévorée par les porcs… ou mangée en saucisses.

Bleu Nuit regarda la manche de son manteau tuan, et songea que ces malades qui perdaient leur cohérence, qui n'étaient plus que sang et selles, étaient bien proches de l'alimentation tuan… mais tellement éloignés également, car le mort hurlait, le mort se tordait, le mort agonisait atrocement, alors que les Tuan offraient le calme et la beauté. C'était… immonde. Sentir que l'on mourait, et n'avoir le temps pour rien, sinon pour hurler… Il vomit, et se demanda s'il s'éteindrait, lui aussi. Il se souvint des mots de Verte Bruine, et s'accrocha à la vie qui s'écartait de lui, de toutes les satisfactions qu'il avait connues, de toutes celles qu'il pouvait éprouver encore, et des sourires de ceux qui le chérissaient, y compris… y compris le sien. Oh, revoir des pétales sans plus que son mal-être ne ternisse leurs couleurs, et jouir de leur beauté frémissant sous ses doigts…

Il tenta de discerner et d'absorber la vie qui s'évadait des morts de maladie agonisant dans la ville, mais il recula, effrayé : peut-être portait-elle le poison ? Peut-être succomberait-il en croyant se

sauver ? Il étendit ses sens malgré la faiblesse qui l’envahissait, parvint à percevoir le jardin du lettré, et sollicita un peu de la vie de ses fleurs, de ses pelouses, la vie qui jaillissait du moindre de ses bassins en nacelles verdoyantes. Sa nausée disparut, et il se sentit mieux, comme si un papillon avait effleuré son cœur, comme si le soleil avait percé les nuages pour l’égayer et le réchauffer.

Il s’efforça d’expliquer à ses disciples comment faire de même, mais Petit Cheval fut le seul à assimiler son enseignement, et, au fond de ses yeux, la peur de mourir dans des flots de sang disparut. L’exorciste le serra contre lui, heureux d’en avoir protégé au moins un. Indigo discuta longtemps avec son ami, et finit par comprendre à son tour. Quand il fut seul avec lui, Bleu Nuit dit :

– Indigo… merci d’avoir fait cet effort.

– Je vous en prie, maître. J’apprends à devenir pragmatique, voilà tout. Si le possesseur d’un jardin enchanté maîtrise mieux que nous l’art de survivre, vais-je me priver de cette méthode ? Ce serait… contreproductif.

L’exorciste se demanda s’il verrait un jour un second Bâton d’Encre, totalement amoral, voué uniquement à ses intérêts, mais il en doutait. Verte Bruine était aussi pragmatique que le magistrat, mais il respectait autrui. Il n’y avait pas de raison qu’Indigo fût pire… surtout s’il s’installait dans le jardin avec Petit Cheval. Bleu Nuit faillit prier pour que ce jour advînt, mais il se retint, faute de

connaître un dieu secourable. Cependant, il étendit ses sens, sentit contre le sien les deux cœurs tout palpitants de vie de ses disciples, et leur souhaita une existence longue et florissante, si gratifiante qu'ils mourraient sans regret… s'ils devaient mourir. Après tout, si ses dons lui venaient d'ancêtres seferneith, pourquoi pas les leurs ? Il aurait plaisir à traverser l'éternité en leur compagnie.

Si seulement Pervenche… il baissa la tête, et songea qu'il était vain de regretter celui qui ne voulait plus vivre, aussi aimé qu'il se sût être. Il enterra Trois Couleurs et Pervenche, en veillant à installer la tombe de ce dernier tout contre celle de Sauge Pâle qu'il avait tant aimé, même si leurs corps jamais ne s'éteindraient ; et il interdit de s'approcher des spectres de nuit. S'ils en rencontraient, ils s'enfuiraient. Velours laissa tomber, méprisant :

– Fuir devant la nuit… et pourquoi pas trembler dans le noir !

– Le chagrin t'aveugle, Velours. Quel mérite possède le taon écrasé sur un mur ? Il vaut mieux être moustique et piquer le dormeur impuissant.

Crépuscule soupira :

– Velours a raison… Monsieur Noir vous crée de si beaux adversaires, et vous les méprisez !

– Comme je méprise les montagnes, même si elles me font de l'ombre, plutôt que de me fatiguer à tenter de les pousser hors de ma vue.

– Vous êtes un lâche.

– Écoutez qui parle ! L'hyène qui a préféré aller finir le travail des fléaux plutôt que d'oser lutter contre eux…

Crépuscule disparut dans un coin d'ombre, et Petit Cheval sourit à son maître, ravi. Indigo constata :

– Je devrais commencer à les noter… je ne suis pas sûr d'être assez… compétent pour les inventer aisément.

– Tant mieux, répondit Bleu Nuit. Tant mieux. La méchanceté ne naît que de la souffrance, et je vous souhaite de fréquenter celle-ci le moins possible.

Ils le regardèrent, inquiets, mais il leur fit signe que tout allait bien, alla s'asseoir sur son balcon, et regarda les mésanges sautiller sur les branches d'un plaqueminier.

*

Bleu Nuit écouta le récit de son client, puis sortit sa flûte de bambou, et ferma les yeux. Il joua, et autour de lui, le sol se couvrit de verre, un verre pâle aux reflets irisés, beau comme une aube. Il tira de l'instrument des sons de plus en plus denses, puis une première perle tomba sur le verre, et émit une note cristalline qui s'étira, se déforma, donnant l'impression qu'elle résonnait dans une pièce très différente de celle où ils se trouvaient. Il continua à jouer, et les perles tombèrent les unes après les autres, nombreuses, rapprochées, au point de former une cascade de notes. L'un de ses disciples dut s'asseoir, troublé par ses yeux qui voyaient l'une des

pièces, alors que ses oreilles dessinaient l'autre. Une dernière note, sèche, coupante, arracha les murs nés du son et les réunit au sol vitreux pour en faire naître un papillon irisé aux ailes rosées, qui se posa sur la flûte. Le maître exorciste ouvrit les yeux, le papillon s'envola, et il le suivit à travers les rues jusque devant une maison négligée et silencieuse. Le client s'exclama :

– Voilà donc où réside le coupable !

– Non, monsieur. Voici l'endroit vers lequel convergent mes soupçons, mais je n'ai aucune preuve. De plus, j'aimerais interroger d'autres témoins.

– Mais… quels autres témoins ?

Bleu Nuit continua son chemin, s'arrêta devant une maison voisine, fouilla la poussière devant le seuil, et trouva une perle de verre aussi délicatement colorée que le papillon. Il fit tinter la cloche, et, quand il fut amené devant la maîtresse de maison, il s'avéra qu'elle subissait des désagréments similaires à ceux de son client. Elle embaucha également l'exorciste, mais voulut négocier un tarif de faveur, puisqu'il semblait y avoir une source commune aux deux problèmes. Bleu Nuit laissa Velours marchander, car le jeune homme avait besoin de se défouler, et il dégusta son thé.

Revenu dans la rue, le maître exorciste se dirigea vers la maison devant laquelle la perle suivante avait dû se matérialiser, et il s'avéra finalement que plusieurs foyers du quartier souffraient des mêmes

ennuis. Il réunit tous ses clients chez le premier d'entre eux :

– Récapitulons, si vous le voulez bien.

Chacun lui répéta comment un ou plusieurs membres de sa maisonnée avaient été tués, et comment les autres ne dormaient plus, convaincus que les nuits étaient hantées de créatures monstrueuses qui en voulaient à leurs vies. Bleu Nuit prit la peine d'ordonner les morts chronologiquement, et il sourit, car tout cela était parfaitement logique. Il regarda le seul individu qui eût survécu à une attaque, et qui se tenait péniblement assis, entouré d'épais coussins, engoncé dans une longue robe, son visage caché par un voile. Il expliqua, doucement :

– Je regrette infiniment de devoir revenir sur l'agression dont vous avez été victime, mais votre description unique peut nous aider considérablement à dissiper le danger qui vous menace tous.

Tous se tournèrent vers le convalescent, et l'exorciste retint un soupir, tant leurs regards étaient exigeants. Le blessé acquiesça de la tête, sans presque trembler. Bleu Nuit demanda :

– Avez-vous eu l'impression que ce qui vous était infligé comportait une part d'expérimentation ?

Il y eut un silence étonné, et il continua :

– Votre bourreau s'est-il interrompu pour mieux juger de ses effets sur vous ? Vous a-t-il posé des questions ?

– Eh bien, oui. J’ai pensé que c’était un pervers qui se délectait de ma souffrance.

– Même s’il tentait de la minimiser ?

Tous se tournèrent vers Bleu Nuit, interloqués, et l’un des clients martela, glacial :

– Qu’êtes-vous en train de dire, maître ? Que ma femme n’a pas souffert quand ses poumons et son estomac ont servi d’abri à un porc-épic ? Quand les épines de celui-ci ont transpercé sa chair et ses organes, et qu’elle a hurlé, incapable d’en arracher aucune ?

– Je ne nie pas sa douleur, et encore moins la vôtre, monsieur. Je dis seulement que, compte tenu de la méthode choisie, chacune des victimes a souffert le moins possible. Combien de secondes a-t-il fallu avant que l’épine qui transperçait son cœur ait achevé votre femme ?

Il y eut un silence hostile, puis le survivant murmura :

– Je crains que ce ne soit exact. J’ai eu le sentiment que c’était parce qu’il fallait minimiser ma douleur que je ne suis pas mort.

L’exorciste s’inclina profondément :

– Je vous remercie tous pour votre coopération. Une fois encore, je vous présente mes plus sincères condoléances, et j’espère pouvoir vous réconforter quelque peu en affirmant qu’aussi cruelles qu’aient semblé certaines manières de trépasser, elles ont

toutes veillé à ménager au maximum la sensibilité du défunt. En revanche, elles ont toutes eu pour but d'amener ses proches à le regretter, et à compatir, et il est évident que cela a parfaitement réussi. Je suis heureux que vous ayez su partager vos vies avec des êtres si chers, et qu'elle ait été embellie de chaque instant de leur présence, aussi triste que soit le moment où vos aimés vous font défaut, bien contre leur gré.

Il regarda avec douceur l'homme qui s'était braqué, et fut soulagé de constater que celui-ci commençait à accepter ce qui s'était passé. Il quitta la pièce, et réunit ses disciples :

– Nous allons rendre visite à l'habitant de la pièce que vos oreilles ont perçue. Vous savez comment il a tué certains de ses voisins, et il n'y a pas de raison qu'il nous épargne. Si certains d'entre vous sont apeurés, je préférerais qu'ils ne viennent pas. Mais s'ils sont en état de maintenir le calme parmi nos clients, cela nous serait fort utile.

Velours ricana :

– Toujours effrayé par les risques, maître ? Si vous craignez d'y aller, dites-le, plutôt que de nous proposer de reculer.

– Velours, une fois encore, le chagrin t'égare. Vous savez parfaitement que vous êtes des fardeaux et non des aides quand vous êtes apeurés, pour l'avoir tous été un jour ou l'autre. Je vous ai toujours laissés libres de ne pas vous engager dans des tâches trop pénibles pour vous, même si j'ai dû pour cela

affronter seul certains spectres. Seul, Velours, sans toi et sans Nuit Calme, car vous aviez reculé.

– Évidemment. À force de nous permettre de reculer devant nos peurs, vous avez fait de nous des lâches.

Bleu Nuit regarda ses disciples, et constata avec chagrin que la plupart étaient convaincus par le raisonnement de Velours. Heureusement, Petit Cheval lui signifia d'un geste très clair ce qu'il pensait de la bêtise de son aîné, et dit :

– Moi, j'ai peur, et je ne vous suivrai pas. Je n'irai pas non plus tenter de raisonner nos clients, car je suis trop jeune pour qu'ils m'écoutent. Mais je resterai dehors, et je ferai le guet.

Velours renifla, méprisant :

– De toute manière, tu es trop faible et trop peureux pour nous être utile.

L'enfant pâlit, et Indigo intervint, d'une voix tranquille et claire :

– Quant à moi, je demande à rester aux côtés de Petit Cheval. Je n'ai pas peur de ces spectres tueurs, mais j'ai peur de moi-même. Au cœur de l'action, je pourrais être très tenté de tuer Velours, que je crois trop stupide pour redevenir un jour digne de la robe qu'il porte.

Son aîné se rua sur lui, mais Bleu Nuit le ceintura et l'immobilisa :

– Velours, la haine amène la haine. Compte tenu

de ton état, je t'interdis de te mêler de cette affaire. Je te conseille de rentrer à l'école et de boire l'une des tisanes que composait si bien Nuit Calme.

– Est-ce un ordre ?

– À quoi bon ? Tu ne les écoutes pas. C'est un appel à ton intelligence.

– Et si je décide de vous suivre ?

Son maître sourit largement :

– Te souviens-tu du cercle magique que je traçais autour de vous pour développer votre volonté ?

– Il m'a fallu des jours pour en sortir, et vous deviez m'apporter mes repas sur un plateau.

– Je te garantis que celui que je viens de dessiner autour de la maison te résistera pour l'éternité. Allons-y, maintenant.

Les exorcistes rejoignirent la maison délabrée, et Bleu Nuit songea qu'elle aurait eu bien besoin des couleurs du papillon qui la lui avait indiquée. Il fit résonner le gong de l'entrée, mais nul ne leur répondit. Il poussa la porte, qu'il trouva fermée, et il sourit. Il s'inclina poliment devant elle, il murmura un mot, et elle s'ouvrit. Suivi de ses trois disciples, il franchit le seuil, et s'avança. Dans le couloir empoussiéré, leurs pas laissaient des marques profondes, et le jour filtrait à peine par les volets aux entrelacs de bois. Le long des murs, des moineaux morts étaient affalés dans un fouillis de plumes ébouriffées, leurs paupières tombant sur des orbites

vides. Bleu Nuit jeta un coup d'œil dans les pièces voisines, mais elles n'avaient pas les dimensions de celle qu'il cherchait. Il n'en fut pas surpris, car il l'eût placée au premier étage, en face de l'escalier, avec vue sur cour. Il huma l'air, hocha la tête, suivit son idée, atteignit la pièce, et y découvrit l'unique habitant de la maison, assis sur un fauteuil qui empestait l'urine. Celui-ci posa un œil terne sur les intrus, puis il ragea :

– Maître exorciste, hein ? Vous êtes d'un contrariant !

– Vraiment ? Et si vous me disiez pourquoi ?

– Mm… non. Mais quittez ma maison, je ne vous y ai pas convié.

– Et pourtant si. Les fantasmes de mort que vous envoyez dans le voisinage sont tellement réussis que j'ai été mandaté pour trouver une solution.

– Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler.

– Non, bien sûr, et le fait que j'aie dû en dissiper trois rien que pour arriver jusqu'à vous ne vous dit rien non plus. Et pourtant, je vous assure que le grand, avec ses trois orbites immensément étirées tout le long de son visage chevalin, son vaste chapeau de paille bordé d'ongles cliquetants, et ses mains comme des faux, aurait pourtant mérité d'être contemplé.

– Vous… vous le pensez vraiment ?

– Mes compliments sont toujours sincères.

– Désirez-vous vous asseoir ?

– Très volontiers.

– Je vais vous tirer un peu d'eau à boire.

L'homme se leva en grimaçant, il se pencha à la fenêtre, et remonta du puits un seau plein d'eau. Il en remplit des verres crasseux, et Bleu Nuit prit celui qui lui était tendu avec une exquise politesse. Ses disciples préférèrent rester en retrait, près de la porte, et aux aguets, car n'importe quel fantasme meurtrier pouvait naître en ces murs. L'exorciste prit une gorgée d'eau, et évita de dire qu'elle était infecte.

– Je suis ravi de vous trouver si hospitalier.

– Vous vous contentez de peu.

– Oui et non. Je ne saurais vous quitter avant d'avoir rétabli la concorde entre vous et vos voisins.

– Mes voisins… ce sont des gens sans cœur ! Regardez comment j'ai massacré ceux qui leur étaient chers, et le peu de cas qu'ils en ont fait !

– Je vous assure qu'ils sont très affligés, mais je comprends que cela ne vous suffise pas, car c'est inévitable.

– Comment cela ?

– C'est de votre vivant que vous auriez voulu être aimé, pas une fois suicidé. Et c'est l'amour au quotidien, les petites attentions, qui vous ont manqué et laissé assoiffé… les pleurs versés à vos funérailles

n'étancheront jamais cette soif. C'est impossible.

Sur le visage de l'homme, des larmes coulaient, et Bleu Nuit le prit dans ses bras. Il le berça, tendrement, et il ferma les yeux, pour se donner tout entier au très petit enfant, si seul, si apeuré, qui sanglotait contre lui. Il murmura :

– Ce n'est pas drôle, d'être tout seul dans cette maison…

– Non, c'est pas drôle. Je me disais… si je mourais… ils me regretteraient enfin ! Ils viendraient me voir mort, et ils seraient très tristes !

– Si seulement c'était vrai… mais ceux qu'on aime vraiment, on les fréquente de leur vivant. Je suis désolé qu'il n'y ait eu personne pour toi, tu sais ?

– Tu viendras, toi ?

– Bien sûr. Je peux même t'emmener, si tu veux, et tu t'installeras dans ma maison. Là-bas, il y a encore du bruit, des rires, et des fleurs. Il y aussi les meilleures boulettes de riz de la ville.

– Là-bas, j'aurais plus besoin de me demander comment mourir.

– Non, tu n'auras plus besoin.

Contre la poitrine de Bleu Nuit, l'homme souriait, et il glissa sa main dans celle de l'exorciste, qui goûta son soulagement avec plaisir. Il restait à apaiser les voisins en leur annonçant qu'ils ne subiraient plus de répétitions en vue du suicide parfait, tout à la fois émouvant et peu douloureux. Il y eut un cri de

souffrance, et Bleu Nuit se releva en hâte, un peu égaré, comme s'il s'éveillait. L'un de ses disciples gisait au sol, mourant, une plaie béante s'ouvrant dans sa poitrine. Les deux autres couraient vers lui. Derrière eux, des hommes vêtus de l'uniforme de la police envahissaient la pièce, leurs épées à la main. Il voulut leur crier d'arrêter, mais ils avaient déjà décapité le suicidaire, et s'acharnaient sur son cadavre. L'un des disciples s'étonna :

– La police… j'ignorais qu'ils massacraient sans procès.

– Pas la police… regarde mieux. Leurs uniformes sont trop nets, leurs visages trop parfaits, leurs armes trop emblématiques…

Le jeune homme hoqueta :

– Mais c'est ainsi qu'ils sont représentés dans les histoires !

– Exactement. Les vengeurs blancs, les défenseurs du bon droit, aux visages impassibles… qui tuent tout ce qui se trouve sur leur chemin pour atteindre leur but honorable.

– Vont-ils… vont-ils nous…

– Rassure-toi. En s'acharnant sur ce pauvre homme, ils m'ont laissé tout le temps de préparer leur révocation.

Au-dessus des fantasmes, le plafond devenait vitreux, il se teintait de rose, et la lumière y naquit peu à peu. Subitement, il coula, emprisonnant les

vengeurs et leur victime dans une gangue translucide. Bleu Nuit sortit sa flûte, fit signe à ses disciples de se boucher les oreilles, et émit une note déchirante. Le verre se fendit, s'éboula en éclats de plus en plus petits, et il ne resta plus sur le sol qu'un peu de poussière scintillante. L'exorciste se pencha, et, là où s'était tenu le suicidaire, il écrivit :

Aucune mort ne peut donner

De sens à une vie ratée.

Aucun regret, aucun chagrin,

ne comble le vide des jours

qui se sont enfuis sans saveur.

Mais un repos tout aussi doux

Attend

Celui qui a su vivre heureux

Et celui qui n'a pas trouvé

Comment faire naître son sourire.

Contre ma poitrine

Un instant,

Tu as trouvé le réconfort ;

Posant ta joue contre l'oubli,

Tu ne le perdras jamais plus.

Bleu Nuit se releva en silence, se tourna vers son disciple mort, essuya le sang qui avait coulé de sa bouche, et lui ferma les yeux. Une fois de plus, il reviendrait vers l'école avec dans les bras un enfant

qui ne rirait plus, un enfant qui reposerait dans une tombe silencieuse. Mais avant cela… L'un de ses deux élèves survivants demanda :

– Ces fantasmes vengeurs… d'où venaient-ils ?

– Des voisins, je pense.

– Des voisins ? Allons ! Ils nous faisaient confiance ! Pourquoi seraient-ils intervenus ?

– Tu as raison de douter, cela vaut mieux que d'accepter sans être convaincu. Nous vérifierons donc.

Dans les couloirs, ils virent les traces des fantasmes vengeurs, qui avaient parcouru la maison de long en large. Peu avant la porte d'entrée, leurs traces disparaissaient, et Bleu Nuit soupira, soulagé. Il aurait détesté perdre Petit Cheval ou Indigo. Il leur résuma la situation, et quand un serviteur les introduisit dans la pièce où étaient réunis leurs clients, ceux-ci dormaient, un sourire satisfait sur le visage. L'exorciste réveilla le propriétaire des lieux, qui gémit de fatigue :

– Maître Bleu Nuit… vous avez réussi ?

– Oui. Il est mort, et ne reviendra pas. Mais nous avons reçu une aide imprévue.

– Dans ce cas, il faudra partager votre salaire. Il n'est pas question que nous payions plus.

– Vous n'avez pas à les payer plus que vous ne les payez déjà… c'étaient vos désirs de vengeance, et s'ils ont tué le meurtrier, ils ont également assassiné

l’un de mes disciples.

L’homme éclata d’un rire las :

– Maître Bleu Nuit, je comprends parfaitement votre chagrin pour être en deuil moi-même ! Mais je n’aurais jamais pensé qu’un professionnel de votre réputation nous servirait un tel baratin à seule fin de nous soutirer un supplément !

– Je ne demande rien.

– Alors, demandez votre salaire à mon serviteur et laissez-moi dormir, je suis fatigué. D’ailleurs, puis-je vous prier de parler doucement ? Je n’ai pas envie d’être réveillé à nouveau…

Il posa sa tête sur ses bras croisés, et s’assoupit. L’exorciste regarda ses élèves, et demanda :

– Vous connaissez une autre explication au sommeil simultané de plusieurs personnes partageant le même grief ?

– Non, maître. Vous aviez raison. C’est stupide… mais c’est ainsi.

Ils laissèrent leurs clients dormir, et revinrent à l’école en silence. Bleu Nuit enterra son disciple sans ouvrir la bouche, car personne n’avait envie d’entendre un éloge. Il n’y eut pas de fleurs, qui semblaient risibles. Ils se dispersèrent, mais Indigo et Petit Cheval étreignirent leur maître avant de s’éloigner. Celui-ci avait un goût douceâtre en bouche, un goût d’écœurement, un goût qu’une pleine théière du plus fort de ses thés fumés échoua à

chasser vraiment. Il regarda le bord de sa tasse, tout brillant d’humidité, et songea qu’il n’était qu’une goutte d’effort dans une mer de besoins, une goutte impuissante à satisfaire ses pairs… et méprisée comme telle. Tant d’insignifiance renforça sa nausée. Comment faire comprendre à ses élèves… comment expliquer combien la vie aux côtés de Verte Bruine valait mieux que la mort parmi les humains ? Comment leur faire choisir la beauté des fleurs et de l’éternité, plutôt qu’une marche titubante parmi des cadavres à moitié putréfiés ?

La gorge nouée, il réalisa qu’il n’avait même pas convaincu Petit Cheval et Indigo, malgré leur tolérance. Alors les autres… Il songea qu’il serait bientôt mûr pour aller prendre l’apéritif avec Taste-Cuisses, et encombrer de ses malheurs quelqu’un qui avait bien assez des siens. Sans jamais écouter l’autre, ils parleraient d’une même voix, s’épancheraient dans le silence sans attendre une réaction, et ne seraient donc pas déçus. Il ricana, et Indigo toqua au chambranle :

– Maître… tout va bien ?

– Mais bien entendu, Indigo ! Je vais comme une puce prisonnière d’un linceul, transie et affamée, perdue sur un cadavre qui ne la nourrit plus.

– Allons, maître…

– Allons, Indigo. Si j’ai bien compris vos projets à tous, il n’est plus question de vous permettre une vie décente, mais seulement de vous faciliter la mort.

– Je… votre opinion est plus sage, maître. Il vaut mieux voir la mort comme un accident.

– Un accident honorable vaut mieux qu'un suicide infamant, n'est-ce pas ? Même s'il est soigneusement planifié…

– Maître, je vous assure que nous ne songeons qu'à aider autrui.

– Mais moi de même, Indigo, et je vous trouverai certainement une nouvelle façon de vous rendre utiles, dans le strict respect des besoins d'autrui, et de vos propres désirs… morbides. En attendant… et puisque mes os blanchiront sous peu… laisse-moi donc apprendre à ricaner en paix, veux-tu ? Je ne voudrais pas défigurer mon crâne d'un rictus malséant.

Indigo se retira, affligé. Sa franchise avait blessé Bleu Nuit, et il le regrettait, mais comment eût-il pu penser que son maître ne regarderait pas la mort en face ? Prendre de tels risques, et ne pas voir où cela menait… c'était étrange. Il retourna à sa chambre, choisit une petite feuille de papier beige, épais, parsemé de fibres luisantes, et écrivit :

Mon cœur est une graine,

Mais la graine d'un pont,

Ou celle d'une tonnelle.

Arrosé de votre amour,

Il a éclos, il s'est épanoui.

Mais si l'amour manque,

Il ne se flétrit pas.

Il reste vide, écoute le vent

Et attend le jour

Où l'amour reviendra.

Il ajouta, d'une écriture moins soignée :

Maître… même si mes mots vous ont heurté, même si nos chemins semblent diverger… comment quitteriez-vous mon cœur ? Comment pourrais-je vous oublier ?

Il signa, Petit Cheval ajouta son nom près du sien, heureux que son ami sût si bien exprimer leurs peines et leurs espérances. Indigo plia la feuille, la glissa dans un petit étui de papier coloré, tout rehaussé de peinture argentée, qu'il posa près de Bleu Nuit, endormi sur sa chaise. Il tendit la main, hésita à corriger un pli du vêtement qui devait être inconfortable, mais il se retint, souriant ; il eût fallu être Lavandin pour se glisser ainsi dans le cours de la vie de leur maître, et se soucier du moindre détail, quelles que fussent les circonstances.

III – Trois flèches de bois noir

Bleu Nuit ouvrit les yeux, regarda le plafond, et soupira, car il n'avait pas envie de se lever. À quoi bon ? Agir était pure vanité. Comment un homme lui-même affligé aurait-il pu apporter un réconfort véritable ? Ses disciples n'allaient pas mieux, quoi qu'ils prétendissent, et le silence de l'école était celui de l'attente et du mécontentement. Il corrigea la position de son oreiller, puis celle de son corps, réarrangea ses membres, mais il restait mal installé, et il conclut qu'il ne s'était pas ennuyé à ce point depuis longtemps. Aider autrui dans de telles circonstances était bien peu gratifiant. Mais comment aurait-il pu en être autrement ? La mort d'un peuple était une longue défaite amère.

Il repoussa sa couette, et se leva. Il était temps d'expliquer à ses disciples ce qu'était Verte Bruine, et pourquoi ils le rejoindraient. Il y passerait le temps qu'il faudrait, mais il y parviendrait. Il avait fini de s'habiller, et contemplait avec plaisir les lapins courant sur sa robe, quand Velours parut, portant un petit déjeuner frugal sur un plateau. Bleu Nuit lui sourit, mais le jeune homme demeura impassible, et signala froidement :

– Dépêchez-vous, maître, nous sommes attendus.

– Pardon ?

– Un client est venu requérir notre aide. Comme

vous n’étiez pas levé, j’ai accepté.

– Velours, il n’est pas question d’y aller.

– Maître, nous irons sans vous s’il le faut.

– Vous n’avez aucune chance.

– Je sais que vous êtes devin, maître, mais seulement à l’aide de rituels. Je ne pense pas que vous en ayez fait un, n’est-ce pas ?

– Je n’ai pas besoin d’un rituel pour savoir qu’il y a mieux à faire.

– Pour vous, peut-être. Moi, je me suis engagé, j’irai, et les autres me suivront. Nous n’attendons plus que vous, mais nous n’attendrons pas éternellement.

Bleu Nuit se demanda s’il allait proposer une tisane à Velours, mais celui-ci était calme, mortellement calme.

– Laisse-moi déjeuner. Après cela, viens me raconter de quoi il s’agit, afin que je puisse nous préparer au mieux.

– Merci, maître. Mais choisissez un mieux qui nous permette de partir aujourd’hui encore. J’ai juré d’agir avant le coucher du soleil.

– Je veillerai à ce que tu puisses tenir parole, Velours.

– Aussi stupide qu’elle puisse être, remarqua Crépuscule dans un bruissement de plumes noires.

– Si je ne respectais pas les choix des imbéciles, tu serais mort comme Sombre Frère.

– Vous plaisantez, maître. Vous n’élimineriez jamais l’un de vos disciples, fût-il renégat, devant ceux qui furent ses amis.

– Devant, non.

Crépuscule suçota ses lèvres :

– J’attends pour voir. Moi, je parie que je vivrai plus vieux qu’aucun de ceux qui vous sont restés fidèles.

– Tu ne vis pas, Crépuscule. Tu détruis seulement. Tu n’es plus une personne, mais seulement une nuisance mineure.

– Mineure ? J’ai pourtant tué sans peine un serviteur de Monsieur Blanc.

– Bah ! Entre collègues… les jeux idiots sont fréquents, et les accidents tout autant.

– Il n’était pas mon collègue !

– Bien sûr que si. Noir, blanc, vous restez des abrutis…

– Vous êtes trop stupide pour percevoir notre valeur !

– Voilà une limite qui me réjouit. Merci, Crépuscule. Je sens que je vais manger un œuf de plus.

– Et ce n’était pas un accident !

– Mon pauvre ami ! Quel malheur ! Vous vous êtes abaissé à tuer un crétin plus faible que vous ?

– Ce n’est pas le risque qui fait le mérite, c’est le

succès. Je n'ai aucune raison d'affronter plus fort que moi.

– Je crois qu'il reste des fourmis dans la cour, et je suis certain que tu sais encore dessiner malgré ta déchéance. Il y a là du papier et de la peinture dorée, offre-toi donc une médaille.

Crépuscule se renferma, songeur. Où son maître avait-il pu apprendre à se montrer si désagréable ? Où avaient disparu le père attendri, l'enseignant patient, l'ami attentionné ? Il respira profondément, et fit de son mieux pour se réjouir du gâchis qu'était devenue leur relation, avec un succès mitigé. Il eût aimé être regretté, mais Bleu Nuit n'était plus qu'un mur de haine, impénétrable et rêche, qui ajouta :

– Et au fait… il n'y a plus de raison chez un écervelé. Je comprends donc très bien que tu aies appris à agir sans motif.

*

L'après-midi touchait à sa fin quand le maître exorciste et ses disciples atteignirent la porte du domaine hanté, accompagnés de leur client, que Bleu Nuit n'appréciait pas, mais il n'en était pas surpris, car rares étaient ceux qui recouraient à lui sans trace d'embarras, sans rien lui cacher. Il était trop las pour tenter de deviner ce qui troublait leur hôte, et il était tellement plus simple de le découvrir soi-même que de l'arracher mot par mot à un être buté. L'inavouable était un cadavre qu'il valait mieux déterrer seul.

L’homme leur répéta une fois de plus, d’une voix pressante, angoissée, combien leur tâche était importante, et Velours le rassura de tout son ferme courage. Bleu Nuit regardait les reflets du soleil doré sur les tuiles vert sombre qui coiffaient le mur d’enceinte, et il remarqua avec plaisir une petite fleur d’un rose très vif. Il passa sous le porche, pénétra dans la propriété, et son collier lui parut lourd. Il n’en fut pas surpris, car il se remettait à la tâche contraint et forcé, presque écrasé du poids de ses doutes, et de ses deuils. Il continua de marcher, mais dans chacune des perles, il croyait sentir les yeux de ses disciples morts, et quand ses doigts effleuraient les plumes, c’étaient leurs cils qu’il touchait. Il tenta de se concentrer sur les lieux, le parc arboré de pins et d’arbres fruitiers, ombré de treilles, et parcouru de sentiers aux dalles blanches qui franchissaient des ruisselets sur de petits ponts au dos courbé.

Il s’arrêta devant les quelques marches de pierre sculptée menant à la grande salle. Le bâtiment était ancien et magnifique, bâti de bois brut d’un brun roux sombre, soigneusement poli. Seuls quelques dragons sinueux entourant des colonnes étaient peints d’or, de bleu, de turquoise, de blanc et de noir ; et, bien évidemment, les couleurs reluisaient, fraîches et tranchées, sur les panneaux verticaux qui encadraient la porte, et rappelaient que cette salle commune avait été jadis la salle de réception privée de la famille possédant les lieux.

Quelle générosité, songea Bleu Nuit, et quelle intelligence également, puisque les salles de quartier

étaient entretenues par tous les habitants, plutôt que par une seule lignée. Il gravit les marches, franchit la porte, et leva la tête pour admirer la charpente bien visible, ses poutres rehaussées de peinture et de dorures. Il avait rarement vu un bâtiment si haut de plafond, et il se sentit bien, l'espace d'un instant, car il aurait pu y voler. Dommage qu'il fût venu pour travailler. Dommage qu'un spectre redoutable hantât cette belle salle, et privât le voisinage de ce dernier lieu de réunion, de cette cohésion devenue si rare et si précieuse. Il comprenait parfaitement que leur client fût venu supplier Velours à genoux, et qu'il eût proposé en paiement les derniers bijoux de chaque famille des environs.

Il regarda le sol, il se pencha, et, dans l'ombre entre les dalles, il effleura le doux tapis de la mousse. Ses doigts sentaient l'humus, et le picotèrent, comme s'ils s'étaient imprégnés de vie, le genre de vie qui germait de la mort. Avec des claquements secs, les dalles se fendirent, basculèrent et disparurent, révélant un sol de terre noire, un sol qui cédait sous le pied, un sol sur lequel coururent des feux follets étrangement blêmes, qui se réunirent et formèrent un spectre gigantesque. Il se tenait penché sur les exorcistes, son dos bossu touchant le plafond, et déployait autant de bras qu'un chêne avait de branches, des bras coudés, sinueux, même étendus, et couverts d'une peau sombre et ridée. Dans son visage brillaient trois yeux de flamme pâle et glacée, de sève gelée par l'hiver. Il s'écria :

– Enfin !

Bleu Nuit resta muet, surpris. Enfin ? Ce spectre avait terrifié le voisinage au point de changer des hommes courageux en loques suppliantes, et de convaincre les femmes d'offrir leurs bijoux, alors même qu'il ne leur restait rien, et que la famine menaçait. Et ce fléau-là disait… enfin ? C'était étrange… mais Velours criait déjà :

– Comme tu dis, relent de charogne ! Enfin !

Abruti, songea son maître, puis il ne songea plus du tout, car le spectre était sur eux. Il résista péniblement à son assaut. Il dut s'ancrer dans le sol, se fondre dans les dalles englouties, devenir pierre lui-même, et il sentait contre sa peau durcie la grêle qui crépitait comme des serres avides. Il tint ses mains devant son visage, et leur peau pâle fut soudain l'écorce blanche de dix bouleaux, droits, souples. Derrière leur frêle rempart, les bras de chêne faisaient trembler le sol. Il leur vola leur puissance, s'en fit un feuillage, qu'il laissa dorer et partir avec le vent d'automne, mais le spectre ne faiblit pas. Encore une fois, l'exorciste fit tourner les saisons, aspirant et dissipant la vitalité du revenant, mais il en arrivait toujours plus, attirée comme la poussière, les feuilles et les branches brisées par un orage naissant. Il y avait derrière cette ombre aux yeux de feu mille et mille vies, dans lesquelles puiser de toutes ses racines avides. Bleu Nuit eut une pensée compatissante pour tous ces mortels qui devaient s'épuiser à nourrir le monstre. Le spectre fouetta l'air de son rire, le bois des poutres et des murs craquant au rythme de ses éclats. Il envahit la salle d'une odeur profonde, qui

mêlait l'encens brûlé aux morts et une haleine fétide, pourrissante ; puis il cracha :

– Surpris, l'exorciste ? Et pourtant ! Qui ne vénère pas ses ancêtres ? Qui ne s'attarde pas, concentré et inactif, devant leur stèle ? Qui me refuserait un peu de son existence ?

– Usurpateur ! cria Velours.

– Jamais de la vie ! Je suis au contraire l'ancêtre parfait, celui qui veille sur ses descendants, celui qui exauce leurs vœux de tous les moyens que lui offre la mort ! Et elle est généreuse avec ceux qui savent accepter ses présents !

Bleu Nuit laissa Velours et le spectre s'engager dans un débat qu'il trouva vain, et il chercha le moyen de couper les liens que le fléau entretenait avec ceux qui le nourrissaient, mais il n'y parvint pas. Il lui semblait plonger les mains dans des amoncellements de feuilles mortes, et chaque fois qu'il en ôtait une poignée, elle s'envolait et le giflait. Très vite, le vent en emmena tant qu'elles formèrent un tourbillon autour de son esprit, un tourbillon grondant qui lui échappait sans cesse. Il regarda le spectre, et, calmement :

– À quoi bon prétendre que vous servez les vivants ? Vous n'êtes rien sans l'énergie que vous leur volez… et si peu avec, car vous en perdez la majeure partie.

– Pauvre idiot… qu'ai-je besoin de voler ! Impuissants, furieux, déçus… ils m'offrent leurs

moyens, à moi, qui puis encore agir !

– Il est dément, constata Velours.

Mais Bleu Nuit avait pâli. Dément… certainement pas ! Les vivants… ils étaient volontaires, ils se saignaient pour atteindre leur but, tous unis dans le même effort farouche, tous faussement souriants. Il saisit enfin les voix du vent, les voix des feuilles, il vit le liseré brûlant qui les ourlait, les dévorait, les noircissait. Elles disaient, en un tourbillon incessant :

– Tiens… l'exorciste comprend enfin…

– Mauvais jour pour les sauveurs…

– Accueillis avec des sourires suppliants…

– Achevés avec des cris de triomphe !

– Il s'est cru payé pour nous aider…

– Mais c'est sa vie que nous avons achetée…

– Cette vie si irritante dans sa prétention…

– Si insultante, dans sa faiblesse…

– Si dérangeante, dans sa différence…

– Ces imbéciles qui se rêvent utiles, qui nous donnent de l'espoir pour mieux nous décevoir…

– Qui cherchent seulement à adoucir leur mort, en se croyant héroïques et généreux !

– Nous étions si tranquilles, avant leur arrivée…

– Nous nous laissions mourir, chacun dans nos maisons, enfin indifférents au sort des moribonds…

– Nous avions retrouvé des consciences tranquilles,

elles reposaient, défuntes, dans nos esprits éteints…

– Mais ils sont venus, trop tard, trop faibles… ils ne sauvent que certains, et le restant meurt triste de n’être pas aidé…

– Ou d’être parti trop tôt, pendant qu’ils se terraient, transis, dans leur école…

– Ils ne rendent pas nos trépassés…

– Ils les chassent, plutôt.

– Nous les préférons morts, incapables d’aider… que de les voir agir pour nos seuls voisins, qui ne nous sont plus rien.

– Nous les préférons morts, que d’être dérangés par leurs beaux discours, leurs mensonges généreux…

– Nous les préférons morts, que d’être dérangés dans notre lente chute vers le repos ultime.

– Nous les préférons morts…

–… et morts de nos mains.

Parmi les feuilles tourbillonnantes, il sentit le poids de leurs regards haineux, avides de destruction. En quittant le jardin de Verte Bruine pour assumer ses fonctions de maître exorciste, en pensant que la ville était de son ressort jusque dans l’agonie, il s’était imposé au milieu d’un mouroir, piétinant les corps et leurs restes de vie. Il avait fourni une aide à qui n’en voulait plus, prolongé les instants de ceux qui n’attendaient que la fin de leurs jours, et tenté de soulager des cœurs qui ne pensaient qu’à hurler de souffrance, assourdir et briser ceux qui les

entouraient, jusqu'à retomber, morts, tassés dans un charnier. Aucune de ces voix n'était celle d'une victime, il était entouré d'un cercle de tueurs, il contemplait le visage du gouffre… et ses parois s'éboulaient pour mieux l'engloutir.

Lotus Mauve aurait ricané, car, une fois de plus, il n'avait pas vérifié si son intervention était réellement désirée… ni, le cas échéant, ce qu'on attendait de lui. Il avait accouru tel un chien ravi, langue pendante, queue battante, et tête vide. Il était un corniaud stupide, tenu en laisse par la mort, et lapidé de commentaires qui lacéraient ses espérances. Ses pairs l'avaient loué jadis, ils le tueraient aujourd'hui, ils l'abattraient comme le symbole de toutes les autorités qui ne les avaient pas protégés. Il sourit sombrement, car son pauvre bouquet s'assortissait enfin. Tous ses concitoyens, ses disciples inclus, ne voulaient que la mort, une mort sans fleurs, une mort de poussière grise.

La mort… elle pouvait bien fondre sur lui, il ne l'entendrait pas venir parmi les ricanements des feuilles, parmi leurs cris et leurs railleries ! Il ne la verrait pas non plus… il huma l'air, et sentit une odeur de bois qui noircissait, et commençait à fumer. Le feu… serait-ce ainsi qu'il mourrait, et avec lui, les restes de son rêve, le peu de savoir qu'il avait pu transmettre ? Dans un tombeau de bois bourré de feuilles mortes, sèches et craquantes, de brindilles résineuses qui griffaient sa peau quand elles l'effleuraient ? Il se demanderait comment vaincre le spectre plus tard… mais pour l'instant, il sortirait de

ce piège. Il réunit ses forces pour contrer l'incendie naissant, et ordonna non la fuite, mais la retraite, pour ne pas braquer Velours. Devant eux, la porte se refermait. Il s'opposa au vent, il repoussa les battants. Ils oscillaient follement, allant, venant, et il était trop faible pour les ouvrir complètement et les accrocher au mur, mais ses disciples passeraient sans peine.

Sur tous les murs noircis, le bois se détacha, formant de longues flèches durcies par le feu, qui fondirent sur les disciples fuyards, et sur Bleu Nuit, qui réalisa avec horreur qu'il était à portée des quatre parois. Il fit tournoyer son collier autour de lui, et se crut entouré de grêle comme les flèches tintaient en se heurtant aux pierres mouvantes. Il se tenait seul dans une immense perle rosée, il était baigné par ses volutes mouvantes, gracieuses, et assourdi de son sifflement. Il ne percevait plus ses élèves, mais ils devaient être hors de danger, car ils avaient eu de l'avance sur lui. Il se réjouit pour Indigo et Petit Cheval, et crut sentir tout contre son cœur, comme le message rédigé par l'un, et signé par les deux.

Le spectre hurla de rage, et le maître exorciste sourit, car c'était bon de le sentir contrarié. Autour de lui, les flèches tombaient toujours, véloces, et elles tomberaient longtemps, car les murs étaient de bois épais. De bois épais… Il força son esprit à s'approcher des murs noircis, fumants, malgré qu'il gémît de peur tant les flèches étaient nombreuses, et leurs pointes aiguës. Il s'enfonça dans l'épaisseur, il s'étendit, et le spectre hurla soudain de peur, car il était entouré des six planches d'un cercueil, six planches de bois dur,

chevillées les unes aux autres, six planches sur lesquelles le toit pesait de tout son poids, six planches entre lesquelles la chaleur devint telle que sa chair se liquéfia, ses os noircirent et tombèrent en poussière. Il se débattit en pleurant, martela les murs de sa prison de ses bras qui repoussaient sans cesse, et se consumaient aussitôt, mais les planches brasillantes ne firent que se rapprocher, et l'immobilisèrent.

Avec un bruit sourd, le cercueil retomba sur le sol, déserté par le spectre. Il préférait le néant à une prison incandescente, où chacun de ses cris réjouissait son bourreau, où son esprit crépitait d'une dague chauffée à blanc, la conscience que toute la vie qu'eussent pu lui envoyer les vivants n'eût fait que prolonger son agonie insoutenable. Il brûlait, il brûlerait, devenu le bâton d'encens, interminable, consumé lentement à sa propre mémoire, hélas inaltérable, prolongée d'une chaîne de longs instants fidèles, jusqu'à l'éternité.

Autour de Bleu Nuit, le bâtiment n'était plus que ruines fumantes, le plafond avait disparu, et il ne restait des murs de bois que des fragments noircis dressés vers le ciel comme une forêt de lances. Il sortit, espérant trouver un air plus respirable, car sa gorge et ses yeux étaient irrités par la fumée âcre qui l'entourait. Arrivé aux bas des marches, il s'essuya les yeux, et distingua ses disciples étendus au sol, morts, criblés de flèches noires. Oui, il était parvenu à protéger Indigo et Petit Cheval, criblés de moins de dards que leurs condisciples. Mais un trait en plein cœur ne pardonnait jamais… et Petit Cheval gisait

sur le dos, une hampe noire jaillissant de sa poitrine immobile.

Dans le jour mourant, il s'assit lourdement sur le dallage, et contempla le désastre. Il avait perdu tous ses élèves, et ce n'était pas un accident, mais le but même de leur visite. Oh, un but inconscient, bien sûr… en pensée, leur client avait souhaité tout au plus leur donner une leçon… mais inconsciemment… au plus profond de ses sentiments… il avait voulu se débarrasser d'eux. Et c'était réussi. Il éclata d'un rire triste : trahis par ces pairs même qu'il avait tant voulu aider, et ses chers disciples… morts. Morts pour sauver des inconnus détestables, des inconnus qui n'avaient que faire de leur aide. Il se plia en deux, et il gémit, incapable de hurler sa douleur.

Il avait atteint son but, soulagé quelques misères… mais au prix de combien de vies gâchées ? Il énuméra le nom de ses élèves défunts, ses enfants tant aimés, il revit leurs visages immobiles et pâlis, et ses yeux se remplirent de larmes. Oh ! Comme il regrettait de ne pas les avoir emmenés tous dans le jardin ! Il eût mille fois mieux fait de les droguer et de les porter vers la vie, que de les tuer et de les enterrer ! Il était sûr que Petit Cheval ne se serait pas plaint… et il aurait su convaincre Indigo. Petit Cheval… l'avoir soustrait à son frère, pour qu'il mourût ainsi ! Il l'avait sauvé de la médiocrité, mais exigé sa vie. Quant à Indigo… c'était absurde. Verte Bruine aurait certainement eu besoin d'un jeune homme intelligent et motivé à ses côtés, il aurait su épanouir un tel esprit curieux, doté du génie de l'organisation. Mais il

avait fallu qu'il les entraînât, et qu'ils se sentissent obligés d'agir comme leurs pairs, eux qui n'avaient nulle autre famille. Oh ! Comme il aurait voulu être méprisé, n'être qu'un maître médiocre, qu'on fréquentait parce qu'il était disponible, mais qu'on quittait dès qu'on le pouvait ! Oh ! Comme il regrettait d'avoir eu leur estime, leur confiance… et de l'avoir trahie. Et comme il s'en voulait d'avoir laissé Velours prendre un tel ascendant sur ses condisciples…

Il fut frappé par le bruit pitoyable de ses gémissements, et il ricana. Geindre et pleurer, c'était tout ce qu'il savait encore faire, et c'était tout ce qui lui restait à faire, mais pas sur son sort… sur le leur, sur le leur ! Pitoyables… ils l'étaient.

Il sanglota longtemps, répétant qu'il était désolé… désolé… désolé… et sanglotant de plus belle, car rien n'était plus vain qu'un regret trop tardif.

Peu à peu, dans le crépuscule bleu, des silhouettes apparurent. En guise de poitrine, des lanternes pendaient, rougeoyantes. Au lieu de visages, Bleu Nuit discerna des banderoles de papier portant peut-être des noms, notés en des caractères qui lui semblèrent vides de sens, mais qui en avaient peut-être pour des orbites creuses. C'étaient des mots de mort, des mots absurdes pour un vivant. Les spectres se rapprochèrent de lui, et il recula, peu désireux d'être acculé. Derrière lui, l'odeur de brûlé des ruines était si forte qu'il crut qu'une main le prenait à la gorge. Le temps de se défaire de la sensation

d'étouffement, et il était encerclé. Ses pieds le gênaient, et il réalisa qu'il n'avait pas bougé. Il n'avait pu que se lever, tirer sur ses jambes, mais sans faire un pas. Il était prisonnier entre la suie et les ombres.

Les lanternes devinrent d'un bleu froid, s'élevèrent et se dédoublèrent. Le papier des banderoles se déforma, dessinant peu à peu les visages morts de ses disciples. Leur peau flottait sur des yeux vides, mais autour de leurs cous, des guêpes les recousaient patiemment de leurs dards, à tous petits points. Il vit les colliers, les perles iridescentes et les plumes jadis blanches. Elles étaient d'un noir terne et profond, dont tombaient des étincelles qui brûlaient leurs pieds nus. Comme il les reconnaissait, leurs traits se précisèrent, et ses élèves défunts le regardèrent. Leurs faces pâles étaient dévastées par un roseau bleuté qui entrait sous une pommette et ressortait par l'orbite opposée, ou par la tempe. En contemplant ces pointes aiguës dont nul sang ne coulait, il eut l'impression d'inhaler de la glace, et ses poumons le brûlèrent. Il ralentit sa respiration, mais il gémit, car le froid stagnant était bien pire, il plantait ses cristaux dans sa poitrine.

Il se laissa tomber au sol avec un cri, comme vaincu par la souffrance, et visualisa les lanternes fragiles disloquées, les visages de papier déchirés en lambeaux et emportés par le vent. Sa douleur fut telle qu'il tomba à genoux, hoquetant. Il ne s'était pas attendu à un pareil choc en retour. Il remarqua alors le goût de sang dans sa bouche, et ses yeux

s’écarquillèrent. Un choc en retour ? À d’autres ! Il venait de s’assaillir lui-même, non par erreur, mais parce qu’il était la source de l’aberration. Il releva les yeux vers ses disciples, vers leurs visages ravagés et leurs pieds peu à peu racornis par le feu, et accepta qu’ils étaient ses remords incarnés.

Mais Velours ricana :

– Voyez-vous cela ! Nous ne serions rien que des émanations du maître ! Nous n’avons pas eu la liberté de choisir nos vies, ou de les conserver ; et nous ne saurions pas non plus revenir de la mort à notre gré.

– Nous ne serions que des roseaux qui danseraient au gré de son souffle…

– À se demander si nous avons jamais été réels…

– Ou s’il nous a toujours vus comme les mains dont il manquait…

–… la puissance virile qu’il n’avait pas…

–… mais le cerveau, non, quelle importance ?

– Il pouvait vivre sans réfléchir…

– Il ne risquait que nos vies…

Bleu Nuit avait baissé les yeux, et ne pouvait les relever. Mot après mot, il se recroquevillait, et ses gencives laissaient couler son sang en continu. Sa langue devenait poreuse, et se vidait comme une éponge trop pleine. Une première goutte tomba de son nez, et le bruit lui parut fort, très fort, comme un coup de gong dans la nuit. Spectres ou fantasmes, ils dévoraient sa puissance.

Les poils de sa nuque se hérissèrent, et il sentit une main glaciale le prendre par les cheveux, et lui redresser la tête.

– Allons, maître, il faut parfois utiliser ses yeux pour voir…

–… voir nos sentiments, par exemple…

–… si nous étions réellement des fantasmes, nous serions aussi secs que vous…

–… pensez-vous que ce soit le cas ?

Les yeux de Velours brûlaient de haine, et un peu de leur feu couvait dans ceux de Nuit Calme. Bleu Nuit murmura :

– Je vous prie de me pardonner d'avoir nié votre présence. Je ne tenterai plus de vous chasser. Je suis prêt à vous écouter.

– Il veut nous écouter ! Et nous apaiser, peut-être, dissiper nos sentiments et nous fondre dans le vide de la mort… comme c'est aimable !

– Mais est-ce bien ce que nous demandons ?

– Quoi que vous demandiez, je suis prêt à vous écouter.

– Oh, comme il est généreux…

– Quand il ne s'engage à rien !

L'exorciste sentit des mains glaciales effleurer ses oreilles, et une voix siffla :

– Par ces oreilles, nous atteindrons votre cœur, cette forteresse absurde, cet amas de débris…

– Et nous le piétinerons.

– Je vous écouterai pourtant.

Ils émirent un bourdonnement étrange, dissonant, et il frémit.

– Nous pensions vouloir mourir, maître… mais nous savons maintenant quel goût a la mort…

– Quand le vide du néant s'ajoute à celui des jours…

– Quand on comprend enfin qu'on n'a jamais vécu…

– Et qu'on ne vivra jamais…

– Alors, on hait, on hait son bon maître, qui nous a si bien menti…

– Nous mettre au service d'un autrui qui ne donne rien en échange de nos vies !

– Quelle perte, quelle perte absolue !

– Nous aurions mieux fait de nous occuper de nous-mêmes !

– Mais qui nous l'aurait appris ?

– Pas notre maître stupide…

– Et à cause de lui… nos vies sont gâchées.

– Mais lui… il reste en vie.

– Qu'il crève ! Qu'il crève donc !

– Lui qui ne sait ni vivre, ni apprendre à vivre !

– Lui qui n'échappa à lui-même qu'en envoyant

mourir autrui…

– Mais s’il aime tant dissiper les fléaux…

– Qu’il meure, qu’il meure enfin !

Bleu Nuit se balançait doucement, les yeux perdus dans le bleu sombre du crépuscule, à peine troublé par le lent mouvement des lanternes. Leurs reproches étaient ineptes… mais ils étaient trop déçus pour raisonner sainement. Qu’ils le tuent donc ! Qu’ils se vengent, si cela pouvait les apaiser, et leur permettre de reposer en paix. Il était bien trop affaibli pour les convaincre de l’inanité de la vengeance, qu’il connaissait bien pour avoir lui-même vengé Roseau Bleu… il n’y aurait pas de soulagement… rien qu’une joie sauvage… et puis l’amertume. Mais s’il pouvait leur offrir plus que des regrets inutiles, il le faisait volontiers.

Indigo s’avança, ses traits intacts, mais tirés par l’inquiétude et la compassion :

– Moi, je n’ai rien à reprocher à Bleu Nuit, et je vous trouve bien cruels.

– Cruels ? Il nous a tués !

– En êtes-vous sûrs ? Vous étiez libres de ne pas le suivre. Il a proposé, non imposé, et il a tenté ce matin encore de nous retenir. Vous avez choisi votre mort.

– Tais-toi, Indigo ! Tu n’es plus des nôtres ! Lavandin t’a sauvé, en faisant de toi un fonctionnaire ! Sans lui, tu n’aurais jamais appris à penser par toi-même, et tu serais mort comme nous.

L’exorciste resta silencieux, perplexe. Indigo… serait… mort comme eux ? Discrètement, il jeta un coup d’œil à son corps criblé de flèches de bois noirci, mais il faisait trop sombre. Le jeune homme reprit :

– Vous êtes de mauvaise foi. Ce n’est pas en devenant fonctionnaire que j’ai appris à penser, mais bien avant, sous la conduite de Bleu Nuit. J’ai choisi de ne pas vénérer mon maître, de ne pas nier ses défauts, et d’assumer mes responsabilités. Vous pouviez faire de même.

– Tais-toi, Indigo ! Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu es un fantasme, pas un spectre. Meurs donc par sa faute, et tu verras bien ce que tu ressentiras !

L’exorciste étouffa un cri. Indigo… un fantasme ? Autrement dit, Indigo… en vie ? Il tendit l’oreille, perçut à nouveau un gémissement, pitoyable, et faillit pleurer de joie. Mais comment aller l’aider, alors que ses élèves le harcelaient ? Petit Cheval lui fit un clin d’œil complice, et s’avança à son tour vers ses condisciples :

– Eh bien… je suis mort, moi aussi ; mais je pense comme Indigo. Bleu Nuit nous a bien dit que nous n’avions aucune chance de vaincre, seulement d’atténuer les maux de l’humanité. Nous l’avons fait, et cela nous a coûté notre vie.

– Tais-toi, Petit Cheval. Tu es trop jeune pour savoir ce que tu perds.

– Ton intellect est immature encore.

– J'en conviens volontiers, chers aînés, mais je sais pourtant déjà modérer mes espoirs. Je n'ai jamais cru que notre lutte me donnerait un sens, qu'elle remplirait ma vie, qu'elle faciliterait ma mort. Alors… je ne suis pas déçu.

– Nous ne sommes pas déçus !

– Nous sommes trompés !

– Abusés !

– Il faut être deux, pour être trompé, celui qui parle, et celui qui écoute.

– Petit Cheval… cesse de prétendre qu'il est innocent !

– Je ne le prétends aucunement, je dis seulement que vous ne l'êtes pas non plus.

– Petit Cheval… tu ne le connais pas comme nous !

– Peut-être pas comme vous… mais pourquoi le haïrais-je, s'il ne m'a pas nui ? Pour vous imiter ?

Dès que ses disciples le négligèrent, Bleu Nuit effleura son collier, et sentit les perles fissurées, les plumes ébarbées, les graines fendues et vides. Il se concentra sur le sol, lui demanda un peu de force ; la pierre des dalles se couvrit de poussière, et il put se glisser vers Indigo. Il laissa derrière lui sa propre silhouette, recroquevillée par la résignation, la tête baissée jusqu'à choir, ses longs cheveux noirs masquant une absence de visage, et sa robe reposant sur du vide.

Il examina le blessé, et étouffa un soupir de

soulagement et de tendresse, car Indigo pouvait être sauvé, même s'il était très faible et s'épuisait encore en émettant une ombre de lui-même pour parler et protéger son maître. Celui-ci la dissipa avec douceur, il changea les flèches en encre qui coula hors des blessures, et referma les plaies. Mais Indigo pouvait mourir n'importe quand, car il était également drainé par ses pairs défunts. Il devait être évacué hors de leur portée. Il devait… la lueur pâle des lanternes tomba sur son visage, et il jura entre ses dents. Il n'avait plus le temps.

– Mais quelle surprise !

– Voilà qu'il s'efforce de sauver qui peut l'être…

– Surtout si c'est l'avocat de la défense…

À la dérobée, Bleu Nuit regarda Petit Cheval, lui fit signe qu'il fallait évacuer Indigo, et, pour rendre cette tâche réalisable, lui donna toute la force qu'il put s'arracher. Il crut qu'il allait s'évanouir, mais parvint à se reprendre, se relever, et fuir. Derrière lui, les spectres ricanèrent :

– Ah ! Le lâche !

– Il se dit prêt pour le supplice…

– Mais il fuit en couinant, terrifié par cette mort qu'il nous a offerte !

– Et nous devrions savoir l'accepter, alors qu'elle fait détaler notre maître ?

Les lanternes grincèrent, et se lancèrent à sa poursuite. L'exorciste n'allait pas vite, mais il allait

avec obstination, et le bruit de son souffle, le bruit de son cœur, étaient si forts qu'ils lui masquaient les mots de ses poursuivants. Il bénit son corps, qui trouvait un moyen si efficace de préserver son moral ! Mais pour le reste… il se mordit les lèvres, car il ne tiendrait jamais assez longtemps. Il lui restait si peu de vie… si peu… contre sa poitrine, il sentit le petit médaillon offert par Verte Bruine, et dans une bouffée de miel et de cannelle, les mots du lettré lui revinrent. Il pouvait s'accrocher à sa vie, la revendiquer comme sienne, rappeler qu'il savait mieux que quiconque comment l'héberger et la ravir. Il revit le jardin, la beauté du magnolia, le bonheur du petit oiseau rose qu'il avait créé, la douceur de ses plumes, le sourire de Lotus Mauve, ce sourire qu'aucune souffrance ne teintait plus.

Il arracha un peu de sa vie aux spectres, mais si peu. Il recommença, se rendit attentif à l'odeur de l'herbe piétinée, et ce fut un ruisseau émeraude qui vint couler en lui, et lui permit de tenir un peu plus longtemps. Ses jambes étaient de bois, ses pieds ne sentaient plus le sol, mais il se força à avancer. Il était trop tôt pour mourir, car il ignorait si Indigo était en sécurité.

Épuisé, il s'arrêta, et reprit son souffle. Il releva la tête, et se vit cerné d'ombres. Il était acculé, une fois de plus. Eh bien ! Il était temps de mourir… mais lentement. Lentement… c'était trop risqué. Il y avait mieux à faire pour gagner du temps. Il examina ses disciples, et réalisa qu'ils étaient encore plus nombreux. Les morts des derniers temps avaient été

rejoints par les plus anciens, leurs visages en lambeaux, leurs os apparents. Certains n'étaient que des liserés pâles, comme de l'écume au bord des lèvres, des esquilles d'os usés, fragiles, rongés par la mousse. Mais ils étaient là, et fixaient sur lui le vide de leurs esprits, l'absence qui avait remplacé leurs yeux. Soudain, le vide engloutit Bleu Nuit, dévora ses yeux, se rua dans son esprit, plongea vers son cœur dont les portes s'étaient effondrées. Ses élèves se réunirent en lui, tout vibrants de sentiments, et il geignit à chacun de leurs mouvements, car son cœur était trop fragile pour leurs haines réunies. Ils se disposèrent tout autour de son cœur, refermèrent leurs mains sur le bord de leurs côtes, et s'ouvrirent, révélant leur chagrin par ces vastes plaies sanglantes, aux bords ourlés de blanc, crénelés de rehauts.

– Nous avions oublié le monde et ses peines…

– Nous reposions en paix, notre tâche accomplie…

– Notre mort avait un sens, notre foi était intacte…

– Mais votre doute, maître, votre doute ne laisse pas même les morts en repos.

– Tout remettre en question… à quoi bon ?

– Car tout est arbitraire !

– Rien n'a de sens, hormis celui qu'on crée !

– Et vous avez détruit le nôtre…

– Vous l'avez balayé du vent de vos ailes…

– Vous l'avez offert à la nuit.

Il songea que c'était vrai, mais il revit les visages d'Indigo, de Petit Cheval, de Pervenche. Il avait traité tous ses disciples avec la même bonté, mais où aurait-il trouvé la force de combler à lui seul le vide de leurs cœurs ? Il avait seulement pu les aider à choisir leurs valeurs, leurs trésors, leurs joies… et à s'en emplir. Ceux qui ne l'avaient pas fait… n'avaient rien à lui reprocher. Il avait si souvent répété que chacun se bâtit lui-même ! Il n'avait pas caché qu'un maître ne peut qu'aider, mais jamais remplacer.

Il posa deux mains sur les hanches de Nuit Calme, et se concentra sur le roseau bleu qui empalait son visage, le roseau bleu qu'ils avaient choisi comme symbole de leur colère… le premier de leurs morts. Mais Bleu Nuit n'avait jamais embrigadé le jeune homme, il l'avait laissé libre, et pleuré jusqu'à vaciller lui-même quand sa naïveté l'avait mené à la mort. Roseau Bleu ne pensait pas comme eux, Roseau Bleu n'était pas parmi eux, Roseau Bleu avait su conserver sa paix… ou suffisamment de mépris pour ne pas revenir pour si peu. Il avait fait son choix, et s'y était tenu. L'exorciste sentit le soulagement sourdre le long de ses cils. Même s'il était leur maître, leur guide, leur père, il était incapable de choisir ce qu'il éprouvait. Même si son doute était dévastateur… même s'ils étaient issus de ses remords… il pouvait seulement enfermer ses sentiments tout au fond de son cœur, là où ils ne dérangeraient personne, et surtout pas les morts.

Il plongea à travers la poitrine de Nuit Calme, tout emplie de chagrin brûlant. Il fit un roulé-boulé de

l'autre côté, mais il pleurait de mal, car il avait l'impression d'avoir passé la tête dans ses propres tripes et d'en avoir gardé le cou enserré dans un nœud coulant tiède et palpitant. Sous ses mains, il y avait de l'herbe tendre, et il l'écrasa sous son poing pour en retrouver l'odeur. Une odeur de jour, une odeur de vie, une odeur de jeux avec Petite Pomme. Il se releva, et il courut. Il atteignit le chemin de dalles blanches qui menait à la sortie, mais quand il y posa le pied, la pierre se fissura comme une mince couche de glace. Il tomba, et l'herbe était poisseuse, glissante sous ses doigts. Il ne put se relever, et les lanternes bleues dessinèrent l'ombre de sa tête devant lui.

Il gémit, tira son collier devant lui, et le disposa comme un serpent. Il était froid ? Il était méprisable ? Ils étaient frères, et ils vivraient tous deux ! Il rampa, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, son ventre contre l'herbe glissante. Il finit par rejoindre le canal qui entourait la propriété, et vit le pont de marbre sculpté, la douce courbe de son tablier, translucide et fragile comme de la glace. Il négligea le pont, se jeta à l'eau, mais les chagrins de ses disciples s'agrippèrent à sa manche, remontant des profondeurs humides et innommées où ils s'étaient écrasés, noyés de larmes. Il se débattit, mais ils l'attiraient sous les flots. Il se concentra sur l'idée qu'il était nu, sinueux, lisse, qu'il était une couleuvre, qu'il nageait, rapide, jusqu'à la rive proche. Ses mains se posèrent sur le rebord, et il parvint à sortir de l'eau. Il la laissa derrière lui, et en fit une barrière,

l'étendue calme et pure qui apaisait l'esprit, la porte étirée qui menait à l'au-delà.

Il reprit son souffle, et les lanternes ne le rejoignirent pas, leur ombre bleue ne tomba pas sur son corps endolori. Il se retourna, lentement, et il les vit, flottant au-dessus de l'autre rive. Il observa les visages bleutés de ses disciples, leur peau de vélin blême, d'une virginité qui donnait le vertige. Si vides que le vent frémissait sous leurs joues, et leurs lèvres tremblaient malgré tous leurs efforts, malgré le roseau bleu dont ils s'étaient raidis. Il se prosterna devant eux avec l'humilité d'un fils implorant le pardon, et leur lueur se fit plus douce. Il saisit l'une de ses dents, il l'arracha, en fit une première stèle, qu'il planta dans la rive. Il aligna les autres avec respect. Il cassa une tige, et écrivit leurs noms avec la pâle sève froide, mais il signa du sang qui débordait de sa bouche. Il se recueillit devant eux, devant le souvenir de leurs vies, il en réaffirma le sens et les joies, il rappela le très doux sommeil qui venait à l'issue d'une journée bien remplie, une journée dont ils avaient été fiers au point de rayonner, et ce sourire magnifique, qui les avait illuminés, il l'avait vu éclore chez chacun d'entre eux.

Il s'assit, épuisé. Ils n'étaient presque plus visibles. Il posa ses doigts sur sa ceinture, et, lentement, il la dénoua. Il en contempla le rouge intense, le rouge sang, puis il la lança jusque sur l'autre rive. Plus jamais, plus jamais de sang. Plus jamais de sa main, pas même un fil ténu au coin d'une bouche morte. L'étoffe retomba à plat, comme une lisière entre eux

et lui, elle prit feu, et les flammes jetèrent leurs reflets sur l’eau. Peu à peu, elles faiblirent, et les lanternes avec elles. Il ne resta plus que des lucioles qui dansèrent un instant, puis leur lueur pâlit, et la nuit se referma, obscure, paisible.

Bleu Nuit resta prostré un long moment. Dire qu’il ne savait même pas s’ils étaient réellement venus le harceler, ou si ses seuls remords avaient modelé ses adversaires ! C’aurait été dément, mais moins que de songer qu’il avait rappelé ses disciples de l’au-delà. Réveiller les morts par la seule puissance de son cauchemar… il eut un haut-le-cœur. Il y songerait plus tard. Il rassembla ses forces, et se dirigea vers l’endroit où il avait laissé Indigo. Il voulait l’espérer sauf, car après tout, s’il avait emmené dans sa fuite même les morts anciens, même les morts paisibles, il espérait bien qu’aucun des morts récents n’était resté en arrière. Mais il voulait en être certain.

Là où s’était tenu Indigo, il ne restait que des taches sanglantes. Bleu Nuit fit luire son collier, d’une chaude lueur rosée, il perçut un mouvement contre le tronc d’un pin, et Petit Cheval s’avança. Il lui fit signe que tout allait bien, et il lui montra les traces de pas qui s’éloignaient :

– Il est de retour chez lui, maître, et en sécurité. Son visage est baigné de la lueur d’une lampe, et il dort, épuisé, veillé par sa servante. Il a seulement besoin de repos et d’oubli.

L’exorciste s’inclina en signe de gratitude, et sentit contre son cœur la joie de Petit Cheval. Quand il se

redressa, son disciple achevait de se dissoudre, effiloché par le vent glacial qui précédait l'aube. Un instant, sa silhouette sembla s'accrocher dans la ramure aux longues houppes sombres, puis elle disparut. Il aurait voulu croire l'enfant… mais il avait besoin de certitudes. Il étendit ses sens comme le lui avait appris Verte Bruine, et sentit au loin la vie d'Indigo, qui était effectivement hors de danger. Brave Petit Cheval… il avait su tirer le meilleur parti du peu de vie que son maître avait pu s'arracher.

Petit Cheval… Bleu Nuit leva les yeux vers les branches du pin, et gémit, horrifié. Petit Cheval… disparu à jamais ! Et si encore il avait été le seul à partir ainsi dans l'aube naissante… mais non. Il les avait tous perdus, ceux qu'il avait recueillis, éduqués et chéris. Il en avait été le fléau, et les avait dévastés… en vain, car rien de ce qu'ils avaient offert au monde ne valait leur mort. Rien. Il ne restait qu'Indigo… Indigo, le fonctionnaire… et Indigo vivrait, à moins qu'un maître exorciste dément ne vînt exiger sa vie.

Il n'y avait qu'un moyen d'assurer sa sécurité. Bleu Nuit erra d'un pas lent, et arriva au bord d'un bassin. Il observa un instant le reflet du ciel dans les eaux calmes, puis il effleura son collier, et rappela aux pierres qu'elles avaient été montagnes, aux graines, qu'elles avaient été arbres, et aux plumes, qu'elles avaient servi plus d'une fois à mettre des points finaux. Il tourna le dos à l'eau, se laissa tomber vers elle, et son collier l'entraîna vers le fond sans qu'il résistât. Ses manches flottaient autour de lui,

immenses, et il sourit aux lapins, puis il s'étonna, car ils n'étaient plus seuls dans leurs cercles de feuillage pâle. Il voyait s'envoler des oiseaux lents, des oiseaux ronds, et il réalisa que l'air s'échappait de ses poumons. Il le chassa, délibérément, et il s'apprêta à accueillir l'eau en lui, l'eau… et la mort.

Flottant devant ses yeux, sa lame estompée par la pénombre bleutée, l'épée enchantée ricana. L'exorciste gémit, secoua la tête, mais la vision ne se troubla pas. Il ferma les paupières, mais elle était toujours là, aveuglante dans la noirceur des profondeurs. Elle railla :

– Eh bien, nous y sommes… nous nous sommes affrontés en toi, et nous t'avons si bien piétiné, si souvent déchiré, lacéré, brisé… que tu demandes à l'eau d'effacer toute trace de ce que tu as été. Les poissons mangeront ton visage, tes os se mêleront au sable… et l'éclat de tes bijoux se ternira sous les algues et les escargots.

Dans la poitrine de Bleu Nuit, la haine brûla, immense, et un hurlement de fureur déchira son esprit. Son collier l'emporta vers le ciel, il jaillit hors de l'eau, et se traîna sur le rivage. Il resta étendu, sanglotant. Il souffrait trop pour vivre, mais mourir était inadmissible… ce serait donner raison à l'épée, ce serait accepter qu'il n'avait pas su déjouer sa prédiction. Il prit une poignée de terre sablonneuse, il ouvrit la main, et regarda sa paume. L'Amiral… l'Amiral que même un océan de larmes ne parvenait pas à engloutir… l'Amiral avait pris la peine de le

mettre en garde, et voilà où il en était. Échoué sur une berge comme un oisillon trempé… misérable, et impuissant. Il se mit à genoux, essora sommairement ses habits, puis il se redressa.

Assis sur une branche, Crépuscule lui sourit.

– Eh bien vous ! Cette fois, j'avais bien cru que cela y était. Mais non… qu'avez-vous encore inventé pour vous tenir en vie ?

Bleu Nuit sourit, féroce, et passa outre. Il n'était plus temps de parler, mais de s'imbiber de tout autre chose que de l'eau. Après tout, les libations sur les tombes étaient communes, et il se convia lui-même à l'enterrement de ses derniers espoirs, et avec eux, de sa vanité. Tout bien considéré, il était moins nuisible saoul que sobre, et il agirait en conséquence dorénavant. Mais, malgré sa détermination, il titubait d'épuisement.

Il franchit le porche, et ne se retourna pas pour regarder la salle qu'il avait été chargé de purifier. Il savait n'y avoir laissé que la dévastation et la mort, et il avait assez vu de noirceur et d'échec ; mais, même devant lui, le monde s'était éteint. À l'extérieur de l'enceinte, son commanditaire dormait, mais son serviteur le réveilla. Ils se dirent ravis, mais il les sentit surpris de le revoir. Il apprécia cette remarquable sincérité involontaire.

– Ah, cher maître ! Avez-vous réussi ?

Bleu Nuit éclata d'un rire qui semblait des sanglots.

– Réussi ? Mais comment pouvais-je vous satisfaire ? Votre esprit et votre cœur n’étaient pas d’accord…

– Je ne vous permets pas…

– Peu m’importe votre permission ! Ils sont morts, je suis mort, vous êtes mort, et nous ne sommes pas les seuls… la victoire était morte, morte la toute première… et je ne le voyais pas.

– Vous vous trouvez des excuses ! Vous avez échoué, et au lieu de retourner compléter votre tâche, vous m’abandonnez !

– Oui, je vous abandonne, et vos voisins avec vous. Je vous abandonne une salle des fêtes que nul spectre ne hante plus, mais elle a brûlé, cher monsieur, elle a brûlé…

Le client soupira, puis il se raisonna.

– Ah, bah, ce n’est pas comme si c’était ma résidence principale. C’est juste une dépendance.

Bleu Nuit le regarda, choqué. L’autre haussa un sourcil, l’œil pétillant, comme s’il s’étonnait d’une prodigieuse naïveté :

– Bien sûr… tout le monde sait que les exorcismes font des taches ! Vous avez tant fait rire la ville, avec vos lessives et votre feinte humilité !

– Elle n’était pas feinte !

L’homme se détourna en reniflant, un sourire narquois aux lèvres. L’exorciste resta immobile un instant, se demandant comment il avait pu être perçu

à Trois-Ponts, puis il songea qu'il était trop tard pour s'en soucier… de cela, comme de tout le reste. Il haussa les épaules.

Il passa chez un croque-mort, et paya l'enterrement de ses disciples. Il s'enfonça dans un quartier vidé par l'épidémie, et trouva une auberge vide. Elle était sombre, elle sentait la charogne, mais il se moquait de la maladie, même empirée par la nuit. Il garderait sa vie, chaque bribe de sa vie, si cela pouvait contrarier un tant soit peu l'épée, et la montagne. Si un dieu voulait le voir mort, qu'il vînt donc l'achever lui-même ! Il se glissa derrière le comptoir empoussiéré. Le sol était sale, mais il ne l'était pas moins. Il se coucha, et chercha seulement un coin de manche pas trop infect pour y poser sa joue, puis il s'endormit. Il se réveilla fatigué, mais incapable de se rendormir. Dans les lattes du plafond, il croyait discerner ses disciples, morts en le suivant, les uns après les autres, et peut-être devenus fous à cause de lui, troublés jusque dans l'éternité.

Il baissa les yeux, et évoqua Lavandin. Il était vivant… heureux… sauvé par la désobéissance… qu'il lui avait également enseignée. Avec lui, il avait su trouver les mots, et le jeune homme usait avec mesure de ce talent précieux ; mais avec tous ses pairs, il avait échoué, et ils l'avaient suivi jusque dans sa folie. Il se mordit les lèvres, se força à interrompre le flots de ses pensées. Le passé était hors de portée, irrémédiablement, et il n'avait cessé de faire de son mieux pour assurer la vie de ses disciples, épanouir leurs esprits, développer en eux une riche autonomie.

Il n’y avait pas suffi… mais s’il pensait au pire, s’il y sombrait en une lente spirale toujours plus étroite, lesté par ses propres regrets, il mourrait. Et il avait choisi de vivre. Mais vivre, pour contrarier seulement… fût-ce un dieu… vivre était insoutenable.

Vivement, il s’essuya les yeux de sa manche, et fixa son regard sur le bleu subtil de l’ombre d’un lapin. Lavandin… À l’heure qu’il était, il devait boire son thé dans le jardin, et… tisser des paniers. Bleu Nuit se remémora la conversation qu’ils avaient eue, et qui l’avait mené à… proférer des insanités. Ils se tenaient non loin du pavillon de Lotus Mauve, et le bruit joyeux des conversations parvenait jusqu’à eux. Il avait exposé son dessein, et le jeune homme lui avait répondu :

– Je comprends votre choix, maître, mais il m’est impossible de vous suivre.

– Impossible… Mirabelle ?

– Mirabelle ? Non. Elle est agréable, mais de là à m’éloigner de vous !

– Alors quoi ?

– J’ai déjà un projet, que je me réjouis fort de mener à bien. Je n’ai pas la moindre envie de m’engager dans quoi que ce soit d’autre tant que je n’aurai pas terminé.

– Et si ce n’est pas indiscret… de quoi s’agit-il ?

– Je me suis lancé dans la vannerie. J’aime choisir

l'osier, le teinter, le tisser, le mêler d'autres matériaux si faciles à trouver dans le jardin. J'ai exposé mes plus belles pièces dans mon pavillon, mais ma collection est encore bien maigre, et mon art, peu avancé. J'aimerais voir le jour où j'excellerai, et où mes visiteurs seront ravis de s'être déplacés.

– De la… vannerie ? Lavandin, c'est une plaisanterie ?

– Non, maître. C'est une occupation gratifiante.

Il s'était emporté, et il rougit en y repensant. Il n'avait pas fourni un seul argument valable, mais agressé Lavandin, fût-ce en mots, et tenté de le contraindre, il avait… exigé, au nom de leur amitié. Le jeune homme était resté aussi calme qu'il l'avait pu, s'était efforcé de l'apaiser, et n'y parvenant pas, avait clairement refusé de le suivre. Il gémit… songer qu'il avait tenté de faire céder Lavandin, qu'il n'avait pas supporté son échec, mais insulté son ami, pour enfin le rejeter ! Il était étrange d'être à nouveau brouillé avec son disciple, alors même qu'il avait enfin réalisé combien il tenait à lui. Il aurait voulu… il aurait tant… mais il ne voyait pas comment se réconcilier avec lui. Il ne voyait pas non plus ce qu'il pouvait apporter à Lavandin. Gâcher sa vie, à lui aussi ? Ou plus exactement… la gâcher un peu plus ? Il se sentit vide, et seul, et le sommeil fuyait trop vite pour qu'il le rattrapât. Il finit par abandonner la poursuite, et resta longtemps les yeux dans le vague.

Il se leva, descendit à la cave, ne jeta pas un coup d'œil au spectre du tenancier occupé à gémir sur sa

marchandise perdue, et empoigna un tonneau qu'il roula jusque devant le comptoir. Il défonça le bois avec une joie amère – oh ! qu'il se battait bien, contre des adversaires à sa mesure… – puis il s'affala sur une chaise. Il but, plongeant un gobelet d'étain dans le tonneau qui lui servait aimablement d'appuie-coude, et qu'il remercia formellement de l'excellence de ce service. Obéissant à ses faramineux pouvoirs d'exorciste, le vin sautait obligeamment dans la tasse, même quand il était trop paresseux pour tendre le bras jusqu'à effleurer le vin. Ah ! Qu'il était utile d'être puissant !

Crépuscule s'assit sur le comptoir :

– Nous buvons à grandes goulées le sang du monde qui se meurt, et une ivresse glorieuse nous saisit. Vous… vous êtes un pochard.

– Peut-être, mais tu n'oserais pas t'approcher pour me le dire. Tu parles de grandeur et de puissance, mais tu es tout juste bon à abattre par derrière des animaux malades. Tu es un charognard minable, voilà ce que tu es.

Crépuscule plissa les yeux, et considéra l'exorciste affalé. C'était un débris qui ne savait plus que sangloter entre deux hoquets puant la vinasse. Il s'approcha jusqu'à pouvoir lui cracher au visage. Bleu Nuit lui sauta à la gorge, et l'étrangla si violemment qu'il sentit les cartilages craquer sous ses mains. Il lâcha le cadavre, méprisant, et se laissa retomber sur sa chaise, songeant que Lotus Mauve avait raison : la vie était serviable, quand il fallait trouver la force de

tuer un fléau.

Il ramassa sa timbale, voulut se servir, et jura, car Crépuscule était tombé la tête dans le tonneau. Contrariant jusqu'au bout ! Il l'empoigna par le col, mais il pesait trop lourd, et Bleu Nuit n'avait pas envie de se relever pour affermir sa prise. Il préleva l'un de ses propres cheveux, le passa contre ses lèvres, et sentit son sang couler. Il regarda le long fil, et apprécia sa nuance métallique et froide. Sans peine, il décapita Crépuscule, découpant son cou en sifflotant une ritournelle sans queue ni tête. Le corps tomba, et il put plonger son gobelet dans le vin. Pendant des jours, il trouva le breuvage immonde, puis il réalisa que la masse informe qu'il devait chasser à chaque service était la tête de Crépuscule. Il tendit la main, elle sauta vers lui dans une brume de gouttelettes, il l'empoigna par les cheveux, et la jeta derrière le comptoir. Il l'avait bien dit, que les serviteurs de Monsieur Noir avaient des pensées nauséabondes, et l'œnologue tombait d'accord avec le moraliste.

Il finit par s'écrouler, ivre. Quand il reprit conscience, il sentit sur son visage la caresse de mains de brume. Il resta immobile, appréciant leur douceur, puis il ouvrit les yeux. Petit Cheval se tenait devant lui.

– Bonjour, maître.

Bleu Nuit sentit ses larmes se remettre à couler. Il murmura :

– Bonjour, Petit Cheval. Ne devrais-tu pas…

dormir… à l’heure qu’il est ?

– Dormir, quand vous êtes si triste ? Comment le pourrais-je ?

– Petit Cheval, ne t’inquiète pas… je… je vais finir par aller mieux.

– Maître, je regrette infiniment de vous contredire… mais comment le pourriez-vous ? Vous vous sentez tellement coupable.

– Il y a de quoi !

– Je suis honoré par votre opinion. Puis-je faire part de ma position ?

– Je… oui, bien sûr.

– Séchez vos larmes, maître. J’ai préféré vivre et mourir en homme, que pourrir chez votre frère. C’est mon choix. Quant à ma mort… je paie ma désobéissance ; mais je ne vous garde aucun grief.

– Petit Cheval… je t’ai détruit.

– Pas sans mon aide, maître, pas sans mon aide. Laissez-moi la responsabilité de mes actes, ne m’en dépossédez pas. Nous avons tous choisi la mort, et nous étions trop jeunes pour l’aimer. Qu’y pouviez-vous ?

Bleu Nuit fut pris de sanglots. Il sentit la main de Petit Cheval effleurer son épaule, puis se dissoudre. Quand il put se reprendre, il songea qu’il aurait aimé un thé, mais il n’eut pas le courage de se lever pour faire chauffer de l’eau. Il se remit à boire, pour oublier et le petit, et son envie de thé. Mais cela

faisait du bien… tellement de bien… d'avoir vu Petit Cheval. Il était si paisible, si sage…

Ah ! S'il avait pu survivre, et rester aux côtés d'Indigo ! Les sages avec les sages, les fous avec l'alcool. Il remplit sa timbale, et la but à la mémoire de Petit Cheval, mais il s'étouffa à moitié.

*

Bleu Nuit hésitait à descendre chercher un nouveau tonneau, quand Lavandin entra.

– Venez, maître.

Celui-ci éclata de rire.

– Lavandin, je refuse de bouger. Revenir ? Pour mener le jardin à la ruine ? Jamais de la vie !

Il fondit en larmes, puis essuya ses yeux, ses joues et son nez dans sa manche :

– Je suis désolé, Lavandin. Je regrette de t'avoir insulté. Tu m'as tellement manqué, et je n'osais pas avouer que tu étais plus sage que moi. Laisse-moi boire, s'il te plaît, et retourne à tes paniers.

Il se tut, puis demanda, timidement :

– Si jamais il devait m'arriver quelque chose… j'aurais aimé en avoir un sur ma tombe… pour mettre des fruits… et quelques fleurs…

– Je suis très touché, maître, mais je préférerais que vous veniez visiter mon exposition de paniers. Mort, vous ne verrez pas grand-chose.

Bleu Nuit rit tristement :

– Vivant, je n’ai pas vu grand-chose non plus.

Voir… il y avait pourtant…

– Indigo… Indigo a peut-être besoin d’aide.

– Je m’en suis déjà occupé. À l’heure qu’il est, c’est de vous qu’il s’inquiète, et il n’est pas le seul.

– Il s’inquiète de son cher maître ? Envoie-lui Lotus Mauve ! Il lui expliquera comment traiter ceux qui ont failli nous tuer !

Il laissa retomber sa tête, et ses pieds lui semblèrent si éloignés, si insensés. Des pieds… qu’avait-il jamais fait de bon quand il était debout ? Il valait mieux rester écroulé ! Plus tard, il réalisa que Lavandin était parti, et il pleura de solitude.

Plus tard encore, une main se posa sur son épaule, et il grogna, tentant de la repousser, mais elle insista. Il reconnut la légère odeur de lavande, et il ouvrit les yeux. Il se sentait si las. Il regarda le tonneau vide, et songea qu’il n’était pas descendu en chercher un second, mais ce n’était pas grave, car il en voyait déjà deux. Il posa les yeux sur Lavandin, et tenta de plaisanter :

– Si c’est pour me demander le modèle du panier, je te délègue le choix.

Le jeune homme secoua la tête, les traits ombrés de compassion, et s’écarta. Une haute silhouette voilée se pencha sur l’exorciste, un Verte Bruine sans visage, mais tellement reconnaissable dans sa longue robe jaune. Bleu Nuit sortit de sa torpeur comme on

tombe dans l’eau glacée :

– Maître ! Non ! C’est trop dangereux ! Vous ne devez pas sortir du jardin !

– Vous non plus, Bleu Nuit. Ici, votre âme sombre avec le monde. Ici, il n’y a que l’impuissance et le désespoir. Que reste-t-il en vous de la beauté des papillons ?

L’exorciste baissa les yeux sur sa robe souillée de vin.

– La joie s’est faite amère, et je ne l’ai plus goûtée. Alors, elle s’est enfuie… et je ne l’ai plus revue.

Il murmura encore :

– Je… je regrette infiniment ce que je vous ai dit avant de partir. Je… merci, merci de m’autoriser à revenir.

– Je vous avais déjà ouvert mon cœur, Bleu Nuit, et vous étiez bienvenu quel que fût votre état, mais… mais mon sourire et mon accueil se sont enfuis avec la joie, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien… je suis venu vous redire combien je vous aime, et combien je préférerais vous savoir chez moi, à boire mes paroles, à vous enivrer de mon odeur, à feuilleter mes livres, et à songer, rêveur, au cerisier qui soupire dans le pré. Je ne vous crains pas, Bleu Nuit, mais je vous regrette… et je ne suis pas le seul. Mon jardin s’est peuplé de soupirs, depuis que vous l’avez déserté.

L’exorciste tenta de se relever, et Lavandin le soutint. Verte Bruine effleura les épaules de Bleu Nuit, et celui-ci se sentit léger, flottant plus qu’il ne marchait. Il pleura de joie en revoyant les rues qui menaient au jardin, puis les murs pastel qui lui semblèrent si tendres, si accueillants, qu’il s’arrêta pour y poser la joue. Il entendait le ressac, mais ne le craignait pas. Le lettré murmura :

– C’est une mer de turquoise, où dansent des poissons de toutes les couleurs… c’est une mer dans laquelle nul ne se noie jamais, c’est une mer qui caresse, qui berce et qui accueille… c’est une mer dont le fond est le plus doux des sables.

Bleu Nuit pénétra dans le jardin en soupirant, il salua d’un sourire les fleurs les plus belles, puis Verte Bruine le confia à Lotus Mauve, avec un regard d’excuse. Le guérisseur haussa les épaules, attendri. L’exorciste le regarda, et murmura :

– Vous… je me souvenais de votre caresse, des sentiments qui me quittaient, de mon esprit qui s’éclairait, de ma joie qui me revenait… mais je n’avais pas la force de vous appeler.

– Et je n’avais pas le courage d’aller voir ce que vous étiez devenu malgré mes efforts. Nous sommes aussi fous l’un que l’autre, Bleu Nuit, et nous guérirons tous les deux.

– C’est une prophétie ?

– Non, c’est un projet, et si je dois démolir un dieu à coups de cure-dents pour cela, je le ferai.

– Je vous aiderai très volontiers.

– Bien sûr… quand vous serez reposé.

Il ramena Bleu Nuit dans sa chambre, il libéra la fatigue en lui, et l'exorciste s'écroula, mais murmura encore :

– Lotus Mauve… je suis désolé de vous avoir ennuyé jusque dans votre baignoire.

– Bah, bah… l'eau m'aide à oublier, alors autant me déranger quand j'y suis immergé. Je n'ai rien à vous reprocher, Bleu Nuit, alors… dormez en paix.

Lotus Mauve constata avec plaisir que l'exorciste pouvait être merveilleusement obéissant, et entreprit de le mettre au lit. Il ôta le long collier qu'il nettoierait plus tard, malgré la tristesse de voir les perles souillées, leurs reflets troublés. Il soupira à la vue de l'ample robe tachée de vin, car même pour se saouler, Bleu Nuit préférait le rouge. Le rouge du sang plutôt que le blanc de la perfection, le rouge si sombre qu'on le croyait parfois noir. Quand il l'eut déshabillé complètement, il passa lentement ses doigts sur la peau, faisant fuir la saleté comme un liseré noir qu'il rendrait à la terre. Il le vêtit d'une longue tunique blanche décorée de volutes bleues, l'installa confortablement, posant sa tête sur l'un des gros oreillers blancs que l'exorciste avait méprisés a priori, avant de les adopter sans commentaires. Il souffla doucement sur son front, et noua ses doigts de petits colliers de violettes bleues, mauves et blanches. Enfin, il remonta la couette, et il s'en fut.

Bien plus tard, Bleu Nuit reprit conscience. Il se sentait étrange, comme s'il flottait. Il réalisa qu'il lui manquait la sourde douleur dans son sacrum écrasé sur le bois dur de la chaise ; et l'odeur de sa propre sueur mêlée à celle du vin médiocre… il fit la grimace : mauvais. Cela avait été du mauvais vin, mais, après tout, il s'en était servi pour une mauvaise fin. C'était adéquat, sinon agréable.

Il entrouvrit les yeux, avec précaution. Il ne voulait pas réveiller l'atroce mal de tête qui l'avait poursuivi les jours précédents, mais il ne sentit rien, sinon l'odeur des violettes. Il observa ses doigts, tout décorés de petits colliers plus charmants les uns que les autres, et ses yeux se troublèrent. Songer que Lotus Mauve pouvait accorder des soins si parfaits à un être si imparfait… c'était bouleversant… et très réjouissant. Il essuya ses larmes.

Il leva les yeux, regarda la fresque du plafond, les grues et les hérons se promenant parmi les fleurs et les feuilles, et il admira la qualité de leur rendu, le calme qui se dégageait de la scène, l'harmonie des bleus, des gris, et les touches de rouge. Il eût aimé avoir pu trouver sa place, comme eux ; être intégré dans un paysage qu'il eût apprécié, et déambuler, serein. Au lieu de cela, sa vie était une longue succession de victoires toujours décevantes, et de défaites désespérantes. À qui la faute ? crièrent en chœur ses disciples morts. Qui a choisi cette manière de vivre ? Qui a envie d'être impliqué, qui a tellement besoin d'agir, qui veut voir le monde changer en réponse à ses efforts ? Qui se fait du mal à

lui-même ? Et qui l'a toujours nié en opposant les méchants fantômes aux gentils humains ?

Il resta longtemps les yeux dans le vague, puis il tendit la main vers la table de nuit, et prit une cerise d'un rose léger. Il savoura la chair d'un blanc légèrement jaune, et suçota longtemps le noyau. Il n'avait pas envie de se lever, mais il n'y voyait plus rien d'anormal. Il n'était pas déprimé. Il n'était pas égaré. Il avait seulement décidé qu'il ne suffisait plus de brandir un petit bout de Mal pour qu'il débarquât avec armes et bagages. Il en avait assez de courir. Il allait enfin oser tester une chaise longue seferneith, voilà ce qu'il allait faire. Et oublier ce vin infect avec un tout, un tout petit verre de liqueur de mangue. Parce qu'ensuite, il lui faudrait goûter la liqueur de banane. Et celle de kiwi. Et le reste du plateau. Et tous ces autres délices que Verte Bruine avait patiemment développés, et qu'il avait négligés jusque-là. Ah ! L'air béat de Bâton d'Encre quand il se levait de table, pour entamer en vacillant une promenade digestive ! Et les merveilles accumulées dans l'entrepôt ! Oh oui, il ferait honneur à ses hôtes.

Verte Bruine et Lotus Mauve étaient de bons maîtres, et il allait cesser d'opérer une sélection stupide parmi leurs enseignements. Il se laisserait enfin modeler… heureusement ! Le véritable drame aurait été de rester un fou dangereux pour l'éternité ! Au lieu de cela, il… évoluerait, comme disait le lettré. Il se laisserait aller, il vivrait pour lui-même, il n'oublierait plus quelles étaient ses joies. Il songea à ses disciples morts, réalisa qu'il était libre, et sourit.

Il se leva, veillant à ne pas écraser les violettes. Il était d'humeur à les accrocher à son collier, voire à les porter à la place de ses habits… non… cela, il en était incapable. Il s'habilla, se pencha, écarta les bras, et n'attendit qu'un instant, car Petite Pomme, que son odeur avait trahie, courut se nicher contre sa poitrine. Il jeta un coup d'œil au plafond, et sourit aux hérons. Un endroit où il fût chez lui ? Comme si le jardin n'en était pas un ! Lui et son art des définitions… il était si habile à vider le monde de son sens, et à n'en plus jouir !

Ils sortirent, et quand ils se furent assez roulés dans l'herbe, l'enfant dit :

– Il faut aller voir maman, maintenant.

Il la suivit, réjoui de retrouver Rouge Cerise. Leurs discussions lui avaient manqué, il aimait tant jouer à « carré et rond » avec elle, lui de chevrons et de problèmes, elle tout en courbes et solutions. Il apprenait à arrondir ses angles sans lui voler de sa souplesse, et il était très fier de ses succès. Elle avait une telle manière de sourire quand il réussissait… il aurait fait n'importe quoi pour elle… enfin, il aurait fait n'importe quoi après avoir réfléchi calmement en lui tournant le dos. Il soupira, car il voyait mal comment accomplir un tel exploit… mais rêver était plaisant.

Ils la trouvèrent dans sa chambre, et Petite Pomme sauta dans ses bras :

– Il est réparé ! Il était de nouveau tout cassé, tu sais ?

– Je sais, ma chérie.

Elle sourit à Bleu Nuit, et il ressentit une joie teintée de tristesse. Il eût souhaité avoir mille souvenirs où elle figurât, et savoir qu'elle occuperait bien plus d'heures dans ses jours. Elle demanda à sa fille :

– Que ferais-tu si je n'avais qu'un bras pour toi ?

– Tout un bras ? Et je pourrais me mettre contre toi aussi ?

– Oui.

– Oh ! Ça suffira bien !

Elle le prouva en se nichant contre le flanc de sa mère, et en fourrant son petit museau dans sa main. Rouge Cerise tendit l'autre bras à Bleu Nuit, qui s'assit tout contre elle, lui aussi. Il pleura en silence, soulagé qu'elle ne lui en voulût pas, alors qu'il avait chagriné son époux adoré. Elle lui caressa très doucement la joue, et il sourit. Plus tard, ils se séparèrent.

– J'ai quelque chose pour vous, maître.

Elle se retourna, sortit d'un tiroir une longue ceinture d'un jaune profond, de l'or du miel et des pavots, et la lui tendit, posée sur ses deux mains écartées. Il la prit, délicatement. Il y retrouvait la robe de Verte Bruine, et la chaleur si douce des mains de Lotus Mauve. Il y voyait aussi la chair des melons sucrés et savoureux qu'adorait Rouge Cerise. Il y posa son front, puis ses lèvres, un long instant, avec

gratitude. Elle l'attacha sur ses hanches en souriant aux lapins, et il arrangea les longs pans qui tombaient avec légèreté. Un simple changement de couleur, et il lui semblait qu'il apporterait désormais bien plus de paix que de mort, bien plus de chaleur que de froid.

Petite Pomme soupira.

– Ah là là, moi qui me disais qu'il avait commencé à se déshabiller et qu'on aurait enfin su à quoi il ressemblait, tout nu ! Voilà que tu rajoutes des couches !

Rouge Cerise éclata de rire.

– Petite Pomme, si tu veux savoir à quoi il ressemble tout nu, pourquoi ne pas lui demander de prendre un bain avec toi ? C'est un endroit où un grand garçon propre ne garde pas ses habits.

L'enfant se tourna vers Bleu Nuit :

– C'est d'accord ?

L'exorciste songea que cela aurait dû être simple. Tant qu'à être chaste, il aurait dû pouvoir faire ce genre de choses sans difficulté. Il envia l'entrejambe lisse des Seferneith, mais il savait très bien qu'ils connaissaient le désir, un désir qui n'ignorait aucun recoin de leurs corps ; puis il jalousa Lavandin et ses bains publics si tranquillement fréquentés.

– C'est d'accord. Mais… si je te dis oui à toi, comment pourrais-je dire non à ta maman ?

– Mais… elle ne t'a rien demandé.

– Ah bon ? J'ai dû mal entendre.

– Oh ! Elle te l’a dit avec les mots du cœur, c’est ça ? Ceux qui ne font pas de bruit ?

Il hocha la tête. Rouge Cerise le regardait avec une tendresse amusée, comme s’il venait de fêter son quatrième anniversaire, et qu’il posait des questions… touchantes. Dans la salle de bains, il se sentit brutalement gêné, et faillit lui dire qu’il avait plaisanté, qu’elle pouvait s’en aller, mais elle ôtait déjà sa tunique, et il vit poindre le bout de ses seins. Les seins d’une jolie dame, non, d’une gentille dame. Les seins d’une maman… il approcha un doigt timide d’un mamelon rosé, et le toucha, comme incrédule. Il était bien là, il ne s’était pas englouti dans la chair blanche pour le fuir. Il caressa l’aréole, puis il mit sa main en coupe, et laissa la chaleur du sein tiédir sa peau. La jeune femme lui souriait. Petite Pomme demanda :

– Mais qu’est-ce qu’il fait avec tes seins ?

– Les seins sont très importants pour les humains, Petite Pomme. Quand ils y sont tout petits, ils les tètent et y trouvent du lait. Quand ils sont plus grands, ils les caressent avec ravissement. Et quand ils sont tristes, ils posent leur tête entre eux, et se disent que là, au moins, tout va bien.

– Oh. Alors on n’a pas fini d’y voir Bleu Nuit, non ? Il est triste si souvent !

Il espéra bien que non, enfin, que oui, enfin que… ah, bah ! Désormais, il saurait où aller s’installer pour être consolé. L’enfant s’exclama :

– Bon ! Maintenant qu’il a vu comment tu étais faite, c’est mon tour !

Elle se campa devant Bleu Nuit, qui se dévêtit lentement ; elle l’observa de pied en cap, son regard sautant d’un sujet d’intérêt à l’autre. Elle scruta cette chair si curieuse, pâle comme le marbre des bassins, ces muscles tellement différents des souples courbes de son père, mais si beaux à leur façon qu’elle recula, appréciatrice. Elle ignorait qui l’avait sculpté, mais il était réussi ; il eût mieux valu choisir l’albâtre, mais bah… le soleil tiédirait sa teinte, dès qu’il sortirait nu. Elle s’attarda sur les os, ces os bizarres qui formaient autant de saillies douces tendant la peau ferme, des cimes le long desquelles elle laissa courir ses doigts, basculant de part et d’autre à son gré en une longue fuite amusée. Enfin, elle fixa le sexe étrange avec curiosité. Elle tira sur le prépuce, et l’exorciste resta stoïque, mais Rouge Cerise précisa :

– Ne fais pas cela, chérie. Dis-toi que c’est comme une souris, cela n’aime pas être pincé ou étiré.

– Mais si c’est une souris, ça aime être caressé !

Elle posa sa petite main sur la verge, et en flatta la courbe :

– C’est doux ! Je m’attendais au pire, avec une souris sans poils, mais qu’est-ce que c’est doux !

On ne peut pas être blindé partout, songea Bleu Nuit. Elle posa un petit bisou sur sa verge, puis la souleva et étudia ses testicules. Il commença à compter les feuilles de la glycine qu’il apercevait par

la fenêtre. Elle finit par le lâcher.

– Bon ! Maintenant, je sais à quoi ça ressemble, comme c'est doux et comment ça sent. Mais à part ça, ça sert à quoi ?

Il répondit :

– Cela sert à uriner et à faire des enfants.

Elle le regarda avec des yeux ronds.

– U-ri-ner… c'est quoi ?

– C'est que quand un humain boit, cela ressort par là… après un délai.

– Ah ! C'est bien que tu précises. Je t'imaginais tout mouillé, en train de boire ton thé sur les coussins, et je me disais que ce n'était pas très… enfin, ça doit être bizarre d'être assis dans du mouillé.

Bleu Nuit évita de lui dire qu'il avait passé les premiers mois de sa vie dans du mouillé, et dans pire que cela encore. Il se sentait grossier, souillé pour ainsi dire. Vil et lourd. Cela s'améliora quand elle remit sa main sur sa verge, car elle n'aurait pas touché quelque chose de vraiment sale, n'est-ce pas ? Elle s'étonna :

– Faire des enfants ? Avec ça ? Mais papa n'en a pas, et il m'a faite, moi !

– Oui, mais ton papa pond des œufs.

– Oh oui ! Des gros, beaux œufs, tout chauds ! Pas toi ?

Je ne vois pas par où, songea-t-il, et il cessa très vite d'y penser.

– Non, pas moi.

– Ah ! Alors j'ai trouvé : tu peux faire trois enfants. Un avec le bâton – sûrement un garçon, et deux avec les boules, des filles, avec des seins comme maman, tout ronds ; ou des petits gros. C'est ça ?

– Petite Pomme, il y a des familles avec plus de trois enfants.

– Ben alors ça, c'est facile : la maman a eu plusieurs papas différents, voilà tout.

Rouge Cerise annonça :

– Le bain est prêt. Il n'y manque plus que nous.

Bleu Nuit entra dans l'eau avec soulagement, tout en sachant bien que l'enfant…

– Oh ! C'est rigolo ! Elle flotte, la souris !

Gagné. En fait, c'était très simple de cesser d'être un perdant, il devait juste bien réfléchir à ce qu'il voulait gagner. Il cacha son soupir entre ses mains mouillées, puis il se massa lentement le visage, se détendant peu à peu dans l'eau chaude et la vapeur parfumée.

Plus tard, Petite Pomme lui confia :

– Bleu Nuit, il ne faut pas que tu aies d'enfants. J'aime trop ta souris. Je serais triste si elle s'en allait. Même si elle faisait un gentil petit garçon avec qui jouer, il serait moins doux qu'elle.

– Ne t'en fais pas, ma perle, il n'y a aucun risque. Je vais d'abord tenter de réussir les enfants que j'ai adoptés, tout ou partie, et ne me demanderai qu'ensuite s'il est bien sage de recommencer.

Il la tint longtemps contre lui, adorable et mouillée ; et il se laissa bercer par le regard de Rouge Cerise. Il lui était difficile de dire s'il préférait les légers baisers humides que Petite Pomme posait parfois sur sa peau, ou la caresse distante de la tendresse de sa mère, et au fond, peu importait, car il n'avait pas à choisir.

Silencieusement, il bénit Verte Bruine, sa générosité, et son amour des livres, qui laissait tant de temps libre à sa famille.

*

Quand Bleu Nui ouvrit les yeux, il était seul dans le bain, mais le lettré était assis dans un fauteuil juste à côté de la baignoire. Il referma son livre :

– Vous vous êtes assoupi.

– Je ne pensais pas être si fatigué. Je suis désolé.

– Pourquoi ? Dans mon jardin, je ne vois personne qui vous tiendrait rigueur de vous coucher dans un coin de sa maison pour y dormir. Ce n'est pas comme si le bruit vous réveillait !

L'exorciste sourit, et ajouta quelques fleurs dans son bain. Verte Bruine demanda :

– Si vous faites une sieste cet après-midi, pensez-vous pouvoir nous rejoindre au crépuscule dans votre

cour intérieure ?

– Je le pense, oui. Mais pour quel genre d'activités ?

– Le genre qui élargit votre sourire tout en laissant votre souris au repos. Est-ce envisageable ?

Bleu Nuit se demanda quand il cesserait de rougir, et le lettré le regarda d'un air malicieux :

– Pardonnez-moi. J'ai beau savoir que cela vous embarrasse, c'est délicieusement tentant.

– Je suis très honoré de faire partie de vos loisirs les plus stupides, maître.

Ils éclatèrent de rire, puis Verte Bruine aida son ami à regagner son pavillon, et le mit au lit. Il chercha un instant quelle histoire lui raconter, puis il trouva, et eut presque le temps de la terminer avant que l'exorciste ne fût endormi.

Il était une fois un enfant si malin qu'il avait fini par comprendre comment ne faire que des rêves qui se réalisaient. Et depuis ce jour, il ne fut plus jamais déçu.

Le soir venu, Bleu Nuit ouvrit les yeux. Il faisait sombre déjà, et il sourit, car le ciel avait certainement la couleur qu'il lui préférait. De la cour intérieure lui parvenaient des bruits de murmures, et des odeurs exquises. Il se leva, enfila une robe légère, sortit sur le seuil, et resta émerveillé. Les murs disparaissaient sous les soieries magnifiquement colorées, leurs bords décorés de fleurs odorantes, et un vent léger les faisait onduler. Des lanternes

renflées avaient la teinte du sable clair et chaud, et des papillons translucides volaient autour d'elles et butinaient les corolles qui les ornaient. Des guéridons supportaient une variété de mets, ceux qu'il préférait, et ceux qu'il n'avait jamais goûtés encore, mais dont la vue lui donnait faim. Il espéra qu'ils étaient rêvés, pour pouvoir manger de tous sans se rendre malade… manger… et boire… de ces bouteilles, ces carafes, ces verres dans lesquels la lumière jouait, ces verres que Petite Pomme faisait chanter avec ravissement, de ses petits doigts agiles courant sur leur rebord.

Au centre de la cour trônait Lotus Mauve, installé dans une baignoire en forme de nénuphar, et Bleu Nuit resta bouche bée, car il ignorait qu'on pût mêler si parfaitement l'or, les émaux et le verre coloré. Autour de ce bijou se tenaient les autres maîtres du jardin, habillés avec un charme qui devait peu à l'humanité. Le guérisseur déclara, souriant :

– Ah, tout de même ! J'étais las d'être l'écrin d'un joyau absent !

L'exorciste fondit en larmes. Il n'aurait jamais pensé qu'ils le recevraient ainsi, qu'il serait accueilli comme s'il était des leurs, qu'il avait eu la moindre importance pour eux. Mirabelle se pencha vers lui, fluide, et susurra :

Même si les héros

N'ont que des buts idiots,

On peut apprécier

La beauté de leurs yeux,

Surtout s'ils sont des moules

Terrées dans leurs coquilles.

Pas de doute, il était de retour dans le jardin. Il n'avait jamais vu d'yeux à une moule, donc tout allait bien. Il prit le verre que Rouge Cerise lui tendait, et but la première gorgée sans quitter des yeux le reflet des lanternes dans ses cheveux châtains. Les yeux emplis de l'image du couple, Petite Pomme sourit ; oui, ce serait l'albâtre… l'albâtre décidément, ou le simple reflet de la joie de sa mère sur un marbre parfait, qui rosissait si bien.

IV – Sur un lit de peau morte

Le lendemain matin, Bleu Nuit garda les yeux fermés, car le ballet des étoffes colorées se poursuivait sous ses paupières. Il avait été si doux de les voir tous réunis autour de lui, de se sentir apprécié par des amis, et presque… par une famille. Une famille… elle n'avait été composée jadis que de ses disciples. Ses disciples… il se demanda comment allait Indigo. Il réfléchit, et se considéra comme capable de prendre de ses nouvelles sans menacer sa vie. Il remit sa robe avec plaisir, il noua sa ceinture jaune, il imagina les mains de Rouge Cerise posées sur son ventre, et il sourit. Il se rendit jusqu'au bureau où travaillait Indigo, mais ses collègues lui apprirent qu'il était alité. Il les remercia, sortit, et, dans la rue, il resta indécis. Alité… il conclut qu'il était incapable de ne pas savoir ce qui arrivait à Indigo.

Sa servante l'accueillit avec déférence, et le mena jusqu'à la chambre où reposait Indigo, endormi. Bleu Nuit s'assit à côté de lui. Il regarda son visage pâli, ses traits tirés, et sur la table de chevet, les ouvrages techniques et les notes. Il étudiait encore… Il finit par ouvrir les yeux, il rassembla ses forces, et avança la main vers ses notes. L'exorciste les lui tendit, et Indigo sourit :

– Maître ! Oh ! Que je suis content !

– Moi aussi, Indigo. J’ai eu si peur que tu ne meures.

– Je m’en suis sorti, maître, grâce à vous et à Petit Cheval. Je vous en suis infiniment reconnaissant.

Il se tut, fatigué par ces quelques mots. Bleu Nuit demanda :

– Permets-tu que je t’examine ?

Indigo hocha la tête. L’exorciste ne trouva aucune blessure physique, mais un état d’immense faiblesse. Il ferma les yeux, il appuya ses lèvres contre le front du malade, il referma ses mains sur son collier, et entendit des chuchotements, qui devinrent des cris, des insultes, des reproches. Il connaissait chacune de ces voix, il connaissait chacun de ces griefs… mais Indigo n’aurait pas dû en être la cible.

– Je suis désolé, Indigo. Tu es hanté par mes disciples. C’est moi qu’ils haïssent… mais c’est toi qu’ils harcèlent.

– Le jardin est trop bien défendu, et votre sourire trop large. C’est bien.

– Le jardin… y viendrais-tu ? Là-bas, ils ne pourraient plus dévorer ton existence.

Indigo réfléchit, puis, lentement :

– Non, maître. Je suis trop faible, et mes souvenirs m’effraient encore. Si j’allais mieux, je viendrais… peut-être, mais je n’en suis pas certain. Le monde est devenu si étrange que je m’agrippe à ce que je connais, et l’idée de plonger dans l’inconnu…

– Mes hôtes ont les moyens de calmer les angoisses.

Le malade soupira. Bleu Nuit demanda :

– Me permets-tu d’essayer de les révoquer ?

– J’en serais ravi, maître, même s’il est étrange d’être votre client et non votre assistant.

L’exorciste plongea parmi les murmures haineux, mais il ne parvint pas à éloigner les spectres de ses disciples. Leurs esprits étaient faibles, mais ils étaient trop nombreux, et trop compétents. Il remonta les couvertures d’Indigo jusqu’à le cacher complètement, il lissa le lit comme s’il avait été vide, puis il ouvrit la fenêtre et la porte pour créer un courant d’air. Il se tint dans le vent, effleura son collier, et les plumes se mirent à voleter, menaçant de s’arracher. Il se concentra, et perçut à nouveau les voix haineuses de ses disciples. Il les écouta, lancinantes, répétitives, il visualisa chacun de leurs esprits comme une bulle, une rancœur infinie repliée sur elle-même, déployant autour d’elle les voiles de sa malveillance, et il les offrit au vent. Mais elles se firent de plomb, et Indigo gémit.

Bleu Nuit rouvrit les yeux, et baissa les couvertures.

– Je suis désolé, Indigo. Je ne peux pas te libérer aisément, tu es trop faible, trop lié à eux. S’ils partent…

–… je meurs.

– Je le crains, oui. Tu es entre deux mondes, mort et vif tout à la fois, et ils te tiennent solidement.

Il se demanda si Lotus Mauve pourrait faire basculer Indigo vers les vivants, l'ouvrir à l'existence, le stabiliser, et le guérir. Cela valait la peine d'essayer.

– Indigo, je ne vais pas t'abandonner, mais j'ai besoin de l'aide de Lotus Mauve.

– Petit Cheval m'a parlé de lui. Je serais ravi qu'un si bon médecin vous assiste, maître. Je me sens si… si fatigué, si impuissant également.

– Je reviendrai vite. Repose-toi bien, s'il te plaît. Et surtout, accroche-toi à ta vie. Ce n'est pas parce qu'ils ont perdu la leur qu'ils doivent voler la tienne. Ce serait… ignoble.

– C'est promis, maître.

Bleu Nuit retourna au jardin, il s'approcha de Lotus Mauve, et songea qu'il était trop inquiet pour mettre beaucoup de formes. Le guérisseur reposa le collier de fleurs qu'il assemblait, et se tourna vers lui, attentif.

– Lotus Mauve… vous aviez pris des mesures pour protéger ceux qui m'étaient proches, mais je crains que, dans un cas au moins, cela ne suffise pas tout à fait. Seriez-vous disposé à aider encore ?

– Certainement. À qui pensez-vous si fort ?

– À Indigo. Je ne veux pas qu'il disparaisse avec le monde. Il est souffrant, mais il tient toujours à

assumer son poste.

Le Seferneith sourit :

– Par héroïsme ?

– Par respect de lui-même et des autres : pourquoi cesser d'être utile avant que la mort ne l'y oblige ? Il sait qu'il mourra, mais il partira aussi développé qu'il le pourra.

– J'aime ce genre de mentalité, savez-vous ? Elles attirent la vie, et sont très faciles à soigner. Évidemment, s'il songeait à survivre avec nous plutôt qu'à mourir, ce serait encore mieux… mais à défaut !

Ils se rendirent chez Indigo. Le guérisseur l'observa, et murmura :

– Bleu Nuit, la vie le fuit, comme si elle lui était arrachée par des rapaces furieux. J'ai l'impression que de nombreuses voix l'appellent vers la mort, lui reprochent chaque instant d'existence.

– C'est le cas, Lotus Mauve. Mes disciples défunts tentent de le tuer. Je suis hors de leur portée, alors ils se vengent sur lui.

– Mm. Je ne peux pas le guérir tant qu'ils le dévorent à mesure.

– Et moi, je suis incapable de les chasser. Par contre, je vais tenter de leur envoyer un leurre. Pendant qu'ils le poursuivront, vous pourrez soigner sans entrave.

– Un leurre… quel leurre ?

L’exorciste sourit.

– Je sais que c’est moi qu’ils haïssent, Lotus Mauve ; mais je sais aussi combien je suis chéri. Si je m’offrais à eux, je priverais des êtres que… que j’aime bien plus qu’eux. Il n’en est pas question.

– C’est bien. Puis-je vous assister dans vos préparatifs ?

– Disons que si mes préparatifs devaient gêner votre travail, faites-le-moi savoir.

Lotus Mauve s’assit confortablement, et regarda Bleu Nuit s’apprêter. Quant à lui, il étudia la vie qui courait dans les environs, et il soupira, car elle était rare, et flétrie. Il l’appela pourtant, il la caressa, la rénova, et l’accumula. Il considéra sa main gantée, et songea qu’il allait encore devoir offrir un peu de lui-même. Mais Indigo lui plaisait assez pour qu’il y consentît, et le sourire de Bleu Nuit… le sourire de Bleu Nuit valait bien quelques efforts, de temps à autre.

L’exorciste déroula de longues bandelettes de papier pervenche, et les suspendit aux murs à intervalles irréguliers, à hauteur variable. Au-dessus de chacune, il apposa trois fois sa main, en blanc, en bleu, en noir. Il prit son pinceau, et décora le papier de files étirées d’insectes que Lotus Mauve crut être des coccinelles, mais, à y mieux regarder, c’était une variété de blatte qui imitait presque parfaitement les charmantes petites bêtes dont le rouge, le noir et le blanc tranchaient sur le fond bleu pâle. Bleu Nuit se pencha sur le lit, il retourna les couvertures sens

dessus dessous, avec un bruit de voiles basculées d’une rafale, il ôta le coussin de sous la tête d’Indigo, et le plaça sous ses pieds avec le plus grand respect. Il se tint debout près du lit, couvrit son visage de ses mains, et quand il les retira lentement, ses paupières étaient retournées, montrant leur chair rouge, et ses yeux, révulsés.

Son collier étincela d’un feu blanc, les plumes s’allongèrent, et il en tomba une neige duveteuse. Ses manches claquaient comme si deux vents opposés s’étaient affrontés autour d’elles. Bleu Nuit pâlit comme il prélevait de sa vie, y renonçait, et l’étendait telle une brume scintillante sur Indigo, dont elle prit l’apparence. Peu à peu, le malade sembla perdre de son épaisseur, se fondre dans le lit, mais son double se précisait, ses bords se détachaient légèrement, il commençait à se balancer comme un bateau à l’amarre, prêt à entraîner les spectres furieux au loin.

L’exorciste pâlit encore, la sueur couvrit son visage, et un peu de salive apparut au coin de ses lèvres. Les ombres avides ne se contentaient pas d’un leurre si fragile, et demandaient bien plus de lui-même. Il hésita, mais, sur le lit, le double prit de la consistance, et les spectres firent claquer leurs mâchoires, appâtés. Il murmura :

– Indigo… non ! Je n’ai pas besoin d’aide. Reprends ta vie, il en est encore temps… ne la laisse pas partir avec le leurre.

– Bien sûr que si, maître… et tant pis si cela me tue. Je suis heureux, car j’aurai aidé quelqu’un qui

survivra. Car vous vivrez, maître, dans un jardin enchanté… vous vivrez pour nous tous.

Lotus Mauve ôta vivement ses deux gants, et laissa la vie courir vers le blessé pour nourrir son double. D'un même mouvement, les deux exorcistes la repoussèrent, car elle était trop fraîche, trop différente d'eux, elle saboterait le leurre. Le guérisseur abandonna en silence, et remit lentement ses gants. Le double se détacha, s'éloigna le long d'un fleuve de papier bleu, poursuivi par les spectres jusque dans les brumes pâles de l'au-delà. Indigo mourut sans bruit, et sur son visage souriant flottait le bonheur d'être libre.

Son maître resta silencieux. Lotus Mauve demanda doucement :

– Bleu Nuit… comment vous sentez-vous ?

– Bien. Il est mort en paix, et il s'est senti utile jusqu'au bout. Mais vous…

– Je regrette d'avoir été si peu salutaire. Je me suis montré négligent. J'aurais dû penser que nos vies sont si différentes que, s'il fallait être discret, je ne vous serais d'aucune aide.

– Lotus Mauve… il y a si peu de temps que vous vous souciez de moi qu'il est parfaitement légitime d'être encore…

–… inutile.

–… imparfait.

Le guérisseur soupira, et Bleu Nuit lui caressa

doucement l'épaule, car ils détestaient tous deux rester impuissants. Puis il sculpta la stèle d'Indigo, et la contempla, satisfait, comme si elle avait été le mort en personne. Lotus Mauve remarqua :

– En voilà toujours un qui ne souffrira pas, quoi qu'il puisse advenir maintenant.

L'exorciste regarda la stèle avec amour, la tint entre ses mains jointes, et s'inclina avec elle face aux quatre coins de la pièce, pour prendre congé de ce qui avait été la vie d'Indigo. Ils retournèrent au jardin, et il chercha où la déposer, mais il réalisa qu'il n'y parviendrait pas, car Indigo ne pouvait pas venir seul. Il sculpta une stèle pour Petit Cheval, puis trouva aisément où les installer, serrées l'une contre l'autre. Il leur sourit, heureux de les savoir avec lui. Tout était bien, il n'était plus responsable de personne. Le guérisseur dit :

– Savez-vous que vous m'avez agréablement surpris ?

– J'en suis ravi, mais comment m'y suis-je pris ?

– Vous avez proposé un leurre, plutôt que de reprendre sur vous la charge d'agressivité qu'Indigo subissait.

– Ah, Lotus Mauve… j'ai fini par accepter que je suis compétent, mais en aucun cas invulnérable. Je suis presque sûr que j'aurais succombé à leur fureur. Je n'ai pas encore fait la part des choses, je me considère toujours un peu comme responsable de leur mort… j'ai survécu, par esprit de contrariété, mais de

là à dire que je me sens serein, ou innocent…

– Merci, Bleu Nuit. J’en avais assez d’écouter le vent siffler dans votre crâne vide, et autour de votre cœur rabougri…

– Allons, Lotus Mauve ! Vous qui savez si bien vous boucher les oreilles !

Ils éclatèrent de rire, puis le guérisseur raccompagna l’exorciste jusqu’à son pavillon, car celui-ci était las.

*

Bleu Nuit sortit à pas lents de sa chambre, et considéra pensivement le jardin. Il se sentait trop fatigué pour s’y promener, mais il en désirait la beauté. Il fit demi-tour, rejoignit sa cour intérieure, la jugea un peu vide. Il hésita à l’améliorer, sans en trouver le courage. Il ferma les yeux en sentant l’odeur de Verte Bruine, et, quand il fit tinter la cloche de la porte, l’invita à entrer.

– Bonjour, Bleu Nuit.

– Bonjour, maître. Je suis heureux de votre présence.

Le lettré sourit, et l’exorciste continua :

– Je trouvais ma cour un peu vide… et maintenant que vous y êtes, je vois encore mieux ce qui y manque. Elle n’est que le reflet déprimant du devoir et du manque, alors que j’y voudrais le rappel des splendeurs que j’ai la chance de côtoyer. J’aimerais y trouver des fleurs aussi belles que votre sourire,

maître. M'aideriez-vous à l'aménager ? Je sais que c'est possible, pour l'avoir vue resplendir l'autre soir… et pour connaître votre jardin.

– Avec le plus grand plaisir. Mais, Bleu Nuit, je ne pense pas que ce soit l'activité la plus adéquate en ce moment.

– Oh ? Et quelle serait-elle ?

– Retourner à votre école.

– Mon école ? Mais il n'y a plus personne à mon école !

Bleu Nuit pâlit, et plaqua ses doigts sur sa bouche, tremblant. Verte Bruine le soutint d'un parfum de courage et de lucidité, et l'exorciste murmura :

– Oh, non… je l'ai oubliée. Merci, maître… elle n'a déjà que trop attendu. Cette ville n'est vraiment plus un endroit pour une vieille femme seule.

Il se vêtit en hâte, remercia encore une fois le lettré d'un signe de tête, et celui-ci ajouta :

– J'ai posé un bouquet près de l'entrée. J'espère qu'il vous convient.

– Il est magnifique, maître… et je suis heureux de ne pas avoir à choisir entre arriver les mains vides et arriver encore plus tard… mais si je puis me permettre… il n'est pas très gai.

– Les excuses le sont rarement. À vous de voir si les retrouvailles peuvent le devenir.

Bleu Nuit partit en courant, et Verte Bruine

soupira. Lotus Mauve remarqua :

– Ne te fatigue pas, va. J’ai déjà prévu de quoi lui remonter le moral.

– Et qu’est-ce ?

– Une surprise, mon doux ami, une bonne surprise. Mais tu peux toujours essayer de deviner.

– Chiche.

– Tu me le diras, si tu tombes juste ?

– Tu pourras toujours essayer de deviner.

Ils se sourirent, et Lotus Mauve enveloppa le lettré de senteurs caressantes qui firent naître son désir. Verte Bruine se sentit effleuré de mille ruisseaux, qui l’abreuvaient un bref instant, puis lui rappelaient combien la satiété demeurait éloignée. Il avait envie de suivre leur cours, de couler avec eux jusqu’à sombrer dans une mer veloutée. Le guérisseur murmura :

– Voilà qui devrait te mettre dans d’excellentes dispositions pour tout me dire…

– Dommage que cela m’empêche également de réfléchir à d’autres sujets que notre plaisir…

– Oh, ça… tu recommenceras à penser bien avant que ton corps se soit apaisé.

Le lettré s’appuya contre le tronc d’un arbre, et le battement des cils de Lotus Mauve contre sa joue se confondit avec le bruissement des feuilles, et les flux des rivières qui l’emportaient jusqu’à la mer, une mer

turquoise, caressante, intense, qui léchait un sable tiède, une mer dont chaque vague l'amenait un peu plus près de l'extase, inexorablement. Mais qui aurait songé à demander pitié à un tel visiteur ? Qui l'aurait écarté, plutôt que de courir se nicher contre lui ? Il bascula, et ne se sentit pas tomber, les bras de son amant berçant sa chute lente.

*

Bleu Nuit pénétra dans la cour intérieure de l'école, et s'étonna de la trouver parfaitement rangée, alors que la rue était encombrée de débris et de déchets. Ici, tout était propre, et cela sentait bon le riz, la sauce piquante et le ragoût. Il soupira profondément, soulagé de la retrouver assez vaillante pour cuisiner. Pourtant, il ne se décida pas à rejoindre la cuisine. Il tendit l'oreille, et réalisa qu'il entendait le bruit des pas de ses disciples, leurs voix atténuées par les murs, le froissement de leurs vêtements, et même le bruit des pages qu'ils tournaient. Il posa soigneusement le bouquet, frotta ses mains l'une contre l'autre, puis les posa sur son visage, et tenta de revenir au présent. Quand il les laissa retomber, l'école vivait toujours de mille bruits. Il remarqua alors qu'ils étaient légèrement plus forts que dans son souvenir.

Il se força à pénétrer dans la cuisine, son bouquet dans les bras, et y vit d'abord la vapeur qui s'élevait des marmites. Elles étaient toutes sur le feu, et leurs flancs impeccablement astiqués luisaient gaiement. Sur les plans de travail, la marchande avait disposé

les légumes finement émincés, les viandes, les poissons et les crustacés. Elle était penchée sur l'énorme poêle creuse dans laquelle l'huile fumait. Elle leva la tête, et lui sourit largement :

– Eh bien ! Te revoilà ! Et juste à l'heure pour le repas.

Il rougit, et bégaya :

– Je… c'est une coïncidence… ce n'est pas mon estomac qui a guidé mes pas… et je…

Il lui tendit le bouquet, sans oser la regarder. Il l'entendit retirer la poêle du feu, puis venir jusqu'à lui, et prendre les fleurs. Il trouva sa main vide, dénudée de leurs tiges.

– Il est magnifique, mon grand.

– Je suis désolé d'avoir été absent si longtemps.

– Regarde-moi, s'il te plaît.

Il le fit, et elle lui tapota la joue.

– Il n'y a pas de mal, sais-tu ? C'est oublié, maintenant que tu es revenu.

Elle le berça pendant qu'il pleurait, puis elle proposa :

– Et si tu mettais ces merveilles dans un vase, pendant que je finis de préparer le repas ? Tes disciples sont charmants, mais ils sont également voraces. Et toi… si je me souviens bien… tu voudras beaucoup de crevettes dans ton sauté.

Il acquiesça de la tête. Il reprit le bouquet, et se

demanda où trouver un vase dans la cuisine. Il parcourut les lieux du regard, et s'étonna de la quantité de denrées qui y étaient entreposées. Il eut une pensée reconnaissante pour Bâton d'Encre, qui assurait l'abondance même en période de disette, mais elle se flétrit presque aussitôt, tant elle était peu probable. Les étagères débordaient littéralement, tous les pots étaient remplis bien au-delà du rebord, toutes les bouteilles étaient pleines… Il y avait tous les œufs qu'il eût jamais goûtés, et du plafond pendaient des poissons absolument frais, suspendus comme des jambons. Un jaillissement d'huile salua la chute de l'ail dans la friture, et son odeur embauma la cuisine. Il contempla la marchande de boulettes de riz, qui chantonnait en cuisinant, et se mordit les lèvres.

Il finit par trouver un vase assorti au bouquet, il l'emplit d'eau fraîche, et y disposa les fleurs. Elles n'étaient pas très gaies, en effet, mais se mariaient parfaitement à l'ambiance irréelle des lieux. Il mit la table dans le réfectoire, en n'oubliant pas les anneaux de serviette au nom de chacun des disciples qu'elle avait connus et appréciés ; et il ajouta le bouquet pour embellir le tout. Cela lui sembla insuffisant. Dans le jardin intérieur, il choisit de quoi confectionner une petite décoration florale pour chacun des convives. La plupart des fleurs qui leur plaisaient n'étaient pas de saison, mais il ferma ses yeux au monde. Peu importait la cohérence, à présent. Il se pencha, les trouva sous ses doigts, magnifiques et odorantes, cédant aisément à sa prise délicate, et quittant la terre sans s'encombrer d'elle. Il

hésita un instant, puis décida de décorer sa propre place également, et cueillit en souriant les bleuets et les étoiles pâles de la chicorée sauvage, dont il adorait l'azur voilé.

Quand tout fut prêt, ses disciples entrèrent dans le réfectoire, et il reconnut les bons côtés de chacun, et quelques-uns des défauts les plus attachants. Tous, ils parlaient un peu plus fort que dans son souvenir, mais la marchande de boulettes de riz était devenue un peu dure d'oreille. Ils s'assirent, souriants, et firent honneur au repas. Jamais leurs talents de poètes n'avaient énoncé d'aussi beaux compliments, jamais leurs estomacs n'avaient eu une telle contenance… et jamais le sourire de leur hôtesse n'avait été si large. Bleu Nuit s'obligea à manger, à parler et à rire, jusqu'à ce qu'elle se laissât aller en arrière, les mains posées sur son ventre rebondi :

– Eh bien ! C'était un repas comme je les aime !

Il se décida.

– Mais tout de même… n'est-ce pas beaucoup de travail que de cuisiner pour eux tous ?

– Si, bien sûr, mais je déteste le silence de l'école. Leur joie vaut bien un peu de fatigue.

– Tu devrais te ménager.

– Tu as raison, mon grand. Et vois-tu, maintenant que tu es de retour, je crois que je vais me permettre de ne garder que mes deux préférés.

– C'est sage.

– Tu parles ! Nous allons passer sous la véranda, et nous allons nous gaver de douceurs, oui. Ce ne sera pas sage du tout, mais j'ai passé l'âge d'être raisonnable.

Il l'aida à se lever, puis à marcher, et elle accepta, pour le plaisir de se reposer sur lui.

– Je t'ai déjà dit que je trouve ton collier très joli ?

– Je te remercie.

– Rien que pour en porter un comme ça, j'aurais pris la peine de devenir exorciste. C'est pas interdit aux femmes, au moins ?

– Pas dans mon école, en tout cas. Et même si ça l'avait été, cela cesserait de l'être.

Ils arrivèrent sous la véranda, où Indigo et Petit Cheval finissaient de taper les coussins. Ils s'assirent tous, et Bleu Nuit regarda la vieille femme se faire choyer par les deux disciples. Ils devisèrent paisiblement, puis elle commença à dodeliner de la tête, vaincue par la fatigue. Il proposa :

– Ne voudrais-tu pas t'étendre pour une sieste ?

– Oh, moi, les siestes, ça ne me dit rien. Et puis, je devrais me réveiller le temps de rejoindre mon lit. Très peu pour moi.

– Je peux te porter, sais-tu ?

– Qui, toi ? Fragile comme tu l'es ? Ah non ! Tu risquerais de te briser le dos. J'ai un peu grossi, ces derniers temps…

Elle s’endormit, et l’exorciste soupira, car elle se bavait dessus. Il hésita à lui mettre une serviette sous le menton, mais cela ne l’empêcherait pas de s’endolorir la nuque. Il se pencha pour la soulever, mais il s’arrêta, tant le regard que posaient sur lui Indigo et Petit Cheval était empreint de compassion.

– Soyez bénis de vous êtes occupé d’elle, tous les deux. Je ne vous oublierai jamais.

Ils se regardèrent, et les deux ombres ouvrirent la bouche, simultanément, puis se contemplèrent l’une l’autre, attendries et complices. Indigo commença, et Petit Cheval conclut :

– Si jamais nous avons une chance de revoir la lumière en chair et en os…

–… ce ne sera pas de refus. Il y a une différence entre accepter sa mort comme elle vient, et refuser la vie, si elle revient.

Ils sourirent, et chantèrent en chœur :

Le jour s’en va, et dans la nuit

Mon dernier souffle s’est enfui,

Me laissant reposer en paix,

Là où le temps oublie enfin

De faner les rêves et les joies.

Le jour s’en vient, ma vie revient

Et d’un seul bond, je la happerai,

Comme le poisson saute hors de l’eau

Et dévore la libellule.

Mais le monde ne la pleure pas,

Elle et ses couleurs si brillantes,

Car les flancs reluisants d'écailles

En garderont le souvenir.

Bleu Nuit s'essuya les yeux dans sa manche, et murmura :

– S'il existe un moyen… je le trouverai. Je vous le jure.

– Oh non, maître. Vous n'allez pas vous sacrifier à la cause suivante, n'est-ce pas ? À quoi bon la vie, si vous ne la vivez pas ? Pensez un peu à vous, d'accord ? Pour nous, rien ne presse plus, rien n'a plus d'importance.

– Sauf peut-être le bonheur des vivants qui nous sont chers… c'est devenu notre soleil, la seule lumière assez puissante pour traverser les ténèbres, et venir toucher nos cœurs.

Il leur sourit avec reconnaissance.

– C'est entendu, vous deux. Si dans le cours futur de ma vie paisible et gratifiante, il m'arrivait de découvrir le moyen de vous rendre à ce monde, j'interromprai mes loisirs le temps de le faire. Cela vous convient-il ?

– Parfaitement. Et maintenant, maître, nous aurions besoin d'un peu d'aide…

–… pour qu'elle perde un peu le fil…

–… car elle nous tient solidement.

Bleu Nuit effleura lentement son collier, ses doigts glissant des courbes aux creux, de la pierre aux plumes. Ils le saluèrent, et se fondirent dans la lumière dorée de l’après-midi. Il regarda le sol où ils s’étaient tenus, et son vide le heurta. Il y peignit l’empreinte de leurs pieds, puis, en face d’eux, avec ses plus beaux ors, ses jaunes les plus chaleureux, il créa un soleil souriant qui leur ouvrait largement ses rayons terminés par autant de mains. Il posa dans la peinture encore fraîche des filaments de safran, de grandes écailles dorées, et des fleurs de cire d’un citron pâle mêlé de lait, puis il leur souhaita une mort radieuse, un repos aussi doux qu’un sommeil près du feu, loin du froid et du vent.

Il contempla un instant la vieille femme qui ronflait, puis il la souleva. Il peina à gravir les escaliers, car elle lui semblait plus lourde à chaque marche, et le bois craqua au point qu’il s’arrêta, inquiet. Il se rapprocha du mur, et continua son ascension. Quand il atteignit le palier, l’école était retombée dans le silence. Il marcha jusqu’à la chambre que s’était choisie la marchande, et en poussa la porte du bout du pied. Il franchit le seuil, dépassa le paravent, aperçut le lit, et resta figé longtemps. Puis, lentement, il s’agenouilla en face du cadavre, contre lequel le vent avait déposé quelques feuilles mortes. Il serra plus fort le spectre qu’il tenait dans ses bras, il appuya son front contre ses cheveux, et il pleura, sans bruit d’abord, puis à grands sanglots. Elle se réveilla :

– Eh bien, mon grand ! Qu'est-ce que c'est encore que ce gros chagrin ?

Il fut incapable de répondre. Elle regarda le plafond, reconnut sa chambre, et soupira :

– Ah là là… tu n'écoutes donc jamais les vieux ? Je t'avais dit que les siestes ne me valaient rien.

– Je suis désolé… je ne voulais pas que tu te fasses du mal. Tu étais… mal installée… et ta nuque, elle… et puis tu… tu…

Elle lui tapota la joue.

– C'est gentil de prendre soin de moi, mon grand, mais ce n'est plus vraiment d'actualité, n'est-ce pas ?

– Je suis tellement désolé…

– Et tu le diras une troisième, et une quatrième fois, et combien d'autres encore, si je ne te demande pas pourquoi. Alors, vas-y, dis-moi ce qui ne va pas ?

– Ce qui ne va pas ? Mais tu… tu es… tu es morte toute seule dans cette école, sans personne pour… pour te réconforter, pour te…

– N'importe quoi ! Et mon cœur, à quoi me sert-il ? Et mon esprit, tu l'oublies ?

– Je… je te comprends mal…

– Je n'étais pas seule, Bleu Nuit. J'avais ton sourire dans mon cœur, j'avais tes mots dans mon esprit, et je n'ai pas eu peur. Je suis peut-être vieille, mais je ne suis pas gâteuse, mon grand. Ma mémoire est même excellente, tu l'as vu par toi-même ! Tous tes

disciples, que j'ai recréés ! Et la cuisine ! Tu l'avais déjà vue comme ça, la cuisine ?

– Non, jamais. Elle est magnifique.

Elle lui caressa doucement la joue.

– Je refuse que tu te sentes coupable, mon chéri, et c'est pour cela que j'ai attendu ton retour. Je voulais te dire que tout est bien. Penses-tu pouvoir l'entendre ?

– J'aurais préféré être à tes côtés.

– Et j'aurais dû te consoler au lieu de m'occuper de mourir ? Ah, Bleu Nuit… quelle importance que les adieux se fassent d'un côté ou d'un autre de la barrière, tant que chacun trouve la paix ?

Il prit sa main, la posa contre sa poitrine, là où la douleur était si intense qu'elle l'étouffait. Elle se redressa, et, de son bras libre, lui caressa tendrement le dos :

– C'est moi qui suis désolée, petit bonhomme. Je sais combien tu as besoin de moi, mais ça ne m'a pas empêchée de m'endormir.

Il s'effondra en sanglots. Longtemps après, il murmura :

– Merci de m'avoir attendu.

– Tu n'es pas doué pour imaginer le meilleur. Je me suis dit qu'il valait mieux m'attarder un peu.

– Tu as très bien fait. Y a-t-il… y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour toi ?

– Range un peu mon cadavre, veux-tu ? Ça fait désordre.

– C’est promis.

– Ferme cette fenêtre, aussi. J’avais tout laissé grand ouvert, pour éviter que l’odeur ne te fasse vomir.

– Je t’en remercie, et je le ferai. Je passerai un coup de balai, aussi.

– Et puis, je veux que tu graves ma stèle, et que tu ne fasses de faute d’orthographe ni dans mes noms, ni dans ma fonction.

– Ta… fonction ?

– Ben oui : maman.

Elle l’étreignit, et murmura :

– Ne me regarde plus ainsi, mon grand… je sais que j’ai été tout ce que tu as eu en guise de mère, mais je n’ai plus à rien à t’offrir. Je ne suis plus personne, qu’une stèle sur ton autel ancestral.

– Ce n’est pas rien… maman. C’est mettre l’amour là où il n’y avait eu que le vide. C’est… énorme. Je ne sais pas comment te dire…

– Moi, si : je l’avais bien dit que j’avais grossi.

Ils restèrent longtemps enlacés.

– Il se fait tard, Bleu Nuit, et le froid descend dans mes os. Si tu penses être prêt… je m’en irais bien avant la nuit.

Il hocha la tête, elle déposa un baiser sur ses

paupières, puis elle mollit dans ses bras. Il la déposa sur le cadavre, et elle se fondit en lui. Il ne lui resta entre les doigts qu'une petite plume, blanche comme le riz. Il se mordit la lèvre, la teinta de rouge, puis la tint entre ses dents. Il sortit sur le balcon, ouvrit tout grand les bras, ses manches derrière lui comme des ailes bleues, et le vent emporta la plume.

Il porta le corps jusqu'au jardin intérieur, il observa la stèle de Roseau Bleu, qui lui parut sinistre, presque hostile, et il sut qu'il ne pouvait pas laisser sa mère là, entourée de tant de vide. Il l'emmena jusqu'au jardin, et la déposa sur la berge d'un étang tout parfumé de jacinthes. Il lui expliqua qu'il allait s'éloigner le temps de trouver où l'enterrer. Il l'avait vue jadis comme une très, très vieille feuille, très belle, et très fragile ; mais il préférait maintenant croire qu'elle était une graine. Elle était sèche, ridée, usée, mais, s'il la plantait dans la terre humide et riche du jardin, si la vie la baignait, peut-être découvrirait-elle, elle aussi, que le temps n'avait pas d'importance. Dehors, bien sûr que la vie usait, mais pas ici, pas dans le jardin. Ici, le temps était un ami, pas un fléau.

Il choisit un endroit, puis il douta, et chercha Verte Bruine, qui le regarda avec compassion, puis demanda :

– Elle n'est pas du genre à faire des drames, n'est-ce pas ?

– Non, effectivement. En cela, elle vous ressemblait… ressemble.

Le lettré étincelait dans la lumière du soir, le vert de ses cheveux devenait presque éblouissant, ses lunettes mêlaient un rose profond et des irisations changeantes, et Bleu Nuit croyait voir courir les broderies de sa robe. Il expliqua :

– J’aimerais planter un mort de façon à maximiser les chances qu’il… qu’il…

– Qu’il repousse, comme une plante le ferait au printemps.

– Oui.

– Et en quoi suis-je utile ?

– Je voudrais votre avis.

– À la place du vôtre ?

– Non, en plus.

– Je viens.

Plus tard, Bleu Nuit s’agenouilla au bord de la fosse où il avait étendu la morte. Elle était peu profonde, car il ne l’imaginait pas devoir traverser trop de terre pour rejoindre le jour. Il effleura le front de sa mère, et lui passa au cou un collier d’exorciste, dont les perles chatoyèrent. Il la recouvrit sans hâte, jetant des poignées de terre, que Verte Bruine semait de pétales et de feuilles. Ils tassèrent la tombe avec l’aide des petits Seferneith amusés par ce sol meuble, qui roulait sous leurs pieds et se nichait entre leurs orteils. Quand ils eurent terminé, le lettré y fit pousser une mosaïque de mousses diversement colorées, et Bleu Nuit retrouva les couleurs de sa

vieille feuille, sa vieille femme ; mais de-ci, de-là, il discernait le vert vif de la renaissance. Elle était chez elle, elle reposerait au berceau tout le temps qu'il lui plairait… puis elle ouvrirait les yeux, et lui tendrait les mains, pour qu'il la tirât vers lui, vers la vie, vers le jour.

Il resta assis, et Verte Bruine ne le quitta pas. Ils regardèrent le ciel foncer, puis ils laissèrent la nuit s'étirer, une nuit sans lune, une nuit seulement semée d'étoiles qui tournèrent lentement, en une ronde paisible. Quand le soleil se leva, Bleu Nuit joua de sa flûte de roseau, et les notes disaient sa gratitude, mais aussi sa force, et sa liberté. Sa mère lui avait tenu la main tout le temps qu'il avait risqué de trébucher, et il n'oublierait pas le bonheur d'avoir senti sa petite main dans la sienne. Elle reposait maintenant, ses deux mains posées sur un collier dont les perles luisaient doucement jusque sous la terre ; et lui-même n'avait plus besoin d'aide pour marcher. Tout était bien.

Le lettré s'étira en soupirant, s'étendit dans l'herbe, et ferma les yeux. L'exorciste s'allongea à son tour, et posa ses mains sur son ventre, les doigts enlacés. Il fronça le sourcil, puis il laissa glisser sa main droite jusque sur le sol. Il la déplaça très lentement, effleurant à peine les brins, jusqu'à trouver celle de Verte Bruine. Alors seulement, ils s'endormirent.

Bleu Nuit s'éveilla le premier, et regarda son maître dormir. Il s'assit, posa les doigts sur son front de cannelle satinée, et choisit de ne voir que les

couleurs de ses rêves. Il contempla leur ballet, leur évolution, leurs lentes explosions, sans se préoccuper de savoir ce qu'ils pouvaient représenter. Ils étaient beaux, et cela lui suffisait. Quand son ami se réveilla, l'exorciste retira ses doigts, à regret. Le lettré rappela :

– N'avions-nous pas une cour intérieure à embellir ?

– Le temps de nous remplir l'estomac…

– Mm… je rêve de boulettes de viande baignant dans les tomates, la cannelle et le cumin.

– Avec des olives vertes fondantes…

– Et si c'est dans ma piscine, vous baignerez-vous ?

– Oui.

– J'aurais plaisir à vous coiffer.

– J'aurai plaisir à l'être.

Ils nagèrent dans l'eau tiède, et Bleu Nuit s'amusa à effleurer du bout du nez les larges feuilles des nénuphars jaunes. Il nagea entre les fleurs flottantes, et sous les grappes de corolles qui pendaient de la treille, caressant son front et ses cheveux de leurs pétales parfumés. Il se retourna, et admira le labyrinthe de tiges, de limbes, et de calices offerts à la lumière. Ils choisirent de manger dans la même assiette, puis marchèrent tranquillement jusqu'au pavillon de l'exorciste, parcourant le jardin à la recherche des fleurs qui évoqueraient au mieux tous les êtres qu'il aimait, qu'ils fussent morts ou vifs. À

mesure qu'il comprenait mieux les désirs de son élève, Verte Bruine fit pousser de nouvelles variétés, qui se découvraient au détour d'un buisson, ou en relevant le nez d'une corolle embaumée. Il était doux de traduire ainsi l'amour en beauté, la chaleur des sentiments en couleurs que Bleu Nuit pouvait percevoir.

Quand la cour intérieure fut terminée, l'exorciste s'assit, et sourit. Le lettré embrassa ses cheveux, puis il partit, laissant son ami découvrir à quel point son cœur était plein, aussi vide qu'il eût pu lui sembler jadis.

Bleu Nuit baissa les yeux, et, au creux de ses mains, il fit apparaître trois pétales lumineux, proches les uns des autres, radieux et palpitants. Tout le long du chemin entre l'école et le jardin, à chacun de ses pas engourdis par la défunte qu'il portait dans ses bras, il avait senti avec lui les ombres de Petit Cheval et d'Indigo qui revenaient vers leurs stèles. Demain, il sculpterait celle de la morte, et la placerait derrière ses deux disciples, comme une mère enlaçant deux enfants. Puis il construirait un autel pour ces trois êtres, qui avaient été sa famille… et qui la redeviendraient un jour. Eux qui ne l'avaient pas rejeté… eux qui lui avaient pardonné… ils étaient trop précieux pour être oubliés, pour se passer d'eux.

*

Lotus Mauve s'approcha de l'exorciste, qui était bien installé dans une chaise longue, les genoux recouverts d'une planche à dessin. D'une main, il

laissait glisser des doigts distraits sur les perles de son collier. De l'autre, il traçait d'un pinceau léger la myriade de pétales minuscules d'un petit arbre en fleurs, faisant naître leurs yeux blancs sur le fond beige du papier bruni au thé. Son trait avait la légèreté d'une plume duveteuse.

– Au fait, Bleu Nuit, cela ne vous intéresse peut-être plus, mais j'ai réfléchi à notre conversation de l'autre jour, et je pense avoir trouvé le moyen de sauver quelques humains, ceux dont je pourrais regretter la perte, s'entend. Seulement…

L'exorciste s'était tendu, la douceur de l'après-midi soudain oubliée, et avec elle sa déception, son épuisement, et sa résignation.

– Seulement quoi ?

– Seulement, je ne peux y réussir seul, ni même aidé de Verte Bruine. Nous avons besoin de votre aide, car il est trop délicat de les rassembler vifs, alors…

– Alors vous les appelez une fois qu'ils sont morts ?

– Vos légendes ne disent-elles pas que si l'homme de chair croupit sur son coin de terre, l'esprit libre de liens parcourt en une nuit toute l'étendue du monde ?

Bleu Nuit sourit :

– Elles le disent plus élogieusement, mais elles le disent.

Il se leva vivement, et demanda :

– Que dois-je faire ?

Et voilà, s'amusa le guérisseur, encore un grand combat contre les regrets pratiquement gagné. Dire qu'il avait suffi de se faire à l'idée qu'il conserverait quelques humains bien choisis ! Au final, l'erreur n'avait pas été de les accepter, mais de ne pas élaguer, puis de ne pas éduquer ni superviser, de laisser diverger jusqu'à l'irrémédiable. L'humain était capable du meilleur et du pire, et ils n'avaient pas pris soin d'éviter ce dernier. Cette fois-ci, il veillerait.

– Ce que vous devez faire ? Nous faire bénéficier de vos talents de maître exorciste, mais également de votre goût très sûr en matière d'amis.

– Lotus Mauve…

– Je ne plaisante pas, Bleu Nuit. Vous avez été si écœuré par vos pairs récemment que si vous décidez d'en conserver, je serai certain qu'il s'agira de perles rares.

L'exorciste émit un petit bruit moqueur, puis soupira profondément.

– C'est juste. Et pour le reste ?

– Pour le reste… prendrez-vous ma main ?

Bleu Nuit tendit lentement la sienne, vigilant ; il n'éprouva aucune inquiétude, et la referma sur celle de Lotus Mauve. Ses sens se mêlèrent à ceux du guérisseur, et ils s'étendirent. Il perçut au loin des flammes dont la plupart le glacèrent, le saisirent de tristesse, ou le firent gémir de dégoût, mais d'autres

étaient douces, chaleureuses, régulières, et il sentit son cœur se dilater, désireux de leur faire une place près de lui.

– C'est cela, dit Lotus Mauve. Ils sont si faciles à repérer…

– Et à rapatrier ?

– Ce serait trop délicat. Tant qu'ils sont vivants, ils sont retenus par tout ce qui constitue leur existence, et comme la plupart des vies sont teintées de maladie, de perles ou de fleuves, nous risquerions d'être entraînés. Il y a trop de pertes, trop de vide, trop de rancœurs pour qu'il soit sensé de parler aux vivants.

– Je vois. Vous comptez donc attendre leur mort, et les récupérer ensuite.

– Oui. De leur vivant, nous nous contenterons de les marquer.

– Cela me convient. Et ensuite ?

– Pourquoi ne pas essayer ?

Bleu Nuit hésita à profiter de la bonne volonté du guérisseur sans plus poser de questions, mais il se rassit pourtant :

– Lotus Mauve, j'apprécie immensément votre proposition, mais je n'ai pas le courage de m'engager à vos côtés si c'est pour être déçu dès que vous changerez d'humeur. J'aimerais comprendre pourquoi vous me proposez cela, en savoir assez pour juger certain que mon investissement ne sera pas

vain.

– Eh bien ! Si ce n'est pas du progrès de votre part, qu'est-ce qui en serait !

– Merci du compliment, Lotus Mauve.

– Je vous en prie, je déteste me taire quand j'ai envie de parler. Quant à ma décision… vous avez tenté de me convaincre de sauver un humain imaginaire, en me décrivant les vertus d'inconnus… vous avez échoué. Mais dans votre effort, même resté sans effet, ce sont vos qualités que vous m'avez révélées, et ce sont elles qui m'ont séduit.

Bleu Nuit se mit à trembler, et fondit en larmes. Lotus Mauve lui tendit la main, il la prit contre sa joue, et ses pleurs coulèrent sans plus rencontrer de résistance, sans plus l'user. Quand ils se tarirent, il ne lâcha pas les longs doigts souples, qui étaient si doux, si tièdes, si délicatement parfumés. Le guérisseur ajouta :

– Et par conséquent… si j'ai une chance de vous faire plaisir… je ne m'en priverai pas.

– J'avais presque osé espérer que Verte Bruine m'aiderait par… par amour pour moi, mais penser que c'est vous qui…

– Qui ai enfin compris pourquoi il vous appréciait ? Qui ai enfin décidé de le soulager du poids de notre mésentente ? Qui ai enfin cessé de faire l'enfant, au moins sur un point ? Ah bah ! Je sais ce qu'il en coûte d'approcher Verte Bruine… il ne contraindra personne, mais ne se privera pas de

convaincre. Je ne suis pas assez idiot pour nier indéfiniment, Bleu Nuit.

L'exorciste se serra contre le Seferneith, et celui-ci caressa avec plaisir le tissu de sa robe. S'il avait besoin de quelques peaux de plus pour se sentir à l'aise, peu importait, car il les choisissait bien.

Bleu Nuit se redressa, et s'étira. Il regarda sa peinture, et songea qu'il la finirait volontiers avant d'aller s'occuper de ses pairs, même valables. S'occuper de ses pairs…

– Mais tout de même, cher docteur… qu'avez-vous fait de votre résolution de nous éliminer tous pour purifier le monde, pour en faire le terrain de jeu des enfants de Rouge Cerise ?

– Ah, Bleu Nuit… ce n'était qu'un but secondaire, je suis revenu à mes motivations premières.

– Vraiment ? Et quelles étaient-elles ?

– J'avais besoin d'un peu de marge de manœuvre pour quitter Deux-Rivières et rejoindre Trois-Ponts. Je me mourais dans le palais, et je rêvais de rejoindre Verte Bruine et le havre du jardin.

L'exorciste resta bouche bée. Dire qu'il avait hésité à aider Lotus Mauve, à ne pas l'abandonner seul parmi les fauves de Deux-Rivières… dire qu'il s'était réjoui mesquinement de laisser cet ennui à son frère… et dire qu'il en était résulté un fléau qui décimait l'humanité ! Il fondit en larmes : tant de morts… pour que deux amis se rejoignissent ? Alors qu'il aurait pu trouver le moyen de les réunir ?

– Bleu Nuit… vous avez dit à Verte Bruine qu’en quittant Deux-Rivières après m’avoir vu, vous aviez failli faire demi-tour en songeant à ma détresse, mais qu’un vent glacé… un vent de montagne, je le crains… vous avait fait hâter le pas vers Trois-Ponts. La montagne voulait cette épidémie, elle l’a eue. Vous n’y pouviez rien, ni alors, ni maintenant.

L’exorciste finit par se calmer :

– C’est juste. Mais vous… pourquoi n’avoir pas mis fin à l’épidémie quand vous avez rejoint Verte Bruine ? Vous aviez atteint votre but.

– Parce que je savais à nouveau étendre mes sens au loin. Parce que je sentais mes autres moi maltraités. Parce que j’avais appris comment votre peuple avait tué Verte Bruine. Et avec le cœur de pierre que m’avait offert la montagne… je ne pouvais pas pardonner.

– Vous êtes un outil, vous aussi…

– Moi aussi. Et je me réjouis de cesser de l’être.

– Je vous le souhaite. Je détesterais que la montagne, non contente de vous avoir manipulé, se permette en plus de jeter ses outils après usage. Vous ne… vous méritez mieux que cela.

– Vous aussi.

– Le tout sera de le lui expliquer.

– En effet. Mais pour l’instant… allons-nous sauver ceux que vous regretteriez de perdre ? Enfin… quand vous aurez terminé cette œuvre délicieuse, s’entend.

Quand Bleu Nuit fut satisfait de sa peinture, et que Lotus Mauve l'eût jugée irréprochable, il replia sa chaise longue, la rangea, puis suivit le guérisseur, mais un peu en retrait, pour jouir de son odeur, et pour le plaisir de le voir ondoyer en marchant.

Ils rejoignirent Verte Bruine, et mirent au point les derniers détails. La nuit venue, ils s'assirent dans une cour silencieuse, tendue d'un réseau de ficelles sur lesquelles se balançaient de petites lanternes vertes en forme de coquilles d'escargots. Lotus Mauve et Bleu Nuit étaient assis l'un à côté de l'autre, leurs chaises reliées par une chaînette de perles émeraude qui pulsaient doucement, comme si des vers luisants y étaient cachés. Le lettré s'assit en face d'eux. D'un geste tranquille, il brisa ses lunettes, et en éparpilla le verre sur le sol. Autour de ses deux amis, des myriades de flammes vertes apparurent, étrangement fixes, puis elles se dédoublèrent.

Le guérisseur et l'exorciste ne bougeaient plus, et dans leurs visages immobiles, leurs yeux brillaient du même vert que les flammes jumelles. Leurs souffles étaient réguliers, leurs corps dormaient, et leurs esprits rêvés se laissèrent avaler par la nuit, filant vers un mort lointain qu'ils sentaient tout contre leur cœur. Ils ralentirent, et se laissèrent descendre vers le cimetière où reposait sa stèle. Ils la trouvèrent sans peine, car elle brillait dans la nuit comme une colonne de verre où clapotait une eau verte, et des papillons spectraux dansaient en spirale au-dessus d'elle. Ils étaient aussi attirants que l'avait été le vivant, quand ils l'avaient effleuré par-delà l'horizon.

Ils se laissèrent émerveiller, et, dans la cour silencieuse, Verte Bruine dessina la stèle dont le reflet se discernait dans leurs yeux. Puis ils partirent vers le mort suivant. Quand leurs yeux se fermèrent, et qu'ils s'assoupirent corps et esprit, le lettré rangea son crayon. Il s'assit sur le sol, juste à la lisière entre les dalles de pierre et l'herbe moelleuse, et visualisa la première des stèles. Il l'imagina pesant sur ses mains, qu'il avait posées paumes en l'air sur ses cuisses, et quand il ouvrit les yeux, elle y reposait.

Il sourit. Il avait été utile jadis de savoir faire voler des graines de stèles jusqu'à honorer des morts lointains aux sourires enfuis… mais il trouvait bien plus gai de rappeler des êtres qui lui deviendraient chers quand ils revivraient. Il avait apprécié la fidélité nostalgique des nécrologies, mais il préférait ces actes de… renaissance.

*

Quand il fut seul avec le lettré, Lotus Mauve demanda :

– Avais-tu deviné ?

– Pour quoi faire ? Tu étais dans d'excellentes dispositions, et j'adore les bonnes surprises.

Le guérisseur fondit en larmes, et son ami l'enlaça.

– Verte Bruine… merci. J'avais presque oublié combien la confiance était douce.

– Je n'aime pas qu'on oublie ce qui nous fait du bien, Lotus Mauve, et c'était ton métier jadis de nous

renvoyer chacun à ce qui nous épanouissait. Qui a milité pour que je sois laissé en paix avec mes livres, même quand il fallait des bras ? Qui a veillé à ce que les solutions bonnes pour les uns ne fussent jamais appliquées aux autres sans discernement ? Qui nous a donné à chacun notre chemin ?

– Je soignais chaque jour ceux qui se sacrifiaient, Verte Bruine. Je comprenais qu'ils voulussent que d'autres partageassent leur fardeau, et souffrissent comme ils souffraient, ils se sentaient si seuls, malgré nos doux accueils, et nos plaisirs offerts fût-ce libéralement. À leurs yeux las, et durs, ils semblaient sans attrait, et ne compensaient pas leurs peines et leurs blessures.

Le guérisseur secoua la tête, ses traits tirés soudain, et sa bouche étirée d'une légère amertume. Jadis, jadis déjà, la souffrance était là, mais ne perdurait pas au point de dévaster. Il sourit à son ami, et reprit, avec un soupir :

– Et puis… ils espéraient qu'en divisant les maux, ils endureraient un peu moins. Mais il n'en était pas question. Pour les héros, la douleur est alliée tout autant qu'adversaire… ils se font une fierté de lutter malgré elle… ils savent s'en servir pour porter leur effort, et vaincre les obstacles… mais pour les poètes, et les bouquetières ! Elle est si destructrice ! Et pour tant d'autres encore, mes fragiles trésors… si aisément fanés par les difficultés, flétris de déceptions, et leur fécondité, enfuie avec leur joie, nous laissant esseulés, et pauvres soudainement.

Le lettré lui caressa la joue, attendri et compatissant, puis passa ses doigts dans les longs cheveux violets, et se plongea dans le parfum de son ami, avivé par sa caresse. Il se réjouissait de voir le nouveau monde, car si Lotus Mauve pouvait y choisir où coulerait la vie, elle serait florissante. Finis les culs de sacs où elle croupissait, les caniveaux, les fondrières, les exclus, les sacrifiés. Il y aurait toujours des dangers, il y aurait toujours des héros, pour qui la mauvaise part serait pourtant légère, mais les autres dormiraient en paix, comme jadis.

*

Bleu Nuit contempla les stèles pêchées durant la nuit, puis il demanda à Lotus Mauve, qui chantonnait doucement en les décorant de fleurs :

– Et… les morts plus anciens, les reverrons-nous ?

– Si leurs stèles sont si pleines de vie qu’elles en touchent nos cœurs, pourquoi pas !

– Mm…

– À qui pensez-vous ?

– Indigo, Petit Cheval, et ma mère.

– Vous avez leurs stèles ?

– Oui. Elles sont sur mon autel familial. Je l’ai dressé en plein air, il fait si doux, et le ciel est si beau…

Le guérisseur les examina, et sourit :

– Vous étiez optimiste, quand vous les avez

sculptées. Elles font de magnifiques embryons de vie… nous verrons bien s'ils ont envie de revenir.

L'exorciste caressa les stèles avec amour.

– Et vos autres disciples ?

– J'ai été incapable de sculpter leurs stèles… mes doigts s'engourdissaient, mon cœur se tordait… j'ai demandé à un artisan, en espérant qu'ils ne le haïssaient pas autant que moi, mais il n'y peut rien non plus. Je ne pourrai pas honorer leur mémoire, ni les revoir.

– Bleu Nuit… nul ne peut guérir qui tient à rester fou, amer ou malveillant. Laissez-les donc à leurs griefs, et chérissez ceux qui veulent bien de vous. Votre présence est trop douce pour perdre votre temps en causes vaines.

L'exorciste hocha la tête, puis il s'agenouilla devant l'autel, et se tut, rasséréné. Lotus Mauve s'assit à côté de lui, et sourit. Il avait enfin trouvé un moyen acceptable de rendre son descendant heureux, et il était doux de rester près de lui, et de contempler son bonheur.

*

Accoudé à une balustrade, Lavandin examina son maître, et décréta qu'il était temps de retourner à ses paniers. La fin pouvait venir, Bleu Nuit y survivrait ; et l'attente resterait lui supportable, car il avait largement de quoi se tenir occupé. Il passerait ses nuits à collecter des morts trop précieux pour être oubliés, il discuterait avec Verte Bruine, il

échangerait avec Lotus Mauve des légèretés et quelques insultes, il composerait en secret des poèmes d'amour qu'il n'oserait pas écrire, mais qu'il suffirait de lire sur ses lèvres quand il les dirait sans bruit ; il visiterait une cinquième fois sa collection de paniers, il fuirait Mirabelle avec des mimiques d'un ridicule délibéré, il raconterait ses journées à sa famille défunte, et il jouerait avec Petite Pomme. Petite Pomme… il était heureux qu'il restât un enfant auprès de Bleu Nuit, car il les aimait tant. Lavandin songea à sa propre enfance, à tout ce que son maître lui avait permis, et il se souvint, avec un pincement au cœur, de ce jour où il s'était éloigné de son bienfaiteur, tant il s'était senti gêné.

Il avait atteint l'âge où les mots prennent tant d'importance qu'ils en viennent à effacer les faits. Les sentiments ne lui suffisaient plus, il voulait être lié par l'amour énoncé, pas seulement éprouvé. Il soupirait après le courage d'un engagement, trouvait fade le doux privilège d'une fréquentation prolongée tacitement. Il se croyait assez précieux pour pouvoir exiger. Ce jour-là, il regardait son maître déguster le thé qu'il avait composé pour lui, et le plaisir qu'il causait à Bleu Nuit ne lui était plus une joie, mais une victoire. Un instrument…

À y repenser, il ferma les yeux, et laissa couler ses larmes ; puis il revint à son passé. Il était temps de l'accepter, s'il voulait alléger son cœur, et vivre son présent libéré. Comment y espérer la joie de son aîné, s'il ternissait la sienne de l'ombre de douleurs si longtemps attardées ? Comment être le modèle à

suivre d’un pas léger, s’il trébuchait toujours, vacillant sous ses choix encore inassumés ?

Il s’enquérait, faussement léger :

– Cela ne vous dérange pas que je sois le fils d’une courtisane ?

– Non.

Il se sentit mieux, car il pouvait cesser de craindre l’instant où il serait rejeté. Mais cela n’était pas assez, il voulait être aimé, pas seulement toléré. Il insista.

– Mais tout de même, de là à me prendre pour disciple…

– Les fils de bonne famille sont rarement envoyés perdre la raison ou se faire massacrer pour vaincre des fantômes chez un paysan.

Il baissa les yeux, affligé. Voilà ce qu’on gagnait à trop demander. Il resservit du thé, et, plus tard seulement :

– Maître, puis-je vous poser une question ?

– Si tu penses avoir accepté la réponse que j’ai donnée à la précédente, oui.

– Pourquoi avoir fondé votre propre école, loin de votre ville natale ? Vous auriez pu reprendre celle de votre père.

Bleu Nuit resta silencieux. Il pensa l’aider :

– Était-ce parce que vous étiez las d’attendre ?

L’exorciste releva les yeux, glacial, et le fixa :

– Non. C'était parce que même si j'étais le plus qualifié, mon père n'aurait jamais confié son école au fils d'une courtisane, même s'il portait également son sang. Jamais.

Lavandin avait détourné les yeux, incapable de soutenir ce regard de ciel sombre, ce regard d'orage implacable… et meurtri. Il avait lentement reposé sa tasse, et s'était levé. Il s'était incliné, puis retiré, avec l'impression détestable d'avoir brisé quelque chose, quelque chose de fragile et d'infiniment précieux. Il avait désiré l'impossible, et détruit l'existant.

Il revint au présent, invita le jardin à le ramener doucement à sa claire volupté, et, dans sa lumière tendre, il recréa lentement son équilibre. Le temps avait passé, et il avait osé se rapprocher peu à peu de Bleu Nuit, effacer le gouffre creusé ce jour-là dans leur intimité. Il eut une pensée reconnaissante pour Roseau Bleu, qui lui avait sérieusement facilité la tâche en mourant ; et il sourit à l'idée que son maître ne songeait plus à retourner à l'école pour se recueillir devant la stèle de son défunt disciple. Il se mordilla la lèvre, et hésita à rappeler l'existence de la tombe, car son aîné faisait des crises de remords d'autant plus aiguës qu'il avait plus longtemps négligé un devoir… enfin, ce qu'il considérait comme tel. Il soupira, puis sursauta comme l'exorciste révélait son approche, d'un :

– Eh bien, Lavandin, tu sembles bien préoccupé. À quoi bon se tenir devant un si beau point de vue, si c'est pour laisser ses yeux dans le vague, et son cœur,

empesé de soucis ?

Le jeune homme murmura :

– Je pensais à la stèle de Roseau Bleu, dans le jardin de l'école…

Bleu Nuit sembla surpris :

– La stèle de Roseau Bleu ? Ah oui… c'est vrai, j'ai fini par oublier de l'amener ici. Mais ce n'est pas plus mal, je ne crois pas qu'il y ait sa place. Il était si impulsif, si carré, si naïf… si mal dégrossi…

Il sourit légèrement.

– Vois-tu, Lavandin, tout ceci n'a plus guère d'importance. Ce n'est pas comme si je n'avais perdu qu'un disciple ! Non, mon bon ami, il n'en reste aucun ! J'ai peut-être été le plus jeune maître d'une école, mais je suis également le plus jeune retraité !

Derrière l'exorciste, Petite Pomme fit une grimace éloquente, mais Lavandin n'avait pas besoin d'un Seferneith pour savoir que son maître souffrait. Il s'éclipsa, car quand le chagrin coulait si fort sous les mots de son maître, il débordait toujours, et rien ne servait de rester sur le passage du torrent. Il reviendrait plus tard, éponger un marécage de larmes, regarder le reflet d'un pâle sourire sur des flaques éparses. L'enfant le suivit sans bruit, et ils entendirent à peine les sanglots de l'exorciste. Petite Pomme soupira :

– Les humains, c'est vraiment comme les fruits ! Certains sont des bananes, moelleux et tout doux ;

mais les autres ! Qu'est-ce qu'ils peuvent contenir comme eau ! Et ils en mettent partout dès qu'on appuie un peu dessus !

Lavandin la serra contre lui, et se réjouit de son odeur fraîche. Il avait envie de la croquer, et il mordilla la pointe d'une de ses oreilles. Elle éclata de rire, et elle fila, ses colliers sautillant au rythme de ses pas. Le jeune homme s'étira, et songea qu'il était bien content d'être compté parmi les bananes. D'abord, cela faisait une peau de réserve en cas de nécessité, et ensuite… il se mit à la recherche de Mirabelle. Dans ce jardin, les souris n'étaient pas toutes grabataires, et c'était très bien ainsi. La sienne prenait très volontiers de l'exercice pour deux.

V – Une rose de marbre

Dans le crépuscule mauve, Manis descendit vers le jardin sur ses vastes ailes bleutées. Il cercla quelques instants, car il aimait la transition entre l'air frais des hauteurs et l'atmosphère tiède toute chargée de senteurs qui baignait le jardin. Il se posa sur l'esplanade, et ses talons cliquetèrent. Il replia ses ailes, qui refluèrent dans un froissement de soie, comme happées par un vent violent. Elles disparurent sous ses omoplates, et il se tint là, grand, mince, sombre et silencieux.

Petite Pomme se serra contre Bleu Nuit, et il eut pitié d'elle : comme s'il pouvait la protéger d'une fée qui avait su tromper son père ! Mais il l'étreignit, lui aussi, et lui pensa toute la confiance qu'il put réunir… une aide trop ténue pour le réjouir vraiment.

Verte Bruine s'approcha du Tuan :

– Bonsoir, Manis. Soyez le bienvenu, et goûtez avec nous l'exquise douceur de ce crépuscule.

Son invité le regarda avec un mélange de ravissement, de désir et de douleur. Rouge Cerise serra le long poignard qui ne la quittait plus depuis la première visite du Tuan. Le lettré remarqua :

– C'est un honneur d'être apprécié si expertement, avec une retenue si admirable.

– C'est une grande joie que de pouvoir visiter le

troupeau d'autrui, même si l'on a le déplaisir de ne pouvoir y chasser.

– Celui qui sait s'accommoder en souriant des menus déplaisirs de la vie en groupe mérite le respect.

– Et il l'apprécie.

– Pouvons-nous vous offrir quelques odeurs ?

– Avec grand plaisir. Quant à moi, et conformément à votre demande, je suis venu les mains vides… Je vous prie d'excuser la gêne que cela me cause, et que je ne puis cacher aussi parfaitement que je le souhaiterais.

– Manis… je n'avais jamais eu le plaisir d'admirer les doux reflets du jour mourant sur votre corps satiné, et ce présent suffira à me combler.

Le Tuan bruissa, touché, et prit le bras que Verte Bruine lui tendait comme s'il effleurait le plus fragile des trésors. Ils s'assirent tous deux près d'un étang constellé de nénuphars jaunes, et Manis guigna l'eau sans trop en avoir l'air, fasciné par les verts qui s'y succédaient. Les profondeurs laiteuses lui semblaient un cocon mouvant et caressant. Il n'y manquait que l'appétissant ballet des poissons jaunes et orangés, mais il comprenait parfaitement que ses hôtes eussent évité de le tenter. Il les approuvait pleinement, car les poissons nageaient si gracieusement que leurs peaux flasques étaient étrangement décevantes, malgré leurs couleurs magnifiques.

Lotus Mauve s'assit près d'eux, alluma un brûle-

parfum, et fit s'y succéder les senteurs. Manis ferma les yeux, s'immobilisa complètement ; même le vent ne soulevait pas ses cheveux noirs et lisses, et les motifs argentés qui s'y dessinaient semblaient inaltérables. Il se promena longtemps dans les mondes évoqués par touches subtiles, puis il ouvrit les yeux :

– Je vous suis redevable.

Verte Bruine hocha la tête, encourageant, et le Tuan précisa :

– Mon cœur n'a pas changé, et vous me ravissez. Mais je suis devenu un être incommodant… le symbole d'une tâche qui ne peut qu'effrayer. Je n'espérais pas un accueil si généreux, le partage d'un art si plaisant.

– Et pourquoi pas ? demanda Rouge Cerise. Vous vous dites incommodant, mais vous ne l'êtes pas tant que cela. Tout bien considéré, vous tuez les gens assez proprement. Ce serait bien pire si vous nous enterriez vivants.

– Vous enterrer vivants ? Ce serait insensé… le passage dans la terre détériore fortement les matériaux.

– Et le passage dans la Lune Noire ne le fera pas ? Mais peut-être comptez-vous prélever quelques Hommes Stèles, et les naturaliser pour garder un souvenir ? À moins que vous ne vous soyez réservé mon époux, que vous admirez tant ? Dites-moi, Manis… suis-je supposée ne pas trop l'utiliser, pour

ne pas diminuer sa valeur de collection ?

Le Tuan s'était levé, et vacillait sur ses six jambes qui dansaient un ballet absurde, s'éloignant comme pour le quitter et se disperser, au risque de s'arracher, mais revenant pourtant se blottir contre lui. Chacune bougeait pour elle-même, se pliant, se tendant, se nouant, traçant en serpents noirs le trouble qui l'habitait. Ses mains se tordaient, sa tête oscillait, semblant ne plus savoir dans quel sens se tenir, sa bouche s'ouvrait et se fermait, et ses yeux clignaient. Son abdomen palpitait irrégulièrement, et tous ces rythmes mêlés l'empêchaient de parler, faisaient trébucher ses mots. Lotus Mauve frappa une première fois son verre, et le tintement fit frissonner Manis. Le guérisseur continua, et, peu à peu, le Tuan put accorder ses membres, son cœur, son souffle. Il replia ses jambes en une grande couronne, et, d'une voix implorante et tremblante :

– Nous n'avons jamais naturalisé de Seferneith ! Jamais ! Et je préférerais mourir que de commencer, même si l'envie, la sombre envie, tente de m'y pousser !

Tourmenté, il retomba recroquevillé sur le sol, presque caché par ses jambes serrées contre son buste. Il murmura :

– J'ai même dû… j'ai même dû tuer Sintawa, parce qu'elle ne voulait pas comprendre qu'il ne fallait pas vous toucher. Je l'ai tuée, alors qu'elle n'avait pas failli. J'ai tué une femme honorable…

Il se mit à pleurer sans bruit. Rouge Cerise se

mordilla la lèvre, gênée ; elle tourna en tous sens le poignard, ne sachant qu'en faire, puis elle le rengaina. Elle eût voulu agir, mais elle n'approcha pas le Tuan, qui lui répugnait trop. Lotus Mauve se pencha sur leur visiteur effondré, et l'effleura de ses doigts :

– Je vous remercie, Manis, de tout ce que vous avez fait pour nous, hors de notre vue et ici. Vous avez été très courageux. Pardonnez-nous de vous avoir injustement soupçonné, et de vous avoir contraint à sortir de votre réserve.

– Vous ne pouviez pas savoir. Personne ne devait savoir. Je devais me taire.

Il finit par se déplier lentement, et Petite Pomme soupira :

– Ouf ! C'était pas drôle de le voir ressembler à un beau papier tout froissé.

Le Tuan s'appuya sur toutes ses jambes pour se redresser, et s'approcha lentement du verre que Lotus Mauve avait fait tinter. Sa main trembla en le touchant. Il dit, lentement :

– Il n'y a pas de grief, pas de grief entre nous. N'ayez aucune crainte.

Il fit tinter le cristal.

– C'est presque le même son, presque le même son vraiment. C'est tellement curieux…

– C'est un verre que j'ai fait moi-même, précisa Lotus Mauve. Sa voix me rappelle une amie perdue.

Manis le scruta de ses immenses yeux noirs, sans indélicatesse, mais avec attention, et le guérisseur ajouta :

– Une fillette que la montagne m’a prise.

Le Tuan hocha la tête, calmement.

– La montagne reprend toujours ce qu’elle donne. Du moins jusqu’à présent. Oui, tout s’explique, alors…

Il resta longtemps muet, bougeant très lentement, réajustant ses membres jusqu’à ce que sa posture fût à nouveau gracieuse, puis :

– J’étais venu pour vous montrer ceci.

Il sortit de son manteau une rose taillée dans un marbre blanc, légèrement scintillant, le bord de ses pétales ourlé de rouge sang. Elle s’entourait d’un anneau de pierre noire. Délicatement, il inclina la fleur, qui se mit à tourner sur elle-même en oscillant, effleurant le cercle de ses pétales. À chaque contact, elle émettait un tintement étrange, triste, et pourtant hanté par un espoir lointain. Lotus Mauve frissonna, car il y découvrait une affliction que le sourire d’Ondée lui avait masquée. Il étudia son verre, songeur, et réalisa qu’il ne discernait même plus les contours jadis si nets du bien-être, et qu’il laissait la peine se glisser dans ses joies.

Verte Bruine remarqua :

– C’est une œuvre magnifique.

– Je vous remercie de votre jugement. J’ai choisi

un thème qui aurait dû vous plaire, mais je craignais que son traitement ne lui ôtât tout charme.

– Il n'en est rien.

Le lettré prit délicatement la rose que Manis lui tendait ; ils se turent jusqu'à ce qu'elle cessât de bouger, et que le silence revînt. Le Tuan expliqua :

– Quand le moment sera venu, suivez le tintement qui viendra des hauteurs. Il aura la voix de la rose… il aura presque la voix du verre… la voix de la fillette enfuie… Ne perdez pas espoir. Ne perdez pas espoir…

… ou vous tuerez le mien, souffla-t-il sans bruit. Il déploya ses ailes et s'envola, disparaissant dans la nuit noire.

Petite Pomme conclut :

– Ah celui-là ! C'est le plus mauvais professeur que j'aie jamais eu ! J'ai rien compris à sa leçon !

Bleu Nuit s'en moquait bien, il était trop heureux de n'avoir perdu personne, et surtout pas sa petite amie. Il répondit pourtant :

– C'est normal, Petite Pomme. Certaines leçons ne se comprennent que bien plus tard. Elles sont comme des clés dont il manque la serrure.

– T'es en train de me dire que le monde est un serrurier, et que maintenant qu'on a la clé, il va nous fabriquer la serrure ?

Il faillit dire que les clés étaient faites pour des serrures existant au préalable, mais il se tut. Qu'en

savait-il ?

– Je l'ignore, Petite Pomme. J'espère seulement que nous saurons la faire fonctionner quand nous l'auront trouvée, et que, la porte ouverte, nous apprécierons ce qu'elle révélera.

– Bah ! Dans tous les cas, on aura bien rigolé.

L'exorciste espéra sincèrement que le sens de l'humour de l'enfant serait très contagieux.

Verte Bruine porta la rose à ses lèvres, et soupira, car le sang ourlant ses pétales regrettait encore les veines qui l'avaient hébergé. Regrets et larmes, larmes et regrets… qui connaissait encore des joies sans mélange ? Qui savait encore distiller le bonheur sans y laisser des relents d'amertume ? Il regarda Lotus Mauve, et ils se sourirent. Eux, ils savaient. Que le monde cessât de les contrarier, et ils raffineraient à nouveau les plaisirs les plus parfaits. Larmes et regrets… regrets et larmes… le voile qui ternissait jusqu'aux plus vives splendeurs… ils le laisseraient aux morts, et les oublieraient, avec leur cortège de soupirs. Rouge Cerise effleura son épaule, et il éloigna la rose de sa bouche.

– Chéri… tu as l'air étrange.

– Je contemple la réalité, et je remplis des livres de ses plus beaux reflets. Mais je rêve également… en mots, en dessins… et il arrive parfois que quelques lignes rêvées viennent s'ajouter au monde… est-ce si surprenant ?

– Oui. Tu es si… retenu, d'ordinaire. Je

n’imaginais pas que tu puisses changer les choses.

– Mais je ne les change pas… j’ajoute ce qui me plaît, et il arrive parfois que cela pousse si bien que cela étouffe ce qui me déplaisait.

Elle l’observa, songeuse, puis elle effleura le fourreau de son épée, et un sourire complice flotta sur ses lèvres. Si même Verte Bruine se mettait à songer au vaste monde, il finirait par y avoir des mécontents… et elle pourrait enfin s’amuser un peu. Elle l’embrassa, car c’était bon d’avoir un époux si parfait, qui pourvoyait avec soin à tous ses besoins.

VI – De plumes et de joyaux

Verte Bruine traversa les pelouses aux longs brins souples, admirant les reflets qui jouaient dans la rosée. Il s'assit à son bureau, et resta immobile, respirant la fraîcheur du matin qui pénétrait par les portes et fenêtres grandes ouvertes. Il prit quelques graines, tendit la main, et jouit du contact des minces pattes des oiseaux sur ses longs doigts bruns. Il nettoya les téguments que ses plumeux invités avaient éparpillées, se recula dans son fauteuil, et caressa le bois de son bureau. Il prit une feuille de papier velouté d'un très doux ton amande, et y passa l'index pour tracer le cours du fleuve sous son jardin, s'arrêtant à chaque niche. Il ignorait encore quel effet avait cet enchantement ; il savait seulement qu'il ne s'arrêtait pas à sa propriété, et c'était beaucoup trop peu pour être satisfaisant… même s'il s'agissait probablement de l'œuvre d'un dieu. Il pouvait tolérer qu'on fût plus puissant que lui, mais si l'on se montrait également inconnaissable, cela devenait pénible.

Il rangea la feuille avec soin, observa l'avance de l'ombre sur le parquet, et se remémora Manis, aux espoirs si fragiles, aux doutes si dévorants. Il ferma les yeux, étendit ses sens pour réconforter le Tuan, et lui rappeler qu'il n'était ni seul, ni oublié. Il ravirait son cœur, effleurerait son esprit, et peut-être en apprendrait-il un peu plus sur l'enchantement. Après

tout, le fleuve remontait vers la montagne, et Manis en était le plus proche serviteur.

Il sourit, car il était doux de se déployer à nouveau, après s'être replié pour ignorer la souffrance de Bleu Nuit emporté par une lutte vaine. Il plongea à travers les vies, sinuant pour éviter les plus aigries et ne passer que dans celles dont la chaleur l'attirait. Il haussa un sourcil quand il sentit au loin des flammes sombres et magnifiques, dont il ignorait tout. Il se redressa, appuya ses avant-bras sur le bureau, et lentement, discrètement, s'approcha des inconnus. Il n'avait pas envie de se faire remarquer, et il réalisa, avec étonnement, qu'il ne désirait pas non plus les percevoir de tout son être. Les examiner, certainement, mais en gardant son cœur hors de leur portée. Il finit par s'éloigner, ouvrit les yeux, et observa avec perplexité ses poings blanchis par la crispation.

Il se massa les mains, songeur. Il commençait à s'habituer à comprendre sans approuver, à contempler sans se mettre à l'unisson. Il eût été néfaste de se fondre dans un fleuve, de laisser une perle remplacer ses yeux et se nicher, avide, dans la tiédeur grise de son cerveau. Ces créatures ne le rassuraient pas plus. Mais s'il voulait que son jardin leur survécût… et il le souhaitait certainement… il enquêterait.

Il hésita à envoyer Lotus Mauve ou Bleu Nuit, qui maîtrisaient de mieux en mieux leurs voyages oniriques, mais il s'y refusa, car ces fléaux inconnus

étaient trop menaçants pour y risquer des amis. Il valait mieux demander à Bâton d'Encre s'il restait quelques fonctionnaires fidèles et compétents.

Le magistrat éclata de rire :

– Bien sûr, mon cher gendre ! Plus le monde va mal, et plus certains se raccrochent au peu de sens qu'ils conservent. Je peux vous fournir des fonctionnaires héroïques et déterminés.

– Je crains qu'ils ne succombent à leur tâche.

– J'espère bien, c'est leur métier. Si mes espions, mes militaires, mes policiers et mes pompiers devaient tous vivre vieux, il y aurait moins de jeunes filles pour applaudir les défilés, et ce serait très ennuyeux. J'aime les croûtons et les morues, mais à table exclusivement.

– Auront-ils le choix ?

– En apparence, bien sûr ! Mais nous les choisirons si bien éduqués qu'ils ne pourront qu'accepter. Vous savez, ce genre de personne qui a l'impression qu'elle ne vaut plus rien si elle refuse une tâche…

– Je comprends. Mais j'ai besoin de réponses. Sont-ils assez sages pour rester en vie et revenir avec les informations qui m'intéressent ?

– Bien sûr ! Ne confondez pas les éclaireurs et la chair à pâté, voulez-vous ? Il est épuisant de choisir, et de former, le personnel spécialisé, mais il est si gratifiant de le voir ensuite réagir comme nous l'entendons !

– Je n’en doute pas.

Bâton d’Encre lui sourit, malicieux.

– Le contraire m’eût surpris… savez-vous que j’apprécie en connaisseur vos performances de haut fonctionnaire ?

– Vraiment ?

– Bien sûr. Pas plus que moi, vous n’avez songé à y aller vous-même. Vous savez parfaitement que votre analyse des résultats sera des plus utiles, et vous ne voudriez pas nous en priver.

Le lettré lui versa un nouveau verre de liqueur de mangue, et s’en servit un, qu’il but alcool inclus. Il considéra le cristal lavé d’orangé, ce vide scintillant d’arêtes faussement cordiales, et songea qu’il serait ravi de ne plus subir le monde que les humains avaient bâti à force de négligence et de bêtise.

*

Mirabelle toqua au chambranle.

– Vos deux invités, maître. Et vous qui savez bien qui ment et ne ment pas… je vous jure que je n’y suis pour rien !

Elle s’éclipsa avant que Verte Bruine pût répondre. Deux hommes entrèrent dans son étude, l’un soutenant l’autre, qui s’agrippait à son bras et titubait plus qu’il ne marchait. Il reconnut chez le malade l’insigne d’un éclaireur, et songea qu’il avait très bien fait d’exiger que les enquêteurs fussent soutenus par un soignant. Celui-ci rapprocha deux fauteuils,

installa son collègue dans le premier, et s'assit dans le second, son bras toujours serré par l'éclaireur tremblant.

– Bonjour, monseigneur. Il nous a été demandé de vous faire notre rapport.

Le lettré songea qu'il était bien obéissant, pour être venu malgré ses sentiments de doute et d'inanité, que l'état de l'éclaireur justifiait parfaitement. Celui-ci émettait de petits bruits aigus, et regardait timidement autour de lui, se recroquevillant dès qu'une ombre ou un reflet sur une dorure l'inquiétait. Il tressautait, il oscillait, il ouvrait la bouche comme pour émettre un son, puis la refermait d'un air attristé, sans avoir trouvé ni ce qu'il voulait dire, ni comment l'exprimer. Le soignant reprit :

– Si je puis me permettre de parler franchement…

– Je vous en prie. J'ai besoin d'informations, pas de versions arrangeantes.

– Vous n'en tirerez rien. J'ignore ce qu'il a vu, mais il ne s'en est pas remis. Avec le temps, peut-être… mais j'en doute.

– C'est compréhensible, mais je vais pourtant essayer de le faire parler.

Verte Bruine se leva, contourna le bureau, prit une chaise, et s'assit en face de l'éclaireur. Celui-ci gémit, serra le bras du soignant jusqu'à le faire grimacer, mais le lettré sourit tendrement, et tissa un berceau de senteurs autour de son invité, un berceau tiède, et velouté, un berceau dont les bords cachaient le

monde, pour ne laisser que la joie d’être si bien installé. L’éclaireur laissa retomber sa main jusque dans son giron, et se détendit. D’un geste, le lettré fit taire le soignant effaré, et regarda le témoin :

– Nous avons tous de très petites têtes, et de très petits cœurs. Quand nous voyons de très petits spectacles, nous pouvons les ranger dans un coin de notre mémoire, puis les consulter sans être bouleversés. Mais quand nous voyons un spectacle trop vaste pour nous… il nous emplit tout entiers, et nous ne pouvons plus ni penser, ni ressentir.

L’éclaireur hocha la tête, avec un infini sérieux, et attendit les mots suivants, avidement.

– Heureusement, j’ai des ciseaux magiques. Je vais pouvoir découper ce grand spectacle qui t’emplit tout entier, et tu pourras le ranger comme tu l’as toujours fait de tous les autres spectacles. Mais pour que mes ciseaux puissent t’en débarrasser, il faut que tu me racontes ce que tu as vu.

L’homme se mit à trembler, Verte Bruine l’entoura de plus de réconfort, et de plus de soutien, il fit couler en lui la conscience de ses moyens de Seferneith et d’enchanteur.

– Nous sommes deux. Tout ce qui sera trop dur pour toi, c’est moi qui le prendrai. Tu parleras, mais c’est moi que tu verras. Tu seras là-bas avec ton esprit, mais ici, tu seras en sécurité dans mes bras.

L’éclaireur se blottit contre le lettré, et s’apaisa peu à peu. Il ferma les paupières, très fort :

– Il… il est… mort. Je l’ai vu mourir. Et je… et je n’ai pas pu le suivre ! Je ne devais pas… je ne devais pas…

Il se mit à sangloter, et Verte Bruine le berça, troublé par l’intensité de son regret.

– Il est parti… parti pour le paradis… il souriait… il souriait si largement… et moi… moi… je ne l’ai pas suivi. Je me suis rappelé ma mission… je ne devais pas… et les portes… les portes se sont refermées.

Il hurla :

– Je suis resté tout seul ! Tout seul avec ce qui restait de lui…

Il lâcha le lettré, il étendit ses mains devant lui, les yeux brillants de larmes :

– J’ai touché son corps… il était léger ! Comme s’il était devenu creux… et sa chair pâle, on aurait dit une brume… mais pas une brume grise ! Une brume parfumée… et qui brillait encore de la lumière céleste… Je n’ai jamais vu quelqu’un sourire ainsi. Je n’ai jamais pensé que la joie pouvait nous habiter si fort qu’elle nous illuminerait. Je…

Il regarda ses mains, et fondit en larmes. Il les montra à Verte Bruine :

– Moi… moi, je pèse encore… moi, je ne suis habité que par des regrets… moi, j’aimerais tant le rejoindre ! J’aimerais, moi aussi, me fondre dans la lumière !

– Et pourtant… vous avez si peur.

– Oui ! J'ai peur ! J'ai peur… car le paradis tue. Il en a contemplé les portes, il s'est levé, il a marché vers elles, et avec un sourire, il s'est offert à elles. Elles ont resplendi comme il s'écroulait… elles ont dévoré sa vie. Et alors, j'ai compris… nous sommes si peu de choses… nous ne sommes qu'une plume qui manque dans le ciel, une plume parmi d'autres sur les ailes d'un ange… et nous mourons heureux quand nous le rejoignons.

Le lettré dissipa lentement le berceau de senteurs, et l'éclaireur se remit à trembler, ses yeux écarquillés fixant les portes lointaines, les portes dévorantes. Il était trop marqué pour oublier jamais, son esprit consumé par le poids du regret. Toute sa vie, il avait servi une cause, et pour ne pas la trahir, il s'était refusé à épouser celle qui le comblerait. Verte Bruine rajusta ses lunettes, et songea qu'il avait très bien fait de prévoir une unité de soutien pour passer récupérer l'éclaireur survivant. Le mort, le témoin… et la brouette… une combinaison parfaite en théorie, efficace en pratique. Mais à quel prix ! Il observa les deux rescapés, et hésita à leur offrir l'hospitalité. Il ne les appréciait pas particulièrement, mais il était pénible d'avoir gâché leur vie et de ne rien pouvoir leur offrir en échange. Il se sentait vide, vain, et lâche.

Le soignant toussota :

– Monseigneur… pouvons-nous nous retirer ?

– Vous semblez pressé.

– Oui, monseigneur. J'ai trouvé à qui confier mon

collègue, et non seulement cela m'en débarrasse, mais en plus, je suis payé pour cela !

– Payé ?

– Mais oui ! Monsieur Noir me l'achète.

– Et qu'en fera-t-il ?

– Oh, ça… tenez, lisez, c'est leur proposition. Et vous avez vu la somme qu'ils mentionnent ? Ces gars sont la providence du pauvre !

Le lettré tint la missive en utilisant le moins de doigts possible, et lut :

« Monsieur,

Nous avons été informés de votre mission actuelle, et nous sommes très intéressés par l'acquisition de votre camarade. Comme vous le savez, les hôpitaux officiels sont débordés, et il n'y recevrait que des soins déplorables, indigne du héros qu'il fut.

Nous vous proposons de nous le confier. Bien évidemment, nous tenons à vous verser une modeste contribution pour vous remercier de votre choix judicieux, et de la qualité des soins que vous avez apportés à votre patient.

Monsieur, nous vous adjurons sincèrement : ne laissez pas votre camarade croupir sur un grabat souillé ! Ses peurs sont trop belles, trop pures, trop vives, pour rester confinées dans sa seule tête. »

Il approuva :

– Une proposition très intéressante, en effet. Je

comprends mieux votre hâte, et j'ai le plaisir de vous annoncer que vous pouvez disposer.

– Merci, monseigneur.

Le soignant emmena son camarade, qui le suivit avec un sourire hésitant. Mais, avant d'atteindre la porte, il se retourna, regarda Verte Bruine, tendit la main vers lui :

– Vous êtes une porte… qui ne consume pas.

Le lettré dut s'appuyer sur son bureau pour ne pas s'effondrer. Il dit, très vite :

– Attendez. Vous n'avez pas besoin d'aller jusque chez Monsieur Noir. Moi aussi, je vous l'achète, et vous serez payé avant de me quitter. Vous avez vu ma propriété… vous avez pu juger de la qualité de mes soins… laissez-le-moi.

– Comme vous voudrez ! Moi, ça me fait moins de travail de vous le laisser que de l'emmener.

Verte Bruine ouvrit une armoire, en sortit une cassette légère, une cassette vide. Il l'ouvrit, et en montra le contenu au soignant, qui siffla d'admiration.

– Mais c'est parfait ! Peu encombrant et si facile à troquer ! Marché conclu.

Il se remplit les poches à grandes poignées, et le lettré fit taire l'éclaireur d'une senteur. Celui-ci ne comprenait pas pourquoi son compagnon gloussait de joie à la vue de scarabées d'un vert piqueté d'or, des scarabées dont la vue l'emplissait d'une légère

nausée, comme s'ils se glissaient entre ses pensées, et dévoraient le peu d'esprit qui lui restait. Le soignant se retira, souriant, et Verte Bruine rangea la cassette.

Il étendit vers l'éclaireur des parfums de tendresse, d'appartenance, et de sécurité, puis il se tourna vers lui :

– Oui, je suis une porte, et je m'ouvrirai pour vous.

L'homme se leva sans plus vaciller. Autour de lui, ses sentiments se déployèrent, vibrants d'espérance. La peur les souilla un instant, puis elle s'effaça, et ils devinrent éblouissants. Son visage s'illumina, il avança d'un pas, et disparut, ne laissant derrière lui qu'un peu de tissu peint qui tomba au sol. Le Seferneith sentit le mourant fluer à travers lui, une brume arc-en-ciel scintillante de parfums où s'éteignaient, radieux, les restes d'un esprit. Une fois inerte, elle tomba lentement, attirée par le sol, et tissa en silence la forme d'un cadavre, de fils de soie lisses où pâlissait le jour, un cocon ajouré que la vie avait fui.

Le lettré se pencha, ramassa la toile , et étudia cet ultime portrait, le visage du mort à l'instant de sa fin. L'œuvre était remarquable, mais elle le consterna, car elle ne laissait aucune place au doute : les fléaux au loin ne pouvaient être que des Seferneith… ou leurs jumeaux. En expirant, l'éclaireur avait ressenti les mêmes sentiments qu'en voyant la porte lointaine qui avait dévoré son compagnon, cette porte belle à en mourir, cette cause supérieure à toute autre. L'extase sur son visage peint, l'extase sur son corps léger que

le vent balançait doucement, cette extase ne s’obtenait qu’enivré de senteurs, infiltré jusqu’au cœur de doigts parfumés, de doigts impitoyables.

Lentement, Verte Bruine s’assit dans le fauteuil qu’avait occupé le mort. Il regarda sa longue robe orangée, en admira les nuances, et il pleura. Songer qu’au loin, certains de ses pairs étaient devenus des oiseaux de mort… Songer qu’ils paraient le néant des teintes du paradis ! Et qu’ils tuaient ceux qui osaient rêver, construire, ou partager… qu’ils les dévastaient, au lieu de les chérir. Il se courba, tenta de maîtriser sa nausée, mais, autour de lui, les couleurs et les formes se brouillèrent, et il ne discerna plus que l’écœurant ballet de sa tristesse.

Quand il se redressa, il avait lâché le portrait de l’éclaireur. Il le ramassa, le posa sur le bureau, et hésita. Puis, lentement, il l’encolla. Il émietta le corps de brume soyeuse du mort, et répartit les flocons brillants sur le visage radieux. Il plia le tout en deux, puis en quatre, il le lissa, et le signa à l’encre verte. Le disparu avait choisi de perdre son visage, de devenir un autre… à quoi bon conserver son effigie, quand chaque miroir pouvait montrer les traits qu’il s’était choisis ? Des traits fins, sous des cheveux verts… des traits…

Le lettré ferma les yeux, et revit les quelques souvenirs qu’il avait pu extraire de la mémoire du témoin, retrouver dans le labyrinthe de reflets et d’images insensées qu’était devenu son esprit brisé. Les oiseaux de mort avaient les traits de son peuple,

sa grâce, son parfum… ils s'entouraient de mosaïques de plumes, de soie, de fleurs, de scarabées. C'étaient des atours splendides, des atours de fête, et, depuis sa renaissance, il ne les avait pas remis. Il les avait réservés pour des temps meilleurs, pour les retrouvailles, pour la première grande joie de son peuple rené. Mais ils étaient portés à la fête des morts, ils resplendissaient sur des meurtriers.

Il jeta le portrait sur le seuil, et réfléchit. Il tourna en tous sens ce qu'il savait des oiseaux de mort, mais fut incapable de trouver un angle qui ne le fît pas frémir de nausée. Son peuple, défiguré, condamné à détruire… c'était insupportable. Il irait voir l'Amiral, et le prierait de trouver une autre solution. Et s'il s'y refusait, il demanderait comment hâter la fin du monde. S'il était impossible de s'épargner l'inconfort des oiseaux de mort, il aurait au moins le plaisir d'en limiter la durée ! Il soupira. Si seulement il avait eu plus de moyens ! Tant qu'à nuire, autant le faire avec efficacité. Mais l'Amiral était un dieu… il lui en prêterait certainement.

Ce faisant, il détruirait l'innocence illusoire que Lotus Mauve et Rouge Cerise prétendaient lui conserver… tant pis. Il ne pouvait plus se permettre de préserver leurs rêves. Il ne serait plus l'innocent du jardin, vierge, intouché. Ils sauraient s'y faire, et lui aussi. Il vivrait, et il s'épousseterait après la fin du monde, pour oublier le prix de son parfait bonheur.

Il se leva, prépara son nécessaire de voyage, y

inclut la lettre, et rejoignit sa femme. Elle peignait la soie, son pinceau courant en touches rouges, orange, violacées, traçant les feuilles découpées d'un érable. Elle finit par relever les yeux, et son sourire s'effaça. Elle se redressa, posa ses mains sur le visage de son époux.

– Toi, tu as un gros chagrin. Tu ne préférerais pas en parler ?

Il couvrit ses mains des siennes, et ferma les yeux.

– Oui, je préférerais, mais ce n'est pas que du chagrin. C'est aussi une déchirure, et une souillure, et cela… je préfère ne pas l'infliger.

Elle l'embrassa, reconnaissante et complice. Il la serra contre lui, car il était très doux d'être compris. Elle dit :

– J'ai toute la journée, et toute la nuit aussi… mais plus vite tu en parleras, plus vite tu te sentiras mieux.

– Et toi, plus mal.

– Ah, parce que je me sens bien quand tu fais cette tête-là ?

Il rit doucement, car elle avait raison : il n'était pas étanche… et sa tristesse blessait de toute manière ceux qu'il aimait. Il lui résuma ce qu'il savait des oiseaux de mort, et ce qu'il avait décidé, puis il ajouta :

– Les oiseaux de mort sont de mon peuple. Je ne peux pas les laisser agir seuls. J'ai l'impression qu'on m'a volé mon ombre, et qu'elle part en guerre sans

moi, pendant que je reste assis à mon bureau. Je ne peux pas vivre comme cela.

– Eh bien ! Je viens.

Il l'éloigna un peu, et la regarda attentivement, surpris :

– Tu… viens ? Mais pourquoi ?

– Pas pourquoi. Pour toi. Et je vais avertir mes parents. Ils auront sûrement une idée.

Certainement, songea-t-il avec un frisson, pour plaire à leur fillette, pour qu'elle fût heureuse, ils auraient dévasté le monde sans hésiter.

– Et toi ? Diras-tu à Bleu Nuit que tu t'absentes ?

– Eh bien… oui. Je crois qu'il préférerait l'entendre de ma bouche.

– Bien ! Allons-y donc !

*

L'exorciste resta songeur.

– Pourquoi vous mêler de cela, maître ? Vous avez si bien su rester à l'écart jusqu'ici.

– Je l'ai su, oui, mais je suis horrifié à l'idée que les miens doivent tuer eux-mêmes pour avoir une chance de revivre dans des conditions décentes.

– D'accord. Mais puisque personne n'exige que vous participiez, pourquoi vous y obliger ? Vous n'avez pas mes problèmes… vous ne passez pas votre vie à essayer de vous rendre utile… et si vous le faisiez, vous ne seriez pas assez fou pour laisser

l’Amiral choisir vos tâches. Alors, qu’est-ce qui vous pousse ? Si… si ce n’est pas indiscret.

– Vous tentez seulement de comprendre, Bleu Nuit, pas de m’agresser. Je n’y vois aucun inconvénient.

L’exorciste se détendit, et Verte Bruine expliqua :

– Si je descends voir l’Amiral, c’est parce que je n’oublie pas les Tuan.

– Comment cela ?

– Ils ont vécu si longtemps dans l’horreur qu’elle a cessé d’être inadmissible, pour devenir un mode de vie. Plutôt que de la combattre, ils l’ont enrobée de culture, jusqu’à la penser souhaitable, jusqu’à ce qu’elle devienne une part de leur être.

– Je commence à comprendre.

Le lettré sourit, soulagé.

– Je ne veux pas prendre un tel risque. Nous tuerons, puisqu’il le faut, mais le plus brièvement possible. Je ne veux pas que le combat devienne un mode de vie ; je ne veux oublier ni son début, ni perdre de vue sa fin. Je veux continuer à le trouver répugnant… et je ne veux pas apprendre à me réjouir d’avoir tué qui que ce soit.

– Et pourtant… tuer… c’est se sentir puissant.

– Je sais créer, et cela me suffit ! Je peux me permettre d’abdiquer certaines parts de mon pouvoir, mon ego fleurit sans elles ! Je laisse les plaisirs faciles de la destruction à ceux qui n’en ont pas d’autres !

Bleu Nuit resta silencieux, puis il effleura son collier, qui émit un son très doux, comme une cloche lointaine. Il déclara, calmement :

– J’ai évité jadis que le lettré pacifique que je chérissais me soit enlevé par la mort. J’en ferai autant pour celui dont vous endosserez le rôle ces prochains temps.

Verte Bruine le fit frémir d’une vague de reconnaissance et d’amour qui le laissa stupéfait, puis un sourire flotta sur ses lèvres. Le plaisir, si intense, si bref, si prompt à disparaître de sa conscience trop rigoureuse pour ne s’attarder qu’au plus profond de sa mémoire, aussi innocent que le réconfort d’un jour ensoleillé. Il prit la main de son ami, et l’embrassa. Ils restèrent longtemps penchés l’un vers l’autre, jouissant du bonheur de n’être pas seuls.

*

Les maîtres du jardin empruntèrent les passerelles étroites qui zigzaguaient sur l’eau, et se réunirent dans le pavillon sur pilotis. Le vent tirait des notes douces des flûtes éoliennes qui décoraient le toit, il sifflait en passant parmi les tuiles sculptées. Ils s’assirent, et il y eut un long silence, que Mirabelle rompit :

– Moi, j’aime bien Verte Bruine. Et non seulement je l’approuve d’aller chez l’Amiral pour hâter le mouvement, mais en plus, je suis d’accord de réfléchir à d’autres moyens de finir les humains. Je pense que ce sera très simple ! Depuis que je suis toute petite, j’ai croisé tant de gens que j’aurais

préféré voir morts ! Je vais me dire que c'est enfin possible… et leur souhaiter le pire, en toute simplicité.

Petite Pomme éclata de rire :

– Moi, je me réjouis aussi. Ici, on peut casser personne, faut faire attention à tout le monde. Même à Bleu Nuit ! Mais dehors ! Qu'est-ce qu'on va s'amuser !

Verte Bruine rappela tranquillement :

– Nous ne sortirons pas, Petite Pomme, c'est beaucoup trop risqué ; mais je pourrai te dessiner le résultat de tes idées.

– Oh, oui ! Comme ça, ça va.

Bâton d'Encre admira le sourire de sa petite-fille, qui savait décidément s'amuser d'un rien.

– Je mets à votre service tout ce qui me reste de moyens. Il est amusant d'imaginer l'Administration se privant elle-même de tout sens, en supprimant son propre but !

– Et moi, fit Lys d'Eau, après avoir passé tant de temps à étoffer mon réseau d'amis, je serais ravie d'éclaircir un peu les rangs de mes semblables. À mon âge, il est ridicule d'être si dépendante… un peu d'espace me fera du bien.

Bleu Nuit secoua la tête, effaré. Avec quelle bonne volonté ils endossaient les oripeaux de l'assassin ! Il fixa Lavandin, qui émit un rire léger :

– L'entraide est une longue chaîne, si longue qu'on

en oublie le but. Je me joindrai très volontiers à des amis si chers.

Verte Bruine lança à Bleu Nuit un regard entendu, et ils soupirèrent tous deux. Autour du pavillon, les flots ridés par le vent clapotaient quand un poisson sautait, et l'exorciste ressentit un vertige. Si peu de temps auparavant, il les avait réunis autour de la baignoire de Lotus Mauve, et pris la mesure de sa solitude. Et aujourd'hui, au milieu d'une eau bleue piquée de nénuphars blancs, il les voyait unis autour de son ami lettré, désireux de l'aider, souriants et motivés. C'était tellement injuste… il se reprit. C'était totalement logique, au contraire ; il leur avait présenté une activité sans intérêt, qu'ils avaient dédaignée, voilà tout. Petite Pomme lui caressa la joue :

– Tu pouvais pas deviner que tes jeux nous amusaient pas ! Alors, t'as dû essayer pour apprendre.

Il lui sourit, touché. Elle continua :

– Papa, il sait nous amuser, mais il est presque jamais là… je te préfère toi ! T'es pas toujours très drôle, mais… t'es là.

Il la regarda, apitoyé.

– Merci, Petite Pomme. Moi aussi, je suis heureux de te connaître, et de jouer avec toi. Et je crois que tu as parfaitement raison. Je n'ai pas à me comparer à ton papa. Ses jeux sont rares, mais très adaptés au public.

Il prit le temps de réconforter Verte Bruine du regard, puis :

– Je suis des vôtres, quoi que je puisse penser de votre but et de vos méthodes. Je n’abandonnerai pas mon maître, et encore moins mon ami. S’il faut un exorciste pour achever l’ombre du monde, je serai celui-là.

– Maître… je ne suis pas incompétent moi-même.

– Merci, Lavandin, mais je ne laisserai jamais un disciple, fût-il expérimenté, s’engager seul dans une affaire d’une telle ampleur.

– Amusant, remarqua Mirabelle. Même si j’ai deux trous, vous n’avez jamais proposé d’assister Lavandin.

– Je déteste devoir bâillonner mes loisirs. Quand vous saurez vous taire, nous en reparlerons.

– Je sais crier de plaisir plutôt que de parler.

– Je m’en suis aperçu, mais alors que vous parvenez à vider le langage de tout sens, je trouve vos cris bien trop verbeux.

Elle lui tira la langue, et il songea qu’elle avait tout le charme d’une pomme de terre crue.

Lotus Mauve riait tout seul, et Petite Pomme lui demanda :

– Pourquoi tu rigoles, toi ?

– Il est hilarant de voir un collectif parachever mon œuvre.

– Votre œuvre ? remarqua Bleu Nuit. Quelle

prétention ! N’a-t-il pas fallu que des humains vous poussent au désespoir, et que la montagne vous soutienne, pour que vous puissiez vous résoudre à vous montrer nuisible… docteur ?

Le guérisseur resta bouche bée, et l’exorciste conclut :

– Je ne vous trouve pas spécialement bon dans votre rôle d’orchestrateur de génocide. Odieux, vous savez l’être… mais on sent encore trop que vous débutez, et que vous crevez d’envie d’être cajolé.

Les yeux mauve et or du Seferneith se brouillèrent de larmes, mais il parvint à sourire :

– C’est une proposition ?

– En tout bien, tout honneur… oui.

Lotus Mauve se blottit contre Bleu Nuit, et se laissa caresser, frémissant. Puis il demanda :

– Tu me fais un oiseau ? Un petit, avec mes couleurs, un joli…

L’exorciste posa un baiser sur ses cheveux.

– Bien sûr. Mais tu sais, s’il te ressemble, il aurait de la peine à être laid.

Le guérisseur sourit en regardant l’oiseau suspendu à son doigt, petit, ébouriffé, fragile et magnifique. Plus tard, il remarqua :

– Au fait, vous êtes bien informé.

– Oh, j’ai un peu enquêté à Deux-Rivières, d’une part ; et d’autre part, vous aviez pillé mon esprit. Il

était donc parfaitement légitime que Verte Bruine consultât le vôtre pour mon compte, non ? Je trouve plus supportable d'être détesté si je sais pourquoi.

– Moi, je n'ai pas besoin de me poser la question, dit Lys d'Eau. C'est toujours de la jalousie.

Bâton d'Encre sourit, béat, car il trouvait très douce la frustration d'autrui, il aimait les regards envieux. Il avait très bien fait de veiller à contenter son épouse chaque jour de leur union, et d'en priver tout autre.

Rouge Cerise s'interrogea :

– Un collectif d'assassins… je me demande si nous ne commençons pas à ressembler aux Tuan !

– Oh, non, fit Verte Bruine. Eux, ils font ça par désespoir. Nous, nous le faisons dans l'espoir d'un monde meilleur. Évidemment, pour les victimes, ça ne fait pas une grosse différence.

– Si, rétorqua Bleu Nuit. Les Tuan admirent nos plus beaux morts, mais nous n'admirons que le vide. Nous laisserons des corps de brume rejoindre les fleuves et les larmes, et les mouettes de l'Amiral se rempliront le ventre d'air…

Mirabelle répondit :

À moins qu'une fée menue

Aux yeux de perle grise

Ne pique les cadavres

Ne crève leurs visages

Et qu'ils deviennent larmes,

Et ne laissent plus d'eux

Qu'un doigt de mer en plus,

Et en guise d'épitaphe,

Une lisière d'écume.

L'exorciste la regarda, surpris :

– J'ignorais que vous puissiez soigner et la forme, et le fond.

– C'est normal, pour un poisson. Personne ne vous demande d'écouter, mais seulement de griller jusqu'à ce que vos yeux blanchis vous sortent de la tête.

Bleu Nuit se demanda s'il n'allait pas descendre voir l'Amiral pour lui signaler l'oubli d'une crasse dans le coin, puis il songea qu'il n'avait pas à interférer avec les goûts de Lavandin. Après tout, s'il tenait à le séparer de Mirabelle, il connaissait la méthode… il rosit, et pensa à autre chose.

Verte Bruine remarqua :

– Je suis impatient de voir l'Amiral. Que cela ne vous empêche pas de chercher comment hâter la fin de l'humanité. Rouge Cerise, pourrais-tu superviser cette activité ?

Elle lui jeta un regard déçu, puis s'adoucit, car il la suppliait du regard. Il comptait sur elle pour que rien ne fût commis avant son retour, car il ne voulait pas découvrir de nouvelles horreurs. Elle hocha la tête, et Bleu Nuit et Lotus Mauve en firent autant,

discrètement. Derrière Mirabelle, Lavandin signala d'un geste que les plus folles des idées seraient bien vite oubliées.

Le lettré se retira, et, d'une senteur, il dissuada certains de ses hôtes de le suivre. Comme il s'éloignait, il entendit Mirabelle faire une première proposition, terrible de cruauté et d'inadéquation. Bâton d'Encre entreprit de la rendre applicable, et Lys d'Eau gloussa, car c'était délicieusement incorrect. Petite Pomme éclata de rire, et il eut un haut-le-cœur.

L'exorciste roula des yeux effarés, soupira bruyamment, et s'éclipsa. Mirabelle éclata de rire dans son dos, et il en profita pour hâter le pas. Il s'assit près du puits, en caressa la margelle, suivit du doigt les racines les plus sinueuses. Lotus Mauve le rejoignit, s'installa dans le fauteuil de Taste-Cuisses, secoua distraitement une boîte de pistaches, pour en goûter le son, et ils attendirent. Verte Bruine arriva au bras Rouge Cerise. Il leur sourit, touché de les trouver là. Le guérisseur murmura :

– Je ne peux pas t'accompagner, et cela me contrarie. L'idée même des goélands me tire des frissons d'angoisse, je les sens déchirer ma chair, et la vie me quitter par mille plaies sanglantes… Je vois mes lèvres se couvrir de sable, mes yeux empoussiérés et ternes…

– Merci, Lotus Mauve. J'aurais détesté te perdre. Je serai heureux de te savoir parmi les fleurs.

Ils s'étreignirent, et l'exorciste réalisa que le guérisseur était las. Le lettré le regarda :

– Bleu Nuit… mon ami… je vous confie ma maison, ma femme, mes enfants.

– Maître ! Je ne vais pas vous laisser descendre seul !

– Je dois descendre, mais je ne veux pas laisser mon jardin vide.

– Vide… vous plaisantez ?

– Non. Qui a partagé mes après-midi depuis si longtemps ? Qui s’est assis dans la même lumière, qui a parcouru les mêmes lignes, et commenté les mêmes images ? Quel cœur a battu à l’unisson du mien ?

– Verte Bruine…

– Vous avez souffert sur l’île. Vous êtes resté perplexe et meurtri. Je ne veux pas vous revoir dans cet état. Jouez avec Petite Pomme, et modérez ses rêves… elle tient beaucoup trop de l’épée de sa mère et de l’égoïsme de ses grands-parents pour qu’elle me rassure. Chaque fois qu’elle vous écoute, chaque fois qu’elle vous imite, je me sens un peu mieux.

Bleu Nuit se remémora comment il avait tenté de sauver Petit Cheval en lui confiant l’école, et l’intensité de son chagrin d’avoir échoué. Il murmura :

– Je jure sur les stèles de ma famille d’obéir à votre souhait. Et je jure sur la vôtre de mourir si vous avez besoin de mon aide, et ne m’appelez pas.

Rouge Cerise prit la main de son époux, et la serra très fort.

– Bon voyage, chéri. Et si tu trouves un cerveau sans propriétaire… donne-le à Langue de Feu.

– Aucune chance que la greffe prenne, ricana Lotus Mauve. Un être habitué à fonctionner d'instinct rejettera à coup sûr un tel corps étranger, qui lui semblera incompréhensible et hostile.

Verte Bruine sourit, et s'enfonça dans le puits. Ils le regardèrent disparaître, puis le guérisseur remarqua :

– Papa est parti, et nous voilà seuls. Hélas… je n'ai pas la moindre envie d'en profiter pour faire des bêtises.

– Moi non plus, soupira Bleu Nuit. Mais si nous nous demandions ce qui lui fera du bien, à son retour ?

– C'est une bonne idée. À défaut de voir son sourire, nous pourrons en rêver. C'est une très bonne idée.

Rouge Cerise sourit à l'exorciste, et celui-ci souffla :

– Je crois que je vais passer en cuisine… j'aimerais manger quelques fruits… rouges.

– Des fraises, des cerises, des framboises, s'amusa Lotus Mauve, dans une assiette toute décorée de pivoines, posée sur une nappe écarlate. Mais pourquoi les déguster seul, quand les doigts les plus désirables pourraient les glisser entre vos lèvres ?

– Parce qu'il y a des associations d'idées que je suis

incapable de ne pas faire.

– Incapable ? À côté de moi ? J’en serais vexé.

– Vous commencez à m’intéresser, tous les deux. Je serais ravie d’infliger à Bleu Nuit un tourment soutenable, et de l’entendre peut-être balbutier un mot qui soit un compliment, sans pourtant devenir plus rouge que mes habits.

Quand ils furent en vue des cuisines, l’exorciste se retourna, et se mordilla les lèvres. Le guérisseur sourit :

– Demandez-vous plutôt où nous nous installerons.

– Tout de même… laisser à Lavandin le soin de les modérer seul…

– Il n’y a plus rien à modérer, Bleu Nuit.

– Pardon ?

– Pour mener un projet à bien, il faut un peu de persévérance… et je crains qu’ils en soient devenus incapables. Ils papillonneront d’idée en idée, sans même se souvenir qu’ils savent butiner. La dernière fois que j’ai vu Lavandin, il peinait à ne pas éclater de rire. C’est un garçon très poli…

L’exorciste reprit le chemin des cuisines, et décida qu’il mangerait également une grenade. Il y avait tant de grains si suaves, dans une seule de ces coques vermeilles… il fendrait leur chair ferme, résistante et attirante, reposerait son regard dans les loges crémeuses, admirerait leurs méandres où se tassaient les grains en rangées serrées… des grains pulpeux et

frais que les doigts fins de Rouge Cerise poseraient sur ses lèvres… il soupira… tant de caresses légères pour tenter d'oublier l'envie d'un seul baiser !

*

Verte Bruine émergea du puits, et parcourut le jardin à pas lents, examinant la forêt de stèles que l'Amiral y avait soigneusement disposée. Ces pierres lisses, ces pierres muettes, ces pierres qui étaient le cœur de l'enchantement, ces pierres qui généraient les oiseaux de mort. Les niches le long du fleuve ne faisaient que nourrir le rituel des courants de puissance venus de la montagne, et du ressac lointain de l'océan des larmes. Maintenant que l'Amiral le lui avait expliqué, il percevait les flots d'énergie, terne, résolue. Maintenant qu'il savait que chercher, il voyait les stèles trop précisément orientées, trop bien ancrées dans la terre, comme les repères qu'elles étaient. Maintenant, il remarquait l'étrangeté de leur alignement, et la manière dont celui-ci réorientait les lieux alentour. Et maintenant, il sentait en effleurant les noms de ses pairs le cours rapide du fleuve, et le lent balancement des lettres au gré des vagues. Il entendit un goéland crier, et retira vivement sa main. Il observa la goutte de sang qui perlait au bout de son doigt, et l'essuya sur un pétale blanc.

Lotus Mauve constata :

– Il est rare que tu te sentes humilié.

– Et il s'y mêle l'amertume de t'avoir raillé parce que tu n'avais pas su voir qu'il y avait deux rituels… je n'ai pas fait mieux !

Le guérisseur lui ôta délicatement ses lunettes, et proposa :

– Regarde-moi.

Le lettré fixa l'herbe un instant, puis, lentement, il se plongea dans le lac d'or et le crépuscule mauve des yeux de son ami. Il sentit sa fureur couler, sombrer, et il soupira.

– Je sais que je n'avais aucune chance. L'Amiral est trop puissant pour moi.

– Et quand bien même il ne l'aurait pas été… tu n'aurais pas trouvé non plus.

– C'est juste. J'ai commencé par exclure la solution…

– Ce qui est humiliant, pour un intellectuel. Mais si tu n'étais qu'un analyste glacé, je ne serais pas là. L'Amiral a compris ton cœur, et il en a exploité la tendresse, voilà tout.

– Oui… il sait que l'amour peut troubler mon esprit.

– Même si j'admire ce que tu fais quand tes sentiments sont un étang paisible, j'ai toujours préféré ce que tu accomplis quand ils s'enflamment.

– Merci, Lotus Mauve.

– Tu aimes chaque stèle comme un pair enfui, elles sont tes œuvres de jadis et le berceau de tes futurs amis… comment pouvais-tu les voir comme les composants d'un rituel ? Comment aurais-tu associé les plages grises de l'Amiral et la splendeur de la vie

que tu nous souhaites à tous ?

Verte Bruine l'étreignit, et se détendit. Mais oh ! Vivement que les défenses de son jardin ne s'appliquassent plus qu'à des mortels… il était las d'être abusé et débordé. Débordé… il restait une vérification à effectuer. Il dit :

– J'ai besoin de ton aide.

– Pourquoi faire ?

– Pour tenter d'annuler cet enchantement.

– Pardon ?

– Et pourquoi pas ? Avec l'Amiral, je préfère tester les limites que les tenir pour acquises. Il est du genre à tendre des pièges, et à se réjouir qu'ils soient évités. Il empoisonnerait une boisson pour pouvoir applaudir ceux qui la dédaigneraient.

– Tu penses à un test ? Comme lorsqu'il nous a proposé des perles ?

– Oui. Et si ce n'en est pas un… je me résignerai.

Ils échouèrent, et le lettré resta debout, immobile et muet. Lotus Mauve crut le voir osciller au gré des vagues, et son visage lui sembla embrumé. Il fit grimper des vrilles de senteurs tout autour de lui, les laissa se fondre jusque dans ses cheveux, puis il l'effleura de son souffle :

– Verte Bruine… ton voyage t'a fatigué. Pourquoi ne viendrais-tu pas te reposer ? Quoi qu'il faille faire à présent, autant le faire en pleine possession de tes moyens.

Le lettré soupira. Un instant, il hésita, puis il céda à la caresse des vrilles, à l'envie de quiétude qu'elles soulignaient en lui. Il se dirigea vers sa chambre, et s'étendit. Lotus Mauve laissa ses mains frôler son front, et remarqua :

– Et sur le plafond courent des vagues grises…

– Hélas.

– Tu ne dormiras pas.

– Probablement pas, non.

– Alors, viens t'asseoir là, les fleurs sont si belles.

Verte Bruine tourna la tête, les aperçut, et sourit.

– On dirait un mélange de cerisier et de saule pleureur… de si longues branches, si minces, et si chargées de fleurs, comme d'innombrables chaînettes rose pâle… des pompons de pétales, murmurant au moindre souffle de vent… c'est magnifique.

– N'est-ce pas ? Tu vas avoir le temps de les admirer, car je vais m'absenter un moment. Si tu t'endors avant mon retour, tant mieux. Si tu restes éveillé, tant mieux également.

Le lettré s'assit, intrigué, et laissa son regard errer parmi les corolles, glisser d'un rameau à l'autre, choir sans atteindre le sol, puis remonter avec légèreté. C'était prenant, et il continua quelques instants après l'arrivée de ses amis, qui s'installèrent en face de lui. Bleu Nuit tira de sa flûte une mélodie très douce, et pourtant envoûtante, un chemin de notes qui emmenait l'esprit dans une promenade juste assez

familière, juste assez mystérieuse. Rouge Cerise resta immobile, souriante et magnifique dans ses habits délicatement brodés, puis ses mains bougèrent. Elle tenait un rameau fleuri, du rose exact du collier de l'exorciste. Peu à peu, ses bras, ses hanches s'animèrent, et finalement, ses pieds glissèrent sur le sol, guignant sous le bord de sa robe, puis s'y cachant avec une feinte timidité. Lotus Mauve n'était vêtu que du reflet mouvant des perles du collier, qui formaient des volutes sur son corps gracieux, mais il naissait de ses mains des papillons aux ailes fleuries, légers comme des pluies de pétales, qui prolongeaient les mouvements de Rouge Cerise, et s'enroulaient par instants autour de la flûte de Bleu Nuit.

Comme ils créaient ensemble, leurs sentiments s'accordèrent peu à peu, mêlèrent leurs teintes, et il en résulta un tableau mouvant d'une parfaite harmonie. Verte Bruine sourit, émerveillé, et laissa ses émotions trouver place parmi les leurs. Il maintint l'unisson autant qu'il le put, puis s'assoupit. L'exorciste le souleva, et le mit au lit. Rouge Cerise posa un baiser sur son front, puis ils se retirèrent, et Lotus Mauve, ravi :

– Merci à vous deux. Il s'est réjoui de notre entente, et nous a trouvé si beaux qu'il a retrouvé l'envie de nous embellir… et rien ne lui fait plus de bien.

Bleu Nuit s'arrêta, fit demi-tour, et s'assit près de son ami pour le regarder dormir. Il se demanda ce qu'il changerait à Verte Bruine pour l'améliorer, mais

il ne trouva pas, et s'en réjouit. Pourquoi changer ce qui le comblait ? Il faudrait seulement effacer la tristesse qui ombrait les traits paisibles du lettré.

*

Verte Bruine ouvrit les yeux. Il resta immobile un long moment, puis se tourna sur le côté, posa les mains sur son ventre, et hésita. Il se leva, traversa le jardin, et s'arrêta face à une butte à l'herbe rase, semée de pierres blanches à peine tachées de mousse. Elle évoquait le vide, l'absence, et il l'avait toujours réservée au chagrin et au manque, aux deuils et à l'échec encore cuisant.

Il la gravit, étudia ses flancs, et choisit un creux étroit bordé de fougères. Il s'y étendit, et pondit un œuf aux reflets de perle. Il l'observa, pensif, puis le posa contre les tiges brunes. Il en pondit un second, puis un troisième, puis d'autres encore. Il s'interrompit quand la lumière du soir dora les frondes, car elle était trop belle pour songer à la brume et à la mer grise. Il regarda le ciel changer de couleur, il erra parmi les nuages flamboyants, puis se dilua avec les roses qui s'éteignaient, et les mauves de plus en plus bleus.

Quand la nuit fut noire, il répartit ses œufs sur la butte. Il prenait chacun à deux mains, le tenait devant lui, marchait, et, quand son fardeau s'alourdissait soudain, il le déposait sur l'herbe. L'œuf s'enfonçait de quelques doigts, et se couvrait d'une humidité salée. Il logea le dernier d'entre eux dans sa niche verdoyante, revint au sommet, et étudia leurs

flancs lisses que la lune faisait briller.

Il sortit la stèle que l'Amiral lui avait confiée, une colonne étroite faite de mains d'enfants, de bouches souriantes, et d'yeux, leurs dents ternies, leurs cils tous brisés, et leurs ongles émoussés. Sur la chair pétrifiée, il peignit à l'encre rouge la signature de l'homme en noir, l'homme au manteau de goéland et aux lèvres de perle, en caractères seferneith. Il la contempla avec dégoût, puis la posa au sol, et descendit. Derrière lui, des ruisselets balbutiants découvraient l'herbe rase et surtout les œufs qu'ils baigneraient de leur poison. Mais ils étaient des œufs de mort… ils n'avaient que faire des rêves et des couleurs, de la peau tiède d'un père et de son amour ; son amertume leur conviendrait bien mieux.

Il atteignit le bas de la pente, et réalisa qu'il entendait le bruit de ses pas. Il se sentait lourd et las, et, s'il avait pu se passer de sa propre compagnie, il l'aurait fait. Ses cheveux chatoyant sous la lune, Lotus Mauve l'attendait, les traits tirés.

– Verte Bruine… j'aimerais t'assister, mais à la seule idée d'être souillée ainsi, la vie qui m'habite se révulse et me fuit. J'ignore si elle me pardonnerait jamais de la trahir de cette façon.

– Lotus Mauve… tu t'es consolé de tes crimes en les commettant pour me préserver. Laisse-moi le plaisir te savoir épargné.

Le guérisseur lui caressa la joue, et il apprécia la douceur de ses doigts. D'une voix sourde, il dit :

– Moi, j'apprécie la tiédeur des peaux… moi, j'aime qu'on me nourrisse de rêves… moi, je me réjouis de savoir que je suis attendu et désiré.

Lotus Mauve l'embrassa doucement.

– J'ai parlé de ton projet aux Hommes Stèles. Je sais que tu peines à les fréquenter… mais ils t'aideraient volontiers. Ils comprendraient parfaitement ton rejet, et ne seraient pas surpris non plus que tu te refuses à inclure une influence tuan dans ton œuvre.

– Merci pour eux, Lotus Mauve… je souffre de me montrer si distant à leur égard. Je suis heureux que tu puisses apprécier ce qu'ils ont à donner.

– J'ai trop d'amis parmi eux, Verte Bruine… je les ai soignés jadis, quand ils nous revenaient brisés, quand ils s'étaient épuisés à nous défendre… et je ne les trouve guère plus atteints aujourd'hui !

– Celui que tu aimais jadis… se souvient-il de toi ?

– Oui. Clair-Obscur n'a rien oublié.

– Il est voué à la mort.

– Il considère cette tâche comme une parenthèse. Et même s'il avait dû disparaître à jamais pour nous offrir la vie… il l'aurait fait.

Ils se regardèrent, puis Lotus Mauve rit doucement :

– Il aura donc vécu trois vies, et dans aucune d'entre elles, je ne l'aurai guéri de son héroïsme.

– Qui sait ce que permettra la troisième ?

– Allons, Verte Bruine… nous ne faisons que créer un nouveau monde… nous n'irons pas jusqu'à changer les lois de la nature… et les individus inaptes à l'autarcie, qui ne peuvent survivre qu'en s'occupant d'autrui, me semblent en faire partie.

Songeur, le lettré porta ses mains à sa poitrine mince, tira sur le tissu, et soupira :

– S'occuper d'autrui… se mêler de sa vie, se mêler de sa mort ! Je déteste ce rôle, Lotus Mauve, je le déteste vraiment. Quel charme ont les rivières qu'il faut canaliser ? À quoi bon les oiseaux, s'il faut les porter pour les voir voler ? J'aime faire des portraits, mais choisir des poses ? Maquiller des sujets ? C'est trop me demander.

Le guérisseur eut un sourire triste, car la colère vibrait autour de son ami. C'était aussi choquant que la neige tombant jusque dans les poumons, qu'entendre le vent siffler dans un œuf encore clos, et voir sa coque givrer.

*

Jour après jour, Verte Bruine pondit des œufs, et les Hommes Stèles y ajoutèrent les leurs. Quand le lettré regardait la colline, elle lui semblait couverte d'opales claires où couraient des reflets irisés, pastel et frais, les tons verts de ses cheveux, le rose de ses lunettes, les jaunes chatoyants de sa robe ; et d'opales aussi noires que les armures tuan, mais où brillaient parfois des feux éblouissants, les reflets éclatants des

cheveux seferneith. C'étaient des enfants, mais pour la première fois, il ne tentait pas de les comprendre. Ils croissaient, se complexifiaient, leur intelligence se développait, mais il n'en éprouvait que du chagrin. Il serrait les dents pour ne pas les maudire, ne pas leur souhaiter de pourrir dans leurs coques.

Mirabelle se campa en face de Rouge Cerise, les mains sur les hanches :

– Ma chérie… ton mari ! Il passe du sérieux au sinistre ! Je ne peux pas le laisser faire.

– Mirabelle… il souffre.

– Je m'en doute. À part un grand malade, qui te dédaignerait ? Heureusement que Lotus Mauve passe te voir !

– Regarde ailleurs, si Verte Bruine te dérange.

– Jamais de la vie ! Tu es ma maîtresse adorée, et si tu ne sais pas égayer ton époux, je le ferai moi-même. C'est parfaitement normal. Toi, tu es la bourgeoise qui soupire, moi, je suis la servante qui ricane.

Mirabelle s'éloigna d'un pas décidé, et Rouge Cerise haussa les épaules. Aussi contrarié qu'il fût, son époux savait encore éloigner les gêneurs sans qu'il lui en coûtât, et sans qu'ils en mourussent de peur. Il n'avait pas le cœur de jouer à leur offrir leurs plus beaux cauchemars, les siens lui suffisaient. Mais il ne prit pas la peine de chasser Mirabelle, et celle-ci s'installa près de lui, en face de la butte. Accompagnée de son luth, elle lui chanta des

comptines absurdes, des poèmes déments, des proses délirantes.

Bleu Nuit prit Lavandin à part :

– Lavandin… je suis inquiet. Mirabelle ne quitte plus Verte Bruine… et elle lui chante de telles insanités que je crains qu'il ne bascule et ne sombre dans la folie. J'hésite à lui parler, mais… elle ne m'écoute pas.

Le jeune homme sourit :

– Rassurez-vous, maître. Mirabelle ne rend jamais fou par erreur. Elle chante, et le monde devient si insensé que les sentiments se suspendent, surpris… et qu'on glisse à travers le pire, sans plus s'en préoccuper.

Au fond de son bocal

Le petit poisson pleure

Car une libellule

Vient effleurer son eau…

Mais il n'a pas trouvé

Comment sauter encore.

Au fond de son bocal,

Le petit poisson rit :

Il a perdu ses yeux.

Chaque jour, les libellules

En ballet coloré,

Viennent effleurer le flot…

Mais il n’en sait plus rien.

Bleu Nuit hésita, car l’idée d’aveugler le lettré, fût-ce pour son propre bien, le dérangeait profondément. Le savait-il, seulement ? L’avait-il approuvé ? Ou s’y résignait-il ? L’exorciste soupira, car il ne pouvait rien proposer d’autre, ni même exposer son problème à Verte Bruine, de peur que le soulagement apporté par Mirabelle ne dût son efficacité qu’à sa furtivité. Il peinait à abandonner son ami, mais ne supportait pas même l’idée d’aller s’asseoir près de Mirabelle. Il regarda son disciple, et celui-ci confirma :

– Bien sûr que je veillerai sur lui. Je vous ai déjà vu pleurer des êtres auxquels vous ne teniez qu’à moitié… je ferais tout pour ne jamais savoir comment vous réagiriez en perdant Verte Bruine.

– Sauf risquer ta vie.

Lavandin s’éclipsa sans répondre, car il doutait fort de pouvoir enchanter Bleu Nuit comme le faisait le Seferneith. Néanmoins, il savoura les mots de son maître, et les rangea précieusement, pour les jours de froid.

*

Quand le premier œuf se fendilla, Verte Bruine se leva, et Mirabelle se tut. Un morceau de coquille tomba au sol, puis un autre, puis une pluie qui s’éparpilla dans l’herbe. La servante cligna des yeux, car il n’y avait rien dans l’œuf, que la nuit qui en dessinait exactement la forme. Elle vit y scintiller une première lueur, d’un vert émeraude, et elle ouvrit la

bouche, émerveillée. Le lettré lui posa vivement les mains sur les yeux, et elle se débattit un instant, avant de céder à son parfum, et de s'assoupir. Même endormie, elle geignit :

– Les couleurs… je veux voir les couleurs… elles sont si belles ! Et elles m'appellent ! Je les ai devinées, à côté du vert… le jaune, le rouge… toutes les autres… leur arc-en-ciel doit s'étendre…

Doucement, il répondit :

– Il s'étendra, Mirabelle… il s'étendra, mais pas à tes dépens. Dors, et oublie ton désir.

Sur la butte, l'œuf de nuit se déforma lentement, se déploya jusqu'à devenir une trombe de ténèbres, sinueuse, séduisante. Elle tournait sur elle-même avec une lenteur gracieuse, exposant tour à tour des éclats de différentes couleurs. Verte Bruine gémit, car il y avait là les plus belles teintes qu'il eût jamais peintes, les splendeurs des cheveux, des carapaces, des plumes et des écailles… tout ce que le monde avait connu de beau, émergeant d'une nuit profonde. Il dit, posément :

– Je te salue, ô Reine. Éloigne-toi de mon jardin, pour ne jamais y revenir. Mais parcours le monde aussi loin que tu le pourras, et fais-y naître des oiseaux de mort, laisse-les s'évader de tes flancs, pour qu'ils croissent, et embellissent, des vies qu'ils dévoreront.

Avec un vrombissement léger, la Reine s'éleva, et disparut par-delà les murs du jardin, sans même les

avoir effleurés. Le lettré se laissa tomber au sol, et voulut se blottir contre l'herbe, mais ne put oublier les œufs qui y reposaient. Il se replia sur lui-même, mais c'était ainsi qu'il créait des œufs, et il crut sentir leurs coquilles de perle froide contre sa peau. Titubant, il rejoignit un mur palissé de jasmin, il appuya sa joue contre la pierre tiède, noua sa main dans les tiges sinueuses, et se noya dans le parfum. Il effleura du doigt les petits yeux blancs des fleurs, et fut soulagé de les savoir aveugles.

Il revint vers Mirabelle, il effleura son front, et elle s'apaisa peu à peu. Elle ouvrit les yeux.

– Laissez-moi seul, maintenant. Je vous remercie pour votre compagnie, mais les lieux sont devenus infréquentables.

Elle prit son poignet.

– Verte Bruine… est-il nécessaire que vous assistiez à tout cela ?

– Je dois parler aux Reines nouveau-nées.

– Pourquoi ne pas laisser faire Bleu Nuit ? Il aime les enfants et les morts, et elles tiennent des deux.

– Mirabelle… les Reines écoutent bien plus mes parfums que mes mots…

– Eh bien, apprenez-lui à en émettre !

– Vraiment, Mirabelle ? Pour qu'il dispose de vous à son gré ? Un tel pouvoir l'intimiderait.

Elle soupira, ramassa son luth, et s'éloigna de trois pas avant de demander :

– Au fait… puisque vous verrez tout… me raconterez-vous à quoi ressemblent les Reines nées des œufs d’opale noire ?

– Ceux qui se teintent d’influence tuan… ceux qui me font penser à de sombres étangs où flamboient les poissons colorés si chers à Manis… ou du moins, si chers à ses papilles… oui, je vous raconterai.

Elle disparut sans bruit, marchant avec légèreté, car elle craignait qu’un choc un peu violent fendillât un autre œuf. Elle sentait chacun d’entre eux comme une aiguille plantée entre ses omoplates, et en frissonnait. Vivement Lavandin, ses lèvres et ses caresses… vivement qu’elle pût crier de plaisir, et que ses oreilles cessassent de résonner de ce léger vrombissement qui l’horripilait.

Verte Bruine resta seul, et attendit l’éclosion suivante. Clair-Obscur apparut, et se tint à une distance respectueuse. Il lui fit signe de s’approcher, sans regarder ses yeux ternis.

– Je suis heureux de votre présence.

– Mes yeux ne brillent plus, mais ils discernent encore la joie que je vous cause. Mes couleurs sont éteintes, mes prunelles grises et froides comme celles d’une roussette, mais mon cœur… mon cœur n’oublie pas.

Le lettré s’appuya contre lui, et le trouva plus ferme, plus droit, plus réconfortant encore que dans sa première vie. Il s’en sentit très proche, et remarqua :

– Tu es toujours fidèle au poste…

– Non, Verte Bruine. Je suis mort avant toi, revenu bien plus tard, et je t'ai laissé seul. Je ne tiens pas à ce que cela se reproduise.

– Tu t'es battu pour nous protéger des humains, et ils t'ont tué. Moi… je n'ai fait qu'attendre mon bourreau. Je n'ai aucun mérite.

– Tiens donc. Sans ta mémoire, je ne serais pas là… et Lotus Mauve non plus. Je me suis battu, oui, et je n'ai jamais eu le temps de regarder le monde dans toute sa splendeur et sa variété, ni de m'en pénétrer. Je ne l'ai vu qu'avec des yeux de stratège… si j'avais dû le rebâtir, il eût été bien pauvre.

– Tous différents, tous précieux… jadis, je ne l'oubliais pas.

– Jadis, le feu de l'action ne consumait pas tes pensées. Jadis, tu ne t'efforçais pas de résoudre, et tu pouvais contempler de tout ton être.

Ils se prirent par la main, entrelacèrent leurs sentiments comme autant de liens ténus, qu'ils raffermirent jusqu'à se sentir solidement ancrés l'un à l'autre, et ils assistèrent aux éclosions suivantes. Quand le premier œuf noir révéla son contenu, leurs soupirs se mêlèrent, puis ils constatèrent :

– Fascinants, eux aussi…

– Mais plus morbides…

– Tant mieux. Nous frapperons plus large…

– Aux pervers, les paradis souillés… la pourriture

sous les dorures.

Clair-Obscur regarda le lettré :

– Verte Bruine… même si tu te sens avili, même si tu es trop triste pour être distrayant… tu demeures très agréable, et j’apprécie ta compagnie.

– Compliment de tueur.

– Oui. Mais m’as-tu rejeté, parce que j’en étais un ?

– Non, car ta compagnie… d’accord, d’accord. Ce qui vaut pour toi vaut pour moi. Mais j’aimerais bien cesser d’avoir la nausée chaque fois que je sens la terre toute gorgée d’humus, chaque fois qu’un ver montre son corps pâle…

L’Homme Stèle ébouriffa les cheveux de son ami, et :

– Les loisirs des uns sont les affres des autres. Moi, je trouve que tes Reines sont de la belle ouvrage.

Le lettré manqua s’étouffer, et son compagnon éclata de rire, puis lui caressa doucement le dos.

*

Verte Bruine regarda Bleu Nuit, Lotus Mauve et Clair-Obscur, et, calmement :

– Je suis déçu par les Reines, car elles ne s’éloignent que peu de mon jardin. L’enchantement de l’Amiral est bien plus efficace, puisque les oiseaux de mort infestent le monde entier. Je pense avoir trouvé le moyen d’exploiter ses… vertus.

Un mince sourire fendit le visage de l’Homme

Stèle, et le guérisseur l'observa.

– Toi… qu'as-tu fait de notre lettré ?

– Rien. Il se comporte en artiste… les Reines de la butte étaient une ébauche. Il la reprend et l'améliore. Mais je suis tout disposé à assumer l'entière responsabilité de cette œuvre, si cela peut te faire du bien. Je n'en suis plus à une tache près, moi.

Lotus Mauve soupira, considéra un instant le teint sombre et les vêtements discrets de Clair-Obscur, l'argent terni et les gemmes sans reflets. Son aimé arborait une beauté sans éclats, et progressait dans l'ombre pour frapper à coup sûr des proies insoucieuses. Il sortit cueillir un lotus, dont la splendeur jamais ne dévastait de vies, puis il revint, calmé, et demanda :

– Eh bien ! En quoi consiste notre projet ?

– Je connais chaque jardin… je vais y faire naître des Reines. J'ai envoyé jadis des graines de stèles… je peux bien semer les germes de la tempête. Mais ma magie ne suffira pas. Il me faudra des émissaires sur place… ils n'ont pas besoin d'être mages, mais… ils devraient avoir le cœur bien accroché.

– Mais le voyage serait long… et nous voulons en finir.

– En effet, dit Bleu Nuit, mais je vois une solution. Vous pourriez conditionner quelques humains, puis nous les tuerions de manière à nous assurer qu'ils deviendront des spectres. Depuis le temps, je pense avoir compris ce qui les retient parmi nous… Ainsi

libérés de leur chair, ils pourront rejoindre les jardins dans les meilleurs délais… surtout si nous les guidons. Une graine de désir, peut-être, qui les appellerait par-delà l'horizon ? Qui parlerait à ce qui leur resterait de cœur ? Une lanterne lointaine qui trouerait la nuit dévorant leur esprit…

Le guérisseur et le lettré se regardèrent.

– C'est bien raisonné. Et très réalisable.

– Mais les spectres sont immatériels, remarqua Clair-Obscur, et j'ai cru comprendre que certains rituels demandent une action physique.

– Oh, ça ! s'amusa Bleu Nuit. Un spectre assez puissant pourra parfaitement drainer les vies des humains environnants, surtout si Lotus Mauve lui apprend comment faire… Et pour récompenser ces généreux donateurs, je propose que leur cadavre se change en fleurs. Ainsi, nous serons certains qu'ils auront reçu les hommages qu'ils méritent.

Le guérisseur pencha la tête sur son lotus, et ses longs cheveux violets cachèrent son visage, mais Verte Bruine sentit ses larmes tomber sur les pétales. Il finit par se redresser, l'air abattu :

– Ah, Bleu Nuit ! Vous m'avez tant irrité quand vous vous opposiez à la mort de vos pairs… mais je donnerais mes deux mains pour qu'il en soit encore ainsi, et que vous nous accabliez de reproches.

– Gardez vos mains, Lotus Mauve… j'en aurai besoin pour être consolé, car chacun de mes mots me répugne, et je dois étouffer mon indignation. Mais

vous-même… n’aviez-vous pas un cœur de pierre ? Ne saviez-vous pas effacer vos chagrins ?

– La pierre elle-même peut se fendre… et les chagrins qui me quittent me ravinent et m’épuisent.

Ses traits se raffermirent :

– Je vous aiderai à donner une mort si douce qu’ils riront, heureux, de ne peser plus rien, de n’avoir plus faim, et d’ignorer le froid. Ils voleront vers leur tâche, ravis d’avoir un sens, et ils la trouveront gratifiante, car leurs préjugés seront morts avec eux. J’en ferai des enfants, des enfants radieux… des disciples pour Tuan.

Il regarda ses paumes aux longs doigts satinés, et se souvint que Sceau Brisé l’avait considéré comme la plus belle invention en matière de police depuis la découverte du feu. Il murmura :

– Mais je vous en prie… ne me parlez pas d’eux, sauf s’ils dysfonctionnent. Ne me remerciez pas. Ne me félicitez pas.

Ils promirent, et il finit par se calmer. Mais pendant tout le temps qu’il lui fallut, Clair-Obscur regarda le plafond, les dents serrées, et sa fureur s’étendait en nuées sombres autour de lui. Il aimait la puissance, il chérissait les armes… mais uniquement celles qui étaient trempées pour le combat, qui tuaient sans se briser, sans même s’émousser. Lotus Mauve… Lotus Mauve n’aurait jamais dû être présent au front. Jamais. À quoi bon survivre à l’affrontement, à quoi bon revenir vivant, si son

sourire et sa douceur ne les attendaient plus ?

Verte Bruine soupira, car les ors de son bureau lui semblaient tristes, ternis de mélancolie. Il proposa :

– Tentons de déterminer les composantes dont nous aurons besoin, voulez-vous ?

Il les guida jusqu'à un petit pavillon vide, et ils s'installèrent sur la véranda, chacun tournant le dos à une fenêtre. Il se concentra, et ils crurent perdre l'équilibre en se sentant reculer d'un pas, alors même que leurs pieds n'avaient pas bougé. Ils vacillèrent comme leur poids diminuait, puis redevenait normal. Le lettré annonça :

– Nous pouvons entrer, à présent.

Le sol était devenu une mosaïque complexe où se côtoyaient en longs rubans sinueux le miel épicé du lettré, la blancheur des hivers que chérissait Bleu Nuit, les nuées sombres de Clair-Obscur ; et des fleurs de pierre aux pétales roses et mauves, aux cœurs éblouissants, dans des rosettes vertes liserées d'argent. L'exorciste se pencha sur elles, admira la délicatesse des gemmes, leurs veines scintillantes, et les jeux de la lumière dans leurs profondeurs. Elles avaient le charme de pupilles claires, leur séduction aussi. Il les caressa, et s'étonna de les trouver lisses et froides.

Ils parcoururent la pièce, y choisirent leurs places, et Bleu Nuit s'installa où les rosettes fleuries étaient les plus nombreuses. Ils se tinrent immobiles, et fixèrent leur regard devant eux. Ils ne voyaient que

les murs, qui s'estompèrent lentement, laissant des piliers aux quatre coins pour soutenir le toit. Peu à peu, des stèles apparurent, suspendues aux pannes sablières par des fils presque invisibles. Elles étaient disposées à des hauteurs variées, sans ordre apparent, et se balancèrent au gré du vent.

Derrière elles, le paysage se troubla, ils n'y distinguèrent plus que des bandes de couleurs. Certaines évoquaient la forêt, d'autres la prairie, d'autres encore la berge, le marais, la montagne. Ils prirent le temps de se faire à ces visages du monde aux lisières mouvantes, ainsi qu'à la lente oscillation des pendants de pierre morte ; puis Verte Bruine déposa sur le sol une toupie d'ébène, qui se mit à tourner avec un vrombissement de Reine. Elle oscilla, fila vers l'un, vers l'autre, et tout le temps qu'elle glissa sur le sol, une fumée noire s'en éleva et la consuma. Elle finit par retomber et se briser comme une coquille trop fine.

Le sol avait flué, ses lignes s'étaient mêlées en autant de présages, et ils parcoururent la pièce pour les interpréter. Ils se regardèrent, blêmes, sauf Clair-Obscur qui retint un haussement d'épaules, car le sale boulot avait toujours demandé de sales méthodes. Le lettré déclara, d'une voix sans timbre :

– Je ne peux pas créer cela.

– Moi non plus, soupira Bleu Nuit.

Lotus Mauve s'assit, et l'Homme Stèle le caressa jusqu'à ce qu'il s'apaisât. Le guérisseur étreignit les mains brunes et fermes de son ami, il s'appuya contre

ses habits sombres, et murmura :

– Je ne peux même pas y penser.

L’exorciste sourit.

– Vos deux réponses me ravissent. Je suis presque aussi content que quand Lotus Mauve s’est refusé à pondre des Reines.

Le guérisseur lui sourit, touché, mais Verte Bruine détourna les yeux.

– Maître… de deux maux, vous avez choisi le moindre, et c’est tout ce qui importe. S’il n’avait tenu qu’à vous, nous n’aurions jamais connu que le bonheur le plus parfait. Et même si vos mains sont tachées… votre cœur n’a pas changé. Vous avez vu l’horreur, mais sans y prendre goût. Vous n’en désirez que la fin, et le plus tôt sera le mieux.

Le lettré hocha la tête, et Bleu Nuit ajouta :

– Verte Bruine… je vous assure que les séquelles ne sont pas inévitables.

– Ha ! L’ombre passerait en moi, et me laisserait intact ?

– Elle n’est qu’un nuage entre la lumière et vous… vous êtes plongé dans les ténèbres, mais vous n’avez pris ni leur visage, ni leurs mœurs.

L’Homme Stèle rit doucement.

– Il a raison, Verte Bruine. C’est à nous de choisir si nos actes sont des nuits chassées par le jour, ou de la suie qui nous encrasse. Ces temps-ci, je n’ai pas le

choix… mais dès que je l'aurai… l'aube me rendra neuf après chaque nuit sordide.

L'exorciste rappela :

– Moi, j'ai tendance à gémir dès que je m'éloigne un peu de mes idéaux. Moi, je me sens coupable même des crimes d'autrui. Et pourtant, je me suis remis du pire.

Le lettré le regarda avec intérêt, et il continua :

– Quand j'ai dû assister Manis… quand j'ai dû choisir entre la trahison et la mort d'un enfant que je chérissais… deux alternatives également insoutenables… je me suis cru déshonoré… et souillé à jamais… mais je me trompais. De toute cette affaire, il ne reste qu'une ombre, et je suis certain qu'elle peut se dissiper.

– Je serais heureux de voir cela, répondit Verte Bruine. Même un rai de lumière me ferait du bien.

L'exorciste se tourna vers Lotus Mauve, et s'inclina avec respect. Le guérisseur soupira.

– Je vous écoute, Bleu Nuit.

– Cette nuit-là, j'ai volé un peu de votre être… et je l'ai emmené dans un miroir magique, avant de m'en parer. Le matin suivant, vous étiez fatigué. Vous scrutiez vos reflets dans les eaux et le verre, mais aucun d'entre eux ne pouvait vous rendre ce que je vous avais volé.

– Je m'en souviens.

– Vous avez erré, l'air un peu perdu.

– Je me sentais… égaré, mais j'étais moi-même devenu l'étranger. Rien ne m'était plus familier, rien ne me réconfortait.

– Je sentais votre détresse… j'aurais voulu alors vous serrer dans mes bras, bercer votre chagrin et retisser votre être… mais c'était impossible. Nous étions si… distants, et tant nous séparait. Je cessais seulement de vous haïr vraiment…

Il se tut, revécut son impuissance amère, puis :

– Vous vous êtes penché sur un ruisseau… je n'ai jamais compris pourquoi… vous y avez plongé les mains, puis vous vous êtes redressé, tel une plante courbée par la soif qu'on arrose enfin.

– Ses eaux chantaient comme une enfant… elles me parlaient de complétude…

– J'ai été tellement heureux de vous voir revivre ! J'avais eu si peur de voir avoir fané.

Lotus Mauve sourit.

– Je vous pardonne, Bleu Nuit. L'ombre s'est-elle dissipée ?

– Elle a fait mieux que cela : elle est devenue joie.

Verte Bruine prit leurs mains, et les serra contre ses joues. Plus tard, il interrogea Clair-Obscur du regard, mais celui-ci secoua la tête :

– Je n'ai jamais eu besoin de telles horreurs pour vaincre nos ennemis. Demandez-moi de tuer ceux qui les créent, et je le ferai. Mais je ne peux pas les imiter.

Ils se regardèrent, et le guérisseur remarqua :

– C'est assez ignoble pour songer à Monsieur Noir…

– Oui, mais je vois mal où il trouverait les composantes en quantité suffisante… c'est un tueur, pas un fournisseur d'horreurs pour collectionneur morbide.

– Et j'ai une objection, ajouta Bleu Nuit. Je préfère tuer moi-même que de m'associer à de tels abrutis. Vous voulez tuer vite pour diminuer votre inconfort… je veux tuer entre gens intelligents, pour diminuer le mien.

Clair-Obscur applaudit, souriant. L'exorciste ajouta :

– Et à propos d'abrutis et de pervers… je parierais que les humains ont déjà créé ce que nous recherchons. Après tout, c'est très simple, il suffit de mésuser de son semblable pour y parvenir.

Verte Bruine proposa :

– Soumettons notre projet à nos compagnons. Ils sont tellement déçus de n'avoir pu nous aider ! Ils trouveront peut-être une solution… et sinon, nous utiliserons la divination une fois de plus. Elle a su nous indiquer des horreurs que nous ne saurions créer… elle saura bien nous dire où les trouver, mais je me passerais très bien de contempler ces profondeurs obscures.

– Nous aussi.

– Je suis là pour me battre, pas pour vomir de dégoût, conclut Clair-Obscur. Je vous approuve donc. Je suis peut-être une copie médiocre, mais ce n'est pas une raison pour froisser le papier.

Quand ils eurent exposé leur projet, Lys d'Eau déclara :

– J'ai un amant…

Bâton d'Encre la regarda, blessé.

– Pardon, mon chéri, mais tu sais comment est l'amour : toujours un peu intemporel. Vous êtes tous vivants dans mon cœur, même s'il n'y en a plus qu'un entre mes jambes. Je disais, quand j'étais jeune et dépourvue de mari trop sensible pour être trompé, j'avais un amant. Il s'est spécialisé dans le commerce…

– C'est devenu un trafiquant de grande envergure, oui, grogna le magistrat.

–… et il est donc capable de nous fournir tout cela, hommes et matériel.

– Je pourrais tout aussi bien le faire, prétendit Bâton d'Encre.

Lys d'Eau le contempla, attendrie :

– Allons, mon chéri, sois raisonnable. Je sais bien que tu viderais pour nous les entrepôts de l'Administration, et sous d'excellents faux prétextes. Tu confisquerais aussi tout ce qui reste d'hommes. Mais nous parlons ici de denrées interdites, et de méthodes immondes.

Il persévéra pourtant :

– Mais l'Administration, et surtout ma police, fréquentent ce monde-là.

Elle lui prit le visage entre les mains, et l'embrassa longuement.

– Mon chéri, mon âme… je sais bien que les petites illégalités sont aussi de ton ressort. Mais nous parlons ici de grosses malhonnêtetés. Et si je puis m'amuser à prêter mon corps à un trafiquant, je détesterais penser que j'ai épousé une fripouille. C'est plus clair ?

Il se le tint pour dit, et arbora un air rêveur pendant de longues heures. Bleu Nuit se demanda si c'était ça, l'amour : se réjouir de privilèges infimes et savourer jusqu'aux défauts de l'autre. C'était troublant… comme le sourire de Lavandin et sa manière de détourner les yeux, en paraissant pourtant plus proche que jamais. L'absence complice… un art ? Il reprit du thé, et tenta de restreindre le monde à cette chaleur douce entre ses mains.

*

Quand ils reçurent ce qu'ils attendaient, l'exorciste frémit, et regarda autour de lui, inquiet à l'idée qu'un enfant pourrait voir cela. Verte Bruine murmura :

– Ne vous inquiétez pas, Bleu Nuit. Nous sommes seuls, et nous le resterons. Tout autour de nous, le soleil brille encore, et ils ne quitteront pas sa lumière.

Ils se mirent à la tâche, et l'exorciste fut heureux de la présence des Hommes Stèles, de leurs yeux éteints et de leurs visages qui pouvaient devenir froids comme des pierres. Ils traversaient les ténèbres sans hésiter, leurs mains ne tremblaient pas même au bord de l'abîme, et leurs paroles tranquilles l'apaisaient. Ils n'étaient pas indifférents, ils ne niaient pas l'abjection, ils avaient le serein courage d'agir pour amener sa fin, sans que leurs émotions jamais ne vinssent troubler leur jugement. Mais ah !, que Roseau Bleu était mort proprement, tout bien considéré ! Et songer que ces seuls dommages avaient presque amené la fin de celui qui le chérissait… Quand le rituel s'acheva, Bleu Nuit fut heureux de voir les composantes s'engloutir dans le sol, et il le caressa, avec timidité. Il le trouva lisse, clair, intact, et il soupira, soulagé, car l'abomination avait remis son masque. Il n'était pas de ceux qui ne frémissait pas quand elle se dévoilait, et il faillit prier pour n'être jamais des leurs.

Il regarda Lotus Mauve.

– J'ai vu des fleurs de pierre semées sur un plancher qui avait nos couleurs, et elles m'ont bouleversé. Elles étaient confinées sous un vernis glacé, et gisaient entourées d'un cercle d'argent pâle. Il ne montrait nulle faille, il était sourd et dur… il semblait qu'il ne pût jamais être brisé. Elles ont meurtri mon cœur, de la beauté poignante de corolles tuées par un givre subit. Mais je pleurais pour elles, qui étaient prisonnières… et j'ai besoin de vous pour les oublier.

– Comment cela ?

– Jadis, vous m’aviez dispensé de ressentir pleinement votre séduction. Je ne veux plus de cette froideur artificielle… je préfère l’émoi, et la fleur libre de s’épanouir.

Le guérisseur sourit, et le rose envahit les joues de Bleu Nuit, qui détourna le regard, mais ne s’éloigna pas. Clair-Obscur était interloqué, et Verte Bruine remarqua, narquois :

– Les plaisirs des uns sont les affres des autres. Et de quoi te plains-tu ? Sans un léger désintérêt de notre part, Lotus Mauve n’aurait pas de temps à te consacrer…

*

Le spectre fila entre les nuages, puis descendit pour jouer à saute-mouton avec les collines et les combes. Il effleurait les cimes des arbres, il traversait leurs feuilles qui chantaient dans le vent. À chaque instant, la lumière lointaine se faisait plus forte, comme un soleil levant, et quand il survola la ville, les tuiles de ses toits brillaient telles des gemmes. Il franchit un dernier mur peint de pastel vibrant, et descendit vers le jardin. Peu à peu, la lumière s’atténua, et il discerna une butte dont la forme le ravit. Il tendit les mains vers elle, sentit sa douce chaleur, et le plaisir l’envahit. Il tourna autour d’elle, se frottant contre l’herbe rase, souriant aux pierres blanches et à leurs yeux de mousse.

Il s’installa au sommet, et, quand il put saisir ses

orteils, il se mit à l'ouvrage. Il n'était pas question de laisser la butte nue, alors qu'il pouvait la couvrir de joyaux, alors qu'il savait comment l'embellir ! Il respira profondément, et il chanta, un chant d'amour et de plaisir, de jeunesse et de joie. Il travailla sans relâche, dans les jours dorés et tièdes, dans les nuits d'argent veloutées.

Quand il eut terminé, il parcourut la butte en tous sens pour admirer son œuvre. Il l'avait embellie d'un réseau délicat de crânes de nourrissons, sur le front desquels était incrusté un éclat de coquille. Il ignorait quel oiseau pouvait pondre d'aussi beaux œufs, mais il était ravi d'avoir pu disposer d'eux, et d'admirer leurs reflets de perle, leurs irisations délicates. Au sommet, il avait déposé la tête d'une jeune mère, la bouche emplie de fleurs, les cils brûlés, et les yeux arrachés remplacés par deux mains d'enfant, tendues vers le monde.

Il soupira d'aise, s'envola, et quand il passa à la verticale des cheveux très noirs de la mère, il poussa un petit cri, car ils lui semblaient un puits, un puits sombre, étroit, et tellement tentant. Il y plongea, et, tout autour de lui, il sentit des mains caressantes, des voix qui l'appelaient. Bien sûr, songea-t-il, bien sûr… je viens. Ma place est parmi vous, ceux à la vie remplie, ceux qui dorment en paix.

Autour de la butte, le spectre ne volait plus, mais l'enchantement déployait ses boucles mouvantes. Au fil des jours, les orbites des nourrissons se comblèrent, leurs nez disparurent, leurs mâchoires se

soudèrent, et ils prirent peu à peu la forme d'œufs. L'écaille de leur front s'était étendue, donnant à leur surface la douceur de perles. Ils étaient trop légers pour s'enfoncer dans l'herbe, mais une couronne de petites mains aux ongles nacrés les soutenait.

La première coquille se fendit avec un craquement d'os brisé, et la Reine s'éleva. Elle resplendissait, elle évoquait bien plus l'éternité mouvante d'une lignée brillante, qu'un paradis statique, aussi parfait fût-il. Dans ses flancs, des enfants couraient, leurs rires égayaient les jours de leurs parents, leur soutien les aidait à vivre leur vieillesse, et certains s'éloignaient pour peupler le monde, le modeler à l'image de l'homme. La Reine s'envola, et dévasta, comme la bouche de sa mère l'en avait priée, de sa langue de papier toute chargée de mots et de senteurs intenses. La Reine s'envola, et ses oiseaux de mort dévorèrent en chacun et les vies vécues, et les vies espérées.

*

Lotus Mauve étendit ses sens en une sphère immense, et il perçut les flammes sombres des oiseaux de mort et les puits de ténèbres des Reines. Ils étaient parvenus jusqu'aux derniers recoins, ils enserraient le monde de leur splendeur mortelle, d'une résille scintillante qui étouffait pourtant. Sur les franges de leur beauté, il sentait des vies brisées par le regret, cédant à la maladie, ou au très doux reflet des perles. Il ouvrit les yeux, frissonnant, et rejoignit le lettré.

– Verte Bruine… ces… horreurs que nous avons

répandues sur le monde… je ne suis pas certain de pouvoir leur retirer la vie. J'ignore même si elle saura refleurir, après avoir été pervertie à ce point.

– L'Amiral m'a assuré que les oiseaux et les Reines ne survivront pas à la fin du monde. Quant à la vie… il reste à espérer que les flots la laveront de toute impureté.

Le guérisseur soupira, et se demanda s'il existait un bain qui pût engloutir ses doutes, ses angoisses et sa tristesse. Le lettré ôta ses lunettes, et murmura :

– J'aimerais te peindre de mes lèvres, déposer sur ta peau les couleurs les plus douces, te poudrer d'or et de pétales… elles t'enroberaient de leur légère caresse, puis je les chasserais d'un souffle tiède et tendre… elles tomberaient, éteintes, mais ta peau magnifique, et ton cœur si doux, seraient frais comme l'aube.

Lotus Mauve dénoua le cordon de sa robe, et la laissa tomber.

*

Bleu Nuit s'assit en face de Verte Bruine, et ils restèrent silencieux. Sur les étagères, le soleil faisait luire l'or des couvertures, mais l'exorciste n'y préleva aucun livre, car il n'avait pas le cœur de tourner des pages si son ami restait immobile, les yeux dans le vague. Son maître avait trouvé la force de consoler le guérisseur, mais lui, qui l'aiderait ? Bleu Nuit se sentait impuissant. Il eût aimé pouvoir égayer le Seferneith, être un miroir qui sût rallumer ses

prunelles, fût-ce du reflet de sa propre joie. Il eût aimé… mais il était si certain d'échouer qu'il n'essayait même pas.

Il était si triste lui-même… terne comme un étang sous le ciel gris… Il se leva, effleura la manche du lettré, et se retira. S'il voulait un jour devenir une eau claire et gaie, il était temps d'agir. Il ignorait ce que les dieux infligeraient d'autre à son ami, mais il serait en état de l'aider, de l'aider de tout son être. Il en avait assez de ne pouvoir l'accueillir en lui, craignant trop de le souiller de profondeurs boueuses.

Il tailla une flûte de roseau, la peignit délicatement à l'encre bleue, puis se tint debout devant l'étang argenté par la lune, et joua tranquillement. Il joua son chagrin, ses regrets, sa culpabilité, il joua la vie enfuie, la beauté disparue ; et il joua enfin le souvenir qui se dissout quand les sentiments qui en faisaient la trame sont enfin apaisés, et la mémoire même qui se refermait lentement, comme une eau paisible le fit sur la flûte qu'il venait d'y jeter.

– Repose en paix, Roseau Bleu. Je t'ai aimé, et je n'en ai plus honte. Je t'avais laissé à meilleur que moi, et seule la mort t'aura connu. Mais je n'y peux rien, si ce n'est mettre fin à mon chagrin. Adieu.

Il fit demi-tour, pour regagner sa chambre. Il voulait s'endormir en paix, et y parviendrait. Verte Bruine avait bien assez de ses peines présentes, sans être encombré de vestiges. Et puis, il restait Lavandin, trop longtemps masqué par les roseaux. Il n'était plus question que leur ombre continuât à le

faire, à moins de désirer que la mort d’un monde le privât de son dernier disciple, de son dernier ami humain, du dernier enfant de son peuple. Il frissonna : Lavandin était donc tout cela ?

Il sourit en s’installant plus confortablement dans son lit : oui, et plus encore. Il glissa dans le sommeil sans être troublé par aucun souvenir, mais l’avenir étirait ses lèvres en un léger sourire.

*

Mirabelle ouvrit les yeux, et observa sa chambre. Devant sa fenêtre, le prunier fleurissait, flamboyant d’un ton neuf dans la lumière d’un nouveau jour, et elle décida de modifier légèrement la couleur des rideaux, pour mieux les assortir aux pétales. Elle se concentra, mais rien ne changea. Perplexe, elle se leva, les toucha, les insulta, mais sans plus de succès. Elle tapa du pied, regarda autour d’elle, et réalisa que certains des bibelots avaient disparu. Elle ouvrit sa garde-robe, et jura, car il manquait une bonne moitié de ses vêtements. Elle s’apprêta, pestant contre les bijoux absents, et parcourut la maison. Il restait assez de mobilier pour qu’elle fût belle, certes, mais c’était comme si une mite géante était passée durant la nuit.

Elle sortit du jardin, explora la prison, et revint, songeuse. Elle s’assit sur le bureau de Bâton d’Encre, qui admira ses orteils délicats, et s’exclama :

– Il n’y a plus dans la prison que de grandes araignées noires qui se déplacent sur les murs et les plafonds !

– Les Tuan, oui.

– Et les sacs à pots-pourris les plus grands que j'aie jamais vus ! En voilà des prisonniers ! Au lieu de dormir pour nous faciliter la vie, ils sont si coquets qu'ils se sont farcis de fleurs séchées !

– Hélas, Mirabelle… nous sommes un peu à court de prisonniers, et Verte Bruine a volontiers laissé les Tuan occuper nos locaux pour leur propre usage. Après tout, ils travaillent pour nous… ou du moins je l'espère. Quand ils peuvent se permettre de laisser leurs clients dormir pour nous enrichir directement, ils le font… mais c'est rare. Je reconnais volontiers que le profit n'est plus tout à fait ce qu'il était.

– Oh ! J'aurais cru qu'avec les désordres, il y aurait plus de criminels !

– Il y a certainement plus d'actes considérés comme répréhensibles. Mais où sont les policiers qui devraient enfermer leurs auteurs ? Ils courent, et sauvent leur vie.

– Ce n'est pas sérieux !

– Allons, Mirabelle, ce ne sont que des fonctionnaires de bas étage. Ils ont déjà tant de peine à se différencier de ceux qu'ils arrêtent, vous ne voudriez pas qu'en sus, ils soient plus durables que l'ordre lui-même ?

– N'empêche, si vous aviez fait agrandir la prison pour y mettre tous les fauteurs de trouble, il n'y aurait pas de désordre.

– Oh, mais je l’ai fait tant que cela rapportait. Mais à partir d’un certain niveau de désorganisation, c’est le repli bien pensé qui enrichit le plus.

– À chaque époque ses méthodes, donc.

– Mais votre sourire, Mirabelle, traverse tous les aléas et convient à toutes les circonstances.

Il tendit une main vers la servante, qui se recula.

– Merci, maître Bâton d’Encre. Mais…

Si le poisson séché

Se frotte contre la saumure

Chacun en est ravi.

Mais s’il vient à frôler

La chair délicate

D’une moule fraîche et rosée,

Elle en est écorchée.

Elle ne peut fréquenter

Que des boutons de rose

Privés de toute épine,

Ou de petits poissons

À la chair douce et lisse…

Elle conclut :

– Et puis, ce n’est pas comme si votre femme s’était faite nonne, n’est-ce pas ? Elle a encore besoin de vous, et pas seulement d’extase spirituelle.

Bâton d’Encre soupira :

– Mirabelle, vous devenez excessivement sélective.

– Je ne pensais pas être possible à satisfaire, mais il semblerait que ce soit finalement le cas. Trouvez une autre occupation à Lavandin, et s'il me manque, j'aviserai.

Elle s'éclipsa, et le magistrat resta songeur. Avec un bâillement, il résolut de se contenter de la fidélité, et s'il s'ennuyait, il aviserait. Mais se fatiguer à trouver une solution avant d'être sérieusement contrarié… non.

*

L'exorciste choisit un pinceau et, méticuleusement, entreprit de repeindre l'étude de Verte Bruine, pour en faire un camaïeu des gris les plus ternes qu'il put imaginer. Le lettré demeura immobile un long moment, puis souffla :

– Bleu Nuit… à voir vos sentiments, j'ai l'impression que vos actes ont pour but de me faire réagir. Je réagis donc… mais pourriez-vous poser ce pinceau pendant que nous parlons ?

– Bien sûr, d'autant que je possède également une houppette de maquilleur et de la teinture pour cheveux.

– Et que comptez-vous en faire ?

– Je trouve que vos couleurs s'assortissent très mal à votre humeur, et je me disais qu'une bonne couche de poudre de riz sur le visage et des cheveux anthracite seraient plus adéquats. Je ne parle même

pas du ridicule achevé de votre robe orange, et j'hésite à vous prêter mon manteau tuan, quoi que les chouettes me semblent trop nettes, trop claires et trop dynamiques.

Verte Bruine sourit, amusé par l'éclat malicieux dans les yeux de son ami, puis il soupira profondément. L'exorciste était rafraîchissant, mais il se sentait si triste, si las, si pesant…

– Ah… parfait, maître, parfait ! Quand vous avez cette expression-là, il me tarde de vous maquiller.

– Bleu Nuit… je vous remercie de vos efforts pour m'égayer, mais ma tristesse est profonde.

– Je vois cela. J'ignorais qu'elle pût vous éteindre ainsi. Qu'y a-t-il de si grave ?

– Mon peuple, Bleu Nuit… mon peuple changé en fléau ! Mon peuple exterminant les humains même que nous aurions pu sauver. J'ai l'impression de regarder mes mains détruire ce que je chéris, et c'est écœurant.

– Je vous comprends parfaitement, maître. Il est difficile d'aller contre sa nature… mais je pense que c'est faisable sans s'affliger outre mesure.

Le Seferneith l'étudia, songeur, puis :

– Poursuivez, je vous en prie.

– Vous me faites penser à une fleur, maître, et j'ai coupé et arrangé des fleurs dans des buts multiples… j'en ai décoré ma chambre, pour le plaisir des yeux, mais j'en ai également déposé sur des tombes, pour le

réconfort du cœur. J’en ai vu sur des mariées, et j’en ai vu sur des morts. Mais toujours, elles sont restées elles-mêmes, et leur beauté nous a aidés à supporter nos épreuves.

Le lettré regarda ses vêtements, et ses mains brunes, puis il hocha la tête.

– Mais si l’épreuve ternit la fleur elle-même… si elle éteint le feu très tendre du foyer… où verrons-nous encore l’espoir ? Mon peuple meurt, Verte Bruine, il disparaît dans la souffrance, dans l’abjection… mais quelques élus meurent dans un éblouissement de splendeur, ils s’en vont convaincus qu’ils ont offert leur vie pour une cause magnifique. Ils partent souriants… et quand je pense à eux, la mort de mes pairs n’est plus un drame absolu, un massacre sinistre.

Sur les joues du lettré, des larmes coulaient. Bleu Nuit ajouta :

– J’aurais préféré que le mésusage des Seferneith se soitarrêté à Lotus Mauve et aux Hommes Stèles… mais même défigurés, vous restez merveilleux.

Il se pencha vers son maître, et prit son visage délicat entre ses mains.

– J’ai apprécié les attentions de Lotus Mauve, même mêlées de la dureté du roc. J’admire les Hommes Stèles, même teintés de l’encre des Tuan. Et je suis heureux que les oiseaux de mort et les Reines offrent un trépas suave, une fin si gratifiante, à quelques-uns des nôtres. Vous êtes le plus doux des

fléaux… et j'aimerais que vous cessiez de vous affliger du rôle qui vous est dévolu.

Il se tut, puis, lentement :

– Vous me manquez, maître… chaque jour, j'espère que Lotus Mauve sera parvenu à vous rendre votre sourire, et chaque jour, je soupire, car il a échoué. Chaque jour, je contemple un bouquet fané, et je me demande quand j'aurai le plaisir de le voir resplendir à nouveau.

– Lotus Mauve ne pouvait pas m'aider, Bleu Nuit. Comme moi, il est un tueur, et un fléau, il est souillé et exploité. Et Rouge Cerise, malgré ses lèvres si tendres, est l'émissaire de la montagne… que valent les consolations de celui qui me force la main ? Je n'ai pour ami que des complices et des bourreaux…

Il regarda l'exorciste :

– Mais vous… même si vous m'avez assisté dans cette entreprise… vous restez un humain, vous restez une victime de ce massacre. Vous vous êtes battu pour vos pairs. Vous avez plaidé, vous avez mis votre vie dans la balance. Si vous… si vous me pardonnez, je n'ai plus de raison de rester immobile, englué de tristesse, et tout juste capable d'espérer que la fin est la plus proche possible.

Il étendit vers son ami une senteur douce, presque timide, et celui-ci respira profondément. Lentement, l'odeur reprit sa profondeur et sa variété habituelles. Verte Bruine murmura :

– Merci, Bleu Nuit. Merci de m'avoir rappelé que

ce que je puis offrir est toujours désiré.

– Plus que jamais, maître. Je n'aurai pas de plus grand plaisir que de vous voir sortir indemne de tout cela, intact et flamboyant. Certains trouvent insultant que le bonheur d'autrui survive à leur malheur, mais moi… quel autre réconfort puis-je espérer ? Si votre peuple ne fleurit pas sur les tombes du mien, à quoi bon ces morts ? Laissez-moi la peine, et souriez.

Ils s'enlacèrent, et restèrent longtemps immobiles. Le lettré avoua :

– Larmes et regrets, regrets et larmes… j'avais tourné mon dos à l'ombre, mais elle m'a pourtant englouti. J'ai cessé de me réjouir d'être épargné… et mes larmes ont coulé pour les malheurs d'autrui. J'ai même regretté ce que je ne pouvais éviter ! Larmes et regrets… je me demande parfois si la terre de mon jardin ne devient pas saumâtre.

– Et quand bien même ? Sur les fleurs, maître, il n'y a que rosée… et le premier soleil sèche leurs pétales. N'y mêlez pas de sel… laissez-le à sa terre.

Ils se regardèrent, puis Verte Bruine demanda :

– De quoi désirez-vous parler ?

– Ah ! Tout de même !

Bleu Nuit fit un geste, et la peinture grise qui souillait l'étude retomba en poussière, que le vent emporta. Il se leva, prit un livre au hasard, le posa entre eux :

– De ça. Je n'ai jamais vu de livre ennuyeux dans

votre bibliothèque. Et s'il s'avère que je ne suis pas d'humeur…

– Nous digresserons avec élégance jusqu'à nous amuser vraiment. Bien sûr. Et à propos de digression…

Un plateau de douceurs plana jusque dans la pièce, et se posa sur le bureau. Il embaumait les fruits, le miel, la vanille et le beurre.

– Je suis plus mince que vous… mais je parie pourtant que j'en mangerai plus que vous.

– Chiche. J'adore me faire traiter de cochon, tant que je ne mange que des perles.

VII – L'enfant aux yeux de nuit

Verte Bruine modelait des fleurs sur un gros buisson vert tendre dont la teinte le ravissait. Il glissait deux doigts autour d'une feuille, la déformait pour en faire une corolle, choisissait ses couleurs, puis la contemplait, et ajoutait le parfum qui la parachevait. Il jouissait de l'accord des teintes, des textures et de la senteur, puis il passait au limbe suivant. Souvent, il se reculait pour jauger l'ensemble, puis revenait tout contre le buisson, pour en être entouré, pour s'y sentir inclus. Il fronça le sourcil quand l'ombre tomba sur lui, car il avait besoin de clarté pour ce genre de travail. Il ferma les yeux, et passa le temps en respirant son œuvre. Peu importaient les caprices de la nue, car toutes les fleurs étaient légèrement différentes, et il ne risquait pas de se lasser.

Dans son pavillon, Bleu Nuit reposa son livre, car il n'aimait pas lire dans la pénombre, même passagère. Il se resservit du thé, et le but à petites gorgées, en tentant de réciter le poème qu'il venait de découvrir. Il aimait la musique de la langue seferneith, mais peinait encore à la mémoriser aisément. La lumière baissa à nouveau, et il s'étonna : ce n'était donc pas seulement une brume ternissant le soleil ? Il sortit sur la terrasse, et leva la tête. Il rentra en hâte, s'habilla, choisit quelques objets dans son étude, et ressortit sans prendre le temps de refermer

les tiroirs. Debout dans l'herbe, il examina le ciel, attentivement. Des nuages noirs de plus en plus épais s'assemblaient au-dessus de la ville, et des terres environnantes. Il soupira, car il aurait dû y penser.

Le lettré vint à lui, étrangement terne dans le demi-jour.

– Que se passe-t-il, Bleu Nuit ? Que signifient ces nuées ?

– Que je vais devoir intervenir.

– Puis-je vous aider ?

– Oui, en restant ici, et en protégeant le jardin contre toute influence extérieure. Faites-en une île. Faites-en une citadelle. Faites ce que vous pourrez. Et trouvez Lavandin. Dites-lui de me rejoindre au temple de la Justice.

– Au temple de la Justice ?

– Oui, au temple de la Justice et de la Vengeance. Ah oui… dites-lui qu'il a le choix.

Il ajouta :

– Mais dites-le lui vite !

Il s'élança, courut, traversant sans presque les voir les beautés du jardin, se faufilant par la porte entrouverte, et remontant la rue déserte, aussi vite qu'il le put. Il se remémora le plan de la ville, coupa au plus court pour rejoindre le temple, sautant par-dessus les murs et piétinant les platebandes. Il s'arrêta devant le portique du temple, reprit son souffle, puis pénétra dans la première cour. Les

étangs y étaient de sang, et les feuilles des nénuphars fumaient, noircies et racornies. Entre les dalles, l'herbe gisait, en cendres. Il approcha la main du dos d'un lion de bronze, dont les reflets mordorés s'approfondirent, comme si des flammes y dansaient, prêtes à le dévorer.

Le portique menant à la seconde cour n'encadrait plus que des ténèbres, et Bleu Nuit eut le vertige, car elles semblaient un gouffre. Il recula d'un pas, regarda sur les côtés, et réalisa que le tambour rituel était crevé, et la cloche fendue. Les dieux protecteurs avaient perdu leurs yeux, mais leurs larges sourires étaient ceux de déments. Il se calma, et fixa l'obscurité béante, espérant s'y habituer. Il vida ses poumons, pénétra dans l'ombre, et le vent faillit le renverser, un vent brûlant, une colère brutale qui balayait tout. Il croisa ses bras devant son visage, serrant plus fort le corps de la petite poupée qu'il avait emportée. Il n'y avait que trois marches à descendre, trois seulement, mais il savait qu'il risquait de perdre l'équilibre dès qu'il lèverait le pied. Il s'assit, et se laissa glisser sur l'escalier jusqu'à sentir le sol de la cour sous ses deux semelles.

Autour de lui, les ténèbres roulaient comme des serpents mêlés, et, entre leurs corps mouvants aux sursauts furieux, il discernait parfois les lieux. Il avança, même si les dalles étaient de suie flottant sur un lac de lave. Il se concentra sur le vent, évoqua les hivers, la neige débordant des toits, les arbres aux feuilles de flocons, et ses bottes ne fumèrent presque pas. Il atteignit le cœur du temple, et gravit les

marches jusqu’à l’autel, étreignant toujours la poupée. Devant lui, les corps sinueux s’étaient noués en une noirceur menaçante. Elle frémit, et, d’un revers, le renvoya au pied des marches.

Il se releva en hâte, éteignit ses vêtements en feu. Surgissant des ténèbres qui noyaient l’autel, une tête énorme, une tête dévorante, se pencha sur lui. Il la fixa, le visage impassible, puis il se voulut tigre, et remonta les marches, plantant ses griffes dans la pierre. Ses ongles menacèrent de s’arracher, et la face démesurée ricana, le repoussa à coups de menton. Les doigts recourbés de l’exorciste dessinèrent des sillons sanglants dans le marbre. Il se voulut tigre de bronze, trop lourd pour reculer, et la tête martela son dos de ses os implacables, mais il tint bon.

Il sentit l’autel sous ses mains ; les soieries qui l’ornaient avaient pourri, et n’étaient plus qu’une masse visqueuse, l’eau des vases dégageait une odeur fétide. Tant pis ! Il y grimpa, et s’assit en tailleur. Il se pencha, et tenta de se concentrer, malgré les coups du spectre qui le heurtait du front, quand il ne tentait pas de le décapiter de ses longues dents jaunes.

Son collier se mit à luire d’une lueur rosée et tendre, qui s’intensifia. Elle s’étendit en un flot léger, et, entre ses genoux, un lotus prit forme, une fleur d’un rose intense, au cœur jaune comme l’or. Des gouttelettes étincelaient autour de ses pétales, et des feuilles se dessinèrent comme autant d’arcs-en-ciel.

Le spectre flotta devant lui, sans plus chercher à le frapper. Bleu Nuit dit :

– Bonjour à vous tous.

L'énorme tête grogna, et l'exorciste sortit quelques bâtonnets d'encens de sa robe. Il en prit trois entre ses mains, et les alluma. Le spectre oscilla dans les volutes parfumées, et ses grondements se mêlaient des sanglots. Bleu Nuit reprit :

– Je comprends votre colère, votre chagrin, votre désespoir. Mais sous l'emprise des évènements, vous pourriez commettre des actes qui ne vous honoreraient pas.

– Quelle importance ? clamèrent des voix brisées, comme autant de dents fendues dans l'immense bouche blême. Notre mémoire ne recevra pas d'hommage !

– Est-ce une raison pour qu'elle soit indigne d'être vénérée ? Avez-vous vécu dans la droiture pour être honorés, ou pour être honorables ?

Le spectre flotta de gauche et de droite, hésitant, comme les uns répondaient qu'ils n'auraient jamais été bons s'il n'y avait eu de récompense ; et que d'autres affirmaient que chaque acte de bonté se suffisait à lui-même. L'ombre s'éclaircit, changea de forme, l'énorme tête rapetissa, et prit l'apparence du dieu de la justice. L'exorciste plaida :

– Vous qui avez planté, tracé des chemins, bâti des maisons, des puits, des pavillons… comment pourriez-vous vous renier au point de dévaster le monde ? Ce que vous avez chéri et entretenu dans la vie, devez-vous le détruire dans la mort ?

– Nous ne serons plus là pour en jouir. Pourquoi léguerions-nous le fruit de notre travail, s’il ne reste pas d’humain ?

– Vous admiriez la terre. Mais, au bord de vos champs, les fleurs qui souriaient, les aviez-vous plantées ? Les arbres qui, au printemps, vous offraient la neige rosée de leurs corolles, en été, leur ombre, à l’automne la splendeur de leurs feuilles orangées, buvaient-ils à vos verres ? Et les chants des oiseaux coulaient-ils de vos bouches, quand ils pépiaient frais éclos dans leur nid ? Le ciel, les montagnes, les eaux renouvelées, les avez-vous créées ?

Les traits du dieu se troublaient, et Bleu Nuit devinait les visages innombrables d’hommes et de femmes, tout baignés de larmes.

– Le monde vous a offert plus que vous n’avez semé, et vous voudriez l’anéantir ? N’est-il pas assez triste de disparaître, sans encore tuer toute vie, toute joie ? Faut-il vraiment qu’en plus de la peine de succomber victimes, vous vous chargiez du fardeau de l’assassin ?

Le spectre pâlissait encore, et l’exorciste discerna une forêt de piliers blafards, des stèles d’os fichées dans un sol de mousse.

– Vous qui avez chéri vos enfants… vous qui avez ri avec eux… pourquoi condamner les oiseaux à ne plus jamais pondre d’œufs ? Pourquoi priver le ciel de la caresse de leurs ailes ? Pourquoi dévaster les buissons où repose, endormi, le faon ? Que pensiez-

vous de la femme qui, ayant perdu ses enfants, tuait ceux de son voisin ?

– Qu'elle était folle de chagrin…

– Alors, pleurez, pleurez pour chasser la folie. La seule justice qui reste, c'est que je témoigne de vos larmes, de votre douleur, de vos regrets. La vengeance ne fait que détruire, celui qui la subit et celui qui l'exécute. Ne tuez pas votre innocence…

Il soupira intérieurement. Ils l'avaient détesté jadis, au point de vouloir le tuer. Ils avaient désiré mourir, apathiques. Et voilà qu'ils tentaient maintenant de supprimer toute vie ! Comme le monde aurait été reposant si tous partaient tranquillement, comme Verte Bruine l'avait fait, sans rancune et sans haine, sans jalouser les survivants. Comme le monde serait reposant… Il regarda le sol se couvrir de larmes, et les ténèbres se dissiper, pour ne laisser qu'une brume. Lentement, les colonnes des morts, murmurant leurs ultimes regrets, soutenant ceux qui hésitaient, s'éloignèrent à pas traînant, et s'effacèrent dans le brouillard.

Il ne resta devant lui qu'un enfant pâle aux immenses yeux noirs, nu, et misérable :

– Je ne naîtrai pas. Nous ne naîtrons jamais. Il n'y aura plus d'enfants.

Bleu Nuit le serra contre lui, et ils pleurèrent. Contre la joue du petit, les lapins blancs se troublaient de pluie, mais leurs ombres de ciel bleu pâle, délicatement brumeux, paraissaient une

promesse qu'il noua dans sa main. Il cessa de trembler, et l'exorciste expliqua :

– Là où tu vas, il n'y a pas de chagrin. Là où tu vas, personne ne naît, car personne ne meurt. Là où tu vas, le temps s'arrête, et la vie que les autres auront vécue ne sera plus qu'un battement de cils, un instant sans importance. Elle semblera si infime que tu ne regretteras pas de ne jamais l'avoir connue, et tu l'oublieras.

L'enfant s'apaisa. Il se releva, et demanda :

– C'est par où ?

– C'est là où l'espoir t'emmène, l'espoir de ne plus jamais pleurer.

– C'est loin ?

– Non.

L'enfant tourna sur lui-même, comme égaré.

– Je… j'ai peur.

Bleu Nuit lui tendit la poupée.

– Je te l'offre. Ma mère me l'avait fabriquée, et je l'ai toujours conservée. Je la serrais tout contre moi, quand j'étais si seul, dans mon lit ; et je trouvais le sommeil.

L'enfant la prit, la huma, l'effleura de ses lèvres, et la pressa contre sa poitrine. Il ferma les yeux, et l'exorciste le vit s'éloigner, s'éteindre… puis s'arrêter, et le fixer :

– J'ai trop peur pour y aller seul.

Bleu Nuit baissa la tête. Il serait périlleux d'accompagner l'enfant, même quelques instants. Mais s'il ne le faisait pas… le petit pleurerait, hurlerait sa terreur, et les siens reviendraient. Le spectre noir s'étendrait à nouveau, et détruirait la ville, les collines… le jardin. Verte Bruine était un mage puissant, mais contre le désespoir d'un peuple qui se mourait, un peuple qui avait chéri, nourri, cultivé la vengeance… il ne pourrait rien faire. Il répondit, tendrement :

– Alors, tout est bien, car nous irons ensemble.

Il se releva lentement, craignant de tomber tant ses jambes tremblaient. Il prit la petite main dans la sienne, et inspira profondément, aussi calmement qu'il le put. Il fixa son regard sur le point vers lequel l'enfant avait glissé tantôt, puis fit un pas. Son compagnon s'émerveilla :

– Oh ! C'est si facile quand tu es là ! C'est comme une promenade !

Bleu Nuit lui sourit, sans desserrer les dents. Derrière lui, les griffes du tigre de bronze lacéraient le marbre, le retenant autant qu'il le pouvait. Derrière lui, son ombre courait en sens inverse. Derrière lui, l'hiver amoncelait des congères pour qu'il ne pût plus faire un pas. Mais il se força à rester hors d'atteinte, à ouvrir le chemin.

– Comme nous allons vite ! C'est comme si nous volions !

L'exorciste murmura :

– Oui, c’est merveilleux.

Il se sentait pesant, englué, écrasé, et la nausée montait en lui. Il voulut avancer encore, mais il tomba à genoux, et se mit à sangloter. Il tenta de ravaler ses larmes, mais en fut incapable, elles coulaient hors de lui sans qu’il pût les retenir.

– Je suis désolé. Je fais un bien piètre compagnon.

– Ce n’est pas grave. Je n’ai plus peur. Mais toi… pourquoi pleures-tu, alors même que je me calme ?

– Je pleure… parce que je pense à ceux que je laisse derrière moi. Je pleure, parce que mon cœur bat encore…

Sa poitrine n’était plus qu’un gouffre, et la mutilation, atroce. À la mort d’un ami, il avait seulement dû se remettre d’un manque, et combler sa blessure d’un regain d’existence, de bonheurs retrouvés. Mais en partant ainsi, il perdait tous ceux qu’il chérissait… alors même qu’aucun froid, aucun oubli, ne l’engourdissait, et qu’il se savait apte à savourer leurs joies, sans jamais se blaser, raffinant au contraire leurs douces relations. Il était incapable de le supporter. Verte Bruine, Lavandin… Rouge Cerise… oh ! Rouge Cerise… et Petite Pomme…

L’enfant s’étonna :

– Comme c’est étrange. Plus je m’éloigne, et plus je me sens bien. Mais toi, ton visage devient plus triste à chaque pas.

– Le monde que tu quittes… le monde est vide,

pour toi. Mais pour moi, il est encore plein. Je sens les mains de mes aimés se tendre vers moi, et je vois leurs visages se faner de chagrin en réalisant que je suis déjà trop loin, que nos doigts se frôlent, sans pouvoir se nouer.

Le petit réfléchit :

– Tu as des enfants ?

– Un fils… une fille, aussi.

– Ah ! Et ton fils, il se mariera ?

Bleu Nuit songea à Lavandin, à l’essaim des servantes qui lui lançaient des œillades effrontées, et à Mirabelle qui les aurait volontiers éborgnées.

– Oui.

– Ah ! Et il aura des enfants ?

– Bien sûr.

– Je pourrai naître, alors.

Le petit eut un sourire tranquille.

– Mais c’est ennuyeux, d’attendre. Tu as raison : je vais aller me coucher, avec ma poupée. Et quand ton fils voudra un enfant, il me réveillera.

Il se pencha vers Bleu Nuit, le regarda dans les yeux, et dit, avec la propre voix de l’exorciste :

– Va-t’en, maintenant. Pour toi, la mort n’est pas la paix. Va-t’en, et ne nous trouble pas de tes larmes, de tes chagrins de vivant.

Bleu Nuit bascula, tomba et tourbillonna, et le

froid le prit. Le tigre gémit, hérissé. L'hiver rit, et le fauve se fit flocons, qui flottèrent lentement vers le sol. L'exorciste crut les entendre chantonner, de leurs petites voix cristallines, et leurs dents de glace scintillèrent. La chute ralentit, et sembla achevée, mais un choc le secoua, et il sentit son corps, étendu. Curieux… il n'avait pas souvenir que le dallage fût si moelleux près de l'autel. Ni si agréablement tiède. Ni si doux… il bascula le poignet, tourna sa paume vers le sol, s'étonna de trouver ses doigts si raides.

– Ah ! fit la voix de Lotus Mauve. À mon grand regret, j'avais parfaitement raison : il restait de la vie, dans cette maudite carcasse.

L'exorciste voulut ouvrir les yeux, mais seuls ses cils frémirent. Une main se posa sur son bras, une main légère et douce, et Verte Bruine assura, vibrant de soulagement :

– Nous sommes heureux de vous revoir, Bleu Nuit, quelle que soit la maladresse avec laquelle cette joie s'exprime chez certains. Mais quand le cœur déborde, les mots titubent parfois.

Autour du lettré, la vanille s'étendit en écharpes suaves, brodées de miels ambrés et parfumées d'encens, et les épices déployèrent leurs caresses radieuses. L'exorciste inspira, sentit ses poumons se dilater pleinement ; il parvint à entrouvrir les paupières, et observa la pièce. Quatre lanternes, hautes et étroites, se dressaient aux quatre coins de la couche où il reposait. Elles étaient sculptées dans l'ivoire, à l'image d'arbres et de lapins courant. Son

corps s'entourait de fleurs, et des brûle-parfums diffusaient une odeur douce. Assis autour de lui, Verte Bruine, Rouge Cerise, Lavandin, Lys d'Eau, Bâton d'Encre, Lotus Mauve, Petite Pomme, Mirabelle… Mirabelle ? Elle lui fit une grimace. Il sourit, car c'était un excellent compromis entre une veillée funèbre et une soirée entre amis. Mais qu'avait dit le guérisseur ? Ah oui ! Qu'il était resté un peu de vie en lui. Ils l'avaient veillé, avec assez d'honneurs pour un mort, et assez de décontraction pour un vivant.

Il réalisa qu'il était bien plus propre qu'il n'aurait dû l'être après son passage au temple. Toilette mortuaire, songea-t-il. Sa robe était impeccable, et… ah ! Lavandin lui avait laissé ses bottes. Il regarda son disciple, désigna ses pieds d'un mouvement du menton, et sourit faiblement. Le jeune homme se pencha vers lui, les larmes aux yeux.

– Je n'avais pas oublié, maître. N'aviez-vous pas dit : « Ce n'est pas parce qu'on est mort qu'on aime avoir les pieds gelés. Alors, soit vous me laissez ma couette, soit vous me laissez mes bottes. À vous de choisir. »

Il ajouta :

– Je suis tellement heureux, maître, tellement heureux… quand j'ai pu entrer dans le temple, tout était déjà fini… le vent était si fort, j'ai dû attendre qu'il faiblisse… je vous ai trouvé à côté de l'autel, comme si vous en étiez descendu, que vous aviez fait quelques pas, et que vous étiez tombé… vous étiez si

pâle… vous… vous ne respiriez plus…

– Il vous a ramené en hâte, continua Lotus Mauve. Il a décidé qu'il ne savait pas reconnaître un mort, et c'est beaucoup d'humilité pour un exorciste si bien formé. Il m'a tiré de ma piscine, et m'a obligé à m'occuper de vous. Par chance, je ne pouvais rien faire, sinon signaler qu'il était un peu tôt pour vous mettre en terre.

Le guérisseur détourna le visage, ses cils tout perlés de larmes. Il n'avait pas envie de sangloter, pas alors que son descendant revenait enfin parmi eux, il préférait goûter la joie qui l'entourait. Une fois revenu dans sa baignoire, il laisserait couler ses larmes, et les corolles flottantes frémiraient seules aux remous de ses chagrins, et de son apaisement. Mais qu'il était doux de songer que le seul humain qui resplendît vraiment de son sang, le seul qui se souciât, si maladroitement que ce fût, de faire fleurir les dons qu'il avait semés, revenait peu à peu vers l'épanouissement. Il sourit à Lavandin, et le remercia du regard. Comme s'il avait fallu le tirer de l'eau, vraiment… il eût bien plutôt fallu l'empêcher d'offrir le peu de vie qui lui restait pour nourrir le corps de Bleu Nuit, en faire fuir la mort glaciale, et sentir enfin son souffle. À quoi bon des roseaux, si nul ne les faisait chanter, que le vent insouciant d'en tirer la beauté ? Et que faire des forêts, si nul n'y courait plus ? Il secoua la tête, exténué. Il était las de ce monde qui fanait ses plus beaux trésors. Il leva les yeux, croisa le regard du lettré, et y puisa, une fois de plus, l'espoir.

L’exorciste soupira, et se détendit. C’était bon d’être de retour. Il passa sa langue sur ses lèvres, trop sèches, et fut heureux que Lavandin les lui humectât. Il murmura :

– Merci, Lotus Mauve. Je suis heureux que vous ayez apprivoisé votre côté félin…

–… et renoncé à enterrer la crotte qui me dérange le plus ? C’est fort aimable. Mais je suis un peu trop civilisé pour céder à mes instincts jusqu’à l’imbécillité. Surtout dans le jardin de Verte Bruine… pour qu’il reprenne toute mon éducation à zéro ? Jamais de la vie !

Le guérisseur s’étira, et bâilla.

– Ah ! C’est bon que vous soyez de retour ! Si vous saviez comme j’ai dû modérer mon langage, sous prétexte que vous étiez peut-être déjà un honorable défunt !

Il s’inclina.

– Et maintenant que tout le monde est rassuré, je retourne à ma piscine.

Veinard, songea Bleu Nuit. Moi aussi, j’aimerais bien me glisser entre les bras de l’eau, troubler l’image de la lune de mes vaguelettes, contempler le corps de Rouge Cerise tout brillant de gouttelettes. Mais… mais je suis épuisé. Tout ce que je peux envisager, c’est de fermer les yeux et de dormir. Il resta éveillé le temps de dire :

– À demain…

*

Lavandin prit son maître par le bras, et ils marchèrent jusqu'à un étang tout couvert de jacinthes, son rivage ombré d'une treille de glycines. Ils en firent le tour, lentement, puis s'assirent sur un banc, et l'exorciste constata :

– Eh bien ! Ça progresse ! Je n'ai fait que deux pauses, aujourd'hui.

– Oui, maître. Vous vous remettez bien. Vous étiez si faible, au début… je croyais voir un enfant, un tout petit enfant si faible…

–… avec de grands yeux noirs, compléta Bleu Nuit.

– Oui, mais… vous n'avez pas les yeux noirs.

– Non. Mais j'ai des souvenirs, et peut-être que mes yeux leur servent de miroirs.

Ils regardèrent les libellules voler, puis Lavandin avoua, hésitant :

– Maître, j'ai eu si peur… si peur de vous perdre.

– C'était réciproque, Lavandin. L'idée de ne jamais te revoir m'a tiré des larmes. Tu m'as manqué, et j'ai pleuré. J'ai pensé à vivre loin de toi, et j'ai trébuché.

– Malgré… malgré tout ce qui a pu nous séparer ?

– Le passé s'exorcise tout autant que les morts, Lavandin. Remuerait-il encore ?

Le jeune homme songea que oui, ô combien. En voyant Bleu Nuit pâle et glacé, en réalisant qu'il ne respirait plus, les mots l'avaient étouffé, les mots qu'il

n’avait pas dits, les mots qu’il ne pourrait plus jamais prononcer.

– Maître, je voudrais vous dire… je suis désolé de vous avoir heurté, jadis, quand je vous ai demandé pourquoi vous vous encombriez de moi, alors que je n’étais que…

–… le fils d’une courtisane ? Tu as eu parfaitement raison de le faire, Lavandin. Tu avais tes doutes, et tu espérais être rassuré. J’ai réagi comme un imbécile, et j’en suis désolé.

– Tiens… nous sommes tous deux désolés, alors ?

– Il semblerait, oui. Mais toi, tu n’y pouvais rien. Tu as exprimé une demande justifiée, et c’est moi qui n’ai pas su y répondre. Au lieu de cela, mon passé a resurgi, et je t’ai rejeté, comme si tu étais responsable de mes ennuis. Je t’ai pris comme bouc émissaire, Lavandin, et je le regrette.

– Cela ne pose aucun problème, maître. Je vous pardonne si volontiers ! Vous m’avez éloigné, sans pourtant m’oublier. Roseau Bleu avait votre préférence, mais vous ne m’avez jamais négligé.

– Comment l’aurais-je pu ? J’avais tellement honte de mon comportement ! Je n’osais plus te chérir comme avant, mais te négliger en plus de t’avoir blessé ? J’aurais dû fuir les miroirs pour le restant de mes jours.

– Je suis heureux que ce ne soit pas le cas, maître. Mais je me demandais… puisque je suis déjà informé, et que je ne vous ai pas rejeté pour si peu, ne

voudriez-vous pas me raconter tout cela ? Il y a tant de souffrance en vous, tant de chagrins muets, qui ombrent votre visage et brisent vos sourires. J'aimerais vous voir libéré des séquelles du passé, je voudrais découvrir qui vous êtes vraiment, quand vous pouvez enfin choisir votre voie.

Bleu Nuit détourna les yeux. Raconter… ça ?

– Maître, j'ai pu vous parler de mon passé, aussi sordide qu'il ait été ; et, à mesure que les mots et les larmes sortaient, le chagrin s'en allait. Il ne m'a plus pesé, il ne m'a plus masqué la beauté du monde ; et il ne s'est pas accumulé non plus dans vos oreilles, que je sache.

L'exorciste gardait les yeux baissés.

– Si vous regrettez tant que cela de m'avoir agressé du fait de votre passé, pourquoi tenez-vous à garder une chance que cela se reproduise ?

– Je… je ne tiens pas à ce que cela se reproduise !

– Bien ! Voilà pour les bonnes intentions. Il ne reste plus qu'à en faire des actes…

–… ou à être un lâche.

– Ce n'est pas une question de lâcheté, mais de vieilles et funestes habitudes, clouées en vous par des clous de souffrance. Jusqu'ici, elles créaient un mode vie qui vous convenait… le chemin du héros, solitaire et pénible. Mais à présent…

Bleu Nuit pencha la tête, et resta silencieux un long instant, mais son visage s'animait de

tressautements, de frémissements. Quand les larmes perlèrent sous ses paupières, Lavandin se demanda s'il avait bien fait, car il lui était insupportable de voir son maître souffrir. Il serra les dents, se calma en se répétant qu'il n'y avait rien d'attristant : les larmes coulaient, emportant les séquelles avec elles. Beaucoup de larmes, pour laver un vieux passé, sale, et profondément incrusté. Peu à peu, il détendit son corps, mais son esprit gémissait à chaque soubresaut de l'exorciste.

Bleu Nuit dit :

« Je…

Je ne…

Je ne suis jamais entré dans la maison de mon père.

Il m'a fait emmener directement du…

de la maison de plaisirs où j'étais né à l'école qu'il tenait.

Il ne m'a pas demandé mon nom.

Il a seulement dit : tu seras…

et comme j'osais répondre : mais !

je suis déjà… il m'a coupé, et il a dit…

tu seras « Jamais Content ».

J'ai baissé la tête…

et j'ai oublié le nom que ma mère m'avait donné.

Je l'aimais, ce nom…

Elle souriait, quand elle m'appelait.

J'aimais tellement son sourire.

J'étais bien, avec elle…

Je ne me souciais jamais de l'avenir…

Le présent était si doux ! »

Lavandin déglutit. Les mots… les mots de son maître, incandescents de souffrance, atteignaient son esprit en essaims meurtriers. Il n'y avait là aucune intention de blesser, mais la douleur… la douleur était un feu, et brûlait celui qui lui tendait les mains. Il était si difficile de faire assez de place pour un tel chagrin, de ne pas se fermer, ne pas le rejeter. Il se promit qu'il s'écarterait pourtant, avec douceur, si cela devenait insoutenable, et il se sentit mieux. Il soupira en silence, lentement, et relâcha son corps ; il ferma à demi ses paupières, attentif et compatissant, pour accueillir le flot des mots mêlés de peines.

« Il m'a installé dans le dortoir, avec les autres.

Mes frères y dormaient aussi, mais eux…

ils avaient une chambre à la maison.

Eux, ils voyaient leur mère.

Ils étaient… différents.

Je savais que je n'étais que leur demi-frère…

mais je n'étais pas non plus un orphelin !

J'avais un père, et c'était le même qu'eux !

Et j'aurais pu avoir deux mères…

mais je n’en avais aucune…

aucune…

plus personne ne venait, quand je pleurais…

que des ricanements…

et j’avais tellement mal.

Qu’est-ce qui avait changé ?

Pourquoi riaient-ils de moi ?

Une fois, j’ai tenté de revoir ma mère…

mais elle m’a chassé…

elle m’a mis entre les mains ma poupée…

elle m’a poussé dehors…

elle a fermé la porte.

J’ai compris, depuis…

Présent, j’étais devenu une gêne.

Absent, j’étais la rente que mon père lui versait.

Je suis retourné à l’école.

Ce n’était pas une maison…

mais il n’y avait plus de maison.

Nulle part.

Si même ma maman ne me voulait plus…

qui m’aurait désiré ? »

Sur son visage, la fatigue se mua en épuisement, les larmes coulèrent, et il se plia en deux avec un cri étouffé. Il se laissa tomber de côté, son corps secoué

de sanglots. Il finit par ouvrir les yeux, des yeux usés, vides :

« Je suis devenu le meilleur.

Tant pis s'ils critiquaient…

ils restaient inférieurs !

J'avais fait tellement d'efforts !

Je voulais leur montrer, moi,

que je n'étais pas juste…

pas juste le fils d'une courtisane…

que je portais le sang de mon père…

et que j'en étais digne.

Mais j'avais encore mal !

J'avais toujours mal…

Je passais beaucoup de temps en tête-à-tête avec mon père.

Je comprenais plus vite que les autres…

et il me donnait des cours particuliers.

Je pouvais poser les questions qui m'étaient venues

pendant les cours communs.

Il souriait… et répondait.

Les autres me détestaient. »

Il ferma les yeux, et un spasme le parcourut. Il se raidit, mais son corps vibrait, battu par une tempête indicible. Il finit par retomber, et ouvrit la bouche,

suffoquant, pour chercher de l'air. Puis il se raidit à nouveau. Lavandin détourna les yeux, et il retint ses mains, car son maître n'avait pas besoin d'être consolé, mais de pouvoir dire à quel point il avait souffert. La douceur viendrait quand la douleur lui laisserait un sens. Bleu Nuit poursuivit :

« Un jour, je lui ai… demandé…

quand je serais assez qualifié pour… être…

moi aussi… le maître d'une école.

Je ne pensais pas à mal !

J'étais seulement curieux…

combien de temps encore, à étudier…

assidûment,

avant de l'avoir rejoint ?

Et c'est là que… que… »

Il tremblait, comme si un chien brûlant vif se débattait en lui, cherchant une issue. Il finit par dire :

« … qu'il a dit qu'il ne me lèguerait jamais l'école.

Jamais.

J'étais le plus compétent,

mais je n'étais pas digne…

et je ne pouvais pas le devenir.

Je ne comprenais pas.

Pas digne ? Je ne pouvais pas devenir digne ?

Mais j'avais tellement lutté, Lavandin !

Tellement fait d’efforts !

Comment était-il possible que…

que cela ne suffît pas ?

Qu’est-ce qui pouvait être si énorme

que je ne pouvais en venir à bout ?

C’était tellement…

tellement choquant… »

Il reposa, haletant, puis :

« Je lui ai demandé…

Maître, je vous comprends mal.

Je suis travailleur, comment pourrais-je ne pas réussir ?

Vous l’avez toujours dit :

ne compte pas sur le hasard, mais travaille, et tu réussiras.

Je l’ai fait. Alors, que…

Et… il a répondu…

Jamais Content, tu pourras devenir aussi compétent

que tu le voudras…

cela ne changera jamais ta nature.

Et personne ne lègue son bien au fils d’une courtisane.

Personne.

Jamais.

J’ai baissé la tête, et j’ai retenu mes larmes.

C’était tellement frustrant !

Moi, je faisais de mon mieux, et le meilleur me serait refusé.

Mes frères… mes frères pouvaient être médiocres…

et le succès leur était réservé.

C’était injuste !

C’était cruel !

C’était… absurde.

À quoi bon être méritoire,

si les récompenses étaient déjà distribuées ?

J’avais comme… un moineau dans la poitrine,

un moineau affolé qui se débattait…

qui voulait sortir.

J’ai encore dit :

Père, à quoi bon fréquenter des femmes

si c’est pour rejeter les fils qu’elles vous donnent ?

Allons, Jamais Content…

ne te fais pas plus idiot que tu ne l’es.

Je sais que tu ne t’es jamais intéressé aux filles,

mais cela ne te dispense pas

de connaître le fonctionnement du monde.

Je le connaissais…

mais s’il était idiot !

Pourquoi m’y soumettre ?

Pourquoi ne pas choisir notre voie ?

Pourquoi souffrir avec les autres ?

Pourquoi ?

Il a continué…

Une femme est légitime, ses fils sont les héritiers, les…

continuateurs de la lignée paternelle.

Les autres femmes…

ne sont là que…

pour ravir l’homme,

Mais c’est de ma mère qu’il parlait !

Et moi ?

Il m’oubliait ?

Il n’y avait eu que lui ?

et si elles enfantent…

leurs rejetons ne sont…

que des à-côtés du plaisir.

Je ne pouvais pas relever la tête.

Le moineau avait envahi ma bouche,

et son sang coulait par mes yeux.

Il a dit encore…

De telles créatures peuvent être laissées à la mort,

ou à une vie sans honneur aux côtés de leur mère.

L'honneur…

l'honneur ne m'avait jamais rendu heureux !

J'avais fait tout ce qui était exigé de moi,

Et j'avais seulement souffert.

Ils peuvent également être recueillis, et traités avec bonté.

Ils peuvent apprendre de quoi mener une vie honorable.

Mais je constate

qu'ils peuvent aussi oublier

quelle est leur place.

Je me suis prosterné, et j'ai dit :

Merci pour cette leçon, p… maître.

Il a répondu :

Tu apprends vite, Jamais Content.

Je pense qu'il est effectivement plus…

opportun !

de m'appeler ainsi,

et seulement… ainsi,

désormais.

Je suis resté incliné, pour cacher mes larmes.

J’avais tellement espéré être récompensé un jour !

Il a fini par dire :

Je regrette que cette leçon ait été nécessaire, Jamais Content.

Va rejoindre les autres au dortoir,

et envoie-moi mes fils.

Eux aussi doivent savoir comment te considérer.

Dans ton cas, l’excellence pourrait être un défaut,

car elle trouble les rôles.

Les rôles ? Les rôles ? !

Je n’étais pas un rôle ! J’étais moi…

Je ne voulais pas d’un rôle…

mais il n’y avait rien d’autre,

rien que le… vide.

J’ai transmis le message…

mais je ne suis pas resté au dortoir.

Je ne pouvais pas…

pas supporter leurs regards.

Ils savaient que j’avais pleuré,

que je n’étais pas aussi fort que d’habitude…

J’ai fui.

Je suis descendu dans le jardin.

Je me suis pelotonné sous le rhododendron,

et j’ai pleuré.

Je me souviens… le sol était rose de corolles…

et la mousse était si verte.

J’ai pris une fleur entre mes doigts…

et j’ai pensé qu’il lui suffisait d’être belle

pour être appréciée.

Personne ne lui demandait le nom de sa mère.

Personne ne lui tenait rigueur de ses origines.

Je l’ai reposée, parce que je ne voulais pas l’écraser.

J’ai serré les poings, et j’ai encore pleuré…

Quand je suis revenu au dortoir,

quelqu’un avait pissé sur mon duvet.

L’un de mes frères m’a regardé, et il a dit :

Tu fuis d’en haut, tu fuis d’en bas…

tu es un vrai petit cochon !

Je n’ai pu le frapper qu’une fois

avant que les autres m’immobilisent,

et me jettent au sol.

Ils m’ont battu…

et puis mon frère m’a relevé la tête…

pour voir si j’avais mal.

J’avais mal…

mais je l'ai regardé, et il a reculé.

Les autres m'ont lâché…

Je n'avais pas d'avenir,

mais je restait le meilleur…

j'ai ricané.

Je n'ai pas pu dormir.

Je les détestais.

Ça ne leur suffisait pas, que tous mes efforts soient vains ?

Il fallait me piétiner, en plus ?

J'ai regardé le plafond toute la nuit,

une petite fente dans le bois…

et je me suis concentré…

le lendemain matin, ils s'étaient tous compissés.

Tous.

Ils se sont plaints au maître…

il s'est contenté de visiter le dortoir,

et d'envoyer toutes les couettes chez le blanchisseur. »

Bleu Nuit eut un sourire triste et las.

« Il a seulement remarqué :

Jamais Content, tu devrais dormir sous ta couette…

tu risques de prendre froid.

Je me suis incliné, en signe de gratitude.

J'entendais mon frère grincer des dents,

et j'étais heureux de savoir qu'il lui en manquait.

J'avais frappé fort.

Ensuite… j'ai serré les dents,

j'ai souri,

et j'ai tenu bon.

Je n'avais pas le choix…

je n'en savais pas assez pour me débrouiller seul.

Je ne pouvais pas partir.

Mais… comme j'aurais voulu m'enfuir !

N'importe où !

Mais mes frères… mes frères me raillaient.

Et celui qui allait hériter de l'école répétait :

Je me réjouis, Jamais Content.

Je me réjouis de t'avoir pour disciple.

Alors, tu obéiras, que cela te plaise ou non,

parce que je serai le maître.

Il ne sera plus question de tenter de nous surpasser

par ta compétence.

Je me réjouis, oui.

Tu ne pourras plus jamais oublier que tu es inférieur.

Plus jamais…

Comme si je pouvais l’oublier !

J’étais fou de rage…

mais j’étais impuissant.

Je n’ai plus vu plus passer les jours.

Je ne savais pas s’il faisait beau ou pas.

Il y avait seulement, parfois,

le bleu du crépuscule pour attirer mon regard.

J’étais harcelé…

Ils me démolissaient pour gagner les faveurs de mon frère.

C’était le rappel incessant de ma condition,

C’était le poids de leur mépris,

C’était la certitude que la moindre faiblesse…

serait exploitée pour m’abattre…

J’avais peur… j’avais tellement peur d’eux !

Mais je mordais, et ils reculaient.

Mais j’étais fatigué, fatigué de me battre…

Seul le maître me jugeait équitablement…

mais à quoi bon ?

C’était seulement…

C’était quand je trouvais refuge sous le rhododendron

que je me souvenais

que le jugement du maître m’était précieux.

Grâce à lui, je saurais quand je serais prêt,

prêt à quitter l’école.

J’allais m’en aller, Lavandin…

J’allais m’en aller…

dès que je le pourrais.

Je ne prendrais pas un coup de trop

J’irais loin, très loin d’eux

Ils ne me verraient plus jamais pleurer.

J’irais là où personne ne me connaissait,

Là où personne ne saurait,

Là où je n’aurais pas encore de nom. »

Lavandin attendit que le soulagement s’éteignît dans les yeux de Bleu Nuit, puis il s’étonna :

– Mais, sous le rhododendron… ils ne pouvaient pas vous y rejoindre ?

L’exorciste eut un sourire rêveur.

– C’était un enchantement que j’avais réalisé avec mon… avec le maître. Il n’a jamais rompu. Chaque nuit, je me levais pour le renforcer. Et quelques fois, j’ai pensé que… j’ai pensé qu’il m’aidait. Mais je n’ai jamais pu en être certain.

Il se tut, le temps de goûter son souvenir.

– Quand j’ai été prêt, je suis parti. J’étais sûr de moi, comme exorciste, car j’avais déjà officié avec

succès, j'étais déjà payé suffisamment pour vivre. Mais comme personne… j'étais convaincu que les gens ne voyaient en moi qu'un outil, bon à prendre, puis à jeter.

– Et vous avez fui les femmes ?

– Lesquelles ? Celles comme ma mère… ou celles que je ne pouvais pas épouser, faute de beau-père, faute de belle-mère à leur présenter ?

Il se tut, puis murmura :

– Maintenant, Lavandin… maintenant, je pense que tu as raison. J'aurais pu trouver une place bien plus tôt… mais je ne savais aimer que les orphelins que je recueillais, à qui j'apprenais un métier… et qui m'offraient leur sourire, leur goût de vivre revenu, leur espoir d'une vie meilleure.

Le jeune homme le serra contre lui. Bleu Nuit n'avait jamais osé fréquenter ses égaux, mais, à ses inférieurs, il avait donné tout ce qu'il avait pu trouver en lui, et c'était beaucoup. Il caressa doucement les cheveux de son maître. Il avait été bon d'étudier sous sa conduite, car il n'avait pas toléré la moindre violence entre ses disciples. Il avait écouté patiemment leurs doléances, trouvé des solutions qui satisfaisaient tout le monde, et leur avait appris à dialoguer sans son aide. Et, surtout, il avait récompensé et l'effort, par ses encouragements ; et le mérite, par ses félicitations. Il n'y avait eu dans l'école ni jalousie, ni méchanceté, ni découragement. Chacun avait suivi son chemin aussi loin qu'il l'avait désiré. Et si certains n'avaient pas éclos, ce n'était pas

faute de soins.

Lavandin soupira en regardant Bleu Nuit s'essuyer les joues de sa manche : si les humains ne toléraient pas même l'excellence de leurs frères, pas étonnant qu'ils eussent éliminé les Seferneith. L'excellence… il retint un sourire comme il se demandait ce que son maître serait devenu s'il était resté avec sa mère, la courtisane. Prostitué ou travesti, probablement… mais il le préférait de très loin dans sa robe d'exorciste… chaste encore, et prêt à aimer quiconque voudrait bien de lui, et saurait le rassurer. Il caressa la joue de Bleu Nuit, et se réjouit de l'avoir accueilli et écouté, car ils s'étaient rapprochés. Comment aurait-il touché son corps, s'il n'acceptait pas son cœur ? Comme une chair morte… dont il ne voulait pas.

– Maître, je suis heureux que vous m'ayez confié tout cela. Vous avez tant souffert !

– N'exagérons rien, Lavandin.

– Bien. Comment le diriez-vous ?

L'exorciste réfléchit, puis s'écroula en sanglots ; son élève le caressa doucement.

– Je suis désolé, Lavandin. C'est parfaitement exact. J'ai atrocement souffert d'être le fils de mon père, j'ai enduré la présence de mes condisciples, j'ai survécu… mais dans quel état ?

– Vous avez fait de votre mieux.

– De mon mieux ? J'ai tué tous mes disciples,

parce que je m'étais cru capable de les aider avant de m'aider moi-même ! J'ai détruit leurs vies !

Lavandin le berça doucement, puis rappela :

– Vous n'êtes pas le seul en cause.

– Vraiment ? Qui pouvait me soigner, si je ne décidais pas de guérir ?

– Maître… vous n'êtes pas le seul à avoir cru qu'il suffisait de changer votre façon de vivre pour aller bien… qui a envie d'accepter qu'il ne suffit pas d'avoir survécu pour savoir exister ?

– C'est vrai. Mais c'est tellement contrariant ! Quand j'ai quitté Deux-Rivières, je pensais en avoir fini avec mon passé… c'était loin d'être le cas.

– Votre passé… il vous avait fragilisé, et vous rendait si vulnérable. Mais qui vous aurait pris en pitié, épargné, et chéri au point de vous guérir, plutôt que d'utiliser vos failles pour vous exploiter ? Vous ne pouviez pas montrer votre faiblesse.

– Non. Ils m'auraient asservi, détruit.

– Et même à Trois-Ponts…

– Je n'ai pas pris le temps. Quand j'étais seul, j'ai préféré lire, expérimenter, pour m'améliorer encore ; ou tenter de me détendre.

– Je voudrais que vous me pardonniez, maître.

– Que je te pardonne ? Mais quoi ?

– Nous ne vous avons jamais laissé la place d'être vous-même. Nous avons voulu un père, un maître, un

roc auquel nous ancrer. Qui vous a jamais demandé ce que vous ressentiez ? Et moi… j'avais tellement besoin de vous pour me construire… il a fallu tant d'années avant que j'aille assez bien pour pouvoir entendre enfin votre souffrance ! Et tout ce temps… tout ce temps… vous l'avez endurée, sans personne à qui vous confier.

– Lavandin… je t'ai donné ce que je n'avais pas eu, et j'étais si heureux, si heureux d'en avoir envie ! J'aurais détesté m'aigrir, j'aurais détesté infliger à autrui ce que j'avais subi !

Le jeune homme prit le visage de Bleu Nuit entre ses mains, et, très doucement, déposa un baiser sur son front.

– Maintenant, vous avez le temps. Maintenant, vous avez l'espace. Maintenant, vous êtes entouré d'amis qui vous aideront. Profitez-en… s'il vous plaît.

L'exorciste l'étreignit, et murmura :

– Lavandin… je préférerai toujours te savoir en vie que te savoir à mes côtés. Mais je… je me sens si bien, quand tu es avec moi. Les joies de certains m'indiffèrent… mais la tienne… elle coule dans mon cœur, elle me touche tellement. C'est promis, Lavandin, c'est promis. Je ferai tout ce que je pourrai pour me libérer du passé.

– Merci. À quoi bon être une si belle graine, si c'est pour ne jamais pousser ?

– J'attendais…

Bleu Nuit regarda le jardin, et sourit.

– J’attendais la terre douce, l’air tiède, le soleil et l’amour. J’attendais l’eau… et le printemps. Ils sont venus, et je n’ai pas su les voir. Je ne sais toujours pas, d’ailleurs… mais je saurai.

Lavandin se retira, souriant, et conserva précieusement le souvenir des derniers mots de son maître, que celui-ci avait dits de tout son être.

*

Lavandin accompagna Bleu Nuit jusqu’à un pavillon tout couvert de roses jaunes, et ils s’assirent. L’exorciste resta silencieux, et caressa sa ceinture, d’un geste hésitant ; puis il y déposa des pétales, un à un, comme des empreintes de pas. Le jeune homme remarqua :

– Maître… vous semblez triste.

– Je le suis, Lavandin. Tu t’es merveilleusement bien occupé de moi ces derniers temps, mais je m’étonnais d’avoir si peu vu Verte Bruine, Rouge Cerise… et même Lotus Mauve.

– Ils sont… occupés.

– Occupés… Lavandin… se passerait-il quelque chose que je désapprouverais ?

– Ce n’est pas exclu, maître. Mais est-il nécessaire de vous en parler, alors que vous n’avez pas la force d’y changer quoi que ce soit ?

– Je n’ai peut-être pas la force de m’y opposer, mais je ne vois pas pourquoi je leur épargnerais

l'expression de mon désaccord.

– Si cela peut vous faire plaisir, maître…

Bleu Nuit détourna les yeux, puis murmura :

– Je n'en sais rien, Lavandin. Si Verte Bruine le fait, c'est qu'il a de bonnes raisons de le faire. Et je… je sais qu'il tient compte de mes sentiments et de mes préférences. Alors… non, je n'ai pas envie de lui infliger mon mécontentement.

– Merci pour lui, maître… néanmoins… je commence à vous connaître… et je crains de vous entendre me dire quelque chose comme…

– « Ah ! Si seulement je m'y étais intéressé… j'aurais sûrement pu les empêcher de… »

– C'est cela.

– C'est tristement probable, en effet… alors, vas-y. Explique-moi ce qui se passe, s'il te plaît. Je promets de rester le plus calme possible.

– Voilà qui ne vous engage guère…

– Cela vaut mieux que de décevoir, non ? Et puis, je me sens las. Je vois mal avec quelle énergie je m'énerverais.

Lavandin sourit, choisit ses mots avec soin, et expliqua à Bleu Nuit ce que faisaient les Seferneith. L'exorciste pâlit, ferma les yeux le temps de humer l'air, se leva sans être aidé, et traversa le jardin d'un pas décidé. Le jeune homme le suivit, craignant qu'il épuisât ses forces et s'écroulât, mais il n'en fut rien. Petite Pomme les vit passer, et fit un geste admiratif

de la main, car pour une belle colère, c'était une belle colère ; mais elle évita de se mettre sur le chemin de Bleu Nuit, car il avait une tête à décapiter les taupes à coups de bottes.

L'exorciste s'arrêta sur un petit pont de marbre dont le dos arrondi dominait les environs, et observa l'œuvre accomplie en son absence. À la verticale du fleuve coulant sous le jardin, des cercles aussi larges que les flots avaient été délimités, puis labourés en spirale pour en faire des platebandes. Sur chacune, le rituel était à un stade différent, et il l'étudia, les mâchoires serrées et le regard dur.

La première platebande semblait normale, et des fleurs se suivaient tout le long de la spirale. Sur les suivantes, les plantes se retournaient peu à peu, laissant apparaître des racines noircies, rabougries de rage contenue et de malveillance muette. Ainsi exposées, elles enflaient, se tordaient, jusqu'à devenir hideuses, gorgées de la haine des mourants, de leurs désirs de vengeance et de destruction ; puis elles sombraient, ne laissant que le sol nu. Patiemment, les jardiniers et les servantes plongeaient leurs mains dans la terre meuble, et remettaient les plantes à l'endroit, mais sans les ramener à la surface. À quoi bon ? Leurs feuilles s'étaient flétries, leurs pétales devenus sanie avaient été bus par l'humus. La platebande restait déserte quelque temps. Mais, un peu plus loin, des pousses immaculées surgissaient de terre, et, plus loin encore, elles verdissaient, s'épanouissaient, avant de basculer à nouveau pour révéler des racines noircies dégouttant de poison, aux

formes torturées.

Bleu Nuit réalisa que chaque platebande était inclinée vers le centre, et la spirale aboutissait à un trou qui s'ouvrait sur le fleuve. Les sentiments néfastes s'y engloutissaient, et les flots les emportaient à la façon d'un caniveau. Mais les parfums des fleurs épanouies s'élevaient lentement vers les bords du cercle. C'étaient des senteurs attirantes, lénifiantes, qui apportaient l'oubli et le pardon, ou plutôt… qui étouffaient les sentiments et qui dissipaient les pensées. Il fut tenté de déchiqueter les corolles, il maudit leurs couleurs, leur fraîcheur, leurs formes parfaites… et le vent qui les emportait au loin, qui en empoisonnait toute l'humanité !

– Voilà donc le bâillon de nos pairs, et les liens qui les entravent… de la terre noire et des fleurs aux parfums impérieux !

– Maître… il s'agit seulement d'éviter la formation de nouveaux spectres destructeurs, et je le comprends ! Vous n'étiez plus en état de nous protéger… et je n'en ai pas les moyens.

– Alors, ils font pousser les fleurs de la torpeur, ils mêlent leurs senteurs à l'air lui-même… et tous ceux qu'elles effleurent s'éteignent de leur vivant ! Aucune chance, en effet, qu'ils deviennent des spectres !

– Est-ce un mal ?

– Le résultat me convient, Lavandin, mais pas la méthode ! Disparaître ainsi, sans être regretté, sans même se regretter soi-même, faute d'éprouver un

quelconque sentiment !

– Si vous voulez hurler, maître… faites-le sans moi. Mais si vous avez besoin de mon bras, ou de mes attentions, appelez-moi.

Il s'éloigna, et alla examiner les branches souples d'un osier. Bleu Nuit se mordit les lèvres. Le vent lui apporta le chant des jardiniers qui retournaient les fleurs, et celui des servantes qui leur répondaient. C'était un chant courant parmi les paysans, un chant d'amour et de vie, un hymne à la fertilité et au plaisir. Il serra et desserra les poings, indécis, puis il avisa Lotus Mauve qui le regardait avec amusement et se penchait à l'oreille de Verte Bruine pour murmurer une narquoiserie qui fit sourire le lettré. L'exorciste descendit du pont, se campa face au guérisseur, et désigna les platebandes du doigt :

– Ça ! C'est inqualifiable !

– Si vous le dites. Mais je suis certain que vous parviendrez à préciser votre propos.

– Vous auriez pu m'attendre ! C'est avec des mourants et des spectres que vous jouez !

– Je ne joue pas, je travaille. Et pour ce faire, j'ai copié quelques-uns de vos moyens, comme vous l'aviez fait des miens. Vous ne l'avez pas remarqué, car j'ai amélioré votre technique.

– Vous… vous auriez pu me demander mon avis !

– Pourquoi faire ? D'une part, le mien me suffit. D'autre part, je vous assure que votre opinion faisait

partie de ce que je vous ai emprunté. J'ai pu hésiter, me morfondre, m'insulter moi-même… et je vous avoue que c'était plaisant.

– Vous… vous m'avez fait participer à cette abomination, même indirectement.

– Mais non, si peu ! Je vous ai laissé votre amour des bottes et des vêtements raides et lourds comme une écorce ; et je vous ai parodié le moins possible, même si cela ne pouvait que vous améliorer.

Bleu Nuit respira profondément, puis :

– Oublions vos méthodes, et parlons du résultat.

– J'en serai ravi.

– Vous les privez de leur colère, alors qu'elle est justifiée ! Ils ont toutes les raisons d'être furieux !

– Oh, je n'en doute pas. Mais ce qui me dérange, c'est ce qu'ils font quand ils s'énervent, voyez-vous ?

– Mais…

– Je les prive de leurs moyens de nuire, Bleu Nuit, maintenant et à jamais. Pourquoi leur accorderais-je la possibilité de détruire une petite dernière fois avant de s'en aller ?

– Mais… parce que… c'est ce qu'ils veulent faire !

– Ah, Bleu Nuit, heureusement que je connais vos opinions aussi bien que vous-même ! Je vais le dire à votre façon, d'accord ?

Il prit un air mortellement sérieux, puis énonça :

– Détruire le monde, c'est mal. Ça fait de la peine

aux oiseaux, aux fleurs et aux lapins. Je ne vois pas pourquoi je tolérerais le mal, si je puis l'empêcher !

– Tolérer le… c'est de liberté que nous parlons !

– La liberté de nuire n'existe pas. Je ne les laisserai jamais se défouler à nos dépens. S'ils ne savent pas se relaxer, c'est leur problème.

– D'accord, mais il n'est pas nécessaire de les brimer ainsi ! J'ai déjà calmé leurs regrets, je pourrais recommencer !

– À d'autres ! Vous n'êtes pas rétabli, et cela vous tuerait.

– N'avez-vous pas dit que je me renforçais à mesure qu'il y avait plus de vie libre ?

– M'oui. Mais la rancœur des humains augmente, elle aussi. Égalité.

– J'ai le droit de prendre ce risque !

– Non. En tant que médecin, je suis au regret de modérer vos penchants suicidaires. J'ai déjà eu le chagrin de vous voir survivre une fois, et je ne tiens pas à répéter cette souffrance. Une succession trop rapide de folles espérances et de déceptions cruelles pourrait me mener à la dépression, et il n'en est pas question.

Bleu Nuit se tourna vers Verte Bruine pour demander son aide, mais il ne le vit pas. Il réalisa alors que son maître s'était agenouillé à côté de lui, et regardait sa robe avec beaucoup d'attention.

– Maître, que faites-vous ?

– Eh bien… j'attends. Je suis aussi coupable que Lotus Mauve, j'ai donc droit à ma part de rancœur. Mais si vous tenez à lui en donner l'intégralité, je ne vais pas vous contrarier… La colère est un torrent qui a ses lits favoris…

– Ah… mais pourquoi vous agenouiller ?

– Oh ! Je n'aime pas rester inoccupé. Alors, je me suis demandé ce qu'il y avait à faire dans les environs. J'ai donc compté les lapins de votre robe, et maintenant, je cherche à déterminer s'il est possible de leur apprendre à faire le beau.

– Et qu'en pensez-vous ? Est-ce réalisable ?

Le lettré sourit à Bleu Nuit, et celui-ci eut envie de le gifler : des lapins ! Verte Bruine s'intéressait aux prouesses éventuelles de lapins de tissu, alors qu'ils étaient en train de discuter de la dignité de l'humanité à l'agonie. Il eut soudain envie de l'étrangler, mais le voir ainsi accroupi, avec sur le visage un sourire d'enfant patient, fit tomber sa colère. Il dit, avec autant de douceur qu'il le put :

– Maître, je pense qu'il serait utile que vous participiez à notre conversation.

– Quelle conversation ? demanda Lotus Mauve. Elle n'a pas encore commencé.

– Mais… nous venons de nous…

– Vous venez de vous énerver, et de me gâcher l'après-midi. Ce n'est pas ce que j'appelle converser. Quand vous aurez nommé votre souffrance, nous

pourrons chercher comment l’apaiser. Mais avant cela… autant que Verte Bruine joue avec les lapins. De toute manière, il ne va certainement pas appuyer votre opinion, car il ne la partage pas. C’est votre rage qui s’exprime, et même en mourant, il n’en éprouvait pas. Comment pourrait-il joindre ses mots aux vôtres ?

Bleu Nuit pâlit, regarda autour de lui, gêné, puis se tourna vers eux :

– Je vous présente mes excuses à tous les deux. Je me suis montré d’une agressivité…

Ils lui sourirent, et il murmura :

– Je souffre de voir mes semblables privés de sentiments et d’initiative, de réflexion et de liberté. Je voudrais… je voudrais être certain qu’il n’y a pas d’autre solution. Et même ainsi…

Il essuya ses larmes dans sa manche, et Lotus Mauve compléta doucement :

– Même ainsi, c’est attristant.

– Oui.

– Personne ne le nie, Bleu Nuit, et les mains que vous m’avez laissées sont là pour vous consoler.

L’exorciste se blottit contre le guérisseur. Celui-ci fit couler sur lui des ruisselets de douceur, tout chargés de pétales qui s’accumulaient dans chaque creux, y faisant naître une tendre chaleur. Quand il se sentit mieux, Bleu Nuit se redressa, et accepta la tisane que Verte Bruine lui tendait. Le lettré rappela :

– L’humanité a soif de vengeance, Bleu Nuit. Vous-même, vous venez d’agresser Lotus Mauve, plutôt que de chercher une solution.

– Je le reconnais.

– Nous avons choisi d’accepter votre comportement, parce que nous le pensions utile. Mais nous n’avons aucun intérêt à tolérer les spectres furieux de vos pairs, car leur haine est telle qu’elle pourrait nous tuer.

– C’est possible, mais ce n’est pas certain. Cela vaut-il de les priver de leurs sentiments et de leur liberté ?

Le guérisseur leva les yeux au ciel :

– Évidemment que cela le vaut ! Leurs sentiments sont médiocres, et leur liberté, mal utilisée ! Peu importent qu’ils en soient privés !

– Vous généralisez !

– Vraiment ? Vous pouvez me présenter une exception ?

Verte Bruine soupira, et fit un geste en direction des lapins blancs qui couraient sur la robe de Bleu Nuit.

– Vous disiez, maître ?

– Laissez-vous un enfant jouer avec un sabre ?

– Non ! C’est trop dangereux.

– Les sentiments ne le sont pas moins, et vous le savez très bien. Chaque humain a un arsenal dans le

cœur.

L’exorciste revit les yeux suppliants de son frère sacrifié à Manis, et se sentit nauséeux. Le lettré continua :

– Si les humains avaient veillé à extirper de leur cœur les plus dangereuses des émotions, je les laisserais libres, car ils pourraient s’exprimer pleinement tout en restant inoffensifs. Mais en l’état… leur spontanéité est beaucoup trop nuisible.

– S’ils sont guidés, s’ils sont raisonnés, ils peuvent faire les bons choix. Ils ont besoin d’être écoutés, accueillis, apaisés…

– Je le sais, Bleu Nuit, vous m’avez raconté ce que vous avez dit aux spectres déchaînés. Mais, tout cela, ils auraient dû l’apprendre de leur vivant, et s’en convaincre si fortement que l’injustice et la mort ne le leur auraient pas fait oublier.

– En d’autres termes, fit le guérisseur, il est trop tard. Ils ont vécu irresponsables, ils mourront sous tutelle.

– Bleu Nuit, je comprends que vous préfériez les raisonner, faire appel à ce qu’il y a de meilleur en eux, plutôt que de les mutiler. Mais Lotus Mauve a raison : il est trop tard, la tâche dépasse largement vos moyens. Vous ne pouvez pas être partout, et nous ne pouvons pas espérer qu’il reste un exorciste pour apaiser chaque fureur. Nous devons éviter qu’elle naisse.

Bleu Nuit murmura :

– Je ne peux pas le nier… et je ne vois pas que faire d'autre. Nous pourrions les laisser libres de haïr, et empêcher seulement qu'ils fassent naître des spectres… mais les imaginer se tordant de rage impuissante, agonisant en crachant des malédictions… est-ce vraiment préférable ? J'aimerais juste que ceux qui pourraient mourir avec la même douceur que vous soient libres de le faire.

– Mais, Bleu Nuit, ils le sont. Comment les fleurs de mon jardin pouvaient-elles les priver du meilleur d'eux-mêmes ?

L'exorciste étudia les platebandes, et pleura, car sa fureur lui avait caché la bonté et le respect des senteurs que le vent emportait. Il étreignit Verte Bruine.

– Je voulais seulement nous prémunir du pire, Bleu Nuit, vous… et moi. Vous savez les raisonner, mais à quel prix ? Ne m'obligez pas à vous veiller une seconde fois, sans savoir si vous ouvrirez les yeux, ou s'il faudra vous enterrer, et graver votre stèle.

Bleu Nuit regarda le mince visage brun, et y lut la tristesse et l'inquiétude.

– Je suis désolé, maître, désolé que mes pairs vous aient obligé à intervenir dans leurs vies… désolé d'être de ces fauves qu'il faut abrutir et encager.

– Alors, pleurez. C'est tout ce que j'ai à vous proposer.

– Non… ce n'est pas tout. Je vous avais demandé de protéger le jardin contre la fureur des miens, et

vous l'avez fait mieux que je ne pouvais l'imaginer.

Lotus Mauve soupira :

– Eh bien ! Je suis heureux que tout s'arrange… j'avais l'impression d'avoir par trop bâclé votre éducation, à force de vous maltraiter pendant chaque leçon. Je n'aurais pas aimé devoir vous droguer, vous aussi.

Ils se sourirent, et Verte Bruine remit à leur place les lapins qui décoraient le dos de la robe de Bleu Nuit. C'étaient de braves petites images, et elles saluaient très joliment de leurs longues oreilles blanches. Il conclut :

– Bien ! Nous allons donc pouvoir nous remettre au travail.

– Puis-je vous être utile ?

– Le plus simple est d'essayer…

Ils s'assirent près du cercle où jardiniers et servantes retournaient les fleurs, et, quand le chœur eut fini de reprendre le dernier couplet, le lettré en inventa un autre, si grivois que l'exorciste devint rouge vif.

– Je… je comprends mal l'objet de ce…

– Ils sont en train de faire triompher la vie sur la mort, Bleu Nuit, ce qui demande un moral parfait. Nous l'entretenons, voilà tout.

– Vous ne feriez pas jouir votre pire ennemi, n'est-ce pas ? Et vous ne souhaiteriez pas une vie longue et heureuse, et une descendance abondante, au loup qui

vous dévore ?

– Non, en effet.

Il écouta quelques instants les chants évocateurs, espéra s'y faire, puis réalisa que jardiniers et servantes y ajoutaient leurs variations et se faisaient des clins d'œil complices. L'air semblait vibrant de désir, et il demanda :

– Vous allez continuer longtemps ?

– Jusqu'à la nuit. Après cela, ils mangeront tous ensemble… puis ils passeront à la mise en pratique des plus jolis couplets.

– Bien. Dans ce cas, je vais me rendre utile à ma manière.

Il se leva avec peine, sa fatigue revenue. Lotus Mauve s'enquit :

– Et puis-je savoir comment vous vous y prendrez ?

– Oui. Je tiendrai compagnie à votre baignoire. Elle n'est pas habituée à rester seule si longtemps, la pauvre.

Les deux Seferneith éclatèrent de rire, et Lavandin prit le bras de son maître en souriant. Il avait été plaisant d'admirer les servantes penchées sur leur travail, car elles savaient choisir leurs décolletés et leurs gilets moulants, mais il serait ravi d'aider Bleu Nuit à prendre un bain, d'autant que la baignoire était bien assez grande pour deux. Il regarda avec plaisir les longues mèches noires de l'exorciste, et se

réjouit d’y passer les doigts.

VIII – Le chant des pierres

Bleu Nuit reposa son livre, et regarda Lotus Mauve qui se tenait devant lui, gracieux, mais les traits tirés et vides au point que l'exorciste crut un instant voir un linceul et non un visage. Il demanda doucement :

– Que puis-je faire pour vous ?

Le guérisseur lui sourit.

– Je vais très prochainement devenir incapable de m'occuper de moi-même. J'ai pensé vous demander votre aide, puisque vous me semblez le plus habitué à vous occuper de spectres diaphanes et autres morts-vivants.

Bleu Nuit déglutit avec difficulté.

– Vous… vous ne pensez pas mourir ?

– Oh ! Non. J'ai souffert de sentir la vie maltraitée en chaque humain, souillée par leur nature même. J'ai vacillé quand, non contents d'être imparfaits, ils se faisaient du mal les uns aux autres. Mais mourir avec eux ? Ce serait perdre de vue l'essentiel…

Il prit un air ravi et tendre, et l'exorciste demanda :

– Et quel est-il ?

– Quand un humain meurt, Bleu Nuit, la vie libérée s'étend autour de lui, elle laisse choir les scories qui l'avaient dénaturée, et elle reprend sa

course à travers le monde, saine et florissante. Les fleuves de vie enflent à nouveau, Bleu Nuit. Je les sens sous mes doigts, ils viennent à mon appel et embellissent le jardin.

Il ôta un gant, et tendit la main vers un buisson. L'exorciste ne vit rien d'abord, puis Lotus Mauve eut un petit geste du poignet, et le buisson se couvrit d'yeux noirs et bleus sur un fond d'un rouge intense, des yeux qui clignaient, des yeux veloutés et vibrants. Bleu Nuit dit :

Où seules les feuilles s'étaient tenues

Fleurissent les yeux des papillons,

Qu'un vol silencieux les emmène

L'œil croit leurs ailes refermées.

Anxieux, il contemple le buisson

Guettant le retour des couleurs,

Mais seuls de timides bourgeons

Atténueront sa déception…

À moins qu'une main souveraine

Ne fasse renaître la splendeur.

Le guérisseur sourit.

– Bientôt, Bleu Nuit, ce jardin ne sera plus seulement la trace du pinceau de Verte Bruine sur la chair de quelques prisonniers, ni même le résultat d'un enchantement brillant. Les fleuves de vie s'y glisseront, se mêleront à la sève, feront verdir les feuilles. Les pétales qui se défroisseront seront plus

frais, plus colorés, plus ravissants qu'ils ne l'ont jamais été. Et même vous, vous vous sentirez vivre.

L'exorciste soupira, car il faudrait pour cela apprendre à fleurir sur des cendres qui avaient eu visage humain, et non se noyer dans le chagrin.

– En quoi consiste l'aide que vous me demandez ?

– Je vous l'ai dit : je ne pourrai plus m'occuper de moi-même. J'aurai besoin de soins. Je pourrais mourir si j'étais négligé ; mais, maniaque comme vous l'êtes… c'est si peu probable !

– Merci de votre confiance, Lotus Mauve. Mais si j'ai bien compris vos leçons… il me faudrait une petite gratification pour consentir un tel effort. Quelle serait-elle ?

– Si je survis, vous saurez comment je me comporte quand je ne suis pas poussé à bout.

– Ça, ce serait plaisant, en effet.

– Et il y a plus… Verte Bruine… a-t-il donné son amitié à un monstre, chérit-il sans discernement, est-il totalement immoral ? Ou m'aime-t-il en souvenir du passé, tout en étant chagriné par mon comportement ? Qui est votre maître, Bleu Nuit ?

L'exorciste regarda un papillon attardé cligner de ses grands yeux bleus, et s'avoua qu'il avait été troublé par la tolérance du lettré à l'égard de Lotus Mauve, au point de le soupçonner de laxisme. En outre… il s'était senti abandonné, car son maître ne l'avait pas protégé de l'ami qu'il lui imposait. Une

fois de plus, il s'était trouvé disciple en butte à l'hostilité de condisciples. Une fois de plus, il en avait souffert. Certes, Verte Bruine avait empêché le guérisseur de le manipuler directement, mais… Il se reprit, car il détestait douter. Et à quoi bon ? Il aimait le lettré, et c'était tout ce qui comptait. Quant à Lotus Mauve… il ne pouvait plus jurer qu'il ne le regretterait pas.

– Je vous aiderai… si cela ne nuit à personne.

– Ça… ce n'est pas moi qui créerai le rituel, mais Verte Bruine. Vous lui demanderez vous-même si cela peut nuire. Vous verrez bien s'il vous répond…

Il emmena Bleu Nuit jusqu'à l'endroit qu'il avait choisi. Ils creusèrent une fosse ensemble, c'est-à-dire que l'exorciste creusa et que Lotus Mauve lui infusa savamment l'envie de mener à bien sa tâche et la joie de rendre service. Bleu Nuit savait parfaitement que le maniement de la pelle ne l'avait jamais plongé dans l'euphorie jusque-là, mais il ne fit aucune remarque. Tant que le guérisseur lui facilitait le travail, il n'allait pas refuser son influence. Ils disposèrent un grand brûle-parfum au fond du trou, et Lotus Mauve remit à l'exorciste de nombreux sachets de tissu brodé, fermés de rubans et de pendeloques.

– Ils sont beaux comme des cadeaux.

– Vous m'en ferez un chaque fois que vous remplirez le brûle-parfum, et je puis vous garantir que votre petit effort amènera un gros bénéfice.

Verte Bruine se joignit à eux. Il avait troqué sa robe de soie jaune contre une tenue d'un vert pâle sur laquelle s'entrelaçaient des feuilles vert sombre et de grandes fleurs mauves rehaussées d'argent. Ses cheveux étaient noués en un chignon à deux boucles, et la broche d'argent qui les retenait était ornée d'une corolle d'hibiscus, mauve elle aussi, son cœur d'un pourpre foncé. En voyant son maître ainsi paré des couleurs de Lotus Mauve, Bleu Nuit se sentit à la fois chagriné et curieusement soulagé, comme si cet emprunt les purifiait. Du dos de la main, le lettré caressa la joue de son élève :

– Le fait que j'aime un être, Bleu Nuit, ne signifie pas que j'adopte ses vices… la différence n'est pas une distance, alors pourquoi la supprimer à tout prix ?

L'exorciste serra la main de Verte Bruine contre sa joue, heureux de la sentir si douce et si chaude :

– Votre main… je suis si heureux d'avoir pu la saisir, et de vous avoir rejoint.

Il la relâcha. Le lettré s'agenouilla, et tourna sa paume droite vers le ciel. Il éleva son pouce, son index et son majeur, dont les pointes délimitèrent un triangle, et ses ongles chatoyèrent d'un nacre rosé. Entre ses doigts, la lumière du jour ralentit, s'épaissit, se colora jusqu'à devenir une fleur de verre translucide, un magnolia laqué de pluie. Il la considéra, et la corolle se condensa en une petite coupelle d'argent, en équilibre sur le bout de ses doigts. Il fit délicatement tournoyer son poignet,

laissa le récipient glisser au sol comme s'il s'y posait ; il l'emplit d'eau, resta immobile un long instant, puis se releva souplement, d'un souffle, tenant sa main à la verticale du liquide ; ses ongles miroitaient, des étangs sous la lune.

Lentement, l'eau se déforma et étendit vers lui le long corps argenté d'un serpent aux yeux améthyste. Verte Bruine se mit en marche, d'un pas glissé et silencieux, et le reptile le suivit, s'étirant sans fin sur le sol jusqu'à dessiner une rosace compliquée. Le lettré revint à la coupelle, ouvrit vivement les doigts, et les reflets lunaires les quittèrent, miroitèrent sur l'eau, puis s'éteignirent. Il compléta le motif de lotus mauves disposés aux intersections. Sitôt posés, leur tige se teinta d'argent, leur corolle s'en emplit, et ils se retrouvèrent pris dans la résille de métal.

Lotus Mauve s'installa au centre de la rosace, au-dessus du brûle-parfum, et Verte Bruine le caressa de senteurs de tendresse et de réconfort. Il prit la coupelle, tourna autour de la fosse en élevant peu à peu le récipient, et le serpent dessina une spirale à sa suite, s'enroulant autour du vide, puis se figeant, sa tête tendue devant lui, comme désireux de monter encore autour de cet arbre invisible.

Bleu Nuit emplit le brûle-parfum, et l'alluma. Des volutes s'élevèrent, et le guérisseur ferma les yeux. Il eut un long soupir, puis sa tête s'inclina comme s'il s'endormait. Ses pieds quittèrent le support de la rosace, et il s'éleva lentement, aussi souplement que le serpent. Il resta suspendu au-dessus du sol,

tournant sur lui-même, ses cheveux flottant autour de lui. Peu à peu, une brume violette vint les prolonger, mais ne put franchir la limite invisible tracée par le corps du serpent. Elle se tordit alors, et, reflet inversé des volutes de parfum, s'enfonça dans la fosse.

L'exorciste huma le mélange, songeur :

– Qu'est-ce ? Que respire-t-il donc ?

– Des analgésiques et des calmants, principalement. Il y a aussi une substance qui améliore nettement les couleurs des rêves, mais c'est accessoire.

Bleu Nuit sentit une vague de pitié l'envahir.

– Il a besoin de tout cela ?

– Maintenant, oui. Le monde a dépassé ce qu'il peut endurer, fût-ce avec un cœur de pierre. Il est incapable de sentir l'humanité mourir, même en sachant que nous ferons renaître certains.

– Il les sent mourir ?

– Oui. Il partage chaque agonie, chacun de ces moments où la vie emprisonnée ne sait plus qu'elle est la vie, et croit qu'elle va disparaître avec son porteur ; où la matière pense son rôle achevé, et craint le néant. Après, bien sûr, la vie radieuse éclot du corps mort, et rejoint les fleuves qui courent par le monde, prêts à nourrir les moindres graines, les plus petits œufs…

Verte Bruine sourit en laissant son regard planer sur le jardin, puis :

– Mais les morts, Bleu Nuit, n'en restent pas moins atroces à supporter. Surtout ces morts horribles que sème l'Amiral avec ses perles… certains meurent soulagés de n'avoir plus à vivre, Bleu Nuit ; mais meurent-ils apaisés ? Ils choisissent entre deux pires ! Ils sont acculés à mourir, non rassasiés de vivre…

Deux pires… l'exorciste fut heureux que la brume violette ne pût quitter l'enceinte du serpent, car il l'avait enfin reconnue : c'était de la souffrance, qui sourdait du corps de Lotus Mauve à mesure qu'elle l'eût saturé. Il demanda :

– Où va la brume ?

– Là où elle sera utile.

– Et cela correspond à un endroit précis et connu ?

– Qui peut garantir qu'une arme reste là où elle est lâchée ? Et qui connaît vraiment l'endroit qu'il dévaste ? Même un suicidé a tué un inconnu !

Bleu Nuit soupira.

– Pardonnez-moi, maître. Quel que puisse être votre souci d'agir au mieux, je comprends bien que…

–… je ne puis qu'éviter le pire, car le meilleur est exclu ?

L'exorciste baissa les yeux. Verte Bruine regarda le corps du guérisseur flotter sur le fond de ciel, puis il annonça :

– Je vais aller peindre quelques lanternes. Je pense qu'elles seront du meilleur effet quand le crépuscule viendra. Sans cela, la scène serait un peu monotone…

rien ne vaudra le sourire de Lotus Mauve, mais, au moins, j'aurai la joie de contempler un rose rendu vibrant par la danse d'une flamme.

Bleu Nuit regarda ses mains.

– Je…

– Oui ?

– Je ne suis pas mauvais, pour les lanternes…

– Alors, venez. Et pardonnez-moi mon amertume : j'aimerais dormir, moi aussi, et me réveiller pour saluer un monde nouveau. J'aimerais pouvoir cesser de faire des choix pénibles, d'espérer le meilleur en redoutant le pire, de donner ma confiance sans être rassuré. Mais c'est impossible.

– Je pourrais…

Ils se regardèrent, puis Verte Bruine dit, doucement :

– Vous pourriez, oui. Vous pourriez aimer ma femme, vous pourriez chérir ma fille, vous pourriez veiller sur mon sommeil ; et vous pourriez même me réveiller un jour, pour m'offrir un paradis.

– Je… je serais incapable de ne pas partager un bonheur avec vous. J'aurais l'impression d'être le dernier des égoïstes. Et puis, j'adore vous montrer ce que j'aime… vous êtes si touchant, quand vous êtes content. Ça donne envie de vous faire des cadeaux.

– Oui… il semblerait que me combler soit une activité répandue. Rouge Cerise m'a nourrie de sa vie, et le sommeil a englouti ses jours. Bâton d'Encre a

tué pour moi, et volé les biens communs. Lys d’Eau a brisé des couples pour me fournir en servantes. Lotus Mauve a provoqué la fin de l’humanité pour me faire le plaisir de sa compagnie. Vous… vous avez sacrifié votre mode de vie, pour vous tenir à mes côtés. Et tous, vous avez choisi de partager mon fardeau, quand je suis devenu un assassin. Mais la question n’est pas de savoir ce que je peux recevoir, Bleu Nuit ; mais qui je suis.

– Et… qui êtes-vous ?

– J’ai témoigné de la fin d’un monde ; je témoignerai de la naissance d’un autre. Et je ferai de mon mieux pour influer sur les faits, afin de ne pas pleurer en les notant. Il n’est pas question que je dorme, mais… je vous remercie d’avoir tenté de me protéger.

– Vous n’êtes pas un pinceau, que je pourrais ranger dans un étui et tenir serré contre mon cœur. Et je… je ne voulais pas vous remplacer. Je ne crois pas pouvoir le faire. Vous m’avez appris énormément, mais vous restez irremplaçable. Je pourrais aimer Rouge Cerise, mais dans ses yeux, je verrais du regret, qu’il y soit ou non. Je chérirais Petite Pomme, mais son sourire, son sourire quand elle se niche dans votre odeur… ce sourire, je ne l’ai jamais reçu. Quant à veiller sur votre sommeil… je caresserais vos lèvres, et me demanderais où restent les mots.

Il baissa la tête, puis regarda Verte Bruine à nouveau.

– Pourquoi prendre la place de celui qu’on a plaisir

à côtoyer ?

Même si le cerisier m'attend

Chargé de mille fruits prometteurs,

Même si la petite pomme acide

Ne demande qu'à être croquée,

Que ferais-je donc dans le jardin

Si son âme s'en était allée ?

Pourquoi laisser le vent souffler

Et transir mes flancs et mes os

Quand un ami m'en protégeait ?

Deux hommes peuvent avoir le même cœur

Chérir, du monde, les mêmes beautés,

Et partager ensemble un banc

Plutôt que se voler un trône.

Verte Bruine soupira profondément, puis passa lentement ses mains sur son visage, sa poitrine et ses cuisses. Le chignon se dénoua, et les longs cheveux verts coulèrent librement ; le tissu redevint d'un jaune foncé et chaleureux, tout constellé de broderies, et les houppes rouges dansèrent. Il avança d'un pas, et se laissa aller contre l'exorciste.

– Je suis désolé, Bleu Nuit… j'ai peur… pour Lotus Mauve, et parce que je… je suis de nouveau le dernier. C'est différent, bien sûr… j'attends le meilleur, et non le pire ; et je ne suis pas seul. Vous êtes tous là, et vous m'aimez. Et vous… merci pour le

banc, Bleu Nuit. Merci de me garder à vos côtés.

– Maître… Verte Bruine… ai-je jamais eu un ami plus fidèle ? Ai-je jamais eu un meilleur maître ? Ai-je jamais habité un autre foyer ?

– Je… merci. Mais néanmoins…

– Tiens, vous allez mieux… vous recommencez à soigner les définitions.

– Oui… je suis dérangé par l'ami fidèle. N'est-ce pas médire de Lavandin ?

– Je… je crains que cela ne soit pas tout à fait… pas seulement… enfin, bref, cela dépend de votre définition de l'amitié.

– Ah oui ! C'est vrai… vous mettez une limite, non ? Il y a un degré de plaisir qu'un ami n'est pas censé fournir. Vous avez un autre mot, alors ? Amant, c'est cela ?

– Il n'est de pire candide que celui qui taquine.

– Eh !

Il est doux, pour le sage,

De feindre l'ignorance.

Il est dur, pour l'idiot,

De feindre la sagesse.

Mais le monde est bien fait

Et chacun peut trouver

Plus stupide que lui…

S'il y pense seulement.

Ils s'en furent, discutant de lanternes. Derrière eux, Lotus Mauve flottait comme mort, mais un mort dont le visage était encore tiré de chagrin, un mort qui geignait doucement par instants. Autour de lui, la brume violette formait une colonne mouvante, discontinue, aspirée dans le sol, mais sans cesse renaissante.

*

L'eau montait dans le puits, une eau saumâtre, et le chant des grenouilles se faisait angoissé, car elles n'aimaient pas y plonger. Les alentours, cependant, regorgeaient d'étangs, et elles finirent par s'y installer, malgré leur répugnance à s'éloigner du puits. Elles y revenaient souvent, et écoutaient l'eau clapoter au rythme du ressac. Bientôt, elle fut si haute que la lune put s'y refléter, et que la margelle se couvrit d'écume. Les grenouilles se réunirent, et fixèrent leurs grands yeux d'or sur le miroir d'argent, tentant de s'y dissoudre, et d'oublier le temps. Mais le jour revenait, et elles s'en retournaient vers leurs nénuphars. Elles sautaient de-ci, de-là, et soupiraient, car Taste-Cuisses ne venait plus, trop occupé à gérer son affaire, débordé par les flots de perles qui coulaient sur le monde. Les perles séduisaient les humains attristés, qui plongeaient hardiment vers un dernier malheur, et perdaient la vie dans un déluge de larmes. Et tous les autres mouraient, entraînés par leur chute… l'humanité sombrait… mais elles, elles s'ennuyaient, solitaires et vaines. C'était bien fastidieux, d'éliminer un peuple !

L'une d'elles examina les pelouses, puis poussa un coassement résolu, et sautilla jusque dans le bureau de Verte Bruine. Elle hésita sur le sol de bois poli, qui dégageait un léger parfum de miel. Elle fit encore quelques bonds, se retenant de coasser. D'un dernier effort, elle bondit sur les genoux du lettré, et leva la tête vers lui. Il la regarda.

– Bonjour. Tu es bien loin du puits… quelque chose ne va pas ?

Il lui tendit la main, et elle y grimpa. Sa paume était chaude et douce contre son ventre. C'était une sensation absurde pour une grenouille, qui eût préféré un nénuphar bien frais, mais pas pour une femme. Elle sauta hors de sa main, changea de forme, et s'assit à califourchon sur ses genoux. Il était plus mince et plus grand que Taste-Cuisses, et elle appréciait ses cheveux verts, aussi verts que les bijoux de jade et de malachite qui décoraient ses bras de danseuse. Il avait de beaux yeux, aussi… des yeux de jour de pluie, et elle frissonna de plaisir en imaginant l'humidité sur sa peau.

Verte Bruine prit le temps de la contempler, admiratif. Ses cheveux noirs brillaient, remontés en une coiffe compliquée, retenus par un diadème d'argent et piqués de longues épingles décorées d'émaux. Son visage était charmant, pâle, délicat, et pourtant rehaussé par un sourcil mobile, qui promettait autant que la bouche d'un rose très vif. Quant aux yeux… des immenses yeux dorés, où nageaient lentement des flots de paillettes… Elle

avait un long cou gracile, que ses vêtements laissaient bien dégagé, un cou qui encourageait à se laisser glisser tout le long de sa courbe, pour découvrir enfin… Il soupira : elle était désespérément belle, et ses vêtements donnaient envie de la déballer. Il regarda les étroits pantalons de tissu vert pâle, et songea que les genoux étaient si désirables, quand ils n'étaient qu'évoqués. Elle posa ses mains sur les épaules du lettré, avec grâce et légèreté.

– Nous avons peur. Nous coassons notre inquiétude, chacune assise sur notre feuille, et nos angoisses se répondent. Cela nous apaise… mais si peu.

– Et que puis-je faire ?

– Nous voudrions danser notre peur. Mais la danse n'a pas le même sens avec ou sans un spectateur. Nous aimerions être admirées, même quand nous sommes terrifiées. Nous aimerions être…

–… chéries ?

– Nous étions ses toutes-belles. Mais le puits s'est rempli d'eau, et personne n'y passe plus.

Verte Bruine sourit.

– Ce n'est pas un problème. Je viendrai vous regarder danser, et je me crois capable de manier le compliment de façon à vous ravir.

– Vous avez bon cœur… c'est important, pour complimenter. C'est si triste, un mot creux.

– Je suis entièrement d'accord. Mieux vaut se taire

que parler avec des mots de vent, des mots de vide, des pelures sèches qui n'apaisent pas.

– C'est agréable, d'entendre un lettré qui ne se satisfait pas de mots.

– Les mots… je les utilise pour exprimer la vie, les sensations, les sentiments… pas pour vivre solitaire dans mon esprit, coupé du reste de mon être.

– Le reste de votre être…

Elle posa un œil gourmand sur son entrejambe.

– Si vous l'avez aussi longue que vos oreilles…

– Mille regrets. Je l'ai aussi absente que mes oreilles sont longues.

– Ce n'est pas de chance.

– Vos sœurs n'auraient pas été jalouses ?

– Elles n'avaient qu'à venir ! J'ai fait le chemin seule, j'aurais bien joui d'un petit câlin, seule également !

– Un petit câlin… ça peut se faire. Mais nous avons chacun notre méthode. Voulez-vous découvrir la mienne ?

– C'est agréable ?

– Vous plaisantez ?

– Non, je fréquente Taste-Cuisses. Il nous en a raconté de belles sur Langue de Feu, alors depuis… je me méfie ! Même l'amour peut être désagréable.

– Pas ici…

Il sourit à la danseuse, et détacha la broche délicate qui maintenait fermé le haut de son corsage. Il y avait des points d'intérêt dont il ne se détournait qu'à regret, et c'était un bonheur de céder enfin, de la dévoiler peu à peu, d'offrir sa peau si pâle à son regard, et de la caresser de parfums irrésistibles. Pour ce qu'elle résistait, d'ailleurs… Quand ils furent rassasiés de jouissance, elle murmura :

– Effectivement, pas ici. Mais dites… votre méthode… elle fonctionne sur plus d'une personne à la fois ?

– Oui.

– Mm… je me disais… mes pauvres sœurs… elles aussi, elles sont un peu en manque…

– Ah tiens ? Vous ne pratiquez pas entre vous ?

– Non, c'est stupide : nous aimons toutes les hommes, et seulement les hommes. C'est bien notre veine !

– Je vous plains… et je vous aiderai. Ce soir, à la nuit tombée, je viendrai vous voir danser. Et ensuite… je vous ferai danser, à ma façon.

– Vivement ce soir !

Elle redevint grenouille, et partit en sautillant avec ardeur. Il s'assit, mais resta longtemps sans prendre ni livre, ni plume, se contentant de sourire à l'idée du tableau magnifique qu'il contemplerait la nuit venue. Tant de femmes ravissantes, toutes entourées de la splendeur de leur désir, de leur plaisir, de leur

gratitude… il y avait longtemps qu'il n'avait plus eu ce bonheur. Il regretta que Lotus Mauve ne pût y assister, car il eût adoré. Il tenterait pourtant de lui communiquer la quintessence du moment, mais… il doutait que son ami en profitât, torturé qu'il était par la mort des humains.

Bah ! Chacun sa part… si la sienne consistait à entretenir les toutes-belles de l'Amiral, il l'assumerait de très bon cœur. Il regarda sa robe, ses pantalons, ses bas de soie et ses ballerines, et songea qu'il avait tout intérêt à se vêtir plus légèrement, car il aurait besoin de tous les effluves qu'il pourrait produire. Il n'était pas question d'en laisser perdre dans les replis de ses vêtements. Combien étaient-elles, déjà, ces grenouilles ? Tout un corps de ballet… Il dirait à Rouge Cerise de ne pas s'inquiéter si elle ne le revoyait pas très tôt le lendemain, parce qu'il allait devoir récupérer un bon bout de temps… récupérer avec un grand sourire béat, et des couleurs plein les yeux.

Il passa le reste de la journée à peindre des scènes érotiques variées, avec des personnages humains. Il n'avait jamais sérieusement taquiné Bleu Nuit, et il était d'humeur à commencer. Le tout serait d'enchanter le livre pour savoir si l'exorciste le lirait, et à quelle page il rougirait le plus. Tous les goûts étaient dans la nature… encore fallait-il avoir assez d'imagination pour les découvrir. À défaut d'oser expérimenter, il suffisait d'ouvrir un livre. C'était inoffensif, un livre ; cela se reposait, un livre, dès que cela dérangeait trop ; cela se cachait, honteusement,

et se consultait, fiévreusement. Il songea avec plaisir qu'il devait avoir, quelque part dans ses tiroirs, un papier satiné, très doux, qui conviendrait parfaitement pour la couverture. Un papier de souris, comme dirait Petite Pomme.

Il hésita à ajouter quelques-uns des poèmes qu'inventait Bleu Nuit en admirant Rouge Cerise, mais il conclut que son ami aurait été choqué de voir son intimité ainsi dévoilée, même si elle était parfaitement calligraphiée. Il les nota donc, mais les conserva pour son usage personnel. Il y avait quelque chose de troublant, quelque chose de délicieux, à voir une même femme inspirer des désirs si différents.

*

Bâton d'Encre franchit la porte du jardin avec un soupir de soulagement, et fut heureux de trouver Lys d'Eau assise dans la cour intérieure de leur pavillon. Il se laissa tomber sur une chaise, elle se leva, il appuya sa tête contre sa poitrine, et elle l'enlaça. Elle chanta tendrement une berceuse qu'il adorait, puis elle remarqua :

– Oh là là… ça, c'est un gros chagrin.

– Oui…

Il agrippa le tissu de sa robe, puis :

– Je suis allé faire un tour en ville…

Elle étouffa un soupir, car son époux était trop sensible pour prendre de tels risques. La vue de ses concitoyens trop épuisés pour produire un revenu

taxable avait dû le faire souffrir au plus haut point, sans parler des signes extérieurs de richesse plus mal entretenus les uns que les autres, ou des débits de boisson dont le tenancier était si mort qu'il ne songeait plus à le corrompre en lui proposant un alcool vieilli ou une fille encore jeune. Pauvre chéri… il n'avait que ce qu'il méritait. Néanmoins, elle se força à l'écouter, et resta bouche bée, car il disait :

– Eh bien ! Les canaux au bord desquels nous aimions tant nous promener… ils ont tellement monté qu'ils en ont noyé leurs berges fleuries… et même le banc où nous aimions nous asseoir !

– Comme je te plains, mon chéri ! Il n'y a rien de pire que de ne pas savoir où poser son cul.

– Mais si, hélas ! Les saules que nous chérissions meurent, gorgés d'eau salée, et les roses elles-mêmes ont une saveur étrange, un peu écœurante… comme un relent de chagrin.

– Affreux, en effet ! De la soupe à l'eau de rose… ce serait infect, je le crains.

– De la soupe, en effet… les poissons ont crevé, et ils flottent ventre en l'air sur les eaux d'un vert terne…

– Je suis désolée, mon amour. Cette ville est affreusement mal tenue depuis que la voirie est passée à l'égout, elle aussi.

Il fondit en larmes, et elle le caressa tendrement en songeant qu'il allait falloir changer de rouge à ongles si elle voulait rester assortie au teint pâli de son

époux. Quand il eut cessé de pleurer, elle lui tendit un verre d'alcool, et il le renifla prudemment avant de le boire à petites gorgées. Il eut un regard d'excuse :

– Je craignais d'y retrouver l'odeur des larmes qui imprègne la ville…

– Mais il n'en est rien, n'est-ce pas ? Et nos roses sentent toujours aussi bon.

Il soupira.

– Oui. Ah, ma pauvre ville… heureusement que plus personne ne viendra l'inspecter, heureusement qu'aucun artiste ne reste en vie pour peindre sa misère !

– Sa misère, comme tu y vas ! Ne lui reste-t-il pas ses rues larges, bien pavées, et ses façades magnifiques toutes décorées de lanternes ?

Il se tut, et les larmes coulèrent sur ses joues. Elle murmura :

– Je suis désolée, mon chéri…

– Tu ne pouvais pas savoir… les caniveaux ont débordé… et des nappes d'eau grise clapotent dans nos rues… elles ne sont guère profondes, mais quand le vent souffle en rafales, les embruns mouillent les façades dont la peinture s'écaille, lépreuse… j'ai vu des seuils couverts de coquillages… et certaines rues sont des bras de mer au courant rapide, qui usent peu à peu les piles des ponts, et qui érodent les murs des maisons, les creusant comme des falaises…

Il baissa la tête, et ajouta :

– Perchés sur les lanternes, j'ai vu de grands oiseaux blancs aux ailes sombres, leurs becs jaunes aigus, leurs yeux très pâles perçants comme des lames…

– Des goélands, mon chéri, des goélands… ce sont des oiseaux de mer, je crois.

– Eh bien ! Je ne les aime pas !

– Eh bien ! Qu'ils restent dehors ! Ou nous nous souviendrons que nous savons tirer à l'arc… te souviens-tu comme nous riions, en jouant à marier nos flèches ?

Il retrouva le sourire, et oublia les doigts salés qui effritaient peu à peu Trois-Ponts et son terroir, pour ne plus songer qu'au bonheur de serrer Lys d'Eau dans ses bras.

*

Bleu Nuit se réveilla au milieu de la nuit, troublé. Il faisait humide, car la brume était entrée jusque dans sa chambre, en longues écharpes mouvantes ; et l'air avait un goût curieux, un goût de larmes. Il se leva, et se vêtit en hâte, car Lotus Mauve baignait peut-être dans ce brouillard de chagrin. Et si c'était le cas… il était en danger, car il avait assez de ses propres souffrances. Il courut aussi vite qu'il le put, et fut soulagé de voir Verte Bruine auprès du guérisseur.

La brume qui sourdait des longs cheveux flottants ne semblait plus violette, mais noire, tant elle avait

épaissi. Le sol peinait à l'absorber, et les rayons pâles de la lune n'y révélaient plus que d'infimes sentiers dégagés. Le visage de Lotus Mauve se tordait de souffrance ; son corps, engourdi par les drogues, pendait mollement dans l'air, mais Bleu Nuit eût juré que des vagues de douleur y battaient sans cesse, des flots d'aiguilles acérées qui déchiraient ses nerfs. La pitié l'envahit, et il se plia en deux, la poitrine déchirée par un élancement, le souffle coupé.

Il se redressait à peine quand le sol oscilla de droite et de gauche, et il trouva la sensation détestable, car il avait l'impression d'être une bille sur une feuille, incapable de retrouver une stabilité… et surtout son calme. L'angoisse montait en lui, et il peinait à se rassurer, car la sensation était par trop anormale.

– Maître… qu'est-ce ?

– La fin du monde.

– La… quoi ?

– Vous souvenez-vous de l'océan des larmes ?

– Hélas, comment l'oublier ?

– Il est plein, et le monde, cette mince écorce à sa surface, se disloque sous la pression. Cette oscillation signifie que, quelque part, le sol s'est brisé.

L'exorciste regarda l'herbe sous ses pieds, inquiet.

– Brisé… en morceaux ? Comment…

– Imaginez de grandes fissures courant dans le paysage, des champs entiers qui basculent, des

falaises qui tombent dans la mer, des villes qui s’engloutissent… ce genre de choses. Évidemment, les zones riveraines ne sont pas épargnées. Pour le moment, les oscillations sont inquiétantes, mais faibles. Si elles augmentent, les murs vacilleront, les plafonds tomberont, les maisons s’écrouleront… et, ce qui chagrinerait Lotus Mauve, les piscines se videront, car l’eau s’écoulera de leurs fonds fracturés.

Les plafonds… Bleu Nuit songea à Lavandin : et s’il dormait encore ? S’il mourait, écrasé sous les décombres ? Il peinait à imaginer qu’une maison pût s’écrouler, mais si Verte Bruine le disait, c’était possible, sans aucun doute. Il voulut courir avertir son disciple, mais le lettré le retint.

– J’ai réveillé tous les habitants du jardin, qui ont également suivi l’impulsion très raisonnable de quitter leurs pavillons, pour se tenir sous le ciel. Mais… je ne pense pas que ces précautions s’avéreront utiles.

Les oscillations augmentèrent, et l’exorciste gémit. Alors, ils mouraient ainsi ? Écrasés comme des vermisseaux dans un sac de noix secoué par les cahots ?

– Vous ne semblez pas spécialement inquiet, maître.

– Je m’inquiète pour Lotus Mauve, que la souffrance risque de tuer. Il reste beaucoup d’humains en vie, et ils vont tous mourir presque simultanément. La somme de leurs douleurs, Bleu Nuit… la somme de leurs douleurs sera insoutenable.

– Que pouvons-nous faire ? Enfin, qu'est-ce qui garde un sens ? Si le jardin s'écroule, nous…

– Le jardin ? Oh ! Je ne m'en fais pas pour lui. Une fois déjà, il s'est tenu juste au-dessus de la terre mouvante, suspendu dans le ciel. Si l'Amiral n'a pas menti, il le refera.

– Est-ce une certitude ?

– Non, c'est une prévision raisonnable.

– Et… rien ne peut contrarier les plans de l'Amiral ?

Verte Bruine resta songeur. La dernière fois que le monde avait tremblé sous la volonté de la montagne, c'était quand il avait choisi de vivre, appuyé par Rouge Cerise. Ils n'avaient presque rien senti, car le jardin s'était dissocié des terres environnantes juste avant la secousse. Mais cette fois, le sol y bougeait. Était-il possible que ce fût une semonce ?

Il soupira. Les Seferneith avaient été un peuple libre. Ils savaient remercier, mais n'avaient jamais supplié, ni mendié, car, en leur temps, la montagne n'était pas un monstre au cœur de pierre. Elle n'avait pas connu l'abaissement. Elle ne s'était pas incarnée en général dément. Elle n'était pas renée en dévastant des royaumes. Elle n'avait pas appris l'amour conditionnel. À présent… qu'il la déçût, et il mourrait. Elle avait déjà failli le tuer. Elle pouvait recommencer.

– Bleu Nuit, je vais vous présenter quelqu'un.

– Maintenant ?

– Maintenant. Augmentez la dose dans le brûle-parfum.

– Mais… Verte Bruine… cela risque de tuer Lotus Mauve.

– Cela risque seulement. Si nous ne le faisons pas, il mourra à coup sûr. Plus tard, nous utiliserons une autre méthode ; mais pour l'instant, vous avez raison : la montagne m'en demande plus que je ne souhaitais donner, mais j'accepte.

– Je… soit.

La mort dans l'âme, il vida un sachet de plus dans le brûle-parfum, sans quitter le guérisseur des yeux. Il fut soulagé de voir ses traits se détendre très légèrement, et sa respiration devenir un peu plus profonde. Le lettré s'était tourné en direction de son étude, et appelait silencieusement. Quelques instants plus tard, un homme sortit de la nuit, et Verte Bruine annonça :

– Bleu Nuit, permettez-moi de vous présenter Chant des Pierres, mon intendant.

– Votre… ? Enchanté.

L'exorciste était perplexe : un intendant, dans le jardin ? Et il ne l'avait jamais vu ? Le lettré sourit.

– Chant des Pierres apprécie le calme, et la discrétion.

Bleu Nuit lui trouvait pourtant l'air d'un militaire. Un intellectuel, certainement ; un esthète, sans

doute ; mais avec quelque chose de précis et de strict. Verte Bruine hocha la tête.

– Mais très précisément, Bleu Nuit. Chant des Pierres fut aide de camp, il y a longtemps de cela. Chant des Pierre ?

– C’était avant que la montagne ne renaisse. J’ai… assisté à son ascension, et je pense être l’un des rares survivants, le seul, peut-être. Je me trouvais en un lieu qui est devenu le sommet, et, comme il s’élevait derrière moi… j’ai couru vers le bas, j’ai dévalé la pente croissante et bondi d’un roc à l’autre, j’ai franchi des ravins qu’un cheval n’aurait pas sautés.

Il frissonna, saisi de vertige.

– Ce jour-là, j’ai eu des ailes, j’ai été la brume, mon souffle était le vent… et j’ai survécu. Je me suis retrouvé sur une petite colline en face de la montagne, et je suis resté là, tremblant de peur et d’épuisement.

Un long moment, il hésita, puis :

– Je l’ai regardée, gigantesque, immaculée, et j’aurais voulu lui dire… j’aurais voulu… mais j’ai seulement pu tourner les talons, et partir. Plus tard, je suis revenu. Je désirais lui parler, mais j’en suis resté incapable. Néanmoins, j’ai bâti un petit pavillon dans le sol duquel j’ai déposé un coffret qui contenait les mots que je ne pouvais prononcer, couchés sur le papier.

– Le pavillon en face de la montagne… murmura Bleu Nuit. Celui-là même où Rouge Cerise fut

conçue ?

– Oui, confirma Verte Bruine. Celui-là même.

Chant des Pierres soupira.

– Le sol tremble et se disloque, comme il l'a fait ce jour-là.

– Pas tout à fait, Chant des Pierres. Ce jour-là, le cataclysme était localisé. Mais aujourd'hui, nous n'avons nulle part où fuir, car le monde entier va se désagréger et s'engloutir.

– Je le sais, maître, soupira l'intendant. Je le sais. Notre seul refuge, c'est le ciel. Et notre seul chemin, ce sont les mots… ceux que je n'ai jamais pu dire.

– Il est temps d'essayer. Je sais aider à parler. Et Bleu Nuit… Bleu Nuit sait apaiser la peur.

L'exorciste resta muet de surprise. Lui ? Apaiser la peur ? Pas la sienne, en tout cas ! Mais Verte Bruine avait raison, car il savait rassurer ceux qui regardaient la mort en face, ceux qui affrontaient l'extinction. Et, pour Chant des Pierres, la montagne avait été cela : la fin de tout ce qu'il connaissait.

– Je me tiendrai à vos côtés, monsieur.

Chant des Pierres respira profondément, et se redressa :

– Le temps est venu, et je ne suis plus seul en cause. Seul, je ne pouvais pas parler. Mais aujourd'hui, j'ai retrouvé un foyer, et je ne veux pas le perdre. Allons-y.

Ils marchèrent jusqu'au pavillon circulaire dont les tuiles vernissées luisaient sous la lune. Ils en gravirent les marches, lentement, avec respect, car la pierre avait un cœur, un cœur fragile et blessé, un cœur brisé de mille fractures. Ils s'assirent devant le bas-relief représentant la montagne qui semblait flotter, bleu pâle, spectrale. Ils allumèrent chacun trois bâtons d'encens, et s'inclinèrent. Verte Bruine hésita un instant, car il ne s'était jamais prosterné, jamais. C'étaient les mœurs des hommes… mais c'étaient les Seferneith qui avaient accepté leur venue, et qui, au final, avaient causé la souffrance de la montagne. Il se courba, comme les hommes le faisaient, il subit leurs mœurs, comme la montagne l'avait fait. Il sentit dans son ventre le souvenir de la lame qui l'avait tué, une douleur soudaine, déchirante, mais il s'abaissa pourtant jusqu'au sol, car ce qu'il avait subi ne le dispensait pas de prendre en compte ce que la montagne avait souffert, et de le prendre en compte comme elle l'exigeait. Quand son front toucha le dallage, la douleur disparut. La pierre était agréablement fraîche, et l'odeur de l'encens le charmait. Il sentit sur lui le sourire du ciel, un sourire infime, et sut qu'il pouvait se redresser. Bleu Nuit et Chant des Pierres le firent en même temps que lui.

L'intendant voulut ouvrir la bouche, mais la vue de la montagne, même sur un bas-relief, l'en rendait incapable. Il essaya de son mieux, mais ne put desserrer les lèvres. Il sentit Verte Bruine en lui, une caresse familière, très douce, qui s'infiltrait par sa peau, ses narines, et convergeait vers sa bouche.

Comme de petits doigts légers qui effleuraient ses dents, sa langue, qui… il sentit l’air contre ses lèvres, et réalisa qu’elles s’étaient descellées. Et les mots, les mots se pressaient maintenant, plongeant vers la porte qui s’était enfin ouverte.

– J’ai aimé vous voir danser, vêtu de blanc dans le jardin que vous aviez embelli. J’aurais voulu rester à vos côtés pour toujours, et laisser mes yeux suivre vos mouvements. Mais j’avais des habitudes, et j’ai choisi d’aller parler de vous à mon général. Au lieu de vous respecter, au lieu de vous chérir… il vous a tué. J’ai mal jugé son caractère, je vous ai mis en danger. Sans moi, vous auriez suivi votre chemin. Sans moi, il n’y aurait jamais eu de fleur de sang sur vos vêtements. Ils étaient si clairs, si purs… Je regrette…

Il se tut, et son cœur se serra, car il avait peur. Il se sentait si seul, si fragile, depuis que la montagne avait anéanti l’empire, d’un seul geste volontaire. Et dire qu’il avait regretté de n’avoir pas servi sous les ordres du général conquérant ! Un général de pierre, songea-t-il. Il n’avait pas perçu sa ressemblance avec le prêtre danseur, pas avant que Verte Bruine l’eût écouté raconter son histoire, et lui eût posé des questions fines, pertinentes, qui avaient complété le tableau.

Il voulut parler encore, mais les mots se dérobèrent. Il tenta de les rassembler, mais la peur l’en empêchait. Les mots… les mots étaient dangereux, ils formeraient une voie qu’il craignait d’emprunter. Il la devina devant lui, et se pétrifia,

transi. Ses jambes s'enfoncèrent dans le sol, et le vent siffla autour de lui, chargé de remords et de honte. Au bout de la route, il y avait les ténèbres, et il préférait croupir dans la pénombre que s'en approcher. Bleu Nuit posa sa main sur la sienne, et le contact, ferme, chaleureux, le rassura. C'était la main d'un père, et il se sentit soudain léger et confiant. Peu importait le chemin… peu importait la fin… il ferait ce qu'il devait faire, et le ferait sans trembler.

– Je me suis demandé pourquoi j'étais en vie, et j'ai pensé que vous m'aviez gracié parce que je ne vous avais souhaité aucun mal… je vous avais respecté, et admiré. Si je vous avais nui, c'était par stupidité. Cette vie que vous m'avez laissée, j'ai failli ne pas pouvoir la vivre. Je ne supportais pas d'avoir survécu, quand tous étaient morts. Mais j'ai persévéré, car je ne voulais pas galvauder votre don.

Il s'inclina légèrement, en signe de gratitude.

– Parfois, j'ai également songé que vous vouliez entendre mes excuses, mais je n'ai jamais réussi à vous les présenter. Enfin, j'ai cru que vous me tueriez plus tard, quand, peut-être, j'aurais pris goût à la vie. Je comprendrais cela… mais cela m'étonnerait du danseur que vous étiez devenu. Néanmoins, s'il vous faut ma vie, je vous la donne.

Le silence régnait toujours, et il continua :

– Mais si cela importe un tant soit peu… je vois, moi aussi, deux chemins, et je préférerais que le jardin vole comme vous voliez jadis, et que nous survivions à la fin du monde. J'ignore ce qui viendra

ensuite, mais je voudrais le découvrir ; je voudrais suivre votre dessein jusqu'au bout. Parfois, le sens n'apparaît qu'une fois la fin connue, et je ne voudrais pas mourir sans avoir compris, sans vous avoir compris… ou, du moins, accepté.

Il y eut comme un soupir, un souffle de vent frais, une odeur de pin, et le jardin cessa d'osciller, car il s'était envolé. Il flottait assez haut pour ne plus trembler avec le monde, mais pas assez pour que ses habitants n'entendissent pas le bruit des terres qui se disloquaient. Chant des Pierres n'y prêta pas attention, car il contemplait, posé sur ses genoux, un long collier de fleurs de frangipanier, le collier du danseur qu'il avait admiré, et qu'il avait tué sans le vouloir.

Le lettré et l'exorciste dévalèrent les marches du pavillon, et revinrent au plus vite vers Lotus Mauve. Malgré les drogues, la rotation de son corps était devenue saccadée, excentrique, secouée d'embardées qui étaient autant de spasmes désespérés. La douleur l'envahissait, menaçant de le détruire. Verte Bruine se concentra, et le guérisseur se détendit légèrement, mais Bleu Nuit remarqua que son maître s'était crispé. Il serrait les dents, se forçait à respirer, voulait rester calme… mais il souffrait.

– Maître… que vous arrive-t-il ?

– J'atténue sa douleur, souffla le Seferneith.

– Ça n'a pas l'air vous faire du bien.

– C'est normal… j'assume une partie de sa

souffrance.

– Comment est-ce possible ?

– Comme vous l’avez fait tout à l’heure, quand vous vous êtes soucié de lui.

L’exorciste se massa la poitrine, hésitant.

– Comment limiter ce que je ressens ?

– En vous respectant.

Bleu Nuit regarda le visage tendu du lettré, et décida qu’il était moins pénible de souffrir lui-même que de voir son ami blême de douleur.

– Je peux participer.

– Je vous en remercie, cela me laissera le temps de réunir les autres. Plus nous serons, moins chacun d’entre nous souffrira… et plus Lotus Mauve aura de chances de survivre.

– Y a-t-il une méthode plus efficace qu’une autre ?

– Oui. Asseyez-vous, et laissez-moi faire.

– Mais…

– Vous pourriez tomber.

Il obéit, et Verte Bruine l’effleura. Il se plia en deux, le souffle coupé. Il peina à régulariser sa respiration, et resta haletant. Le lettré murmura :

– Merci, Bleu Nuit. Tenez bon, je reviens au plus vite. J’avais espéré suffire, j’avais espéré leur épargner cela, mais…

– Faites-les venir. Vite. Je vous en prie. Je

n'imaginais pas… ce que vous…

Verte Bruine étendit des senteurs de besoin et d'urgence, et Lavandin, Mirabelle, Lys d'Eau, Bâton d'Encre, Rouge Cerise et Petite Pomme répondirent à son appel.

– Petite Pomme ? Mais…

– Je veux.

– Pas pu l'en dissuader, ajouta Rouge Cerise.

Ses beaux-parents étaient inquiets, mais résolus.

– Souffrir, remarqua Lys d'Eau. Cela faisait bien longtemps que cela ne m'était plus arrivé.

– Oui, confirma Bâton d'Encre. Depuis la naissance de Rouge Cerise, non ?

– Oui, si l'on excepte quelques indigestions, et un point noir mal placé. Mais s'il nous faut donner un peu de notre bien-être pour garder en vie un si bon docteur, il serait stupide de ne pas le faire.

– Une sorte d'investissement sur la santé ?

– Mais oui.

– Voilà qui est parfaitement sensé, ma chérie. S'il peut nous préserver des rides et de l'impuissance… il est le plus précieux des êtres. Et même si nous nous brisons quelques dents… il nous les rendra plus belles encore.

Pendant qu'ils parlaient, Verte Bruine les installa tous confortablement, ainsi que Chant des Pierres qui les avait rejoints. Le lettré effleura chacun d'eux, et la

souffrance figea leurs traits. Il attendit un instant avant d'entrer lui-même dans le cercle de douleur partagée, le temps d'entendre Petite Pomme commencer à sangloter, et de l'exclure de l'effet. Elle se jeta dans ses bras, et il la serra contre lui, puis se raidit à son tour, et des larmes de mal coulèrent sur ses joues. L'enfant posa ses mains sur elles, essayant de les tarir, mais n'y parvint pas. Elle continua pourtant. Elle ne pouvait pas le quitter, pas en sachant qu'il pleurait, même s'il lui avait appris à fuir les tourments inutiles.

Ils restèrent immobiles, effondrés. L'humanité se noyait, le sol se dérobait sous elle, les cités s'engloutissaient, les cimes les plus élevées sombraient, ne laissant plus que les flots déchaînés. Mais ils ne l'entendaient plus, trop soucieux de Lotus Mauve, trop acharnés à dompter leurs corps suppliciés qui voulaient fuir la douleur. La souffrance crût, et connut un apogée pendant lequel ils crurent mourir, leurs corps arqués, leurs bouches hurlantes. Un instant, Verte Bruine fixa sa fille, et elle le poussa vers Rouge Cerise qui frémit à son contact, puis se détendit très légèrement dans la douce odeur de miel. Petite Pomme eut un pâle sourire en contemplant ses parents, en songeant que son père était bien incapable de les voir souffrir sans se demander comment les réconforter. Elle caressa ses cheveux verts, et tenta de tirer de son corps une teinte même légère de plaisir, aussi ténue qu'elle pût être.

La douleur reflua quand les derniers poumons se remplirent d'eau, comme les derniers humains

désespéraient de trouver une épave pour s’y raccrocher, et sombraient enfin. Ils ne réalisèrent pas tout de suite que les craquements avaient cessé, que l’aube était silencieuse, à part quelques oiseaux qui se mirent à chanter… et le bruit lointain d’un océan paisible. Lotus Mauve respirait encore, et son corps cessa de tanguer, il se remit à tourner régulièrement, avec fluidité, le visage encore pâle, mais les traits apaisés. Verte Bruine étreignit Rouge Cerise et Petite Pomme, puis il examina le guérisseur, et le fit descendre lentement jusqu’à reposer dans ses bras.

– Je vais le mettre au lit.

– Ne risque-t-il pas de… commença Bleu Nuit.

– Nous déplacerons le brûle-parfum, et nous le tiendrons prêt, mais je le pense hors de danger. Il n’y a plus rien autour de nous, plus une flamme au monde, plus un cœur de vivant.

L’exorciste marcha jusqu’à la porte du jardin, d’un pas lent et lourd. Il ne restait rien de la ville, rien qu’un coin de campagne qu’il n’avait jamais vu, rosé par l’aube. Un lieu magnifique, préservé, un commencement paisible. Il chancela, et s’appuya au montant, pris d’un malaise : Trois-Ponts, la ville… et son terroir… disparus. Les sentiers qu’il avait foulés, les foyers dans lesquels il avait ramené la paix, la forêt de bambou qui avait chanté pour lui… effacés. Sa mémoire elle-même sembla vaciller, rongée par le doute. Les lieux étaient si beaux… pourquoi imaginer qu’ils avaient été autres ?

Son estomac gargouilla, et il réalisa qu’il mourait

de faim. Souffrir l’avait épuisé. Il tourna le dos à l’aube, et alla déjeuner avec les autres. Il penserait aux morts l’estomac plein, ou pas du tout. Quant à ses souvenirs… il en conserverait tout ce qui lui plairait, même s’il devait en rédiger chaque mot. Il y avait bien assez de couleurs dans l’étude de Verte Bruine pour qu’il ne se lassât jamais de les voir naître sur le papier.

IX – Sous les racines, la mer

Bleu Nuit regarda avec intérêt les vagues qui venaient s'écraser sur la côte escarpée, car elles n'avaient pas le gris terne de l'océan des larmes, mais un bleu magnifique, un bleu d'acier, ou d'aile de papillon, un bleu étincelant sous le soleil. Et, quand le crépuscule finissant donnait au ciel la teinte dont il avait choisi le nom, la mer semblait vibrer d'une lumière intérieure. Il longea la côte, puis s'arrêta, et sourit au large, car là s'était trouvée Deux-Rivières. Là ne se trouverait jamais plus Deux-Rivières. Il secoua gaiement la main, comme un gosse heureux de revoir ceux qu'il aime… ou d'être définitivement débarrassé d'eux, leur souvenir inclus. Lavandin remarqua :

– Eh bien ! La mer vous met en joie…

– Oh oui ! Mais j'ai besoin d'aide, pour un peu de bricolage. Es-tu d'humeur ?

– Quand vous souriez comme cela… toujours.

Sur le rivage, ils bâtirent un pont tronqué, une arche qui s'élevait au-dessus des flots, puis s'arrêtait, le sommet juste dépassé. Bleu Nuit y passa l'après-midi, à jeter des galets fins en ricochets de plus en plus nombreux, et à les regarder sombrer toujours, aussi longue qu'eût été leur course. Comme le jour avançait, son sourire s'élargissait. Le soir venu, ils plantèrent quelques lanternes devant le pont, en une

double rangée qui traçait une allée, et l'exorciste sortit de sa robe une pièce de soie étroite et longue, sur laquelle il peignit avec amour : « Route sans issue ». Il l'accrocha au bout du pont, où le vent du large la fit faseyer, contempla un instant l'écume scintillante, puis ils rentrèrent. Bleu Nuit sifflotait, une ritournelle sautillante, étrange, qui ralentissait parfois, comme épuisée, puis reprenait avec une joie goguenarde. En vue du jardin, elle cessa. L'exorciste parcourut les pelouses en silence, sinua entre les bosquets et les massifs fleuris, choisit un étang, et se tint debout face à l'eau sombre. Il sortit une flûte, et reprit lentement la mélodie, la diluant peu à peu, l'estompant jusqu'à la rendre inaudible, invisible, oubliée ; puis il jeta la flûte, et elle redevint roseau.

Il se figea alors, stupéfait et honteux.

– Lavandin, je… je suis désolé. J'avais oublié que tu étais né à Deux-Rivières, toi aussi.

– Oh ! Non, juste à côté… à deux douzaines de vagues, à présent. Mais je n'ai rien contre l'eau. À défaut de remplir la tête de mes concitoyens, elle étouffera leur voix. Je ne vois pas comment m'en plaindre.

Ils sourirent. Bleu Nuit dit :

– J'ai envie de danser… une danse profane, s'entend.

– Vous regarder serait une première, pour moi. Quoique… quand j'avais si peur du noir et que vous avez incarné la fée de l'aube, celle de midi, et celle

des après-midi dorés, et m'avez convaincu que, même masquées de nuit, elles étaient toujours présentes à côté de mon lit, était-ce sacré ou profane ?

– C'était… adéquat.

– Et généreux.

– Nécessaire.

– Et apprécié.

L'exorciste abandonna. Il savait très bien qu'il avait donné à Lavandin plus que l'indispensable, plus que l'utile même : il l'avait chéri, et souffert de le perdre. Il regarda le corps de son disciple, et fut heureux de le trouver posé et solide. Il aurait détesté discerner le jardin à travers lui, il aurait détesté n'avoir plus qu'un fantôme ténu en guise d'ami.

Le jeune homme proposa :

– Nous devrions trouver tout ce qu'il nous faut dans la garde-robe de Lys d'Eau. Ses amants semblent avoir pris plaisir à la vêtir plus magnifiquement les uns que les autres.

Bleu Nuit hésita un instant, gêné à l'idée de porter des habits offerts pour séduire une femme.

– Allons, maître, où sera l'ambiguïté ? Nous serons tous deux habillés en femme…

La belle affaire, songea l'exorciste. Ils étaient tous deux des hommes, et leur situation n'était pas spécialement claire. Puis il haussa les épaules, et sourit, car tous ceux qui auraient pu lui faire un commentaire déplaisant flottaient entre deux eaux,

crevés, et les vagues n'en étaient pas moins belles. Il se joignit à Lavandin pour découvrir avec ravissement les soieries brodées d'or, les manches interminables, les longs rubans chatoyants qui leur serviraient d'ailes, les ceintures qui étaient autant de paysages, les peignes, les broches, et divers bijoux dont les pendeloques s'entrechoquaient en tintant. Et puis les fards qui lisseraient leurs visages et les rehausseraient tout à la fois, et qui feraient de leurs bouches peintes une blessure rouge, palpitante et troublante.

Ils dansèrent dans un ballet d'éventails, leurs longues manches ondoyant, et les rubans de soie qu'ils tenaient entre leurs doigts gracieux s'étirant comme des brumes. Parfois, le tintement des grelots rythmait leur pas ; puis c'était le cliquètement des bracelets, ou le froissement de l'éventail qui se dépliait, et son claquement net quand ils le refermaient.

Verte Bruine vint, les doigts dans les cheveux de Lotus Mauve que Rouge Cerise portait comme un oiseau blessé. Ils s'installèrent sur d'épais coussins, et regardèrent les danseurs, charmés. Ils virent leurs cheveux s'allonger et se fondre dans la nuit, leurs bouches sourire comme leurs yeux clos contemplaient des paysages intérieurs, des plaines couvertes de fleurs jusqu'à l'horizon. Ils les encouragèrent de parfums qui leur donnèrent envie de tourner jusqu'au vertige, poursuivant des odeurs infiniment désirables, comme des papillons appelés par une flamme qui ne les brûlerait pas.

Profitant de l’ombre, Taste-Cuisses se rapprocha. Il adorait les danses de ses toutes-belles, mais celle-ci avait un charme tout particulier, elle mettait du baume sur son cœur meurtri, car elle était un infime reste des beautés de l’humanité. Tous ces restaurants, tous ces bordels, tout son héritage et toute sa fortune, engloutis sans égard ! C’était affreux ! À quoi bon savoir jouir du monde, s’il n’en restait plus rien ?

Le lettré murmura :

– Bonsoir, Taste-Cuisses. Soyez le bienvenu.

– Merci, c’est fort aimable. Et à propos, n’auriez-vous pas quelques provisions ? Je me contente volontiers du pavillon que j’ai installé près du puits, mais je crains que mes rations ne soient un peu mornes… ne pourriez-vous… ?

– Bien sûr. Mais faites silence, maintenant. Ils sont trop beaux pour que je me prive d’eux.

Verte Bruine mémorisa les reflets dorés dans les cheveux châtains de Lavandin, et ceux dans la chevelure noire de Bleu Nuit, d’un blanc bleuté plus dur ; les motifs délicats et fluides sur les vêtements de l’un, courant comme des ruisselets, changeants et pourtant réguliers ; et sur ceux de l’autre, des dessins plus tranchés, mais dont chaque posture faisait un tableau au sens différent. Ils bougeaient, et les pans de leur robe supérieure s’écartaient, révélant la beauté du tissu des suivantes, puis celle des pantalons. Ils bougeaient, et la grâce d’un pied se révélait soudain. Ils bougeaient, au même rythme, avec la même douceur, et même si leurs yeux ne se

croisaient jamais, leurs corps se complétaient. Ils étaient le miel, et ils étaient l'ébène, ils étaient le plaisir d'avoir des amis si différents de lui.

*

Le lendemain, Taste-Cuisses aborda timidement le lettré qui s'étirait face au soleil levant, debout sur une pelouse :

– Ah ! Je suis bien malheureux.

– Bonjour à vous aussi.

– Euh… bonjour, oui, en effet… compte tenu de l'heure, c'est très judicieux.

Il y eut un silence, puis il reprit :

– Je… hier, je me suis vu contraint de vous rappeler à vos devoirs d'hôte, et vous avez consenti à me fournir les nourritures qui me plairaient. Mais, aujourd'hui, il n'y avait rien près de mon pavillon. Je suis donc venu vous réclamer…

Verte Bruine lui lança un regard perçant, et le marchand recula, surpris. Il réalisa qu'il tremblait, et fut incapable de se calmer tant que le Seferneith le fixa. Celui-ci détourna les yeux avec une lenteur menaçante, et le jeune homme put se remettre peu à peu, mais resta trempé de sueur. Il ouvrit la bouche, et se retrouva dans un marais, debout sur un sentier entouré d'herbes hautes et de branches tortueuses, sur lesquelles se tenaient couchés des caïmans aux immenses yeux d'or, aux mâchoires entrouvertes sur des dents aiguës. Il savait parfaitement qu'ils le

dévoreraient s'il osait proférer le moindre mot déplacé.

Il murmura :

– Je… je suis tout disposé à quitter votre jardin, monsieur. Mais je ne sais pas où aller… autour de vos murs, il n'y a plus qu'une campagne déserte, et je n'ai jamais vécu… seul. Vous êtes un lettré, monsieur, et je me demandais… y a-t-il d'autres îles ? Il me semble être ici chez les intellectuels… mais peut-être existe-t-il une île plus… plus sensuelle… plus prosaïque aussi… où les quelques valeurs que j'ai conservées seraient reconnues, et m'achèteraient une vie plus familière.

– Il n'y a plus rien, que mon jardin.

– Ah ! C'est bien mal… pardon. Merci de votre réponse, monsieur.

Taste-Cuisses tourna sur lui-même, égaré. Il aurait peut-être mieux fait de s'engloutir avec les autres. Serait-il devenu poisson ? S'ébattrait-il parmi les vagues ? Après tout, l'Amiral lui avait promis qu'il survivrait… les caïmans clignèrent des yeux, et il corrigea en hâte… l'Amiral avait craint les conséquences de sa stupidité, qu'il jugeait assez grande pour le mener à la mort. Il frissonna, tâta le sol du bout du pied, et fut rassuré de le trouver ferme. Ferme… présent… il eut envie de courir rejoindre ses danseuses vertes, ses amours aux yeux d'or, et de pleurer contre leurs poitrines si douces… puis de caresser leurs cuisses tendres et fermes…

Devant lui, la rosée scintillait comme autant de gemmes, et il réalisa qu'aucune scène de théâtre, aucun bordel de luxe, n'avaient été aussi beaux que le jardin qui l'entourait. Il se mordit les lèvres en songeant qu'il ne l'avait jamais réalisé. Entre ses murs pastel, il avait humé les parfums les plus délicats, et s'était plaint de n'y pas trouver celui d'une femme. Il avait parcouru des enchantements de couleurs, et les avait rejetés, car ils n'étaient pas assez vulgaires. Il était… il était un porc, et s'était trouvé à sa place dans la garrigue, avec des crottes de chèvre pour tout paysage.

Un porc… il regarda ses mains fines, et soupira :

– J'avais ramassé un morceau d'émincé tombé sur la nappe, et je m'étais taché les doigts… ma mère m'avait traité de porc.

– Il n'y a pas de porc dans mon jardin. Mais il y a certainement quelqu'un qui fut pire que ce qu'on disait de lui.

Vulgaire… vorace… ingrat… songea Taste-Cuisses, et les mots s'éloignaient de lui. Il voulut les rattraper, car ils étaient sa couenne, et qu'il craignait de hurler de mal, sa peau mise à vif ; mais un parfum de miel et d'épices l'entoura, et il soupira d'aise. Aucune porcherie ne sentait ainsi. Il devait être… il devait être assis devant une table de bois ambré, qui sentait délicieusement bon, et il la caressait avec ravissement, jusqu'à y découvrir une petite tache. Il la frottait de son doigt, et celui-ci devenait tout noir… mais il le lavait, et il souriait, content de le

retrouver blanc. Une voix lui demanda :

– Pourquoi avoir utilisé vos doigts ?

– Parce qu'ils étaient ce que j'avais de plus précis. Je ne voulais pas salir la nappe… j'aimais bien la lavandière, mais elle avait tant de travail… il lui restait si peu de temps pour jouer avec moi !

Dans la moiteur du marais, les yeux dorés des caïmans lui semblèrent s'éloigner, et il réalisa qu'il volait, hors de portée de leurs crocs. Il filait, son mince corps de libellule étincelant de verts et de bleus, et il sentait ses ailes légères et puissantes le porter dans l'air frais. Il ferma les yeux, survola le marais, vif et radieux, fluide et leste, puis il murmura :

– Merci, monsieur.

– Je vous en prie, Taste-Cuisses.

– Je ne suis pas guéri, n'est-ce pas ?

– Non. Il vous faudrait un courage que vous avez abdiqué.

– Les caïmans…

– Ils dévorent le porc, mais l'esthète vole bien au-dessus d'eux. Dommage que le poids du premier les ramène tous deux à portée de leurs crocs.

Le jeune homme s'éloigna, songeur. Il se demanda s'il y avait moyen de discuter avec les danseuses, si elles avaient des opinions, des préférences, en plus d'avoir les plus beaux corps qu'il eût jamais étreints. Il se remémora la soirée passée à regarder danser

Bleu Nuit et Lavandin, et il se tapota la tête, amusé par sa propre bêtise. Il y avait eu tant de désir dans leurs mouvements, tant de caresses offertes à l'air, tant de baisers pour la nuit… Il était certainement parmi des intellectuels, mais de ceux dont l'esprit épanouissait le corps, dont l'humour rehaussait les sens. Il éclata de rire, et cueillit une fleur pour décorer son vêtement, et quelques autres pour ses danseuses. Il hésita, puis en choisit une pour Cent Vingt Dents, et fondit en larmes.

*

Bleu Nuit s'assit en face de Verte Bruine :

– Je suis surpris… midi est passé, et je n'ai reçu aucune invitation pour ce soir.

– Petite Pomme a décidé de nous faire une surprise, avec l'aide des autres enfants.

– Petite Pomme… c'est vrai qu'elle n'avait encore rien organisé. Et après elle… il ne restera guère que Lotus Mauve, qui est convalescent, et Taste-Cuisses.

– Taste-Cuisses, c'est pour demain après-midi.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai mêlé un peu d'ordre à la spontanéité, de façon à ne brimer personne… et à ménager les cuisinières et les jardiniers.

– Bien sûr. Une idée de ce que prépare Petite Pomme ?

– Oui, mais comme vos talents de comédien n'ont guère progressé, je ne vous dirai rien.

Ils éclatèrent de rire. Le soir venu, Bleu Nuit se changea, s'installa sur sa terrasse, alluma une petite lampe à pied, but un peu de thé, et attendit la surprise. Il faillit s'assoupir, d'autant que le jardin restait plongé dans la nuit, mais il discerna une lueur dorée, puis une bleutée, puis une rosée pointillée de violet, puis d'autres encore. Il se leva, s'approcha, et comprit que certaines fleurs s'étaient mises à luire comme des lanternes, d'un feu adouci par leurs pétales. Il tourna sur lui-même, et réalisa que les corolles illuminées dessinaient un chemin, qu'il emprunta en souriant. Il marcha très près des fleurs, pour le plaisir de voir ses larges manches blanches tachées de pastel mouvant.

Il atteignit un pavillon plongé dans l'obscurité, à l'exception des grappes mauves des glycines, des rosiers grimpants, des petites étoiles du jasmin et du chèvrefeuille ébouriffé, dont chaque fleur luisait. Il resta bouche bée, admirant les pétales détachés de la nuit. Petite Pomme l'aperçut, et le reçut très cérémonieusement. L'exorciste suivit avec sérieux chacune des instructions dictées par l'enfant, et par ses frères et sœurs, même s'il dut se mettre à quatre pattes pour comprendre certains. Il eut été plus simple de les soulever et les prendre dans ses bras, mais ils se tenaient si droits sur leurs petites jambes que c'eût été leur manquer de respect.

Quand tous les invités furent arrivés, les fleurs s'éteignirent, et le silence tomba sur le pavillon. Bleu Nuit laissa ses yeux s'habituer à l'obscurité, et discerna la nuit scintillante d'étoiles par l'une des

fenêtres. Il leva le pied pour grimper sur le rebord et sortir, puis il haussa les épaules, car mieux valait commencer tout de suite. Il s'envola avec un bourdonnement sourd, franchit la fenêtre sans se cogner, et s'éloigna prudemment. Dans tout le jardin, les fleurs s'illuminèrent, par buissons entiers, et en cimes gigantesques, et en nappes qui piquetaient les étangs. Il s'éleva pour admirer le spectacle, puis réalisa qu'il brillait lui-même. Il arborait la livrée d'une mésange aux plumes de jour, et s'en trouvait aussi beau que repérable.

Il plongea, mais il entendit derrière lui le chant d'un essaim de moustiques, et il se retourna pour apercevoir les petits Seferneith, leurs corps zébrés de couleurs aussi éblouissantes que leurs cheveux. Il zigzagua entre les arbres, sans forcer l'allure, et ils le rattrapèrent. Ils s'agrippèrent à lui, et il tomba droit dans un étang. Quand il en ressortit, il dégouttait de sirop de miel parfumé d'orange, et les petits le léchèrent en riant. Il finit par leur échapper, mais quand il aperçut sous lui les eaux ambrées du grand bassin, il y plongea, pour le plaisir de se glisser dans des flots sirupeux. Il en ressortit couvert de caramel, et se roula en riant dans un grand bac de sucre coloré. Il se releva, se regarda dans le grand miroir qui lui faisait face, et pouffa.

Les petits l'avaient retrouvé, mais ils firent mine de ne pas le voir tout le temps qu'il rit. Il fila, ils se rapprochèrent, et, mèche après mèche, ils lui confectionnèrent une magnifique perruque en fils de réglisse rouge, qu'il abandonna dans l'eau d'un bassin

comme une grosse méduse un peu molle ; puis ils s'affrontèrent plus sérieusement, s'efforçant de dévorer sans l'aide de leurs mains de petites pommes caramélisées piquées sur les ramilles d'un très grand arbre. Il profita de ce que les enfants oscillaient sur place, leurs petits ventres bien tendus, pour s'éclipser. Il put flâner entre les arbres, trouver un plan d'eau pure dans lequel il se débarrassa des sucreries qui le couvraient, et admirer ses ailes… puis il les entendit à nouveau. Il s'enfuit, mais tomba nez à nez avec Rouge Cerise, et il éclata de rire, car ils restaient collés. Il tendit ses mains devant lui, et elle y posa les siennes. Leurs paumes se fondirent, leurs doigts se mêlèrent… et les enfants tanguèrent d'hilarité. Bleu Nuit voulut regarder Petite Pomme, et son nez se détacha de celui de sa mère. Il s'exclama :

– Ça, c'est une bonne idée ! Et si je te tends la main, tu restes collée ?

– Ça dépend si tu m'aimes ou pas…

Elle vint se coller contre lui, et ils volèrent, englués tous les trois. Les enfants les poursuivirent en riant, et l'exorciste cria de joie en percutant une congère de sucre glace qui s'envola autour d'eux, puis les poudra d'une neige tiède. Petite Pomme s'assit sur lui :

– C'est tout ce que j'ai trouvé, comme hiver. Ça te va ?

Il la serra contre lui, et ils se roulèrent dans le sucre jusqu'à être aussi blancs l'un que l'autre, puis ils restèrent étendus, béats. Elle lui passa les mains

dans les cheveux, et remarqua :

– Tu n’as pas encore sauté dans le chocolat.

– La nuit est encore longue, mon cœur. Je ne manquerai rien, je te le promets. Et, si cela devait arriver… tu me pousseras !

Le lendemain, Bleu Nuit déjeuna avec soulagement d’une boulette de riz et de poisson cru. Quand il regardait ses cheveux, il croyait y voir de la réglisse noire, et sa peau évoquait une guimauve. Les fleurs semblaient confites, et même la rosée rappelait du sucre cristallisé. Il savait qu’ils s’étaient seulement étendus sur des coussins multicolores, sous un plafond décoré de guirlandes qui ressemblaient beaucoup aux colliers de Petite Pomme, et qu’ils s’étaient rejoints dans un rêve très doux… mais sa langue, elle, cherchait encore entre ses dents de petits restes de caramel. Il respira la robe qu’il avait portée pour la fête, et sourit en retrouvant le parfum de l’enfant, qui s’était blottie contre lui avec un sourire malicieux. Il se passa les mains sur le visage, et songea que le chocolat avait eu un velouté incomparable, et un petit goût de vanille et de cannelle très chaleureux. Leur vie était si douce… et leurs plaisirs variés leur laissaient l’envie de goûter les suivants.

Il se leva, rejoignit le pavillon de Lotus Mauve, sourit aux belles-de-jour qui enlaçaient les piliers, puis il pénétra dans l’entrée qui mêlait les platebandes et les parquets, les coussins de tissu et les rosettes de feuilles. Il trouva le guérisseur étendu

dans son lit, les yeux dans le vague, mais il se réjouit pourtant, car, jour après jour, le Seferneith se remettait. Il oubliait lentement le monde englouti dans ses propres malheurs, il laissait s'enfuir chacune des souffrances de chacun des morts, et la vie revenait s'installer en lui. Ses traits étaient encore tirés, et son teint un ton trop pâle, mais ses cheveux avaient retrouvé leur souplesse, et leurs merveilleux reflets violets. Bleu Nuit s'assit sur le bord du lit pour les coiffer, puis :

– Quand vous voudrez prendre votre bain…

Lotus Mauve sourit, et tendit une main vers l'exorciste, qui la prit entre les siennes. Il en aimait la douceur, l'odeur, et il caressa tendrement les ongles nacrés. Puis il la posa sur ses cuisses, et la contempla, ravi, car il trouvait cette main ouverte, offerte, infiniment apaisante. Ils passèrent la matinée ensemble, puis se rendirent à la fête organisée par Taste-Cuisses. Le guérisseur dut faire plusieurs pauses, qu'il effectua sous les plus beaux arbres, ou devant les vues les plus ravissantes.

– Lotus Mauve… même si nous étions en plein désert, je saurais que regarder… et ne pourrais m'en lasser.

– Vous êtes un contemplatif, Bleu Nuit… et je suis admirable. Nous avons tout pour nous entendre !

Ils atteignirent la dépendance où se trouvait le puits, et crurent un instant s'être égarés, puis ils reconnurent les courbes des murs, les ondulations du terrain, et la vaste esplanade. Elle avait été rénovée,

ils n'y voyaient plus la moindre dalle cassée, mais un lacis de mousse verte en rompait la monotonie, piqué de corolles minuscules d'un bleu très pâle strié de blanc. Les alentours étaient jardinés avec soin, des bancs avaient été ajoutés, et le tout mêlait avec un goût exquis les styles humains et seferneith. Ils s'assirent, découvrirent les amuse-bouche et les boissons disposées sur d'étroites consoles fixées aux dossiers, puis le spectacle commença.

Taste-Cuisses présenta le chœur des servantes et des jardiniers qui allait accompagner les danseuses vertes. Il annonça un titre que Bleu Nuit ne connaissait pas, mais l'exorciste ne s'en étonna guère, car sa connaissance du répertoire était lamentable. Puis il blêmit, car le marchand annonçait que les paroles étaient de Mirabelle. Il faillit s'enfuir, mais Lavandin posa sa main sur la sienne, et il resta assis. Il serra les dents, mais son disciple lui caressa doucement le visage, et il se détendit.

– Maître… quel plaisir m'apporterait votre calvaire ?

– Et comment espérer l'infliger sous mes yeux, même fatigués ? ajouta Lotus Mauve.

Bleu Nuit soupira, se laissa envelopper de doigts de senteurs apaisantes, préleva une petite fleur mauve dans la robe du guérisseur, et la tint avec délicatesse, pour empêcher ses mains de trembler. Ils écoutèrent les chants, admirèrent les danses, et, quand les derniers applaudissements s'éteignirent, l'exorciste constata :

– Lavandin… c’était… parfait.

– L’esprit de contrariété offre de vastes ressources, maître.

Mirabelle s’avança sur la scène. Elle s’inclina, prit le bouquet qui lui était tendu, fit l’éloge de ceux qui l’avaient aidée à monter le spectacle, puis annonça :

– Et maintenant, je tiens à remercier celui grâce auquel mes productions se sont normées jusqu’à pouvoir être appréciées par les publics les plus coincés…

Elle fixa Bleu Nuit, et lui tira la langue, fermement ; puis elle lui fit un clin d’œil, et tous se levèrent, sauf l’exorciste, qui resta assis, rouge de confusion, les mains plaquées sur les joues. Personne ne s’occupait de lui, tous se rassemblaient autour du buffet, et il parvint à se reprendre avant qu’ils ne se fussent disséminés sur les pelouses avec leurs assiettes remplies.

Lys d’Eau et Bâton d’Encre s’approchèrent de Taste-Cuisses.

– Félicitations, mon cher ! Ces mets sont succulents !

– Et le choix des ingrédients, ah ! Le choix des ingrédients ! À la première bouchée, on sait qu’aucun miséreux n’a jamais senti un tel goût…

– Je suis ravi qu’ils vous plaisent. J’ai essayé d’innover un peu, en sachant bien quelles merveilles sont consommées dans le jardin…

– Vous avez très bien fait !

– Voilà un talent qui vous vaudra notre amitié éternelle !

– Car l'estomac a bonne mémoire…

– Ah ! Je suis ravi que vous appréciiez ! Vous avez bien failli ne jamais pouvoir déguster ces délices, car ils ont été inventés par un gourmet si négligent qu'il n'en a noté aucun !

– Ça devrait être interdit.

– Oui… l'Administration devrait centraliser le patrimoine culinaire.

– Le confisquer, même, si la génération suivante ne sait qu'en faire !

– Comme je suis d'accord ! Mais heureusement, même si Cent Vingt Dents s'est montré négligent, j'ai pu reconstituer ces mets succulents.

– Il aurait pu vous aider, tout de même !

– Hélas… son hygiène buccale est si déplorable qu'il ne lui reste plus de papilles !

Verte Bruine regarda Taste-Cuisses, et celui-ci crut discerner le corps sinueux d'un caïman dans les cheveux verts du lettré, et l'éclair doré de deux yeux entrouverts un bref instant. Il sourit au Seferneith, haussa les épaules, et, charmeur :

– Eh ! Je n'étais que le porc… je suis le porc et le porcher… c'est un peu moins pire… non ?

Le Seferneith se détourna, et le jeune homme,

soulagé, se remit à parler immondices avec les parents de Rouge Cerise. Mais, quand Lotus Mauve et Bleu Nuit vinrent le complimenter, il improvisa des chefs-d'œuvre de délicatesse, et sourit béatement, ravi de les avoir agréablement surpris. Il contempla ses invités, et se félicita de sa nouvelle vie. Bien sûr, les lieux grouillaient d'oiseaux, et il entendait parfois au loin le cri d'un goéland, mais peu importait. Il n'y avait plus de spectres dans ses placards, et, surtout, tout était gratuit ! Ses trésors dormaient, bien cachés dans la terre, et les jours s'écoulaient, suaves et remplis de loisirs. Personne n'avait plus jamais parlé de travail, et il souhaita que cela durât. Il avait survécu à la pratique d'un métier, mais rien que d'y repenser… il était bien malheureux. Il se servit généreusement pour oublier la mesquinerie et la vulgarité de ses activités mercantiles, et quand ses joues furent pleines et ses doigts graisseux, il retrouva le sourire. Il finit même par prendre une bouchée de fromage qui embaumait la chèvre, et fut heureux de ne pas la vomir.

Bleu Nuit picora, goûtant un peu de chaque plat, mais la nourriture lui laissait une impression de creux. Lotus Mauve remarqua :

– Vous êtes habitué à vous dépenser… et ce n'est pas en me servant de garde-malade que vous y parvenez.

– C'est juste… je me sens comme engourdi, ou plutôt… encore mal éveillé, quand mon esprit ignore mon estomac vide. J'ai une impression de latence…

je souris, je m'amuse… mais… l'essentiel m'échappe.

– Regardez Verte Bruine.

Le lettré glissait à travers la foule des invités, qui s'écartaient sans y songer. Ses couleurs étincelaient, sa robe chatoyait, et son parfum éveillait des soupirs de contentement, mais son regard était lointain.

– Lui aussi, il est absent… il se sent à l'étroit dans cette parenthèse… il la sait nécessaire… mais elle ne lui plaît guère.

Verte Bruine se retourna vers eux, et ses lèvres formèrent des mots :

Nous dansons sur les flots bleus

Comme des bouchons joyeux

Nos cheveux colorés

Sont des petits drapeaux

Secoués par la brise.

Nous dansons sur les flots bleus

Car nous sommes plus légers qu'eux…

Mais nous avons tous deux pieds

Bien trop faciles à lester.

Bleu Nuit murmura :

– Lotus Mauve… vous qui percevez ses sentiments mieux que je ne puis le faire… a-t-il besoin d'aide ? Devrais-je rassembler mes pensées, mettre de côté mes émotions, et me tenir à ses côtés ?

– Non. Il espère seulement que nous aurons le

temps de nous remettre… et, tant que nos cœurs saigneront… nos esprits resteront vides.

– Et nos pensées se balanceront, légères, comme de petits bouchons. Soit.

Ils retournèrent au buffet, et remplirent leurs assiettes en mariant les mets et les fleurs qu'ils cueillaient. Leurs yeux seraient ravis, et leurs estomacs ménagés, ce qui leur convenait parfaitement.

*

Manis était si stupéfait qu'il en restait muet. Il ne pouvait détacher son regard de l'océan sans fin qui avait remplacé le monde, les vastes plaines et les grandes cités où avait vécu le troupeau des Tuan… ou, plutôt, les hardes sauvages dans lesquelles ils avaient prélevé les plus beaux spécimens. Il se demandait, angoissé, comment ses pairs réagiraient. Tôt ou tard, l'un d'eux voudrait descendre chasser. Et la Mère ? La Mère avait sûrement remarqué quelque chose ! Ne fût-ce que les deux étoiles sœurs, l'une d'argent clair, si ténue, l'autre de ténèbres envahissantes, qui s'étaient élevées du monde disloqué et fondues dans la Lune Noire. Comment aurait-elle pu manquer le cataclysme ? Comment ?

Pendaran cliqueta légèrement, un bruit très délicat, mais qui perturbait le cours des pensées, et le veuf se tourna vers lui.

– Manis, pardonne-moi de te déranger…

– Pendaran, la voix d'un ami est toujours un

délice. Tu ne saurais me gêner !

– Rares sont les incapacités dont je me réjouis, mais celle-ci me fait le plus grand des plaisirs. Manis, me permettrais-tu d'être direct et concis ?

– Je suis au regret de constater que les circonstances futures pourraient l'exiger, nous aurions donc tort de ne pas pratiquer. Aussi, je t'en prie avec gratitude.

– Tu en fais une tête !

– J'ai peur, Pendaran. Que vont faire les Tuan ? Que va faire la Mère ?

– Eh bien… j'ai un message du Mort Blanc, qui t'est destiné.

– Oh ! Que dit-il ?

– Ceci :

Celui qui glisse sur ses ailes

Un courant d'air peut l'emporter

Bien loin de la terre espérée

Où il pensait pouvoir chasser.

Égaré loin de ses amis,

De quoi pourrait-il témoigner ?

Celle qui attend dans les ténèbres

A tourné son œil en elle-même

Et se repaît de la noirceur.

Le temps n'a plus de prise sur elle,

Sa rêverie semble infinie.

Le monde tourne, et les flots dansent,

Mais dans le ciel, la Lune dort,

Obscure, elle attend comme morte

Ceux qui porteront le changement.

Manis se laissa tomber au sol, soulagé. Au bout d'un instant, il corrigea la position de ses jambes, ne la jugeant pas tout à fait assez esthétique. Pour remercier convenablement, il fallait être impeccable. Il dit, ravi :

– Pendaran, je suis heureux d'avoir mis ma foi en Keraian Tuan. Il ne me déçoit pas !

– Moi non plus, fit Pendaran. Moi non plus… mais plutôt que d'envoyer d'éventuels chasseurs je ne sais où, il aurait pu me les laisser ! J'ai si rarement pu empailler un Tuan !

Manis le regarda, horrifié.

– Pendaran, mon esprit égaré croit avoir entendu une incivilité dont je ne pense personne capable.

– À part la Mère Araignée, bien sûr. Et moi, son fils, je ne partagerais pas ses amusements ? Allons donc ! Cette grosse horreur aveugle aurait des privilèges que je ne partagerais pas ? J'en serais attristé, Manis.

– Pendaran, mieux je te connais, et plus je me demande si l'inconvenance conserve des limites.

– Bah ! Qu'elle en conserve si elle y tient, je les

repousserai avec plaisir.

Manis soupira, car il faisait équipe avec un asocial. Mais que lui reprocher ? S'il n'avait été fou, son ami ne l'eût jamais assisté dans son projet insensé. Et s'il ne s'était agi que de lui ! Mais il avait recruté leurs alliés. Son courage avait fait naître leur foi, mais ils n'osaient que le suivre, espérant un monde meilleur, un monde dénué de peur, un monde à la courtoisie parfaite, puisque Manis les guidait. C'était Pendaran qui avait affirmé avec aplomb qu'il était mandaté par les dieux, la Grande Mère comme le Mort Blanc, pour amener les Tuan à un état de perfection accrue. Qui d'autre aurait osé prétendre que la Mère Araignée, convaincue par leur apparence de civilisation, espérait maintenant en faire une réalité ? Qui aurait emprunté la bouche des ténèbres pour proférer des hérésies ?

Oui, Pendaran était précieux… mais tellement dérangeant !

– Manis, tu es presque aussi désapprobateur que Kusumah…

– Le Mort Blanc m'en préserve !

– Pour une fois qu'une prière a une chance d'être exaucée… je suis content qu'elle soit si sage. Je vois mal ce que quiconque pourrait faire avec une paire de Kusumah, à part remplir une paire de poubelles.

– Pendaran, il serait extrêmement malvenu de créer une solution à un problème inexistant. Les poubelles sont uniques, et Kusumah aussi. Pour une

fois que le monde m'éblouit par sa perfection, je ne ferai rien qui la menace.

Ils se sourirent, puis allèrent jouer avec le petit. Ils lui avaient promis un vol durant lequel il pourrait sauter de l'un et être rattrapé par l'autre, et le temps s'y prêtait à merveille. Au bout de quelques instants, le guetteur et son apprenti se joignirent à eux, et Manis s'étonna de leurs manteaux bordés de fleurs, puis les trouva admirables. Leurs couleurs et leurs parfums tournoyant autour de lui embellissaient encore le monde, le ciel et la mer immense mêlés dans le même bleu intense.

*

Verte Bruine se réveilla tôt. Tout autour de lui, le jardin assoupi était silencieux. Il se tourna sur le côté, et observa Rouge Cerise endormie. Il aimait son air à la fois sérieux et ravi, les flots bruns de sa chevelure, l'arc de ses sourcils, ses longs cils, sa bouche entrouverte, comme sur une promesse, la courbe de ses hanches. Il déposa un baiser léger sur cette rondeur chérie, puis se leva sans bruit.

Il jeta un coup d'œil à la salle d'eau, mais préféra rejoindre la cour intérieure et se laisser glisser dans le satin tiède du bassin. Il nagea entre les feuilles des nénuphars, et les poissons lui firent une escorte. Il rit quand une grenouille sauta sur sa tête, et se tint immobile jusqu'à ce qu'elle le quittât. Il ressortit, et resta sur le rebord le temps d'ajuster les positions des fleurs. Visuellement, elles formaient un tableau charmant, mais il manquait de sens, et n'éveillait

aucun écho, aucune référence. C'était seulement de la nature, et il préférait la saupoudrer d'un peu culture, si légère qu'elle restait invisible à tout autre.

Il revint dans la pièce voisine de celle où dormait sa femme, et se vêtit. Il contempla ses fines ballerines de cuir souple, et se demanda si elles suffiraient, mais il décida qu'il préférait encore paver une route par magie que d'enfiler des chaussures de marche. Il s'assit au petit bureau, choisit une teinte de papier qui convenait à l'heure et à son message, et le calligraphia. Il imprégna la page d'un parfum d'affection, la plia, et la signa de longues courbes d'une encre verte presque luminescente. Les feuillets se soudèrent les uns aux autres. Il posa le tout sur son oreiller, là où Rouge Cerise ne pourrait le manquer. S'était-elle réveillée un seul jour sans poser des yeux ravis sur son époux… ou sur la place où il eût dû reposer ?

Il prit un très léger havresac, et y rangea soigneusement un pot de confiture de mangue. Le couvercle se dissimulait sous un papier imagé, et des fruits formaient une frise colorée autour de l'étiquette. Il admira l'emballage, et s'épanouit, heureux que la drupe savoureuse n'eût abandonné sa peau chamarrée que pour une livrée plus belle encore.

Il traversa le jardin sans faire de bruit, et sourit en enjambant délicatement le fil lesté de grelots que Petite Pomme avait tendu pour repérer les jouets potentiels. Il se faufila par la porte, et resta immobile,

contemplant l’extérieur qui flamboyait sous les feux du soleil levant. C’était un jour magnifique, comme il l’avait demandé, et il remercia les horizons d’avoir entravé leurs nuages.

Il marcha, attentif aux plantes et aux animaux qui avaient remplacé la ville. Nombre d’entre eux lui étaient inconnus, mais aucun ne lui déplut. Quand le chemin lui découvrait un nouveau point de vue, ou une branche couverte de fruits étranges, il avait l’impression d’ouvrir un cadeau. Il prenait le temps d’aller humer les fleurs, de poser ses lèvres sur la peau des fruits, de les goûter aussi. Il y avait en eux tous une très légère amertume, un infime goût de larmes… mais les saveurs étaient si riches, les parfums si profonds, qu’elle était presque indiscernable.

Il atteignit la côte, et chercha un lieu assez confortable pour s’y asseoir. Il trouva un endroit presque plat, et s’agenouilla. Il sortit de sa robe une mince boîte ronde, y préleva une feuille de papier qu’il posa sur le sol, et la tapota du doigt :

Celui qui naît sous le pinceau

Ne connaît que deux dimensions

Mais le talent peut tromper l’œil

Qui sait en imaginer trois,

Et entraîner les autres sens

À venir parfaire l’illusion.

Dès lors les lieux, aveugles et sourds,

La prennent pour une vérité.

La petite feuille ronde trembla, s'épaissit, s'élargit, et Verte Bruine tâta avec satisfaction un coussin moelleux, délicatement brodé. Il s'y assit avec un soupir de contentement. La magie demandait du temps et de la patience, mais cela n'était rien en regard du confort qu'elle lui permettait. Oh, bien sûr, il aurait pu se fier au hasard… mais les loisirs que celui-ci fournissait étaient de qualité trop variable pour ne rien prévoir en sus.

Il regarda la mer, il l'écouta lécher le roc en contrebas, et il attendit, interrogeant l'horizon de tout son être. Entre les murs pastel de son domaine, la vie s'étirait, délectable, et certains de ses invités en étaient venus à croire que rien ne changerait plus. Dans l'ultime jardin, ils vivraient heureux, pour l'éternité… Mais il n'y croyait pas, car il savait reconnaître une histoire inachevée. Oui, les dieux pouvaient changer d'avis, et souffler des vents plus cléments… mais, sur son bureau, la rose offerte par Manis tintait sinistrement ; et, dans les yeux des Hommes Stèles, la Lune Noire se reflétait.

Il était convaincu que ces moments souriants n'étaient qu'un répit, un temps de transition. Lotus Mauve était convalescent, les humains se faisaient peu à peu à l'idée qu'ils étaient les derniers survivants de leur peuple. Mais ensuite… quoi ? Il resta assis, bercé par le chant mêlé des oiseaux, des grillons et des vagues. Il ouvrit son pot de mangue, et le dégusta tranquillement. Quand l'après-midi

avança, il discerna peu à peu une zone plus sombre sur la mer, l'ombre d'une montagne immense qui s'étendait vers lui. Il l'étudia, et la remercia pour son message, même s'il avait la rudesse de ses flancs escarpés, et le froid impitoyable de ses sommets.

Il étudia l'horizon bleu, et soupira. Il ne restait du monde que la montagne, son jardin, et la mer… mais l'Amiral ? Son île voguait-elle quelque part sur ces eaux ? Si c'était le cas, il ne ressentait pas sa vie… mais l'homme au manteau noir en hébergeait-il seulement ? Ou n'était-il qu'une pensée, habillée de brume, une pensée si puissante qu'elle maniait la plume et modelait le monde ? Une pensée assise sur des cadavres pétrifiés, commandant un navire de mort. Il observa les flots, et se demanda si son domicile bougeait. L'idée lui répugna profondément, jusqu'aux racines de son être. Il voulait bien être ballotté quelque temps sur la mer, mais pour rejoindre une plage et s'y installer. Mais y naviguer toujours… même au milieu des fleurs… il conclut que ses terres demeuraient immobiles, et se détendit, soulagé.

Il regarda la côte, et songea qu'il eût aimé voir arriver l'Amiral, marchant d'un pas tranquille le long du rivage, chantonnant peut-être quelque comptine apparemment insensée. Il entendit derrière lui le tintement d'une clochette, se retourna, et aperçut un petit homme très brun, debout sur une pierre. Il était vêtu d'une cape en peau de chèvre, aux longs poils noirs et blancs, ébouriffés, et portait un petit chapeau de bois sculpté, posé sur sa tête à la façon d'une tiare.

Il souriait largement, et ses grands yeux dorés pétillaient de malice. Verte Bruine ouvrit la bouche, mais le petit homme volta et bondit à bas du rocher. Le lettré entendit le bruit de quatre sabots menus qui s'éloignaient en galopant.

Là où s'était tenu le visiteur, il ne restait qu'un modeste paquet enveloppé de papier blanc. Le Seferneith le ramassa, l'ouvrit, et découvrit un assortiment de fromages de chèvre. Il émietta avec plaisir une petite bûche très sèche, en paillettes moelleuses qui fondaient sur sa langue. Il se souvint de l'Amiral tenant une chèvre sur ses genoux comme si elle avait été un enfant, grattant son pelage, posant un baiser sur son front, et murmurant à son oreille. La langue rose de l'animal sur sa joue était la seule tache de couleur sur son visage pâle. Verte Bruine remercia silencieusement l'homme en noir pour son présent, et espéra qu'il allait bien. Un de ces jours, il irait voir où en était le puits, tout au fond du jardin. Mais en attendant… il finit les fromages, puis observa attentivement le papier. Il n'y vit rien de particulier, le fit brûler, et obtint de belles flammes vertes qui le ravirent.

Il revint vers l'intérieur des terres, mais ne rentra pas directement. Il se dirigea vers ce qui avait été une petite maison avant le bouleversement, mais formait à présent une modeste éminence. Là où s'était découpée la porte se dressaient trois grandes pierres blanches, l'une face à lui, deux autres sur les côtés. Derrière elles, un cèdre s'élevait, ses branches rappelant vaguement le toit disparu.

Il plaça ses mains sur la pierre centrale qui perdit son apparence lisse, et les volutes d'une calligraphie seferneith y devinrent lisibles. Les caractères formaient une spirale. Il posa le doigt sur l'initiale, située assez loin de l'origine, et se déplaça dans la spirale, sautant d'un cercle à l'autre aux points d'inflexion. C'était un jeu d'enfant… pour un lettré. Quand il atteignit le centre, les lieux frémirent, puis se stabilisèrent à nouveau. Devant lui, de longues marches de pierre s'enfonçaient dans les profondeurs.

Il avança jusque sur la première, tendit la main vers l'une des niches creusées dans les montants de la porte, et en sortit une cruche. Il la déboucha, puis en versa le contenu dans les rigoles qui partaient du seuil, moitié à droite, moitié à gauche. Le liquide coula comme un or fluide, puis s'enflamma, d'un feu orangé et froid. Verte Bruine descendit l'escalier, entouré de ruisseaux ignés, et arriva dans la grande salle tout illuminée par les flammes.

Il regarda avec plaisir le bateau qu'il avait demandé à Bâton d'Encre. Il avait prétendu en avoir besoin pour un rite seferneith qu'il avait inventé avec beaucoup de plaisir, et surtout de soin, parce qu'un menteur qui respecte ses victimes ne devrait jamais leur offrir un travail bâclé. Il se souvint avec amusement de leur conversation…

À l'heure où Bâton d'Encre commençait à oublier son repas de midi, et se mettait à rêver d'une collation, Verte Bruine pénétra dans le pavillon où le magistrat s'était installé, chargé de quelques

friandises et d’un paquet bien emballé. Son beau-père le mena jusqu’à un petit édifice à deux étages bâti au milieu d’un bassin aux eaux ridées de vent, et expliqua fièrement :

– C’est mon bateau de pierre… à moins d’être vraiment ivre, nul n’y a la nausée. Mais il suffit d’étendre le bras pour plonger sa main dans les flots, et les longues branches du saule viennent bruisser si près de nous !

– Merci de votre accueil, Bâton d’Encre. Je suis heureux de découvrir un tel endroit.

– Verte Bruine, c’est un plaisir de vous voir. Voulez-vous boire quelque chose ?

– Eh bien… avec plaisir. Mais je m’étais dit que, si cela ne heurtait pas mon hôte, nous pourrions déguster ce que j’ai apporté.

Les yeux du magistrat brillèrent.

– Montrez !

– Vous m’avez dit apprécier les litchis… j’ai supposé qu’une liqueur de ce fruit vous ferait plaisir.

– Et vous avez eu raison !

Ils burent, puis :

– Bâton d’Encre, j’ai une faveur à vous demander.

– Mon fils, à quoi sert d’être riche et puissant si je n’ai personne à choyer ?

– Merci. C’est… c’est un peu délicat.

– C’est donc parfaitement dans mes moyens. De

quoi s’agit-il ?

– Eh bien… nous autres, Seferneith, quand nous commettons un acte contraire à nos valeurs…

Il marqua une pause soigneuse, et ferma les yeux comme si le chagrin le hantait, puis :

–… nous procédons à un rituel pour nous défaire de nos remords, et retrouver notre tranquillité.

Bâton d’Encre sourit avec une compassion satisfaite : ainsi, son beau-fils était affligé d’une conscience ? C’était une faiblesse très répandue, qui le rendait plus sympathique encore, plus familier.

– Je vous comprends fort bien. L’homme que la vie force à nuire ne devrait pas porter éternellement le fardeau de sa conscience. Et comment procédez-vous ?

– Nous faisons construire un bateau. Puis, en privé, nous y mettons tout ce qui charge notre conscience, et nous laissons partir le navire. Quand il disparaît, nous sommes libérés.

– Ah ! C’est simple ! Et de quelle taille doit être ce bateau ?

– Cela dépend des crimes. Je crains, Bâton d’Encre, que celui-ci ne doive faire plusieurs mètres de long.

– Bon… cela fera du travail à nos derniers artisans, et c’est tant mieux, car un homme occupé est un homme tranquille ! Et sur quelle rivière voulez-vous qu’il parte ? Ou sur quel canal ?

– Voyez-vous, Bâton d’Encre, il ne serait pas

prudent que je sorte… aussi vais-je renoncer à sa mise à flots. Le plus simple serait que vous le fassiez construire très près du mur du jardin, à l'opposé de la prison, par exemple. Je m'y rendrai par mes propres moyens, j'y soulagerai ma conscience, et je le quitterai comme s'il s'en allait, glissant sur les flots.

Les uns pissent dans des violons, les autres dans les bateaux, s'amusa le magistrat. Mais pourquoi refuser un présent à Verte Bruine, alors qu'il pourrait prendre une commission sur la tâche confiée aux chantiers ? Il remarqua pourtant :

– Une chose me préoccupe : quelqu'un risquerait de vous voir, quand vous serez occupé à vous purifier.

– C'est vrai ! J'oublie sans cesse que pour être peu peuplés, les lieux alentour ne sont pourtant pas déserts. Eh bien… pourquoi ne pas le construire dans une grande fosse, et mettre une maison au-dessus ?

– Oui, bien sûr !

Le lettré se confondit en remerciements, puis il prit congé en laissant Bâton d'Encre légèrement ivre et tout enflé de joie, car il aimait tant rendre service à autrui tout autant qu'à lui-même ! Et même s'il en profitait un petit peu plus qu'autrui… c'était très supportable.

Verte Bruine revint au présent, il passa les doigts sur la coque parfaitement calfatée, et magnifiquement peinte. Comme toujours, le magistrat n'avait pas lésiné sur la marchandise…

comme toujours, il avait su réunir les quelques forces qui restaient à Trois-Ponts, et leur faire produire le meilleur. Mais le but le valait bien ! Apaiser les remords d’un beau-fils était une tâche essentielle au bien-être de toute la famille.

Les remords… ils semblaient si plausibles aux humains ! Et lui, qui avait dû se résoudre à contribuer au génocide, lui, le lettré paisible, pouvait parfaitement en être accablé. Il éclata de rire, et les murs de la fosse rirent avec lui. Des remords ? Jamais de la vie ! Le destin exigeait de lui qu’il tuât ? Il tuait, même s’il détestait le faire. Et on eût souhaité qu’en plus, il se reprochât des actes qu’il n’eût jamais commis sans contrainte ? La plaisanterie était excellente. Non seulement on lui aurait gâché son plaisir, mais il s’en serait voulu ? L’idée était si drôle qu’il en pleura presque.

Il ressortit de la fosse, et en referma l’entrée. Il avait craint que la dislocation du monde, ou l’arrivée des flots, n’eût détruit le navire, mais tout était intact. Eh bien ! Il n’avait plus qu’à se faire à l’idée qu’ils prendraient la mer tôt ou tard. Il doutait qu’elle fût poissonneuse, et il commença à réfléchir aux aliments qu’ils emporteraient. Il en parlerait à Chant des Pierres, qui était plus habitué que lui à nourrir une troupe nombreuse dans des conditions peut-être déplorables.

Il revint au jardin, se fit couler un bain très chaud, s’y glissa, et ouvrit le petit manuscrit que lui avait soumis Mirabelle. C’était un manuel de logique à

l’usage des enfants, et, après l’avoir parcouru, Verte Bruine conclut qu’il pourrait effectivement s’avérer utile, s’il tenait à ce qu’ils sussent rester rationnels même quand la folie sautillerait allègrement autour d’eux. Et la folie… la folie coulerait à flots quand ils s’approcheraient des dieux. Il sourit, amusé par le peu de joie que lui procuraient ses rares certitudes.

X – Entre les vagues, le seuil

Lotus Mauve ouvrit les yeux, et sourit. Il s'étira, lentement, voluptueusement. Il avait rêvé de la mer, la mer turquoise et chaude qui dansait jadis devant sa maison. Ses vagues enchantées roulaient en bruissant, soyeuses, serties de poissons aux vives couleurs, aux formes ravissantes de grâce ou d'originalité. Il s'était assis dans le sable, et avait attendu que reparussent ses préférés, juste au moment où son désir, étiré et affiné, allait s'éteindre. Il avait nagé, glissant entre des doigts d'eau caressants et tièdes, puis marché sur la plage, foulant son sable clair et fin, contournant les œufs qui y reposaient, les effleurant seulement de tendresse, et vérifiant machinalement que la vie s'écoulait en eux sans heurts et sans failles.

Il avait contemplé les ombres des arbres, écouté le vent dans leurs branches, et s'était enivré de l'odeur de leurs fleurs et fruits mêlés. Il s'était attardé devant la vanille qui festonnait des manguiers au parfum velouté, et avait clos ses paupières pour mieux imaginer les desserts savoureux qu'en tiraient ses pairs. Ses pairs… disparus… il sentit ses larmes perler… ses pairs toujours prêts à l'accepter à leur table, comme un papillon attiré par les plus doux nectars, embellissant leurs intérieurs tant qu'il y butinait. Il soupira en songeant aux beignets du Verte Bruine de jadis, leur pâte croustillante et fondante enrobant un moelleux coulis fruité, vibrant de

générosité et rayonnant de teintes pleines, sereines.

Il observa le paysage qui ornait le plafond, le lac doré où flottaient des nénuphars aux feuilles de bronze verdi, le crépuscule mauve traversé d'un vol d'oiseaux, et il songea que, tant qu'à avoir englouti le monde, il serait sensé d'aménager une plage. Les piscines du jardin étaient très agréables, et certains étangs, tièdes, et entourés de sable, mais ce n'était pas la mer. Verte Bruine lui rendrait volontiers ce service, car il aurait fait n'importe quoi pour mettre ses hôtes à l'aise. Il pourrait aisément aménager une petite crique, la garnir de sable blanc, et y faire pousser… quelques pins merveilleusement odorants, leurs aiguilles réunies en grandes houppes très douces… et puis des agaves, leurs longues hampes fleuries dressées vers le ciel telles de gracieux chandeliers. Cela ravirait Clair-Obscur, malgré son état présent. Et pour lui-même… des lilas mauves, leur pied tout décoré de minces iris violets avivés de jaune d'or. Pour le reste, il aviserait plus tard, et le lettré se laisserait déranger avec un bonheur non dissimulé, car n'importe quel pétale valait bien un effort.

Il se leva, nagea quelques instants dans le bassin de sa cour intérieure, le temps de rafraîchir son corps, puis il passa une robe légère, un filigrane de soie verte décorée d'améthystes et de petites feuilles de métal verdi et pailleté. Il posa un diadème sur ses cheveux, l'embellit de quelques corolles, et sortit après s'être assuré que Bleu Nuit était assis sur sa véranda. Il était tellement troublant de se sentir trop

beau pour être accepté, trop excitant pour être vécu ! Il trouvait fascinant de voir les sens de son descendant s'enflammer, le désir s'épanouir, mais, plutôt que de s'épancher, devenir une jouissance tranquille, purement esthétique. Il fut un peu déçu, car l'exorciste resta bouche bée un peu moins longtemps qu'à l'accoutumée, et son plaisir se teintait de préoccupation.

– Eh bien, Bleu Nuit ! De si bon matin, un si beau jour, vous êtes déjà si sombre !

– Quelque chose me trouble, Lotus Mauve, et j'ignore encore quoi. Ce n'est rien de bien urgent, je pense…

–… donc vous finirez la théière, et pas seulement une unique tasse. J'aime bien l'idée de ces quelques gorgées qui vous donnent le temps de remplacer la panique par la résolution.

– Ravi que cela vous plaise. Où allez-vous ?

– Voir la mer.

– La… attendez-moi, j'arrive.

Le guérisseur soupira, car l'exorciste ne s'intégrait pas spontanément dans une vision hédoniste de la plage. Mais peu importait, il en avait décontracté de plus crispés, et mêlé insidieusement leur amour du travail du goût de la vie douce et du plaisir de jouir. Tempérer les extrémistes, c'était tout de même sa spécialité ! Ou cela avait été… car il se sentait encore un peu raide, un peu sec, un peu rocailleux pour tout dire, et son action restait mêlée de cruauté. Il agirait

pourtant, car Bleu Nuit était assez solide pour ne pas mourir d'une égratignure, ni même de plusieurs.

L'exorciste reparut après un délai si court que Lotus Mauve fut stupéfié. Son descendant lui sourit, amusé.

– Eh bien, mademoiselle ? Ma rapidité vous surprend ? L'habitude de vous pavaner devant votre miroir vous a fait oublier qu'on pouvait se presser ?

Le guérisseur fit la moue.

– S'habiller est un plaisir. Contempler sa garde-robe et choisir les vêtements et accessoires les plus appropriés à l'instant est un art, et l'art demande du temps.

– C'est heureux ! Sans cela, que feriez-vous de vos journées ? Vous n'avez plus ni peuple à décimer, ni patients à choyer.

– Bleu Nuit… si le plus méchant d'entre nous passe son temps à harceler l'autre, nous n'en sortirons jamais.

– Oh… vous êtes le plus gentil, maintenant ? Ou vous manquez de présence d'esprit quand vous achevez votre convalescence ?

– Le plus gentil… je ne l'affirmerais pas, hélas. Mais je n'ai plus besoin de me défouler, ni sur vous, ni sur personne.

– Je suis désolé, Lotus Mauve. Je m'étais résigné à votre hostilité, et j'avais même pris l'habitude de vous provoquer, pour mettre fin à l'attente. Je n'osais

espérer que vous cesseriez de me nuire avant d'avoir retrouvé votre cœur. Je ferai de mon mieux pour ne plus vous agresser.

– Merci.

– Je… ah ! C'est tellement étrange de ne pas être critiqué continuellement, y compris sur mes qualités, avec la plus parfaite mauvaise foi !

– Ne me dites pas que vous y aviez pris goût ?

– Goût ? Non ! Habitude… je le crains. Même le pire devient familier.

– Il faut savoir faire le ménage parmi ses familiers.

– Mm…

– Mais si vous voulez, amicalement, un souvenir de nos querelles…

– Amicalement ? Dites toujours.

– Vous, vous n'avez aucun mérite à vous dépêcher, vous ne possédez qu'une robe ! Et vous l'enfilez sur un tel nombre de couches que vous pouvez vous permettre de ne pas vous laver !

– Heureusement que c'était amical ! Toutefois, vous avez perdu, car je me lave, la veille au soir… je ne sais jamais ce qui me réveillera, et de combien de temps je disposerai. Et comme mes nuits ne sont pas aussi torrides que les vôtres, je me réveille propre.

Ils se sourirent. Bleu Nuit contempla le jardin encore scintillant de rosée :

– Vous faites plaisir à voir. J'étais peiné quand

vous reposiez, émacié, dans les volutes du brûle-parfum ; et j'ai pleuré quand vous luttiez aux portes de la mort. J'ai pleuré, et j'ai fait de mon mieux pour vous aider.

Lotus Mauve le regarda, et soupira de contentement, car l'exorciste n'attendait pas de remerciements. Il parlait simplement de lui-même, et cela le toucha, car pourquoi se confier à lui, s'il n'était bon qu'à rejeter, à dénigrer, à blesser ?

– Vous êtes adorable, Bleu Nuit. Je suis heureux d'avoir encore une petite place dans votre cœur. Vous n'étiez pas supportable, savez-vous ? Si engagé, si tolérant, si… estimable. Et moi, je savais que l'épidémie tuait, certes, des porcs dont je n'avais que faire, mais également des gens comme vous, comme Lavandin… Je ne supportais pas que vous me le rappeliez, par votre simple présence, et pire, par vos mots, par vos appels à l'aide. Comment voulez-vous tuer, si vous ne pouvez pas prétendre que c'est anodin, ou mieux encore, que c'est un bienfait ?

Il se tut, et soupira :

– Si la montagne n'avait pas refermé un poing de pierre autour de mon cœur, Bleu Nuit, j'aurais tout arrêté, à votre simple vue.

L'exorciste essuya une larme qui coulait sur sa joue. Saloperie de montagne ! Pourquoi ne pouvait-elle les laisser libres ? Pourquoi fallait-il qu'elle les dominât, les écrasât, les contraignît ainsi ? Il se reprit, car, sans elle, Verte Bruine serait resté mort. Mais quand bien même ! Fallait-il vraiment que ses

méthodes fussent si abjectes ? Il y aurait sûrement eu moyen d’agir plus respectueusement. Lotus Mauve constata :

– Vous lui en voulez.

– Je… oui. Ce qu’elle a commis est horrible.

– Oui. Elle a répondu à l’horreur par l’horreur, mais ses moyens sont plus importants.

– Nous n’en sortirons jamais, de cette façon !

– Je le sais bien. Verte Bruine le sait. Tout ce que nous pouvons faire, c’est guetter les instants où nous pourrons agir à notre façon.

– C’est-à-dire ?

– Constructivement, Bleu Nuit. Avec amour. Vous en savez quelque chose, non ? Vous avez agressé Verte Bruine, et il vous a assisté et accueilli. Vous êtes amoureux de sa femme, et il se demande comment la partager sans la perdre.

– Il… quoi ? ! Mais je… je ne toucherai jamais Rouge Cerise !

– Ça, c’est votre problème. Mais voyez-vous, Bleu Nuit… il s’en moque, qu’elle soit intouchée. Elle me fréquente bien, moi…

– Ça, ça ne compte pas. Autant dire qu’elle boit de l’eau ! Tout le monde vous fréquente ! Même moi… au fait, Lavandin, a-t-il…

–… pourquoi ne pas le lui demander ?

– Parce que… ce n’est pas le genre de sujet que

nous abordons.

– C’est ennuyeux, d’être à la fois curieux et timide, non ?

– Si mes informateurs se font prier, oui.

– D’accord. Bien sûr qu’il a fait l’amour avec moi… pour voir. Il est curieux, lui aussi. Mais je pense qu’il n’y avait pas que cela.

– Ah ? Quoi d’autre ?

– L’amorce d’un grand amour, bien sûr. Oh ! Ne pâlissez pas ainsi, je plaisantais ! Non, Bleu Nuit, c’était simplement l’envie de savoir ce que vous aviez vécu. Il était plus simple de venir le vivre que de vous faire parler de… de ce genre de sujet que vous n’abordez pas.

L’exorciste se demanda s’il n’allait pas s’exprimer un peu plus, à l’avenir, même dans ce domaine-là. Lavandin… avec Lotus Mauve… il se sentait contrarié et humilié. Il soupira, chassa les sentiments importuns, et reprit :

– Vous disiez, au sujet de Rouge Cerise ?

– Je disais que Verte Bruine la voit un peu comme un livre. Elle n’est pas l’un de ceux qu’il prêterait à n’importe qui. Je crois même qu’il préférerait de loin qu’on vînt le consulter sur place. Mais, quand il n’est pas occupé à le feuilleter, il ne voit pas d’objection à ce que d’autres en contemplent les splendeurs… si tant est que le livre soit d’humeur, évidemment. Et en ce qui vous concerne… c’est le cas.

Bleu Nuit posa ses mains sur ses joues, et les trouva brûlantes. Il avait aussi l'impression que son cou avait doublé de volume, alors que ses poumons, eux, s'étaient ratatinés. Quant à son cœur… il s'était emballé. Il ferma les yeux, et respira profondément, plusieurs fois.

– Je… je ne pourrais jamais. Si leur couple devait en pâtir, je ne pourrais me le pardonner.

– Toujours cette logique de miséreux…

– Pardon ?

– Le miséreux s'accroche à ce qu'il a, quelle que soit la nullité de son bien. De même, certains humains croient qu'il n'y a pour eux qu'un, ou deux, conjoints possibles en ce monde, et ils s'y agrippent avec obstination. Je ne parle même pas des amis stupides qu'ils conservent, parce qu'ils se croient incapables d'en faire d'autres. Quant à leurs familles… quelle pitié !

– Euh… Lotus Mauve… ce n'est pas très faux, hélas. Personne ne nous soutient comme nos parents le font…

– Par devoir, par intérêt, pour perdurer.

– Oh, je ne soupçonne pas un humain de réussir quelque chose qui ne lui rapporte rien. Quant aux conjoints et aux vrais amis… je crains qu'ils ne soient rares.

– Moins que vous ne le pensez ; mais, du fait de cette croyance, vous n'osez pas changer. Néanmoins,

je vous concède volontiers que j'avais plus d'amis seferneith que vous ne comptez d'amis humains. Je persiste à penser que vous êtes une espèce peu faite pour nouer des relations intimes nombreuses et gratifiantes.

– Je le crois volontiers. Mais l'humanité étant engloutie, il existe sûrement un sujet de conversation plus intéressant que ses défauts, et les raisons de son élimination ?

– Sûrement. Bien, je ne vais plus vous embarrasser, mais n'oubliez pas : Rouge Cerise vous tend les bras, et Verte Bruine… je suis certain qu'il aura la délicatesse de ne pas s'en mêler, de ne même pas regarder… du moins la première fois.

– S'en… mêler ? Comment ça, s'en mêler ?

– Comme moi, Bleu Nuit, comme moi. Vous semblez surpris ? Vous pensiez que j'étais le seul à pouvoir vous faire jouir sans même vous toucher ? Mon pauvre ami… n'importe quel Seferneith pourrait en faire autant… enfin, presque autant. Je vous concède que j'ai plus pratiqué que la moyenne.

L'exorciste s'était presque calmé quand Lotus Mauve ajouta :

– Verte Bruine aussi, d'ailleurs. Après tout, nous lui avons confié tant de nos enfants !

– Pardon ?

– Oh, oui. Il n'a jamais supporté l'idée que les nouvelles générations pourraient être si mal formées

qu'il s'ennuierait en les fréquentant. Alors, il a enseigné, éveillé, raffiné.

– Quel rapport avec la pratique de…

– Ah, vous, alors ! Pourquoi nous soupçonner de ne pas transmettre à nos enfants tous les secrets de nos arts amoureux ? Pourquoi serions-nous négligents à ce point ? S'il leur fallait tout inventer, comment progresser génération après génération ? Le niveau érotique serait lamentable.

– Mais tout de même, des enfants…

– Quoi, des enfants ? Leurs sens ne sont pas moins aiguisés que les vôtres. Ce n'est pas parce qu'ils sont incapables d'enfanter – et c'est heureux, ils sont inachevés ! – que le plaisir leur est inconnu.

L'exorciste se remémora, avec une honte intense, les petits plaisirs solitaires dont il avait agrémenté son enfance. Il n'avait simplement pas pu s'en empêcher, car il lui semblait étouffer sans ces bribes de paradis… mais il avait dû se cacher. Il soupira. Lotus Mauve le regarda avec compassion :

– Je suis désolé, Bleu Nuit. Nos évidences ne sont pas les vôtres.

– Non, et je le regrette souvent. Si jamais je… si jamais je deviens un jour… amant… voire père… nous en reparlerons.

– Bien sûr.

– Vous… vous ne rigolerez pas ?

Le guérisseur le fixa, soudain grave.

– Bleu Nuit, s'il y a une chose que je pourrais reprocher à la montagne, c'est que je doive regagner la confiance de mes amis. Jamais quelqu'un ne m'avait craint. Jamais. Les bras et les cœurs s'ouvraient devant moi. Je ne rirai pas, Bleu Nuit, je n'ai jamais ri des misères de personne. Elles ne sont pas ridicules, mais pitoyables, et méritent mon aide.

Il se tut un instant, les traits ravagés de chagrin, puis :

– Rire d'un nécessiteux, c'est empirer son mal, et trahir ma nature. Je ne peux que… pleurer, si sa souffrance déborde et envahit mon être ; pleurer, mais en l'assistant de mon mieux.

L'exorciste hésita : la douleur de Lotus Mauve, devait-il la partager, pour l'en soulager si peu que ce fût ? Le Seferneith se redressa en soupirant, regarda tendrement Bleu Nuit, qui le sut écrasé par son fardeau, mais non brisé, et se sentit léger, empli de la joie de pouvoir compter sur le guérisseur. Il hocha la tête, rassuré. C'était bon, vraiment… bon de l'avoir pour… il hoqueta, choqué… puis réussit à penser : pour ancêtre. Lotus Mauve le dévisagea, stupéfait, et l'exorciste lui dédia le plus crispé de ses sourires.

D'un même mouvement, ils se remirent en marche, contemplant la mosaïque changeante des platebandes et des massifs. Ils atteignirent la porte du jardin, se faufilèrent jusque sur le seuil, et restèrent muets, consternés, car la mer avait dévoré le peu de terres qui avait entouré les murs pastel de leur refuge. Sous leurs pieds, le sol tombait droit dans les flots, et ils

discernaient des fissures par lesquelles l’érosion se poursuivait jusque sous les pelouses. La porte serait bientôt en surplomb, et, tôt ou tard, le jardin sombrerait. Lotus Mauve vacilla, et Bleu Nuit le retint.

– Ça ne va pas ?

– Un malaise… je ne suis pas complètement remis, et réaliser, si abruptement, que nous sommes menacés…

– Menacés, ou condamnés ?

– Allons voir Verte Bruine, voulez-vous ?

– D’accord. Mais vous m’accorderez qu’il y avait de quoi être sombre.

– Et vous, que j’avais mes raisons pour rêver de la mer.

L’exorciste s’attarda un instant, et songea que son pont inachevé n’aurait pas attendu longtemps pour rejoindre Deux-Rivières sous les flots.

Ils trouvèrent le lettré dans son étude. Il étudiait une carte du jardin, sur laquelle étaient portées les nouvelles frontières de leur île.

– Tu savais déjà ?

– J’ai gardé un œil sur l’extérieur.

Ils se sentirent idiots, et Verte Bruine ajouta :

– Lotus Mauve, tu ne tiens pas debout. C’est la première fois que tu marches aussi loin, et tu es épuisé. Pourquoi ne pas t’installer dans un fauteuil ?

Et vous, Bleu Nuit… pourquoi vous faire des reproches ? Vous faites de votre mieux pour accepter la fin de l'humanité, mais cela vous demande presque toutes vos ressources. Le reste, vous le consacrez à égayer Lotus Mauve. Et tous les deux, vous voudriez avoir eu le temps et la force de surveiller le profil des côtes ? Allons donc !

Le guérisseur prit le fauteuil proposé, et soupira d'aise. L'exorciste servit du thé à chacun, puis se pencha sur la carte :

– Certaines zones sont moins érodées que d'autres…

– Oui, le processus ne semble pas aléatoire, et j'en suis heureux.

– Allons-nous… allons-nous mourir ?

– Je ne le pense pas. Nous allons nous déplacer, voilà tout, mais j'aimerais être sûr qu'il est temps de partir. Lotus Mauve, penses-tu être assez remis pour supporter un voyage en mer ?

– Je le pense. Mais après ?

– Après… rien n'est certain… mais j'aimerais que tu prélèves toute la vie que tu pourras dans le jardin, et que tu accélères ton rythme de guérison.

– Mais… tes fleurs… tu les as créées avec tant d'amour…

– Lotus Mauve… tu m'es plus précieux qu'elles, et je crains que la direction de l'hôpital ne tienne à nous expulser. Alors, j'aimerais autant que tu sois guéri.

Le guérisseur acquiesça. Bleu Nuit demanda :

– Et moi ? Puis-je me rendre utile ?

– Oui. Faites vos bagages, et demandez à chacun d'en faire autant.

– D'accord, mais pour aller où ? Que devons-nous prévoir ?

– Sur la montagne. Elle étend son ombre sur les eaux, et les vagues lui battent les flancs. Elle attend.

– C'est une supposition, ou une certitude ?

– Une certitude. Je suis allé m'asseoir sur le rivage, et j'ai regardé les flots… leur bleu s'est teinté de noir comme son ombre s'avançait sur eux, jusqu'à toucher le rivage.

– Alors, si elle est là, qu'attendons-nous ?

– Un signal clair.

– Plus clair que l'érosion ?

– Oui, si possible. Compte tenu de son caractère, je préfère être absolument certain qu'elle est d'humeur à nous voir. Elle a écrasé quelques Tuan contre ses flancs rocheux, malgré leurs armures… et nous n'en portons pas.

Bleu Nuit regarda les Seferneith, et songea qu'il n'avait jamais rien vu de plus triste qu'un papillon écrasé. Il murmura :

– Elle ne vous aurait pas fait renaître pour vous tuer maintenant ?

– Elle nous a fait renaître pour être ce qui lui plaît,

et nous nous obstinons à être ce qui nous convient. Elle n’a aucune raison d’apprécier.

*

Bleu Nuit se réveilla, mal à l’aise. Il était reposé, mais inquiet. Aucun oiseau ne chantait, et il faisait encore nuit noire, mais un coup d’œil à la petite niche où il allumait chaque soir un serpentin d’encens le convainquit qu’il aurait dû faire jour. Il sortit sur la véranda, mais ne vit dans le ciel aucun nuage ; c’était donc qu’aucune aube n’avait pointé, malgré l’heure. Le jardin était plongé dans l’ombre, une ombre dense, froide, et lourde. Il frissonna. Il fit bouillir de l’eau, se prépara du thé, et le but sans en sentir le goût. Il s’apprêta, et alla toquer à la fenêtre de Verte Bruine.

– Entrez, Bleu Nuit !

Il poussa la porte, et vit le lettré entouré de sa famille. Les enfants s’étaient installés dans leurs chaises suspendues, et y oscillaient, leurs cheveux jetant des reflets à la lumière des lampes. Ils semblaient des gemmes scintillant dans une mer d’or sombre. Lys d’Eau et Bâton d’Encre se blottissaient l’un contre l’autre dans un vaste fauteuil. Lotus Mauve était alangui sous un fouillis de draps soyeux. Verte Bruine tenait un livre, et Rouge Cerise, le luth dont elle se servait pour ponctuer les contes. Le lettré dit :

– Je racontais la naissance de la nuit, en attendant que tout le monde fût réveillé.

Bleu Nuit constata avec satisfaction qu’il n’était

pas le dernier. Verte Bruine suivit son regard, et sourit :

– Lavandin a passé la nuit avec Mirabelle.

Petite Pomme éclata de rire, et déclara :

Ceux qui vaquent sous la lune

Manquent le soleil levant

Celui qui court dessous la couette

Ne voit rien de la journée !

Même s'il courtise pour des prunes

Il le paiera de cernes ;

Mais s'il peut séduire sa brune

Il flapira béatement.

– Tant mieux, dit Lotus Mauve. J'ai envie d'entendre la fin de l'histoire, d'autant qu'il s'agit d'une nouvelle version.

– Ah ! fit Verte Bruine, si celui qui racontait ne faisait que reproduire, il aurait le plaisir d'être la voix fidèle des œuvres ancestrales. Mais la sienne, qui l'entendrait ? Une bonne histoire, c'est la somme de ses conteurs… de ceux dont la voix fait encore sens.

Rouge Cerise l'enlaça.

– Moi, j'aime ta voix. Je ne veux pas que tu t'effaces devant les messages. Je les préfère teintés de tes lèvres.

Ils s'embrassèrent, puis le lettré annonça :

– Je résume le début à Bleu Nuit, et je continue.

Sauf si vous n’aimez pas les histoires, cher disciple ?

– C’est interdit, affirma Petite Pomme.

– Merci de ce rappel, Petite Pomme, mais j’ai le plaisir d’être, en ce domaine, en pleine légalité, car j’aime les histoires… et mon maître le sait bien.

Il regarda Verte Bruine, et songea qu’il eût aimé comprendre ce qui se passait. Mais, si lettré décrétait qu’ils avaient le temps d’écouter une histoire, alors que le monde était plongé dans une nuit inexplicable, il s’assiérait. Puisque personne ne s’inquiétait… et qu’il ne saisirait rien sans leur aide… que faire d’autre ?

Verte Bruine reprit la parole ; le récit naquit une seconde fois, continua son cours, et, finalement :

« Alors, la Nuit fut bien embêtée : où étaient les soupiraux, les greniers, les arbres creux, les cavernes, les ravins dans les forêts profondes, où elle s’était cachée quand le jour venait ? Où avaient-ils tous disparu ? Il ne restait, à perte de vue, que des vagues bleues, et aucun endroit où se réfugier ! Pas même un poisson qui pût ouvrir une bouche ronde et la gober… rien. Elle courut en tous sens, et finit par se cogner contre le roc. Elle leva la tête, et vit une montagne immense, qui allait jusqu’au ciel. Ici, il y avait des ravins, des vallées profondes, des recoins où se terrer. Mais… ils étaient étroits, comme des lèvres serrées, et elle n’y passerait pas. Elle dit :

– Montagne, je t’en prie… le soleil vient, et je suis encore dehors. S’il me voit, il mettra en pièce mon

beau costume de velours noir, il brûlera mes cheveux de jais, il crèvera mes yeux sombres, et je ne serai plus. Qui verra encore la lune, si je ne lui sers d’écrin ? Qui devinera, dans le jardin, l’ombre de ceux qu’il aime ?

La montagne lui répondit :

– Tes petits pieds, tes petits pas, trébucheraient dans mes vallées, car elles sont bien trop escarpées. Mes ravins t’engloutiraient, mes cavernes te dévoreraient. Je vais te faire un chemin, un chemin lisse et délicat, proche de ma plus haute cime. Là, tu marcheras, tes petits pieds, tes petits pas, caressant mon corps de pierre ; tu marcheras, et je resterai entre le soleil et toi. Dans ton costume, mon vent jouera ; dans tes cheveux, la brume nichera ; et dans tes yeux, je devinerai… la lune qui embellit mes nuits.

– D’accord, sourit la Nuit. Sur un petit chemin, je marcherai volontiers ; et douze oiseaux noirs chanteront à mes côtés.

Ils firent comme ils avaient dit. Puis, un jour, la montagne voulut parler aux habitants de l’île, qui résidaient bien loin de son pied, dans un jardin magnifique. Alors, elle demanda à la Nuit :

– Nuit, quand viendra le matin, ne quitte pas le monde. Couvre de ton manteau le dernier jardin, et ne crains pas le soleil. Il ne franchira pas les limites de mes cimes, il ne sera qu’un liseré tranchant sur ma noirceur. Nuit, repose tranquille parmi les fleurs inquiètes d’attendre trop longtemps le jour radieux.

La Nuit le fit, ravie de pouvoir reposer ses petits pieds, usés par tant de petits pas. Et ceux du jardin surent alors qu'il était temps pour eux de rejoindre la montagne. Sur leurs pavillons, leurs fleurs, et leurs étangs, le jour ne se montrerait plus. Mais, derrière les cimes, le soleil attendait. Pour eux, il se lèverait. »

Il se tut, et Bleu Nuit murmura :

– Alors, cette ombre immense qui nous a engloutis… qui s'est étendue jusqu'au cœur de l'île… c'est le signal du départ ?

– Je le crois.

– La montagne, fit Bâton d'Encre… celle devant laquelle nous conçûmes Rouge Cerise ?

– Oui.

– Ah ! Celle qui nous a donné la pierre toute tordue, le machin des origines ! jubila Petite Pomme.

– Celle que j'ai foulée, et qui a gelé mon cœur… soupira Lotus Mauve.

Taste-Cuisses eut un soupir à fendre l'âme.

– Je crois que je la connais, moi aussi. J'ai dû m'y rendre avec certaines cargaisons, dont je trouvais l'éclat un peu fade. Plongées dans les eaux de la montagne, elles rosissaient, et cette touche de sang attirait les acheteurs comme s'ils avaient été ivres.

– Ah ! constata Chant des Pierres, le Général a aidé l'Amiral… un peu de vie, pour beaucoup de mort.

Rouge Cerise s'étira, bâilla, et sourit :

– Enfin ! Je vais savoir à quoi sert cette épée, et mon corps de guerrière !

Elle fit un clin d'œil à Bleu Nuit, qui appréciait la posture déhanchée qu'elle avait adoptée. Petite Pomme s'épanouit :

– C'est vrai, ça ! Là-bas, il y a peut-être encore des gens, et nous pourrons jouer…

Bâton d'Encre dit, très doucement :

– S'il y a encore des gens, je préférerais leur apporter les bienfaits d'une sage administration, afin de récolter leur satisfaction… et quelques gratifications en nature.

Lys d'Eau lui embrassa la joue :

– Mon chéri… s'il y a moyen de s'installer au pied de la montagne, je suis certaine que tu permettras un plein épanouissement de notre établissement.

Verte Bruine les laissa rêver, mais Bleu Nuit voyait se succéder les moments où son ami aurait proposé des améliorations à leur projet, s'il y avait cru, même un peu. Lys d'Eau conclut :

– Bien ! Nous irons donc à la montagne, et jouirons de l'air pur descendu des cimes. J'espère seulement que la montagne a soigné la qualité de ses hôtels.

– Et sinon, nous bâtirons, ma chérie. Si la montagne s'ancre dans l'océan, si elle ne risque pas de sombrer, elle est l'endroit rêvé pour investir.

– Il ne nous reste donc plus qu'à trouver un moyen

de nous y rendre.

Il y eut un silence, puis Bâton d’Encre demanda, hésitant :

– Verte Bruine, mon cher gendre… il me vient à l’idée que le navire sur lequel devaient partir vos remords… et que vous avez tenu à construire contre le mur de votre jardin… est bien assez grand pour nous contenir tous.

– Cher beau-père, je suis heureux que vous m’en parliez. Comme c’était un présent, je ne me sentais pas libre d’en disposer à mon gré…

Ils se sourirent, et le magistrat secoua la tête, amusé.

– Eh bien ! Vous ne mentez jamais, mais vous inventez bien…

Ils prirent des lanternes, suivirent Verte Bruine jusqu’au navire, et restèrent muets de déception, car il s’était érodé. Il n’en restait qu’une esquisse de bois magnifiquement sculpté, rappelant les nervures d’une feuille. Ils se tournèrent vers le lettré, et Bâton d’Encre murmura :

– Vous ne pouviez par le prévoir.

– Si.

Il leur montra la proue sur laquelle se tenait un goéland qui les fixa de son œil perçant.

– Il semble que nous ayons oublié un facteur primordial. Remédions-y.

Il les ramena vers le puits, et Taste-Cuisses étouffa un gémissement, car il avait songé à le condamner, pour supprimer tout risque d'en voir surgir les boucles blondes, les volants roses et les muscles proéminents de Langue de Feu ; mais il avait préféré ne pas s'en approcher, craignant de troubler l'eau assoupie. Les flots avaient monté au point de submerger la margelle et former un étang couvert d'une pellicule noire, qui semblait composée de fleuves paresseux aux cours entrelacés, aux flots anthracite dans lesquels scintillaient quelques reflets d'argent.

Verte Bruine les observa, puis tira de sa manche un long foulard lesté d'un grelot, qu'il lança de façon à déchirer la surface. Rouge Cerise tira vivement son époux en arrière comme des colonnes de pierre noire surgissaient des flots. Elles oscillèrent, puis se stabilisèrent, muettes. Elles étaient sculptées de traits si flous qu'ils paraissaient fondus, et de leurs grands yeux de lune nacrée coulaient des flots de perles. Taste-Cuisses cria :

– Détournez-vous d'elles ! Ce sont mes perles !

Ils obéirent, et il ajouta :

– Il y a de quoi nous noyer tous… et dans les eaux les plus répugnantes que j'aie jamais vues !

Lentement, Bleu Nuit se retourna, et regarda les statues. Il s'avança sur l'étang, serein, et, dans chaque orbite obscure, il dessina un œil au regard vif, attentif, à la cornée blanche comme la neige. La partie supérieure des piliers se fendilla, et, sur une

étroite base que les flots léchaient, se tenaient l’Amiral, Langue de Feu, et les soldats, ainsi que toutes les chèvres, empilées en une structure instable. Elles sautèrent dans les bras de l’exorciste, qui manqua couler. Il les rejeta vivement, n’en gardant qu’une, dont il aimait le mélange de noir et de blanc, et il s’en revint vers le rivage. Les autres nagèrent en poussant de petits chevrotements mécontents, et, arrivées sur la berge, elles secouèrent leurs longs poils trempés, puis elles boudèrent. Lavandin en grattouilla une, qui vint se frotter contre lui. Dans un tintement de clochettes, les autres s’éparpillèrent, découvrant gens et lieux. Un petit Seferneith resta fasciné par leurs yeux étranges, et caressa leurs museaux, ravi.

Sur les piliers, les soldats disparaissent presque sous les paquets, mais leurs sourires cordiaux luisaient bien plus que leurs cuirasses dorées. Langue de Feu avait revêtu une tenue complète de guerrier, et ses boucles claires tranchaient vivement sur le métal sombre et froid. L’Amiral se tenait en équilibre sur un pied, comme assoupi. Verte Bruine déclara :

– Soyez les bienvenus dans mon jardin.

L’homme aux cheveux de brume déploya les grandes ailes noires de son manteau, et se retrouva sur le rivage. Le tissu retomba, frémissant. L’étang figea ; sa fille et les six soldats ne laissèrent que des traces peu profondes dans un limon gris sombre. Le lettré ajouta :

– Si le voyage vous a fatigués, nous vous

proposerons volontiers quelque délassement.

– Ah tiens ? rétorqua Langue de Feu, l'un d'entre vous désire se faire tuer ?

Rouge Cerise dégaina un pouce de lame, et Taste-Cuisses fut envahi par l'espoir. Mais l'Amiral laissa tomber :

– Continuons, voulez-vous ? Ce temps légèrement couvert me donne envie d'hiberner.

Les chèvres se rassemblèrent autour de lui, sautillantes, et ils retournèrent au bateau. Taste-Cuisses s'approcha de Rouge Cerise, et chuchota :

– Mademoiselle… j'ai admiré à plusieurs reprises vos talents de guerrière, et je me demandais si vous accepteriez une proposition de loisir… d'autant que quand ma joie atteint des proportions suffisantes, je cesse d'être un ingrat…

Elle éclata de rire.

– Allons, Taste-Cuisses ! Un peu de sens pratique ! Nous allons devoir combattre, et j'aime autant que Langue de Feu soit des nôtres. En vie, et en fureur… Mais quand nous en aurons terminé avec les combats, nous aviserons.

Il soupira, dépité, mais elle ajouta :

– Dites-vous qu'elle pourrait mourir en vous étant utile. Ce serait amusant de lui survivre, et de pouvoir piétiner son cadavre.

– Vous d'abord. Je la connais, moi ! Elle est capable de faire semblant d'être morte !

Quand ils furent réunis devant le bateau, l’Amiral se tourna vers Verte Bruine :

– C’est très aimable à vous de m’offrir mon premier vaisseau. J’en serai volontiers le corps, les ailes, la sûreté… et le guide.

Il tendit la main au lettré, comme s’il l’invitait à danser. Celui-ci la prit, mais ses doigts tremblaient. L’homme en noir remarqua :

Comme un oiseau timide

Et frémissant de peur

Il se pose dans ma paume.

Sa très douce tiédeur

Chasse le sable et les larmes,

Et son parfum de miel

Efface celui du sel.

Ils fixèrent la coque, et, sur le filigrane de bois, un liseré de mousse apparut, puis quelques herbes folles qui retenaient un peu de sable. Peu à peu, les jours se comblèrent, de lamelles de pierre verte, de fougères, de coquillages et de limon gris sombre. Verte Bruine frissonna, saisi d’un vertige soudain, et réalisa que le plafond et les murs avaient disparu. Il n’y avait plus que la nuit, et, devant eux, une pente douce menait à la mer ; le bateau y glisserait sans peine. Il demanda :

– Qui fera partie de l’équipage ?

– Tout le monde. Les maîtres, bien sûr… mais aussi leurs enfants, leurs servantes, et leurs jardiniers.

Le lettré hésita, car il appréciait peu le dessein qu'il soupçonnait chez l'Amiral, mais il obéit. Ils s'installèrent à bord, et, quand les chèvres vinrent les renifler, ils soupirèrent. Lorsque des grenouilles vertes embarquèrent à leur tour, et se posèrent sur leurs têtes et leurs épaules, il y eut quelques hoquets de dégoût. Bleu Nuit effleura la main de Verte Bruine :

– L'île jardin est condamnée…

– Je… la conclusion me semble hâtive.

L'exorciste n'insista pas, et le lettré cacha son inquiétude. Même s'ils embarquaient dans le vaisseau de l'homme en noir, ces gens demeuraient ses invités ; il s'était si longtemps soucié de leur bien-être, de leurs besoins, et réjoui des couleurs radieuses de leurs sentiments. Il quêta le regard de Clair-Obscur, et celui-ci, tendrement :

– Pour ceux qui travaillent à embellir les fruits de la paix, la guerre semble toujours un gâchis insensé. Pourtant, je ne tuerai pas plus que nécessaire… et je ne crois pas que l'Amiral soit cruel. Néanmoins… je comprends ton chagrin.

– Clair-Obscur… merci d'avoir si soigneusement séparé les militaires des civils, merci de nous avoir laissés fleurir en paix, quoi qu'il pût advenir autour de nos jardins.

– Je t'en prie. Pour moi, le combat n'a jamais eu de sens en lui-même. C'est votre beauté qui me motivait.

– Lopette, gronda Langue de Feu.

– Quant à mademoiselle, c'est un exemplaire typique de personne qui vit par et pour le combat. Comme tu le vois, cela ne lui laisse guère de talents appréciables en temps de paix.

La jeune femme se jeta sur l'Homme Stèle, et hoqueta de surprise et de mal quand une miséricorde se faufila dans une faiblesse de son armure. Elle murmura :

– Mais… il n'y a pas de défauts dans ma cuirasse…

– Tout dépend du niveau de l'expert qui vous le garantit, mademoiselle. Moi, je dis que si, et je l'ai prouvé.

La guerrière se recula, arracha la mince lame de son flanc, et la rendit au Seferneith, le manche tendu vers lui. Il la prit avec délicatesse, et en huma le sang.

– Mon père vous a bien choisie.

– Je suis ravie que vous le compreniez.

Lotus Mauve la soigna.

– Merci, Clair-Obscur. La blessure est aussi légère que possible.

– Bien sûr, mon aimé. Nous n'avons qu'un médecin, et j'ai toutes les raisons du monde de le ménager.

Langue de Feu haussa un sourcil ; ainsi, le seul être qui l'eût fait jouir sans qu'elle l'y contraignît

disposait d’un garde du corps plus compétent qu’elle, et c’était son amant. Elle tâta son flanc, indolore et délicatement parfumé du contact du guérisseur, et réalisa qu’une double défaite pouvait s’avérer la plus douce des victoires. Surpassée à l’amour comme à la guerre… et pourtant respectée ? Les Seferneith étaient absurdes, et délectables. Elle secoua la tête, puis respira la nuit, profondément.

L’Amiral se jucha à la proue, et cria, un cri d’oiseau, perçant. Le vaisseau glissa à l’eau ; ses passagers crurent basculer et s’engloutir, mais les vastes pans du manteau noir se gonflèrent légèrement, et la nef trouva un équilibre stable. Dans les flots, des lueurs vertes apparurent, éparses, puis s’étalèrent jusqu’à former une nappe de lumière autour d’eux. Verte Bruine détourna les yeux, car il y discernait la verdeur de ses pelouses, la sève de ses arbres, le nectar de ses fleurs… et chacune des lettres de ses livres chéris.

L’Amiral cria une seconde fois, la clarté verte s’éleva, s’étendit comme une écharpe dans la nue, ondula, et la nuit se tordit avec répugnance. Elle s’écarta pour dévoiler un ciel pâle, et ténèbres et lumière restèrent enlacées. La nuit avait un œil doré, le jour d’argent un œil noir. Sous les cieux divisés, les vagues étaient laiteuses et parcourues de bancs d’étoiles scintillantes, parfois dorées, parfois blanches, parfois teintées de la beauté rose des aubes, mais toujours nombreuses.

Ils voguèrent, et aperçurent des restes de routes,

de champs, de jardins, des arbres contournés et des toits qui flottaient. Bleu Nuit s'étonna :

– Je croyais que tout avait sombré…

– Bien sûr, répondit l'Amiral, mais pas le souvenir. Vos regrets sont des hameçons, ils font remonter des profondeurs des bribes de passé ; et, si vous y posiez le pied, vous replongeriez avec elles.

– Pour en mourir ? Ce serait stupide !

– Vraiment ?

L'exorciste se tut, et resta songeur. Il observa les flots :

– Et ces reflets étranges et magnifiques, aux couleurs si séduisantes ?

– Les oiseaux de mort, engloutis avec le monde.

– Et ces créatures longues et sinueuses qui se dissolvent peu à peu en longs filaments sombres… les Reines ?

– Exact.

Bleu Nuit détourna le regard, car, même dévorés par la mer, les monstres nés des Seferneith restaient séduisants. Quelques heures plus tard, comme ils dépassaient l'épave d'une maison, une servante cria :

– Ce toit ! C'est la maison de mes parents !

D'un bond, elle quitta le bateau, et rejoignit le perron. Sous son poids, le bâtiment s'enfonça, et disparut avec elle. Une autre servante se mit à pleurer, et alluma trois bâtonnets d'encens qu'elle fit

brûler en sanglotant à la mémoire de la morte. L'Amiral l'observa avec intérêt. L'exorciste frémit en regardant les passagers : combien d'entre eux plongeraient ainsi, happés par le regret ? Il jeta un coup d'œil à Verte Bruine, et le trouva préoccupé.

– Maître… pourrais-je savoir ce qui vous inquiète ?

– La ligne de flottaison, Bleu Nuit… son niveau monte sans cesse, et je crains que nous ne coulions.

– Pourtant, notre poids n'a pas varié.

– Ah bon ? fit l'Amiral.

Perplexe, l'exorciste regarda le lettré, qui murmura :

– Ne pèse-t-il vraiment rien sur l'océan des larmes, l'homme qui a le cœur gros ? Un chagrin n'aspire-t-il pas à se fondre dans ses pairs ?

– Que faire ? Leur remonter le moral ? Je ne suis pas doué, comme amuseur.

– Bah ! constata le guérisseur. S'ils avaient pu faire leur deuil, ils l'auraient fait dans le jardin. Ceux qui peuvent surnager sont déjà revenus à la surface, comme de petits flotteurs couronnés de drapeaux, dansant sur les flots avec une joie feinte. Les autres…

– Lotus Mauve… ne me dites pas que vous n'avez aucun moyen de les sauver. Ne me dites pas qu'ils ont traversé le pire pour mourir maintenant.

– Je suis désolé, Bleu Nuit. Ils n'ont rien traversé du tout. Ils ont vécu dans un jardin où rien ne les atteignait plus, et maintenant qu'ils en sortent… le

monde les fane sans pitié. Je ne peux pas y remédier… souvenez-vous d'Indigo, hélas. Que pouvaient nos désirs même conjugués contre la haine de tant d'envieux ?

L'exorciste acquiesça d'un hochement de tête las, et s'assit de façon à ne pas voir les flots. Il respira une odeur très douce où se mêlaient la lavande, le miel et le lilas, et il ferma les yeux. Rien ne servait d'être témoin de ce qu'il ne pourrait empêcher. Il sentit ses mains se joindre, comme pour prier, mais il savait que rien ne lui serait épargné. Sur le bout de ses doigts, Rouge Cerise posa un baiser, et entrelaça ses phalanges d'un mince collier de perles parfumé de fleurs. Elle lui effleura la joue, et il plongea son regard dans le sien. Ils se nourrirent un long instant de l'attention de l'autre, puis elle murmura :

– Moi, peu m'importe que le passé soit englouti. Moi, je me moque bien de devoir traverser les ténèbres, ou le vide immense, s'il me reste l'espoir d'arriver quelque part. Mais moi… je préférerais ne pas vous perdre, Bleu Nuit.

– Alors, nous resterons ensemble. Et, même si je doute du reste, je ne douterai pas de vous.

Il s'absorba dans la contemplation du collier mêlé de fleurs, et tenta d'ignorer les servantes et les jardiniers qui se jetaient dans les flots quand l'envie de mourir et de rejoindre les leurs se faisait trop forte. Il fredonnait pour ne pas les entendre supplier les défunts de leur pardonner d'être encore en vie, il répétait des comptines absurdes pour ne pas ressentir

leur culpabilité d’avoir survécu… et tant pis si les paroles étaient de Mirabelle.

Mais, malgré les suicides, la ligne de flottaison montait toujours. Verte Bruine regarda Lotus Mauve et Clair-Obscur, et vit qu’ils répugnaient comme lui à pousser les humains à la mer. S’il le fallait, ils s’y résoudraient… mais pas s’il existait une autre solution. Le lettré s’approcha de l’Amiral :

– Cher capitaine… nous nous enfonçons, et l’eau pénétrera bientôt dans notre vaisseau.

– Et alors ?

– À quoi bon posséder de si jolies chèvres, si c’est pour que les vagues puissent les tremper ? Elles sont à caresser, pas à essorer…

Les chèvres émirent des chevrotements indignés, et l’Amiral leur sourit, rassurant. Les grenouilles bondirent en tout sens, et, quand leur ballet cessa, elles avaient entouré certains des voyageurs. Fasciné, Taste-Cuisses regarda ses toutes-belles aux yeux d’or dévorer leurs proies raides et muettes de terreur. Quand leurs dents acérées prenaient une première bouchée, la victime hurlait et se débattait, mais était maintenue par de longs doigts verts. Il vit les crocs décaper la chair et révéler les os, les os qui lui avaient servi de prison. Il se détourna, et tenta de convaincre son repas de ne pas le quitter, mais son estomac ne voulut rien entendre. Bah ! Il mangerait la portion de l’un des morts… non, de deux des morts. Il le méritait bien, pour s’être ému de leur sort pourtant juste !

Les Seferneith se sourirent, soulagés de constater qu'ils auraient choisi les mêmes victimes. À voir leurs sentiments, elles étaient incapables d'évoluer pour s'adapter au monde nouveau. Clair-Obscur remarqua :

– Et même si la mer n'avait pas menacé de nous engloutir… il eût fallu le faire, tôt ou tard.

Lotus Mauve soupira.

– Pas forcément.

– C'est vrai. Si traiter avec la montagne était une partie de plaisir, nous pourrions nous permettre d'être handicapés par leur inertie. Si. Mais je comprends que tu préfères attendre le dernier instant, même si cela nous oblige à agir dans l'urgence.

Ils s'enlacèrent, et le guerrier berça le guérisseur. Les grenouilles mangèrent jusqu'à être difformes, leurs ventres distendus par la chair engloutie, mais leurs têtes menues et leurs pattes délicates, toujours aussi gracieuses. Elles basculèrent à l'eau, et se disposèrent autour du bateau, énormes et gavées, comme autant de flotteurs béats. Peu à peu, elles retrouvèrent leur taille normale, mais, autour d'elles, les flots grouillaient de têtards. Taste-Cuisses frissonna, et vomit ses deux repas, car il devinait les crocs très minces des nouveau-nés, transparents comme du verre. Dans le bateau, servantes et jardiniers se tenaient immobiles et blêmes ; mais la ligne de flottaison était redescendue.

Quelques heures plus tard, une servante soupira :

– Ah ! Mes pauvres amies… dévorées par ces monstres !

Les grenouilles tournèrent vers elle leurs yeux d'or, mais avant qu'elles pussent bouger, Lys d'Eau empoignait la jeune fille et la jetait à l'eau. Elle remarqua :

– Je déteste froisser de la soie en y nouant mes mains, mais cela vaut bien mieux que de l'entendre se faire dévorer.

Personne ne la contredit, mais Verte Bruine murmura :

– La prochaine fois, laissez-moi un instant, et elle plongera d'elle-même. Je ne voudrais pas que vous vous cassiez un ongle.

Sa belle-mère lui sourit, ravie, et les morts suivants partirent sans un bruit. Les grenouilles plongeaient parfois pour dévorer l'un ou l'autre, mais elles le faisaient sous l'eau. Finalement, ils sentirent l'ambiance s'alléger, car plus aucun d'entre eux n'avait envie de couler avec le monde, de mourir avec ceux qui étaient déjà partis. D'un même mouvement, Lys d'Eau et Bâton d'Encre jetèrent à la mer les bâtonnets d'encens qu'ils avaient emmenés, car ils ne désiraient plus couvrir d'hommages le souvenir des défunts, aussi chers qu'ils eussent été. Ils se mirent à bavarder, et d'autres parlèrent à leur tour.

Verte Bruine restait silencieux. Il s'était attaché à certains des tués, et, en tous les cas, il leur aurait souhaité une mort plus douce. Ils l'avaient servi, et

trop d'entre eux n'étaient venus dans le jardin que pour jouir de la beauté de son propriétaire. Sa belle-mère constata :

– Le personnel, c'est comme les langes, c'est bien utile, mais cela s'encrasse. Il ne reste plus qu'à décider si l'on prend la peine de les laver, ou si l'on se contente de les jeter.

Le lettré soupira, et serra plus fort Rouge Cerise. Il avait tout fait pour aider ses compagnons à supporter la transition, mais il avait échoué. Il sourit quand les cheveux de l'Amiral effleurèrent son visage en une caresse très tendre, étrangement réconfortante. Une caresse d'eau douce, légèrement rosée, la caresse d'une tempête qui se fût faite zéphyr pour amuser une plume.

*

Peu à peu, la montagne se leva sur l'horizon mouvant, et sa cime semblait un soleil qui eût entraîné derrière lui la terre tout entière, pour lui faire goûter les cieux. Lys d'Eau et Bâton d'Encre la jaugèrent, surpris. Leur beau-fils s'enquit, doucement :

– Doux parents, y a-t-il un problème ?

– Non, Verte Bruine, non. Mais… elle ne semblait pas si grande, quand nous nous sommes aimés à son pied.

Le lettré leva la tête, et étudia la montagne. Elle n'avait été pour lui qu'un dieu lointain, artistiquement sculpté sur un bas-relief. Une

protectrice blanche, débonnaire et paisible, la source de tous les fleuves, la mère de toutes les fleurs. Maintenant, elle était un titan où le blanc se mêlait aux gris, gris pâle, gris acier, gris plomb. Il frissonna en réalisant que la ligne des crêtes avait paru plus douce sur la lame de Rouge Cerise qu'elle ne l'était maintenant, que le métal le mieux trempé semblait étrangement mou à côté de la pierre.

Le guérisseur fixait les cimes, et le lettré le questionna :

– Qu'y a-t-il, mon ami ?

– Les humains sont morts, Verte Bruine. Je n'ai plus besoin d'être un tueur. Je veux qu'elle me rende mon cœur.

– Lotus Mauve… nous ne savons pas ce qui nous attend sur la Lune Noire.

– Peu m'importe ! Si je dois tuer, je préférerais le faire avec mon cœur à moi, et non cette horreur de pierre que m'a imposée la montagne.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Dans ton état normal, tu supportes mal de voir mourir, et tu ne tues que si ta vie ou celle de tes proches est menacée.

– Eh bien, elle le sera !

– Lotus Mauve… tu es tellement sensible… je ne suis pas sûr que tu survivrais sur la Lune Noire… même pourvu d'un cœur de pierre, tu as failli succomber parmi les humains.

– Tant pis ! Je préfère vivre pleinement, même

l'horreur, même la mort, et me sentir fier d'avoir survécu malgré mon chagrin ! Je ne veux pas le nier, le refouler, le tuer, car il ne s'éteint pas seul ! Il étouffe mes joies et mes amours ! Je déteste être privé de sentiments ! Comment veux-tu que je fasse des choix, si je n'ai plus de préférences et de répugnances ?

– Il t'en reste…

– Trop peu, et elles sont biaisées !

– Nous chercherons un moyen de te rendre ton cœur.

– Merci. Tu as vraiment eu la meilleure part, dans cette histoire.

– Vraiment ? Vivre un récit écrit de la main d'un autre, sans qu'il m'ait communiqué le synopsis ? La montagne a imposé la mort au guérisseur, et l'ignorance au lettré. Mais je ne veux pas faire un concours de souffrance… si tu tiens à ce que j'aie eu la meilleure part, j'accepte volontiers. Je supporte très bien l'idée d'être un privilégié.

– Y a intérêt, sinon tous les Seferneith se seraient suicidés en voyant les humains.

– Pourquoi ? Ils sont contents de ce qu'ils ont.

– Pas le choix. Ceux qui ne l'étaient pas sont morts sans notre aide.

Ils se regardèrent, et éclatèrent de rire.

Ils débarquèrent, et Lys d'Eau examina les lieux, se demandant où s'installer. Bâton d'Encre toussota :

– Ma chérie, je suis désolé, mais je n'aime pas du tout les craquements au-dessus de nous. Je crains que cet endroit ne soit sujet aux éboulements.

– Eh bien, installons-nous plus haut ! Ces pelouses, là-bas, me semblent charmantes !

– Ce serait une idée très sensée, remarqua Verte Bruine, et il désigna la mer, qui érodait rapidement le replat sur lequel ils avaient accosté.

Lotus Mauve frissonna dans le vent qui coulait le long des pentes :

– Avec quoi allons-nous nous protéger du froid ? J'ai pensé qu'il ferait frais, mais je n'avais pas prévu qu'il fît glacial !

– Allons, fit Bleu Nuit, une erreur d'appréciation est très compréhensible de votre part ! Vous avez été tellement odieux et contrariant que vous ne pouvez pas être adorable et compétent au premier essai ; mais cela ne signifie pas que vous n'y parviendrez plus jamais.

Le guérisseur le regarda, surpris, car l'exorciste ne plaisantait pas.

– Merci, Bleu Nuit. Votre confiance me réchauffe le cœur. Pour ce qui est du reste… j'ai toujours aussi froid !

– Il faut dire que vos choix vestimentaires vous y prédisposent.

– Les miens aussi, rappela Petite Pomme, et Bleu Nuit la prit contre lui. Elle soupira :

– Dire que je dois choisir entre te supporter et avoir froid ! C’est dur.

– Me supporter…

– Mais oui, supporter ta tendance à t’énerver quand tu sers de jouet un peu… un peu… vraiment amusant.

Il rit, puis remarqua :

– Verte Bruine, vous ne semblez guère inquiet.

– Non. Il y a assez de fourrures dans le bateau pour vêtir tout le monde, et l’amarre tiendra bien le temps que nous les récupérions, ainsi que nos provisions et un peu de matériel.

Ils firent la chaîne, et Chant des Pierres tendit à chacun le paquet qui lui revenait. Ils déballèrent les vêtements, soulagés. L’exorciste s’étonna :

– C’était la fin du monde, et vous pensiez à nous vêtir ?

– J’ai été militaire, monsieur, et toute bataille est la fin d’un monde, celui de votre adversaire ou le vôtre. Mais vous ne la gagnerez que si vous vous préparez parfaitement.

Bleu Nuit hocha la tête.

– Mais ! fit Mirabelle, il n’y a qu’un habit d’enfant.

– Oui, répondit Verte Bruine, pour la seule qui refusera ce que je vais proposer aux autres.

– Comment tu sais que je vais refuser ? demanda Petite Pomme.

– Oh, mais rien ne t'y oblige. Si tu acceptes, je me serais trompé. Tu m'aurais bien eue.

Elle plissa les yeux, et étudia son père :

– C'est quoi, ta proposition ?

– J'ai mis au point un rituel qui changera chaque enfant en un petit œuf, que Mirabelle pourra porter en collier, bien au chaud contre sa poitrine.

Les plus petits prirent un air rêveur, car la servante sentait bon et était toute tendre. Les plus grands hésitaient, et Verte Bruine continua :

– Ainsi, ils n'auraient pas à se meurtrir les pieds en marchant sur des cailloux pointus, ni à se les geler dans la neige. Ils ne seraient pas transis de froid, et dormiraient bien, plutôt que d'être éveillés sans cesse par le vent glacial qui percerait leurs habits.

Les plus grands n'hésitaient plus. Petite Pomme dit :

– Et que ferons-nous, dans les œufs ?

– Vous rêverez de ce que vous aimez.

Un petit se mit à saliver, l'œil étincelant. D'autres souriaient béatement, le regard trouble. Petite Pomme regarda son père :

– T'as failli m'avoir, tu sais ? Ce serait tentant, que tu aies tort, pour une fois. Mais tu sais quoi ?

– Je parie que oui.

– Alors c'est quoi ?

– Tu trouves plus amusant d'attendre que j'aie tort

pour de vrai, sans l’avoir fait exprès.

– Tu as toujours raison !

Ils éclatèrent de rire, et Petite Pomme enfila sa fourrure. Quand elle se réchauffa, elle ne parvint pas à dissimuler un soupir de soulagement. Elle sauta dans les bras de son père et dit, très fort :

– Oah ! C’est une belle fourrure ! Merci, papa !

Puis, très doucement, comme elle l’embrassait :

– Euh… si, plus tard, je veux aussi rentrer dans un œuf… je pourrai encore ?

– Oui.

– Si t’étais intelligent, t’aurais dit non, comme ça, je serais entrée tout de suite. Pourquoi tu mens jamais ?

– Pour voir si ceux qui prétendent que c’est indispensable ont raison ou tort.

– T’as vraiment de drôles de jeux !

– Au moins, je suis sûr que ce sont les miens.

Ils quittèrent leur lieu d’accostage, que les vagues engloutirent, ne laissant qu’une falaise lisse. Ils suivirent une corniche étroite qui s’éleva très lentement au-dessus des flots bleus, jusqu’à atteindre le départ d’un sentier escarpé. Au-dessus d’eux, la montagne semblait dévorer le ciel. Bleu Nuit leva la tête, et l’étudia. Elle était donc un dieu… il soupira, car il aurait préféré continuer à croire que le ciel était vide, il avait au moins l’impression d’être maître de

ses actes et libre de ses décisions. L'Amiral était déjà bien trop puissant à son goût, alors la montagne ! Il n'aimait pas savoir que ce titan enneigé posait un regard glacé sur le monde, qu'il régnait sur le jour, la terre et le ciel, où il étendait des pensées de brume. L'exorciste regarda l'homme en noir, puis à nouveau la montagne, et resta songeur, car il lui semblait soudain souhaitable que l'Amiral fût puissant. Il haussa les épaules, car si un mal pouvait servir à en diminuer un autre, cela lui ferait toujours une qualité.

Il se reprit, car il n'était pas temps de rêver, pas dans l'ombre de la montagne, pas dans une vallée si étroite qu'il se sentait pris dans une nasse. Pas au-dessus de flots prêts à ronger le sentier, et à engloutir les marcheurs. Il tenta de se calmer, mais l'angoisse l'envahissait. Il avait l'impression qu'une main de ténèbres s'étendait au-dessus d'eux, et que seuls Verte Bruine et Lotus Mauve se tenaient encore dans la lumière. Leurs compagnons s'étaient occultés, comme effacés, et lui-même discernait à peine les lapins sur sa robe. L'Amiral et les siens paraissaient faits de brume. Il secoua la tête, frissonnant de peur, et étreignit son collier. Dans chacune des perles rosées, il sentit la crainte qu'éprouvaient ses compagnons humains. La montagne leur semblait obscure, écrasante, penchée sur eux en une masse énorme prête à s'écrouler. Ils entendirent un sourd grondement, celui d'un fauve hostile, et des craquements lents, comme si les rocs s'apprêtaient à venir les broyer.

Rouge Cerise se figea, et son époux, inquiet, vint à elle et l'enlaça. Il la sentit trembler, et suivit son regard posé sur la montagne. Elle était blanche, magnifique, et des brumes rosées rehaussaient sa beauté, sinuant entre les pins suspendus aux parois. Les cascades scintillaient et chantaient, et l'éclat d'ailes colorées attirait son attention. Il ne vit rien qui pût la mettre dans cet état, mais il savait que l'œil est un miroir infidèle. Il mit une partie de son être à l'unisson des sentiments de sa femme, il rebâtit les images qui l'effrayaient, et se raidit à son tour. La montagne était une volonté inflexible, une citadelle de puissance, et elle détestait les humains. Elle leur montrait non la nuit, mais les ténèbres qui naissaient quand le temps reculait, que le soleil inversait son cours et disparaissait au matin. La montagne avalait le passé, la montagne effaçait l'histoire. La montagne revenait inexorablement à l'instant où les humains connaîtraient le vide, et non l'asile.

Verte Bruine étouffa une brutale envie de meurtre. Pour surmonter sa mort, il avait déjà dû affronter la montagne, et il avait choisi de tendre la main aux humains. Et voilà qu'elle recommençait ! N'apprenait-elle donc rien ? Était-elle l'élève le plus buté qu'il eût jamais rencontré ? Il considéra ses paumes, et ses longs doigts bruns. Il avait cru renaître pour bâtir un futur, mais à présent, il en doutait ; elle l'avait recréé pour annuler l'histoire, pour effacer les mots qu'il avait jadis tracés. Il lui avait prêté ses mains, mais il les reprenait ; il voulait conserver les plus beaux des mots… à commencer par Rouge

Cerise, cette fille humaine qu'il serrait dans ses bras.

Dans les os de son crâne, la voix de pierre de la montagne résonna :

– Rouge Cerise n'est pas humaine. Elle est ma fille. Je te la laisse s'il te la faut, puisque tu penses tant l'aimer. Et quand une femme de ta race lui aura fait perdre toute saveur… elle retrouvera sa place sur mes flancs.

– Sa place sur vos flancs ? Qu'y ferait-elle ?

La montagne eut un rire sombre, et le lettré discerna un érable rouge. Il reconnut les feuilles souples et minces, les limbes très découpés dont son épouse avait peint la soie.

– Un érable, Verte Bruine… et non un cerisier. Je n'ai nul besoin de fruits charnus et tentants, ni de pétales blancs pour orner mes pelouses. Elle n'est rien qu'un érable… et le redeviendra.

– Elle n'est plus un érable. Même si vous l'avez créée à partir d'un érable, elle est une humaine, avec des parents, des amis, des enfants. Et elle est ma femme.

– Je t'ai autorisé à la garder.

– Il n'y a pas qu'elle. Il y a sa famille et ses amis, et il y a les miens. Je dois la vie à un magistrat humain. J'ai pour amis des exorcistes humains. J'ai discuté de danse avec un humain. Mon jardin a embelli par leurs soins. Et tant d'autres encore ont ravi mon cœur !

– Tu étais seul, Verte Bruine. Tu t'es contenté de ce

que tu as trouvé pour remédier à la solitude. Il est temps de revenir parmi les tiens.

– Je reconnais que j'ai souffert de la solitude, mais je ne vous permets pas d'insinuer que je m'attache à n'importe qui, car je sais rester seul plutôt que d'être mal accompagné. J'aime ma nouvelle famille, non comme des remplaçants médiocres en attendant mieux, mais pour eux-mêmes. Lys d'Eau et Bâton d'Encre sont tendres, heureux, fidèles et réconfortants.

– Les humains sont des fléaux.

– En règle générale, oui ; mais je suis assez fin pour repérer les exceptions.

– Ils ont dévasté le monde.

– Bien sûr. Ni les Seferneith, ni les fées de la lune, ni nos dieux ne leur ont donné la sagesse nécessaire pour vivre en paix. Mais notre échec passé nous a-t-il échaudés au point de les tuer tous ? Avons-nous perdu le courage d'essayer une seconde fois ?

La montagne gronda, furieuse, et le lettré s'inclina :

– Je comprends et je respecte votre souffrance, votre déception, votre tristesse et votre peur, mais je vous prie de nous laisser une chance de recommencer. Nous resterons vigilants. Et si, une fois encore, les humains choisissent de vivre en fléaux, nous les éliminerons.

– Ils ne le valent pas.

– Regardez par mes yeux ceux que je chéris… observez-les sans les teinter de la haine que vous vouez aux humains assassins, cupides, stupides, dominateurs !

– Tu es fou, Verte Bruine.

– Fou d'espoir, comme vous êtes fou de désespoir.

– Fou d'espoir ? Tu ne crois pas en moi !

– Je vous sais gré de m'avoir rendu la vie, mais je ne m'illusionne pas sur votre cœur. Vous êtes trop meurtri pour que je vous laisse choisir mes amis, car vous les peignez de noir. En outre, vous avez torturé le plus tendre des nôtres, pour en faire un tueur… et je vous laisserais imaginer seul un futur radieux ? Vous dont le sourire fait fuir les corbeaux ?

– J'ai tué tes ennemis, j'ai libéré la vie, et j'attends que tu fleurisses dans un monde libre de tout danger.

– Vous avez tué les humains, en effet, mais de là à me rassurer ! Êtes-vous moins dangereux qu'eux ? Me laissez-vous plus libre qu'eux ?

– Tu mets en doute ma bonté ?

– Votre bonté ? Si j'avais accepté les perles de l'Amiral, ou dois-je dire vos perles, ne serais-je pas mort ? Vous m'avez ramené à la vie, mais vous étiez prêt à la reprendre si je trébuchais.

L'homme en noir souriait en se balançant doucement au rythme du ressac. Vert Bruine sentait par instants ses cheveux se soulever légèrement, comme si un oiseau aux longues ailes l'avait presque

effleuré. La montagne gronda :

– Tu parles, mais que feras-tu quand tu te retrouveras seul avec Lotus Mauve et les Hommes Stèles, tous les humains rejetés à la mer par une pluie de pierres ?

Le lettré baissa légèrement ses lunettes, et son regard, dénué d'artifice, soutint la vue du titan neigeux.

– Ce que je ferai ? Je saurai que je vis une fois encore dans un monde hostile, et j'attendrai la mort comme je l'ai déjà fait. Je ne prendrai pas la peine d'écrire votre histoire, car c'est celle d'un despote. Je suis peut-être une fleur, mais comment pourrais-je vivre si un jardinier fou, s'avisant de tuer ce qu'il pense mauvaises herbes, me retire le tronc sur lequel je grimpais ?

Lotus Mauve continua, tendrement :

– Il y a dans chaque jardin des plantes magnifiques, aux corolles attirantes, et d'autres dont la beauté peut sembler inférieure… mais elles nous touchent pourtant. Elles sont le rappel qu'il n'est nul besoin d'être parfait pour être apprécié.

Clair-Obscur ajouta :

– Nous ne nous sommes jamais reposés sur vous. J'étais chargé d'assurer la sécurité de mon peuple, et j'ai échoué à le protéger. Mais mes pairs m'ont pardonné, et, s'ils veulent essayer à nouveau de vivre avec les humains, je veillerai sur eux. Si nous mourons une fois encore… aucun d'entre nous ne

vous pensera responsable. À nous le choix, à nous ses conséquences, que nous assumerons seuls.

Verte Bruine sourit à la montagne :

– Nous comprenons votre désir de nous protéger, et nous savons que vous souffrez trop pour supporter d'être contrarié. Mais nous avons besoin de suivre notre propre chemin… ou nous nous fanerons.

Il y eut un silence ; peu à peu, l'ombre engloutit les Seferneith. Le vent se fit glacial, et, malgré leurs fourrures, ils pâlirent. Ils se regardèrent, et se sourirent. Avec un grondement terrifiant, un pan de rochers se disloqua, et des rocs énormes tombèrent vers eux. Clair-Obscur constata :

– Rien ne sert de bouger… l'éboulement est trop large. Nous serons écrasés de toute manière.

Il enlaça Lotus Mauve, et celui-ci soupira.

– Elle ne m'a pas rendu mon cœur…

– Et je mourrai taché de suie…

Leurs sentiments s'accordèrent comme leur amour se répondait, contournant les scories qui les encombraient tous deux. Bleu Nuit hésita. Étreindre Lavandin et Mirabelle ? Se ravir une dernière fois de la douceur de son maître ? Il ferma les yeux, étendit ses sens, et sentit leurs vies à tous, celles des vivants qu'il chérissait et celles, ténues, des morts qu'il allait rejoindre. Petite Pomme se blottit contre lui, et il l'entoura de ses bras.

Le bruit de l'éboulement se fit léger, un bruit de

pluie sifflante, et il ouvrit les yeux. Là où les rocs auraient dû choir, il n'y avait qu'un sable couleur de beurre, qui tombait en cascades épaisses et recouvrait les pierres en contrebas. L'Amiral soupira en regardant son manteau noir tout ensablé, puis il se secoua, et il redevint noir. Verte Bruine s'inclina devant lui :

– Merci.

– Vous pensez ? Je ne me trouvais pas si laid, en beige. Mais je crains de m'être habitué au noir.

Langue de Feu souriait largement :

– Il est bien, mon papa. C'est le meilleur. Il nous en fera plein d'autres, des comme ça.

– Peut-être, rétorqua Petite Pomme, mais c'est mon papa qu'a pas voulu faire comme la montagne disait. Ton papa, il a seulement, euh, équilibré les chances.

– C'est ça, la crevette, c'est ça…

– Je suis pas une crevette ! C'est toi qui portes une carapace, c'est toi qu'as des gros yeux qui te sortent de la tête, et c'est toi qu'es toute tendre dedans, mais qu'oses pas le dire !

Langue de Feu leva la main pour gifler l'enfant, sentit sur elle le regard de Clair-Obscur, et baissa le bas. Le Seferneith remarqua :

– La grandeur d'un guerrier se mesure à celle de ses adversaires…

– Oh, ça va. Je suis une petite fille sage, moi, je

n'ai pas l'habitude des morpions mal élevés.

Taste-Cuisses faillit s'étrangler, et il recracha péniblement un morceau de poulet. Ah ! Il était bien malheureux ! S'il ne pouvait même plus se remettre tranquillement de ses émotions, il ne survivrait jamais. Langue de Feu lui lança un regard féroce :

– Toi, ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça ! Tu marches peut-être sur deux pattes, mais tu n'es rien qu'une merde. Tu aurais mieux fait de te cacher sous un caillou et de cesser de puer.

Il eut un pâle sourire, et murmura :

– Je pue peut-être, mais je n'emmerde pas le monde.

– Tu dis quelque chose ?

– Moi ? Non, non. Je mâchonne, c'est tout.

– Fais moins de bruit.

Le jeune homme sentit autour de lui une odeur profonde de cannelle et de miel, et il se dit qu'un jour, il oserait dire ce qu'il pensait. Un jour… mais peut-être pas tant qu'il resterait du poulet.

*

Bien plus haut sur la montagne, Manis cessa de trembler, et Pendaran retint un soupir de soulagement, car il avait bien cru que son ami mourrait de peur. Il embrassa très doucement sa nuque, et murmura :

– Tout va bien, maintenant… ils sont vivants.

– Elle les… elle les aurait tués !

– Ils l’ont contrariée, Manis.

– Oh, Pendaran ! Ils ont seulement demandé à vivre à leur manière ! Que pouvaient-ils faire d’autre, s’ils ne veulent pas… s’ils…

– S’ils ne veulent pas devenir comme nous ? Rien, Manis.

Celui-ci soupira, et réarrangea les plis de son manteau.

– Oh, Pendaran ! Pourquoi tourner sa colère contre des faibles, au lieu d’aller tuer la Mère Araignée à notre place ?

– Qui te dit que la montagne en a le courage ? Elle n’a même pas celui d’envisager un monde où ceux qu’elle chérit pourraient mourir encore…

Manis leva les yeux vers les cimes, puis contempla ses six pieds, et murmura :

– Je finirai par croire que les mortels sont plus raisonnables que les dieux…

– Eh ! Nous ne nous sommes jamais crus parfaits… nous pouvons accepter nos échecs sans qu’ils soient des drames.

Manis se redressa lentement, et laissa courir son regard sur les pentes enneigées :

– Je vais voir si le petit se porte bien. Et si c’est le cas, j’aimerais passer un peu de temps avec lui.

– Va, je veille sur eux. Et… raconte à Suling ce que

nous avons vu, car son apprenti est également un humain.

Le veuf hocha la tête, et s'envola.

*

L'Amiral dit :

– Grimpons.

Les chèvres le précédèrent sur le sentier étroit, et la plupart des marcheurs lui emboîtèrent le pas, mais certains restèrent immobiles. Ils observaient la montagne, et se sentaient découragés. À quoi bon avancer ? Verte Bruine rappela :

– Vous ne pouvez pas rester là. Les vagues dévorent la pierre, et vous emmèneront.

– Nous ne pouvons pas gravir ce… ce monstre.

Derrière eux, les grenouilles firent claquer leurs mâchoires. Ils se retournèrent un instant pour les regarder, mais ne bougèrent pas. Il n'en resta pas même les os, qui furent croqués et broyés par les toutes-belles ; mais ils moururent sans un cri, car le lettré altéra leurs sens pour qu'ils n'éprouvassent plus qu'une félicité sereine. Rouge Cerise l'étreignit :

– La montagne t'en veut, chéri. Elle ne te facilitera rien. Mais j'ai pourtant une certitude…

Il se força à l'interroger du regard, et elle répondit :

– Entre deux solutions, tu choisiras toujours la moins mauvaise. Aucune ne sera gratifiante… mais tu

ne renonceras pas, aussi mince que soit la récompense.

Bleu Nuit prit la main de Verte Bruine contre sa poitrine :

– Mon ami… nous savons tous deux qu'une erreur infime peut causer une catastrophe. Je veux espérer qu'un surcroît d'adéquation, aussi minime soit-il, éclora magnifiquement quand le monde le permettra.

Le lettré caressa doucement le visage ferme et pâle de l'exorciste, et murmura :

– Il y a en vous une telle envie de vivre… je m'efforcerai de ne pas la galvauder. Je n'épargnerai jamais ma peine, quand bien même je ne changerais le monde que de l'épaisseur d'une feuille.

– Merci, maître, pour cette différence. Elle peut sembler infime, mais… qui sait le poids d'un mot, quand la vie elle-même ne tient plus qu'à un fil ?

Ils se mirent en route, et Mirabelle admira les dos verts des grenouilles qui bondissaient entre leurs pieds.

– Elles ont de l'appétit, ces bestioles !

– Eh ! fit Langue de Feu. Mieux vaut tuer que mourir !

Les soldats remarquèrent :

– Elles ne mangent que pour survivre…

– Pour conserver un sol sur lequel danser…

– Pour ne pas voir les vagues guincher sur leurs

cadavres…

– Ballotter leurs corps flottant ventre en l’air…

– Offertes aux oiseaux à l’affreux bec pointu, à l’œil acéré…

– À tous ces charognards qui ne les méritent pas.

– Pas plus que nos fromages…

– Ou nos petits corps bruns.

– Nous les comprenons bien !

– Oui, oui, concéda Mirabelle. Mais c’est surtout sur le seuil du jardin que je les aurais appréciées, pour me débarrasser des colporteurs. Certains sont tellement insistants !

– Ah, oui. C’est un problème dont nous nous sommes passés.

– Il y a des avantages à vivre dans une île.

– Et des défauts, bien sûr…

– Mais nous sommes philosophes.

– Comme une bande de lâcheurs, grinça Taste-Cuisses.

– Il faut être très sage pour vivre sans honneur, entouré de héros prêts à risquer leurs vies.

*

Ils marchaient d’un bon pas, allégés de leurs doutes et de leur inertie, mais la pente était raide, et l’ascension, si longue. Ils avaient atteint la pelouse, mais Lys d’Eau ne proposa pas de s’arrêter. Elle

voyait bien le sentier qui continuait vers les hauteurs, et n'avait plus envie de bâtir sur la montagne, car aucun mur, aucun patio, ne masqueraient tant de malveillance. Verte Bruine regarda les flancs abrupts du dieu, et soupira. Il avait étudié tout ce qu'il avait pu trouver sur l'alpinisme, mais cela ne remplacerait jamais l'expérience :

– L'un d'entre vous a-t-il déjà accompli une telle ascension ?

– Bah ! fanfaronna Langue de Feu, qu'importe ? Ce n'est pas une petite montagne qui nous arrêtera !

Le lettré sourit poliment. Il ne tenait pas à s'engager dans une entreprise si risquée sans s'assurer les services d'un guide expérimenté. Il était perfectionniste, et le resterait aussi longtemps que possible.

– Ah ! Si Fier Bouleau était là, son enthousiasme nous rafraîchirait… et ses compétences nous protègeraient d'erreurs peut-être fatales.

L'Amiral s'arrêta :

– J'ai peu d'inclinaison pour l'architecture paysagiste… mais j'aurai plaisir à contempler votre œuvre.

Bleu Nuit songea qu'ils n'en tireraient pas mieux, et ouvrit la boîte plate où Verte Bruine avait miniaturisé et rangé les stèles, comme autant de bâtonnets fichés dans le velours, montrant leurs sommets carrés ornés du symbole de chaque mort. Il trouvait fascinant de se pencher ainsi sur tant de vies

réunies, de faire glisser ses doigts sur leurs chances de renaître. Il préleva délicatement Fier Bouleau, et apprécia l'encre dorée, les touches de bleu, de blanc, le liseré vert tendre et pourtant vif, dont le lettré l'avait orné. Sous son pinceau aimant, le souvenir était beau, et le désir de retrouvailles, poignant.

Il regarda autour de lui, mais la pelouse ne convenait pas. Il aperçut un bouleau au milieu d'un ruisseau, et Lotus Mauve gémit, car Ondée semblait danser derrière l'écorce blanche, insaisissable comme l'écume. Les reflets de ses cheveux se mêlaient aux feuilles dorées, et le ciel bleu entre les branches était gai comme ses yeux. Le guérisseur effleura l'arbre, et sentit son cœur s'adoucir. Il tomba à genoux, les mains serrées sur sa poitrine, et promit à l'enfant qu'il l'étreindrait un jour, et qu'elle sourirait. Il entrevit l'aubépine, et s'étonna, car ses pétales semblaient faits de plumes, et, entre ses racines, il y avait du sable mêlé de coquillages. L'Amiral… et ses bienfaits silencieux… sans bruit, il étendit vers lui toute sa gratitude.

L'exorciste se pencha sur le Seferneith :

– Lotus Mauve… avez-vous besoin d'aide ?

Celui-ci prit sa main, et la serra dans la sienne.

– Mon cœur… Bleu Nuit… mon cœur est libre.

L'humain se pencha, et embrassa les cheveux aux reflets violets, aussi délicatement qu'il eût effleuré une corolle.

– J'en suis heureux, Lotus Mauve. Nous avons

tellement besoin de douceur… et vous en avez tant à offrir. Tant de réconfort, tant d'apaisement, tant de respect…

Ils se relevèrent, et Bleu Nuit regarda le bouleau :

– Lotus Mauve… la vie de cet arbre ne demande qu'à éclore.

– Oui. L'aiderez-vous ?

– Oui. M'aiderez-vous ?

– Oui.

L'exorciste ferma les yeux, et se recueillit dans le bruissement des feuilles. Il tendit la main vers elles, cueillit celle qui se glissa entre ses doigts, et la prit entre ses lèvres. Il caressa le tronc, y traça une première ligne du bout de l'index, et l'écorce blanche pela, révélant un bois sombre et tendre. Il continua jusqu'à zébrer l'arbre de traits entrecroisés, puis se recula d'un pas. Il regarda Lotus Mauve, et celui-ci hocha la tête. Bleu Nuit écarta lentement les mains, desserra les lèvres, relâcha la feuille, et le bois se disloqua, révélant Fier Bouleau qui semblait endormi. Le Seferneith effleura ses paupières, et le jeune homme ouvrit les yeux. Il tendit la main vers les cheveux de Lotus Mauve, étonné, puis Verte Bruine dit :

– Bonjour, Fier Bouleau. Bienvenue parmi nous.

– Eh ! La fée du jardin ! Mais… que faites-vous sur cette montagne ? Et cette mer ? Je n'avais jamais entendu parler d'une île aussi étrange !

Le lettré lui tendit une fourrure, et, pendant que le revenu s'en revêtait, il entreprit de lui expliquer leur situation. Lotus Mauve confia à l'exorciste :

– J'ai apprécié notre coopération, Bleu Nuit.

Celui-ci l'étreignit avec gratitude, et murmura à son oreille :

– Comment donner la vie peut-il être si…

– Si orgasmique ? Hé bien, comme faire de la broderie, si on sait s'y prendre. Simple question d'association entre un acte et un sentiment. Je vous montre ?

L'exorciste se recula, inquiet, et le guérisseur continua :

– Non, bien sûr. Vous n'avez toujours pas réalisé ce qui vous donnerait le droit de vivre heureux, n'est-ce pas ?

– C'est… malheureusement… exact. J'essaie, Lotus Mauve, j'essaie de me dire que mes exigences n'ont aucun sens… mais sans succès pour l'instant.

– Restez en vie, Bleu Nuit… restez en vie, et vous finirez par réussir.

– Vous le croyez vraiment ?

– Non. J'en suis certain. Il n'y a rien de brisé, en vous, rien d'irrémédiable. Il n'y a qu'une lutte entre vous-même et vous-même. Mais vous savez très bien épargner l'essentiel, qui attend seulement des jours meilleurs.

L’exorciste considéra la pelouse, trouva les fleurs magnifiques, et en fit un bouquet pour Lotus Mauve. Verte Bruine termina son explication, et Fier Bouleau s’exclama :

– Eh bien ça ! Cette mer… à la place du monde ? Il s’est englouti, et je n’en ai rien su.

– Vous étiez mort, Fier Bouleau, comment l’auriez-vous pu ?

– C’est vrai. Mais c’est tout de même choquant. Songer que ma famille a disparu, songer que je ne les reverrai jamais…

– Sauf Vieux Saule.

– Vieux Saule ? Vieux Saule revivra, lui aussi ?

– Je l’espère, oui. Les autres, je ne les connaissais pas.

– Les autres n’auraient pas eu leur place sur cette montagne, à vos côtés… et ils m’auraient empêché d’occuper la mienne. Mais pépé… pépé sera heureux de savoir que j’ai pu vivre mon rêve.

Fier Bouleau se détourna de la mer, étudia la montagne, et sourit, car il était enfin temps de la gravir, et qu’il en avait les moyens. Il sentait dans les pics et les brumes comme une rage sourde, et il devina que son vœu aurait dû rester vain, que le dieu de pierre ne souhaitait pas son ascension. Il n’avait été qu’un prétexte à son retour, que le désir qui avait troublé son sommeil. L’Amiral posa une main légère sur son épaule :

– Quel animal ensauvagé souhaite recevoir un cavalier ?

– Aucun, mais peu importe. Je n’avais jamais espéré que cela serait facile, mais seulement gratifiant.

L’homme en noir désigna le sentier :

– Ouvrez la voie. Je ne suis qu’un oiseau de mer… je puis atteindre les hauteurs… mais ce sera dans vos pas.

– Un oiseau de mer… qui change le roc en sable ?

– Les flots sont patients… et persévérants… et leurs petites langues viennent à bout de titans. Mais leurs petits pieds tendent à redescendre…

– Je vous aime bien, monsieur. Même si je dois vous porter, nous atteindrons le sommet. Ou du moins, nous irons aussi haut que nous le pourrons. Je ne suis pas là pour vaincre, pour violer les hauteurs… mais pour en apprendre un peu plus sur moi-même. Et votre regard m’y aide.

L’Amiral sourit, et ils se remirent en route.

XI – Le tintement des os

Fier Bouleau ouvrait la voie. Il étudiait les pentes devant eux, et choisissait leur chemin. Parfois, l'Amiral le suivait, jouant à mettre ses pas dans les siens, mais, le plus souvent, il vagabondait avec ses chèvres. Quand elle s'inquiétait de lui, Langue de Feu l'appelait, et il revenait en bonds immenses, comme s'il volait sur de longues ailes, et ne pesait plus rien. Il tapotait la tête de sa fille, notait d'un sourire la beauté du nouveau ruban dont elle avait orné ses cheveux, et, quelques instants plus tard, il disparaissait à nouveau.

Ils montaient, et le soleil brillait, aveuglant, dans un ciel d'un bleu de plus en plus sombre. Il faisait trop chaud sous leurs capuchons, mais ils n'avaient guère envie de s'exposer, sauf Petite Pomme qui gambadait tête nue, ses cheveux dansant autour d'elle comme des serpents d'eau. Lavandin demanda une halte, sortit une petite boîte, en tira un premier disque coloré, et le tendit à Verte Bruine :

– Je remercie le généreux mécène qui a permis l'épanouissement de mes talents d'artiste, et l'enchanteur qui m'a offert la possibilité de créer ces petites merveilles… qui deviennent grandes aujourd'hui.

Le lettré s'inclina, puis il gonfla ses joues, et souffla fortement dans le petit cercle, qui enfla et

s'épaissit pour devenir un chapeau à large bord, que le jeune exorciste avait tissé à ses couleurs. Chacun des habitants du jardin déploya le sien, et les yeux de Fier Bouleau s'embuèrent de larmes :

– Merci, Lavandin. C'est gentil d'avoir pensé même aux morts… je… je ne sais que dire…

– Mais nous, si ! s'exclama Lys d'Eau, et ils se livrèrent avec plaisir à un concours de remerciements, auxquels Lavandin répondit :

– Eh ! Vous êtes ma nouvelle collection ! Alors, souvenez-vous que je déteste perdre des pièces !

Ils lui sourirent, sauf Petite Pomme qui lui tira la langue.

– Ton chapeau est joli, et il ressemble beaucoup à mes colliers, mais je le mettrai pas. Mes cheveux aiment pas être prisonniers.

Ses parents se consultèrent du regard, et Lotus Mauve signala qu'il était en mesure de soigner un coup de chaleur. Rouge Cerise prit sa fille, l'embrassa, ébouriffa ses cheveux :

– Comme tu voudras, ma chérie.

Quelques heures plus tard, Petite Pomme s'exclama :

– Mais il est fou, ce soleil ! Personne lui a jamais dit que ça brûle ? Le soleil, c'est un truc tout doux qui doit nous caresser et nous donner envie d'écarter nos orteils !

– Celui-ci est mal élevé, ma chérie.

– Eh bien, dis-lui quelque chose !

– Il est trop haut pour m’entendre.

– Ah, le tricheur ! Mais dis, nos cheveux qui brillent, y chassent pas la chaleur ? Ils l’envoient pas ailleurs, qu’elle fasse fondre la neige là-haut et qu’elle nous prépare un chemin ?

Verte Bruine sourit :

– Non, hélas. Nos cheveux sont très beaux, mais ils ne suffiront pas. Mets donc le joli chapeau qu’a tissé Lavandin.

– Je peux le décorer, au moins ?

– Bien sûr !

– Lavandin, t’as fait du bon boulot, mais tu sais pas ce que ça veut dire, foisonner… je vais te montrer, moi. Maman, tu as de quoi coudre ?

– Oui, Petite Pomme. J’ai de quoi coudre.

– Et un bâillon, aussi, grinça Langue de Feu, que cette mouflette se taise.

– Désolée, ma chère, elle le rongerait sans doute… mais je peux vous crever les tympans, si vous le désirez.

La guerrière aux boucles blondes hâta le pas avec un reniflement méprisant.

Le soir venu, ils étaient fatigués, mais Fier Bouleau les encouragea à marcher jusqu’à une grotte que les chèvres avaient découverte. Ils s’y trouvèrent à l’abri du vent, et les Seferneith se redressèrent légèrement

dans la tiédeur très relative. Les Hommes Stèles construisirent des foyers, et Verte Bruine y appela le feu, qui crépita et illumina le roc. Ils tapotèrent les petits matelas de papier fournis par l'enchanteur, qui grandirent et gagnèrent en épaisseur. Bleu Nuit tâta le sien, puis celui de son maître, et sourit :

– Vous avez respecté nos goûts…

– Bien sûr. Et quand vous aurez secoué votre couette, elle vous ravira également.

Ils s'assirent, et mangèrent. Petite Pomme se plaignit de ne recevoir qu'un dessert, plutôt qu'un buffet de douceurs, puis elle se roula en boule et s'endormit. Mirabelle lui passa délicatement le collier d'œufs autour du cou, puis sourit largement, engageante, et regarda ses compagnons :

– Bon, maintenant que les petits sont couchés, pourquoi ne pas passer aux choses sérieuses ? Il y a pas mal de beaux gosses parmi vous, et puisque nous sommes tous réunis, plutôt qu'éparpillés dans nos pavillons… pourquoi ne pas en profiter ?

– Mon papa ne fréquente pas les putains, asséna Langue de Feu.

– Je suis zoophile, compléta l'Amiral, et l'humain nous aura tant répété qu'il n'est pas un animal que je ne peux plus frayer avec lui.

– Je ne vous comptais pas au nombre des jolis garçons, cher monsieur. Je laisse très volontiers les papas à ma mère… ou à cette chère Lys d'Eau.

Bâton d'Encre regarda l'homme en noir d'un air féroce.

– Vous… n'imaginez pas que ma femme…

– Mon papa ne fréquente pas les dames usagées, fiella Langue de Feu.

Le magistrat lui sauta à la gorge avec une vigueur surprenante, et les six soldats s'écartèrent pour ne pas prendre de coup.

– Nous ne voudrions pas vous gêner, maîtresse. Le combat demande de la place.

– Et puis, nous risquerions des dommages irréparables aux fromages que nous portons.

– Votre père nous en voudrait !

– Et nous le respectons trop pour lui infliger cela.

Taste-Cuisses pria avec ferveur, mais sans bouger les lèvres, pour que Bâton d'Encre parvînt à étrangler Langue de Feu. Malheureusement, elle était trop vigoureuse et trop compétente, et elle prit le dessus jusqu'à ce que Lys d'Eau l'attaquât par derrière, lui plantant ses longs ongles dans les joues. La guerrière rompit le combat avant d'y laisser ses yeux. Mirabelle constata :

– Eh bien ! Il vous en reste, de l'énergie ! Mais quel dommage de l'utiliser à si mauvais escient !

Rouge Cerise caressa le visage de son père :

– Tout va bien, papa ?

– Tout va bien, ma chérie, mais il y a des choses

que je ne peux pas laisser dire.

– La prochaine fois, pense à maman : tu l’inquiètes, quand tu te bats. Laisse faire l’épée.

– L’épée ? Langue de Feu éclata de rire. Mais, ma pauvre fille, l’épée n’est plus ton amie ! Tu es périmée, toi aussi ! La montagne ne veut plus de toi, et tu crois qu’elle va te laisser son joujou ? Sors-la donc, ton épée, et tu verras qu’elle n’est plus rien qu’un bout de métal impuissant.

Rouge Cerise dégaina, et constata tristement que la longue série de crêtes qui avait décoré sa lame s’était effacée, et que l’épée était inerte. Elle faillit pleurer, car l’arme était devenue une amie, au caractère exécrable, mais attachante néanmoins. Elles avaient tant dansé ensemble, elles avaient tournoyé et pirouetté, elles s’étaient appréciées. Langue de Feu ricana.

– Tu vois, ma fille… et toi, tu ne sais pas te battre. Tu n’es rien, sans ton joujou.

– Erreur. Je sais me battre. Je regrette l’épée parce que je l’aimais, mais n’importe quel bout de métal me suffira pour te faire taire.

– Pas de chance… celui-ci semble bien cassant.

La guerrière blonde porta un coup sec à la lame, qui se brisa en petits éclats.

– Eh bien, il semblerait que je sois la seule à savoir me battre et à posséder une épée. La vie va devenir plus intéressante !

– Pour qui ? demanda Bleu Nuit.

– Pour moi, évidemment.

– Et par quoi commençons-nous ?

– Eh bien, l’idée de Mirabelle n’était pas si mauvaise, mais je choisirai qui va avec qui.

L’exorciste soupira, car il avait envie de dormir. Si Mirabelle voulait s’envoyer en l’air, il n’y voyait aucun inconvénient ; mais fallait-il vraiment qu’elle y mêlât autrui, et que cela dégénérât ? Il jeta un coup d’œil à Verte Bruine, blotti dans ses fourrures. Lotus Mauve suivait la scène d’un air las. Bleu Nuit murmura :

– Un effluve, un parfum, ne pourraient-ils l’apaiser ?

– Oui, mais elle n’apprendrait rien.

– C’est vrai.

L’exorciste toussota, et Langue de Feu se retourna vers lui.

– Tu veux savoir qui tu baises, beau gosse ?

– Pas vraiment, non ; mais je suis au regret de souligner qu’il y a une erreur dans votre discours.

– Une erreur ? Laquelle ?

– Eh bien…

Il sortit de sa robe un sabre miniature au fourreau d’un rouge profond, décoré de dorures. Il souffla sur l’arme, qui reprit sa taille normale, et il dégaina quelques pouces de lame. Elle brilla d’un éclat bleu,

glacial.

– Il y a ici une autre épée que la vôtre, et je sais m’en servir.

– Peuh ! Un exorciste ! Tout juste bon à décapiter un spectre pleurnichard.

– Oh, je pense qu’elle ferait parfaitement l’affaire pour un vivant tyrannique, mais je n’aurais pas l’indélicatesse de le vérifier moi-même, alors que Rouge Cerise meurt d’envie de le faire à ma place.

Il tendit l’arme à la jeune femme qui la soupesa d’un air appréciateur, puis la dégaina. Elle suivit du regard le motif de la lame, qui évoquait une nuée d’orage ; elle admira la façon dont elle avait été gravée près du pommeau, à l’image du dragon des tempêtes. Elle la lâcha, et l’épée flotta. Elle rit :

– Eh bien ! Vous possédiez également une épée enchantée ?

– Non, je n’en avais pas, et j’en ai conçu une jalousie insoutenable. Heureusement, mon désir a rencontré la compétence d’un enchanteur fort serviable.

– Verte Bruine ? J’ignorais que tu fabriquais des armes ?

– Bah ! C’est juste un très grand coupe-papier.

Rouge Cerise éclata de rire.

– Merci, Bleu Nuit. C’est un présent magnifique. Si l’héritage que je chérissais doit n’être plus que verre brisé sur le sol, j’accepte de tout cœur de manier

cette lame.

Rien ne sert de pleurer

Ceux qui nous ont reniés,

Quand autant d'amis chers

Sont là pour nous aimer.

Un craquement sourd, très loin au-dessus d'eux, leur fit lever la tête. Il y eut un grondement, puis un bruit de cavalcade de plus en plus fort, et leur abri fut survolé par des chevaux bondissants, tantôt blancs comme la neige, tantôt noirs comme la nuit, tantôt gris comme le roc. Verte Bruine cria, tant la magie en eux était puissante. Sur le sol, les éclats de métal bruissèrent, scintillèrent, et la lame brisée se reforma, puis s'envola. Elle vint flotter devant Rouge Cerise, qui vit que les cimes lointaines s'y dessinaient toujours, mais qu'un cheval y courait, la poussière s'élevant derrière lui en longues volutes. Un grand cheval gris, qui semblait n'avoir peur de rien. Elle ouvrit la main, et l'épée s'y nicha, avec un grognement. Elle lui sourit, puis elle rendit l'épée au dragon à Bleu Nuit.

Langue de Feu bouillait. Elle se tourna vers son père :

– Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

– Que même un général n'est pas insensible à l'amitié.

– Pardon ?

– Et que la montagne est susceptible.

– Deux phrases obscures ne donnent pas de lumière, père.

– Voilà qui fera une parfaite leçon du jour. Bonne nuit, ma chérie.

Il ferma les yeux, et la petite chèvre qu'il serrait contre lui en fit autant. Langue de Feu posa un doux baiser sur le front de son papa, puis elle se coucha. Ils purent enfin s'assoupir, sauf Lavandin qui était sous la même couette que Mirabelle ; et Taste-Cuisses, qui s'approcha de l'Amiral, puis souffla :

– Vous dormez ?

– Non, pour quoi faire ?

– Euh… dites, je voulais vous demander… vous ne voudriez pas me prêter une grenouille, pour la nuit ?

– Une chèvre ne serait pas plus à vos mesures ?

– Eh bien… c'est que les grenouilles se changent en femmes… les chèvres également ?

– Non, pas que je sache.

– Alors, je préférerais une grenouille, mais changée en femme.

– Ah, Taste-Cuisses, vous auriez pu combler Mirabelle, et vous me demandez une grenouille ?

– D'une, j'aime mieux les danseuses, elles sont plus souples et plus musclées, plus gracieuses aussi. De l'autre, je sais déjà quels ennuis elles me valent. Nouvelles conquêtes, nouveaux problèmes… et je ne tiens pas à cumuler.

L'Amiral lui tendit une jolie grenouille verte, un peu engourdie par le froid.

– Un baiser sincère devrait suffire…

– Sincère ? Comment ça, sincère ?

– Ne pensez pas à une autre, ce serait malhonnête.

Taste-Cuisses jeta un coup d'œil à Langue de Feu, et murmura :

– Aucun risque.

– Alors, tout est bien.

*

Fier Bouleau proposa une halte, escalada seul une pente voisine pour avoir une meilleure vue, mais ne put en apprendre assez pour choisir leur route. Il se raidit soudain, étouffa un gémissement, et se laissa glisser au sol, heureux que ses vêtements fussent d'une teinte proche de celle de la roche. Il leva la tête, et frémit. Au-dessus de lui, de grandes créatures noires tournoyaient sur d'immenses ailes bleues. Il ne distinguait pas leurs visages, mais il s'étonna du nombre de leurs jambes, repliées contre leurs corps ou allongées derrière elles. Il rampa prudemment pour avertir ses compagnons, et tomba nez à nez avec Bleu Nuit :

– Calmez-vous, Fier Bouleau. Ce sont des alliés.

– Heureux que vous me le disiez !

Le jeune homme se releva, et s'adossa au roc :

– J'aimerais vous avouer quelque chose, mais je

crains de vous indisposer.

– Je vous écoute très volontiers. Verte Bruine m'a beaucoup parlé de vous, et je me réjouissais de vous rencontrer.

– Ces créatures…

– Les Tuan.

– Eh bien ! Même s'ils sont nos alliés, je ne suis pas plus rassuré. Leur corps est si noir que je crois voir la nuit… ou, plutôt, il me semble être devenu aveugle, mais seulement sur l'étendue de leur silhouette. Et puis…

Il se protégea le cou de ses mains.

– C'est peut-être ridicule, mais j'ai peur… peur pour ma vie, mais bien plus… peur pour mon intégrité.

– Eh bien, félicitations. Vous êtes perspicace.

– Comment cela ?

– Tout ce que vous craignez est légitime, car les Tuan considèrent les humains comme du bétail. Ils nous soignent bien, mais c'est pour nous… disons, nous gober, puis conserver nos peaux en guise de trophées. Des trophées réalisés avec un soin extrême, et très valorisés, mais des trophées quand même.

Fier Bouleau hésita un instant, mais il était déjà convaincu par la voix posée de l'exorciste, son regard tranquille, et son visage devenu si familier aux habitants de Trois-Ponts. Il sourit.

– Je n'étais pas né que vous portiez déjà ce chignon à trois boucles, et que ces lapins blancs et pervenche ornaient votre robe. D'ailleurs, j'ai longtemps cru qu'ils étaient des animaux familiers courant dans des cages faites de feuilles et de fleurs.

– Désolé.

– Il n'y a pas de quoi. Pépé en a profité pour m'expliquer que l'art n'a pas à être fidèle à la réalité. Mais vous, vous l'êtes.

– Fidèle à la réalité ?

– Oui. Vous êtes un tueur de cauchemars.

– Merci, Fier Bouleau.

Ils se turent un instant, et regardèrent les Tuan se découper sur le ciel. Bleu Nuit remarqua :

– Les Tuan sont des êtres polis et raffinés, même si l'objet de leurs attentions nous dérange. De plus, ils sont capables d'aimer… non seulement d'autres Tuan, mais encore les Seferneith.

– Et des humains ?

– Je le crois, mais comme ils nous trouvent bien plus beaux une fois morts… j'ai tendance à me méfier quand ils me portent de l'intérêt.

– Il y a tant d'ombre, en eux… que j'ai envie de fuir.

– Moi aussi. Maintenant, dites-moi si j'affabule… mais ne sont-ils pas en train de nous montrer la voie ?

– Oui, et j’en suis ravi. Cela m’évitera de devoir chercher un cheminement, et de faire demi-tour s’il devenait impraticable.

Ils suivirent les indications lointaines des Tuan, et continuèrent l’ascension, jusqu’à pénétrer dans les nuages. Verte Bruine les pria d’attendre, et ils se firent du thé. Petite Pomme gronda :

– Du thé, encore du thé !

– Allons, ma chérie… il y a également des tisanes, du bouillon, ou du jus de fruits…

– Pouah ! Il est tellement dilué !

Rouge Cerise sourit.

– Fais comme tu veux, ma chérie.

Un tintement cristallin leur parvint, obstiné. Le lettré sortit la rose, il l’effleura, et les deux sons se fondirent l’un dans l’autre, tant ils étaient proches. Fier Bouleau se releva, Mirabelle remballa les réchauds, et Chant des Pierres, Lavandin et Fier Bouleau en prirent chacun un. Bleu Nuit remarqua :

– Pourrais-je en porter un ?

– Non, maître. Je préfère vous voir veiller sur les Seferneith.

– Mais toi… ne soutiens-tu pas Mirabelle ?

Le jeune homme sourit tendrement :

– Quand nous nous remettrons en route, observez-la, maître.

Elle avançait la tête haute, opiniâtre et pimpante,

mais son sourire était las. Sentant sur elle le regard de l'exorciste, elle lui fit un clin d'œil :

– Eh ! Il est bien difficile parfois d'assurer un service de qualité… mais ce n'est pas une raison pour renoncer.

Ils marchèrent longtemps en suivant le tintement, et Fier Bouleau sifflotait de plaisir, tant le cheminement était bien choisi :

– Je commence à apprécier les Tuan ! Sans eux, nous aurions perdu du temps dans ce dédale de vallées. Il y a tant d'escarpements, de gouffres et de culs de sacs, que nous serions pour la plupart incapables de franchir !

– Jeune homme, remarqua Lys d'Eau, je suis ravie de savoir que cela pourrait être pire, même si vous me confirmez ainsi que je manque singulièrement d'imagination.

– Madame, je suis certain que vous savez rêver du meilleur, et le réaliser à la perfection. Peu importe que le pire vous échappe…

– Vous, j'aurai plaisir à meubler votre pavillon.

– Moi, j'aurai plaisir à l'admirer.

Ils grimpèrent en silence, et crurent oublier les couleurs, leurs regards dévorés par la roche grise. Le vent déchira peu à peu la brume, mais des nuages élevés leur cachaient la montagne, et les rafales devinrent si violentes qu'elles emportèrent le tintement. Fier Bouleau regarda Verte Bruine, et

demanda :

– Et maintenant ?

Le lettré sortit à nouveau la rose, la mit en mouvement, et le jeune homme sourit, car ses pétales de marbre blanc frémissaient, leur montrant le chemin. Le Seferneith la lui tendit, ainsi que la boîte qui la protégeait. Ils voulurent se remettre en route, mais Petite Pomme, les larmes aux yeux, tira sur la manche de son père. Elle ouvrit la bouche, révélant une gorge enflammée et une langue gonflée, qui la gênaient pour respirer.

– C'est le manque de boisson, ma chérie.

Verte Bruine lui tira une langue rose et humide. Lavandin sortit le réchaud, fit bouillir l'eau d'un ruisseau, et montra à l'enfant le sel et les épices du bouillon, les poudres de jus de fruits vivement colorées, et les boîtes de thé décoré de pétales. Elle choisit un thé noir parsemé de bleuets, et, quand elle put parler à nouveau :

– Moi, je boirai encore plus de thé que Bleu Nuit, même s'il est plus grand que moi et qu'il a l'habitude d'être une passoire, lui !

– Chiche, répondit l'exorciste. Et nous verrons bien si tu débordes, toi aussi.

*

Ils étaient las. Langue de Feu cracha :

– Donnez-moi un lasso, et je vous jure que ces salauds nous porteront, au lieu de nous rendre

dingues avec leur xylophone.

Verte Bruine secoua la tête, car il avait senti les Tuan qui descendaient vers eux se faire drosser contre les falaises, et rester étourdis.

– Langue de Feu, je suis certain que Manis nous aiderait si cela lui était permis.

– Et moi, j'ai les moyens de le contraindre à transgresser un interdit.

Le lettré éclata de rire, et Bleu Nuit se joignit à lui.

– Mais ? ! Ils se foutent de moi ?

Lotus Mauve lui sourit aimablement :

– Non, Langue de Feu. Seulement, ils ont une bonne idée de la peur qu'inspirent à Manis tant la montagne que la Mère Araignée, et ils pensent avec raison qu'aussi féroce que vous puissiez devenir, vous ne l'effrayerez pas. Les Tuan sont des enfants de la peur, et vous leur semblez bien inoffensive.

– Ah, vraiment ? Eh bien, puisque vous les connaissez si bien, parlez-moi d'eux ! Je trouverai bien le moyen de créer une peur contre laquelle ils seront sans défense.

– Que voilà un projet louable, constata Clair-Obscur. Permettriez-vous que je me joigne à vous ?

– M'ouais. Vos façons déloyales pourraient nous être utiles.

*

Bleu Nuit se glissa dans sa tente, et soupira d'aise,

car il faisait bien meilleur que dehors. Il n'aurait pas qualifié la température d'agréable, mais peu importait, car le contraste suffisait à le ravir. Il se détendit, mais ses muscles restaient douloureux. Il songea que la chasse au spectre avait l'avantage d'être intense, mais brève. Mais la marche, l'interminable marche… et le poids de ses compagnons épuisés, qui pesaient le moins possible, mais qui pesaient pourtant… elles l'usaient. Il trouvait un certain plaisir à monter peu à peu, mais il aurait préféré une montagne plus souriante, parsemée de fleurs, plutôt qu'un chaos de rocs gris, râpeux, aux formes déconcertantes de rudesse.

Il tendit le bras, caressa la toile délicatement colorée qui reprenait les couleurs de son pavillon et lui donnait l'impression d'être chez lui. Il sentit une légère mélancolie poindre comme il songeait qu'il n'y avait là que peinture, mais il la chassa, ne conservant que la douceur d'un foyer. Autour de lui, le vent soufflait parmi les pierres ; il crut entendre le doux chant d'une chouette, et s'endormit.

*

Ils enfilèrent une étroite passe, dans laquelle le roc blanchissait peu à peu. Quand ils atteignirent son extrémité, ils virent devant eux deux longs os scintillants fichés dans la neige épaisse, et, derrière ceux-ci, les pentes immaculées, éblouissantes. Bleu Nuit observa :

– Des os humains. Ceux d'un jeune homme. Ils semblent de marbre blanc, mais je peine à croire

qu’ils soient des imitations.

Verte Bruine s’approcha, et ils étudièrent les os, sans dépasser le portail qu’ils formaient. L’exorciste vacilla, car les minces ossements se détachaient sur un fond d’une noirceur absolue, un disque immense qui croissait jusqu’à occuper son esprit. Il se força à retrouver les infimes traits de blancheur, et à les élargir. Le lettré le soutint jusqu’à ce qu’il se reprît.

– Je crains que nous n’ayons pas le choix, Bleu Nuit, aussi effrayant que cela nous paraisse.

– Vous… effrayé ?

– J’aime la couleur, la beauté, les yeux pétillants de vie et capables d’une tendre attention… et je sais que je puis les perdre, et devenir un Homme Stèle, ou pire, une sorte de Tuan. Je pourrais en être réduit à épingler des papillons que je ne saurais plus peindre, et encore moins créer… je pourrais tuer la beauté rien qu’en y posant le regard. Pourquoi serais-je rassuré ?

– C’est juste, hélas. Mais j’ai confiance en vous… vous saurez endosser l’apparence de l’ombre, sans devenir sombre. Et si vous échouez… je ne vous en chérirai pas moins.

Verte Bruine le considéra un long instant, le visage douloureux, puis il murmura :

– J’espère ne jamais voir ce jour, Bleu Nuit. Avoir consacré tant de temps à embellir le monde pour n’offrir plus qu’un spectacle médiocre, qui ravirait cependant des spectateurs au jugement troublé… je

serais… humilié.

Ils passèrent tous entre les os. Petite Pomme sautilla sur place, se gratta, s’étira en tous sens, comme gênée par un vêtement, et s’exclama enfin :

– Eh ! J’ai une deuxième ombre… et qu’est-ce qu’elle a comme pattes !

C’était leur cas à tous. Bleu Nuit leva la tête, et devina la Lune Noire derrière l’outremer des cieux. Le soleil leur créait une ombre bleu pâle sur la neige claire, mais la Lune invisible en éveillait une autre, d’une noirceur absolue. Il l’étudia, compta et recompta ses jambes affinées, frémit en apercevant son abdomen palpitant, et se demanda si le manteau qu’il devinait était décoré d’un vol de chouettes blanches. Il crut voir dans le triple chignon qu’elle portait également de nombreux fils d’argent, qui l’émurent profondément sans qu’il pût dire pourquoi. Il y avait là un peu de la soie blanche que lui avaient offerte les disciples de Monsieur Blanc, un peu de l’espoir qui soutenait Manis. Il releva la tête, et sourit, car, même dans les ténèbres tuan, une lueur brillait.

Verte Bruine lisait les fines lamelles d’ébène et d’ivoire qui étaient attachées aux os. L’exorciste s’enquit :

– Qu’est-ce ?

– Un message de Manis.

– Vous lisez le tuan ?

– Oui, et je le parle également. J’ai toujours préféré pouvoir communiquer avec les indigènes.

– Pourquoi ne pas nous avoir appris quelques mots ?

– Mais je l’ai fait. Seulement, ils resteront endormis tant que vous n’en aurez pas l’usage. Les mots tuan sont des mots de mensonge et de peur, qui distordent la vérité. Moins ils vivront en vous, mieux vous vous porterez.

– Mais vous ?

– Moi ?

Le lettré eut un regard étrange, un éclair vif derrière ses lunettes roses.

– Moi, Bleu Nuit, je possède déjà plus d’une vision du monde. Peu importe que j’y ajoute celle des Tuan, même si elle est pauvre et désespérante. J’ai contemplé d’autres gouffres, et je leur ai échappé… je ne tomberai pas dans celui-ci.

– Je l’espère. Et que dit le message ?

– Manis nous offre deux os de son fils Demi-Lune. Ils nous permettront de lui signaler notre position, si cela devenait nécessaire.

– Ah, bah… un ennui de plus aura au moins le mérite de casser la routine. Je sais bien que mon esprit me tient en mouvement, mais je le sens comme engourdi, et je soupçonne par instants mon visage d’avoir pris l’apparence de deux pieds, les orteils en guise d’oreilles.

Ils se sourirent, puis Verte Bruine continua :

– En outre, ces os nous rendront peu à peu la Lune Noire plus… familière. Nous ne la verrons pas comme des intrus désorientés, mais presque comme des Tuan. Demi-Lune était un humain, ou du moins… une sorte d'humain, à voir ses os… mais il était parvenu à se ravir du contact d'un Tuan, car il voyait leurs cœurs. Il devinait en eux les fées qu'ils avaient été, et rêvait de leur beauté enfin débarrassée de l'ombre.

– Tant mieux. Je me demandais si nous n'allions pas mourir de peur à la seule vue de la Lune Noire, ou d'une assemblée de Tuan.

– Pas plus que le bétail qu'ils emmènent usuellement… ce serait contre-productif. Comment pourraient-ils l'amener à maturation ?

– Évidemment… j'oubliais leur perfectionnisme.

– Mais je n'irais pas dire que leurs troupeaux se sentent bien ! La peur a plusieurs formes, Bleu Nuit… elle peut tuer net, mais aussi supprimer l'initiative, réduire l'espoir à des rêves impuissants, ou à un néant gris qui permet seulement d'attendre la fin, en la souhaitant parfois.

L'exorciste se reprit.

– Cela ressemble à un cauchemar.

– Mais la Mère Araignée est le cauchemar de tout un peuple… et son propre cauchemar.

– Vous le pensez vraiment ?

– Je regarde la montagne, Bleu Nuit, et je vois sa colère de s'être abaissée devant des humains. Je sens la Lune Noire, je repense à la Lune d'Argent, et le contraste suffit à rendre fou de haine.

– Nous ne semblons pas tous faits pour la déchéance…

– Les humains pas plus que d'autres. Vous avez lutté contre des spectres et des fantasmes, mon ami, sans jamais oublier qu'ils avaient surgi d'un cœur meurtri. Vous avez ouvert des portes, plutôt que d'affronter des murailles que votre assaut aurait renforcées… et vous avez rappelé à chacun qu'il valait mieux pleurer ses peines que les laisser devenir fureur, et détruire le monde.

– C'étaient des mortels, Verte Bruine…

– Eh bien ! C'est l'occasion rêvée de démontrer qu'un athée vaut bien un dieu. C'est en tout cas mon intention, si la Lune Noire et la Mère Araignée me laissent quelque efficacité.

– C'est de la folie.

– Pourquoi ? Il n'est pas question de s'opposer à elle, mais de l'amener à agir sur elle-même. Peu importe notre faiblesse, nous n'utiliserons que ses moyens.

L'exorciste resta songeur. Il prit machinalement le masque blanc qui lui était tendu, et s'en revêtit. Deux fentes étroites montraient à peine ses yeux, et il put regarder les pentes immaculées sans plus plisser les paupières ; mais ses compagnons lui paraissaient

maintenant une assemblée de fantômes, leurs visages pâles rendus inexpressifs par la mort. Il eût aimé pouvoir leur rendre leurs couleurs… mais il se fit peu à peu à ces traits enneigés, à ces miroirs de la montagne.

Il finit même par ne plus frissonner en voyant son ombre aux trop nombreuses jambes courir devant lui avec légèreté, comme un chien infatigable qui précédait son pesant maître, et s'arrêtait, engageant, le temps d'être rattrapé.

*

Petite Pomme soupira. Elle était lasse des alternances de zones d'ombre où elle gelait, et de vallées éblouissantes. Si encore leurs chemins immaculés avaient été fiables ! Mais ils étaient coupés de crevasses qu'il fallait contourner ou franchir avec peine. Elle avait détesté cheminer en zigzag sur les pentes les plus raides, un pied plus bas que l'autre, veillant à ne pas glisser… elle était pourtant tombée deux fois déjà, et, même si Bleu Nuit était descendu la chercher, elle avait haï chacun de ces pas qu'il avait fallu refaire. Quant au bref passage durant lequel Fier Bouleau avait taillé des marches dans la glace épaisse… elle l'oublierait dès que possible. Mais elle était sûre qu'il y en aurait bien d'autres, et les voyait s'étirer devant elle au point qu'elle perdait courage.

Elle fit une pause, ferma les yeux, et tenta d'imaginer qu'elle était dans son lit, ou mieux, dans celui de l'exorciste, mais elle ne put oublier le vent

froid. Elle regarda Mirabelle, songea aux autres enfants qui rêvaient dans leurs œufs, et gémit. C'était bête de rester là, à s'enfoncer dans la neige, quand tous souriaient au chaud dans leurs coquilles. Elle observa son père, qui montait d'un pas tranquille, et elle soupira, car il faisait de son mieux pour oublier combien il s'ennuyait. Il pensait à son étude, au bois parfumé, aux doux papiers des livres, au chatoiement des encres. Elle se remit en marche, et réfléchit. Quand ils s'arrêteraient, elle lui ferait un câlin, lui rendrait le sourire. Oui… mais comment ? Ses pensées avaient gelé, et elle sourit tristement.

Elle sentit Bleu Nuit s'approcher d'elle :

– Petite Pomme… tu trébuches. Ne veux-tu pas que je te porte ?

– Ce serait idiot de me porter quand je pèse lourd, alors que je pourrais être un œuf autour du cou de Mirabelle !

– Et qu'est-ce qui t'en empêche ?

– Papa… il sourit plus… et je sais pas comment faire pour le faire rire.

– Petite Pomme… réjouir ton père est l'un de mes talents favoris. Je l'ai entraîné tout le temps qu'il créait des Reines, tout le temps qu'il s'inquiétait pour nous.

Elle l'étudia, puis avoua :

– J'aimerais tellement dormir, tu sais ?

– Je sais. Moi aussi, j'aimerais me coucher et rêver.

Mais moi… je ne peux pas retourner dans l’œuf. Toi, par contre…

– Moi, je pourrais le faire pour nous deux. Et tu sais quoi ? J’essaierai de te faire partager mes plus beaux rêves. Et toi, quand vous vous arrêterez… tu prendras le collier, et tu caresseras mon œuf comme si c’était mon front… parce que tu sais lire les rêves. Tu seras un peu là, avec moi.

– Plus qu’un peu, même.

Verte Bruine les rejoignit, il étreignit sa fille, et l’enfant se détendit, souriante. Elle rapetissa, pour ne laisser qu’un très petit œuf d’un vert de mer où couraient des vagues dorées. Le lettré la tint un instant dans le creux de ses mains, puis il l’ajouta au collier. Mirabelle regarda avec dégoût l’ombre de la coquille, qui courait sur sa peau comme une araignée noire.

– Que lui avez-vous dit, maître ?

– Ce que vous avez dit à Petit Cheval, Bleu Nuit. Elle me gêne plus qu’elle ne m’aide… mais son sourire me ravira quand elle s’ébattra en rêve. Et, comme je l’ai déjà fait, je la regarderai éclore quand le monde sera plus doux.

– Mm.

– Vous en doutez ? Moi aussi. Dès que nous aurons atteint le sommet, il me faudra la réveiller. Elle veut bien fuir l’effort s’il est trop important pour elle, mais ne pas vivre cette aventure… elle ne me le pardonnerait pas.

– Tout de même, la Lune Noire…

– Les fées, Bleu Nuit, les fées de la nuit… où vivent-elles ? Et comment ? Et qui est leur maman ? À quoi ressemble leur papa ? Est-ce qu'elles pondent des œufs ? Et tant d'autres questions auxquelles les mots ne suffiront pas à répondre, non plus que les dessins. Elle veut les voir, elle les verra.

– Et le bon docteur recollera ce qui pourra l'être, conclut Lotus Mauve.

Clair-Obscur sourit :

– De cette façon, peut-être ne l'aurai-je pas entre les jambes quand il me faudra affronter le prochain ennui…

– La Mère Araignée ? Un ennui ?

– Bien sûr. Que voudriez-vous qu'elle soit ?

– Eh bien… une divinité maléfique, une abomination, enfin, je veux dire…

– Quelque chose d'un peu plus dramatique ?

L'Homme Stèle éclata de rire, puis il demanda :

– Quand vous affrontez un spectre, est-il l'indicible émanation du gouffre de la mort, l'innomé, l'infâme ?

– Euh… non, c'est un humain un peu dérangé, et j'ai intérêt à trouver une solution avant qu'il ne m'ait tué.

– Eh bien ! La Mère Araignée est un dieu un peu dérangé et nous trouverons une solution avant d'être dévorés. Peu m'importe la taille d'un ennemi, Bleu

Nuit, tant qu'il comporte un point faible.

– Et comment pouvez-vous être sûr que c'est le cas ?

– Oh, ça… la perfection n'existe pas.

Lotus Mauve éclata de rire.

– Clair-Obscur, tu es aussi fou que Pendaran !

– Tant mieux, je n'aurai pas besoin de traducteur pour travailler avec lui. Même si nos mots trébuchent, nos cœurs se trouveront… ou à tout le moins, nos objectifs coïncideront.

*

Ils s'arrêtèrent, et Fier Bouleau retint un juron, car ils étaient face à une paroi presque verticale, qu'ils ne franchiraient jamais. Il parcourut ses compagnons du regard. Ils se tenaient immobiles, fatigués, sauf l'Amiral qui enfonçait son pied dans la neige pour y tracer des fleurs. Fasciné, le jeune homme observa le mouvement tranquille de la botte noire, et sa précision. Quand elle eut dessiné une vaste platebande, Verte Bruine s'approcha de l'Amiral sans piétiner son œuvre.

– Vous qui parvenez à faire naître un jardin sur la neige immaculée… sauriez-vous ouvrir le chemin que la roche nous refuse ?

– Voilà une bien curieuse idée.

– Dans le brouillard parfois, vous vous êtes fait brume, puis parmi les rochers, vous vous êtes étendu… et vos chèvres ont couru, sans risquer de

tomber.

– Ah, les faits… ce sont les pires délateurs que je connaisse.

L'homme aux cheveux pâles s'approcha du roc, et se mit à grimper sur une étroite corniche. Fier Bouleau écarquilla les yeux :

– Mais… il n'y a pas de corniche, devant vous.

– Non, et alors ? Certaines positions sont abruptes, et manquent de modération. J'ajoute une bribe de tolérance qui les rend praticables… enfin, si Bâton d'Encre ne succombe pas au vertige, évidemment.

Le magistrat tremblait, terrifié. Lotus Mauve l'enlaça, embrassa ses cheveux, et il cessa peu à peu de frissonner. Il leva les yeux vers le haut, et eut un haut-le-cœur.

– Non, Bâton d'Encre… ni vers le haut, ni vers le bas. Pour vous, il n'y a plus que vos pieds, et la corniche bien assez large pour les y poser. Allez.

Le magistrat monta face à la roche, pas après pas, très lentement, et le guérisseur ne le quitta pas. Il laissa sa main sur son bras, lui offrant suffisamment de confiance pour que la peur ne l'envahit pas complètement, pour éviter qu'il ne se figeât définitivement ; ses traits se tendirent sous l'effort. Clair-Obscur monta à leurs côtés.

L'Amiral s'arrêta, et Fier Bouleau regarda par-dessus son épaule ; la falaise était trouée par une large faille, qu'il jaugea, puis, d'une voix d'enfant

timide, mais pleine d'espoir :

– Tantôt, vous bondissiez comme si vous voliez… saurions-nous le faire avec vous ?

– Avec le poids de votre bon sens ? J'en doute.

– Zut. J'aurais adoré.

– Vous avez un beau regard, Fier Bouleau… il donne envie de vous faire des cadeaux.

Il sourit, ses cheveux de brume s'étendirent sur le vide, son manteau s'étira en longs rubans dansants, son corps pâlit et se troubla. Devant le jeune homme, un pont mouvant se balançait doucement, tissé de cordes grises et noires sur lesquelles s'accrochaient quelques escargots pâles, et trois longues plumes sombres. Bâton d'Encre gémit d'horreur, et Langue de Feu ricana :

– Un ballot de moins…

Lys d'Eau remarqua, glaciale :

– Avec cette armure, vous feriez un joli bruit de cloche en vous écrasant au pied de cette falaise…

La guerrière blonde, méprisante, tâta le pont du pied :

– Je me demande ce que ça tient comme poids, cette balançoire pleine de trous…

– C'est de votre père que vous parlez.

– Un tas de chiffons n'a pas d'oreilles, chère madame.

Bâton d'Encre s'arracha un pâle sourire :

– Quand ce tas de chiffon est l’Amiral, je prends le pari.

Langue de Feu haussa les épaules, rejoignit le magistrat, lui tourna le dos et se pencha :

– Montez, monseigneur. Un peu de piété filiale ne peut pas faire de tort… et s’il nous faut tantôt massacrer un ancêtre, autant que ce soit vous plutôt que mon papa.

– Croyez que j’apprécie pleinement votre offre de services, et que j’eusse aimé pouvoir vous récompenser à votre juste valeur, même si tous les trésors de l’Administration n’y auraient sans doute pas suffi.

– Évidemment. Pourquoi se contenter d’un salaire, quand le monde pourrait être à moi ?

Ils traversèrent en silence, à l’exception d’un :

– Oh, le vieux, retiens-toi, tu veux ? Je déteste qu’on me vomisse dans les cheveux !

Héroïquement, Bâton d’Encre attendit donc d’être plaqué contre la falaise pour laisser s’exprimer son estomac. Les larmes aux yeux, il se remémora les verts canaux de Trois-Ponts, leurs berges douces semées de fleurs et ombrées de saules, et il se demanda s’il n’était pas un peu trop vieux pour ce genre de sport. Mirabelle lui caressa très doucement la joue :

– Cher Bâton d’Encre… je vous accorde que la haute bourgeoisie n’est guère rompue à ce genre

d'exercice… mais si nous trépassons… c'est la crème de l'humanité qui s'en va avec nous. Tant de générations de vulgaires ont trimé pour assurer notre épanouissement ! Et nous mourrions, en vidant leur effort de tout sens, en abandonnant le monde à la médiocrité ? Allons donc !

– Merci, Mirabelle. Et si vous y ajoutiez un petit baiser, ce serait parfait.

– Je vous prête mon mouchoir, il vous reste du vomi sur les lèvres. Vous me le rendrez quand nous aurons engagé une lavandière.

La nuit venue, ils étaient toujours sur la corniche, et Fier Bouleau leur apprit comment s'attacher au rocher pour ne pas risquer de basculer pendant leur sommeil. Ils avaient tout juste la place de dresser leurs tentes, et l'Amiral soupira.

– Vastes cimes et choix étroits…

Mirabelle éclata de rire :

Entre les fesses grises

De l'éléphant obèse

Chacun s'attendrait

À caser l'espadon

Même le plus dodu.

Mais la graisse tremblant

Sur un cul épanoui

Garantit plus sûrement

Qu’il reste inassouvi.

Au-dessus d’eux, il y eut une succession de craquements menaçants, et ils se plaquèrent contre la pierre. Des pans entiers de roc tombèrent devant eux avec un fracas assourdissant dont Bleu Nuit se félicita, car il n’était pas certain de ne pas hurler de peur. Quand le silence revint, l’Amiral tapota la joue de Mirabelle blêmie par la terreur :

– Je conçois parfaitement que vous puissiez souhaiter vous vanter d’avoir bénéficié du tumulus le plus épais de l’histoire de l’humanité. C’est une ambition qui en vaut une autre. Mais est-il vraiment sensé de ne plus offrir à Lavandin deux trésors roses et attirants, sous prétexte que vous ne savez pas fermer le troisième ?

Elle hocha la tête, et Taste-Cuisses se dit qu’il n’était pas le seul à apprendre à se taire. Mais lui, il s’était contenté de baffes à sa mesure, enfin, à sa mesure… Langue de Feu se serait peut-être entendue avec un éléphant, elle. En soupirant, il débarrassa sa tente des gravats qui s’y étaient accumulés, et, quand il y fut étendu, il rongea pensivement un saucisson qu’il avait volé dans les provisions.

*

Quand ils quittèrent enfin la paroi, Lys d’Eau posa la main sur la manche du guérisseur :

– Lotus Mauve… merci d’avoir sauvé mon époux. Je vous le revaudrai, même si je dois passer le restant de ma vie à coudre vos toilettes, ou à vous couvrir

des plus doux compliments.

– Lys d’Eau… admirer vos sentiments comme vous prononcez ces mots me suffit amplement. Mais si cela ne vous contente pas… n’hésitez pas. Les habits sont comme les sardines, ils aiment se presser les uns contre les autres dans une garde-robe… et les miens d’autant plus, car ils sont frileux, et détestent les courants d’air qui se glissent entre eux.

Elle éclata de rire, installa le guérisseur du mieux qu’elle put, le veilla quand il s’endormit, le nourrit quand il s’éveilla, et embrassa son front quand il se rendormit.

Verte Bruine étudia les notes qu’il avait prises sur le langage tuan, sortit les os de Demi-Lune, et les entrechoqua. Bleu Nuit frissonna, car il croyait entendre les bruissements et les cliquètements de Tuan.

– Que faites-vous, maître ?

– Je signale aux Tuan que Lotus Mauve est trop épuisé pour continuer, et qu’il le restera si la vie continue à nous fuir.

– L’Amiral…

– L’Amiral… regardez ses chèvres. Elles se traînent comme si elles n’avaient que trois pattes, car il nous a donné leur joie bondissante pour nous aider à vaincre cette falaise. Et lui-même s’est assis, malgré les vallées qui s’ouvrent devant nous, escarpées et tentantes. Il n’étend plus son manteau pour voler sur les vents…

– Il semble las.

– Il l’est.

– Ah, Verte Bruine ! S’il parlait de ses bienfaits, nous pourrions le remercier ! Pourquoi est-il si discret ?

– Parce qu’il a peur des compliments.

– Pardon ?

– Si un inconnu avait visité votre école quand il n’y restait que des spectres, et vous avait félicité de veiller ainsi sur des orphelins, comment eussiez-vous réagi ?

L’exorciste fondit en larmes, et son ami l’enlaça. Des hauteurs, un tintement leur parvint.

– Allons chercher Lotus Mauve. Les Tuan ont récolté ce qu’ils pouvaient trouver de vie, et vont nous l’envoyer.

– Mais comment ?

– Les os de Demi-Lune, Bleu Nuit, les os de Demi-Lune aimeraient tant revivre… nous les entrechoquerons, et le rythme tissera une nasse pour la vie, mais c’est Lotus Mauve qui en bénéficiera.

– Pauvre gosse… nous jouons avec ses espoirs.

– Nous aurions bien de la peine, car nous sommes ses espoirs. Que lui importe un peu de vie, même si elle coule sur ses os ? Tant qu’il restera une Lune Noire, il ne revivra pas.

– Corrigez-moi si je me trompe… mais je sens une

pointe d’énervement en vous.

– Félicitations. Je faisais de mon mieux pour ne pas la montrer, mais vous commencez à trop bien me connaître pour être abusé. Oui, je suis irrité. La montagne nous complique l’ascension pour mettre à l’épreuve nos relations. Je peux le comprendre… mais je déteste penser qu’un esprit meurtri me juge. Elle n’est pas en état de porter un jugement sain.

– Elle, non. Mais l’Amiral…

– L’Amiral… l’Amiral est tellement lent ! Je veux bien qu’il ait besoin de temps pour trouver une faille dans la mauvaise volonté de la montagne… mais que c’est long et ennuyeux !

L’exorciste éclata de rire.

– Allons, Verte Bruine ! Nous étions prêts à finir la montagne au cure-dent, et, au lieu de cela, la mer s’en charge pour nous.

– Certes. Mais à quoi bon marcher si je ne peux pas lire en même temps ? Je vois mes pieds, et puis la neige, et puis mes pieds, et puis la neige… et j’ai beau savoir improviser sur un thème, je commence à me lasser.

– Moi qui vous croyais posé et minutieux…

– La bonne blague ! Vous connaissez mes livres, Bleu Nuit, vous savez combien de stimuli renferme chaque page… Ah ! Que les corps sont lents !

– Lotus Mauve sera ravi de vous entendre vous plaindre… il trouvait votre calme si insupportable !

Le lettré se recomposa un visage serein, mais conserva un petit sourire en coin, et ses yeux pétillaient. L'exorciste porta le guérisseur jusqu'à ce que Verte Bruine annonçât :

– Ici, l'acoustique sera parfaite, et je pourrai relier ces lieux aux hauteurs où se tiennent les Tuan.

Il entrechoqua les os, dont le tintement se réverbéra sur les parois, et le son les enveloppa. Peu à peu, il s'y mêla les rythmes descendus des cimes, et Bleu Nuit tendit timidement la main pour sentir de ses doigts le bruit devenu si dense. Lotus Mauve eut un sursaut, perdit l'équilibre, et l'exorciste ne put le rattraper avant qu'il ne tombât. Le guérisseur resta couché dans la neige, incapable de se relever, frémissant et haletant. Il finit par se calmer, puis s'assit précautionneusement, mais il vacillait encore.

– Lotus Mauve… que vous arrive-t-il ?

– Je me suis appuyé sur des jambes dont je suis dépourvu, et j'ai tenté de respirer par un abdomen que je ne possède pas. Encore heureux que je n'aie pas voulu gober Verte Bruine avec des dents qui me manquent… j'aurais risqué de le chatouiller.

Bleu Nuit l'aida à se relever, et le guérisseur sourit au lettré qui l'étudiait, inquiet :

– Allons, Verte Bruine, fais-moi confiance ! Je sais que la vie que j'ai reçue n'est pas exactement neutre… mais je parviendrai à l'assimiler, tout en rejetant les sentiments qu'elle portait.

– Si tu as besoin d'aide…

– Besoin d'aide ? Tu n'y penses pas ! Avec le temps que tu mettrais pour faire un inventaire !

– Mais de quoi parlez-vous ? s'étonna l'exorciste.

Lotus Mauve se tourna vers lui, et parla en désignant diverses parties de son corps :

– Ici, je suis parsemé de quelques coquillages ; là, mon bras est recouvert d'une carapace mouchetée, et mes ongles sont de la nacre la plus fine. Ici en revanche, ma peau morte a été frottée d'épices, qui se mêlent idéalement au parfum des fleurs du jardin venues remplacer mes organes. Et là, ah, là ! J'ai une jambe parfaitement humaine, mais elle a pris sur la Lune Noire le teint sombre des Tuan. Oh, je ne me plains pas, car mes orteils de perle ne s'en voient que mieux. Je suis une pièce de collection, Bleu Nuit, une pièce de collection… et il me reste même quelques morceaux authentiquement seferneith… ou du moins, ça y ressemble.

Il éclata de rire, puis pinça le nez de Verte Bruine.

– Les Tuan m'ont fourni ce qu'ils ont pu trouver, et je ne leur en veux pas. Mais vois-tu, tout bien considéré, je suis plutôt satisfait d'avoir possédé un jour un cœur de pierre qui m'a habitué à tolérer des corps étrangers.

Ils reprirent leur ascension, et, pendant des heures, les éclats de rire de Lotus Mauve les firent sourire, comme il s'amusait des combinaisons improbables que la vie formait en lui.

*

Fier Bouleau estima la dénivellation franchie, et soupira, car ils étaient lents. Mais, à ce train-là, ils s'acclimataient sans problème. Il n'y avait eu ni maux de tête, ni nausées, ni manque d'appétit, et il s'en réjouissait. Les provisions miniaturisées par Verte Bruine étaient de pures merveilles, légères et nourrissantes, et il eût détesté les contempler sans désirer les avaler. Quant aux cauchemars qui usaient parfois les grimpeurs… ses compagnons souffraient bien assez quand ils rêvaient de la Lune Noire et de la Mère Araignée. Il peinait à se la représenter, et peu lui importait : il aviserait en temps voulu, et, d'ici-là, il reposerait en paix. En attendant d'être rejoint, il observa les démarches de ses compagnons, et Lavandin l'inquiéta.

– Lavandin… quelque chose ne va pas ?

– Oh, rien de… si, en fait. La nuit venue, je fixe les étoiles et je peine à dormir. Le jour, je lutte pour ne pas m'assoupir, mais, à présent, je ne vois plus vraiment où je pose les pieds. Heureusement, nous ne sommes plus sur une corniche.

– Mm. Nous allons nous arrêter.

– Mais… je peux continuer.

– Lavandin… s'il vous plaît… nous ne sommes pas tous faits pour la montagne. Aussi lentement que nous montions, vous en souffrez pourtant. Il vous faut plus de temps.

Le jeune homme hésita, puis il hocha la tête. Lotus Mauve s'approcha de lui, et l'examina :

– Vous n’y pouvez rien, Lavandin, toute la volonté du monde n’y changera rien. Mais je pense pouvoir vous aider, du moins si vous supportez en guise de vie un patchwork élimé d’un goût plus que douteux.

– Je n’ai jamais été très difficile… et c’est la première fois que j’échoue à m’adapter.

– À la montagne, oui. À mes soins, nous allons voir.

Le guérisseur se concentra, et Lavandin se redressa :

– J’ai faim ! Mais je vous concède que je mangerais n’importe quoi, et dans n’importe quel ordre. C’est grave, docteur ?

– Pas tant que je regarde ailleurs.

Fier Bouleau sourit, soulagé. Le maître exorciste soutint Lotus Mauve :

– Guérir vous coûte…

– Les Tuan nous ont offert de la vie, Bleu Nuit, mais la montagne accapare le reste. Je peine à guérir, et il le faut pourtant, puisqu’elle exploite les failles en chacun de nous. Les combler est épuisant, mais Lavandin… Lavandin est guéri.

– Merci pour lui.

– Bleu Nuit… je suis trop las pour être efficace. Si vous remarquez le moindre problème de santé, parlez-m’en. Dites-vous que je suis aveugle et sourd.

– Je vous le promets, Lotus Mauve. Mais j’espère

que je n'aurai rien à vous signaler.

Dès lors, il observa plus soigneusement chacun de ses compagnons. Verte Bruine et Lotus Mauve souffraient du froid, et se tenaient voûtés, comme flétris. Ils vacillaient parfois, puis se reprenaient, sans une plainte. Misérables, et pourtant héroïques… il eût voulu pouvoir les porter plus souvent, mais, malgré leur légèreté, c'était impossible. Lys d'Eau, Bâton d'Encre et Mirabelle s'entraidaient, et acceptaient avec force politesses l'assistance des Hommes Stèles. Ceux-ci semblaient indifférents au froid, mais leurs yeux étaient plus éteints encore que dans le jardin. Il s'approcha de Clair-Obscur :

– Vous n'avez pas froid ?

– Mon corps, non. Il pourrait être de pierre, et je ne m'en plains pas. Mais mon esprit, Bleu Nuit… il se fane peu à peu, et je sens autour de moi mes pensées s'en aller comme des feuilles mortes.

– Mais vous n'en dites rien, ni vous, ni vos compagnons… vous êtes derrière chacun d'entre nous, vous faites presque tout le travail, sauf peut-être ouvrir la voie.

– D'autres le font mieux que nous. Fier Bouleau, Rouge Cerise, Langue de Feu… les hauteurs les appellent.

La guerrière blonde haussa les épaules.

– Je suis une déesse, moi. Mon mérite consiste à me soucier de votre sort. Pour le reste…

Elle considéra la mince silhouette de Clair-Obscur :

– Je n'aurais jamais pensé qu'on pût tirer un tel résultat d'une étoffe aussi fine que la vôtre.

– Eh bien, maintenant, vous le savez. Je peux être de soie, et protéger mieux qu'une armure de métal… mais quand il est temps d'aimer… je le fais mieux qu'elle.

– Heureusement que je commande cette expédition et que je vous surpasse tous d'une bonne tête ! J'aurais détesté vous avoir pour supérieur !

– Heureusement, oui.

Clair-Obscur fit un clin d'œil complice à Bleu Nuit, et, quand celui-ci passa près de l'Amiral, il s'enquit :

– Langue de Feu, c'est un soldat de plomb en tutu ?

– Non, c'est le fruit de mes amours contre nature avec une ancre. Il y a des risques à être Amiral, savez-vous ?

L'exorciste éclata de rire, et trouva le courage d'aller étudier Taste-Cuisses. Intrigué, celui-ci cessa d'émettre des plaintes étouffées et des soupirs lamentables.

– Que faites-vous ?

– Je m'inquiète de vos santés.

– Eh bien, ce n'est pas trop tôt.

– Vraiment ?

– Oui !

– Vous me semblez pourtant vaillant.

– C’est un effet de ma discrétion naturelle, mais, en réalité, je suis bien malheureux !

Bleu Nuit se retint de lever les yeux au ciel. Après tout, même Taste-Cuisses pouvait avoir un ennui réel ; le tout serait de le réduire à ses proportions exactes.

– Racontez-moi ça.

– Quelle misère d’être là, berger de grenouilles trop transies pour danser ! Et regardez-moi cette neige ! Quelle piste lamentable pour de si jolis pieds ! Et ce vent sans respect pour les très longues manches de mousseline pâle, qu’il vient emmêler ! Sans compter qu’il hurle dans les défilés, comme les plus impolis des spectateurs ! Comment voulez-vous jouir en pareille compagnie ? Autant, effectivement, rester vertes et menues !

– Et c’est votre seul souci ?

– Oui. Qu’y puis-je, si j’ai su soigner mon corps et raffermir ma volonté ? Si votre disciple s’est livré tout entier à une vie dissipée, et en pâtit maintenant, il n’a qu’à s’en prendre à lui-même. J’ai su faire preuve de plus de sagesse.

Lavandin lança un regard sombre à Taste-Cuisses, mais Bleu Nuit savait qu’il n’agirait pas tant que son maître n’aurait pas renoncé à le faire. Renoncer… alors qu’il eût volontiers étranglé l’insupportable jeune homme ?

– Taste-Cuisses ! Vos milliers de victimes, et le spectre né de vos remords, venu vous harceler, ne vous ont-ils donc rien appris ? Le monde noyé dans les larmes ne vous a-t-il pas bouleversé ?

– Ah, pardon ! J'ai simplement distribué la production d'autrui, et je ne suis pas responsable des tendances suicidaires de l'humanité. Qui plus est, j'étais contraint de le faire, comme vous le savez parfaitement. Moi, je souhaite toujours le meilleur à chacun, surtout s'il est partageur.

– Mais vous médisez de Lavandin.

– Évidemment, puisque je ne m'intéresse qu'aux femmes. Pourquoi le ménagerais-je, si je n'en ai pas l'usage ?

– Évidemment. Vous êtes répugnant, Taste-Cuisses. Vous pourriez prendre exemple sur les Seferneith. Eux, ils souffrent du froid… mais ne se plaignent pas. Vous… il ne vous arrive rien de grave, et l'on n'entend que vos gémissements.

– Et qu'est-ce qu'ils espèrent, vos Seferneith ? Que je pleure pour eux ? Ils attendront longtemps ! C'est le rôle de chacun de se plaindre de ses propres malheurs, et de laisser autrui faire de même avec les siens.

Sous le poids du regard de l'exorciste, le libertin se recroquevilla, balbutiant :

– Vous n'êtes pas gentil…

– Ce n'est pas un effet que j'ai recherché. Mais si

vous voulez éviter l'inconfort… taisez-vous, et tenez-vous loin de moi. J'ai adoré éduquer certains esprits, Taste-Cuisses… mais le vôtre, j'aimerais l'avorter.

Le jeune homme trouva qu'il faisait glacial. Il s'éloigna, et, dès qu'il fut assez loin de Bleu Nuit pour ne plus risquer de coups, il se remit à geindre, y compris de la tristesse d'être muselé, alors que sa souffrance eût mérité la compassion de tous. L'exorciste se concentra sur les plumes de son collier, et demanda au vent d'écarter les plaintes ineptes de Taste-Cuisses des oreilles de tout autre. Après quelques instants, le libertin s'approcha de lui :

– Euh… je crois que vous avez raison. Je ferais bien mieux de me réjouir que de gémir.

– Ravi de l'entendre.

– Mais j'aurais besoin de votre aide.

– Dites toujours.

– On racontait à Trois-Ponts que vous pratiquiez de très jolies danses d'exorcisme. Ne voudriez-vous pas m'en montrer une, à la pause ? Je suis sûr que cela améliorerait considérablement mon humeur.

– J'en doute, car mes danses s'achèvent toujours par la chute d'une tête. Vous êtes volontaire ? Vous n'avez plus l'usage de la vôtre ?

Taste-Cuisses soupira, et s'éloigna de Bleu Nuit. Ah ! Il était bien malheureux ! Il s'arrêta un instant, et contempla les pentes en contrebas. Il distinguait nettement les empreintes de ses pas, car elles ne

croisaient presque jamais celles de ses compagnons. Il se mordilla la lèvre, et les observa. Ils s'entraidaient, se remerciaient d'un geste ou d'un regard, et il eut l'impression que leurs efforts leur rapportaient plus de douceur qu'ils ne leur coûtaient. Tout l'après-midi, il réfléchit. Le soir venu, il resta bouche bée quand l'exorciste dansa pour lui. Ses mouvements étaient ralentis par la fatigue, et ses muscles raidis le privaient d'un peu de sa grâce, mais le libertin pleura, émerveillé. Il applaudit sincèrement, malgré ses mains endolories par le froid, puis :

– Pourquoi m'avez-vous exaucé ?

– Parce que vous m'avez offert une après-midi de silence, et que je ne suis pas un ingrat.

Taste-Cuisses rougit, et regarda le feu danser, sans plus dire un mot. Il sortit une toute petite boîte de ses vêtements, la secoua délicatement pour en faire tomber le contenu, le déballa patiemment, car il était entouré de multiples couches de papier translucide, et révéla un bâtonnet au parfum délicat, un mélange subtil d'arômes. Il le tendit à Bleu Nuit.

– Prenez-le, je vous en prie.

L'exorciste émit un petit bruit dubitatif.

– De nous tous, j'espère être le moins assujetti aux plaisirs de la table. M'offrir cela est un pur gaspillage.

Le libertin lança un regard implorant à Lavandin, qui l'encouragea d'un signe, et il précisa :

– Prenez-le, car c'est tout ce qui me reste d'un ami

que j'ai perdu par ma seule faute. C'était un gourmet, et il était généreux de ce qu'il découvrait. C'est ce qui l'a perdu, car moi, je ne le suis pas. Mangez-le, je vous en prie. J'aimerais pouvoir oublier.

Bleu Nuit tendit la main, et saisit délicatement le bâtonnet, moelleux, légèrement collant. Il en admira la couleur, un orange foncé qui évoquait et la mangue, et le kumquat. Il le porta délicatement à ses lèvres, et songea que Taste-Cuisses n'était pas le seul à désirer l'oubli. Ah ! S'il avait pu manger sa propre culpabilité, la digérer et la rejeter… Il referma ses dents, et une vive douleur lui traversa le corps. Il l'accueillit avec gratitude. Il mâcha lentement, refoulant ses larmes, et, quand il avala la dernière bouchée, il gémit intérieurement, car ce n'était pas suffisant. Assez pour le libertin, à la conscience pressée de retrouver une parfaite légèreté ; mais trop peu pour lui-même. Lavandin le regardait, réprobateur, et il lui sourit, un timide sourire d'excuse. Le jeune homme s'adoucit, et ne lui demanda rien.

*

Bleu Nuit réalisa qu'il mincissait, et tâta avec amusement le peu de gras qui lui restait. Pourtant, pendant les longs jours de vie douce passés dans le jardin, il avait mangé plus de graisse que jamais. À tous les repas et sur tous les buffets, il y avait eu des fritures délicates, mais grasses ; des pâtés onctueux, mais gras ; des gratins fondants, mais gras ; des légumes savoureux parfumés par l'huile ; des tourtes

délectables où les fruits rouges devenaient d'un rose léger tant la crème abondait. Il avait dégusté des cafés moelleux, des chocolats épais, des florentins croquants de fruits secs, et tant d'autres merveilles, appétissantes… mais grasses. Il ne s'en était pas étonné, alors que la cuisine seferneith avait été plutôt légère avant cela. Sacré Verte Bruine… il les avait engraissés, puis les avait fait courir d'un bout à l'autre du jardin en jeux débridés, ou les avait fait danser, pour mieux les entraîner. Sacré Verte Bruine… qui n'avait pas grossi, pas plus que Lotus Mauve ou les Hommes Stèles, ou que Petite Pomme dont Bleu Nuit avait étreint le corps souple et toujours léger. Bien qu'ils se fussent régalés comme les autres, les Seferneith étaient restés minces, et il les devinait amaigris.

– Maître… pourquoi n'avez-vous pas grossi ?

– Nous en sommes incapables. Nous n'avons jamais connu la disette, aucun de nos ancêtres n'est mort de faim. Pourquoi aurions-nous appris à accumuler des réserves ?

L'exorciste secoua la tête, apitoyé. Il regarda les hauteurs, et espéra qu'ils n'auraient pas à atteindre le sommet. Que resterait-il de ses amis, qu'un peu de peau sur des os ? Qu'un sourire sur un crâne souriant ? Il jeta un coup d'œil à l'Amiral, et se demanda s'il saurait leur communiquer la vie sautillante qui avait animé Cent Vingt Dents. Cent Vingt Dents… dire que ce veinard dormait probablement dans le vaste manteau de l'homme en

noir. Celui-ci sourit :

– Perdu, cher Bleu Nuit.

– Pardon ?

– Mais je ne vous invite pas à fouiller mon manteau, car je crains qu'il ne vous semble un labyrinthe obscur assez mal fréquenté.

– Monsieur Noir m'a suffi, merci.

– Ah, Monsieur Noir… tout le charme de l'extrémisme expliqué aux imbéciles.

– On peut être extrémiste et intelligent ?

– Où serait la perversité, si c'était impossible ? J'aime beaucoup l'intelligence, Bleu Nuit, car elle n'est qu'un outil docile.

Le vent forcit, et l'exorciste cacha ses oreilles dans son capuchon de fourrure. L'Amiral restait tête nue, ses cheveux gris voletant dans le souffle glacial, et caressait ses chèvres à mains nues, des mains que nul froid n'affectait, malgré les contacts trop fréquents avec le roc gelé. Bleu Nuit remua en soupirant les siennes, endolories et légèrement gonflées, puis il observa Langue de Feu. Elle n'était pas moins étrange que son père, avec son armure sombre et mate, où ni la neige, ni le soleil, ne faisaient jouer plus qu'un reflet terne et menaçant. Elle avait noué ses cheveux blonds de rubans d'un rose éblouissant, et de petites barrettes décorées de licornes mièvres, et les voir se balancer au-dessus de ses larges épaules le faisait encore sourire, malgré la fatigue.

Mais, à son avis, la palme de l'incongruité revenait aux six soldats, qui riaient de sentir les flocons s'entasser entre leurs orteils et leurs sandales. Ils gloussaient quand une rafale soulevait leurs jupettes et caressait leurs poils pubiens. Ils exposaient au soleil leurs mollets et leurs bras bruns, et fonçaient lentement, s'approchant de l'acajou ; leurs sourires très blancs devenaient éblouissants dans leurs visages amicaux. Ils soignaient leurs barbes et leurs cheveux bouclés, les graissaient avec amour et les tressaient, y ajoutant des perles de verre vivement colorées. Ils jonglaient avec leurs casques, et, quand les autres faisaient une pause, ils couraient sur la neige à la poursuite d'un ballon dont les couleurs roses et blondes ne trompaient personne. Langue de Feu laissait tomber :

– Crétins. Mais s'ils doivent remuer leurs jambes pour savoir bouger leur queue, qu'ils courent donc, ces abrutis.

*

Langue de Feu observa ses compagnons, l'œil troublé par le désir. Lotus Mauve et Verte Bruine étaient trop las pour la ravir d'une senteur, les six soldats tentaient de se faire oublier, et Taste-Cuisses, bien sûr, ne lui résisterait pas, mais son sexe serait plus mou qu'une limace morte. Aucun d'entre eux ne l'excitait, ils avaient un petit parfum de proie facile et de banalité. Non, il lui fallait un défi. Elle s'approcha de l'exorciste, et Bâton d'Encre dit à sa femme :

– Le papier désire un pinceau bien trop sec pour y

tracer l’éloge de la beauté.

– Le papier imagine un pinceau souple et doux là où seul le vide se tient.

– Tu es dure avec Bleu Nuit.

– Non. C’est lui qui a creusé cette absence. Et même si les présents de la nature sont gratuits, je trouve déplorable de mal les entretenir.

– Tu as toujours été une ménagère exemplaire…

Ils s’embrassèrent, puis observèrent à nouveau la tentative de séduction de Langue de Feu.

– Il est coriace.

– C’est normal, mon chéri, il rêve de notre fille… pourquoi serait-il tenté par le tout-venant ?

– N’empêche, Langue de Feu dégage un petit quelque chose, quand elle se décide… même moi, qui ne suis pas visé…

– Je vois cela. N’avais-je pas dit que l’air de la montagne était très sain ?

– Tu as toujours raison, et je suis tout prêt à te démontrer combien ton opinion était bien fondée.

Lys d’Eau accepta très volontiers. Bleu Nuit, lui, s’efforça de rester glacial. Il se remémora les fantômes les plus terrifiants qu’il eût rencontrés ; il songea aux puits à l’eau froide et croupie, à leurs parois visqueuses et à la noyade inexorable ; il plaqua sur les appas de la jeune guerrière la pourriture et les vers ; puis il empoigna résolument son collier, et

revécut ses nuits les plus misérables, quand il grelottait, transi, sur un sol poudré de neige. Langue de Feu finit par se lasser.

– Pédale, va !

– Et quand bien même ?

Lavandin sourit :

– Changez de sexe, pour voir si c'est bien ça le problème.

La guerrière se rua sur lui, et les autres en profitèrent pour faire une pause. Lys d'Eau se recoiffa plus parfaitement ; Bâton d'Encre se concentra sur les restes de jouissance qui s'attardaient en lui, et savoura leur décrue. Le plaisir était moindre si le travail lui faisait suite sans qu'il pût décliner assez. Et puis, marcher… c'était bon pour les manuels ! Même en contemplant les formes de son épouse, c'était très déplacé. Quant à l'exorciste, il observa la poursuite d'un œil inquiet, peu désireux de voir son disciple faire une chute. Il se concentra, créa un homme de neige que Langue de Feu pulvérisa quand il se dressa devant elle, mais le choc fut suffisant pour qu'elle tombât à la renverse. Il envoya l'homme suivant, qui s'affala sur la jeune fille et l'honora… un peu excessivement. Ah, bah ! Elle avait convoité l'inexpérience, elle était servie. Lavandin revint, essoufflé.

– Merci, maître.

– De rien.

Ils écoutèrent les cris de plaisir légèrement outragés de Langue de Feu, les oui, les non, les encore…

– Elle ne sait pas ce qu'elle veut.

– Tant pis. Lui le sait, et ne l'oubliera pas.

– Vous y allez peut-être un peu fort, maître. C'est fragile, une femme – par endroits.

– C'est le risque quand on m'oblige à agir hors de mon domaine de compétence. Je délègue, sans pouvoir juger de la qualité de mon émissaire. Heureusement, je survivrai à cette imprécision. Tout est donc pour le mieux.

Lavandin hésita, un peu inquiet. La rancune de Langue de Feu n'était pas à négliger, mais quand Bleu Nuit se butait, comment le faire changer d'avis ? Il regarda Verte Bruine, mais celui-ci, transi malgré les fourrures dont il était vêtu, s'était blotti contre Rouge Cerise, et le jeune homme eût parié que le Seferneith songeait à se cacher dans un œuf. Non, le lettré n'était pas en état de modérer son ami. Tant pis ! Une fois de plus, son maître récolterait la monnaie de sa pièce. Lavandin soupira, et prit avec reconnaissance le thé brûlant que l'exorciste lui tendait.

Au soir, ils dressèrent leurs tentes, et Langue de Feu lança un regard assassin à Bleu Nuit :

– Je vous souhaite de mourir gelé, espèce de sadique.

– Je regrette profondément que vous n'ayez pas

été aussi chaude que vous le pensiez, mademoiselle. Néanmoins, je vous souhaite une très bonne nuit. Quand vous ronflez sous votre tente en montant des chevaux de bois, la paix descend sur le monde.

Il dut se boucher les oreilles pour s'endormir malgré les insultes qu'elle lui hurlait. Il se réveilla en sursaut quand les vents se renversèrent, arrachant sa tente. Il chercha un abri en hâte, et y retrouva ses compagnons.

– Vous aussi ?

– Nous aussi, pauvre abruti ! hurla Langue de Feu. La prochaine fois que vous serez tenté de nous souhaiter bonne nuit, avalez votre langue.

– Ce culot ! ricana Mirabelle. Qui a désiré que Bleu Nuit mourût gelé ?

– Pas ma faute si la montagne ne sait pas trier !

– Oh si ! Avec vos gros bras et votre front bas, comment auriez-vous fait preuve de discernement ?

– Je ne parle pas à une souillon qui nous fait tomber des falaises sur la gueule.

– Je n'y peux rien si les dieux n'ont pas le sens de l'humour !

Verte Bruine soupira, car même dans leur abri très relatif, le vent emporterait ses senteurs apaisantes. Il proposa :

– S'il vous plaît… serrons-nous les uns contre les autres, et, si vous tenez à vous réchauffer en vous insultant, faites-le. Mais ne restez pas séparés et

exposés au froid.

– Me serrer contre Bleu Nuit ? Jamais !

– Tant mieux, rétorqua celui-ci en se rapprochant du lettré. Cela m’évitera de me faire tripoter par vos doigts calleux, ou d’étouffer entre vos seins.

Ils se blottirent les uns contre les autres ; l’Amiral les rejoignit, avec toutes ses chèvres et les six soldats. Langue de Feu resta seule dans la tourmente, ses cheveux décoiffés par le vent.

– Papa !

– Je suis désolé, ma chérie. Je n’ai pas encore choisi contre lequel de mes flancs je désire admirer une congère. En attendant d’en décider, je me mets à l’abri.

– Mais tu les réchauffes !

– Oh, vraiment ? Moi qui croyais être incapable de la moindre chaleur humaine… me voilà très surpris.

Fier Bouleau attendit quelques instants, pour être certain que plus personne ne crierait, puis il dit tranquillement :

– Tout n’est pas perdu. Plutôt que de dresser les tentes que nous ne possédons plus, nous en serons quittes pour creuser des abris dans la neige épaisse.

– Ha, la bonne idée ! Vous serez gelés bien avant d’avoir commencé, bande de mortels !

– Oui, si Clair-Obscur et ses hommes ne s’étaient pas mis au travail immédiatement.

– Je prends le premier qu’ils terminent, exigea Langue de Feu. Je ne supporte pas cette promiscuité. J’étais en plein rêve rose, et il n’en reste que des lambeaux que le vent m’arrache un à un…

Bleu Nuit regarda Taste-Cuisses :

– Acceptez mes excuses, voulez-vous ? Je ne pouvais pas imaginer. Je vois mal comment un lâche pourrait lui résister.

– N’est-ce pas ? Et je crois même qu’elle pourrait être un antidote merveilleux à la couardise, mais… tout porc que je sois, je n’ai toujours pas eu le courage de l’avaler…

Lotus Mauve effleura Fier Bouleau :

– Mon ami… je n’ai jamais dormi sous la neige, et j’appréhende un peu cette expérience. Auriez-vous quelque détail de nature à me rassurer ?

– Oh, certainement ! Dès que vous vous serez glissé dans votre abri, il fera si bon que l’eau hésitera presque à dégeler.

Le guérisseur s’évanouit, et le jeune homme peina à le ranimer :

– Lotus Mauve… Lotus Mauve ! Il suffira d’une bougie allumée pour qu’il fasse aussi doux qu’au premier printemps ! Vous rêverez de pousses vertes et de sous-bois fleuris, de ciel clair et de ruisseaux, de… mais donnez-moi des idées, vous autres ! Je ne peux pas le laisser dans cet état !

Le Seferneith battit des cils, et sourit gentiment.

– Pardonnez-moi, Fier Bouleau. Je suis tellement troublé par cette pénible ascension… et par la vie qui nous fuit, nous refusant les changements qui nous adapteraient…

Clair-Obscur l’enlaça tendrement.

– Tout va bien, Lotus Mauve, tout va bien. Quand nous étions aux portes de la mort, ou minés par la folie, tu as fait des miracles. Maintenant, c’est notre tour d’en faire…

– Même si cela équivaut à faire de la varappe avec un bouquet dans chaque main ?

– Évidemment.

Langue de Feu se racla la gorge :

– Je crois qu’un abri est prêt… qu’attend-on pour l’y mettre ?

Un à un, ils se glissèrent dans les tunnels en forme de chaussettes creusés par les Hommes Stèles, et l’Amiral en obtura l’issue de ses chèvres, qu’il avait roulées dans la neige, en veillant à laisser dépasser leurs clochettes. Resté seul, il s’assit, et ses membres disparurent sous son grand manteau noir. Il écouta le vent hurler, et lui offrit des fleurs, une à une. Il les faisait naître dans la neige devant lui, et les rafales arrachaient leurs pétales. Il vit mourir successivement toutes les fleurs de sa garrigue, et resta longtemps tête basse. Il releva les yeux, et créa une pivoine rouge sang, de la couleur de son encre, et de celle des larmes qui gelaient sur ses joues. Le vent hésita, puis la poudra de neige, et lui offrit un feuillage sombre et

découpé. L’Amiral sourit, et l’entoura d’un grand collier de fleurs de frangipanier. La montagne frémit, le vent tomba, et la neige scintilla à la lueur des étoiles.

*

À petites gorgées, ils burent leur bouillon, puis leur thé légèrement sucré. Ils n’avaient plus rien, et Fier Bouleau serra le poing. À quoi bon gravir une montagne, si c’était pour laisser derrière lui les Seferneith morts d’épuisement ? À quoi bon un chemin pavé des os de ceux qu’il aimait ? Verte Bruine sourit :

– Vous porterez nos stèles, mon ami.

– Avec autant d’amour que celle de mon grand-père, oui. Mais il est mort de vieillesse, et non assassiné. Je ne saurai me taire, et je finirai écrasé.

– Nous serons deux, ajouta Mirabelle.

Bleu Nuit regarda Lavandin, et celui-ci détourna les yeux, puis il les releva, et ils se fixèrent. Le jeune homme se redressa, se recueillit, parcourut en esprit chacune des perles de son collier, appela en lui leurs volutes bleues, leurs reflets de turquoise, et leurs paillettes d’or. Elles étaient les flots fougueux d’une rivière, et il les pria de porter son action, de la rendre fluide. Il prit le long cheveu noir que lui tendait son maître, et lui coupa les jambes, aussi près des hanches qu’il le put. La chair était ferme, l’os solide, et sa volonté trop émoussée pour faire vite, mais Bleu Nuit resta muet. Lavandin murmurait :

Le boucher découpe la chair
Et l'exorciste fend un esprit
Pour en retrancher le passé
Qui pourrit d'être ressassé.
Il ne désosse pas les quartiers
Mais il extirpe les remords
Et ne laisse pas suinter le sang
Dans les rigoles de l'abattoir
Car c'est la culpabilité
Qu'il voit couler en longs flots noirs.

Le fil atteignit la neige pour la seconde fois, et il ajouta, entre ses dents serrées :

– Il y a d'autres manières d'être pardonné, maître !

– Je le sais, Lavandin. J'aurais aimé me contenter de mots, mais je ne l'ai pas pu. Ce ne sont pas uniquement des relations que j'ai menacées, mais des vies… ce sont des chairs que j'ai menées à la terre… et parler ne suffisait pas. Je suis désolé, Lavandin.

– Quand je serai certain que les mots suffiront, je me sentirai rassuré. En attendant… toutes vos excuses ne peuvent rien pour moi.

Lavandin débita les jambes de son maître, et distribua les parts. Il mangea calmement, mais, arrivé près de l'os, il arracha la chair avec une rage contenue. Lotus Mauve dégusta sa part à toutes petites bouchées, qu'il mâchait avec soin. Il semblait

ne pas déglutir, comme s'il ne restait rien du corps de l'exorciste si finement broyé. Tous le regardèrent terminer. Il se tut un moment, puis se leva, et posa sa main sur l'épaule de l'exorciste :

– Nous avons toujours su pouvoir compter sur vous, Bleu Nuit.

Celui-ci fondit en larmes, et le guérisseur le berça. Entre deux sanglots, il expliqua :

– Je ne pouvais pas me pardonner de vous avoir mis en danger pour sauver Petit Cheval. Vous avoir trahis pour la vie d'un enfant… un simple enfant humain… alors que vous êtes si rares, si précieux… alors que l'enjeu était tel…

Verte Bruine dit, tendrement :

– Bleu Nuit… votre choix vous honore. Moi-même, je nous ai valu bien des ennuis pour avoir refusé vos morts, qu'exigeait la montagne. Et je vous en voudrais de m'avoir trahi pour protéger Petit Cheval ? Nous sommes semblables, mon ami. Nous ne pouvons pas sacrifier ceux que nous chérissons, peu importe la cause. Et s'il le faut vraiment, nous mourrons avec eux, mais nous mourrons innocents.

Il s'approcha de l'exorciste, et le caressa doucement. Celui-ci s'agrippa à lui :

– Tous ces jours… tous ces jours où j'ai dû vous mentir… où vous me donniez une confiance que je ne méritais plus… j'en étais malade. Je me répétais qu'il y aurait sûrement eu un moyen de convaincre Manis, mais que je n'avais pas… que j'avais échoué à le

trouver.

Lotus Mauve effleura ses joues :

– Bleu Nuit… vous avez tenu la promesse faite à Manis, et scellé vos lèvres. Mais votre désir de nous parler, votre sincérité, nous étaient évidents ! Vous n’avez pas l’étoffe d’un traître, savez-vous ? Et quels que soient les actes auxquels des indélicats vous ont contraint, vous êtes resté le même, un honnête homme au cœur tendre.

– Et un ami des plus valables.

L’exorciste regarda le lettré, qui lui sourit :

– Un homme se connaît par ses actes, Bleu Nuit. Mais aucun acte, à lui seul, ne définit un homme, quel que puisse être cet acte, et quelles qu’en soient les conséquences. Peu importe une tache sur un arc-en-ciel, peu importe une mouche posée sur un rosier… ils restent magnifiques et chéris.

– Une tache… mes disciples ont cru en moi, et ils sont morts. Ce n’est pas une tache, mais un bain de sang.

– Vous n’êtes pas responsable. Ils ont abdiqué leur raison, et choisi la foi aveugle, qui ne pardonne jamais.

Le guérisseur ajouta :

– Ils ont remis entre vos mains ce qui devait rester dans les leurs, et même si vous êtes secourable… ils ont glissé entre vos doigts.

– Comme ils l’auraient fait des nôtres, conclut

Verte Bruine.

– Et des miennes, ajouta l’Amiral.

– Papa ?

– Bien sûr, ma chérie. Nous ne sommes plus sur l’île, et la vie est fragile, même celle de ma fille.

Bleu Nuit sanglotait. L’œuf de Petite Pomme se fendilla, l’enfant tomba sur les genoux de Mirabelle qui la prit contre elle le temps qu’elle retrouvât sa taille normale. Elle quitta la chaleur des bras de la servante pour avancer dans la neige, levant haut les pieds en maugréant. Elle posa ses mains sur le visage de l’exorciste, tout mouillé de larmes :

– J’ai jamais vu quelqu’un aimer les jours de pluie à ce point. T’es vraiment cinglé.

– Ne t’inquiète pas, ma chérie. Je m’habitue peu à peu au soleil. Un de ces jours, il fera sec même sur mes joues.

Elle se serra contre lui, souriante. Verte Bruine soupira :

– Bleu Nuit, mes propres ennuis m’ont aveuglé. J’ai échoué à gérer votre culpabilité et votre honte, et elles vous ont mené au sacrifice.

– Je n’ai pas de regrets, maître. Nous devions manger, et je n’aurais peut-être pas eu le courage de m’offrir si je n’avais pas eu une mauvaise raison de le faire.

Le lettré secoua la tête, touché.

Langue de Feu remarqua :

– Magnifique. Et maintenant, que fait-on du ballot ? Qui se dévoue pour le porter ? Ne comptez pas sur moi ! Pour l'instant, ses moignons ont gelé, mais, dès qu'il sera réchauffé, il tachera de nouveau. Mon armure est trop belle pour la souiller de son sang.

Elle jeta un coup d'œil à son père, mais l'Amiral regardait passer les nuages en caressant une petite chèvre tout ébouriffée, dont la clochette tintait légèrement. Elle poursuivit :

– Eh bien ? Pas les Seferneith, je suppose, ces belles plantes fragiles déjà flétries par le froid. Pas Lavandin non plus… il se prend pour un homme, mais son corps est léger, gracieux comme une liane… et bien incapable de tenir droit sans tuteur. Pas mes soldats, bien sûr… comment pourrais-je les aimer encore, s'ils avaient touché Bleu Nuit ? Et puis, qui mélangerait la viande et le fromage ?

Taste-Cuisses hésita à se porter volontaire. S'il suffisait de porter un exorciste pour être débarrassé de Langue de Feu, il le ferait de bon cœur. Enfin, de bon cœur ! Il grimaça, pensant à son dos, à ses bras qui souffriraient, mais il se raisonna, car il était question d'un cul-de-jatte, non d'une charge véritable. La guerrière blonde reprit :

– Pas Taste-Cuisses, bien sûr, sinon je le massacre… Pépé et Mémé se soutiennent à peine l'un l'autre… et Rouge Cerise, hélas, est encombrée d'un mioche, à moins qu'il aille cuire dans son œuf. M'est

avis qu'on va vous laisser là, brave homme. Vous ne voulez pas qu'on mange le reste ?

L'Amiral observait un papillon posé sur son doigt, qui battit lentement des ailes jusqu'à ce qu'un coup de vent les tordît et les arrachât. Il soupira, puis embrassa la chèvre, qui fourra son museau dans son cou, et brouta une touffe de ses cheveux.

Le maître exorciste dit, tranquillement :

– Vous avez terminé ? Je n'aurais pas eu l'impolitesse de vous couper plus tôt. C'était ennuyeux à entendre, mais cela semblait vous être utile. La compassion la plus élémentaire commandait de vous laisser poursuivre.

Il s'accroupit, s'appuyant sur ses mains ; il retira celles-ci du sol, avec précaution, et se leva. Il fit quelques pas hésitants, puis se raffermit. Il sourit alors.

– Comme neuves. Nous continuons l'ascension ?

Plus tard, le lettré s'approcha de lui :

– Bleu Nuit, sur quoi marchez-vous donc ? Je vois bien qu'il s'agit de magie, mais je ne la comprends pas.

– Pas étonnant, Verte Bruine… je marche sur des fantasmes. Qu'ai-je jamais fait d'autre ? Qu'ai-je jamais fait de mieux ? Mais, pour une fois, ce sont les miens, et ils me sont utiles. Quand la vie abondera, Lotus Mauve me rendra des jambes… en attendant, j'ai moins froid aux orteils, et c'est très agréable.

*

La nuit venue, ils cherchèrent un amas de neige assez profond pour y creuser leurs abris, mais n'en trouvèrent pas. Ils s'abritèrent du vent le mieux qu'ils purent, et les chèvres se couchèrent avec eux. Ils cherchèrent le sommeil, transis et silencieux. Même Langue de Feu se taisait, furieuse que la montagne ne lui fît pas meilleur accueil. Depuis des jours, elle bandait sa volonté pour vaincre le titan, et, depuis des jours, elle ne sentait en face d'elle qu'un mur d'indifférence glaciale. Elle s'endormit, et rêva que la mer rongeait la montagne jusqu'à en faire un bête rocher sur lequel elle pouvait pisser. Tiens, celui-là, elle le méprisait tellement qu'elle inviterait même Taste-Cuisses à s'en servir comme urinoir.

Lavandin ne dormait pas, et trouvait le froid atroce. Il se serra un peu plus contre Bleu Nuit. Dans son dos, le libertin grogna, et combla le courant d'air. Le jeune exorciste tenta de se calmer, mais son corps s'y refusait, tant il était anxieux. Il n'aimait pas le regard de son maître, il y sentait comme un relent de sacrifice. Ses jambes n'avaient pas suffi… Il pria doucement, espérant que la montagne ne demanderait pas la vie de Bleu Nuit, ni ne lui fournirait l'occasion de la donner… de laisser choir enfin cette existence qu'il voyait comme un fardeau.

Il caressa doucement les vêtements de son maître, cette chair qu'il ne voulait pas voir disparaître, ce cœur qui devait battre, battre encore, battre… pour lui. Il sentit un petit objet plat dans la robe de Bleu

Nuit, échoua à l'identifier, et ne put résister à la curiosité. Il le sortit très doucement du tissu, et l'étudia dans la lumière bleutée, spectrale, qui sourdait de la neige. C'était un mince étui de laque, qu'il ouvrit. Il contenait une lettre, pliée. Le papier était usé, comme si elle avait été ouverte et refermée de nombreuses fois. Il sépara délicatement les pans, et vit tout d'abord la marque d'un maître exorciste, puis il discerna la mince ligne d'une écriture tremblée, l'écriture d'un homme usé, vieux, peut-être :

« Pardonne-moi, mon fils. Tu l'aurais mérité. Ton père. »

Il regarda le visage endormi de Bleu Nuit, et s'interrogea : avait-il pardonné, ou la lettre n'était-elle qu'une écharde dans son cœur ? Il la remit en place avec un sentiment de gêne, d'incomplétude, d'intimité violée, et s'interrogea : quand oserait-il à nouveau demander et attendre que cela lui fût donné, plutôt que de prendre ? Quand aurait-il le plaisir d'être courtisé, plutôt que de devoir séduire ?

Il finit par s'assoupir, les lèvres entrouvertes sur une ultime prière.

XII – L’oiseau des hautes neiges

Ils regardèrent la paroi rocheuse qui barrait la vallée, et Bâton d’Encre gémit.

– Pas une falaise… pas maintenant que Lotus Mauve est trop faible pour m’aider… et pas sans tente, de grâce ! Le vent nous gèlera tous vifs !

Lys d’Eau le serra contre elle, et lui fredonna un petit air joyeux, un de ceux qu’ils chantaient au bord des canaux, assis à la terrasse d’un restaurant, à moitiés ivres, et repus. Elle fouilla ses vêtements, en sortit une minuscule flasque, et versa à son époux un dé à coudre de liqueur de mangue. Il le dégusta lentement, puis l’embrassa avec gratitude, et la saveur du fruit envahit leurs deux bouches.

– Courage, mon chéri. « Toujours plus haut » fut notre devise… je te concède qu’il s’agissait d’un tas de richesses et non de cailloux, mais peu importe ! Nous excellerons tout autant !

Il soupira, mais hocha la tête. Il n’abandonnerait pas Lys d’Eau, pas avant d’être tué… mais il commençait à souhaiter mourir. Fier Bouleau regarda l’Amiral, qui étudia la falaise, puis haussa les épaules.

– Non, mon ami. Aucune de mes plumes, même trempée dans mon sang, ne peut tracer de voie sur cette dureté-là.

Le jeune homme baissa la tête. Ils n’avaient plus

de provisions, et s'étaient trop affaiblis pour revenir sur leurs pas afin de trouver un autre chemin. Quant à abandonner, et redescendre… pour trouver quoi ? La mort sous un éboulement, ou la noyade dans les flots… il valait mieux persévérer, mais comment ? Il se redressa, et fit face à ses compagnons :

– Les os de pierre tintent avec obstination, et, jusqu'ici, ils ne nous ont pas trompés. Quelqu'un possède-t-il le moyen de franchir cet obstacle ?

Clair-Obscur leva la tête, et soupira, car d'épaisses brumes lui masquaient les hauteurs, l'empêchant d'évaluer la distance à couvrir. Il était bon grimpeur, comme plusieurs des Hommes Stèles, mais la fatigue l'affaiblissait.

– Si c'est la seule solution, je tenterai l'ascension.

– Il faudra me tuer d'abord, signala un Homme Stèle.

– Pardonne-moi, veux-tu ? J'oublie parfois de laisser suffisamment d'espace à vos egos. Je te cède donc ma place.

– Merci infiniment pour cette concession. Quant à ce regrettable faux pas, nous n'en parlerons plus… mon général.

Clair-Obscur grimaça, faussement dégoûté, les yeux pétillants d'amusement, et s'inclina.

– Pour une telle maladresse, je méritais de subir un titre si insultant. Mais, maintenant qu'elle est oubliée… puis-je espérer que tu éviteras les gros

mots, à l’avenir ?

– Bien sûr, Clair-Obscur. Verte Bruine, tu me raconteras la suite, si jamais…

– Si jamais quoi ? Avant de faire cela, laissez-moi expliquer le problème aux Tuan. Je ne peux pas garantir que mon explication sera très claire, mais cela vaudra toujours mieux que rien.

Au sommet de la paroi, Manis était perplexe. Il ne touchait pas aux os de Demi-Lune, et pourtant, ils tintaient, et avaient mené les grimpeurs dans un cul de sac. Pourquoi les confronter à une paroi que n’importe quel Tuan eût pu vaincre, mais qu’ils étaient incapables de gravir ? Pourquoi ? Il écouta le message du lettré, et grimaça, car sa version du langage tuan manquait de staccato et de contraste. En l’écoutant, il pensait à ces araignées aussi belles que des pétales, cachées dans les fleurs… mais pas à lui-même, et encore moins à Kusumah.

Il réfléchit. Le vent soufflait trop violemment pour qu’il pût voler en portant un grimpeur. Il réunit les Tuan, et leur expliqua le problème. Kusumah proposa :

– Manis, la nature et les exercices de force nécessaires à mon art m’ont pourvu d’une constitution robuste. Je me propose pour tenter d’aller les porter en volant.

Pendaran lui lança un regard sombre, mais se tut, et l’artiste plongea. Ils entendirent une rafale le rabattre contre la falaise, et l’aventurier eut un

sourire où l'espoir se mêlait au mécontentement.

– Pendaran… à quoi songes-tu ?

– J'aimerais le voir mort, Manis. Mais s'il a échoué, fût-ce par mauvaise volonté, il démotivera les suivants.

– Les suivants ? Écoute le vent, Pendaran !

– Le vent n'empêche pas de grimper, Manis. Nous descendrons en rappel, et hisserons nos invités à l'aide de cordes.

Les Tuan se regardèrent, hésitants, leurs doigts caressant leurs armures noires. Ils songeaient que celle de Kusumah avait émis un craquement répugnant, et que ses os légers avaient dû être broyés. Peut-être même avaient-ils perforé sa peau lisse et soyeuse, peut-être que son manteau s'était taché de sang. Autant la chair, les organes et les os étaient un met délectable une fois dissous et mélangés, autant les voir non apprêtés était répugnant. Pendaran leur sourit :

– Jusqu'ici, nous avons pu servir notre cause en travaillant selon nos mœurs. Ce fut un immense privilège… qui prend fin en ce jour. Aujourd'hui, nous devons décider si nos espoirs valent que nos corps soient oubliés, écrasés sous un monceau de pierres. Aujourd'hui, nous devons accepter que nous ne serons peut-être qu'un peu de chair brisée écrasée, contre une falaise. Aujourd'hui, notre sang coulera.

Ils détournèrent les yeux, et l'aventurier ajouta, tendrement :

– Le sang vous répugne… mais l’aube rosée du jour revenu, pourquoi est-elle douceâtre ? Le plus grand d’entre nous, le Mort Blanc lui-même, sacrifie chaque année son corps pour nous sauver. Il nourrit nos esprits de l’espoir qu’il préserve. Il protège nos vies, en offrant la sienne. Et nous ne saurions pas l’imiter de notre mieux ? Nous devrions trembler comme dans la Tanière, et fuir aveuglés, sans avoir rien changé, sans avoir rien permis ?

Ils le regardaient tous, et il conclut :

– J’irai le premier, et je vérifierai si Kusumah a survécu. À mon retour, je vous ferai part de mes observations, afin que nous soyons préparés le mieux possible.

Il descendit, et tous guettèrent le bruit de son corps écrasé, mais n’entendirent rien. Il revint, hissa Kusumah qu’il avait pansé et nettoyé de son mieux, et le disposa dans la neige aussi gracieusement qu’il le put. L’artiste finit par ouvrir les yeux. Il observa les Tuan qui se préparaient, et laissa son visage refléter sa douleur, malgré que ce fût d’une indécence révoltante, car il devait les empêcher de descendre. Manis le cacha de ses longues mains noires :

– Je suis infiniment désolé, Kusumah, je n’avais pas songé que la lumière te blesserait les yeux. Tu t’es évanoui dans la douceur des nuages, et tu te réveilles dans une blancheur éblouissante. S’il vous plaît, apportez-moi quelques piquets, que je puisse l’ombrer le temps de confectionner une civière.

– Manis, je te prie de retirer tes mains. Je tiens à

parler, et si mon visage exprime ma souffrance, cela n’en donnera que plus de poids à mes mots. Je souhaiterais plutôt que tu m’aides à me redresser.

– Je regrette de te contrarier, mais cela me paraît fort peu raisonnable.

– Je le ferai donc seul.

Manis l’assista plutôt que de risquer de l’entendre crier de mal.

– Écoutez-moi ! J’ai essayé d’aider, mais la montagne m’a brisé. De toute évidence, elle désire que les grimpeurs affrontent cette épreuve, qu’ils prouvent leurs mérites ! Pourquoi les sauverait-elle, eux qui la contrarient, s’ils ne sont pas dignes de son estime ? Nous n’avons pas à interférer.

Pendaran répondit :

– Kusumah, je respecte ton interprétation, mais la mienne diffère. Jusqu’ici, cette ascension ne nous a coûté que l’effort de faire tinter de longs os blancs, et de tournoyer dans le ciel quand il était dégagé, ce qui nous fut un plaisir. Je pense qu’à présent, la montagne ne teste plus les grimpeurs, mais nous. Elle nous demande ce que nous pouvons consentir pour que nos alliés nous rejoignent. Sans eux, nulle victoire n’est possible. Avons-nous rêvé d’un monde meilleur en espérant que d’autres paieraient de leur vie une lutte qui nous profitera ? Ou saurons-nous faire notre part ? Saurons-nous prendre, et pas seulement recevoir ? Serons-nous dignes, ou dépendants ?

Les Tuan bruissèrent. Il continua :

– Quant à moi, j'agirai, et je prendrai la mesure de mon courage. Je suis descendu, et je t'ai porté secours. Je descendrai encore, et je sauverai nos alliés.

– C'est de la folie, Pendaran. Même si la montagne t'a épargné, tu es un cas unique. Nul ne autre que toi ne possède ton audace, ton agilité, ton expérience.

– Ce n'est pas mon corps qui importe, mais mon cœur. Je sais ce que je veux, je sais ce qu'il en coûte, et je l'accepte.

– Le sang des nôtres retombera sur toi, Pendaran.

– Kusumah, je comprends parfaitement ta position. Tu es un artiste si admirable que tu ne peux être rien de plus. Tu t'es joint à nous pour illustrer des hauts faits, mais il paraît maintenant clair que tu n'en sera pas l'auteur. Il te faudrait la bravoure, pas seulement le reflet que tu en donnes dans tes œuvres. Il te faudrait la grandeur, pas le talent qui la dépeint. Il te faudrait être un héros, et non celui qui les rend immortels. Je suis heureux pour toi, car tu nous survivras, et tu raconteras nos glorieux exploits. Et, quand il te sera demandé pourquoi tu n'en as accompli aucun toi-même, tu pourras dire, de ma part, que tu n'avais peut-être pas l'étoffe d'un lâche, mais que nous t'avions choisi comme témoin de nos morts. Tu seras la mémoire de nos prouesses, notre rempart contre l'oubli.

L'artiste blessé parvint à conserver son calme, mais

il se trouvait vide et glacé. Pour un peu, il eût cru avoir été dépouillé de sa chair, n'être plus qu'une armure creuse. Il sentait sur lui le regard de ses pairs, et le poids de leur mépris lui fit ployer la tête. Tous préféraient maintenant mourir que d'être d'autres Kusumah. Lui-même n'avait plus envie de rester en retrait, de s'inspirer d'autrui pour créer des œuvres sans intérêt, privées de la grandeur de l'action. Mais il le devait ; il lui fallait préserver le souvenir de ces prétendus héros, car la mesure exacte de leur crime ne pouvait rester ignorée.

L'esseulé voulut s'équiper et se joindre aux sauveteurs, mais Pendaran le retint.

– Non, Manis, tu restes ici, et tu ne prends aucun risque. Toi seul en sais assez pour permettre le voyage vers la Lune Noire, et notre victoire. Il n'est pas question de te perdre.

– Un si beau discours, et me tenir à l'écart… j'oserais affirmer que c'est discourtois, Pendaran.

– Il n'est plus temps pour les politesses, Manis. Si tu avais voulu mourir sans être regretté, il ne fallait pas te rendre indispensable. Vis, mon ami, et promets-moi que tu iras jusqu'au bout même si je meurs.

– Pendaran… que faire sans toi ?

– Tu espérais que le Mort Blanc te rendrait Rengganis et Demi-Lune, n'est-ce pas ?

– Oui, je l'espérais, une fois qu'il aurait été libéré de la Mère, une fois que ses forces lui seraient

revenues, qu'il ne se tiendrait plus, exsangue et vacillant, son sang versé pour nous…

– Eh bien, demande-lui de me redonner la vie, à moi aussi. N'est-ce pas très simple et très satisfaisant ?

Non, songea Manis, non ; mais comment te retenir ? L'aventurier lui sourit :

– Laisse-moi y aller, maintenant, et fais-moi le plaisir de garder ta jolie peau intacte. Vois-tu, moi aussi, il y a des spécimens que je préfère vivants… et tu en fais partie.

Manis l'embrassa, très doucement.

– Pendaran, merci d'avoir mis tes huit membres au service de ma cause.

– Manis, je ne relèverai pas l'absence de mon esprit brillant, car aucun compliment n'est jamais parfait, malgré tous nos efforts. Mais, Manis, si j'avais eu vingt membres, j'aurais fait de même : tu n'as pris que mon cœur, et mes moyens le servent.

Pendaran entama sa descente. Manis resta penché sur le vide, et scruta la brume. Il entendit les craquements d'armures broyées, considéra Kusumah qui gisait, abattu, mais vivant, et ne désespéra pas. Il entendit des cris d'agonie, et décida qu'ils étaient méconnaissables. Aucun d'entre eux ne pouvait être Pendaran. Aucun. Il pleura, se cacha entre ses jambes repliées, puis regarda la montagne. Pourquoi les tuait-elle ? N'avaient-ils pas été fidèles ? N'avaient-ils pas prouvé leur courage en descendant dans la

tourmente pour aider les grimpeurs ? N'avaient-ils pas persévéré malgré le premier mort, puis le second ? Pourquoi en tuer plus ? Pourquoi ?

Il observa ses pieds, si noirs sur la neige immaculée, et se demanda si la montagne voulait vraiment sauver les Tuan. L'avait-il réellement contentée ? Aurait-il dû refuser de trahir Verte Bruine ? Avait-il prouvé sa déloyauté, et montré qu'il n'était bon qu'à être dévoré par la Mère Araignée ? Il gémit d'inquiétude, puis se reprit, car il fallait que le rêve de Keraian Tuan devînt réalité. Tous ces efforts… en vain ? C'était impossible. Cela devait être impossible. C'aurait été si cruel ! Mais la montagne… la montagne était cruelle, aussi dure que ses rocs, aussi acérée que ses pics.

Il se retourna, fixa la neige piquetée d'empreintes de pieds, tenta de deviner à qui chacune appartenait, puis se laissa captiver par le lent mouvement des brumes qui s'étiraient et se tordaient au-delà de l'à-pic. Il retint un cri de soulagement quand un Tuan apparut, puis un second, puis d'autres encore, et qu'ils tirèrent sur des cordes pour hisser les grimpeurs. Il demanda :

– Pendaran… il est…

– Il est resté avec eux, Manis, pour s'assurer que les cordes ne se coincent pas dans la roche. Sois rassuré, Manis, il nous régalera de bien d'autres exploits, et nous mènera jusqu'à un plein succès.

Malgré ces assurances, l'esseulé ne quitta pas des yeux le bord de la paroi abrupte avant d'avoir vu

l'aventurier réapparaître en compagnie des derniers grimpeurs. Il tint absolument à aider son ami à franchir le rebord, et celui-ci, qui n'avait besoin de rien, fit mine d'être ravi de cette intervention. Manis retint ses larmes.

– Merci, Pendaran. Tu es…

–… tout ce qui te reste. Oui. C'est une manière très classique de surévaluer les gens, sais-tu ? Mais je ne vais pas m'en plaindre, surtout si tu me trouves un nouveau manteau. Celui-ci est dans un état lamentable. À croire que le vent et le roc me préfèrent nu, ou en loques, peut-être.

– J'y vais, Pendaran, et je te remercie de me confier des tâches qui soient dans mes moyens. Je pense même avoir inventé une nouvelle manière de porter le manteau, et si tu voulais me faire le plaisir de l'essayer…

L'aventurier éclata de rire, ravi.

– Eh bien ! Si je m'étais attendu à pouvoir me livrer à la coquetterie en cet instant… j'aurais emmené mon miroir. Je t'aime, Manis !

– Moi aussi, Pendaran, je t'aime. Et j'espère de tout cœur que la joie dans mes yeux fera un miroir suffisant.

Le héros en lambeaux étendit la main, caressa la joue de son ami, et murmura :

– Je n'en doute pas, Manis. Il y a tant de douceur dans tes yeux qu'elle efface mes défauts et mes

rudesses. Tu es bien plus tolérant qu'un miroir…

*

Les grimpeurs regardèrent autour d'eux. Ils avaient pris pied sur un vaste replat immaculé, sous un ciel bleu sombre. Au-dessus d'eux, la montagne s'élevait encore, dans une blancheur scintillante. Le soleil les réchauffait jusqu'aux os, et le vent soufflait, léger, leur faisant oublier les rayons qui brûlaient leur peau. Ils ôtèrent leurs capuchons, puis Bleu Nuit enleva sa fourrure, et Petite Pomme tenta l'expérience à son tour, mais se cacha en hâte sous un pan de la robe de l'exorciste, en criant :

– Mais il est encore plus fou qu'avant, ce soleil ! Et ces fées, pourquoi me regardent-elles ainsi ? On dirait qu'elles ne m'ont jamais vue !

Elle fixa les Tuan. Certains admiraient les Seferneith avec le plaisir tranquille de connaisseurs retrouvant leurs œuvres préférées, mais d'autres les découvraient avec stupéfaction, et ils bruissèrent, humiliés que leurs visages eussent laissé deviner leurs sentiments. Verte Bruine s'inclina :

– Honorables admirateurs… croyez que vos traits ne se sont pas départis un seul instant d'une admirable retenue ! Mais mon peuple, dès le plus jeune âge, sait deviner les sentiments, même les mieux cachés. Heureusement, nos mœurs diffèrent au point qu'ils ne sont pas pour nous une preuve de vulgarité, mais une splendeur que nous ne nous lassons pas de contempler. Nous serions donc ravis que vous ne tentiez pas de les supprimer en vous,

mais que vous les laissiez croître et s'épanouir, car nous nous en délectons.

Ils cliquetèrent, hésitants, et le lettré ajouta :

– Rien ne nous encourage plus à embellir que de pouvoir savourer l'émerveillement que nous causons…

Le guetteur les observait, tendrement :

– Je suis heureux que mes yeux puissent vous contempler à nouveau, et que ma joie soit agréable aux vôtres. Oserais-je vous demander une faveur ?

– Je vous en prie. Elle est douce, la rencontre où chacun échange des présents de bon gré !

– J'aimerais aller chercher mon apprenti, qui vous a admirés comme moi, et qui chérissait votre jardin dont nous récoltions les fleurs.

La plupart des Tuan le regardèrent, surpris, et Clair-Obscur siffla entre ses dents, admiratif.

– Vous avez pu monter une telle opération, sans fuites ?

– Le silence est dans notre nature. L'ombre engloutit ce que nous préférons taire… et la lumière sait n'éclairer que ce que nous pouvons supporter.

– Tout de même, je vous présente mes plus sincères félicitations pour cette admirable réalisation.

Suling s'inclina, et le Seferneith en profita pour mieux l'étudier, car il aurait bientôt à tuer des Tuan. Bien sûr, ses adversaires sauraient quels étaient leurs

propres points faibles, et leur peur qu'ils fussent découverts les lui révéleraient. Néanmoins, il aimait se livrer à quelques observations préalables, étudier la chair de ses opposants avant d'y glisser son arme comme en un fourreau. Ce devait être son côté casanier.

Le Tuan se redressa, et s'éloigna sans hâte, car il voulait laisser aux hommes fleurs le temps de se remettre du froid qui les avait si tristement altérés. Il s'arrêta avant d'avoir atteint l'entrée des quartiers des Tuan, car, tout autour de lui, sur les flancs de la montagne, les grandes plumes immaculées frémissaient. Manis vit les hautes neiges changer de forme, et la cime devenir le cou et la tête d'un immense oiseau blanc, qui tourna vers lui des yeux de ténèbres.

Il replia brutalement quatre de ses pattes et ses deux bras en réalisant que les yeux étaient formés des Tuan morts dans la falaise. Leurs corps écrasés, leurs membres brisés, arrachés, inversés et recomposés, formaient une mosaïque où quelques vides subsistaient encore. Dans leurs crânes éclatés par le choc au point de ressembler à de grandes fleurs noires aux courts pétales sanglants prolongés de cheveux, leurs prunelles étaient intactes, et fixées sur lui.

Ils mêlaient leurs armures disloquées aux bribes et morceaux des humains naturalisés que Manis avait volés sur la Lune Noire, qu'il avait arrachés au repos éternel des salles de collection. Leurs peaux

minutieusement découpées pour créer les plumes s’étaient reformées, sans pouvoir s’ajuster complètement, et il s’en dégageait une impression de désaccord et d’incomplétude. Leurs paupières s’ouvraient lentement sur une nuit avide. Leurs lèvres s’écartèrent, et ils parlèrent de mille voix mêlées, des voix de tous les morts qui avaient nourri les plumes de l’oiseau.

– Viens, Manis. Viens, toi aussi. Il est temps de te joindre à nous, d’être dévoré, puis de dévorer. Nous serons les crocs empoisonnés qui tueront la Mère. Nous serons le néant qui engloutira la Lune Noire.

– Non ! Ce n’est pas ce que je désirais !

– C’est ce que tu as créé de tes mains. Tu as généré les Hommes Stèles, tu les as promis à la mort, et ton indifférence sera la nôtre, quand nous exterminerons ton peuple.

– Je n’ai pas voulu les tuer ! J’ai exercé un chantage, mais je pensais leur rendre la liberté une fois notre objectif atteint !

– La liberté… à quels survivants, Manis ? Tu as accepté que certains meurent pour que la Lune redevienne d’argent, pour que les Seferneith refleurissent sur le monde… accepte donc le sacrifice des tiens.

– Non ! Je veux revoir Rengganis… je veux contempler son sourire, et étreindre sa beauté.

– La vie souillée des Hommes Stèles devait permettre de les sacrifier sans les regretter. Que dire

alors de l'abaissement des Tuan, Manis ? Que penser de vos mœurs, de votre lâcheté, de l'horreur que vous n'osez même pas nommer, de l'oubli gêné dans lequel vous tenez Keraian Tuan ? Pourquoi oses-tu croire que quiconque te regrettera ? Pourquoi ta patrie et ton peuple auraient-ils une place dans le ciel ? Vous n'êtes qu'un gouffre à combler.

– Non… je vous en prie. Les Seferneith sont venus pour nous sauver.

– Non, Manis. Les Hommes Stèles sont votre mort, mais tu n'as pas su le voir.

– Pourquoi ? Pourquoi avoir attendu ce moment ? Pourquoi m'avoir laissé espérer si longtemps ?

– Ah, Manis… nous attendions les grimpeurs. Pour eux, l'oiseau s'élèvera jusque dans les ténèbres, pour eux, il se battra. Tu mourras, Manis, pour que l'espoir de leur renaissance s'épanouisse enfin.

– Ne tuez pas Keraian Tuan… s'il vous plaît. Il est si doux, si bon…

– Ha ! Il n'a jamais su empêcher la Mère Araignée de détester la vie, de souhaiter le néant pour son peuple et elle-même. Elle mourra enfin, elle débarrassera le ciel de sa noire présence, et peu importe le léger filigrane qu'était Keraian Tuan, peu importe que son impuissance lasse se prolonge ou cesse.

– Ayez pitié… je vous en prie !

– De la pitié ? Pour un dieu impuissant et son

peuple immonde ? Non, Manis, du dégoût, du mépris, et un ultime coup, fatal.

Manis se sentit attiré vers les yeux sombres de l'oiseau, les Tuan morts qui lui tendaient les moignons de leurs bras brisés. La tête immense descendait vers lui, mais, pour se fondre en elle, il lui faudrait gravir la pente jusque sur la poitrine blanche aux plumes bruissantes. Il parvint à trébucher, mais autour de lui, ses compagnons avançaient, fascinés. Pendaran fit mine de vouloir relever son ami, et s'emmêla les jambes avec sur le visage un sourire attendri par tant d'improbabilité. Lui, trébucher ? Quand même la paroi la plus abrupte ne le ralentissait pas ? Ils se firent aussi pesants qu'ils le purent, mais leurs mains s'agrippèrent à la neige, et voulurent les traîner vers la mosaïque sombre de leurs pairs décédés. L'aventurier haussa les épaules :

– C'est de bonne guerre… chacun subit ce qu'il n'a pas su éviter. Mais je regrette que cela soit déjà fini ! J'ai toujours été un chasseur, Manis, et je ne peux imaginer un gibier plus tentant que la Mère Araignée ! J'aurais accepté de mourir en la combattant… mais mourir avant elle, sans même l'avoir vu blessée ! Même si elle nous suivra, c'est très décevant.

– Je suis infiniment désolé de ce contretemps, Pendaran. J'aurais souhaité ne jamais te désappointer. Au fait, penses-tu pouvoir me briser bras et jambes ?

– Je crains de n'en avoir ni l'envie, ni la liberté. De

plus, cela ne nous sauverait probablement pas, à voir l'état dans lequel nos compagnons décédés ont rejoint l'oiseau…

L'aventurier se tordit le cou, et regarda Verte Bruine, implorant. Le Seferneith se tenait très droit, et, sur ses vêtements, les broderies s'étaient tant étendues qu'il semblait habillé de lys épanouis aux pétales orangés. Il fixait l'oiseau qui se redressait, ses plumes ébouriffées, ses ailes de plus en plus vastes formant autour de lui un croissant de lune neigeux. Il écarta lentement les bras, tourna ses paumes aux doigts largement écartés vers les ailes immenses, et Pendaran cria de surprise quand la neige verdit autour des mains du lettré, se couvrant d'algues minuscules, puis de mousse piquetée de fleurs carnivores. L'oiseau s'entoura d'une aura d'un vert de plus en plus intense, qui se condensa en feuilles voletant en tous sens. Le sommet tout entier se découpait sur un ciel de jade, et les nuages s'étiraient en rubans de laminaires retenus par des mâts de verre émeraude. L'oiseau retombait comme un peu de neige soulevée par le vent, mais, çà et là, une plume frémissait encore.

Bleu Nuit ramassa en souriant quelques fleurs, et les piqua dans ses cheveux.

– Maître… qu'avez-vous fait ?

– Une indélicatesse, cher ami. J'ai détourné l'énergie alimentant l'enchantement d'un collègue pour permettre un petit épisode printanier. S'il s'avère que cet oiseau pourrait nous être utile, je

cesserai.

Les Tuan s’étaient retournés vers leurs invités, leur fascination brisée. Clair-Obscur expira, et réalisa qu’il s’était senti mal tout le temps que les Lunaires Noirs avaient progressé vers l’oiseau. Il parcourut les Hommes Stèles du regard, et reconnut chez eux les restes du malaise qu’il avait subi : un vertige, et l’impression d’être appelé… vers les yeux de l’oiseau… Mais ils seraient partis après les Tuan, pour ne pas risquer d’effaroucher les Seferneith. Son visage se ferma, sauf ses narines délicates, dilatées de rage, car il détestait ce genre de manipulations. On pensait lui faire oublier que les Lunaires Noirs étaient des compagnons de combat ? Laisser mourir pour préserver sa vie, en oubliant d’être solidaire, et être tué ensuite parce qu’il s’était affaibli… pour qui le prenait-on ? L’Amiral sourit :

– Ah, Clair-Obscur… vous êtes trop admiré pour que la vie n’ait pas rendu à cette copie un peu de la grandeur dont tous se souvenaient.

– La copie et ses compagnons vous signalent qu’ils ne veulent pas mourir sacrifiés pour un rituel, mais après s’être battus. À quoi bon m’avoir rendu ma volonté, si c’est pour agir contre mon gré ?

– Oh, ça… un peu d’autonomie vous rendait utile. Trop vous rend contrariant.

L’Homme Stèle fixa l’Amiral avec des yeux de plomb, et un goût de métal coula sur sa langue comme il expirait lentement, en concentrant son envie de meurtre, mais l’homme en noir éclata de

rire.

– Oui, Clair-Obscur, oui… vos crocs pourront mordre dans une chair divine… mais pas la mienne… vous seriez déçu.

– Un petit goût de sel, du sable entre les dents, et la brume qui s’échappe de ma bouche…

– Par exemple. Ou un peu de chair pâle et crue, des plumes plein les joues, et deux pattes rougeâtres plantées dans vos pupilles.

Verte Bruine se pencha sur Manis effondré dans la neige, posa sa main sur ses cheveux sombres, suivit du doigt le filigrane d’argent qui les ornait, et infusa en lui du calme et du réconfort. Quand le Tuan cessa de trembler convulsivement, il s’excusa :

– Manis, je me suis permis de remarquer votre inconfort, et de tenter d’y remédier. Permettriez-vous qu’en sus, nous parlions de vos sentiments, et de ce qui les cause ?

Le Lunaire Noir se tourna vers lui, et s’assit, vacillant.

– Je serai honoré de bénéficier de votre attention.

– Vous avez perdu courage, et la peur vous ronge.

Manis fit l’effort de se relever, et se permit de rajuster légèrement la robe du lettré, que le vent avait dérangée.

– Oh, Verte Bruine ! J’ai espéré en vain ! La montagne ne veut pas nous sauver !

– Comment cela ?

– Elle veut nous sacrifier pour détruire la Lune Noire.

– Ce qui la débarrasserait d'Induk Marah, et sa haine dévorante.

– Oui, mais Keraian Tuan ! Keraian Tuan, Verte Bruine ! Il est si merveilleux ! Il est… il sait… adoucir les cœurs, réveiller les espoirs. Il est même parvenu à me donner du courage, et à me rendre ma famille ! Même morts, ils sont avec moi, et leur amour me soutient.

– Manis, je n'ai aucune intention d'accepter la proposition de la montagne. Elle m'éviterait tout effort et tout danger, mais elle vous tuerait. Nous choisirons une autre solution.

– Verte Bruine… vous semblez si décidé à nous aider.

– Je le suis, Manis. J'ai peiné à jouir de la vie en sachant ce que vous enduriez, caché d'une lune d'argent ce puits de ténèbres où souffraient les vôtres, car j'avais appris à vous apprécier, et ne vous crois pas unique. Quant à Keraian Tuan… j'aimerais le rencontrer, non le pleurer.

Le Lunaire Noir baissa la tête, et deux larmes argentées coulèrent sur ses joues noires.

– Je suis infiniment touché, Verte Bruine. Je pensais que nous avions perdu tout charme, que mes actes m'avaient ôté toute valeur et rendu indigne de

respect.

– Valeur, dignité, respect… ce sont de très beaux mots, Manis, mais je ne les utilise guère quand je ne parle pas avec vous. Si je viens vous aider sans rechigner, sans vous en vouloir, c'est uniquement parce que vous m'êtes cher. J'ai hâte de revoir la lune d'argent, Manis, hâte que les ténèbres vous relâchent.

– Oh, Verte Bruine ! Je rêve du jour où je pourrai descendre vers la Terre, et ne plus inquiéter personne.

– Manis, j'espère voir ce jour. Et, pour qu'il advienne, je vais expliquer la situation à mes camarades, et tenter de les convaincre de vous aider.

Le Tuan regarda la petite troupe, Bleu Nuit jouant avec Petite Pomme, Lotus Mauve souriant et détendu, resplendissant sous le soleil, et Rouge Cerise, qui profitait du replat pour exécuter quelques pirouettes gracieuses.

– Verte Bruine, je suis infiniment désolé, mais je ne puis accepter votre merveilleuse proposition. Je serais incapable de vivre si l'un d'entre vous mourait. Je suis absolument confus de n'avoir pris conscience que si tardivement de cette impossibilité à mener ce projet à bien, mais je…

Pendaran le bâillonna d'une main :

– Verte Bruine, Manis est momentanément indisposé. En tant que responsable intérimaire de cette conspiration, j'accepte votre proposition de grand cœur, et me réjouis de découvrir quels autres

prodiges votre peuple remarquable accomplira. Vous êtes un enchanteur fabuleux, Clair-Obscur, un combattant selon mon cœur, et Lotus Mauve… Lotus Mauve illustre à lui seul ce que peut être la douceur de vivre, et cette vision donne le courage d'affronter le pire… et d'en revenir.

Il utilisa quatre de ses jambes pour soulever et immobiliser Manis :

– Et maintenant, si vous voulez bien nous excuser quelques instants…

Le lettré acquiesça, et l'aventurier s'éloigna en emportant son ami. Il murmura :

– Manis, je veux bien comprendre que tu puisses peiner à t'arroger les droits qui te sont déniés. Mais refuser ceux qui te sont offerts, ce serait d'une impolitesse !

– Pendaran, c'est un trop gros cadeau, trop coûteux ! Je n'en suis pas digne !

– Alors, deviens-le. Ou préfères-tu leur dire que non seulement tu es pire qu'ils ne le pensent, mais que tu ne comptes pas t'améliorer ?

– Pendaran… si je n'y parviens pas… le feras-tu pour deux ?

– Eh bien…

L'aventurier étudia Lotus Mauve, les étangs dorés de ses yeux, puis le filigrane d'argent dans les cheveux de Manis. Il leva les yeux vers la Lune Noire, puis regarda son ami, serein.

– Oui. Je t’en fais le serment.

Manis se calma peu à peu. Il se tint debout sur deux jambes, se blottit dans les quatre autres, et se répéta doucement que Verte Bruine n’était pas fou, qu’il savait ce qu’il faisait, et qu’il ne serait pas déçu. Il songea à Keraian Tuan, et pria pour que la beauté du dieu ne déçût pas les Seferneith. Dans l’horreur de la Lune Noire, le Mort Blanc paraissait si doux… mais pour des êtres habitués à la splendeur, semblerait-il un joyau ? Pendaran soupira :

– Manis, Manis… les Seferneith savent se ravir sans aide. Si nous pouvions seulement cesser de déparer les nuits… ils s’en contenteraient. Te savoir blotti contre Rengganis suffira même à les charmer.

– Rengganis… oh, Pendaran ! Je voudrais tant la leur présenter !

L’aventurier enlaça son ami, et caressa très doucement sa nuque frémissante de ses lèvres, jusqu’à le sentir se détendre.

Verte Bruine réunit ses compagnons, leur expliqua ce qu’il avait appris, puis ajouta :

– Si nous laissons faire la montagne, nos épreuves sont terminées, la Lune Noire est détruite, et un nouveau monde, recréé. Du moins, c’est ce qu’a cru comprendre Manis. Seulement, les Tuan auront été abusés et sacrifiés, privés de toute chance de se remettre de leurs épreuves, pour avoir été éliminés avant même qu’on sût s’ils pouvaient être soignés.

L’exorciste remarqua :

– Un tel massacre me répugnerait. J'ai vu mourir mon peuple, mais je me console en pensant que quelques-uns survivront. Je ne veux pas condamner les Tuan à l'anéantissement total. Je refuse d'imaginer qu'on puisse détruire leur monde, tout ce qu'ils ont jamais bâti, tout ce qu'ils ont jamais aimé.

Il prit le temps de jouir du sourire du lettré, puis continua :

– Par contre, si nous allons sur la Lune Noire, nous risquons de mourir. C'est pourtant la solution que je préfère. Manis et les siens se sont battus pour une vie meilleure, et je n'ai pas envie qu'ils n'en jouissent jamais.

Il interrogea les Tuan enlacés :

– Manis, Pendaran… dans quelle mesure vos mœurs légèrement… morbides sont-elles causées par la présence de la Mère ?

Les Lunaires Noirs se consultèrent du regard, et l'aventurier inclina la tête, songeur.

– Eh bien… les Vierges Blanches, qui sont pourtant des nôtres, ne tuent personne, et ne naturalisent pas non plus. Pourtant, elles sont raffinées, et semblent heureuses.

– En d'autres termes, ajouta Manis, celles de nos mœurs qui vous dérangent le plus sont un fait culturel, non l'expression de nos cœurs. J'avoue avoir eu infiniment plus de plaisir à aimer Rengganis qu'à faire de l'art.

– Merci. J’avoue que j’aurais eu de la peine à me battre pour vous si vous aviez dû continuer à me terrifier et à me…

–… répugner, fit Pendaran.

Manis détourna les yeux, car les manières de son ami devenaient abominables, mais il se réjouit de voir que Bleu Nuit avait l’extrême délicatesse de n’en tenir aucun compte, et qu’il poursuivait :

– Merci encore pour cette aimable précision, Pendaran. Bien ! Si je puis espérer que vous deviendrez fréquentables, alors je suis d’accord avec Verte Bruine.

Rouge Cerise éclata de rire.

– Ah ! Tout de même ! J’aurais détesté laisser à un oiseau le soin de faire mon travail ! Et à quoi bon me réconcilier avec mon épée, si c’est pour la laisser au fourreau !

– Et moi donc, ajouta la guerrière blonde. Ce volatile aurait été une belle machine de guerre, mais ces artifices sont bons pour les lâches. Moi, j’ai des muscles, et j’aime m’en servir.

– Moi, j’apprécierais de voir Langue de Feu quand elle est enfin dans son domaine, remarqua Mirabelle. J’en garderai peut-être un souvenir moins consternant.

– Il faut savoir purger sa mémoire si l’on veut se sentir léger, conseilla Lys d’Eau, puis elle conclut : je vous suivrai, bien sûr ! Je déteste jeter un sac avant

d'être sûre que rien ne m'y intéresse !

– Comme c'est bien dit, ma chérie ! Et avec cet oiseau gigantesque comme monture, que ne pourrons-nous ramener de cette exploration !

– Moi, je suis d'accord avec mon papa, dit Petite Pomme, et je veux fouiller dans les trésors avec mémé ! Elle déniche de ces merveilles !

– L'intendance est à votre service, sourit Chant des Pierres.

Les avals se succédèrent, puis Lotus Mauve soupira :

– Bah ! La peste soit des lettrés entêtés ! Ils iraient n'importe où, pour peu que les difficultés soient pittoresques !

Il sourit à Verte Bruine, qui s'approcha de lui, et l'enlaça de senteurs de miel.

– Je suis heureux de revoir les reflets violets de tes longs cheveux… certaines couleurs sont trop belles pour que l'esprit s'en souvienne, il faut que les yeux les contemplent pour en redécouvrir la splendeur. Même au cœur de la Lune Noire, tu me rappelleras la beauté de la vie… et je reviendrai. Quels que soient les charmes de l'héroïsme… ta compagnie est préférable.

– Tu parles comme Clair-Obscur… quand il est convalescent.

– Ah, pardon ! corrigea celui-ci, une bonne fatigue suffit à me rendre cette lucidité. Ne vous sentez pas

obligés de me souhaiter une jambe en moins.

Le lettré se tourna vers l'Amiral, qui avait joué à la marelle avec une chèvre durant toute la discussion, et se promenait maintenant le long d'une corniche, une clochette dans chacune de ses mains écartées.

– Seigneur, voici notre opinion. Nous n'avons, bien sûr, aucun moyen de changer nous-mêmes les plans de la montagne. Si l'oiseau veut dévorer les Tuan et les Hommes Stèles, puis s'envoler pour anéantir la Lune Noire, nous ne pourrons que pleurer, et je crains que le monde heureux qui restait à bâtir ne sombre, une fois de plus, dans un océan de larmes.

L'homme en noir battit lentement des bras, comme s'il allait s'envoler, puis il quitta l'étroite saillie et vint vers Verte Bruine.

– Vous, vous… ne décevrez-vous donc aucun de mes espoirs ?

– Le devrais-je ?

– Bien sûr que non. Pour que la montagne soit aussi infantile et violente que ceux qu'elle a tués ? Aussi paresseuse et désespérée ? Il est grand temps qu'elle retrouve la sérénité ! Elle était si belle et si tranquille, quand elle dansait dans le jardin devant sa propre image…

Il y eut un moment de silence. Dans le ciel redevenu bleu, le vent ne soufflait plus. Puis la montagne soupira, un soupir de nuages blancs que le vent effilocha. Manis crut entendre les plumes de l'oiseau murmurer doucement, d'une voix soulagée :

– L’oiseau ne tuera pas de Tuan…

– L’oiseau ne submergera pas la Lune Noire…

– Dans une nuit si profonde que tous l’oublieraient !

– L’oiseau restera blanc !

– L’oiseau ne se tachera pas de sang !

– Il n’y a pas de pivoine…

– Mais un frangipanier…

– Aux pétales blancs et parfumés…

– Et aux cœurs d’un jaune d’or.

– Si la nuit a échoué à se ronger elle-même…

– Ce n’est pas au jour de venir l’achever…

– Ce n’est pas au jour d’être un meurtrier.

Manis sourit aux plumes, et leur souhaita une innocence longue et radieuse. Il chercha l’Amiral, qui s’était éloigné de Verte Bruine, et confectionnait un lapin de neige avec Petite Pomme.

– Pardonnez-moi de vous importuner, vénérable maître, mais j’ai cru à l’instant que la montagne me parlait.

– Certaines illusions s’avèrent effectivement ne pas en être.

– Elle… elle pensait nous tuer. Pourquoi change-t-elle d’avis ? Qu’est-ce qui l’a convaincue ?

– Les résolutions les plus fermes ne sont que du sable pour l’océan, dès lors qu’elles sont stupides.

Une plaque de neige se décrocha brutalement, et dévala vers eux dans un moutonnement de blancheur. L’homme en noir le dévia d’un geste, et Pendaran constata :

– Les dieux se suivent et se ressemblent… incapables d’autocritique.

Manis le regarda, horrifié, puis s’inclina profondément devant l’homme en noir :

– Ayez l’extrême obligeance de pardonner à mon ami ces quelques mots d’une imprécision certaine, mais prononcés sans réflexion.

– Mais il a parfaitement raison, sourit l’Amiral. Je suis incapable d’autocritique. Je me contente de contrarier la montagne, c’est tout. Le fait que nous ne fassions qu’un peut être tenu pour négligeable.

Pendaran le regarda, étonné.

– Vous… vous êtes la montagne également ?

– Comme le sont quelques autres parmi nous, oui.

– Pourquoi êtes-vous plusieurs ?

– Pourquoi avez-vous des rabatteurs ?

– Je ne peux pas être partout.

– Moi, si. Et tant que je travaille avec d’autres moi-même, je n’ai pas à parler.

– Comment cela ?

– Devez-vous expliquer leur tâche à vos membres ?

– Mm… et vous êtes tous fous ?

L’Amiral inclina la tête, et le vent leur porta les cris de goélands, des cris faussement familiers, qui ne pouvaient être reconnus que s’ils étaient mutilés de leur incompréhensible étrangeté.

– Qui a la patience de questionner un fou ? C’est désespérant, un fou. Il est plus simple de le laisser faire que de le raisonner.

Il effectua quelques pas légers sur la neige, sautillant avec soin pour laisser des traces de mouette bien régulières, mais placées avec fantaisie.

– Et par exemple… vous allez affronter la Mère, le cauchemar des Tuan, sans même me demander si j’aurais pu le faire moi-même. Vous allez souffrir, vous allez mourir, et personne ne dit rien, personne ne questionne.

– Moi, je questionne. Que pouvez-vous répondre ?

– Lapin, déclara posément l’Amiral, et il prit si bien la pose qu’il ne lui manquait que les oreilles.

– Câlin ! cria Petite Pomme en lui sautant dans les bras.

– Toi, tu as tout compris, constata l’homme en noir.

– T’es fou, mais tes cheveux sont doux. Et quand t’es content, tu dis rien, alors ça dérange pas que tu sois fada.

L’Amiral lui sifflota une chanson, une de celle qui ne dérapait que de-ci, de-là, quand une note s’égarait de l’autre côté de la raison.

L’aventurier regarda son ami, interloqué.

– Manis, tu… tu traites avec ces…

– Pendaran, ta franchise ne me dérangera aucunement.

– Manis, tu traites avec de tels dingues depuis le début ?

– Oui. Le Mort Blanc avait l’air doucement cinglé, la montagne totalement folle, et Monsieur Noir et Monsieur Blanc, parfaitement déments. Je ne parle même pas de Lotus Mauve, cher à tes sens, mais ivre de rancœur. Quant à l’Amiral… j’étais soulagé de le voir. Il était… dangereux, mais civilisé.

– Je croyais qu’être civilisé, c’était pouvoir dialoguer.

– Ah ? Il m’avait semblé qu’être civilisé, c’était éviter délibérément les mêmes sujets.

L’aventurier soupira.

– Je ne sais pas à quoi ressemblera le nouveau monde, Manis, mais je serai content de t’y voir.

– Et je compte sur toi pour y être, Pendaran. Je suis sûr qu’il restera des tâches qui nous effrayerons tous, tous… sauf toi.

– J’espère, oui. Sans cela, je vais mourir d’ennui. Tuer la Mère de mes petits crocs ne suffira pas à faire de moi un vétéran gâteux confit dans ses exploits. Mais toi… je sens flotter sur tes lèvres l’ombre d’un sourire réjouissant. Que t’arrive-t-il ?

Manis s’autorisa un air béat, et désigna l’Amiral :

– Pendaran ! Je l’espérais, et je suis exaucé ! Regarde l’Amiral : n’est-il pas la preuve vivante que la puissance peut être détenue par un parfait homme du monde ? L’as-tu vu faire preuve d’impolitesse ? A-t-il seulement élevé la voix ? Non ! Il a fait ployer la montagne sans même dire un mot !

– Manis… l’Amiral est un fléau.

– Pendaran, je l’espère bien ! C’est pour cela qu’il m’est précieux : il prouve que j’avais raison de croire que nous pouvons exterminer courtoisement.

– Eh bien… souhaitons que notre révolution sera assez policée à ton goût, Manis.

L’aventurier en doutait fort. La petite fête qui allait se tenir sur la Lune Noire serait fatale non seulement aux exposés, mais aux invités… et il espéra que le peu de santé mentale qui restait à Manis y survivrait. Il s’approcha du guérisseur :

– Lotus Mauve… vous m’avez offert jadis un plaisir inoubliable. Sauriez-vous également me rendre mon équilibre, si la folie m’avait rongé ?

– Oui, Pendaran, je suis capable de soigner Manis si nécessaire, et je n’ai aucune raison de m’y refuser. Pour ce qui est du reste… vous êtes toujours aussi séduisant.

Le Tuan secoua la tête, amusé.

– Aller droit au but avant qu’il soit énoncé, c’est assez troublant.

– Chacun sa forme de magie, Pendaran. Tant que tous feront mine d’être aveugles à eux-mêmes, ma clairvoyance étonnera.

– Donc, vous savez déjà ce qui me ferait plaisir ?

– Oui, mais comme je ne connais pas les lieux, je peine à visualiser l’endroit où vous espérez jouir.

– Je voudrais vous aimer entre les plumes, Lotus Mauve… parmi leurs murmures et leurs reflets irisés, sous leurs caresses délicates…

Ils s’éloignèrent. Langue de Feu remarqua :

– Ce Lotus Mauve… il se tape n’importe qui ! Quelqu’un l’a déjà vu faire ça avec une brouette ?

– Non, répliqua Mirabelle, tout le monde s’est débrouillé pour s’y coucher et l’appâter d’un sourire… parce que personne n’aurait supporté de jalouser une brouette !

Elles éclatèrent de rire, et se mirent à discuter de la meilleure manière de se coiffer pour affronter la Lune Noire.

*

Bleu Nuit regarda autour de lui avec plaisir. Il était heureux de revoir le soleil, et plus encore de savoir clairement où il allait. Enfin, clairement… il ne connaissait rien de la Lune Noire, sinon qu’elle était un trou dans le ciel, dont il avait détourné les yeux tant qu’il l’avait pu. Mais il savait qu’y faire, et l’enthousiasme de Rouge Cerise faisait battre son cœur plus vite. Il la verrait combattre, faire voler son

épée en une danse de mort. Il avait tant de fois refusé d'user de violence, et recelait une telle envie de pouvoir nuire, ne fût-ce qu'une fois, pour une bonne cause… il se réjouissait presque.

Il s'étonna alors, car Lavandin n'avait pas participé à la décision. Il ne se souvenait pas même d'un sourire, ni d'un hochement de tête. En y réfléchissant, il réalisa qu'il ne l'avait tout simplement pas vu. Il tourna sur lui-même, le cherchant des yeux. Il demanda à ses compagnons si quelqu'un avait aperçu son disciple depuis qu'ils avaient quitté les brumes, mais ce n'était pas le cas. Un Tuan vint à lui :

– Monsieur, pardonnez-moi d'intervenir alors que j'ignore qui peut être Lavandin. Mais l'un des humains que nous avons remontés nous a fait la grâce de conserver une posture d'une extrême élégance, plutôt que de bouger de manière désordonnée comme vous le faites tous. Désireriez-vous venir la contempler avec nous ?

Bleu Nuit hocha la tête, incapable de répondre, car il ne savait que trop ce que les Lunaires Noirs trouvaient beau. Son guide l'amena jusqu'à un petit groupe de Tuan qui s'écartèrent pour lui laisser passage. Lavandin gisait dans la neige, la corde toujours nouée autour de son corps. Il était mort gelé pendant l'ascension silencieuse. Il avait vu les brumes grises et menaçantes, frissonné sous leur caresse glacée, mais elles n'avaient pas pâli pour lui, illuminées par le jour qui brillait au-dessus d'elles. L'exorciste tomba à genoux avec un cri d'horreur

incrédule. Lavandin ? Mort ? Mais pourquoi ? Il n'était pas plus faible que lui, pas plus faible que Petite Pomme, que Mirabelle, que Lys d'Eau, et toutes avaient survécu ! Pourquoi serait-il mort ainsi ? Il n'avait aucune raison de le souhaiter. Alors, se pouvait-il que, comme elle avait tué les Tuan, la montagne eût pris l'un d'entre eux ? Il se tourna vers les pentes immenses et étincelantes, et cria :

– Prenez-moi à sa place ! Je vous en supplie ! Il est si jeune, il voulait vivre…

La montagne resta silencieuse. Langue de Feu ricana :

– Qui voudrait d'un frustré à la place d'un jeune homme bien sous tous rapports ? Même la montagne n'est pas folle !

Bleu Nuit regarda le corps de Lavandin, raidi, son visage calme et souriant sur lequel se devinait pourtant une légère inquiétude. À l'idée de ceux qu'il laissait livrés à eux-mêmes ? À l'idée de leur manquer ? Il se voûta, et ses larmes coulèrent. Il murmura doucement :

– J'aurais voulu qu'il vive, et que je vive… et pouvoir jouir de sa compagnie des années durant, savoir qu'il serait là… demain, toujours peut-être, mais assez… assez longtemps pour être rassasié de lui. Mourir à sa place… c'est un pis-aller… mais cela ferait tellement moins mal… que de le voir mort…

L'Amiral se pencha sur lui :

– Voilà qui fait plaisir à entendre.

Bleu Nuit évita de rétorquer que peu importait, puisque Lavandin était mort, mais il se souvint à temps du nombre de fantômes qui l'accompagnaient. L'homme en noir sourit :

– C'est sage… la vie n'est qu'une des manifestations possibles de l'être. Qui vous dit que je suis vivant, moi ? Mais, pour sûr, je suis.

L'exorciste ne fit aucun commentaire. À quoi bon ? L'Amiral avait raison. Celui-ci écouta le vent souffler, regarda la neige soufflée former de longues écharpes, puis :

– Je suis heureux de vous voir raisonnable, Bleu Nuit. Il n'y a aucune raison de laisser l'existence à qui ne songe qu'à s'en défaire. Alors, croyez-moi : revenez en vie de la Lune Noire, et je trouverai une solution. Promis ?

L'exorciste le fixa, incrédule, puis vexé. Ainsi, c'était son tour d'être manipulé ? Il fallait s'assurer qu'il restât en vie ? Était-ce là toute la confiance qui lui était accordée ? Il songea, amer, que c'était mérité. Puis il faillit éclater de rire, car en plus de détruire l'ancien monde et de préparer le suivant, l'Amiral trouvait le temps de s'occuper de sa survie ! Les dieux n'avaient pas fini de le surprendre, ils avaient le sens du détail dans le général.

Il contempla Lavandin couché dans la neige, songea que ses lèvres évoquaient plus que jamais le mauve bleuté de la lavande, et se souvint de leur première rencontre.

*

Bleu Nuit fit une pause devant la porte pour mieux équilibrer sur sa seule main gauche le grand plateau de service, qui contenait un repas complet, disposé dans des bols de porcelaine fine. Entrées, plats principaux, fumaient doucement, mêlant leurs arômes. De sa main droite, il poussa la porte, et pénétra dans le restaurant déserté par les clients. Avec précaution et respect, il posa le plateau sur la meilleure des tables, située près des grands fourneaux qui occupaient une partie du mur. Ils étaient éteints, mais, usuellement, ils dégageaient une chaleur douce, très agréable. Il ôta l'étole de laine épaisse et moelleuse qu'il avait posée sur ses vêtements, et la drapa sur le siège.

Il se recula d'un pas, et attendit, recueilli. Il était détendu, car il n'avait affaire qu'au fantasme d'un mendiant auquel un repas avait été refusé, et qui s'en était allé en maudissant les patrons, laissant derrière lui une pensée malveillante qui s'était incarnée. Rien de grave, vraiment, juste un peu de rancœur bien compréhensible.

Un premier bol fut brutalement retourné, sautant, puis basculant si rapidement que rien ne s'éparpilla. La sauce commença à couler sur le plateau, surgissant du petit dôme de porcelaine comme autant de doigts menus et bruns. L'exorciste sentit une angoisse sourde monter en lui, mais ne sut dire pourquoi. Il parla :

– Bonjour. Je sais qu'un repas, même excellent, n'a

guère de saveur quand il vient trop tard ; mais ne vaut-il pas mieux accepter des excuses qu'héberger une colère qui ne rapporte rien, et consume sans fin celui qui la nourrit ?

Tous les bols se retournèrent simultanément, et, cette fois, le riz fut dispersé en pluie autour de la table. Bleu Nuit remarqua alors que la sauce avait brûlé son chemin dans le plateau laqué, et que la fumée qui s'élevait des plats, loin de s'atténuer comme ils tiédissaient, avait augmenté. Les petits mouvements qui l'avaient inquiété à la surface des bols, c'étaient des bouillonnements… Il eut tout juste le temps de se protéger le visage dans ses manches. Un spectre de flammes au visage fondu était apparu devant les fourneaux, et une chaleur insoutenable avait envahi la pièce. Un mendiant ? Chassé dans la nuit froide et humide ? Allons donc ! Une mendiante ! Trop dérangeante, trop insistante, poussée au feu pour s'en défaire. Il résista à la première vague de flammes, mais savait qu'il n'aurait bientôt plus rien à respirer.

Il cria, surpris, comme de petits couteaux pointus se plantaient dans ses mollets. Il les sentit alors, avec leurs dents aiguës et leurs mains noircies par les braises : une mendiante… et ses deux enfants. Ah les !… il ravala sa fureur, la gardant pour tout à l'heure, quand il aurait survécu, et qu'il pourrait dire aux patrons ce qu'il pensait d'eux. Pour l'instant, il y avait plus urgent. Il fit une pirouette, et se percha trop haut pour les enfants. Ils tenteraient de grimper, mais quelques coups de pied suffiraient à les tenir en

respect.

Restait la mère qui flamboyait, un sourire dément dans une mer de flammes, des manches ondoyantes faisant onduler l’air. Il posa les doigts sur les perles de son collier, et faillit gémir comme sa chair grésillait ; mais il se concentra sur les flots, le froid, l’hiver sombre et gris, les masses énormes d’eau dans le ciel. Peu à peu, les perles se rafraîchirent, mais ses doigts l’élançaient toujours. Un courant d’air frais et humide se glissa sous la porte, mais la mendiante rit, un rire de poutres calcinées qui s’effondraient, et lança une nouvelle attaque. Les habits de l’exorciste prirent feu, et il ne put se réfugier dans ses manches enflammées. Il appela l’air frais à lui, mais les tourbillons de chaleur luttaient. Pourtant, il sentit sur son visage une fraîcheur humide, visqueuse, et fleurant bon la mer. Il s’en étonna un instant, puis profita de ce répit pour déchaîner l’hiver, qui repoussa la fournaise ; et il se roula au sol pour éteindre ses vêtements. Les enfants, transis, ne purent en profiter pour lui nuire encore.

Il resta agenouillé, les yeux clos, et ouvrit son cœur aux trois fantômes qui tremblaient de froid dans la neige. Il leur sourit, fit naître dans le ciel la douceur du printemps prochain, espérer des bourgeons juste derrière l’horizon, et les ruisseaux murmurèrent comme autant de chemins paisibles. La mendiante lui sourit, puis lui tourna le dos, emmenant ses enfants. Ils se fondirent parmi les chatons, jaunes et légers comme le pollen que le vent tiédi faisait voler en nuées chaleureuses.

Bleu Nuit se releva dans une pièce silencieuse aux tables trempées et noires, sur lesquelles quelques flocons s'attardaient. Dans l'un des fourneaux éteints, il discerna une silhouette menue, un enfant pâle, mais bien vivant. Il tenait un petit pot de terre cuite, et sa main étreignait encore le poisson qu'il en avait tiré, frais, luisant, conservé au vinaigre. L'exorciste identifia la source de l'humidité qui avait sauvé son visage, contempla avec reconnaissance les écailles argentées, les reflets irisés sur les bandes noires de leurs flancs, puis il éclata de rire : sauvé par un maquereau, et par ses frères restés au frais dans leur pot ! Et par un gosse de… huit ans ?

– Hé, petit ! Merci !

L'enfant se recroquevilla, interloqué. Bleu Nuit lui sourit à nouveau, et se rapprocha, espérant que sa bienveillance se devinerait malgré ses cheveux à moitié brûlés et ses vêtements noircis. L'enfant serra contre lui le pot de terre, et, tout doucement :

– Tu… tu dis merci à Ça ?

L'exorciste le considéra, étonné, puis tendit une main, très lentement, vers le nez de l'enfant, qu'il toucha :

– Je te dis merci à toi, parce que tu m'as sauvé la vie.

Il appuya sur le « te », le « toi », le « tu ». Le petit se retourna avec un soupir, rangea le poisson, referma le pot :

– Ils vont me battre… ils vont me battre, je n'avais

pas le droit de toucher aux poissons. Pas le droit… Ça ne doit pas toucher à ce qui se vend bien.

Bleu Nuit remarqua alors la maigreur de son sauveur, et les traces de coups qui mouchetaient son corps. L'enfant était trop petit pour son âge, et il marmonnait, se parlait à lui-même.

– Enfant, tu n'as pas de nom ?

– Si : Ça.

– Ce n'est pas un nom pour un enfant.

Une larme coula sur la joue du petit.

– Je le sais bien… mais c'est un nom pour moi. Ce n'est pas comme si j'étais un enfant.

Ah ça ! songea l'exorciste, exaspéré, ce n'est pas comme si tu étais un enfant normal, l'un de ceux qui m'auraient laissé mourir sans pouvoir intervenir. Non, tu es l'un des nôtres. Mais Ça ! Ils t'ont appelé Ça ! Ils trouvent des trésors, ils les couvrent de boue, et ils les appellent : Ça ! Il dépouilla sa voix de toute trace de la colère froide qui grondait en lui :

– Moi, je te vois comme un enfant, un enfant précieux. Et moi, je voudrais te donner un nom.

– Ils… ils ne le diront jamais.

– Ha ! Parce que tu penses que je vais te laisser là ?

L'enfant le regarda, étonné.

– Tu es fort, monsieur, si tu peux m'emmener.

Il fixa le sol, réfléchit, puis :

– Et même si tu ne peux pas, j'aurai quand même un nom… Je pourrai me le dire à moi, quand ils m'appelleront Ça. Je pourrai me dire qu'ils font faux, puisque le monsieur, lui…

Bleu Nuit attendit, patient. Il en profita pour s'essuyer le visage et pour recoiffer ceux de ses cheveux qui pouvaient l'être. Il trouva aussi de l'alcool, un tord-boyaux sans intérêt, et en nettoya les blessures laissées par les couteaux des spectres. L'enfant marmonnait toujours. Il finit par conclure :

– Je veux bien un nom.

L'exorciste s'assit devant lui, et chercha son nom en étudiant ses traits déjà usés.

– Tu es Lavandin.

Le visage du petit s'illumina, et Bleu Nuit le serra contre lui. Il se leva, le portant toujours, et dit leur fait aux patrons. Ils se confondirent en excuses, prétendirent n'avoir pas pensé que cela pouvait être important, et puis, songez à leur réputation… chacun, parfois, peut être légèrement excessif, mais le plus sage, ensuite, n'est-il pas d'oublier cet infime débordement ? Rien ne sert de ne penser qu'au pire ! Ils posèrent devant lui son salaire, mais il les toisa, glacial.

– Pour un mensonge, je prends le double.

Lentement, ils complétèrent la somme.

– J'emmène le petit.

– Le petit ? Mais… c'est un étranger : il vient de

Deux-Rivières. Vous n'avez rien à voir avec lui.

Crétin, songea Bleu Nuit, moi aussi, je viens de Deux-Rivières, et m'en suis détourné pour mieux bâtir ma vie. Crois-tu que je vais abandonner celui qui n'a fui que pour trouver pire, parce que tu l'attendais ?

– Peu m'importe d'où il vient ; il vit à Trois-Ponts, il est de mon ressort.

– Vous ne pouvez pas faire cela ! Nous en avons besoin ! Il est paresseux, stupide et gourmand, mais il nous décharge tout de même d'un peu de travail ! Nous ne pourrions pas tourner, sans lui. Et puis, nous l'avons nourri toutes ces années, entretenu, chéri ; vous ne pouvez pas nous priver du fruit de notre générosité !

L'exorciste sentit le petit frémir d'indignation à chaque accusation mensongère. Lui-même resta impassible tout le temps qu'ils geignirent, puis, d'un ton sans réplique :

– Par vos mensonges, vous avez failli me coûter la vie. Je prends la sienne en échange.

Il y eut pourtant une réponse, l'argument imparable assené avec un sourire complice :

– Allons, monseigneur ! Vous n'y songez pas ! Comment la vie du fils d'une courtisane pourrait-elle valoir même un peu de la vôtre ?

– Bien dit. Et comment l'avis d'un aubergiste fourbe pourrait-il trouver son chemin jusqu'à mes

oreilles ?

Il se retourna, et s'éloigna, une fureur indicible dans le cœur, tout en disant :

– Je ne suis pas un magistrat, qui poursuivrait des assassins. Mais si j'entendais à nouveau parler de vous, le vent pourrait porter certaine affaire jusqu'au bureau d'un juge… Il paraît qu'on ne peut pas utiliser tout à fait n'importe quoi… ou qui… pour alimenter son feu.

Il porta le petit jusqu'à l'école, avec l'impression de tenir un oiseau dont les grands yeux se posaient sur le monde. Il l'emmena dans sa chambre, et se dévêtit, car ils avaient bien besoin d'un bain, tous les deux. Une fois propre, il regarda sa robe, et soupira : bonne à jeter, une fois de plus. Le petit proposa :

– Je peux te la laver…

– Oh ! Je ne crois pas qu'elle soit récupérable. Et puis, je ne t'ai pas pris avec moi pour que tu deviennes une lavandière.

Le petit lui sourit.

– Pour quoi, alors ?

– Pour t'apprendre tout ce que je sais.

– Ah… je parie que cela inclut la lessive.

– Il y a intérêt…

– Alors, je peux la laver quand même ?

– C'est moi qui l'ai salie.

– Oui, mais je me disais… avec les bouts pas trop

abîmés, on pourrait me faire une robe, non ? J'aime bien les lapins.

*

L'exorciste revint au présent, à la neige qui servait de lit à son ami. Oui, Lavandin était une excellente raison de rester en vie, et de rester en vie en bon état, ajouta-t-il en se souvenant du regard qu'il s'était attiré en sacrifiant ses jambes. Il hocha la tête, et dit à l'Amiral :

– C'est promis : je resterai en vie, je reviendrai, et vous… vous trouverez une solution.

– Qui que je puisse être à ce moment-là, oui. Ne vous inquiétez pas.

Bleu Nuit resta perplexe. Qui que l'Amiral pût être ? Il renonça à comprendre, car si l'homme en noir discernait les chemins du futur sans l'aide d'instruments de divination, ce n'était pas son cas. L'Amiral se campa face à la montagne, son manteau ondulant dans le vent, ses bottes épargnées par la neige, et ses cheveux comme une brume qui eût refusé de s'effilocher. Il fixa la montagne sans ciller, et ne bougea pas tant qu'elle n'eut pas fini de gronder. Dans le silence revenu, il sourit, car même le roc pouvait céder, si l'eau y mettait le temps. L'exorciste, lui, tenait toujours la main glacée de Lavandin. Verte Bruine s'enquit, doucement :

– Bleu Nuit, désirez-vous que nous protégions et décorions son lieu de repos ?

– Je… merci, maître, mais avec quoi ? Il n'y a rien,

ici, que la neige.

– Le chagrin vous aveugle, mon tendre ami. Ici, la magie est puissante, et la vie cascade avec force. Il n'est pas obligé de dormir seul, étendu dans la neige.

L'exorciste regarda autour de lui. L'endroit était magnifique, mais… si peu humain. S'y asseoir avec un ami eût été un plaisir, mais y gésir, seul…

– Je vous remercie de cette attention, maître. Je serais ravi de pouvoir lui offrir cela. Je… je peine à le quitter ainsi, à le laisser tout seul. C'est lui qui m'a ramené du temple, quand j'ai failli mourir ; lui qui m'a veillé. Vous aussi, bien sûr, mais…

– Je ne pourrais pas non plus laisser Petite Pomme ou Rouge Cerise toutes seules dans la neige, et, pour vous, il ne représente pas moins que la somme des deux. Je me trompe ?

–… non. Bien sûr que non. Si vous faites erreur un jour, je vous le ferai savoir.

– Voilà qui me rassure !

Ils confectionnèrent un tombeau de neige tout sculpté de feuilles, de fruits, de fleurs. Verte Bruine l'effleura, et il devint de marbre. Lotus Mauve y posa la main, et grimaça, tant la pierre était froide. Il persista cependant, et les couleurs y naquirent, montant le long des tiges, des nervures, teintant subtilement les pétales. Bleu Nuit sortit délicatement de sa robe la fleur bleue que Lavandin lui avait offerte avant qu'il ne partît pour Deux-Rivières, et qu'il avait séchée avec soin. Il la posa sur un peu de

neige, en fit naître une petite chouette blanc et bleu qui tourna vers lui d'immenses yeux d'ambre, et lui murmura :

– Veille sur lui. Je l'aime.

Elle cligna des yeux, et l'exorciste appuya son nez contre son petit bec presque caché par ses plumes. Elle s'envola, et se percha sur le tombeau. Elle se promena de long en large, choisit un endroit qui lui convenait, et, très doucement, se mit à chanter. L'exorciste se mordit les lèvres, car Lavandin lui manquait déjà. Il espéra qu'il serait très, très occupé sur la Lune Noire. Il s'étreignit lui-même, et tenta d'apaiser le blizzard qui soufflait dans son cœur. Manis dit :

– Maître Bleu Nuit… je n'ai guère de conseils à donner… mais quand le vent souffle, glacial, s'enfouir dans la neige est un refuge doux, ouaté, silencieux.

– Se rappeler que j'ai des amis me suffira, Manis. Mais je vous remercie de votre gentillesse, car elle me réchauffe le cœur.

Le Tuan bruissa, ravi.

XIII – Et oublier la Terre…

Bleu Nuit se détourna du tombeau de Lavandin :

– Et maintenant ?

– Vous avez besoin de vous restaurer et vous reposer. Nous avons prévu des provisions. Nous avons tenté de vous en faire parvenir, mais la montagne…

Ils mangèrent, et Bâton d'Encre remarqua :

– Ah, mes amis ! À croire que nous avons les mêmes fournisseurs !

Chant des Pierres sourit :

– À croire qu'ils ont eu l'intelligence de se servir dans nos entrepôts.

– Pardon ?

– Pourquoi se priver du meilleur quand on voyage, si l'on a les moyens de le faire acheminer ?

– Parce qu'on ne le retrouve pas en rentrant !

– Bah ! Le jardin a coulé. Quand nous le recréerons avec le nouveau monde, nous souhaiterons des entrepôts pleins. Et nous penserons même à ces fruits venus de pays lointains, que nous n'avons pu trouver que séchés.

Bâton d'Encre oublia toute envie de mourir. Quand ils eurent terminé leur repas, les Tuan les guidèrent jusqu'à leurs souterrains de marbre noir. Un instant,

l’étrangeté des angles leur donna le vertige, puis les six jambes de leurs ombres trouvèrent des points d’appui, et l’équilibre leur revint. Peu à peu, leur vue s’adapta à la pénombre, et leurs sens, à l’air vide de toute odeur. Lotus Mauve gémit :

– Est-ce une température agréable pour vous ?

– Oui. Les humains l’apprécient également.

– Mm. C’est bien parce qu’ils acceptaient de vivre là où n’allions jamais que nous avons si facilement accueilli les humains…

Manis regarda Pendaran, qui hocha la tête et prit le guérisseur par les épaules :

– Lotus Mauve… la Lune Noire est un endroit un tout petit peu moins agréable que le jardin de Verte Bruine… les couleurs y sont pour ainsi dire absentes, les fleurs et leurs parfums cèdent leur place à d’immenses arbres au sombre feuillage, et le sol, parfois, se poudre d’un peu de gel… mais ce ne sera rien, en regard des flancs enneigés que vous avez gravis avec courage. Vous n’aurez nul besoin d’épaisses fourrures ou de masques blancs… des habits assez légers, et une paire de bottes, comme en porte Bleu Nuit, suffiront largement…

L’exorciste sourit, narquois, et le Seferneith se redressa :

– Merci de ces informations, Pendaran. Je montrerai à Bleu Nuit à quoi peut ressembler un juste compromis entre le besoin de chaleur et celui de splendeur, et, s’il faut qu’une fleur perdure malgré le

gel, je serai celle-là.

– Je me ferai un plaisir de vous aider… dès que vous aurez dormi.

Quand le guérisseur se réveilla, Pendaran prit ses mesures, ce qui fut assez long, car il utilisa le baiser comme unité. Personne ne fit de commentaires, car tous avaient besoin de temps pour se remettre.

Il leur fallait également se faire aux lieux. Quand ils exploraient les couloirs, leurs ombres à six jambes couraient sur les murs et les plafonds. Clair-Obscur vérifia s'il pouvait se déplacer avec ces appendices sombres plutôt qu'avec ses pieds, et fut ravi du résultat. Ses compagnons s'habituèrent assez rapidement à voir les Hommes Stèles poursuivre des Tuan dans les souterrains, sans plus se soucier de marcher sur le sol.

*

Le petit et l'apprenti s'approchèrent de Petite Pomme :

– Dis… tu veux jouer avec nous ?

– Bien sûr ! Qu'est-ce que vous proposez ?

– Eh bien… nous sommes un peu embêtés.

– Il y avait des étagères pleines de jouets !

– Et une vallée avec des piliers de neige, très beaux…

– Mais il n'y a plus rien, que des plumes.

– Nous n'avons pas grand-chose à te montrer.

– Et alors ? Moi non plus. Je suis toute nue !

– Sauf tes colliers, qui sont très jolis.

– Nous pourrions nous luger, proposa le petit, mais tu n'aimes pas beaucoup la neige.

– Moi, j'aime pas la neige ? ! Bleu Nuit saurait se rouler dans les congères, et moi, je pourrais pas ? Allons donc ! Sortez seulement, je vous rejoins.

Elle se tourna vers Verte Bruine :

– Papa… tu as dit qu'y avait plein de magie, ici. Je pourrais avoir chaud, comme dans le jardin ?

– Bien sûr, ma chérie. Mais…

– Mais ?

– Mais, sur la Lune Noire, la magie ne sera peut-être pas aussi docile ; et nous ne pourrons pas forcément te tenir serrée contre nous. Il faudra t'habiller.

– Pff…

– Pff ? Tu n'as même pas regardé ce que ta maman t'a préparé !

– Bon, bon… qu'est-ce c'est ?

Rouge Cerise lui montra un costume d'un rouge profond sur lequel se détachaient vivement des cercles où se mêlaient les branches, les feuilles, les fleurs, et les fruits d'un pommier.

– Eh ! Mais on dirait les habits de Bleu Nuit ! Sauf qu'ils sont faits pour moi ! Et dis… de quelle couleur est ma ceinture ?

Sa mère déplia une longue bande de soie d’un vert de mer, toute décorée de vagues dorées, sur laquelle semblaient flotter quelques minuscules pommes vertes brodées de perles. Petite Pomme embrassa ses parents :

– Merci ! Mais n’oubliez pas de me trouver une coiffure qui m’aille ! Quand Papa dessinera notre voyage chez les fées, je veux être la plus belle !

– Bien sûr, Petite Pomme.

Elle fila rejoindre ses compagnons, et tira la langue au soleil, qui était toujours aussi fou, mais ne la brûlait plus. Elle posa les pieds sur la neige, et la trouva aussi tiède que les pelouses du jardin. C’était parfait… Ils se lugèrent, se poursuivirent, firent un bonhomme de neige, mais Petite Pomme sentait comme un vide en elle. Elle proposa :

– Allons chercher Bleu Nuit.

– Pourquoi ? On s’amuse bien.

– Pour s’amuser mieux.

– Ah ? D’accord.

– Mais attention… il ne faut pas qu’il s’approche de la maison où dort Lavandin. Sinon, il va encore se prendre pour la pluie… et ça peut durer longtemps !

*

Les Hommes Stèles étudièrent les souterrains des Tuan, guidés par Manis. Ils voulaient se faire une bonne idée des styles, des angles, des revêtements utilisés sur la Lune Noire, car ils n’étaient pas encore

assez rapides à leur goût. Clair-Obscur conclut en souriant :

– Votre suie était d'excellente facture, Manis… votre architecture et vos goûts ne me surprennent aucunement. Pour tout dire, ils me sont une seconde nature.

– J'ai beaucoup appris des vôtres, Clair-Obscur, mais il m'a fallu d'abord m'adapter à leur étrangeté. Je détesterais vous voir succomber aux coups de mes pairs parce qu'ils seraient restés trop singuliers pour être contrés.

– Ah, Manis… rassurez-vous. Je ne fais pas partie de ceux que l'imprévu fige, impuissants… mais plus j'en saurai, plus je serai efficace. Et s'il y a un moyen de neutraliser un Tuan sans le tuer… j'aimerais le connaître. Je déteste tuer par erreur !

– Vous m'en voyez ravi, Clair-Obscur. J'espère que Keraian Tuan saura rendre la vie aux tués… mais je ne puis en jurer. Moins nous ferons de dégâts, moins je serai inquiet.

– Manis, vous êtes bien tombé. Si nous chargeons vêtus de blanc, c'est que nous savons ne pas nous tacher. Je connais deux manières d'y parvenir, et c'est d'anéantir, ou de ne pas tuer. Nous avons déjà choisi la seconde solution.

*

Langue de Feu s'approcha d'un Tuan.

– Vous, là ! J'ai des questions à vous poser.

Le Lunaire Noir bruissa, troublé. Il était rare qu'un humain fût aussi grand que lui. Il était rare également qu'il s'en dégageât un tel irrespect. Il bruissa d'embarras, en espérant qu'elle ne s'en apercevrait pas. Elle lui donna une bonne tape dans le dos, et cinq de ses jambes changèrent de position. Il les réarrangea en hâte, mais ne put oublier cette laideur fugitive. Laideur fugitive… Langue de Feu était hideuse, et c'était insoutenable.

– Bon, mon gars. Tu me trouves à ton goût ?

– Je… je… veuillez accepter mes plus humbles excuses.

Il s'éleva vers le plafond, et disparut dans le couloir. Elle eut un sourire sinistre et satisfait, et se mit à la recherche du Tuan suivant. Elle n'en trouva aucun, et hurla :

– Ah ! C'est comme ça ?

Sa voix furieuse se réverbéra dans les couloirs, et elle vit venir Suling, qui s'inclina poliment devant elle.

– Langue de Feu, veuillez accepter les excuses de mes pairs. Aucun d'entre eux n'est en mesure de soutenir la fougue de votre regard. Quant à moi, je…

– Ouais, ouais. Et toi ? Tu vas répondre à mes questions ?

– Je vais m'efforcer d'y parvenir, oui.

– Eh bien ! C'est pas trop tôt.

– J'étais en prière.

Elle éclata de rire.

– Tu vois mon pied ? Il suffit à faire bouger n'importe qui. Je ne vois pas pourquoi je prierais ! C'est long, c'est chiant, et ça ne muscle que la langue ! Mais pour elle, je connais d'autres méthodes, bien plus intéressantes.

– Certainement, oui, mais il est des résultats qui ne s'obtiennent pas en appliquant un appendice, même musclé, contre un autre objet matériel.

– Ah oui ? Quoi, par exemple ?

– Je me recueillais pour ôter de mon cœur toute trace de désir, et surtout de rancœur, si je devais mourir pour sauver les miens. Si je m'éteins, je partirai serein.

– Là… là, nous sommes exactement dans la cible, tu vois ? Toi et les tiens, vous êtes des compliqués, des rigoureux, des fragiles et des coincés. Et je vois exactement quoi faire avec des gens comme vous.

– Je pense que c'est très réciproque.

Elle sourit largement.

– Toi, je t'aime bien.

– Je… je ferai de mon mieux pour vous trouver une place dans mon cœur, soyez-en assurée. Keraian Tuan a déjà fait tant de miracles ! Il permettra celui-ci également.

Suling trouva le courage de supporter Langue de Feu aussi longtemps qu'elle eut besoin de lui, ainsi que les remarques de Mirabelle et Lys d'Eau qui

cousirent pour elle, mais il commença tout doucement à espérer que quelqu'un songerait à dire un petit merci aux héros. Il eût préféré se satisfaire de ses actes, et donner avec générosité sans rien attendre en retour, mais là, là…

Il retrouva avec soulagement le calme de sa chambre, et se figea avec un cri de joie, car elle avait été redécorée, et mêlait à présent les couleurs du jardin et les formes exquises que chérissaient les Tuan. Derrière lui, des bruissements timides se firent entendre, et, dans les yeux de ses pairs, il discerna la honte et le regret. Il leur sourit :

– Parce que j'avais foi en Keraian Tuan, j'ai été choisi pour surveiller le jardin, et mes yeux s'en sont délectés. Pour la même raison, j'étais le seul à pouvoir endurer Langue de Feu, et j'ai tremblé de nausée. Au final, mes jours et les vôtres se sont équilibrés… pourquoi vous le reprocher ?

– Si nous pouvons faire mieux un jour, nous le ferons.

– C'est tout ce qui compte.

Il s'assit, et leur fit signe d'entrer. En silence, il contempla les lieux, et se détendit. En silence, ils virent son bonheur, et s'apaisèrent. En silence, ils laissèrent couler le temps, attendant que leurs invités fussent remis.

*

Lotus Mauve dit :

– Je ne pense pas que nous puissions être en meilleure santé.

– Ni mieux informés, ajouta Verte Bruine.

– Ni mieux équipés et préparés, conclut Clair-Obscur.

– Ça, mon gars, je suis bien d'accord, ricana Langue de Feu, et elle caressa ses nouveaux vêtements avec une hideuse satisfaction.

Ils sortirent des souterrains, et le lettré ne fut pas surpris de voir les jardiniers et les servantes rester massés sur le seuil. Taste-Cuisses se tenait parmi eux, souriant, ses joues redevenues bien pleines. Ils n'avaient aucune envie d'affronter la Lune Noire, et le lettré les comprenait parfaitement. Il confia à Lotus Mauve :

– Ils ont de quoi manger, de quoi boire, des couches moelleuses et du soleil… ils nous attendront.

– Ou, plutôt, ils mourront en bonne santé, l'estomac plein et les joues rouges.

– Mourir ? Pourquoi ? De quoi ?

Le guérisseur désigna la montagne du pouce, sans la regarder. Elle semblait un gros tigre assoupi.

– Elle appelle déjà leurs vies.

– Il faut le leur dire.

– Ils le savent, mais ne veulent pas le voir. Ils pensent encore que la montagne peut offrir une nouvelle vie sans la faire payer. Ils espèrent qu'elle se

montrera plus douce avec eux qu'ils ne l'ont été avec elle.

Le lettré implora l'Amiral du regard, mais celui-ci secoua la tête.

– Vous avez pu pardonner une lame qui déchirait vos entrailles, Verte Bruine… mais vous avez toujours su accepter vos imperfections. Il n'y a eu pour vous que la fin d'une vie, non l'écroulement de vos illusions.

– Soit. Qu'ils meurent donc.

– Sans moi, fit Taste-Cuisses. Attendez-moi, je viens.

Il franchit la porte, et courut vers les Seferneith. Derrière lui, les humains résignés tombèrent, morts. Leurs corps s'enf-lammèrent, furent dévorés par le feu, et, avec eux, l'inertie et les vains espoirs. Le lettré secoua la tête, consterné.

– Mais que faudrait-il donc pour que la montagne réapprenne la pitié ?

– Le courage d'être déçue par ceux qu'elle aura sauvés, suggéra Bleu Nuit. Enfin, si elle est aussi stupide que moi, évidemment. J'ai toujours tendance à espérer que les vies que je prolonge prendront un tour meilleur, et c'est totalement vain, bien sûr. Ceux qui savent gâcher une chance savent très bien gâcher la suivante.

– Pas tous.

– Non, pas tous. Mais est-ce suffisant pour rendre

espoir ?

Ils soupirèrent, et rejoignirent leurs compagnons. Langue de Feu regarda Verte Bruine :

– Vous, l’enchanteur, vous avez bousillé le piaf… au boulot, maintenant ! Il nous faut une monture !

– Pourquoi vous fatiguer ? intervint Kusumah, nous avons toujours su porter des humains jusqu’à la Lune Noire. Nous pouvons le faire sans cet oiseau. Autant ne pas prendre de risques…

Pendaran lui sourit, doucereux.

– Ah, Kusumah ! Je reconnais bien là ta merveilleuse hospitalité ! Il n’est pas de voyage plus doux que d’être emporté vers les cieux dans les bras d’un Tuan, j’en conviens. Mais nous devrons faire des allers-retours… et nous augmenterons ainsi le risque d’être repérés… même si nous te laissons avec nos hôtes, toi qui es trop fatigué pour porter quelqu’un. En outre, cet oiseau n’est pas qu’un véhicule…

– En effet, ajouta Bleu Nuit. Cet oiseau est une plume au cœur de mort. Il se posera sur la Lune Noire, mais ne fera que l’effleurer, et ses yeux aussi sombres qu’elle lui retourneront son regard. Elle n’y verra que des Tuan, de l’horreur, et du désespoir, polis et raffinés. Pour elle, tout sera normal.

L’aventurier conclut :

– La Mère dort… ne la réveillons pas du bruit de nos pas, des odeurs suaves de nos invités, ou des gémissements de nos blessés.

L'artiste détourna le regard. Il avait prié la montagne de tout cœur, mais elle n'avait pas daigné écraser Pendaran contre ses falaises. Elle avait peut-être trop bon goût pour le supporter, elle aussi… c'était bien compréhensible, mais ennuyeux. Ah ! Si tous les dieux avaient eu la splendide indifférence de la Mère Araignée, le monde aurait été bien meilleur.

L'Amiral remarqua :

– Que j'aime le consensus, ou même son apparence si charmante.

Kusumah se força à ne pas le regarder. L'homme aux cheveux de brume ajouta :

– Bien. Qu'il en soit comme vous le désirez. Honorable Suling, je vous demande votre apprenti. Très cher Manis, je vais avoir besoin du petit.

Le guetteur regarda Manis, et celui-ci détourna les yeux, impuissant et chagriné. Suling pencha la tête un long instant, ses mains ouvertes comme pour porter un nourrisson, et attendit que ses larmes eussent cessé de couler. Il se redressa, et jeta, faussement léger :

– Bah ! N'était-ce pas ce que je comptais en faire, à l'origine ?

Manis soupira. Le petit tira sur son manteau :

– Qu'est-ce que le monsieur va nous faire ?

– Je l'ignore.

– Mais tu ne penses pas que ça me fera du bien, hein ?

Le Tuan ferma les yeux, et murmura :

– Non.

Le petit prit l'une des longues mains noires entre les siennes :

– Merci, Manis. Je me suis bien amusé avec toi, et je suis content que tu ne m'aies pas menti.

– Je… je suis heureux que tu sois si courageux.

– Ah, bah ! Plus vite j'y vais, plus vite c'est fini, non ?

– Puis-je faire quoi que ce soit ?

– En fait, oui. Tu ne dois pas regarder, si tu n'en as pas envie.

Celui sous l'escalier embrassa le guetteur :

– S'il laisse des morceaux… je préférerais des pensées tricolores, celles qui sont violettes, jaunes et blanches, avec de petits yeux sombres.

– Je vois très bien. Et puis du fil doré, et un peu de curcuma.

– C'est ça. Et je ne veux pas de jour en forme de fleur ! Mais plein de feuilles, oui, bien découpées. Et surtout… tu me signeras ?

– C'est promis.

– Je suis bien content. J'adore ton écriture, et puis ton nom… Suling… tu le calligraphies si bien ! J'ai été content de pouvoir le prononcer sans plus l'écorcher, même avec ma drôle de langue.

Ils se regardèrent, complices et tendres ; cette langue, dissoute par le baiser du guetteur, puis renée de la vie du jardin, était leur trait d'union, et l'enfant adorait la passer contre ses dents, si différentes de celles du Tuan. Il ajouta :

– Tu sais, je crois que je préfère les fleurs aux étoiles. Je serai mieux comme ça qu'à flotter avec les autres, sous le toit, même si leur lumière est jolie.

– Alors, tout est bien.

– Tu me parleras, des fois ?

– Bien sûr. Je te connais assez pour savoir ce que tu me diras. Et je ferai même les fautes que tu préférais, celles que tu avais gardées pour nous amuser tous deux.

Les deux enfants sourirent, et se tournèrent vers l'Amiral. Il les prit par la main, les mena à un endroit précis sur le replat enneigé, et leur dit doucement :

– Enfants, vos yeux ont vu les Tuan trahir leur Mère. Vous êtes les témoins de l'annonce d'un nouveau monde. Vous êtes aussi l'instant où l'ancien se termine.

Les danseuses vertes vinrent à eux, les charmèrent de leurs regards d'or liquide, du gracieux mouvement de leurs corps, les entourèrent du ballet de leurs longues manches blanches, et, quand elles se retournèrent, leurs lèvres brillaient, car elles y avaient léché le peu de sang qui y restait. Deux d'entre elles s'approchèrent de l'Amiral, s'inclinèrent avec souplesse, et lui tendirent quatre yeux, nichés au

creux de leurs paumes. Il les fit rouler entre ses doigts jusqu'à les rendre lisses et durs, tels des billes de pierres fines, puis les tendit à Verte Bruine :

– Vous avez refusé les perles d'un océan de larmes… ne refusez pas les yeux de deux témoins. Quoi de plus adapté à un historien ?

Le lettré considéra Manis et Suling, qui se balançaient doucement, leurs têtes noires baissées, et bruissaient un chant étrange, un chant qui lui tira des larmes. Il prit les yeux des deux enfants, imagina leurs stèles, et les grava dans son esprit. Il étudia le présent de l'Amiral, frémit devant la puissance de sa magie, et, surtout, devant sa froide efficacité, sa simplicité meurtrière. L'homme en noir lui semblait une forme plaquée sur une volonté pure. Il se demanda si son pouvoir connaissait la moindre limite, puis il regarda la montagne s'élancer vers le ciel, vertigineuse. Il verrait bien. Il respira profondément, et remercia l'Amiral d'un sourire. Celui-ci parut surpris, puis, très lentement, il sourit à son tour. Au fond de ses yeux gris, Verte Bruine pensa voir une timidité, un peu d'incrédulité, le ravissement d'un enfant pardonné après s'être cru rejeté. Il tendit la main, effleura les cheveux de brume, s'étonna de pouvoir en suivre le fil, alors même qu'ils n'étaient qu'une masse grise, indistincte. Il demanda :

– Pourquoi avoir semé votre garrigue de fleurs ?

– Pourquoi lutter pour vous sans voir votre sourire ?

– Vous êtes le bienvenu dans mon cœur, et vous le serez dans mon jardin.

– Je vous ai fait une place dans les rêves du monde… et vous m’y offrez la mienne ?

– Vous pensiez n’être qu’un outil ? Vous dissiper une fois votre tache accomplie ? Laisser vos traits se fondre dans le brouillard gris, et la noirceur de votre manteau, rejoindre l’ombre des pierres ? Mais de quoi que vous soyez né, vous avez vécu comme un homme, et vous resterez vivant dans nos souvenirs. Autant rester vivant tout court.

L’Amiral tendit les bras, et une chèvre vint se blottir contre lui. Verte Bruine se demanda soudain qui rassurait qui.

– Vos chèvres sont adorables, et vos femmes, splendides. J’ai eu grand plaisir à adoucir leurs jours… et je vous louais de ce présent. Je parcourais mon jardin, où mon peuple n’était plus que stèles, mais l’arrangement de celles-ci me réconfortait par son harmonie… et je disais à mes pairs que le monde était beau, car il s’y trouvait encore quelqu’un pensant à me ravir. Quelqu’un… qui veilla même à m’envoyer un messager, chargé d’un sourire et de fromages, quand j’interrogeais la mer, en quête d’un indice sur… notre… avenir commun.

L’homme en noir le fixait, son menton posé sur la tête de la chèvre, et le lettré s’interrogea : une mâchoire pouvait-elle s’ébouler, révélant une chair trop pâle, fragile et rose, un bourgeon que le gel fanerait à coup sûr s’il osait écarter ses sépales, et

tenter d'éclore ? Il se voûta, soupira, se redressa, conclut :

– Je ne sais si vous aurez un sens en tant que dieu, Amiral… mais en tant qu'ami, certainement.

– Les dieux ont-ils des amis, ou seulement le vertige ?

– Le vertige… pourquoi ? Vous êtes au-dessus de nous comme nous sommes au-dessus d'autres êtres.

– Nous sommes au-dessus de vos rêves… et quand vous mourez, nous ne perdons pas que vos vies, mais vos mondes intérieurs. Même si la plupart sont mornes et vides, poussiéreux et misérables, beaucoup sont des splendeurs… où nous nous promenons, émerveillés. Nous nous glissons en vous, sans poids et sans forme, pour ne rien déranger, et nos yeux s'écarquillent…

Il ferma les yeux, et la petite chèvre frotta doucement son museau contre sa joue. Le lettré vit les larmes couler sous la peau très pâle du dieu, et, quand elles atteignirent son col, y devenir des auréoles de sel que la chèvre lécha. L'homme en noir murmura :

– Je vous aimais…

– Amiral… nous avons été si négligents. Nous avons creusé notre tombe, mais n'y avons pas reposés seuls… nous emmenions votre cœur brisé. Votre souffrance me touche, et je ferai tout pour vous apaiser.

Le dieu se reprit.

– J’en suis convaincu, Verte Bruine. Je n’ai rien fait, que vous donner la latitude de rebâtir votre monde, que déblayer la voie… si je ne faiblis pas, il n’y a aucune raison que vous échouiez. Vous avez appris à combler les failles qui vous minaient…

Il s’éloigna, s’approcha des soldats qui lui cachaient Langue de Feu roulée en boule, et ils s’écartèrent. Il se pencha sur sa fille, caressa ses cheveux bouclés, embrassa le nœud rose qui les décorait.

– Tout va bien, ma chérie…

– Menteur ! Tu vas mourir, et me laisser toute seule !

– Oui, Langue de Feu. Tu ne perdras plus ton temps à tenter de me plaire…

– Tu souriais… et ton sourire…

– Mon sourire était rare, et ne valait pas l’effort que tu consentais pour l’obtenir. Sur une île minuscule flottant dans l’océan des larmes, mon sourire avait un sens… mais, bientôt, le monde fleurira, et les sourires seront légion. Beaucoup seront plus beaux et plus simples à faire éclore que le mien.

Elle se leva vivement, lui ôta la chèvre des bras, arracha la petite tête cornue d’une torsion, puis referma chacune de ses mains sur deux pattes, tira, et déchira la peau, les chairs, les os. Elle jeta au sol les deux morceaux, et les Tuan bruissèrent de dégoût.

Elle fixa son père, glaciale :

– Va-t'en.

Taste-Cuisses soupira, car ce spectacle était décidément très mal monté… ou, plutôt, il n'en était pas le public idéal. Voir souffrir l'Amiral l'aurait ravi, jadis… mais plus maintenant. Il aurait voulu savoir que dire, connaître le moyen de chasser l'écœurement de son visage pâle, lui rendre le sourire… Il sentit dans ses habits le vent de l'orage qui rafraîchirait le jour, le poussant vers l'avant, le goût du miel qui nappait les beignets et adoucissait sa bouche séchée par l'angoisse, et devina les lilas formant une haie entre lui et la fuite. Il pensa sa gratitude aux Seferneith, ému jusqu'aux larmes, puis s'approcha de l'homme en noir, qu'il trouvait trop las, trop triste, et, surtout, trop seul :

– Monsieur… je compatis.

L'Amiral releva les yeux ; les soldats en profitèrent pour escamoter le cadavre sanglant, et jeter de la neige sur les traces vermillon.

– Vous compatissez… merci, Taste-Cuisses. Je me demandais parfois si j'avais fait le bon choix, s'il n'y avait en vous que ce qu'y voyait ma fille, si vous vous limiteriez au pire.

– Ah ! Vous aussi ? Je ne suis pas le seul, alors… mais c'est une chose d'espérer s'améliorer, et c'en est une autre de penser qu'il reste une vie pour nous si nous changeons.

Ils se sourirent, puis l'homme en noir s'enquit :

– Votre fardeau ne vous pèse pas trop ?

– À peu près autant qu’un cœur empli de joie.

– C’est bien.

Il se tourna vers les soldats :

– Oui, vous pouvez la manger.

– Oh non, maître.

– Nous allons la recoudre…

– La nettoyer…

– Et l’enterrer.

– Pour les deux premières étapes, je puis vous aider, signala un Tuan. Mais la troisième… c’est vraiment trop absurde.

– Eh ! Merci beaucoup !

– Nous sommes plus doués pour friser nos barbes que pour toiletter les morts !

– Vous aimez le fromage ?

Sur les yeux de l’Amiral, un peu de brume s’attardait, mais il la chassa d’un sourire.

*

Tous réunis, ils firent face au sommet. Les plumes bruissèrent, et l’oiseau se reforma. Timidement, les Tuan s’en approchèrent. Dans ses immenses yeux sombres, les regards des morts ne les fixaient plus, mais ils craignaient d’être engloutis. Manis se tourna vers Verte Bruine :

– Il me semble que je ne suis attiré que par le

souvenir, et non plus par un effet magique…

– C'est exact. Si vous tenez à plonger dans la nuit, elle vous engloutira. Mais si vous restez parmi les plumes blanches, vous vivrez.

– Bien. Mais, tout de même… si l'oiseau désirait nos vies et celles des Hommes Stèles, ne sera-t-il pas incomplet ?

– Cet oiseau n'est pas celui qu'il a été. Il n'a pas les mêmes besoins. Cela dit, il n'est pas encore complet, et j'ignore ce qui lui manque. Mais nous trouverons certainement…

Le lettré observa les yeux sombres de l'oiseau, et songea que des Tuan étaient un choix très approprié. Nul mieux qu'eux ne discernait la Lune Noire, nul ne la trouverait plus facilement dans le gouffre étoilé du ciel. Aux côtés de ses pairs tués dans la falaise, Pendaran reconnut avec un dépit souriant les Tuan venus chasser sur Terre, déviés par le Mort Blanc. Si tant de dépouilles étaient indispensables à l'oiseau… il se réjouit que ce fussent les leurs et non la sienne. Mais tout de même ! Quelle frustration ! N'eussent-ils pas convenu également une fois empaillés ? Fallait-il le priver de si doux plaisirs ?

Verte Bruine s'assit en tailleur sur deux des genoux de Pendaran, et l'aventurier se pencha sur lui. Manis se tint derrière eux, et disposa ses membres en couronne. Le lettré semblait un nénuphar flottant sur un encrier. Il fixa les yeux de l'oiseau, et les Lunaires Noirs brisés fluèrent lentement, leurs peaux en lambeaux s'ajustèrent et se fondirent les unes dans les

autres, les bords aigus de leurs membres cassés s'adoucirent, et les yeux gigantesques devinrent deux agates noires et luisantes d'intelligence, qui tournèrent vers le ciel un regard pénétrant.

Puis l'oiseau se pencha sur eux. Lotus Mauve éclata de rire, car la vie courait vers lui, empressée et câline. Elle le caressait comme l'eau, nouait ses vrilles autour de lui, l'implorait de la laisser pénétrer en lui. Il s'ouvrit à elle, l'accueillit, la chérit, puis l'offrit à l'oiseau, qui grandit. Le guérisseur oscilla doucement, les bras écartés, silencieux, radieux, traversé d'un flux de vie bondissante, et l'oiseau devint plus vaste encore, jusqu'à leur cacher le ciel. Pendaran murmura :

– Il est si grand… il prendrait la Lune Noire tout contre lui, comme si elle était son petit… et ils flotteraient dans l'espace infini tout piqueté d'étoiles.

– Mais le poids d'un oiseau n'écrase pas son œuf, souffla l'exorciste, quand ses plumes ne cachent pas un cœur de roc.

Il fronça les sourcils, et Verte Bruine sourit.

– Bleu Nuit, même si votre modestie doit en souffrir, je crains que vous soyez le plus qualifié pour que les vies si diverses qui se mêlent dans cet oiseau se fondent en un même élan. Après tout… c'est un troupeau de morts.

– Oui, mais je n'y parviendrai pas seul. Je sens sur cette montagne une âme sœur, un être que les hauteurs ont enivré, mais dont la course s'est

interrompue… son corps s’est écrasé, mais ses rêves s’élèvent toujours… Cette montagne est hantée, maître… et quel spectre s’attarde sans raison ?

– Ceux des amnésiques, sourit Lotus Mauve.

Pendaran s’éloigna, et revint avec Cœur de Brume. Le Tuan courait de-ci, de-là, et le berger le suivait, s’appuyant sur son bâton. Petite Pomme éclata de rire :

– Qu’est-ce qu’il est drôle, Pendaran ! Qu’est-ce qu’il fait ?

– Le chien de berger, ma chérie.

– C’est quoi, un chien ?

– Une idée des humains, que j’ai laissée dans les marges quand j’ai embelli le jardin.

Cœur de Brume les rejoignit, et Pendaran remarqua :

– Heureux homme ! Il a maintenant des chiens de toutes les couleurs !

Verte Bruine examina le berger, et le salua, mais celui-ci se contenta d’ébouriffer les cheveux verts du lettré. Lotus Mauve sourit :

– À quoi bon être polyglotte, quand nul ne cherche de sens à nos paroles ?

– Bah ! Bleu Nuit… pensez-vous pouvoir communiquer avec lui ?

L’exorciste s’approcha du berger, et l’étudia. Verte Bruine scruta la neige, et finit par discerner Blanche

Hermine. Il soupira de soulagement, car il détestait cette impression de s'être trompé, d'avoir rêvé. Il la perdit pourtant de vue quand elle courut dans sa direction, et sursauta quand elle se dressa si près de lui que leurs nez se touchaient. Elle le renifla, puis sourit, ses yeux étroits lancèrent un reflet de verdure, elle inclina la tête, et attendit. Il examina, perplexe, la blancheur éblouissante de ses sentiments, aussi vides qu'une page blanche, puis son long cou gracieux, si pâle qu'il semblait irréel. Il n'y manquait… il n'y manquait que la caresse d'un baiser. Il se pencha, l'effleura, et se recula avec un haut-le-cœur. Elle vacilla, mais se reprit, et attendit à nouveau, patiente. Il regarda l'Amiral :

– Je vous en prie…

– Elle vous en prie. Elle n'est qu'une longue attente poudrée de neige. Elle n'a pour toute vie que le vert de ses yeux, l'échine d'une hermine que le roc a brisée, et un peu de son sang. Laissez-la donc rejoindre les prairies de vos yeux.

Le lettré se pencha à nouveau, posa ses lèvres sur la peau dénudée, et laissa la vie de Blanche Hermine couler en lui. Il pleura, comme s'il avait été forcé de cueillir une fleur, mais que le contact de ses doigts l'avait flétrie. Un Tuan murmura :

– Il fait cela très proprement, lui aussi… il pourrait être des nôtres.

– Certainement, approuva Manis, mais il lui manque encore une petite qualité : il supporte mal les compliments quand il mange.

Les Tuan se turent, respectueux. Devant les pieds de Verte Bruine, il n'y avait plus qu'une hermine morte. Il la ramassa tendrement, la caressa, et elle disparut entre ses mains. Il les étudia, et rangea ses gants devenus inutiles. Il n'avait plus froid. Il ne frissonnait plus. Il pouvait bien geler au cœur de la Lune Noire, il resterait plein de sève. Il caressa sa peau, et la sentit comme couverte d'une fourrure blanche et douce. Il sourit aux Seferneith, et partagea ce bienfait avec eux, même si cela en diminuait l'efficacité. Langue de Feu secoua la tête, effarée par tant de bêtise, mais l'Amiral sourit à la petite chèvre blanche qu'il tenait serrée contre lui, et qui lançait des regards féroces à sa fille.

– Du calme, ma chérie, du calme… garde tes cornes pour un meilleur usage… elles sonneront bien mieux sur des armures tuan.

La chèvre chevrota, mécontente, mais se tint tranquille, et l'homme en noir lui gratta la tête.

Bleu Nuit rassembla les petits triangles vivement colorés qu'avaient récoltés les Tuan, puis les cousit sur une longue ficelle, et regarda ce qui avait été la vie du berger et des siens, quand leur village existait encore. Il vit l'hiver enneigé, le retour du printemps, les semailles, les danses, les amours, le bétail, tous ces liens ténus qui retenaient un cœur, et le ramenaient vers son foyer détruit.

Il ferma les yeux, commença à danser, et ses vêtements devinrent les vastes jupes qui avaient tournoyé sur les jambes des villageoises. Cœur de

Brume cria de joie, et tomba à genoux devant lui. L'exorciste leva le bras, mit en mouvement la ficelle ornée de triangles, qui l'entoura d'un mur mouvant. Le berger tendit les mains vers ces images de son passé, et pleura. Peu à peu, elles devinrent floues, leurs couleurs se fondirent en un blanc scintillant, et il oublia la robe de sa femme pour ne discerner plus qu'un velours noir où brillaient des étoiles, des étoiles lointaines, mais pas inatteignables. Son cœur de glace fondit, et il ne resta plus qu'un trou dans sa poitrine, où luisait fixement un astre minuscule. Il s'éleva comme une plume, laissant ses jambes derrière lui, jusqu'à s'asseoir entre les yeux de l'oiseau.

Bleu Nuit rouvrit les paupières, et laissa au vent les triangles effilochés et la ficelle prête à se rompre. Il rejoignit ses compagnons, et tous s'avancèrent vers l'oiseau, traversèrent le rideau de ses plumes, et se retrouvèrent dans un néant blanc, doux et tiède, où ils flottèrent. Petite Pomme éclata de rire, et se mit à pirouetter. Les Tuan réarrangèrent leurs huit membres avec grâce, profitant de ce qu'ils n'eussent plus à les porter, ni même à permettre un vol rapide. En quelques essais qu'il s'efforça d'oublier au plus vite, Pendaran trouva comment porter son manteau sans qu'il eût l'air d'une jupe retroussée. L'Amiral jouait au billard avec ses chèvres ; et, au bout de quelques instants, tous s'habituèrent à sentir sur leurs visages les petites pattes des grenouilles qui prenaient leur élan pour bondir au loin.

L'oiseau s'éleva, et les Tuan glissèrent leurs têtes entre les plumes pour admirer la Terre qui s'éloignait,

puis la Lune Noire qui se rapprochait. Les Hommes Stèles se sourirent, et la douceur de leurs sentiments imprégna l'air, ravissant les corps et les cœurs, redécouvrant, caressant, comme pour ne jamais oublier. Lys d'Eau, Bâton d'Encre, Mirabelle se détendirent, respirèrent les senteurs profondes et laissèrent le plaisir les envahir. Lotus Mauve flottait parmi ses longs cheveux, serein. Verte Bruine s'isola de l'effet, et resta muet, tendu, enlaçant Rouge Cerise, qui chuchota :

– Tu es si concentré…

Il se mordit les lèvres, hésitant :

– La Mère est noire, ma douce, et avide. Elle broie, dévore, se rit des assauts dans sa cuirasse de nuit. Le gâchis lui est indifférent, la pitié, étrangère, et la souffrance ne fait qu'exciter son appétit. Ses pattes sont des forêts où chaque poil empale le corps le plus robuste. Et moi, Cerise, moi… j'ai pour toute arme une minuscule idée, fragile, mais acérée. Elle se briserait contre les défenses, serait balayée par la moindre imprécision. Oui, je suis concentré, car toute ma puissance dépend de ma rigueur.

Il se tut, observa ses mains. L'anxiété se lisait sur ses traits. Elle demanda :

– Comment être précis quand les certitudes manquent ?

Il se voûta :

– C'est impossible. Et au surplus… comment être rassuré, quand une discordance au sein d'une armée

peut ruiner un effort ? Comment oser agir comme je l'entends ?

Elle posa sa main sur la joue de son époux, tendrement :

– À quoi bon être unique si l'on étouffe ce qu'on a seul pensé ?

Il l'étreignit, et ne dit plus rien. Il laissa le parfum de ses pairs le caresser et l'emporter, et y ajouta le sien. Petite Pomme murmura :

– Oh, que c'est doux…

Bleu Nuit regarda ses compagnons qui flottaient, extatiques. Dans les cheveux ternis de Clair-Obscur, il discerna un chatoiement fugitif, l'éclat de l'aile d'un papillon bleu, et sourit, tant la teinte était belle. Il ferma les yeux, se laissa aller à son tour, et gémit doucement. Machinalement, il tenta de tuer le désir qui montait en lui, mais se retint. Il n'avait touché personne, et personne ne le touchait. Et comment l'auraient-ils pu ? Ils étaient tous habillés, prêts à débarquer sur la Lune Noire. Il ne faisait qu'accepter l'ultime présent de Clair-Obscur, il ne faisait que prendre ce qui restait à offrir. Il eût été très malpoli de refuser, et il ne s'étonna pas de sentir Pendaran se joindre à eux, et s'approcher de Lotus Mauve. Il jouit, et souffla, les larmes aux yeux :

– Lavandin…

*

Il y eut un bruissement, les plumes se soulevèrent

légèrement, puis retombèrent, silencieuses. Lentement, ils furent attirés par le sol de pierre noire et lisse, et s'y posèrent sans bruit. Les Tuan cliquetèrent doucement, ravis de poser le pied sur leur patrie, aussi sombre que leurs armures. Pendaran observa les lieux, et annonça à ses compagnons :

– Amiral, vous vouliez vous poser loin de tout accès. Voilà qui est fait. Et maintenant ?

L'homme en noir tendit la main vers Verte Bruine, qui lui donna à regret les stèles du petit et de l'apprenti. L'Amiral sourit, car elles étaient belles, aussi sombres que les Lunaires Noirs, aussi lisses que leurs peaux, mais décorées des fleurs du jardin pour l'apprenti, et des branches d'un pin argenté pour le petit. Il les posa sur le sol noir, et elles grandirent jusqu'à être plus hautes que les Tuan eux-mêmes. Il écarta les bras, et posa ses mains contre leurs flancs inertes. Peu à peu, elles se multiplièrent jusqu'à former un cercle assez vaste pour les entourer tous. De chacune d'entre elles, de fines lignes partirent, et dessinèrent une rosace asymétrique. Il y eut un silence, puis l'Amiral cria, le cri infime d'un oisillon, un cri pourtant chargé d'un immense espoir. En réponse, le tracé de la rosace devint d'argent, et le plus petit de ses secteurs pâlit, pour n'être plus qu'une brume rosée, puis vermeille.

Autour d'eux, les plumes frémirent, et l'oiseau s'envola. Cœur de Brume riait. Il avait gravi la montagne pour regagner sa petite vie confortable, mais trouvé l'espace immense et la liberté. L'étoile

dans sa poitrine scintillait d’une lueur de plus en plus forte, et il fila vers l’infini, les yeux ouverts sur le vide piqueté de lumière.

Bâton d’Encre soupira :

– Folle jeunesse ! Et coursier insouciant… qui donc portera les trésors que je glanerai sur la Lune Noire ?

– Vos trésors, vieil imbécile ! Il en est bien question ! cracha Langue de Feu. Qui nous ramènera sur Terre ? Je saute plus loin que quiconque, mais je me vois mal rejoindre cette boule bleue d’un bond.

Manis s’inclina gracieusement :

– Si je survis, je vous fais le serment de vous déposer sur Terre, dussé-je vous porter l’un après l’autre.

Le guetteur sourit :

– Manis, je t’aiderai volontiers, mais je ne doute pas que Keraian Tuan trouvera un moyen plus simple de vous rendre à votre patrie. Pour l’instant, puis-je vous inviter à découvrir la nôtre ?

Avec un respect douloureux, il s’inclina devant la brume vermeille, et, le premier, entra dans la Lune Noire, quittant sa surface pour pénétrer dans les tunnels. Il sentit sur ses lèvres le goût douceâtre du sang du Mort Blanc, et y répondit par des louanges silencieuses. Quand ils furent réunis, il chuchota :

– Lotus Mauve… quand nous mourons… pouvons-nous choisir à qui va notre vie ?

– Je peux la modeler de façon à ce qu’un seul être

puisse la recevoir, oui.

– J’aimerais également y inclure mes plus beaux souvenirs… le bonheur de contempler le jardin, d’avoir vu le monde tel qu’il deviendra, et d’y marcher, enivré de senteurs.

– Cela sera, mon ami. Cela sera… mais celui que vous chérissez préférera sans doute l’entendre de votre bouche, le voir dans vos yeux, le sentir dans votre cœur.

– Je le sais. Mais je suis trop lâche pour m’éteindre sans offrir ce que je possède, en sachant que tout ce que je fus est perdu à jamais.

Le guérisseur soupira :

– Mon pauvre ami… il est trop tard pour le néant. À moins que votre Mère Araignée ne dévore Verte Bruine, nous sommes tous inoubliables depuis longtemps !

– Manis… Manis lui avait parlé, et Pendaran vous est cher… mais moi… pourquoi ?

– Demandez à votre apprenti, quand nous le reverrons. Et à tous ceux de vos amis qui baissent la voix quand ils passent devant votre porte, pour ne pas vous déranger.

Suling regarda les Tuan, et ceux-ci se souvinrent soudain que leurs manteaux avaient été légèrement dérangés par le vol de l’oiseau. Il sourit :

– J’oublie parfois qu’aimer est si peu naturel pour eux que cela semble miraculeux.

– Eh bien… débarrassons-nous d'Induk Marah ! Si nous réussissons cela, nos modestes talents quotidiens sembleront peut-être moins grandioses, en comparaison.

– Oui, mais nous serons des héros…

– Et alors ? Les gens heureux n'ont pas de temps à perdre en vaines cérémonies. Demandez donc à Clair-Obscur…

XIV – Frémir entre deux chairs

En profitant de la pénombre qui régnait dans les tunnels, Kusumah s'éclipsa. Maudit Pendaran ! Songer qu'il n'avait jamais pu échapper à sa surveillance ! Pas une fois, il ne s'était rendu sur la Lune Noire sans sentir sur lui les yeux de ses espions. Mais à présent, les conspirateurs étaient trop occupés à préparer leur forfait, et les humains les désorganisaient. Enfin, il pourrait rejoindre la Tanière. Enfin, la Mère saurait quelle hérésie se tramait, et elle punirait les félons. Ah ! Avec quel plaisir il la verrait dévorer Pendaran et ses alliés immondes ! Il avait parfois songé à tuer lui-même les Seferneith, mais n'en avait pas trouvé le courage. Leurs vices l'auraient souillé… mais la Mère, elle, saurait les dévorer sans qu'ils troublassent sa noirceur, car elle ne pouvait être altérée. Elle était immuable et magnifique, elle était la beauté des nuits, elle était sa maîtresse adorée.

Il sortit des tunnels, et inspira profondément l'air si doux de la Lune Noire. Il s'envola, se posa sur les énormes câbles qui menaient à la Mère, et y courut, ivre de joie, ignorant ses membres meurtris. Enfin ! Enfin, il retrouverait sa sérénité si longtemps troublée de rires et de couleurs ! Enfin, il saurait que demain serait l'exact jumeau d'aujourd'hui. Enfin, il cesserait de craindre le changement.

De tout son cœur, il loua la Mère, et pénétra les

ténèbres qui marquaient l’entrée de la Tanière.

*

Les humains et les Seferneith s’immobilisèrent, surpris par la taille du tunnel dans lequel ils se trouvaient. C’était un cylindre parfait, et ils se sentaient instables, attirés par la courbe, incapables de savoir où poser le pied. Verte Bruine regarda son ombre tuan, et sourit.

– Vos ombres… fiez-vous à vos ombres.

Elles corrigeaient la posture de leurs jambes pour l’adapter à la courbure du marbre noir, et atteindre à autant d’élégance que possible, compte tenu des corps absurdes auxquels elles étaient rattachées. Ils retrouvèrent leur équilibre, et leurs ombres s’affairèrent à ajuster les plis de leurs manteaux. Leurs abdomens palpitaient de plaisir, car l’air était enfin redevenu pur, et ne leur amenait plus de senteurs étranges, à l’exception, hélas, de celles de leurs hôtes.

Clair-Obscur fixa son ombre, se concentra, l’endossa, et ses vêtements immaculés devinrent le manteau noir et blanc des Tuan, alors que sa peau fonçait, sans pourtant perdre un ton d’un brun très doux. Les Hommes Stèles l’imitèrent. Pendaran souffla :

– Eh bien ! Voilà qui suffirait à me faire hésiter… les Tuan n’ont guère l’habitude de tuer leurs pairs.

– Sauf quand leur Mère s’empare d’eux, si j’ai bien compris ?

– Hélas. Mais s'il y avait la moindre chance d'exploiter notre courtoisie, vous l'avez fait.

Verte Bruine et Lotus Mauve se regardèrent, hésitants, puis le guérisseur haussa les épaules.

– Si nous les endossons à notre tour, notre malaise disparaîtra. Les lieux nous seront presque supportables.

– Mais pourrons-nous nous en défaire quand elles seront devenues inutiles ? s'enquit Bleu Nuit.

– Je le pense… mais qui se connaît assez bien pour qu'aucune ombre ne s'attarde en lui, cachée dans un recoin ?

Petite Pomme avait choisi, et courait en tout sens dans le tunnel. Ils se résignèrent à suivre son exemple, et se mirent en route. Les Hommes Stèles s'étaient répartis sur toute la circonférence du tunnel, comme les Tuan, sauf ceux qui volaient en son centre, se laissant planer sur leurs longues ailes bleues. Ils empruntèrent un conduit plus étroit, puis un autre, et Manis soupira en effleurant les murs. Verte Bruine demanda :

– Qu'y a-t-il, Manis ?

– C'est ici que je me suis réjoui de la naissance de Demi-Lune… si j'avais pu savoir…

– Auriez-vous pleuré ou ri ?

– Les deux.

Le Tuan s'installa dans le tunnel, ses membres disposés en couronne autour de lui, et se recueillit.

Très doucement, Suling fredonna, et fit tinter les os de Demi-Lune. Le lettré sortit la rose de marbre blanc, et la déposa sur le sol. Ils tournèrent une fois encore, quittèrent les murs lisses, et débouchèrent à la surface. Ils étaient dans la Lune Noire, et, où que portât leur regard, ils voyaient des prairies d'un gris sombre, des arbres au noir feuillage, l'éclat des maisons de marbre, et le réseau des câbles. Manis soupira :

– Dire que j'ai aimé leur géométrie… mais je n'y vois plus que l'emprise d'un monstre sur son territoire. Elle se terre au cœur du monde, mais ses confins eux-mêmes lui sont liés…

Bleu Nuit parcourut le paysage des yeux, hésita un instant, là où se serait trouvé l'horizon terrestre, puis plongea dans ce qui aurait dû être le ciel, mais n'était que d'autres terres, d'autres reflets de maisons, d'autres chemins, et d'autres câbles. Il suivit ceux-ci, les vit plonger vers le centre de la Lune, et disparaître dans la nuit, la nuit hostile. Il se détourna vivement, et resta tremblant, blême. Manis l'effleura avec douceur :

– Pardonnez cette question indélicate… mais vous la sentez, n'est-ce pas ?

– Je la devinais déjà dans l'immensité des nuits. Je la reconnaissais derrière les malédictions les plus sombres, où elle se faisait l'exécutrice de la haine d'autrui. Mais savoir qu'il n'y a plus rien entre elle et moi…

Le guetteur sourit :

– Cela pourrait vous paraître infime et négligeable, mais il y a cependant Keraian Tuan. Il ne laissera pas mourir l'espoir que nous représentons.

– Keraian Tuan…

L'exorciste serra les poings, et, lentement, se retourna. Il effleura son collier, détendit ses traits et son corps, ignora la Tanière obscure et l'horreur qu'elle voilait, et chercha dans la grisaille et le silence une présence amicale. Sous ses doigts, les plumes frémirent en un murmure de gratitude, les perles tiédirent et se mirent à luire d'une douce lumière blanche. Il baissa les yeux vers elles, et ses yeux se brouillèrent de larmes, car elles posaient sur lui des regards tendres et aimants, encourageants et compréhensifs. En leur présence, son ignorance et sa peur s'estompaient, cessaient d'être une prison, et le laissaient libre d'agir du mieux qu'il le pourrait. Chaque bribe de réussite, chaque effort seraient appréciés, même s'il n'arrivait à rien. Il comprit aussi qu'il était libre de reculer, de laisser les Tuan à leur misère. Il sourit à Suling :

– Comment refuser d'aider celui qui offre tout ce qu'il possède ? Je… je ne l'ai jamais vu, mais je détesterais savoir que je tue son espoir.

– Vous ne l'avez jamais vu ? Vous portez pourtant sa bénédiction.

– Sa…

Bleu Nuit réalisa que sa robe s'était tissée de fils d'argent. Ils auréolaient les lapins de poils

chatoyants, dessinaient les nervures des feuilles, les nœuds dans le bois, scintillaient dans le bleu profond comme les premières étoiles, et le croissant infime d'une lune d'argent. Le guetteur remarqua :

– Votre collier l'a révélée… mais elle était déjà en vous.

L'exorciste hésita, puis sortit le foulard de soie blanche que lui avaient offert les disciples de Monsieur Blanc, et le noua autour de son cou. Sur l'étoffe immaculée, les ombres devinrent plus noires, mais les reflets se mirent à courir comme des ruisseaux d'argent. Les longues franges se mêlèrent aux graines de son collier, et il se sentit mieux. Il vaincrait, il reviendrait, et, un jour, il passerait cette écharpe au cou de Lavandin, il l'attirerait à lui, et leurs lèvres… leurs lèvres se… frôleraient. Il rougit soudain, et regarda le guetteur, honteux d'avoir mêlé son désir à la pureté de son dieu. Le Tuan posa ses mains fraîches sur ses joues en feu :

– Bleu Nuit… l'amour est la nature même du Mort Blanc. C'est par amour qu'il se donne, c'est par amour qu'il nous protège. Comment pourriez-vous le souiller en songeant à ravir autrui du mieux que vous le pourrez ?

L'exorciste avança d'un pas, et appuya sa tête contre la poitrine du Lunaire Noir.

– Vous êtes bon, Suling.

– Je m'y efforce. Mais, grâce à vous, cela sera bientôt infiniment plus aisé. Soyez-en remercié.

*

Ils rejoignirent la propriété de Manis, s’arrêtèrent à la base d’un câble, et leur hôte entreprit de leur enseigner comment y marcher sans s’y engluer.

– Croyez bien que je suis infiniment désolé de n’avoir pu reproduire ce matériau, cher Clair-Obscur, mais cela eût demandé d’être…

– Je vous en prie, Manis ! Vous en avez déjà tellement fait ! Et puis, je trouve toujours agréable d’avoir à apprendre un petit quelque chose avant de me mettre au travail. Une forme de détente, si vous voulez…

Les Hommes Stèles maîtrisèrent rapidement le déplacement sur les câbles. Bâton d’Encre riait de joie, les pieds posés sur le câble, le corps à l’horizontale, et le nez contre le gazon. Lys d’Eau et Mirabelle tâtèrent le terrain, le trouvèrent à leur convenance, se tendirent la main, nouèrent leurs petits doigts, et esquissèrent les pas d’une danse printanière. Lotus Mauve, splendide dans son manteau moulant, tapota aimablement le câble, puis s’y déplaça avec grâce, sans précautions particulières. Il sourit :

– Un matériau organique possède toujours un petit fond de bonne volonté… même s’il est tissé par un dieu haineux.

Langue de Feu et Rouge Cerise s’affrontaient amicalement sur le câble. Sans rompre sa garde, la jeune femme héla son époux :

– Eh bien, mon chéri ?

Verte Bruine considéra ses ballerines, puis le câble autour duquel Petite Pomme courait avec des éclats de rire.

– Mais viens, papa ! C’est très amusant !

– Sans doute, oui. À peu près autant que de lire des nécrologies.

– Oh, la lopette ! Tu n’auras qu’à changer de semelles !

– Certainement, oui. Mais changer de mémoire, comment le pourrais-je ?

– Un bon coup sur le ciboulot, et je te garantis que tu n’auras plus de problèmes !

Le lettré soupira, et les rejoignit, mais ses lèvres bougeaient, égrenant des noms et des dates. L’exorciste considéra les câbles avec répugnance, car le moindre de leurs filaments eût suffi à alimenter le rituel le plus sinistre, mais il ne fit aucun commentaire, et s’y aventura. Il se figea en sentant monter en lui des cris de désir, de frustration, de désespoir et de contrariété. Ils provenaient d’étranges gemmes noires, qui semblaient avoir poussé sur les câbles. Pendaran expliqua :

– C’est du sang, Bleu Nuit, celui que nous versons quand la Mère nous… nous enténèbre.

– Vous… entendez-vous les cris ?

– Même quand nous hurlons, nous nions nous être entendus. Alors, quelques échos pris dans un cristal

sanglant… qui leur prêterait attention ? Et puis, nous n'allons jamais sur les câbles que pour répondre à l'appel de la Mère, et, à ce moment-là, nous ne pensons plus.

L'exorciste se mordit les lèvres, et retint ses larmes, car les Tuan vivaient dans un cimetière où résonnaient encore leurs cris d'agonie. Le lettré lui posa la main sur la joue, et il sentit son odeur de miel, d'encens et de cannelle, profonde, intime. Il la trouva curieuse, puis il réalisa que le Seferneith la limitait à son seul visage, à ses seuls sens.

– Merci, Verte Bruine.

– Oh, Bleu Nuit ! Tant de morts abandonnés… tant de visages oubliés, de fins trop tristes pour être acceptées, de deuils négligés, de peur de désespérer… ils vivent dans l'angoisse, et meurent solitaires !

Ils s'étreignirent, se bercèrent, puis le lettré murmura :

– J'espère que nous pourrons les aider.

– Je l'espère aussi… ne serait-ce que pour vous revoir sourire.

*

Lotus Mauve admira Clair-Obscur, les larmes aux yeux. Imaginer que cette vie qu'il chérissait allait cesser bientôt… et qu'un Tuan, peut-être, ferait de ce corps ferme un sac de peau flasque… Il regarda autour de lui, et songea que la Lune Noire était peu propice à la santé mentale. Ses pensées se teintaient

de noir, et la mort devenait un drame irréparable, une mutilation incurable de chaque survivant. Il observa Pendaran, et se sentit un peu mieux ; puis il revint aux Hommes Stèles. Ils avaient fini leurs préparatifs, choisi le chemin par lequel affronter la Mère, et prenaient congé les uns des autres. Le guérisseur détourna les yeux, et pleura, car il était incapable de leur faciliter l'instant, d'apaiser leurs cœurs. Il huma derrière lui le parfum de Clair-Obscur, hésita, puis se retourna.

– Tu sembles si calme…

– Comme toujours, Lotus Mauve. Ce n'est pas la première fois que je combats pour vos vies… et j'espère que ce n'est pas la dernière. Cependant, pour la première fois, la mort ne sera pas une fin, mais l'occasion de renaître à moi-même.

Le guérisseur soupira. Il était stupide de s'attacher à une ébauche, alors que seule sa destruction lui rendrait son aimé dans toute sa splendeur. Il sourit, car il avait fini, lui aussi, par adopter une logique misérabiliste, et s'accrocher à ce qu'il possédait. Il avait peur des risques, peur du manque, peur de perdre et de ne rien retrouver… Il releva la tête :

– Je me réjouis de te revoir, Clair-Obscur.

Ils s'étreignirent, et l'Homme Stèle murmura :

– Merci, Lotus Mauve. J'aurais pu partir sans une dernière caresse… mais je préfère sentir ton odeur sur moi, et avoir dans le cœur ton sourire si tendre.

– Clair-Obscur… si tu trouves le moyen de rester

en vie, je saurai que faire de deux versions de toi, et je suis sûr que je parviendrai à te débarrasser de ta suie.

– Voilà une idée que j'essaierai de vendre aux Tuan… s'ils me laissent en vie, je leur fournirai une version de moi-même à empailler… encore plus belle !

Il y eut un silence, puis il ajouta :

– Merci de ta générosité, Lotus Mauve… mais je serais capable d'être jaloux de moi-même.

– Tu n'es pas jaloux.

– En amour, non. Mais de mes performances, si. Je n'ai pas envie de risquer une concurrence perpétuelle avec moi-même… je risquerais de m'améliorer encore… et que dirait Langue de Feu ? En l'état, je suis déjà insupportablement compétent.

Ils éclatèrent de rire, puis Clair-Obscur remarqua :

– Il est temps, Lotus Mauve. Merci pour tout ce que tu m'as offert, même si j'étais voué à disparaître.

– Nous le sommes tous, et peu m'importe que certains partent plus tôt que d'autres. Chacun des instants que nous avons partagés était précieux, et je le conserverai en moi.

– Je le sais, et tous les Hommes Stèles le savent. Nos corps mourront peut-être… mais nos plus beaux moments resteront bien vivants, nichés dans un esprit qui sait s'en délecter. Je regrette seulement que Verte Bruine ait été trop sensible pour nous fréquenter.

– Il a fait de son mieux, Clair-Obscur, mais sa mémoire est trop parfaite… elle lui montrait à chaque instant la différence entre ce que vous étiez et ce que vous aviez été.

– Tu ne peux pas guérir cette sensibilité au gâchis ? Il pourrait ne perfectionner que pour le plaisir, comme il le faisait jadis.

– Jadis… il n’était pas mort. Quand la vie reviendra, Clair-Obscur, quand elle coulera à flots, je m’occuperai des séquelles. Pour l’instant…

– Nous ferons avec.

Ils s’embrassèrent, et Clair-Obscur s’éloigna avec les Hommes Stèles. Lotus Mauve observa ses mains, et soupira. S’il s’aventurait au cœur du combat, il serait tué ; mais rester à distance, quand son aimé nécessiterait des soins… Verte Bruine remarqua :

– La violence te dépasse, elle te fige et te ralentit.

– Je serais incapable de le soigner, oui. Je sais qu’il est idiot de me trouver là où je suis impuissant, mais quand c’est près de ceux que j’aime… cela me semble préférable à être efficace loin d’eux.

Le lettré tendit la main jusqu’à effleurer les cheveux du guérisseur, puis émit une senteur caressante, un parfum d’or et d’oubli, et Lotus Mauve avança d’un pas, quittant le seuil d’un jardin dont la porte se referma derrière lui. Il percevait la route ombrée, les prairies caressées de vent, et devinait dans le lointain les murs pastel des domaines où il serait le bienvenu. Les yeux clos et ravis par le ciel

bleu très pur, il s'étira longuement :

– Le présent est un étroit chemin, et fait parfois oublier combien l'avenir est vaste.

– Eh bien, allons choisir où nous mettrons les pieds…

*

Taste-Cuisses soupira. Ses compagnons allaient se battre, et il n'avait pas trouvé de lieu sûr où les attendre en finissant les provisions. Ils allaient risquer sa peau pour une folie, et il ne connaissait aucun moyen de les raisonner. Il gémit : pourquoi sa mère l'avait-elle fait si faible ? Il les vit se scinder en plusieurs groupes, et se demanda auquel il se joindrait. Il plissa les yeux, car c'était un moment important, le moment de parier sur le bon cheval. L'Amiral était puissant, mais sa fille, sa fille… c'était une plaie. Elle était bien capable de le tuer, lui, le pauvre innocent, rien que pour ne pas partir seule. Et son père pourrait parfaitement regarder ailleurs, comme si de rien n'était, perdu dans un songe.

Lotus Mauve, d'un autre côté… Lotus Mauve pourrait le garder en vie même si un indélicat venait à lui causer quelque tort. Cependant, le guérisseur le mettait mal à l'aise. En sa présence, ses vices le démangeaient, et il se sentait d'humeur à les cureter, mais l'idée de la douleur le repoussait. Hé ! Ils ne pouvaient pas tous être masochistes comme Bleu Nuit, mépriser la souffrance, stoïques, et y consentir bien trop souvent. Il choisit pourtant l'exorciste. Après tout, il avait juré de survivre pour rejoindre

son disciple. S'il restait près de lui, disons, juste dans son dos, il partagerait sûrement cette bonne disposition.

Il fit signe aux grenouilles, mais, à son grand regret, elles suivirent l'Amiral. Il cracha par terre, dépité par ces femelles imbéciles. Comme si le vieux fou savait apprécier la beauté ! L'homme en noir se retourna, posa sur le libertin un regard tendre et amusé, et Taste-Cuisses eut l'impression soudaine que c'était lui qui ne connaissait rien à la beauté, et lui également qui n'avait rien fait pour la préserver. Même Cent Vingt Dents n'était pas mort pour la défendre, mais parce qu'il menaçait un petit plaisir solitaire.

Il détourna les yeux, sortit de sa poche un reste de viande séchée qu'il mâcha fébrilement. Qu'est-ce qu'ils pouvaient l'embêter, tous, avec leurs concepts prétendument supérieurs et soigneusement inintelligibles ! Et avec leur manière de le prendre de haut parce qu'il n'y entendait rien ! Il n'y avait rien à comprendre, oui ! Rien. Enfin… presque rien. Enfin… s'il survivait, il essaierait.

Langue de Feu se retourna :

– Eh, le chien ! Si jamais nous mourons, tu pourras enfin pisser sur nos tombes ! Ça, ce sera un acte à ta portée.

Pisser sur sa tombe ? Jamais ! Son spectre serait capable de lui bouffer la queue, et il y tenait trop. Il soupira. Il eût aimé avoir des camarades qui sussent le chérir comme il le méritait, mais, hélas, ils étaient

tous méchants. Moins que les Tuan, cependant. C'était une bonne mauvaise raison de rester avec eux.

*

Rouge Cerise sourit à Bleu Nuit.

– C'est peut-être un mauvais moment, mais en bonne compagnie.

Il ne sut que répondre, ému, mais lui sourit, reconnaissant. Elle ajouta :

– À propos, mon épée… j'avais refusé jadis de vous dire son nom… je n'ai plus de raison de le taire aujourd'hui. Elle est « Le Général de pierre ».

Il s'inclina, touché, et espéra de tout cœur qu'il n'aurait pas à s'en servir lui-même. Il voulait Rouge Cerise vivante, chaude, aimante. Il voulait pouvoir ranger son amitié avec le printemps, les oiseaux et les fleurs. Il était si doux de penser que, quelque part, une mère se souciait de lui. Il refusa l'idée que le sang pourrait venir se mêler au rouge de ses habits, que ses membres si souples raidiraient, puis reposeraient, inertes. Quant à imaginer ses lèvres pâlies… c'était impossible.

Petite Pomme cria :

– Y z'arrivent… et y z'ont pas l'air contents !

L'épée hurla de joie, et Rouge Cerise sourit :

– Nous le serons pour eux, ma chérie, ne t'inquiète pas.

L'enfant se tordit pour tenter de voir le dos de ses

vêtements, puis ses cheveux noués en grandes boucles vert sombre, et surmontés d’un chapeau aussi coloré que ses habits.

– Dites, vous deux ! Je suis la plus belle ?

– Bien sûr, répondirent-ils tous en chœur, Taste-Cuisses inclus.

Elle le fixa, étonnée :

– Pourquoi tu réponds, toi ?

– Parce que je suis spécialisé dans les costumes de scène, et que je te garantis que je n’ai pas vu mieux.

Elle sourit béatement, et Bleu Nuit remercia le libertin d’un regard, même s’il savait parfaitement que le jeune homme tentait de se faire apprécier pour n’être pas abandonné aux Tuan. Peu lui importait, car il préférait les qualités intéressées aux défauts désintéressés.

Les Tuan approchèrent, Rouge Cerise s’avança vers eux, et elle dansa dans les éclats bleutés de l’acier de sa lame. Elle parvint presque à ne couper que des membres, et les quelques têtes qui sautèrent étaient plus sombres que d’autres. De vrais petits Kusumah, pour ainsi dire.

Bleu Nuit prit le temps de l’admirer un instant, puis il poursuivit son étude des Tuan. Lentement, il défit son chignon, et noua les trois mèches qui le composaient en une unique queue-de-cheval, qui retomba sur sa longue chevelure. Sa robe s’assombrit jusqu’au noir d’encre, et seuls les filigranes d’argent y

luisaient encore faiblement. Il chassa le sang de son visage, et sa peau devint grisâtre ; il passa un peu de violet sur ses lèvres, puis son doigt glissa vers son menton, laissant une traînée d'un mauve pâlissant. Les perles de son collier se mirent à tourner sur elles-mêmes, montrèrent tour à tour une face éblouissante et une face claire, puis leur blancheur passa dans les plumes, pour ne laisser aux pierres que la nuit, une nuit dévorante.

Il incarna chacune des horreurs, chacun des dégoûts que les Tuan refoulaient, et l'armée de leurs fantasmes les engloutit, puis les repoussa. Pas assez vite à son goût, car il voyait leurs visages terrifiés, leurs yeux écarquillés, leurs bouches hurlant d'horreur. Il avait libéré le monstre, déchiré le vernis si soigneusement bâti, et il vit certains s'arracher les yeux, se crever les oreilles, ou porter leurs poignets à leur bouche, pointer leurs stylets, et s'effondrer, dissous. Leurs armures les tenaient raides, mais leurs têtes flasques pendaient sur leurs poitrines, et leurs longs doigts noirs semblaient des anguilles mortes. Il essuya ses yeux brouillés de larmes, mais ne put atténuer la pitié que lui inspiraient ses victimes. Il faillit renoncer, laisser Rouge Cerise se battre seule, et advînt que pourrait, mais il avisa ses mains blanchies crispées sur le tissu de sa robe, et songea au visage gelé de Lavandin, couché dans la neige.

Il effleura l'écharpe blanche qui ondoyait autour de son cou, implora le pardon du Mort Blanc, plongea à nouveau dans les mers obscures de l'esprit des Lunaires Noirs, brisa la mince couche de glace qui les

séparait du pire, et leur envoya fantasme après fantasme, obstinément. Sur ses joues, les pleurs s'étaient faits ruisseaux, et empesaient peu à peu sa robe.

*

Langue de Feu attendit que les Tuan se fussent rapprochés, puis elle ôta vivement son manteau, révélant ses atours. Ses adversaires pâlirent, quelques-uns s'évanouirent et tombèrent du câble. Elle éclata de rire, et secoua la tête, étalant plus encore ses longs cheveux surchargés de nœuds colorés, de papillons de verre, de fleurs de papier et de petites figurines de tissu rembourré, toutes plus mièvres et vulgaires les unes que les autres. Elle avait frotté sa peau de colorants qui en soulignaient le rose, peint de couleurs criardes tout ce qui faisait d'elle une vivante, et cessé de se laver dès qu'elle avait su que les odeurs corporelles horripilaient les Tuan.

Elle adora les combattre. Elle put caser toutes les grimaces qui la défiguraient, adopter toutes les poses les plus disgracieuses, et, compte tenu de ses jupons colorés superposés et de ses mollets enserrés par des collants rayés, c'était assez aisé. Elle leur exhiba avec ravissement ses seins ballotant sur ses pectoraux, les tatouages ridicules dont elle avait orné ses bras, les énormes chaussures qui élargissaient ses pieds, et leurs lacets tout décorés de coccinelles fuchsia. Elle leur montra le trésor peint en rouge entre ses jambes écartées, et leur fit des propositions explicites. Et

surtout, surtout, elle put proférer tout ce qu'une petite fille sage désireuse de plaire à son papa ne devrait jamais dire. Ah ! Que c'était bon ! Le seul défaut peut-être, c'était d'être aussi obscène sans jamais passer à l'acte, mais peu importait au fond, car il était très amusant de voir les Tuan vaciller à la seule mention de leur implication dans un acte de reproduction.

Par instants, l'un de ses soldats la rejoignait, et étourdissait les Tuan de sourires démesurés, d'aperçus fugitifs de son entrejambe dénudée, et de ses innombrables orteils crasseux étalés largement. Puis ils mimaient un instant un Tuan s'accouplant avec sa douce mère, et éclataient de rire en les regardant reculer, choqués. Ils leur criaient, hilares :

– Ne fuyez pas, les gars !

– Maintenant qu'on vous a montré comment faire !

– Faites-nous des bébés !

– Ils auront vos huit pattes et notre sens de l'esthétique !

Suling se battit aux côtés de Langue de Feu, tout en priant à voix basse.

– Qu'est-ce que tu fais, toi ? Tu pries pour que tes copains te pardonnent leur mort ?

– Non. Je prie pour que Keraian Tuan me pardonne nos méthodes. Il avait énoncé un but louable, mais je ne suis pas certain que toutes les ignominies nous étaient permises pour l'atteindre.

Après tout, notre dieu est un Tuan également, et il est aussi raffiné que nous.

– Ah, bah ! Si jamais tu le vois venir, avertis-nous ! Je dirai à mes soldats de ne pas lui monter leur cul, il est tout de même un peu plus répugnant que leurs queues enrubannées.

Le guetteur gémit doucement, puis il se répéta que son dieu était un dieu de bonté, et qu'il y avait toujours moyen de s'arranger avec lui. Et sinon… il demanderait l'asile dans le jardin de Verte Bruine. Mais il le ferait à regret, car il eût préféré y emmener Keraian Tuan, et lui montrer les fleurs qu'il avait appris à chérir.

*

Manis faillit s'enfuir, tant les yeux de ses pairs possédés par la Mère lui firent mal. Ils venaient l'affronter, et ne s'appartenaient plus ; leurs yeux n'étaient que le reflet de Sa haine, Elle le maudissait par leurs bouches. Il vacilla, mais se défendit pourtant. Il avait tellement souffert de voir Rengganis morte… et celle-ci était avec lui, juste derrière son épaule… il ne fallait pas qu'elle le vît blessé, agonisant… pire encore.

À chaque coup qu'il porta, sa nausée augmenta. Quand le sang coula, il se força à garder les yeux ouverts. Sans s'en apercevoir, il gémissait en combattant. Il était témoin de tant d'inconvenances, et c'était lui qui avait dévoilé les points faibles de son peuple. Et toutes ces chairs massacrées, tous ces corps qui avaient été soigneusement cultivés, raffinés jour

après jour… étripés, décapités, démantelés sans aucune chance de les sauver par une naturalisation, aussi méticuleuse fût-elle ! Personne… personne n'oserait regarder leurs cadavres, car ils seraient devenus plus laids que des humains vivants. Il crut en vomir d'horreur.

Heureusement, il entendait encore le cliquètement des talons de ses pairs, malgré leurs cris de souffrance, et il y puisa du réconfort. Mais, quand les câbles se couvrirent de cristaux de sang, il tomba à genoux. C'était insoutenable de barbarie. Il était responsable de pire qu'une Nuit de la Reproduction, il avait semé la mort parmi les siens quand Elle les graciait.

Pendaran le tira à l'abri, et lui prit le visage entre ses mains :

– Manis, comme le disent les humains, quand le vin est tiré, il faut le boire. Que comptes-tu dire à Rengganis, si nous échouons ? Désolé, ma chérie, j'ai trouvé la guerre inconvenante, alors j'ai tout annulé ? Pour te sauver, il eût fallu causer plus de désordre que je n'en puis tolérer, alors, reste morte ?

Manis le fixa, choqué, puis il se remémora le visage paisible de Keraian Tuan. Le Mort Blanc était le gardien de la vie, et il avait souhaité la guerre, comme un remède, comme une chance de guérison. Ce n'était pas le moment de le décevoir. Il se rapprocha de son ami, et ils se battirent de plus belle, utilisant les techniques déloyales qu'ils avaient apprises des hommes de Monsieur Noir, et la suie

épaisse qu'ils avaient récoltée dans le village brûlé. Ils en souillaient leurs doigts, leurs talons et leurs coudes, puis les enfonçaient dans les yeux d'où elles gagnaient les esprits, qu'elles plongeaient dans une nuit où ils erraient sans fin.

– Que les ténèbres soient avec toi, frère, chantonnait Pendaran chaque fois qu'il portait un coup.

Manis frissonna : fallait-il donc passer par le pire pour atteindre le meilleur ? Où était la calme puissance de l'Amiral ? Il n'y avait plus qu'un effarant désordre, et il lutta pour rester aussi décent que possible.

*

Quand ils n'allaient pas se joindre à Langue de Feu pour étourdir les Tuan de leurs cris trop vivants, de leurs couleurs trop criardes, de leurs mouvements insensés et de leurs yeux roulant dans leurs orbites, les soldats protégeaient l'Amiral. Il avait sorti un carnet à dessin, et croquait d'un trait rapide des monstres mêlant la chèvre et la grenouille, les crocs démesurés et les cornes aiguës, les sabots tranchants et les pattes immenses qui leur permettaient des bonds démesurés. Il y ajoutait une touche d'encre rouge, et les créatures surgissaient du papier, puis s'élançaient vers les Tuan.

Elles les étreignaient si amoureusement qu'ils en restaient courbatus au point de ne plus pouvoir lever un membre ; elles engloutissaient leurs têtes dans leurs larges bouches souriantes, et les rendaient

enduites d'une gangue caoutchouteuse qui les aveuglait. Elles brisaient leurs armures d'un coup de leurs cornes, et ils reculaient, troublés et inquiets de voir leur chair révélée. Elles frôlaient leurs visages de leurs langues, et y faisaient pousser les cils jusqu'à cacher les yeux de touffes épaisses de poils de chèvre. Elles les emprisonnaient dans leurs manteaux qu'elles nouaient vicieusement, en compagnie des plus odorants des fromages, et les Tuan gémissaient, saisis de haut-le-cœur.

Parfois, elles croquaient une jambe fine que son propriétaire désorienté ne retirait pas assez vite, mais elles jetaient un regard d'excuse à l'Amiral. C'était seulement un petit casse-croûte, pour combattre la fatigue naissante… Il soupirait, et continuait à dessiner.

Fier Bouleau éclata de rire à la vue des œuvres de l'homme en noir, et en empoigna une qu'il lança derrière les lignes tuan. L'Amiral le félicita d'un regard, et lui créa quelques abominations mieux profilées pour planer, ajoutant un fuselage de poisson volant qui filait, ses longues pattes vertes serrées contre son corps, et sa barbichette plaquée par le vent de la course. Le jeune homme s'appliqua, constata avec plaisir qu'il visait de mieux en mieux, et tirait de plus en plus loin. Il se sentait souple et fort, se ployait et se détendait comme un bel arbre au feuillage doré. Le monstre fendait l'air avec un mélange hideux de chevrotement et de croassement, et les Tuan gémissaient. Ils ne se faisaient pas à cette alternance de bouches rondes de poisson ouvertes sur

le silence, d’immenses yeux dorés où nageaient des paillettes au cours fascinant, et de dents jaunies parsemées de brins d’herbe à moitié mâchés.

Manis hésita un instant à manger l’une des créatures, car elle lui rappelait les délicieux bâtonnets dorés qui nageaient dans les étangs du jardin, mais il parvint à se souvenir qu’il avait une révolution à terminer. Pendaran éclata de rire :

– Tu devrais chantonner comme moi, Manis. Cela aide à rester concentré !

– D’accord. Pardonnez-moi, pardonnez-moi, pardonnez-moi… oh, mes frères ! Pardonnez-moi !

– Sais-tu que, parfois, je me demande si tu n’es pas un cas désespéré ?

– Si j’avais cessé de frapper, la question se poserait. Sans cela, je me permettrai de la trouver assez superflue.

Ils se sourirent, et se remirent à l’ouvrage.

*

Verte Bruine observa un moment ses amis qui combattaient, puis il fit demi-tour, et se dirigea vers le sol. Manis cria :

– Mais ! Il nous trahit !

Il s’apprêta à plonger sur le fuyard, mais Pendaran le plaqua sur le large câble.

– Manis, Manis… je comprends que tu sois blessé par son comportement imprévu, mais ta conclusion

n’est-elle pas un peu excessive ?

– Je…

– Même Taste-Cuisses te fait signe que tu déraisonnes, vois-tu ?

Le jeune homme montrait frénétiquement l’Amiral, dont le sourire s’était élargi depuis que le lettré s’était éloigné des combats. Lotus Mauve sourit à Manis :

– Je sais que vous ne percevez pas la danse des sentiments… mais ne savez-vous pas reconnaître le langage d’un corps ? Votre cœur meurtri est-il un voile sur vos yeux ? Verte Bruine suit son propre chemin, voilà tout, car même s’il pourrait nous aider de ses senteurs, il pense avoir mieux à faire. Qu’il ait raison ou tort, que peut-il faire d’autre qu’aller là où il se croit le plus utile ?

Manis consulta Pendaran du regard, et celui-ci hocha la tête. Les deux Tuan se relevèrent, et reprirent le combat sans plus se soucier du lettré.

Verte Bruine avait placé les quatre yeux dans ses poches, et laissait courir ses doigts sur leur surface lisse. Des Tuan l’aperçurent, mais se détournèrent de lui, et il se sentit aussi insignifiant que s’il avait été une écharde sous un escalier, ou une miette tombée d’une table. Un Lunaire Noir tournoya un long moment au-dessus de lui, et il ressentit son dégoût horrifié, mais également son inertie. Rien ne servait d’agir quand la Mère en personne régnait sur la Lune Noire. Elle saurait bien Elle-même punir comme il Lui conviendrait. Le lettré remercia l’Amiral, mais surtout

le petit et l'apprenti. Il murmura :

Ceux qui ont vu

Et se sont tus

Permettent d'être vu

Et ignoré.

Moi qui ne les oublierai pas

Je loue leur mémoire en silence

Moi qui vivrai grâce à leur mort

J'admire leur tranquille courage.

Il étendit ses sens, guettant un indice. Il ignorait encore ce qu'il espérait, mais devait trouver au plus vite. Peut-être que Clair-Obscur tuerait la Mère… mais, bien plus probablement, il mourrait, après leur avoir offert un sursis. Clair-Obscur… il avait classé les biographies des Hommes Stèles sur une étagère séparée des autres, aux tons plus sombres. Il n'avait pas été capable d'ajouter leurs vies à celles de leurs homologues passés. Tout au plus avait-il pu glisser une note invitant à se référer à l'ouvrage complémentaire. Clair-Obscur… mort pour la seconde fois parce qu'un archiviste stupide avait jugé bon de tendre la main aux humains. Clair-Obscur… il voulait le revoir vivant, l'aimer, et se convaincre que tout était pardonné.

Lotus Mauve soupira de soulagement quand les Tuan se détournèrent de Verte Bruine. Il songea que lui-même n'était pas protégé par des yeux enchantés. Lui, les Tuan le verraient. Lui, les Tuan le tueraient.

Mais peu importait, il ne laisserait pas son ami s'aventurer seul dans la Lune Noire, et se mettre en danger par générosité. Il se glissa rapidement à la suite du lettré, veillant à n'être ni distancé, ni repéré, et, pour la première fois depuis longtemps, il se loua de la discrétion qu'il avait développée dans les couloirs du palais de Deux-Rivières.

*

Bleu Nuit tituba, lâcha son collier, prit entre ses mains sa tête déchirée par le mal, lancinant, pulsant. Il n'y voyait presque plus, et il vomit. Il n'en pouvait plus. Peu importaient les cristaux qui déchiraient ses genoux, peu importait que les câbles fussent des malédictions, il voulait se coucher, et dormir enfin. Petite Pomme cria, et il releva les yeux. Rouge Cerise était entourée de Tuan, son épée virevoltait et fendait les carapaces dans un sifflement, tranchait des pattes qui tombaient en cliquetant sur le sol. Elle ne tiendrait pas longtemps. Il enfonça ses doigts dans le câble, se blessa contre les gemmes, inclina la tête, mordit l'une des plumes de son collier, et implora :

Comme tu as englouti le sang

De tes fils blessés,

Comme tu as englouti leurs cris

Leurs peurs, leur désespoir,

Engloutis ma souffrance,

Et fais-lui place parmi les leurs.

Peu importent nos terres mères,

Car nos maux sont frères.

Peu importent nos couleurs,

Car nos douleurs sont sœurs.

Son mal de tête empira, puis disparut, absorbé par le câble. Il s'essuya les yeux dans sa manche, et observa ses doigts ensanglantés. Ils tremblaient. Il y avait tant de peur dans les câbles, la peur la plus abjecte des Tuan… et elle se mêlait aux siennes. Il enfonça sa main gauche plus profondément dans le câble, et il cria, car les filaments bougeaient sous les pieds des combattants, écrasant sa chair et ses os. Il saisit son collier de sa main droite, et réunit ce qu'il put tirer de pire de son passé et du câble. Hâtivement, il ordonna les expériences de manière à ce qu'elles se renforçassent les unes les autres, et que leurs impacts s'empirassent. Quand il se sentit le fantasme déborder de son esprit, jaillir hors de son être par ses yeux écarquillés et sa bouche grande ouverte, il avertit :

– Petite Pomme, Rouge Cerise ! Ne regardez pas !

Les Tuan hurlèrent, un cri strident, sans fin, et tombèrent, balayés par la haine de leurs frères morts Nuit après Nuit, leurs frères trop blessés pour rejoindre la Mère, leurs frères humiliés qui pleuraient de misère, et souhaitaient la mort dont ils étaient indignes, eux qui avaient failli, eux qui avaient échoué à rejoindre leur fin et se donner à elle. Bleu Nuit se boucha les oreilles, mais il l'entendait de tout son corps, de tout son cœur. Il sentit Petite Pomme se serrer contre lui, et referma les bras autour d'elle,

haletant. Quand il rouvrit les yeux, d'autres Tuan étaient arrivés. Rouge Cerise le protégeait, le chant de l'épée lui parut le sifflement du vent sur la montagne, et il songea que, finalement, pour qui était dans son camp, elle était une alliée. Terrible, mais efficace. Il eût donné cher pour en avoir plus d'une.

Cher comme… il toucha Taste-Cuisses qui s'écroula, privé de toute vigueur. Il le tira contre lui, à l'abri, et vit avec satisfaction deux épées de plus dresser leur rempart d'acier bleuté entre ses amours et les Tuan. Quant à son dos… sa propre lame tournoyait, effleurant les combattants et libérant leurs peurs. Balbutiants, ils se recroquevillaient, et tombaient du câble. Il sourit, reconnaissant : dire qu'il avait tant reproché à Verte Bruine d'avoir terrifié ses disciples ! Il était heureux maintenant que le Seferneith sût offrir et la félicité, et la panique… et qu'il eût inclus ce don dans cette arme merveilleuse. Un très grand coupe-papier, vraiment… et si apte à fendre les esprits, quelles que fussent leurs défenses, pour y déchaîner la tempête. Il soupira, car Clair-Obscur lui manquait, et l'éclat sombre, écailleux, que ses bijoux d'argent terni jetaient sur l'orage contenu de ses vêtements.

*

Suling s'approcha de Fier Bouleau qui continuait, infatigable, à jeter des monstres sur des Tuan effarés.

– Je vois que vous excellez à faire se rencontrer des adversaires. Que diriez-vous d'aller libérer nos troupeaux ?

– Vos troupeaux… des humains ?

– Oui. Certains rêvent de se venger de nous. Et ce d’autant plus que, dernièrement, mes pairs se sont passablement intéressés à leur vie sexuelle. Je vous laisse imaginer le plaisir de copuler en présence d’un Tuan, même s’il vous a fait ingurgiter savamment quelque aphrodisiaque.

– Mm. Je viens !

Le guetteur étendit ses ailes, déposa le jeune homme près de la première maison des humains, et s’installa hors de leur portée. Quelques instants plus tard, le troupeau se ruait hors de sa prison, et cherchait ses proies. Fier Bouleau remarqua :

– Je leur ai expliqué comment marcher sur des câbles, mais je ne garantis pas qu’ils aient tout compris…

– Les Tuan tuent rarement du gibier neutralisé. Cela en sauvera peut-être quelques-uns.

– Bah ! Peu m’importe qu’ils se fassent massacrer. Je ne me sens rien de commun avec ces êtres aux yeux hantés.

– Ils ont survécu comme ils le pouvaient, Fier Bouleau. Leurs esprits ont vécu dans leur propre passé, magnifié, et ils se sont vantés de ce qu’ils n’avaient su conserver.

– Auraient-ils supporté l’idée que leur monde chéri s’est englouti ?

– Je pense que non. Il était leur seule attache, leur

fierté, leur valeur. J’ai pitié d’eux, Fier Bouleau.

– Savez-vous que vous faites un Tuan bien étrange ?

– Les flancs de la Lune Noire sont d’un marbre noir où ne courent que d’infimes sentiers d’argent. La voie est étroite, mais elle existe. J’ai choisi d’y marcher, même si je ne voyais autour de moi que ténèbres. Peu m’importaient les choix de mes pairs, le mien me convenait.

Fier Bouleau lui tendit la main, et Suling la regarda, étonné, puis la serra, fermement. Le jeune homme proposa :

– Et si nous allions libérer les suivants ? Ils ne sont pas assez nombreux pour ensevelir leurs maîtres…

Ils s’envolèrent, et offrirent aux humains la joie d’espérer se venger.

– Mon pépé disait que tout l’art d’offrir se résumait à choisir un cadeau qui plaira à autrui, quoi qu’on puisse en penser soi-même.

– Mon dieu dit quelque chose d’assez similaire, mais, parmi les cadeaux qui répondent à ce critère, il choisit celui qui nuira le moins.

– Je suis désolé, Suling.

– Pourquoi ? C’était mon idée. Mes frères ont semé la détresse, et l’heure de la récolte est arrivée. Tant pis s’ils trouvent les fruits amers.

Fier Bouleau étreignit le bras du Tuan qui le tenait serré contre sa poitrine, et sourit en songeant que ses

parents auraient désapprouvé cette nouvelle fréquentation. Ils avaient eu parfaitement raison de considérer que tout pouvait lui arriver, hors de leur bonne influence… et il en était ravi.

*

Bâton d'Encre, Lys d'Eau et Mirabelle faisaient tournoyer trois pendentifs brodés d'or et d'émeraude que Verte Bruine leur avait offerts. Il en jaillissait des pluies d'étincelles, et le magistrat criait de joie. Son épouse lança :

– Vous êtes prêts ? Il nous a dit qu'il faudrait faire le même vœu en même temps.

– Nous sommes prêts.

Ils mêlèrent leurs voix, et attendirent, guettant le câble qu'ils venaient d'enchanter. Chant des Pierres surveillait les alentours. Il aurait préféré rester avec son maître, mais le lettré l'avait prié de ne pas quitter ses beaux-parents ; il eût négligé cette demande, s'il n'y avait eu dans les yeux verdoyants une tristesse lasse. Incrédule, il vit l'épais filament tirer une longue langue rose dont il entoura un Tuan, puis se le coller dessus, ses ailes toutes froissées et son armure engluée. Il se débattit, mais ne put se libérer. D'autres Lunaires Noirs s'approchèrent pour le secourir, et le câble fit jaillir vers eux un bouquet de langues qu'il ramena garnies de manteaux et de corps tordus. Peu à peu, il se couvrit de Tuan qui continuaient à s'agiter faiblement, sans parvenir à se dégager. Les résignés avaient disposé leurs pattes le plus gracieusement possible, et tentaient d'atteindre leurs

manteaux pour en corriger le désordre, tout en sachant que cela ne compenserait pas le chaos de leurs ailes et leurs cheveux.

Avec des sourires mauvais, ses trois compagnons se mirent à faire tourner leurs pendentifs, de plus en plus vite.

– Oh ! Cela décoiffe presque !

– Ne vous en faites pas, maîtresse, je vous rajouterai une broche à cheveux dans un instant.

– Et puis, ma chérie, je t'ai toujours adorée quand l'amusement met un peu de désordre dans ta tenue. Un peu de rose sur tes joues, un peu de brume dans tes yeux… et une merveille entre tes cuisses.

Ils se sourirent, leurs langues pointèrent sous l'effort, et les Tuan prisonniers prirent feu, un feu vert, magnifique, dans lequel ils hurlèrent et moururent. Mirabelle grimaça.

– Quel boucan ! Je préfère vraiment les écrevisses, qui bouillent en silence ! Verte Bruine aurait dû y penser.

– Verte Bruine considère que nier la souffrance n'est pas une vertu pour un combattant, rappela Chant des Pierres.

Bâton d'Encre sourit à Lys d'Eau.

– Ne vous inquiétez pas pour nous, Chant des Pierres. Nous savons regarder une situation en face, et agir pourtant dans notre seul intérêt.

– Oh, oui ! Comme ils sont amusants quand leurs

pattes bougent ainsi !

– Bah ! Aucun mérite ! Ils en ont six chacun !

– Oui, mais même si c'est du spectacle facile… je ne m'en lasse pas.

– Dommage que nous ne puissions pas les leur arracher. Si noires, si lisses, si fines… j'adorerais tirer dessus.

– Nous y songerons avec les suivants. Nous leur ôterons quelques pattes en attendant que le câble soit complet.

Sautillant et chantonnant, ils se dirigèrent vers le câble voisin. Dans leur dos, les flammes baissaient doucement, révélant des cadavres recroquevillés, et des langues noires et visqueuses, dégouttant de graisse encore grésillante, qui capturaient les Tuan intrigués par l'odeur. Bâton d'Encre gloussa :

– Il semble que les brochettes les attirent… il faudra repasser pour leur enseigner l'art de l'andouille flambée.

– Parfaitement, mon chéri. Toute ménagère généreuse se fait un plaisir de répandre son savoir chez les voisins dépourvus de tradition culinaire. De toute manière, ils ne sauraient réussir les plats aussi bien qu'elle.

Chant des Pierres soupira, car ces civils étaient bien plus dangereux que les militaires qu'il avait fréquentés jadis. Il se demanda soudain si Verte Bruine l'avait placé auprès d'eux pour les protéger

des Tuan, ou pour préserver ceux-ci de cette allègre malveillance et ce sadisme réjoui. Carboniser des Lunaires Noirs, en jubilant : tout ce dont il avait jamais rêvé ! Ses compagnons étaient totalement irresponsables. Il envia fugitivement Clair-Obscur, qui mourrait décemment, après avoir combattu avec une froide efficacité. Il réfléchit, et, quand ils regardèrent, souriants, griller la brochette de Tuan suivante, il remarqua :

– C'est un spectacle rare et magnifique, et il serait dommage de vous blaser trop vite en le galvaudant. J'ai là quelques provisions exquises que vous pourriez déguster en faisant une petite pause…

Il espéra que Bâton d'Encre boirait assez pour oublier le combat, mais le magistrat s'éveilla après une courte sieste. Chant des Pierres soupira en voyant les langues rapides et précises capturer des Tuan interloqués, et froisser leurs ailes. Cette fois, il proposa :

– Moi qui suis pourtant un militaire, je n'ai jamais vu si belle réalisation ! J'ai là un petit matériel d'aquarelliste, et j'aurai grand plaisir à vous immortaliser devant votre œuvre !

Ils acceptèrent, et il peignit aussi lentement qu'il le put, tout en cherchant désespérément comment les ralentir encore un peu. Un aphrodisiaque… il devait bien avoir rangé un aphrodisiaque quelque part dans son paquetage… Et si ce n'était pas le cas, il lui resterait à se montrer plus que suggestif.

*

Verte Bruine erra à travers les parcs et les allées jusqu'à entendre un cri. Il songea d'abord à se hâter, à ne s'occuper que de sa tâche, mais en fut incapable. Il se dirigea vers la source du cri, qui se répéta, et il frémit, car c'était un cri d'impuissance, un cri d'espoir aussi. Il découvrit un cocon suspendu à un portique de marbre blanc, dans lequel il discerna une silhouette. Il était placé trop haut pour qu'il pût le décrocher en tendant les bras, et il ne put se hisser sur la pierre lisse des montants. Il aurait pu sauter pour tenter de l'arracher, mais celui qui criait se serait fait mal en tombant. Il tenta encore de grimper, mais la forme du portique ne s'y prêtait guère. Il recommença pourtant, sans succès, et reprit son souffle. Rien ne servait de s'épuiser, il valait mieux renoncer. Il leva les yeux vers la silhouette encoconnée, et faillit pleurer. Il y avait tant de joie, de soulagement, et de gratitude chez le prisonnier !

Ah ! S'il avait pu se faire aider… Lotus Mauve. Lotus Mauve se jucherait sur ses épaules, et descendrait le captif. Même si celui-ci tombait, il soignerait ses blessures. Il étendit une senteur d'appel vers son ami, et s'efforça de le faire bénéficier des vertus des quatre yeux. Après un délai étonnamment court, le guérisseur le rejoignit, et le lettré comprit qu'il l'avait suivi dès son départ.

– Lotus Mauve… merci.

– Je t'en prie. Voilà ce que c'est, de ne plus pouvoir se passer de ta douce compagnie.

Unissant leurs efforts, ils parvinrent sans peine à

récupérer le cocon et à l'effiler, révélant un humain que Verte Bruine ne connaissait pas. Mais son ami s'exclama :

– Sans Larmes ! Je suis ravi de te retrouver.

– Où sommes-nous ?

– Sur… ne t'inquiète pas. Avec nous, tu es en sécurité.

Le jeune homme sourit, effleura le visage du guérisseur et, tendrement :

– Je vous remercie, Lotus Mauve. Mais je ne suis pas inquiet. De quoi aurais-je peur ?

Il regarda autour de lui, se leva, et ajouta :

– Une nuit qui égare ? Mais la nuit n'existe pas. Une lumière qui blesse ? Mais le jour est illusoire. Ils n'ont pas plus de réalité que leurs reflets, le Noir et le Blanc, ou le Bien et le Mal.

Le lettré s'enquit, intrigué :

– Alors, qu'est-ce qui existe ?

– La fracture, qu'elle se tienne entre ceux qui se sont égarés dans l'illusion ; ou en ceux qui se sont scindés à l'image du monde.

– La fracture… et où est-elle ?

– Je puis vous y mener.

Il fit un pas, faillit tomber, et Lotus Mauve soupira, car il y avait peu de vie sur la Lune Noire. Les morts étaient nombreux, mais leur existence était dévorée par la Mère. S'il voulait atteindre cette fracture, il

n'avait pas le choix. Il ôta un gant, posa sa main sur Sans Larmes, et donna un peu de sa propre vie. Le jeune homme lui sourit avec gratitude, et le guérisseur ne regretta rien. Sans Larmes se mit en route, et les Seferneith le suivirent. Verte Bruine soupira : perdu pour perdu, autant s'instruire ! Mais Rouge Cerise… que devenait Rouge Cerise pendant ce temps ? Lotus Mauve étendit vers lui une senteur d'espoir :

– Sur ce monde obscur, je ne peux jurer de rien. Mais Bleu Nuit ne laissera jamais ta femme mourir. Jamais. Au pire… tu retrouveras un fantasme animé de sa propre vie.

– Mm. Ce sera peut-être moins inquiétant que de chérir une fille de la montagne. Mais je devrais apporter de sérieux changements à ma vie sexuelle, je le crains…

*

La Mère émergea des ténèbres, et les six soldats pâlirent, leurs sourires enfuis. Ils regardèrent leurs cuirasses rutilantes, leurs corps bronzés, et soupirèrent. Même s'ils se drapaient d'un manteau tuan, ils sentiraient encore les cosmétiques et les fines herbes, le fromage et le vin. Langue de Feu éclata de rire :

– Alors, bande de lâches ?

– Nous ne sommes pas lâches.

– Nous sommes réalistes.

– Il est évident qu’elle n’aime pas le fromage.

– Quant à lui proposer nos services d’amants…

– Avec la taille qu’elle fait, elle ne verrait pas la différence entre nos sexes et un poil de nos mollets.

– Non, vraiment, nous n’avons rien à nous dire.

– Alors, pourquoi rester ?

– Ce serait abuser de son hospitalité.

Ils détalèrent, et la jeune fille observa son père, qui continuait à faire sauter des monstres.

– Toi, au moins, tu n’es pas un lâche.

– Toi, tu m’as dit de m’en aller, et je ne t’ai jamais obéi. Que puis-je faire d’autre que rester ?

Elle le serra contre elle, embrassa ses cheveux de brume, puis elle raffermit sa prise sur son épée, et étudia l’araignée gigantesque qui s’approchait d’elle.

– Regarde-moi ça ! Clair-Obscur et ses hommes ont fait du bon travail, mais elle est encore debout. Je vois exactement où frapper, mais il faudrait que ma lame soit à sa mesure pour que cela la blesse vraiment. Tu peux faire ça ?

– Non, et je le regrette à moitié.

– À moitié ? Je ne te comprendrai jamais !

– C’est plus que probable, en effet, mais c’est un état de fait dont tu es totalement innocente.

– Tu deviens sentimental.

– Ce n’est pas comme si cela pouvait encore nuire

à mes projets.

Elle réfléchit, puis demanda :

– Ces trous, sur son abdomen, ça sert à respirer ?

– Oui, ma chérie.

– Et ils seraient assez grands pour que je m'y glisse… après quoi…

– Après quoi, tu pourras rejoindre Clair-Obscur, qui s'y trouve déjà.

– Mm. À deux, dans un petit couloir confortable… ça me tente.

– Vraiment ? Il est mourant.

– Lui ? Comment ça ?

– Elle les a sentis avancer en elle, et transpercé leurs corps de longs poils fins comme des dagues. Elle les a enfoncés lentement, en contournant leurs organes, a effleuré leurs cœurs, et ils ont hurlé. Elle les a laissés vivants, et, à chaque respiration, à chaque frémissement de son corps, elle se délecte de leurs cris.

Il se tut, puis ajouta pour lui-même :

Elle a cloué mes papillons

Trempé leurs cheveux de sueur

Blêmi leurs visages si doux

Et leurs voix se cassent une à une

Comme leurs souffles se teintent de sang.

Leurs cœurs palpitent un bref instant

Et leurs yeux se figent, ternis ;

Sur leurs lèvres pâles, et immobiles

L'espoir agonise, transi.

Langue de Feu se tourna vers Manis, furieuse :

– Vous, alors ! Vous auriez pu prévoir un adversaire d'une taille raisonnable ! M'écrabouiller Clair-Obscur… c'est d'un indélicat !

Le Tuan bafouilla, désolé, mais Pendaran :

– Ah pardon ! Je trouve au contraire qu'il y a un très net progrès ! La Mère Araignée vient droit sur nous, et pour la première fois de mon existence, je puis songer à l'étriper, plutôt qu'à dire : « Oh oui, mange-moi ! Enfin, pas tout de suite, mère chérie, je voudrais d'abord te féconder un peu, en me suicidant au passage. »

Langue de Feu resta bouche bée :

– Se suicider… pour féconder une déesse ? Mais c'est stupide ! Comment peut-elle tester, sélectionner et améliorer ses amants, si elle les tue au premier essai ?

Il éclata de rire.

– Je crains que la vie amoureuse de la Mère soit assez limitée, voyez-vous. Cela dit, pourquoi ne pas nous battre, maintenant, puisque nous avons la chance d'en être capables ?

– Très volontiers. La plupart de vos petits copains s'enfuient à la vue de leur maman, mais ceux qui

tiennent à faire du zèle viennent droit sur nous, eux aussi.

Pendaran sourit, s'enduisit généreusement les mains de suie, et chargea en ricanant. Langue de Feu jura, et tenta de le rattraper.

*

La Mère Araignée orienta vers Rouge Cerise et Bleu Nuit les tours d'ébène de ses yeux multiples, elle les jaugea de sa nuit insondable, et s'ébranla dans leur direction. L'exorciste gémit, écrasé de peur. Petite Pomme le regarda, implorante :

– Papa n'est pas revenu. Lotus Mauve a disparu. Et toi, tu fais le même bruit que quand tu dors mal, la nuit. Quand on se réveille ?

Dans l'au-delà, songea-t-il, dans l'au-delà… s'il existe encore. Mais il ne voulait pas mourir, et refusait qu'elles mourussent. Il appela à lui le poids énorme de la Mère, l'oppression qu'elle faisait naître dans sa poitrine, les sables mouvants dont elle engloutissait ses genoux, et en fit une main de ténèbres qui écrasa une poignée de Tuan. Il détesta le bruit de leurs armures qui rompaient, l'odeur de la chair presque liquide qui jaillissait, éclaboussait les environs. Pourtant, il modela de leurs vies autant d'épées qu'il le put. Elles avaient le reflet bleu des ailes des Tuan, ou le bleu sombre des crépuscules, peut-être. Le bleu sombre de ses crépuscules, sûrement. Il put briser l'élan des assaillants qui se ruaient vers eux, poussés par le regard de leur Mère. Il fut soulagé de constater qu'à mesure qu'elle

avançait, les Tuan eux-mêmes fléchissaient, terrifiés à l’idée qu’elle s’approchait de leurs chairs fragiles et désirables. Ils jetaient derrière eux des coups d’œil apeurés, et beaucoup se débandèrent ; mais il sourit tristement, car Induk Marah n’avait pas besoin d’aide pour les tuer. Il se tourna vers Rouge Cerise ; elle lui tendit sa main, qu’il amena tout contre ses lèvres.

– En tous les cas, Bleu Nuit, nous aurons porté le rêve aussi loin que nous le pouvions. Et si nous devons partager une éternité, j’en serai heureuse.

Il ne put répondre. Il ne voulait pas. Il avait convaincu des générations de spectres de couper leurs derniers liens avec le monde, mais il demeurait incapable de partir lui-même. Il rit doucement, car il n’en était plus à une contradiction près, puis :

– Tu as en toi l’arbre et la montagne, la douceur et la force. Je suis épuisé, mais je ne veux pas céder. Peux-tu m’aider ?

Elle posa ses doigts sur la nuque de l’exorciste, l’embrassa doucement, et poussa dans sa bouche une cerise, noire, dans laquelle il mordit. Il eut un haut-le-cœur comme le poids de la montagne tombait sur ses os, comme ses cheveux lui semblaient devenir autant de feuilles, rouges et découpées ; puis il se sentit mieux. L’énergie lui revenait, remontant depuis ses pieds jusqu’à tourbillonner sous son crâne. Il rendit son baiser à la jeune fille, puis il se recula. Sa bouche retrouva un goût de peur et d’amertume comme se tarissait le torrent léger qui avait couru entre leurs lèvres jointes.

Il se mit lentement à tourner sur lui-même, les yeux clos, aveugle au ballet des combattants, sourd à leurs cris. Il se concentra sur la noirceur de la Mère Araignée, sur les épines titanesques qui déchiraient la toile joignant les câbles, les chélicères avides, et la haine absolue, l'avidité sans fond, qui traînaient la déesse en avant. Il se souvint du froid qui avait hanté Verte Bruine, et comment, unis, ils avaient pu se tenir au bord du gouffre sans être happés. Il appela en lui le courage tranquille de son maître, l'odeur de Petite Pomme, le sourire de Rouge Cerise, les mains de Lotus Mauve, la constance de Lavandin, le réalisme de Clair-Obscur, et fit voler son collier, plus long, plus lumineux, jusqu'à ce qu'il l'entourât d'un orbe de lumière. Il raviva les couleurs de sa robe, allongea ses manches, et elles flottèrent loin de lui, les lapins blancs courant sur le ciel du soir, les lapins bleus suivant comme des ombres trop vivantes. Il pensa au jardin, aux nénuphars posés sur les étangs, les roses, les jaunes, les blancs ; aux bouquets géants qu'étaient les arbres en fleurs ; au doux balancement des passiflores dans le vent, et à la saveur de leurs fruits tout plissés, à la merveille cachée sous leur peau ridée.

Induk Marah s'arrêta, surprise par l'herbe venue ondoyer devant elle, le reflet du ciel dans l'eau, les papillons tournoyant autour des fleurs. Elle regarda, stupéfaite, le mortel minuscule et fragile qui tissait pour elle une couronne de souvenirs, lui offrait les splendeurs du monde, qu'elle croyait disparues. Elle voyait un humain faire renaître la beauté que les

siens avaient massacrée.

Elle sentit tout au fond d'elle-même un sentiment qu'elle avait oublié, qu'elle avait enfoui sous des torrents de haine, sous une nappe d'envie, sous le désir aveugle d'anéantir le monde : elle avait mal. Elle avait atrocement mal. Elle recula, hésitante, son abdomen frémissant, ses pattes recroquevillées autour d'elle. Si elle revenait au cœur du monde, qu'est-ce que cela changerait ? Personne ne l'aiderait. Elle avait déjà croupi dans sa souffrance, blottie dans une tanière d'ombre.

Le danseur vacilla, et elle frémit. Elle ne voulait pas le voir tomber. Elle ne voulait pas que la beauté mourût une seconde fois. Elle recula, et se cacha du mieux qu'elle put, bavant la plus noire des nuits. Les Tuan crièrent de surprise, et n'en eurent pas honte. Leur Mère s'était enfuie, et, libérés de son emprise, ils ne s'approchèrent plus de Bleu Nuit, de sa femme à la lame sanglante, et de son enfant si étrange qui les faisait choir dans le vide d'une impulsion irrésistible. Ils respectèrent même Taste-Cuisses évanoui.

Dans sa Tanière, Induk Marah s'étonna, car la nuit n'était ni pesante, ni haineuse ; elle ne lui souriait pas d'une face hideuse, ni ne murmurait des mots qu'elle devait lutter pour ne pas comprendre. La nuit la caressait tendrement, et l'appelait. Elle la scruta, y discerna comme des lucioles, qui dansaient autour d'elle avec douceur. Elle tendit vers elles une patte hésitante, et sentit, tout au fond de son abdomen, une tiédeur très douce, une tiédeur mourante. Une

larme… une larme coulait en elle ; elle la goûta, timidement. Elle retira les lames de chitine qui perçaient le corps de Clair-Obscur, mais il était trop tard. Elle voulut appeler à l'aide, mais qui serait venu à son secours ?

Elle se balança délicatement pour bercer le cadavre léger, et suivit les lucioles du regard, pour tenter d'oublier sa douleur.

*

Pendaran observa la Mère qui reculait, et, pendant un bref instant, il fut surpris au point d'en oublier son manteau froissé et déchiré. La Mère Araignée… battre en retraite ? Et les Tuan, délivrés de sa haine, s'éloignaient également. Il hésita à poursuivre Induk Marah dans sa Tanière, mais s'y refusa. Il y avait eu dans sa démarche, et dans ses huit yeux noirs, comme un besoin d'intimité. Il regarda Langue de Feu, et celle-ci proposa, les yeux brillants :

– Nous y allons ? Elle ne fait plus le poids.

– J'aimerais autant que non, chère amie. J'ai eu énormément de plaisir à combattre à vos côtés, mais je ne désire pas harceler la Mère. Il y avait en elle…

– Qu'y avait-il ? Je n'ai rien vu, moi.

L'Amiral vacilla, laissa tomber son carnet à dessin, et sa fille courut vers lui.

– Papa ! Tout va bien ?

– Juste un malaise, ma chérie… je… créer ces monstres m'a énormément coûté, je le crains. Je…

– Tu ne vas pas t’évanouir, dis ?

– Je… je ne sais pas. S’il te plaît… ne me quitte pas… je…

– Je suis là, papa, et personne ne te fera le moindre mal.

Elle l’étreignit, il guigna par-dessus ses épaules massives, et fit signe à Pendaran de filer. Celui-ci le remercia d’un geste, radieux, car s’occuper pendant une trêve lui serait aisé. Il déploya ses ailes, survola les cadavres de Tuan qui jonchaient le sol, et, quand l’inspiration le saisit à la vue d’un corps harmonieusement écrasé par la chute, il souleva avec délicatesse le précieux matériau, et fila vers son atelier. Enfin ! Il allait pouvoir naturaliser l’un de ses pairs sans plus craindre l’échec ! Enfin, il pourrait expérimenter, car il suffirait de se pencher sur les morts suivants pour retrouver l’envie de créer, et sublimer l’existant ! Ah ! Cette journée était magnifique ! Il ne prit que le temps de fouiller sa garde-robe pour trouver un manteau digne de cet instant grandiose, et se mit à l’œuvre en fredonnant.

*

Guidés par Sans Larmes, Verte Bruine et Lotus Mauve atteignirent la fracture qui brisait le sol de la Lune Noire. Au-delà, le temple du Mort Blanc luisait doucement, et le sol était d’argent. En-deçà, l’influence du dieu n’était plus qu’un filigrane que dévoraient peu à peu des gemmes de sang noir, mais qui poussait à travers elles ses rubans de métal pur. De l’autre côté de la lisière, Keraian Tuan les

attendait, serein et usé. Il avait encore dans le cœur l'horreur de la mort de Kusumah, que la Mère avait dévoré sans l'entendre. Il avait soupiré en sentant le Tuan fidèle mourir, et songé que l'avidité menait à de telles erreurs… si profitables. En lui, Monsieur Noir ricana :

– Drame de la faim sur la Lune Noire : un peuple d'ingrats affame sa vieille mère, qui dévore le postier.

Il sourit poliment, mais sa culpabilité ne le quitta pas. Il la négligea, car il avait mieux à faire. Il traversa le petit pont de marbre blanc, s'arrêta où le sol devenait sombre, et attendit ses invités. Les deux Seferneith l'observèrent, intrigués. Sa peau était pâle, ses yeux, un jour brumeux scintillant de lumière, et ses cheveux d'argent s'ornaient d'un filigrane de ténèbres presque indiscernable. Il ne possédait que deux jambes, voilées d'une longue tunique blanche, et un haut col brodé cachait son cou. Ses bras semblaient d'autant plus clairs que de noires arabesques naissaient de ses poignets, s'entrelaçaient sur sa peau. Ses traits étaient agréables, mais Lotus Mauve frémit, car ils se teintaient de mort, et de cernes bien trop sombres.

Sans Larmes s'exclama :

– Maître !

Keraian Tuan lui sourit :

– Sans Larmes, bravo. De tous les disciples de Monsieur Noir et Monsieur Blanc qui sont venus jusqu'ici par le chemin du milieu, toi seul n'es pas

mort dans ta chrysalide.

Il posa son regard d'argent sur Lotus Mauve :

– Un supplément de vie, parfois, peut sauver l'œuvre d'un dieu.

Il secoua la tête, et ajouta tristement :

– Mais tes ailes, Sans Larmes, tes ailes… pourquoi les froisser ainsi ?

Le jeune homme resta perplexe, mais Verte Bruine remarqua, posément :

– Il n'est le maître de rien ni de personne, celui qui vit dépendant. Jusque dans ses espoirs, il demeure l'esclave d'un bon vouloir…

–… et d'un esprit précis et généreux.

Le lettré s'inclina, ému par la gratitude du dieu. Sans Larmes étudia ses mains, et ses larmes y tombèrent. Des larmes de joie, car il était revenu près de celui qu'il aimait, celui qui lui avait offert une chance de s'élever au-dessus de la folie de Deux-Rivières. Des larmes de déchirement, car sa vie se terminait. Mais comment refuser d'aider Keraian Tuan ? Même s'il pleurait, même s'il regrettait de ne plus jamais voir Cascatelle courir sur les toits, il ne pouvait qu'accepter. Il ne pouvait imaginer son maître retirant une fois de plus son col, dénudant ses épaules minces, pour être déchiré par la Mère Araignée, et offrir aux Tuan une nouvelle année. Puisqu'il pouvait le sauver, il valait mieux avancer, avancer maintenant, et cesser de regretter le monde

qui lui échappait. Il était mort une fois, abandonnant Cascatelle. Il était mort une fois encore, et abandonnant Lotus Mauve. Il mourrait une troisième fois, mais plus proche d'autrui qu'il ne l'aurait jamais été.

Il enlaça Keraian Tuan, et ses ailes se déployèrent, des ailes où se mêlaient toutes les couleurs des tuiles de Deux-Rivières, des ailes fines et légères, caressantes et tendres, des ailes resplendissantes d'amour. Elles enveloppèrent le dieu, et les traits de celui-ci se détendirent, se lissèrent peu à peu, à mesure que Sans Larmes se fondait en lui jusqu'à devenir un réseau de volutes humides qui coulèrent sur sa peau. Elles se glissèrent dans l'herbe à ses pieds, s'étendirent sur la Lune, dissolvant les câbles, perforant les parois. Au cœur du monde, la noirceur de la Tanière se défit en écharpes qui s'évadèrent dans le ciel. Au cœur du monde, il n'y avait plus rien.

Au-dessus d'eux, la Mère flottait, moins sombre déjà, plus petite également. Sa chitine se lissait, les piques acérées se résorbaient, son corps se modifiait, perdant peu à peu son aspect animal, et de longs filaments blancs flottaient autour de son visage où nul trait ne se discernait, un visage encore noyé de ténèbres, mais semblant une éclipse plutôt qu'un gouffre. Ses huit yeux s'élevaient, s'affinaient et s'étageaient, devenant une tiare, et leur éclat se rassemblait en reflets et en joyaux.

Verte Bruine s'avança vers elle, la tête étrangement vide. Il emmenait Keraian Tuan dont il

tenait la main, et marchait sans effort, car le dieu flottait, léger comme une mue. Devant lui, la Mère était devenue une femme dont le corps se couvrait de volutes mouvantes, des cernes de bois noueux comme tracés d'argent. Elle se posa, ouvrit les bras, hésita un instant, puis serra délicatement son pâle époux contre elle. Il se fondit entre ses seins, elle gémit, tant la complétude était douce, et Sans Larmes soupira d'un tout premier plaisir.

Dans l'herbe, le lettré ramassa les quelques gouttes salées nées du plaisir du jeune homme, sur un papier vert, légèrement velouté. Il les regarda fluer, puis former une signature humide, et se demanda comment l'encadrer. Il tenait la feuille comme un nouveau-né, car les souvenirs étaient les enfants des instants. Ils étaient siens, il les habillerait, les chérirait, les garderait de tout galvaudage. Mais il rêvait d'une prison enchantée et d'hommes à tuer pour que renaquît cet ami qu'il n'avait fait que croiser, car il eût préféré ne pas le ranger au rayon des morts. Il se reprit : souhaiter du mal pour en tirer du bien… n'existait-il nulle vie qui surgît de la vie ? De bienfait qui ne reposât sur un sacrifice ? Il se tourna vers Lotus Mauve, qui cracha, furieux :

– Aimer, et mourir ensuite. C'est tout ce que le monde pouvait offrir à Sans Larmes ? C'est là tout le pouvoir de la montagne ?

– Il… il est parti tranquille, et a plus accompli que beaucoup d'autres.

– Bien sûr. Mais je sais faire la différence entre ce

dont on s’accommode, et ce qu’on eût choisi en toute liberté. J’aimais son cœur, Verte Bruine, et j’aurais apprécié de le voir s’épanouir à nos côtés, pour l’éternité.

Le lettré l’étreignit, et le guérisseur pleura.

– Pourquoi pensent-ils que la vie sert à atteindre un but ? Pourquoi meurent-ils, leur tâche accomplie ?

– Lotus Mauve… ils croient que la vie leur est donnée, et qu’ils doivent la mettre en valeur.

– Quelle absurdité… la vie est en eux, voilà tout. Chacun de leurs instants est une victoire qui lui suffit, surtout s’ils savent sourire. Oh, Verte Bruine, qui leur demande plus que d’être contents, de paresser au soleil, leurs ventres pleins et leurs sexes épanouis ?

– Tu ne sais pas te compliquer la vie.

– J’espère bien ! Elle n’exige pas de moi que je bâtisse des palais, ni que je devienne roi ! Elle veut seulement se sentir bien en moi… et Sans Larmes l’aurait compris.

– Hélas… il avait aussi compris comment réconcilier un dieu brouillé avec lui-même.

– Je déteste les abrutis devenus incapables de faire leur propre travail sans sacrifier un intermédiaire !

– Oui, Lotus Mauve, oui. Veux-tu me suivre, maintenant ? J’ai mieux à te proposer.

– Je… tu as mieux à me proposer ? Nous ne sommes pas dans ton jardin ! Je ne suis pas ton hôte ! Tu n’as pas à me ravir de nouvelles activités !

– Qui a dit que j'étais bien trop modeste de me contenter de mon jardin, et que nous devrions songer à faire du monde entier notre propriété ?

– Je…

Le guérisseur sourit, prit le bras de son ami, et ils tournèrent le dos au dieu renaissant. En lui, le noir et le blanc luttaient encore, mais l'amour de Sans Larmes dépassait patiemment leur opposition, et leur permettait de se fondre l'un dans l'autre. Peu importait sa vie, peu importait qu'il fût mort dans un plaisir mêlé de souffrance, déchiré et absorbé par la Mère. Il se diluerait en eux, il serait leur union, puis ne serait rien, quand ils ne seraient qu'un. Son maître l'avait aimé, son maître l'avait choisi, il le sentait maintenant tout contre son esprit, et Keraian Tuan le remercierait tant qu'il saurait encore qui il avait été. Et quand il oublierait, quand il ne saurait plus quelle bribe de lui-même avait été le Mort Blanc ou la Mère Araignée, tout serait dit. Sans Larmes reposerait, ses yeux secs à jamais.

*

Rouge Cerise et Bleu Nuit regardèrent la Tanière se désagréger, et la nuit disparaître. Sous leurs pieds, le câble se disloqua, puis tomba lentement vers les flancs de la Lune, les emportant dans une chute ralentie, comme s'ils flottaient. Quand ils atteignirent le sol, il ne restait de l'épais filament qu'un peu de brume scintillante. L'exorciste effleura son collier, et sut tout danger écarté. Il tomba à genoux, haletant, et reprit peu à peu son souffle. De toute évidence, il se

passait quelque chose de fondamental… mais il était trop épuisé pour s'y intéresser. La jeune femme s'agenouilla face à lui.

– Merci, Bleu Nuit.

Il leva vers elle des yeux presque désespérés.

– Cerise… je ne… je ne pouvais pas imaginer te voir…

Elle effleura la joue pâle de l'exorciste, qui baissa la tête, et pleura, appuyé contre elle. Curieux, songea-t-elle, c'était Verte Bruine qui n'avait pu prononcer ce mot, jadis, pas celui qui tentait alors de le tuer. Elle berça tendrement Bleu Nuit, car sa douceur lui donnait envie de le cajoler. Il se redressa, essuya ses larmes :

– Merci.

À nouveau, elle frôla la joue de l'exorciste, de doigts délicats et caressants, des doigts qui s'attardèrent de se sentir bienvenus. Elle se pencha, et l'embrassa. Il lui rendit son baiser, tendrement, mais, quand elle fit mine de se reculer, il posa une main sur sa nuque, pour la retenir. Il ne pesait pas assez pour que ce fût une contrainte, non, c'eût été irrespectueux ; mais bien assez pour que sa demande fût claire. Elle sourit, parce que ce n'était vraiment pas trop tôt, et que le moment était parfaitement choisi ; et elle mit plus de désir dans son baiser. Elle constata avec plaisir que Bleu Nuit en éprouvait tout autant.

Lentement, elle dénoua la ceinture de soie jaune

qui enserrait les hanches de l'exorciste. Elle tendit les doigts vers son collier, mais évita de le toucher. Il y posa les mains, attendit qu'elle les couvrît des siennes, puis il l'ôta. Elle lui retira sa grande robe bleue, et l'étendit sur le sol. Elle regarda les lapins, les trouva attendrissants, et si doux qu'ils feraient parfaitement l'affaire. Elle se retourna vers Bleu Nuit, et commença à jouer avec la parementure de sa veste croisée. Elle l'ouvrit peu à peu, en le mordillant à travers le tissu ; puis elle en fit autant avec la veste presque identique, mais d'un tissu écru, souple et confortable, qui lui servait de sous-vêtement. Elle couvrit son torse de petits baisers, et, à chaque contact de ses lèvres, l'exorciste sentit un peu de sa fatigue devenir négligeable, se consumer dans un désir de plus en plus intense. Il murmura pourtant :

– Petite Pomme…

– Elle en a vu, et appréciés, bien d'autres… à ses yeux, nous serons un tableau mouvant et magnifique.

Elle prit les mains de Bleu Nuit, et les guida vers son propre corps. Il oublia où il se trouvait, et ne pensa plus qu'à l'aimer. Il ferma les yeux, et plongea dans un bonheur rouge sombre, un bonheur brûlant et savoureux.

XV – D’opale et de brume

Petite Pomme regardait, fascinée, l’éventail de couleurs qui se déployait autour des amants. Eh bien ! Heureusement que Bleu Nuit s’était décidé ! Elle eût regretté de ne jamais voir cela. Mais c’était tellement étrange… Elle aperçut son père et Lotus Mauve, voulut les appeler, mais ses lèvres restèrent closes, et elle préféra les rejoindre sans bruit.

– Vous… vous vous cachez ?

– Bien sûr, ma chérie. Bleu Nuit arrêterait immédiatement, s’il savait que j’étais là. Tu te souviens ? Nous avions dessiné tout ça…

– Oui, mais quand même… c’est pas parce qu’il était bête sur papier qu’il doit le rester en vrai.

Verte Bruine sourit, et elle soupira, car il était décidément très difficile à convaincre. Il écartait sans même s’enthousiasmer les arguments les plus brillants et les plus convaincants ! C’était effarant.

– Je suis contente que tu sois là.

– Oui ?

– Oui. Je trouve que Bleu Nuit fait des couleurs bizarres. Il en fait toujours, mais là… elles sont vraiment trop bizarres !

– C’est étonnant, n’est-ce pas ? On voit bien à quel point c’est à la fois très nouveau et très important pour lui.

– C’est ça ! Et ce qui est impressionnant, c’est tout ce qu’il essaie de donner en une fois. Mais c’est pas possible, non ? Tout cet amour qu’il gardait en lui, il peut pas l’offrir comme ça, tout d’un coup. Il écraserait maman !

– Rassure-toi, glissa Lotus Mauve, il ne peut pas. C’est une question de débit. Parfois, les contingences sauvent.

Petite Pomme lui jeta un regard noir, puis se rapprocha du couple.

– J’aurais pas cru qu’il savait le faire.

– Ah non ? demanda Verte Bruine.

– Non, je pensais que Lavandin s’en occupait pour eux deux.

– C’est vrai qu’il pratique Mirabelle assidûment, convint le guérisseur.

– Qu’est-ce qu’il se débrouille bien ! constata l’enfant. C’est normal, pour un débutant ?

– Disons qu’il bénéficie d’un soutien logistique adéquat.

– Pardon ?

– D’un enseignement accéléré, si tu préfères. Heureusement, c’est un bon élève.

– Mais c’est triché !

– Ne t’inquiète pas, ma chérie, toi aussi tu sauras tricher un jour.

– Mais si vous l’aidez… de quoi pourra-t-il se

vanter ?

– D’avoir mérité des amis tels que nous.

– Et de les avoir supportés tout ce temps, soupira Lotus Mauve.

– Ouais, mais quand même…

– C’est de ta maman que nous parlons, Petite Pomme. Elle a droit à des performances irréprochables. À quoi bon la prêter à autrui, si je me dois me dépenser ensuite pour compenser les désagréments encourus ?

L’enfant grimaça, puis se tut, et sourit, tant le spectacle lui plaisait. C’étaient de si belles couleurs qu’elle pardonnerait à Bleu Nuit ne pas les avoir faites avec elle. De toute manière, elle n’était pas sûre qu’elle y fût parvenue. Il y avait entre sa maman et lui des contrastes si ravissants, des teintes si riches, si profondes… elle se sentit soudain aussi insignifiante qu’une feuille à la surface d’un étang. Une senteur de miel l’entoura, et elle se souvint que chaque âge avait ses privilèges… à elle la légèreté, à eux les profondeurs et leurs ombres. Elle prit la main de son père, et la tint contre sa joue.

– Tu m’apprendras à devenir comme eux ?

– Je t’apprendrai à devenir toi-même, et tu ne leur céderas en rien.

– Mm… ça donne presque envie de faire ce que tu dis !

– Presque ?

– Forcément ! Si en plus de faire ce que tu dis, je dis que je le fais, ça ferait beaucoup, non ?

Il rit, et ébouriffa les cheveux de mer sombre de Petite Pomme. La vérité des actes pouvait bien s’accompagner du mensonge des mots, du moins pour l’instant. Elle s’appuya contre son père, et ils se turent longtemps, comblés par le spectacle. Lotus Mauve finit par demander :

– Penses-tu que Bleu Nuit pourra vivre avec ça ?

– Je ne crois pas ; mais c’est toi, le médecin.

– Mm… je ne crois pas non plus. Il tend à ne pas se pardonner ce qu’il appelle « des moments d’égarement ». Et si j’ai bien compris, il est d’autant plus coupable que c’était agréable. À les voir, il devra sombrer au fin fond d’un abîme de remords pour compenser ça.

– Tu ne pourrais pas supprimer cette tendance ?

– Il vaudrait mieux qu’il finisse par le faire lui-même.

– Donc, tout ce qui reste à faire, c’est d’effacer l’épisode de sa mémoire… ou d’en faire un rêve érotique de plus. Les rêves, il les tolère.

– Tu as vérifié ?

– Bien sûr. J’ai de la peine à côtoyer quelqu’un de vraiment frustré. Et j’ai si bien travaillé qu’il tolère même… disons… les rêveries extatiques.

Lotus Mauve rit doucement, puis :

– Tu veux t’en charger ?

– Eh bien… tu fais cela mieux que moi.

Le guérisseur baissa les yeux, ému :

– Bleu Nuit est ton ami, et j’ai été très désagréable avec lui. Je n’étais pas certain que tu me laisserais toucher à son esprit.

– Tu vas de mieux en mieux, Lotus Mauve, et j’essaie d’ajuster mon comportement pour rester accordé à ce que tu es, non à ce que tu fus. Sans cela… je ne jouirais que d’une partie de tes charmes, et ce serait stupide.

Le guérisseur enlaça son ami avec reconnaissance, mêla des senteurs de glycine et de lilas à son miel épicé, et songea qu’il était bon que l’historien fût mort le dernier, car, de tous les Seferneith, il était le moins susceptible de haïr ceux qui l’abandonnaient en disparaissant, ou d’en vouloir au monde d’être ce qu’il était. Il se redressa, et sourit :

– C’est entendu… il oubliera. Quant à Rouge Cerise… je lui demanderai ce qu’elle préfère.

– Mais si je puis me permettre de raffiner…

– Je t’en prie.

–… je voudrais conserver l’impact positif de ces amours. Cela l’aiderait à se rapprocher des femmes.

– Bien sûr. Il attribuera tout cela à sa complicité de combattant avec Rouge Cerise. Pour une fois qu’une mère se montre fiable dans sa vie…

– Pour lui aussi, il y aura eu une révolution sur la Lune Noire.

– Bah ! Tant qu'à venir à bout d'un dieu du tonnage d'Induk Marah, nous pouvions inclure quelques kilos de mortel dans le lot, ni vu, ni connu. Cela ne gâte rien.

Verte Bruine ne quittait pas le couple des yeux, évitant que l'inexpérience de Bleu Nuit fût non seulement touchante, mais également désagréable. Son ami rayonnait, émerveillé, et le lettré songea qu'il achevait enfin de s'installer dans la famille. Il avait trouvé si curieux de le voir approcher de la coupe, sans jamais s'y désaltérer ! Il s'était même surpris à ressentir un peu de sa frustration, ce qui l'avait troublé… désagréablement. Lotus Mauve l'effleura de ses lèvres :

– Et ça ? C'est le genre de trouble qui te plaît ?

– Oui… tant qu'il reste modéré.

– Allons bon ! Voilà que tu m'accuses de déconcentrer un professionnel quand il assume une tâche fondamentale.

Verte Bruine étendit vers son ami une senteur amusée, tendre, et pénétrante, et le guérisseur gémit doucement. Petite Pomme ragea :

– Ah non ! Si vous voulez faire ça, allez le faire avec eux ! Je n'ai pas quatre yeux, moi !

– Allons, ma chérie… je t'ai déjà appris comment ressentir autrui avec ton corps, avec ton cœur… peu

importent tes yeux.

– Pff… et tu crois que je mets en pratique tout ce que tu m'enseignes ?

– Chacun choisit ses limites, Petite Pomme.

Ils s'embrassèrent, et l'enfant soupira. Décidément, personne ne lui facilitait la vie !

*

Bleu Nuit ouvrit les yeux, et regarda autour de lui avec curiosité. Les arbres lui semblaient moins sombres, leurs feuilles s'étaient liserées d'argent. L'herbe avait perdu son aspect mat, sinistre, pour briller doucement, et scintiller de rosée. Il discernait mal les alentours brouillés d'une brume opalescente, dans laquelle il discerna des lucioles dansantes, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, luisantes comme des tuiles vernissées. Il songea à Deux-Rivières, mais ses sentiments restèrent paisibles, car la beauté de la ville s'était purifiée de toute mesquinerie. Tant mieux. Il était las de son passé, de sa rancœur, de ses blessures, de voir le monde comme un bourreau.

Il se sentait reposé, et se demanda s'il avait dormi longtemps après s'être effondré, épuisé par le combat. Il jeta un coup d'œil sur les lapins de sa manche, et sourit. Ces motifs, à peine différents, avaient été portés par sa mère… sa vraie mère, celle qui avait vendu son corps et ses caresses dans l'une des chambres d'une auberge. Il avait apprécié cette pièce, embaumée d'odeurs de cuisine, où sa mère l'avait aimé, à sa façon. Il avait reposé dans sa chaleur, joué

avec ses cheveux… longs et noirs, comme les siens ; ils avaient ri ensemble, elle l'avait cajolé avec tant de douceur, de ses doigts experts…

Mais elle l'avait vendu à son père. Sur le seuil de la maison paternelle, il avait aperçu l'épouse de celui-ci, et vacillé sous le mépris qu'elle lui vouait, à lui qui incarnait la trahison de son époux. Il l'avait trouvée belle, et très bien habillée, quoique simplement, mais, surtout, glaciale. Sa poitrine s'était serrée, et il avait cru mourir de froid. Heureusement, son père l'avait emmené, et il n'avait jamais revu la femme.

Là où s'était tenue sa mère, il n'avait plus senti qu'un vide dans lequel hurlait la tempête, un gouffre aux yeux morts, où il avait grelotté nu, sans rien pour le réchauffer. Les appels à l'hiver avaient été pour lui les plus simples et les plus délicats à maîtriser, car son cœur n'avait jamais dégelé… mais avait gelé en emprisonnant sa douleur.

Mais aujourd'hui, parmi les lucioles dansantes… la tourmente floconneuse s'apaisa, et il revit les silhouettes de ses trois parents. Il les avait haïs pour tout cela, tous, tant qu'ils étaient. À quoi bon prétendre s'occuper de lui, si c'était pour souhaiter chaque jour être libérés de lui ?

Mais aujourd'hui, dans les brumes claires… il n'y avait plus de haine en lui, rien qu'une conscience tranquille du gâchis. Ses parents n'avaient pas su l'apprécier, ni recevoir ce qu'il pouvait offrir, le laissant affamé de… de ce qu'il eût voulu bâtir avec

eux.

Tant pis pour eux, décida-t-il. Il était temps de ne plus songer à recréer un passé irrémédiablement enfui, mais de jouir du présent.

Rouge Cerise s'enquit :

– Quelque chose te ferait plaisir ?

Il s'étonna d'être tutoyé, puis se souvint de leur proximité pendant le combat. Il lui sourit, prit le temps d'admirer son visage résolu et tendre :

– Te voir penchée sur moi me ravit.

– Et cela te suffit ?

– Cela suffit à mon cœur. Mon esprit, lui…

– Alors, parle.

– Penses-tu que nous aurons notre mot à dire sur les mamans ?

– Sur les mamans ?

– Oui. Il y aura bien des mamans, à l'avenir ?

– Je pense, oui.

– Alors, je les voudrais comme toi : capables de défendre ceux qu'elles aiment, et indépendantes, pour ne jamais avoir à se compromettre.

Elle lui caressa la joue, puis joua avec une longue mèche de cheveux noirs qui tombait entre deux lapins. Elle avait trouvé étrange de peigner cette chevelure et d'en nouer les mèches, en sachant qu'il n'en garderait aucun souvenir. Elle l'avait rhabillé

lentement, réticente à cacher sa chair, et s’était attardée à jouer avec un téton, presque tristement. Bah ! Il reviendrait peut-être, un de ces jours.

– Merci, Bleu Nuit. Je n’étais pas sûre d’être une bonne mère.

– Toi ? !

– Moi. J’avais laissé mourir mon peuple, Bleu Nuit… il y avait de quoi douter de ma capacité à préserver la vie, sans parler même d’assurer du bien-être !

L’exorciste s’assit, et la prit dans ses bras. Il toucha le roc, la neige, la glace, et frissonna, mais seulement de froid, car il s’était attendu à ce contact. Le gel s’atténua, il entendit le chant de l’eau qui dévalait les pentes, et des brumes légères vinrent l’enlacer. Tendrement, patiemment, il berça la montagne, et le vent dans les feuilles de ses arbres ne fut plus qu’un murmure très doux, caressant. Foutu gros monstre, songea-t-il avec compassion. Aime-toi. Aime-nous. S’il te plaît. Pardonne-nous nos erreurs, et cesse de revenir sur les tiennes.

La montagne soupira, et il ouvrit les yeux. Il vit ses doigts crispés sur l’étoffe écarlate, pâlis de froid et de tension, et sentit contre lui Rouge Cerise assoupie, détendue. Il releva la tête. Verte Bruine le regardait, des larmes coulant sur ses joues. Il chuchota :

– Merci, Bleu Nuit. Merci de votre prière. Merci d’avoir pu l’aimer. Elle a tant besoin de notre confiance à tous.

Lotus Mauve tendit la main, ôta son gant, et rendit aux doigts de l'exorciste leur souplesse et leur chaleur, mais son visage resta fermé. Il pensait à Sans Larmes, qui avait payé de sa vie l'étreinte d'un dieu.

L'Amiral s'approcha de son pas tranquille, tira de la robe du lettré le papier vert pâle où s'étaient déposées les trois gouttes de sperme du jeune mourant, et, avec amusement :

– Sans Larmes… pour le moins, cela me changera.

Son visage se troubla jusqu'à devenir une eau grise où les traits du disparu se dessinèrent peu à peu. Bleu Nuit sentit son cœur se tordre, et voulut hurler, mais fut incapable d'émettre un son. Les vêtements du dieu changeaient, le grand manteau noir se rabattait tel des ailes pour dessiner le corps mince du jeune homme qui frémit, revenu à la vie. Les cheveux de brume de l'Amiral s'éloignèrent comme des oiseaux somnolents volant dans un temps ralenti, et traversèrent les flancs de la Lune pour rejoindre la montagne.

Lotus Mauve cria de ravissement, et étreignit Sans Larmes. L'exorciste baissa la tête, effondré. Muet… il était resté muet… alors même que… Il finit par balbutier :

– Vous aviez dit… vous aviez dit que vous trouveriez une solution, pour Lavandin…

Sans Larmes le regarda, et, d'une voix qui n'était pas tout à fait la sienne :

– Le noir, le blanc, la nuit, le jour, la vie, la mort…

quelle importance, pour qui sait passer les frontières ?

Bleu Nuit laissa échapper un sanglot. Il n'avait pas besoin de philosophie, mais de Lavandin. Sans Larmes se pencha sur lui, et il crut sentir des cheveux de brume effleurer son visage, puis lui rappela, d'une voix de vagues et de vent :

– J'avais dit également que je vous rendrais votre disciple qui que je pusse être à ce moment-là.

L'exorciste releva la tête, puis s'inclina.

– Je suis désolé, seigneur. J'ai mal retenu vos paroles.

Le jeune homme le prit par le bras, et le redressa.

– Vous êtes pardonné, Bleu Nuit. La plupart des gens n'apprennent et ne retiennent pas la moitié de ce que vous comprenez, et je vous tiendrais rigueur ? Vous allez rire de me voir tracer une limite, mais je crois que je perçois une différence entre le ridicule et le sensé.

L'exorciste sourit, et la voix de l'Amiral se glissa à nouveau entre les lèvres de Sans Larmes :

– Et puis, il n'y avait aucun risque, puisque cette mort gelée et souriante pouvait être annulée par le seul Lotus Mauve, s'il s'y décidait.

Il fixa le guérisseur, interloqué, et celui-ci salua, avec grâce et modestie. Il eut envie de l'étrangler, car Lavandin aurait déjà pu être à ses côtés ! Mais le Seferneith secoua la tête, amusé :

– Bleu Nuit, vous oubliez que je suis également psychiatre. Si un grand sage décide de vous garder en vie, est-ce à moi de vous faciliter le suicide ? Surtout en payant cette bêtise d'une avalanche dans la figure ?

– Je ne cause pas d'avalanches, précisa l'Amiral.

– No-on, et la montagne ne vous obéit pas…

Sans Larme éclata de rire, et le dieu expliqua :

– Ha ! La montagne ? Obéir ? La montagne peut, à contrecœur, se rendre à l'entêtement de qui lui rappelle qu'elle fait erreur. Surtout s'il parle avec sa propre voix, et ne la juge pas.

L'exorciste regarda le jeune homme, vaguement inquiet, puis haussa les épaules : il aimait Rouge Cerise, et qu'était-elle d'autre que la montagne, elle aussi ? Il s'était reposé sur elle avec une confiance totale, et elle n'avait pas failli. Il apprendrait également à se fier à Sans Larmes. Il sourit au jeune homme, et celui-ci s'illumina. Lotus Mauve reprit, frémissant :

– Bien. Puisque la montagne écoute les prières dites de cette voix, pourriez-vous lui demander de recréer Fille d'Eau ? Je trouve les tuiles des toits bien ternes, malgré leurs brillantes couleurs, depuis qu'elle n'y pose plus le pied.

Sans Larmes eut un sourire attendri, et le guérisseur ajouta :

La joie de vous revoir

Sans larmes, sans destin

Qui puisse vous broyer

Éclaire mon visage.

Mais il ne brille pas

Là où s'attarde encore

l'ombre

De l'absence d'une eau

Qui courait sur nos toits.

Elle apaisait nos cœurs

Hantés par le chagrin,

Elle mêlera ses rires

À nos futurs bonheurs.

Une larme coula sur la joue du jeune homme. Il se campa dans le sol, baissa la tête, et ferma les yeux. Il unit ses mains devant sa poitrine, et les éleva jusqu'à ce que la pointe de ses doigts touchât ses lèvres. Il souffla, et une volute de brume s'étendit, tourbillonna lentement, et s'éloigna. Quand elle revint, elle portait Fille d'Eau assise dans un nuage qui semblait un serpent ondulant doucement. Elle les salua de la main, d'un mouvement lent et fluide. Elle descendit, et, quand son pied toucha le sol, elle s'anima et courut vers eux d'un pas souple, bondissant. Le torrent s'était éveillé, et sauta dans leurs bras avec un éclat rire. Tout autour d'elle, le sol se couvrit de fleurs blanches et roses, au cœur d'étamines jaunes.

Verte Bruine s'étonna :

– Lotus Mauve… tu restes préoccupé même quand tu regardes une amie rire de bonheur ?

Le guérisseur s'étudia un instant :

– Oui. J'ai encore un petit quelque chose sur le cœur, mais je ne voulais pas le dire immédiatement. Uraian Tuan vient de renaître, et c'eût été assez déplacé.

– Et maintenant ? Peux-tu le faire ?

Lotus Mauve étendit ses sens, puis :

– Je pense que oui.

Ils retournèrent vers la déesse lunaire qui flottait, solitaire. L'ombre et la lumière se poursuivaient en elle, se mêlaient en un camaïeu subtil, se fondaient sur leurs franges, puis se séparaient comme à regret. Le guérisseur demanda :

– Dites-moi, Uraian Tuan, vous souvenez-vous des actes de Keraian Tuan ?

– Certainement.

– Y compris de ceux de Messieurs Noir et Blanc ?

– Pourquoi les oublier ?

– Alors, vous savez parfaitement que vous avez sacrifié Sans Larmes.

La déesse éclata de rire.

– Et bien d'autres disciples, qui ont échoué à différents stades de leur évolution. Cela vous dérange, Lotus Mauve ? Pas moi. Je sème, et peu m'importe que la majorité des graines meure.

Pourquoi me soucierais-je de votre chagrin, si vous vous êtes épris de l'une d'entre elles ?

Lotus Mauve serra les dents. Les Tuan n'avaient pas fini de souffrir, si leur déesse n'allait pas mieux que cela. Mais Uraian Tuan regardait au-delà de Sans Larmes, et il réalisa qu'elle avait peur. Sur le visage du jeune homme naquit celui de l'Amiral, dont les lèvres s'étirèrent en un sourire chaleureux :

– Pourquoi hésiter, céleste amie ? Si tu attends l'amour d'autrui pour éclore tes qualités, tu risques de mourir sans qu'il ait pu les apercevoir.

– Ha ! Il est difficile de s'investir après avoir été si cruellement déçue.

– L'obscurité est le refuge de ceux qui ont renoncé. Si tu ne sais plus briller, le monde se passera de toi. Nous devions combler le gouffre dans les nuits… mais nous savons nous contenter de notre seule splendeur, que tu en jouisses ou non.

– Et si je m'en délecte… m'admireras-tu ?

– Ai-je jamais méprisé ta splendeur ? À quoi me servent mes cimes, si ce n'est à me rapprocher de tes merveilles ?

Uraian Tuan se redressa, et chassa son voile de noirceur, révélant sa beauté, un miroir sans envers, nacré et magnifique. L'ombre n'avait été que l'absence de lumière ; elle n'en conserva que des touches, soulignant sa splendeur. Son corps d'argent rayonnant s'ornait de voiles ondulants, de perles ruisselantes qui quittaient ses colliers pour flotter

autour d’elle, et chatoyer doucement dans sa lumière resplendissante.

Elle laissa son aura s’étendre, et les ombres attardées dans la Lune disparurent. La dure coque sombre couverte d’herbe grise laissa place à des flancs d’opale blanche. À travers l’une des faces, les étoiles scintillaient ; l’autre ravissait l’œil de ses irisations et de sa radiance, nées du soleil estompé. Au cœur du monde, une spirale de brume claire tournait sur elle-même, constellée de lucioles. La lumière était douce, et des nuées radieuses dansaient au rythme du souffle de la déesse. Les troncs se firent de nacre, les lacs déroulèrent lentement des volutes pastel qui jetaient par instants des feux plus vifs, attirant l’œil. Le marbre noir des bâtiments devint blanc, ajouré, tout pailleté d’argent ; la grâce remplaça la retenue, l’effort désespéré pour rester civilisé, et les salles ouvertes aux regards succédèrent à la pesanteur du secret et de l’horreur inavouable.

Uraian Tuan regarda l’Amiral :

– Si tu sais encore aimer, me voici aimable à nouveau.

Il acquiesça de la tête, puis son sourire disparut des lèvres de Sans Larmes. Le guérisseur murmura :

– La femme dans la lune… je me souviens, maintenant.

– La femme dans la lune reflète la beauté du monde… la femme dans la lune n’est pas là pour détruire, mais pour dédoubler les sourires les plus

doux. Je regrette d'avoir tué celui que vous aimiez, Lotus Mauve. La fin justifie les moyens, mais elle ne dispense pas d'excuses : je vous présente les miennes.

– Je vous remercie.

– Votre cœur reste lourd. Que puis-je faire, en sus ? Ressusciter les morts et leur rendre leur éclat ? Vous éblouir de vie chatoyante et dansante ?

– Vous… vous pourriez faire cela ?

Elle éclata d'un rire incrédule.

– Non, je peux !

D'un geste désinvolte, elle envoya dans chaque recoin de sa lune des torrents de vie, et le guérisseur hoqueta de surprise en sentant les Tuan brisés reprendre leur souffle, ouvrir les yeux, et changer, leurs ténèbres balayées, remplacées par une douce lueur. La vie se ruait en eux, et tintait entre leurs os minces telle des milliers de clochettes. Elle se glissa dans les corps des combattants tués, dans ceux des femmes dévorées par leurs enfants, dans les morts naturalisés qui reposaient, tranquilles, dans les galeries silencieuses. Lotus Mauve sanglota de gratitude, tant les flots de vie étaient chargés de joie.

Bleu Nuit remarqua le petit air narquois avec lequel Uraian Tuan observait le guérisseur, il refoula sa colère, et s'enquit, d'une voix très calme :

– Qu'a-t-il de si drôle ?

– Sa surprise. J'ai tant dévoré de vie que je puis sans peine en cracher des fleuves, et rendre à chacun

les êtres qui lui sont chers.

L'exorciste songea qu'il était bien content que la déesse se fût également dévorée elle-même. Elle le fixa :

– Certes, certes… je me suis passablement rongé les ongles… même s'ils étaient beaux et blancs. Mais pas seulement, pas seulement ! Mes Tuan ont tant espéré, tant appelé de vie, tant déployé d'énergie pour oublier qu'ils étaient voués au pire…

Il frissonna, et les yeux d'Uraian Tuan devinrent des puits de ténèbres.

– Si l'on tient à le souligner, on pourrait dire que mes Tuan ont vidé les humains de leur suc, et moi… la Terre. Mais quel sens lui restait-il, à part être détruite ?

Il détourna les yeux, se relaxa, et se souvint qu'il avait supporté la nuit malgré la Lune Noire ; il n'allait pas la fuir alors que la Lune n'était que légèrement cendrée. Mais si cette vue s'avérait insupportable, Verte Bruine la cacherait pour lui d'une lune d'argent clair. La déesse l'effleura, et il sentit son angoisse s'estomper. Il étreignit son collier, mais celui-ci resta tranquille, ses perles reflétant la beauté d'Uraian Tuan. Elle s'expliqua, tendrement :

– Je ne tente pas de vous abuser, maître Bleu Nuit. Je veux seulement vous faire comprendre que le passé est sombre, et que son évocation suffit à me ternir. Je veillerai à rester tournée vers le présent, et ma lumière ne dépendra que du monde que vous

créerez.

Lentement, il tendit la main vers elle, et suivit du doigt les longues mèches de ses cheveux où couraient les perles, les fleurs de nacre, les poissons aux écailles d'argent. Il murmura :

– Je n'oublierai pas que ma noirceur ternirait votre miroir, madame. Et si cela devait arriver… laissez-moi le temps de retrouver la lumière. Brillez quelques instants de votre seule clarté, le temps que je me remette.

Elle lui sourit, il s'éloigna de quelques pas, jusqu'à ne plus voir ses mains s'argenter de l'éclat divin, et resta silencieux, troublé. Les dieux… les dieux étaient trop puissants pour être fréquentés sereinement. L'enjeu d'une seule parole lui pesait trop. Il s'assit, ferma les yeux, et recréa en lui la douceur des après-midi passés avec Verte Bruine, à parler librement, à pouvoir heurter sans craindre de catastrophe, à s'excuser parfois, à être pardonné, et convaincu aisément que rien n'était brisé. Tout était si simple, avec le lettré. Il fut heureux de sentir une odeur de miel sombre et de roses, et laissa sa gratitude s'épanouir en sachant que le Seferneith n'en perdait pas une bribe… même s'il observait passionnément le monde changeant autour de lui, en mémorisant le moindre détail.

*

Manis vit ses longues mains noires pâlir, et il cria de joie. Il avait tant espéré que le Mort Blanc ne l'avait pas trompé, et il avait eu raison. Il regarda son

corps, souriant, confiant, épanoui par une sensation d'adéquation et de normalité. Deux de ses jambes enlacèrent ses bras, deux autres entourèrent les jambes restantes, et elles mincirent, pâlirent, devinrent de délicates résilles d'argent, des bijoux ajourés incrustés de joyaux. Son armure avait disparu, révélant une chair argentée qui luisait tendrement. Il se contempla, émerveillé. Il avait conservé sa taille, sa grâce, sa finesse, mais s'ornait de gemmes pâles dans lesquelles passaient des reflets irisés, ravissant l'œil de leur éclat changeant. Il ne sentait plus son abdomen, et l'air entrait en lui par tous les pores de sa peau, le faisant frissonner tant il était doux. Ses ailes étaient devenues des voiles ondulants, et il se sentait infiniment léger.

Et s'il n'y avait eu que cela ! Mais son esprit s'était éclairé, sa mémoire lui était revenue. Il appréciait les Seferneith sans plus craindre de leur nuire, il savait à nouveau comment dupliquer leurs corps et leurs jardins en brumes irisées qui brilleraient doucement dans le ciel nocturne. Il dresserait jusqu'au plus haut des cieux des tours d'argent sur lesquelles s'enrouleraient des files de personnages magnifiques aux atours changeants.

Comme jadis, il vivrait un parfait bonheur. Comme jadis, il contemplerait le monde illuminé de soleil. Comme jadis, il embellirait les nuits de ce qu'il aurait retenu des splendeurs du jour, les modelant à son gré pour surprendre et enchanter les Seferneith assemblés sous la lueur de sa lune.

Il était à nouveau le témoin radieux, le poète, le rêveur, le goûteur de sentiments. Il descendrait vers le monde, et le butinerait pour produire un nectar enchanté.

Il ferma les yeux, respira de tout son corps, et rejoignit sa maison, goûtant à chaque pas la joie qui enflait en lui. Depuis son jardin, il admira le marbre blanc et ajouré, les filigranes délicats et les balancelles, et surtout, surtout, la lueur très douce qui s'échappait de ce qui avait été le berceau des morts. Ses pieds quittèrent le sol, il s'envola dans un bruissement de soie légère pour admirer celle qui resplendissait dans la lumière. C'était si bon, si bon de flotter à nouveau, de voir la clarté sourdre de son corps, et de revoir le visage de Rengganis… Il l'étreignit, et oublia les derniers de ses doutes. Il avait fait le bon choix, et il cessa de trembler.

Demi-Lune observa ses parents, si gracieux, si délicats, sans plus rien qui le troublât. Il admira ses mains d'argent et ses jambes longues et fines, il caressa, émerveillé, la soie de ses vêtements, et sut qu'il n'avait plus d'effort à faire pour leur plaire. Il était devenu une fée comme eux, lumineux et tendre. Il sourit fièrement, car il l'avait bien dit, que les Tuan étaient beaux ! Il avait seulement vu loin, très loin, au-delà des apparences. Ce n'était tout de même pas un défaut que de savoir regarder. Des défauts… le mot lui sembla sans objet, et il se réjouit de rencontrer le petit qu'avait adopté Manis, qu'il fût fée ou humain, car son sourire le ravissait.

*

Pendaran vit ses mains pâlir, et il jura. Ce n’était vraiment pas le moment ! Il était si plaisant de caresser la douce peau noire du défunt, de le voir reprendre forme peu à peu, de rendre leur fermeté à ses traits sereins et magnifiques. Il jura encore quand ses doigts argentés se mirent à luire doucement, et qu’il ne les discerna presque plus sur la peau lumineuse du mort, qui s’était remis à respirer. Il tenta de ralentir le processus, de refouler l’émerveillement qui montait en lui, mais il échoua. Soudain, l’idée même d’un Tuan froid et empaillé lui parut répugnante. Il eut un haut-le-cœur, puis contempla la fée qui se tenait devant lui, et il sourit, car elle était charmante. Il l’étudia, et conclut qu’elle frôlait la perfection. Il se dirigea vers son miroir, corrigea légèrement sa propre tenue, car l’un des voiles de soie suivait une courbe imparfaite, et quelques perles déséquilibraient le joyau où elles luisaient doucement.

Son invitée le contemplait avec une tendresse amusée :

– Pendaran, c’est un plaisir… tu te faisais rare.

Il l’étreignit, et, avec un cri de joie, la lança en l’air, comme un enfant humain. Elle s’envola avec légèreté, pirouetta dans un bruissement de soie, puis revint flotter entre ses mains.

– Et si nous allions la revoir ? Il y a bien trop longtemps que nous n’avons admiré notre déesse… Qu’elle ait été trop terrifiante ou trop pitoyable, nous

nous sommes détournés d’elle.

– Je te suis. Le temps de rajouter une épingle dans ma coiffure, et j’arrive.

Ils sortirent dans la lumière, et Pendaran s’avoua qu’un Tuan, même naturalisé avec art, eût déparé la Lune d’Argent. Les temps changeaient, et les œuvres avec eux… mais n’avait-il pas toujours fait primer l’élégance sur la tradition ? Ses soupirs étaient vains, et le lassaient déjà Quant aux regrets… il les laissait à Kusumah. Kusumah… qu’était-il advenu de lui ? Il l’ignorait et, pour la première fois depuis longtemps, il s’en moquait. Enfin… presque. Il lui souhaita tout le bonheur possible, pour peu que cette irruption le tuât net.

*

De tous les coins de la lune, des Tuan devenus fées radieuses convergeaient vers leur déesse. Pendaran reconnut avec soulagement ceux de ses amis qui étaient tombés sous ses coups, et se jeta dans leurs bras. Partout, des fées se retrouvaient, criaient de bonheur, pleuraient de joie, sans retenue et sans gêne. Elles s’embrassaient, s’admiraient les unes les autres, émerveillées de se trouver si belles ; puis elles dansèrent en longues farandoles aériennes, dans de grandes envolées de voiles et de ceintures brodées de perles.

L’aventurier leur échappa, se posa, et soupira en observant ses pairs magnifiques et exubérants. Que lui restait-il ? Les fées du miroir avaient toutes le courage de descendre sur Terre, de fouiller le monde

à la recherche des plus beaux trésors. Il réfléchit en vain, puis sursauta quand deux mains se posèrent sur ses yeux. Il reconnut les doigts délicats de Sintawa, sourit, et se retourna pour l'embrasser.

– Sintawa… tu es magnifique !

– Oh, Pendaran ! Il est doux de t'étreindre à nouveau. Et notre Lune d'Argent est si belle ! Je te remercie d'avoir mené à bien notre projet. Je ne t'ai pas été d'un grand secours…

– Ne crois pas cela. Ton souvenir m'a encouragé tout le temps de ton absence. Quand j'hésitais, je me demandais ce que tu aurais fait… et puis… peu importe ! Il y aura d'autres amusements.

– Vraiment ?

– Bien sûr ! L'aventure n'est pas finie, elle change seulement. C'est bien joli d'être des miroirs… encore faut-il choisir avec discernement ce que nous reflétons ! Et nous pouvons également glisser quelques idées à nos amis seferneith, pour qu'ils fassent naître des merveilles à notre goût… des présents dont ils parsèmeront le monde, et qu'il nous faudra quêter !

– Les Seferneith… ils me paraissent si beaux !

– Et si tu pouvais voir leurs œuvres… je les aiderai de tout cœur à rebâtir le monde… à condition qu'aucun détail ne me soit donné ! J'irai les découvrir, et crier de surprise.

– Tu leur fais confiance ?

– Pleinement. Et je ne veux pas déflorer les saveurs et les splendeurs qu'ils savent créer.

Sintawa battit des mains, ses voiles frémirent, et ses joyaux étincelèrent.

– Nous allons bien nous amuser !

– J'en suis absolument certain.

Il lui sourit, et pensa :

Oh, Sintawa…

Que ton sourire m'a manqué !

Qu'il m'est doux de te revoir !

À quoi bon savoir où trouver des gemmes

À quoi bon se pencher pour les ramasser

Quand celle qui savait leur offrir

Un écrin

A fermé ses yeux à jamais ?

Oh, Sintawa…

Prends mes mains

Aime-moi

Ravis-moi des rires

Que je fais naître en toi.

Manis couvrit ses lèvres de sa longue main d'argent. Il n'avait pas réalisé que Sintawa et Pendaran avaient été amants, et qu'il les avait séparés par le meurtre. Dès qu'il le put, il attira l'attention de son ami, et s'inclina devant lui :

– Pendaran, je… j'ai un aveu à te faire. Sintawa… Sintawa n'est pas morte dans un accident. Je suis au regret de t'annoncer que j'ai jugé indispensable à notre cause de la… de la… oh ! Pendaran ! Je suis tellement désolé de t'avoir privé d'elle !

L'aventurier eut un sourire où se mêlaient la gratitude, la lassitude et l'amusement.

– Manis, ne te fatigue pas. Je le sais déjà. Je t'ai encouragé à devenir un homme d'action, et j'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre des mesures nécessaires que tu as prises. Sintawa n'a jamais su se modérer.

– J'espère bien ! s'exclama-t-elle. Sinon la Lune et ses mondes de brumes scintillantes ne seraient pas fabuleux, mais simplement passables ! À quoi bon le médiocre, quand nous pouvons le meilleur ?

Pendaran l'étreignit, attendri. Elle demanda :

– Tu me trouveras des figurants ? Le monde est grand, et je n'ai pas toujours la patience de fouiller dans les coins…

– C'est promis, Sintawa.

Plus tard, Manis s'arrangea pour être seul avec son ami :

– Pendaran, je regrette de revenir sur un épisode douloureux de nos vies, alors même que tout n'est que bonheur…

– Que folie douce…

– Si tu préfères… autour de nous.

L’aventurier soupira, et joua négligemment avec sa longue ceinture d’argent et de perles.

– Vas-y, Manis. Autant en finir une bonne fois.

– Quand j’ai compris que tu aimais Sintawa, et que je t’avais privé d’elle, tu ne m’as répondu que par une esquive, n’est-ce pas ?

– Mm. J’ai évoqué tes raisons d’agir, et je n’ai pas parlé du tout de mes sentiments.

– Oui. Je suis heureux d’être compris et excusé, Pendaran, mais moi, j’aimerais connaître et assumer les sentiments que je t’ai infligés.

– À quoi bon ?

– À quoi bon un océan de larmes, quand quelques gouttes d’argent peuvent emporter une peine ?

Pendaran haussa les épaules, pensif, puis il s’appuya contre son ami, et murmura :

– J’ai eu mal, Manis, mal de la perdre, mal de te perdre à moitié, tant tu te sentais coupable… j’ai évité de te dire ce que tu venais de m’infliger, car tu vacillais déjà…

– Oh ! Pendaran ! Merci !

– Je t’en prie.

– Et tu es resté seul avec ta peine…

– Non, je suis allé voir Keraian Tuan, moi aussi. Je me suis dit que s’il pouvait cautionner ta révolte, il ne ferait peut-être pas de commentaires sur mes menues déviances. Après tout, je me trouvais assez

indispensable à la réussite de ton projet.

– Sans toi, Pendaran, j'aurais échoué.

– Peut-être… nous ne le saurons jamais, et c'est très bien ainsi.

– Et que s'est-il passé ?

– Il m'a expliqué quels étaient tes espoirs… et j'ai choisi de les partager.

– Il aurait pu te les donner…

– J'ai préféré avoir une raison de plus de te suivre qu'une dette à l'égard d'un puissant.

Manis laissa glisser ses doigts sur la nuque de Pendaran, qui frémit.

– Le temps des caresses est revenu, dirait-on.

– Cela t'avait plu, la dernière fois… mais peut-être faute d'un partenaire convenable ?

– Non.

Pendaran enlaça Manis à son tour, et ils s'embrassèrent. Leurs ailes frémirent, et ils se regardèrent, étonnés :

– As-tu envie de t'envoler, toi aussi ?

– Oui, une envie irrésistible.

– Et dans le ciel, les fées, toutes entourées d'une pluie d'étoiles… ah, pourquoi pas.

Ils s'élevèrent dans un lent tourbillonnement d'argent, et Rengganis constata :

– C'est très esthétique…

– Absolument, confirma Sintawa. Te rends-tu compte de ce que donneraient des processions dansées, des bals, ou des amours acrobatiques ?

Rengganis étudia sa peau jadis noire, et réalisa qu'il lui faudrait quelque temps pour se faire à l'idée d'être devenue jusque dans sa chair une lumière douce trouant les ténèbres nocturnes. Le Mort Blanc s'était fondu en chacun des Tuan, sa clarté résidait dans leurs cœurs… et rayonnait pour embellir le monde.

Elle pensa à Manis, et la gratitude l'envahit. L'argent de ses bijoux jeta des reflets de ruisseaux, des volutes étincelantes tournoyèrent dans les perles, et ses voiles s'étendirent comme autant de pétales, de lianes et de vagues. De fins filigranes éblouissants s'allongèrent autour d'elle, et matérialisèrent la splendeur de sa reconnaissance. Sintawa s'extasia :

– Ah ! Que c'est beau, Rengganis ! Mais cela donnerait tout de même mieux la nuit.

– Ne disions-nous pas, jadis :

Les fées miroir pâlissent

Sur le fond d'un ciel bleu…

Mais leurs beautés spectrales

Ravissent le poète

Qui n'a aucun besoin

De contrastes tranchés

Puisqu'il sait goûter

La lune du matin

Et celle du soir naissant.

Demi-Lune sourit largement :

– Et que nous importe, mère ? Notre gratitude durera plus qu'un jour et une nuit. Nous brillerons sur l'aube légère, sur l'horizon pervenche et les monts teintés de rose, puis nous flotterons, diaphanes, et enfin nous nous éteindrons pour laisser place aux splendeurs du jour. Mais la nuit nous rendra notre lumière, et nous emplirons le ciel de merveilles.

Elle le serra contre elle, et se ravit qu'il eût épanoui le meilleur de lui-même pour devenir une lune pleine. Il n'y avait plus d'enfant humain singeant les manières tuan, mais un pair qu'elle baptiserait avec plaisir d'un nom qui rappellerait ses plus belles qualités.

*

Les Vierges du Mort Blanc s'avancèrent, solennelles, et scrutèrent le visage d'Uraian Tuan. Elles entonnèrent leur dernier chant, car leur dieu pâle avait succombé ; puis elles ôtèrent les longs voiles blancs qui ornaient leurs têtes, prêtèrent allégeance à leur déesse, et sourirent. Leurs mains étaient libres de se vouer à d'autres tâches. Elles s'envolèrent, dansèrent, vécurent le bonheur que le disparu leur avait toujours souhaité, sans jamais pouvoir leur en offrir plus que l'espoir lointain un instant partagé.

*

Suling observa Uraian Tuan, et y reconnut la douceur de Keraian Tuan, mêlée de trop d'ombre à son goût. Certes, la déesse était plus belle que ne l'avait été son dieu, et resplendissait comme il n'avait jamais eu la force de le faire. Certes, elle regardait les Tuan avec douceur, et surtout avec joie, car ils étaient ses yeux et ses mains, ses émissaires parmi les humains, ses enfants chéris. Mais… mais où était le dieu pâle et tendre qu'il avait aimé de tout son cœur ?

Il se détourna, et s'éloigna. Il considéra avec un soupir son corps mince et argenté, ses deux jambes gracieuses que masquaient à peine des voiles transparents, des ceintures de soie et des rivières de perles. C'était très esthétique, mais un peu exubérant à son goût. Il chercha un lieu qui convînt à son humeur, trouva le rivage d'un ruisseau aux eaux laiteuses, irisées, ombré par un arbre aux très longues feuilles caressantes qui frémissaient comme des alevins. Il laissa son regard se perdre dans les flots, et pleura.

Il sentit un baiser très doux à la base de sa nuque, et frémit, car le triangle de poils infimes qui s'y trouvait était toujours aussi sensible. Manis demanda :

– Puis-je m'asseoir à tes côtés ?

– Je… je t'en prie. Mais, Manis… tu semblais si heureux aux côtés de Rengganis et de votre enfant… que fais-tu là ?

– Tu pleures, Suling. Tu pleures, et je serais

absent ?

Le guetteur sourit, touché.

– Merci, Manis.

– En outre, je me sens responsable. C'est moi qui ai proposé de supprimer la Mère, pour que notre vie fût meilleure. Sans moi, jamais Keraian Tuan…

– Manis… s'il te plaît… nous étions amnésiques. Lui seul savait ce qu'il en coûterait de vaincre la Mère. Lui seul…

– Merci, Suling. Merci de m'offrir le réconfort quand tu souffres à ce point.

– Oh ! Manis ! Comme il me manque ! Penser que je ne l'ai même pas revu avant qu'il ne…

Il fondit en larmes, et Manis caressa tendrement ses cheveux noués en une coiffure compliquée, ruisselante d'argent et de perles. Il était heureux d'être une fée. Mais Suling… Suling était trop affligé pour se réjouir de son nouvel état. Il avait toujours su refléter la lumière, lui faire une place dans son cœur, et, pour lui, Uraian Tuan n'était qu'une morne pâleur. Il murmura :

– Suling… Keraian Tuan n'endurait cette vie que pour nous. Mais il a tant souffert de sa faiblesse… tant pleuré de n'être que…

– Que la moitié d'un dieu ? Oui, sans aucun doute. Mais cette moitié, Manis, si elle n'avait pas la puissance, avait les qualités de cœur. Je sais très bien que mon dieu n'était pas une personne… rien que le

meilleur d'un être, ou, du moins, ce qui en avait été préservé. Je sais que la séparation du blanc et du noir n'est pas un état stable, et que, tôt ou tard, ils doivent se mêler. Mais, Manis ! Il m'était si doux de chérir le blanc sans me blesser aux épines du noir… j'aimais admirer sa pureté, soulagé du besoin d'en retrancher la souillure.

– Je te comprends. Tu as pu t'occuper d'un dieu adorable, un peu comme s'il était ton fils…

– Manis ! Que…

Le guetteur baissa la tête un long moment, puis regarda son ami :

– Pardonne ma réaction, Manis. Tu as… parfaitement raison. Et les Vierges, et moi-même, l'avons chéri comme notre enfant. Chaque année, nous avons témoigné de ses premiers pas, nous nous sommes réjouis de son courage, et nous avons tout fait pour le rendre aussi heureux que possible, pour adoucir son sort… Elles ont su accepter qu'il avait grandi. J'aimerais pouvoir le faire.

– À quoi bon ?

– Pardon ?

– Suling, tu possèdes toi-même beaucoup de ses qualités. Mais, heureusement, tu n'as pas sa faiblesse, sa dépendance, sa crainte de désespérer.

– Et alors ?

– Verte Bruine a conservé les stèles de nos enfants défunts. J'ai rêvé que le petit prendrait sa place dans

ma famille, et il la prendra. Rengganis et mon fils l'acceptent parmi leurs chairs comme ils l'ont déjà accueilli parmi leurs esprits. Mais ton apprenti… c'est toi qu'il espère. Tu n'as plus de maître, mais il lui en faut un, un maître doux et sage, un maître dont les enseignements sauront embellir le monde, plutôt que de le mener à sa perte.

Suling considéra ses longues mains d'argent, et soupira.

– Mon apprenti… il n'a vu du monde que le jardin et la montagne. Il lui reste tant à découvrir.

– Il ne le fera pas seul, Suling. C'est un enfant. Il a besoin d'un père, d'un guide au sourire serein. Il a besoin de lumière pour éclairer son chemin, et d'une main pour le rassurer.

– Tu as raison, Manis. Je ne l'oublierai pas. Quand je serai prêt à l'accueillir, je lui rendrai la vie. Mais en attendant… laisse-moi seul, s'il te plaît. J'aimerais passer un peu de temps avec ce qui me reste de Keraian Tuan, et trouver comment accepter sa disparition. J'aimerais savoir quelle part de ma vie je consacrerai à… à épanouir ce qui, en moi, ressort de sa lumière. Et tant pis si je brille d'un feu plus clair que notre déesse.

– Je ne vois pas en quoi cela la dérangerait. Nous sommes là pour refléter les splendeurs du monde, Suling. Uraian Tuan se tient au milieu de l'éventail des possibles, bien loin des deux extrêmes du noir et du blanc ; elle est un miroir d'argent qui se tourne vers le monde. Mais elle n'est plus une mère féroce et

possessive… alors, pourquoi t'empêcherait-elle d'être un peu du monde, plutôt que son reflet ?

Suling étudia ses mains, y fit naître un nénuphar blanc, et médita, serein. Manis s'éloigna, car son ami vivrait. Il s'était permis de l'espérer, détestant l'idée de ne plus le connaître que comme le premier mort sur la Lune d'Argent. De l'espérer… et de le permettre. Il se redressa, sourit, et loua Pendaran, car, tout bien considéré, l'action avait du bon.

*

Sintawa s'étonna :

– Quelqu'un a vu Kusumah ? Ce n'est pas son genre, de rater un tel évènement ! Il pourrait en tirer des œuvres inoubliables.

– Moi, je l'ai vu, répondit Uraian Tuan. Et je l'ai rejeté dans les ténèbres qui l'avaient englouti. Que ferais-je d'un fidèle d'Induk Marah, alors qu'elle n'est plus ?

– Tout de même… Kusumah n'était pas dénué de qualités.

– Il savait vous fasciner en parant le pire d'une beauté qui vous le rendait tolérable, mais il était incurable. Vivant miroir obscur où s'est reflétée la Mère Araignée… il est irrémédiablement terni.

Sintawa fronça le sourcil, dubitative, et la déesse s'assombrit. Pendaran enlaça son aimée, et chuchota :

– Ma chérie… oublions-le, tout simplement… peu nous importe à présent de savoir chérir le pire.

Elle se blottit contre lui, il la caressa des voiles mouvants qui le vêtaient, et la lueur d'argent qui les nimbait se fit plus claire. La fée ajouta encore, un ton plus bas :

– Tout de même… j'aimais le regard qu'il posait sur le monde.

– Sintawa… s'il faut raconter l'histoire pour te satisfaire… Verte Bruine s'en chargera. Sous sa plume, le drame peut être contemplé dans toute sa tristesse, car il sait l'alléger de touches de charme, ou de sourire ; et l'horreur, telle qu'il la décrit, mène au désir d'agir, non au désespoir. Mieux vaut le récit qui bâtit que la plainte qui afflige en vain. Et pourquoi masquer le pire, quand on peut se vanter d'avoir su lutter malgré lui ? Pourquoi prétendre qu'il était beau, quand on l'a regardé en face, et agi néanmoins ? Ah ! La vérité enfin, la vérité toute nue !

– La vérité toute nue… dis-moi, Pendaran… il y a bien longtemps que je n'ai pu t'aimer…

Ils s'embrassèrent, et elle oublia Kusumah. L'aventurier se félicita de ses talents d'amant, si précieux pour clore les bouches franches, détourner l'esprit des sujets délicats, puis il se laissa aller au plaisir qui s'élevait en lui, même terni par l'angoisse, et étreignit Sintawa. La perdre… une fois encore… la perdre… plutôt l'aimer sans trêve, si c'était la seule manière de la raisonner, et la divertir d'amusements renouvelés tout le temps de l'éveil. Ses cris de joie, ses soupirs d'amour, ne pouvaient plus froisser, n'avaient plus à s'étouffer de murs de marbre noir.

Elle jouit, et il pleura en silence, le visage caché dans la longue chevelure de sa femme retrouvée.

Verte Bruine admira les deux Tuan enlacés, la grâce avec laquelle ils flottaient dans les airs, le ruissellement de perles, de rubans, et de lumière chatoyante qui manifestait leur union ; puis il jaugea leur déesse, et toussota :

– Puisque je viens d’être mentionné… oserais-je avouer que je serais ravi d’obtenir les quelques éléments qui me manquent ? Une mort stupide m’a fort impoliment privé de certains faits cruciaux ; mais j’attendrai très volontiers que le temps des retrouvailles soit passé…

– Je prendrai plaisir à vous voir satisfait, délicieux historien.

Uraian Tuan s’inclina avec grâce devant le Seferneith, et Bleu Nuit se demanda s’il avait effectivement vu son ami rosir. Il dit :

– Quand il sera temps d’en savoir plus, maître, j’aimerais être présent. Vous, vous avez reconnu vos fées de la lune. Moi… je ne comprends plus rien.

– Voilà qui m’étonnerait, mon ami… mais je conçois parfaitement que vous détestiez n’en savoir pas assez. Il m’arrive parfois d’être atteint du même malaise…

– Parfois, maître ?

Ils se sourirent, et le lettré résuma à l’exorciste ce qu’il savait de plus que lui. Quand Bleu Nuit en eut

assez compris, ils discutèrent avec légèreté de points mineurs qu'ils trouvaient divertissants, et leurs amis se joignirent à la conversation. Uraian Tuan envoya ses fées préparer une fête en l'honneur de leurs sauveurs et de leur bonheur retrouvé, elle s'assit près de Sans Larmes, et celui-ci parla avec la voix de l'Amiral :

« Jour après jour, les humains devinrent plus nombreux, et, insensiblement, drainèrent la vie qui fleurissait dans les jardins, s'épanouissait en chaque Seferneith. Ceux-ci s'affaiblirent sans même s'en apercevoir. Ils changèrent de plaisirs, choisirent des mœurs plus tranquilles. Quand leur fatigue devint évidente, et qu'ils s'en inquiétèrent, il était trop tard. Clair-Obscur et les siens combattirent les humains, ils tentèrent d'en tuer suffisamment pour rendre la vie à leur peuple ; mais ils furent choqués par l'horreur des sentiments de leurs adversaires, figés par la haine, étouffés sous la masse de leurs opposants, déchiquetés par leur avidité. Les enchanteurs pleurèrent d'impuissance en les sentant mourir, car la magie elle-même reposait sur la vie, la magie elle-même s'était affaiblie, et leurs rituels n'étaient que des ruisseaux taris sans effet sur le monde. Eux qui avaient permis les œuvres les plus grandioses ne pouvaient même plus protéger leurs amis.

Les uns après les autres, les Seferneith disparurent, et Verte Bruine resta seul. Il vécut dans le souvenir des siens, se contenta de bribes de beauté, rêva la vie qu'il ne possédait plus. Il s'étiola, usé par la solitude et la douleur de sentir le vide et l'hostilité tout autour

de lui, au lieu des chandelles et des phares, des lucioles et des lanternes, les lumières douces et tendres des cœurs de ses amis disséminés dans le monde. Il termina sa propre nécrologie, choisit l'aspect de sa propre stèle, modeste et gracieuse, et conserva dans sa poche la graine qui l'érigerait. Quand un humain le tua, elle germa… et il ne resta des Seferneith que des pierres muettes. »

Uraian Tuan se mit à trembler, fondit en larmes. Ses perles se teintèrent de brume grise, ses doigts froissèrent les soieries délicates de ses vêtements, sa lumière s'affaiblit. L'Amiral se tut jusqu'à ce qu'elle l'autorisât à poursuivre.

« Dans les cieux, la lune se ternit, puis s'assombrit jusqu'à n'être plus qu'une lueur sourde. Les joyaux avaient été massacrés, les beautés du monde, méprisées et détruites. C'était donc le sort réservé aux merveilles ? C'était donc le sort qui l'attendait… elle ne put le supporter. Pourquoi rester sensée dans un monde où tout mourait ? Comment endurer la douleur de voir disparaître le meilleur ? Elle se brisa, et il ne resta d'elle que l'immense souffrance d'Induk Marah, et le peu d'espoir de Keraian Tuan. Elle se fit noire, pour être oubliée, se fondit dans les nuits, et les fées de la lune sombrèrent avec leur Mère. Elles masquèrent leur détresse sous l'élégance et les bonnes manières, mais leur cœur n'était qu'un cri. »

L'Amiral se tut, les yeux dans le vide, et Uraian Tuan continua :

« Comme la lune s'engloutissait dans les ténèbres,

la Montagne vacilla, ses flancs s'éboulèrent en autant de pleurs. À mesure que les humains dévoraient le monde, le piquetaient de leurs villages, le balafraient de leurs villes, elle s'amoindrit. Et, quand la laideur compensa les pauvres restes de beauté, elle s'abaissa jusqu'au sol dans un dernier soupir, et un premier humain posa le pied sur elle. Devenue champs et forêts, elle fut labourée, défrichée, minée. Le soc, la pelle, les pioches ne la firent pas gémir ; elle resta inerte, et fut oubliée. Oubliée longtemps… »

Les voix divines se mêlèrent :

« Un jour, Vieux Saule trouva le jardin, et l'aima, mais sans oser rêver de sa renaissance. Des années plus tard, son petit-fils Fier Bouleau jura de gravir la montagne. Son désir était tel que celle-ci frémit dans son sommeil, et sentit sa torpeur s'éloigner d'elle. »

Fier Bouleau secoua la tête, ébahi.

– Alors, vous confirmez que c'était vrai ? Tout ce chambardement… les humains décimés… le monde englouti… et ce combat dément dans la Lune Noire… résultent de mon envie de gravir la montagne ?

Uraian Tuan rit.

– Il faut se méfier de ses souhaits, quand ils impliquent un dieu !

– Mais je ne savais pas qu'il s'agissait d'un dieu.

– Et votre ignorance aurait dû y changer quelque chose ? Si l'inculture était une protection, il y aurait moins de morts…

À nouveau, son rire retentit, comme une cascade de grelots d'argent. Par la bouche de Sans Larmes, l'Amiral continua :

« La Montagne devint un général. Elle reconquit ses terres, en façonna un empire, puis se tourna vers ce qui avait été son sommet, ce lieu qui incarnait pour elle son abaissement et sa misère. Elle le craignait, mais le rejoignit pourtant, et s'y livra aux humains. Une fois encore, elle subit leurs tortures, qu'elle trouva insignifiantes. Ses bourreaux ne l'effrayaient plus. Ils lui avaient infligé le pire, mais elle avait survécu, et survivrait encore. Elle se fit danseur, ses pieds quittèrent le sol, et elle s'élevait lentement vers les hauteurs quand elle fut tuée. Mais son propre sang sur ses vêtements blancs était une autre voie vers la grandeur, et elle se redressa. Sur ses flancs rougis, son sang s'était mêlé de celui des humains, et coulait en torrents.

Elle contempla le monde, et décida de rendre la vie aux Seferneith. Mais elle n'en possédait que des souvenirs brouillés par le chagrin de leur perte ; en outre, elle n'avait jamais mémorisé complètement le moindre d'entre eux. À quoi bon ? Elle s'était réjouie de les contempler, sans ressentir le besoin de les disséquer. Elle choisit de recréer Verte Bruine, qui connaissait le mieux ses pairs, ayant écrit leurs vies et fouillé leurs psychologies. Elle fit naître Rouge Cerise, dont les parents résidaient près du jardin de l'archiviste. Le désir de la jeune fille ramena d'entre les morts un lettré fragmentaire, vulnérable, dont la vie fragile pouvait être arrachée par le moindre désir

humain. Mais, sous son jardin, la Montagne fit couler le fleuve de sa puissance, afin qu'il y puisât et tînt bon. Elle lui laissa la liberté d'évoluer pour redevenir celui qu'il avait été, et dont il était le seul à se souvenir vraiment… ou suffisamment.

Elle tourna son attention vers Deux-Rivières, et prépara le retour de Lotus Mauve. Il était le maître de la vie, il l'arracherait aux humains pour la rendre aux Seferneith, mais sa bonté l'en empêcherait peut-être. Elle l'y contraindrait donc. Là encore, elle envoya des torrents de vie le nourrir et le ravir, lui donner une chance face aux humains avides, puis elle fit naître la haine en lui, la certitude qu'il mourrait, et ses aimés avec lui, si les humains survivaient.

Elle savait qu'aucun des revenus ne serait tout à fait lui-même, mais peu lui importait. Elle se contenterait de les trouver plaisants, s'ils parvenaient à l'être… ou ils mourraient de leur impuissance à la satisfaire. Elle soupirait d'aise à l'idée d'un monde vide, tellement plus reposant qu'un monde encombré de fauteurs de troubles… Elle pourrait vivre seule sur une terre minérale, et se suffire de sa grandeur. Mais un monde plein de vie, changeant, éblouissant, avait été merveilleux à contempler. Elle hésitait… et Verte Bruine choisit pour elle. Il se battit pour sa propre existence, et pour conserver ses amis, qu'ils fussent seferneith, humains ou tuan. »

Le lettré sourit :

– Je me suis battu, oui, de tout le poids de mon désir, de toute ma volonté. Mais, Amiral, sans vous…

– Moi… j'ai permis que vos projets puissent se concrétiser, j'ai protégé les pousses tendres de vos espoirs de la fureur de la montagne.

Il sourit tendrement, et ajouta :

– D'exécuteur, j'ai pu devenir intercesseur. Soyez-en tous remerciés.

Ils s'inclinèrent, puis Bleu Nuit :

– Vous êtes en train de nous dire que ce monde recréé n'est pas celui qu'il a été.

– Bien sûr. Le passé ne s'est pas effacé… mais nous l'avons aplani pour permettre une nouvelle repousse, et veillé à ce que les fleurs nous plaisent.

L'exorciste observa ses amis, et se demanda à quoi ils avaient pu ressembler, jadis… puis il chassa cette idée, car ils lui plaisaient tels qu'ils étaient. Il se tourna vers Uraian Tuan :

– Mais vous… ne vous souvenez-vous pas d'eux ?

– Moi… ma mémoire n'est pas moins troublée que celle de la Montagne. La souffrance m'a brisée, et mes souvenirs ne sont que des éclats disjoints.

Bleu Nuit interrogea Verte Bruine du regard, et les yeux du Seferneith lancèrent un éclat curieux derrière les verres roses de ses lunettes. Il murmura :

– Je n'ai pas l'impression d'avoir égaré des parts de moi-même, et rien de ce que j'ai pu être ne me manque aujourd'hui. Que je me ressemble ou non, je ne puis en juger. Si j'avais une mémoire qui m'eût dérangé… elle s'est abolie.

L’exorciste resta songeur. Il savait que les spectres s’attardaient, mais n’avait pas entendu dire qu’ils pussent revenir après… des siècles de… néant ? Où s’était donc tenu Verte Bruine, entre sa mort sur l’herbe humide de son sang, et son éveil hésitant ? Dans sa stèle uniquement ? En ce lieu où attendait peut-être un enfant aux yeux de nuit ? Bleu Nuit vacilla, et chassa cette idée de son esprit, mais il espéra que les humains n’avaient jamais vénéré de dieu réel, de dieu qui les regretterait.

Les lèvres de Sans Larmes frémirent, et sa voix de jeune homme demanda :

– Et moi ? Si la Montagne avait été libre de détruire la Lune Noire, aurais-je joué un rôle ?

La voix de l’Amiral lui répondit :

– Oui, Sans Larmes. Vous auriez été le point d’entrée de l’assaut. Vous pouviez sauver, comme vous pouviez séparer totalement Induk Marah de Keraian Tuan et faire s’écrouler la Lune Noire. Vous étiez si proche de votre maître, Monsieur Noir, ou le Mort Blanc… que vous guidiez ses pas à travers les ténèbres. Vers le gouffre, ou vers la lumière. Il n’y a pas de noir, il n’y a pas de blanc, il n’y a pas de nuit, il n’y a pas de jour, mais il y a l’amour ou le néant, et vous avez fait votre choix.

*

Petite Pomme écouta les voix mêlées des dieux relater le passé, et, après quelques mots déjà, elle bâilla. Elle aimait mieux les histoires de son papa,

leurs couleurs et leurs odeurs. Elle lui demanderait de lui raconter tout cela, plus tard. Elle regarda autour d'elle, aperçut une enfant aux cheveux dorés qui sautillait dans un ruisseau, et s'en approcha.

– Qui t'es ?

– Fille d'Eau.

– Bonjour, Fille d'Eau. On joue ?

– Oui. Et toi, qui t'es ?

– Petite Pomme.

– Une pomme ? Ça, c'est bien. Moi, je suis une aubépine. On est cousines.

– T'es aussi sortie d'un œuf ?

– Non, d'une graine.

– Ah ça, c'est fort ! Faudra que tu me dises comment t'as fait, ça m'intéresse.

Elles se sourirent, et s'amusèrent. Fille d'Eau était contente de n'être appelée ni Cascatelle, ni Ondée. Elle aimait bien les garçons, mais c'était une drôle d'idée de ne l'avoir désignée que par leur nom, et jamais par le sien. Lotus Mauve soupira en les observant, et songea que Deux-Rivières avait failli le briser. Mais après tout… il n'avait rien à faire dans les eaux turbulentes. Il aimait se laisser couler dans les étangs et les marais, et contempler les crépuscules. Et il appréciait de le faire bien accompagné… Clair-Obscur… il avait hâte de le revoir, hâte de caresser son corps, hâte d'oublier ses cris sous la torture de la Mère Araignée, et, surtout,

ses mots de raison et d'amour, qu'elle n'avait pas écoutés, car ils étaient teintés de suie… et sans plus de valeur que ceux de Keraian Tuan.

Mais il n'était pas encore temps. Les Tuan ne laisseraient jamais partir leurs sauveurs sans les avoir fêtés comme ils le méritaient. Taste-Cuisses le regarda, anxieux :

– Vous savez ce que ça mange, les fées de la lune ?

Lotus Mauve éclata de rire.

– Le reflet de votre assiette, mon cher, et j'ai hâte de voir si cela les rendra obèses.

– Est-ce de ma faute si je suis angoissé ? La peur dévore toutes mes réserves ! Je suis bien obligé de les reconstituer.

– Ah, Taste-Cuisses… je serais fort surpris qu'une vie idyllique suffise à vous couper l'appétit.

– Évidemment ! À quoi bon l'abondance et la douceur, si je ne peux pas m'empiffrer ! Un cochon, ça ne laisse rien perdre…

Ils éclatèrent de rire.

*

Les Tuan découvraient leurs sauveurs, ravis, et Pendaran prenait son mal en patience, car ses pairs égrenaient des compliments délectables, mais interminables. Il avait beau flotter un peu plus haut, un peu plus bas, il s'ennuyait. Il quitta la fête dès qu'il le put, entraînant Suling qu'il trouvait mélancolique. Chez l'aventurier, ils admirèrent les

sculptures délicates qu'étaient devenus les morts naturalisés, et leur auteur soupira de regret. Son ami remarqua :

– Je gage qu'une fée ferait un pot-pourri parfait.

Pendaran le fixa, étonné. Avant qu'il eût pu parler, Sintawa pénétra dans la pièce, bien décidée à rattraper le temps perdu pendant sa mort. Il la suivit, mais, sur le seuil, il se retourna vers son invité :

– Suling… tu plaisantais ?

– Oui.

– Penses-tu pouvoir émettre quelques signaux qui me permettraient d'en être certain, à l'avenir ?

– Cela te ferait plaisir, Pendaran ?

– Oui.

– Bien. Je me départirai du sourire calme et énigmatique qui sied à un saint homme le temps de le préciser.

– T'avais-je dit que j'étais content que tu aies survécu ?

– Non. Mais mon esprit supérieur l'avait aisément déduit.

Sintawa bruissa, troublée :

– Suling… me permettrais-tu de m'enquérir de ton état de santé ?

– J'en serais ravi, Sintawa. Mais ne t'inquiète pas pour moi : je me cherche encore un peu parmi les débris, mais je vais bien.

Elle regarda autour d’elle, surprise.

– Les débris ? Quels débris ? Tout est si parfait et magnifique autour de nous ! Il ne reste qu’à choisir ce que nous mettrons en valeur pour notre prochaine fête. Enfin… quand j’aurai plus envie de faire des fêtes que de chérir mon aimé…

Pendaran la serra contre lui, la souleva, et l’emmena. Quand ils furent assez éloignés, il expliqua :

– Suling parle des débris du passé, Sintawa…

– Qu’est-ce que Suling veut en faire ? Il n’y a rien de plus triste qu’un musée rempli de choses mortes !

– J’en suis convaincu, ma chérie. Mais Suling se demande comment offrir une seconde vie à ce qu’il a préféré du passé.

– Quelle étrange d’idée ! Comme si le présent ne nous suffisait pas !

Pendaran la laissa dire, mais souhaita à Suling de devenir aussi pur qu’il le désirerait, de savoir rendre la joie et l’espoir d’un sourire. Il espéra également qu’il serait aussi vif et débordant de vie que le jardin de Verte Bruine, et ne vacillerait jamais sous le poids d’un fardeau. Puis il gémit de plaisir, car Sintawa n’avait rien oublié de ses préférences.

XVI – La soie et les flocons

Il était temps de regagner la Terre. Autour des invités prêts au départ, les fées murmuraient, souriantes. À leurs yeux, les Seferneith étaient des joyaux que leurs compagnons humains n'affadissaient pas, et les admirer les comblait. Tout était parfait dans le meilleur des mondes. Tout était merveilleux. Tout était… peu à peu, elles se turent, échangèrent des regards, et Pendaran éclata de rire.

– Eh bien, allez-y ! Vous n'aurez rien si vous ne demandez rien.

Les Tuan firent face aux Seferneith, et vérifièrent d'un coup d'œil discret qu'ils s'étaient disposés aussi esthétiquement que possible, leurs corps lumineux se détachant sur la face étoilée de la Lune, leurs voiles ondulant harmonieusement. Pour solliciter, il fallait être impeccable, c'était la moindre des politesses. Le plus courageux commença :

– Ô vous, fabuleux joyaux étincelants de couleurs…

Les Seferneith l'observèrent, amusés.

– Vos splendeurs m'ont ravi, et même si je pourrai les contempler chaque nuit, elles me manqueront pourtant. Je me demandais si… si vous pourriez penser à moi en cas d'accident.

Un autre ajouta :

– Et avant cela… si par extraordinaire vous changiez parfois de peau… ou si vos cheveux poussaient au point qu'il fallût les couper…

– Ou même de costume… vos atours quotidiens nous ravissent déjà, mais ceux que vous créez pour vos plus belles fêtes…

– Nous les préserverions avec le plus grand soin…

– Nous les exposerions avec art…

– Et les visiterions avec délectation.

– C'est important, les souvenirs…

Le désir brillait dans leurs yeux. Verte Bruine regarda Lotus Mauve, et celui-ci haussa les épaules.

– J'ai dit que je ferais ce que je pourrais pour les séquelles… c'est fait. Mais comment voudrais-tu libérer les Tuan de l'ombre, quand elle s'attarde en leur déesse ?

– Ah, bah ! Tant qu'ils se contentent de nos costumes…

Il leur tendit ses lunettes, et les fées bruissèrent de joie, car tant de couleurs y dansaient, tant de merveilles en naissaient… Elles s'inclinèrent avec grâce, hésitèrent en regardant la ceinture de Lotus Mauve, les colliers de Petite Pomme… puis elles se retirèrent. Il eût été très gênant de se sentir importunes.

Les voyageurs se rapprochèrent d'Uraian Tuan, et sa lumière les nimba. Ils virent les flancs opalins de la Lune se rapprocher, puis le ciel fut noir et piqueté

d'étoiles. Ils contemplèrent la Terre, bleue de mer et blanche de cimes. Ils descendirent vers elle, sans plus sentir leur poids, et Bâton d'Encre songea que, pour éprouver même un peu de cette sensation, il trouverait le courage de maigrir. Leurs amis tuan flottaient à leurs côtés, et leurs fronts d'argent brillaient comme le miroir qu'ils tendaient au monde. Ils sentirent l'air s'épaissir autour d'eux, leur poids revenir, et Uraian Tuan les installa dans ses longs voiles ondulants. Ses perles se teintèrent du reflet de leurs couleurs, et elle sourit, ravie.

Bleu Nuit s'inquiétait. Un oiseau magique lui avait semblé tout naturel, et il s'était envolé avec lui sans la moindre appréhension. Mais un dieu… pardon… la Déesse Lune… il la regarda, et s'enquit :

– Au fait, Uraian Tuan, ça veut dire quoi ?

– Seigneur des Ténèbres. Qui mieux que la lune pourrait porter ce titre ?

Il s'arracha un sourire, puis parvint à se détendre, et à jouir de la caresse du vent sur son visage. Qu'attendre d'autre d'un dieu ? Jadis, il avait choisi de ne pas croire en eux. Aujourd'hui, il choisissait de ne pas dépendre d'eux, et tant pis s'ils existaient. Ils avaient bien assez de leurs propres affaires, et lui des siennes. Verte Bruine murmura :

– Le tout sera d'éviter que nos chemins se croisent à nouveau…

Ils prirent la même mine dubitative, puis éclatèrent de rire. La déesse se posa sur le replat dont

ils étaient partis, et la montagne frémit. Uraian Tuan chanta sa gratitude et sa tendresse, et Sans Larmes se joignit à elle de la voix douce et tranquille de l'Amiral. Le vent effleura chacun, humain, Seferneith, Tuan, en une caresse émerveillée ; puis la montagne s'endormit en soupirant d'aise. Son souffle balaya Sans Larmes, et la voix de l'Amiral s'éteignit. Autour des cimes immaculées, l'azur du ciel semblait sourire.

Uraian Tuan s'installa face au vide, et relâcha des fleuves de vie qui se mêlèrent à ceux de la montagne. Lotus Mauve ferma les yeux, et oscilla, béat. Elle lui sourit :

– Il est temps, mon ami. Que la Montagne porte cette vie où bon lui semblera, par les ruisseaux qu'elle fera courir dans les terres qu'elle recréera. Qu'elle rebâtisse un monde qui la comblera, et que j'aurai plaisir à refléter chaque nuit.

Autour de la montagne, les flots cédèrent leur place aux terres. Ils contemplèrent les horizons retrouvés, et sentirent la vie épanouie. De tous ses doigts d'eau, de ses racines sensibles, la montagne la percevait également, et elle se réjouit, car le monde lui convenait. Il n'avait pas été rendu aux uns, ou aux autres, mais à tous ceux qui savaient l'apprécier. Qu'attendre d'autre de Verte Bruine ? Avait-il jamais chassé ceux qui s'émer-veillaient de son jardin ? La montagne rayonna de joie, et Petite Pomme secoua la tête, incrédule.

– Je vois ce que je vois ?

– Voir n'est rien, ma chérie. Accepter qu'on voit

est bien plus délicat.

– Bon. Je vois ce que je vois. N’empêche, j’y crois pas.

– Tant mieux. Je n’ai pas besoin de quatre mains pour manier mes pinceaux.

– Pff ! Peindre, toujours peindre ! T’as rien de plus amusant à proposer ?

– Si, certainement.

Il se dirigea vers le tombeau qui abritait Lavandin, et souffla. Le marbre finement sculpté s’envola en neige scintillante emportée par le vent, révélant le corps toujours gelé. Bleu Nuit s’agenouilla, et, à travers ses larmes, contempla Lavandin. Lavandin… si pâle et si tranquille, si réconfortant après les horreurs de la Lune Noire. Il se tourna vers Sans Larmes, et celui-ci hocha la tête, souriant. L’exorciste vit la peau de son disciple reprendre des couleurs, et passa ses mains sur le visage inanimé, heureux de le sentir tiède et souple. Il y posa les lèvres, et, les yeux clos, le couvrit de petits baisers délicats qui étaient autant de caresses et d’appels. Mais, au grand dépit de Petite Pomme, il évita soigneusement la bouche du jeune homme. Celui-ci battit des cils, ouvrit les paupières, et soupira. Bleu Nuit se recula, mais Lavandin s’exclama :

– Ah non ! Je ne peux pas redevenir petit, pour sentir à nouveau vos lèvres sur mon front, quand je m’endormais. Je ne peux que rester grand, mais je veux les sentir pourtant.

L'exorciste se baissa, et le serra contre lui. Puis, quand il fut rassasié de sa chaleur, il posa ses lèvres sur son front, très lentement. Petite Pomme soupira, ouvrit la bouche, mais son père la regarda, et il s'entourait d'une couleur de secret et de respect. Elle se tut, mais pesta : pourquoi fallait-il que les gens allassent à leur rythme et non au sien, même si elle les traînait derrière elle ?

Verte Bruine considéra Uraian Tuan, puis la boîte plate qui contenait les stèles miniaturisées. Manis dit, tendrement :

– La lune n'est plus noire, et l'encre le resterait sur les stèles de vos aimés ? Ôtez de vos yeux le voile de l'inquiétude, mon ami, et contemplez leur beauté retrouvée.

Le lettré ouvrit lentement le couvercle, et pleura de bonheur, car les stèles jadis souillées avaient retrouvé leurs reflets de malachite et de mousse, et les symboles de chacun de ses pairs resplendissaient de couleurs. D'un doigt tremblant, il effleura celle de Clair-Obscur, et elle jeta les reflets bleus qui lui avaient tant manqué, cette eau éblouissante trouvée dans la pénombre des plus denses forêts, ou coupant d'un trait net les déserts les plus secs. Uraian Tuan se pencha sur lui, embrassa ses cheveux verts, sourit, et, dans un bruissement de voiles ondoyants, s'envola pour rejoindre la Lune d'Argent. Dans le jardin, enfin, son visage brillerait sans plus être un mensonge, et elle ne retint pas ses larmes. Dans le jardin, enfin, il n'y aurait plus à masquer sa présence, car elle

resplendirait de soulagement, et de joie restaurée.

Ils s'installèrent au sommet d'une pente raide, mais praticable, et jetèrent dans la neige les stèles soudain légères, comme autant de bâtonnets. Quand elles touchèrent le sol, les morts se relevèrent.

– Nous semons le stèle de la vie, si je puis dire, s'amusa Taste-Cuisses.

Bleu Nuit leva les yeux au ciel, puis, sentant le regard taquin de Lavandin, il concéda :

– Le jeu de mot est un signe de bonne santé de l'esprit, car la capacité à combiner les concepts est un processus fondamental du raisonnement.

Son disciple compléta :

– Mais si seulement elle était muette dans ses exercices…

L'exorciste lui sourit. Cela ne le dérangeait plus d'être ainsi deviné, puisque Lavandin appréciait ce qu'il voyait, et que nul autre ne faisait de commentaires, sinon de tendres sourires. De toute manière, s'il y avait bien une chose qu'il avait apprise, c'était à rester sourd parfois.

*

Taste-Cuisses chercha ses danseuses, et les aperçut qui se dirigeaient vers le vide. Il cria, se rua vers elles ; elles ne ralentirent pas, et plongèrent. Il voulut sauter à leur suite, mais Chant des Pierres lui fit un croc-en-jambe, et il s'étala. Il les vit choir, leurs doigts largement écartés appuyés sur l'air, puis

plonger dans les ruisseaux, coassant et bondissant. Il pleura, car elles n'étaient plus que des animaux. Leurs danses gracieuses lui manquaient déjà, et leurs cuisses si douces… Il se tourna vers la montagne, et gémit :

– À quoi bon rendre le monde à la beauté si c'est pour me priver de la leur ?

Il ne reçut pas de réponse. Il se leva, ouvrit la bouche pour hurler, mais Bleu Nuit la lui ferma d'une main, et, comme le jeune homme se débattait, furieux, il lui murmura à l'oreille :

– Du calme. Je n'ai pas envie de finir enseveli sous une avalanche, et j'en pense sincèrement la montagne capable.

Taste-Cuisses tenta de le mordre, mais il poursuivit :

– Oui, je sais, vous vous moquez bien de mes préférences. Mais l'inverse n'est pas vrai : je suis capable de vous fournir des danseuses enchantées gracieuses et… disponibles, sans déranger la montagne.

Le jeune homme le fixa, ahuri, et se calma. Prudemment, l'exorciste ôta sa main ; le libertin se retourna, et s'esclaffa.

– Vous ? ! Vous… eh bien, si je m'attendais ! C'est facile, après cela, d'avoir une réputation d'homme chaste ! Ah oui, pas de risque qu'on voie une femme entrer chez vous, si vous vous tapez des spectres…

Lavandin le prit gentiment par les épaules, et l'éloigna.

– Taste-Cuisses, croyez bien que Bleu Nuit est ravi d'avoir enfin un point commun avec vous, mais ménagez-le. Vous savez comme il préfère rester seul ! Il serait dommage qu'il change d'avis quant à l'opportunité de recréer un ballet. C'est tout de même beaucoup de femmes pour un seul homme… il pourrait en éprouver quelque jalousie.

Le libertin opina, ravi, puis :

– Quand danseront-elles ? J'ai le temps de manger quelque chose ?

– Oui, certainement. Et puis, pourquoi ne pas faire quelques croquis ? Cela serait très utile, car chacun a ses préférences. Si vous ne voulez pas que vos danseuses soient au goût d'un exorciste et non au vôtre, donnez-nous quelques précisions.

Quand Lavandin revint, Bleu Nuit admirait la neige qui scintillait sur les pentes gigantesques au-dessus d'eux, où ils ne poseraient jamais le pied, pas même Fier Bouleau. Il semblait étrangement calme.

– Allez-vous… allez-vous vraiment créer des fantasmes, maître ?

– Bien sûr, Lavandin. Je ne plaisante pas avec les espoirs d'autrui. Et puis, regarde-le : je préfère le savoir en compagnie d'une troupe de fantasmes inoffensifs que d'infliger sa compagnie fût-ce à une seule danseuse réelle.

Le jeune homme eut un petit rire, et l'exorciste conclut :

– De deux maux, il faut choisir le moindre.

Verte Bruine n'en doutait pas, mais il remarqua tout de même :

– Un corps de ballet fantôme… il ne restera guère de vitalité à Taste-Cuisses.

– Ça, dit Bleu Nuit, peu importe. Soit je l'ai très mal compris, soit il sera ravi de n'avoir plus que deux heures de veille à occuper, en mangeant, en admirant, et en… bref. Le reste de ses journées ne l'a jamais intéressé, autant l'en débarrasser. Et puis… mes oiseaux n'ont jamais eu besoin de la vie d'autrui pour voler librement ; pourquoi des grenouilles de papier vert seraient-elles des vampires ?

Lotus Mauve quitta des yeux le visage de Clair-Obscur le temps de couver l'exorciste d'un regard attendri, car le petit dernier songeait enfin à amadouer la vie plutôt qu'à la conclure seulement. Il en était ravi, car il détestait l'idée de n'avoir rien légué à l'un de ses enfants… ou si peu, le superflu seulement, les charmes de l'apparence. Mais hériter d'un cœur était tellement plus doux, plus essentiel, aussi. Clair-Obscur l'enveloppa de miel sombre, de résine ambrée, d'un ressac tranquille ; le guérisseur soupira d'aise, et se blottit contre lui comme un œuf dans le sable paisible et chaud.

Un instant, tous s'unirent dans un même sourire, puis Verte Bruine fronça le sourcil, soudainement

inquiet. Langue de Feu approchait, et semblait une nuée d'orage. Elle marchait droit sur Bleu Nuit. Taste-Cuisses songea à protéger son fournisseur, mais elle le regarda, et il se terra. Ah ! Maudit Amiral ! Maintenant qu'il avait disparu, qui le protégerait de sa fille ? Elle se planta droit devant l'exorciste, et, férocement :

– S'il est temps de vivre heureux, ne devrais-tu pas te suicider ?

Bleu Nuit, blessé, ne sut que répondre, et elle poursuivit :

– Tu es expéditif, sinistre, et, qui plus est, tu ne vaux rien comme amant. Nous avons déjà eu assez de problèmes avec les frustrés dans le monde précédent. Si tu avais l'obligeance de mourir, tu nous éviterais bien des aspects déplaisants de l'existence. Au fond, maintenant que tu es un exorciste compétent, il est temps de venir à bout de l'essentiel : toi-même. Mais laisse-moi te dire que tu as bien tourné autour du pot ! N'importe qui sait mourir plus simplement que toi.

Bleu Nuit baissa la tête, interloqué, et observa ses mains. Entre elles, son collier reposait, reflétant la neige scintillante, mais les plumes immaculées lui parurent sanglantes. Comment nier qu'elle eût raison ? Il avait été dur, et frustrant ; jugé trop tôt, et condamné trop sévèrement. Il sentait une gêne, un poids sur sa nuque ; l'envie le prit de plier les genoux, se laisser tomber et attendre qu'elle frappât. Mais ce cou qu'elle trancherait… certains l'avaient touché

avec douceur. Il y avait eu le pinceau de Verte Bruine, les doigts de Lotus Mauve, les mains nouées de Petite Pomme, toutes tachées de fruits. Et il y avait eu…

Il rassembla son courage, et releva les yeux, cherchant le regard de Lavandin. Il y vit l'indignation que les mots de Langue de Feu lui inspiraient, et l'immense affection qu'il éprouvait pour son maître. Bleu Nuit ouvrit la bouche, mais ne put parler, et la guerrière ricana. Il força les mots à nouveau, et, cette fois, ils trouvèrent un passage :

– Pourquoi me reprocher la mort de votre père ? Il a choisi de partir, et de vous priver de sa présence. Ce n'est pas une raison pour éliminer ceux qui vous le rappellent par leur retenue.

– Ha ! Qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'as rien à voir avec mon père ! Et pour commencer, je ne suis pas contrariée !

– Vous m'en voyez heureux.

– Je m'en moque !

– Je n'en doute pas. Mais même si vous ne m'aimez pas, cela ne signifie pas que personne ne m'apprécie. Peu leur importe, à eux, que je ne sois pas un amant. Si vous ne pouvez être appréciée que comme amante, je n'ai pas cette limite.

Il sourit doucement :

– J'aurais plutôt la limite inverse, mais ce n'est pas suffisant pour que je me suicide. Si nous décidions de

supprimer les extrêmes, je devrais vous tuer, d'abord.

Elle resta bouche bée, puis éclata de rire.

– Tu es un taiseux, toi. Mais quand tu finis par causer, tu es pire que mon père !

Elle manqua le faire choir dans une rude accolade, puis lui tapota la tête :

– D'accord, je te garde.

Il songea que c'était faire bien peu de cas de l'opinion de tous les autres, puis il soupira : d'où avait-il tiré que le nouveau monde serait parfait, sans souffrance, sans complications ? Il regarda les Seferneith, et sentit une chaleur dans son cœur, car la Terre recréée serait suffisamment belle pour être chérie, et non rejetée. Cela lui suffirait.

Il s'extirpa de l'étreinte de Langue de Feu et, s'agenouillant, il baisa le bas de la robe de Lavandin, puis demeura un genou en terre, songeur. Tout s'était donc résumé à apprendre à apprécier ? À se satisfaire de son sort tout en continuant à l'améliorer ? À trouver, et conserver, un juste milieu, un équilibre ? Il lissa l'ourlet froissé de Lavandin, puis se releva. Il aimait la montagne, l'odeur de la neige, les poignées de flocons qui devenaient si facilement des boules de plumes aux yeux dorés, car la magie était puissante, ici en haut. Et la vue… il avait soif de la vue qui s'étendait jusqu'aux horizons restaurés, mais ne désirait pas fouler cette nouvelle terre. Pas pour l'instant.

Il sourit à ses amis, et s'éloigna, se demandant où

ériger le pavillon qui lui servirait d'ancrage. Lavandin dit, doucement :

– Là où cela nous conviendra…

Le « nous » fut comme du miel, coulant en Bleu Nuit, doré et tiède. Il s'enquit pourtant, d'une voix qu'il ne reconnaissait pas :

– Rien ne te manquera ?

– Allons, maître ! Nous ne sommes pas au bout du monde, ici ! Il y aura toujours une fée de la lune pour m'emporter vers l'horizon entre ses bras d'argent.

Manis opina avec ravissement, et Lavandin continua :

– Je prendrai mon élan, je plongerai dans les nues, je planerai jusqu'à la prochaine fleur aux pétales humides, je butinerai… et, cette soif apaisée, je reviendrai combler mes autres désirs. Vous pouvez être magnifiquement compétent, maître, mais vous ne pouvez pas tout être, satisfaire tout le monde.

L'exorciste se taisait, et le jeune homme ajouta :

– J'en suis d'ailleurs très content. Sans vouloir plagier Sans Larmes, si vous étiez tout, vous ne seriez rien. Ce sont vos choix qui vous rendent unique, ce sont eux qui me charment. Ce sont les vides qui me font chérir les pleins.

Bleu Nuit fixait la neige étincelante, attendant que Lavandin trouvât les mots, et leur préparant délicatement une place où ils pourraient germer.

– Mais s'il vous reste à apprendre, maître, je dirais

que c’est ceci : aimer est simple. Cela aussi, vous pouvez le faire mieux que votre père ne le fit. Je vous en prie.

L’exorciste ôta sa main du pilier de bois lisse qui supportait le toit du pavillon, et repoussa le rideau pour entrer. Il avait besoin d’intimité, il ne supporterait pas d’être dérangé au moment même où il osait enfin accepter Lavandin, l’accepter totalement. Il sourit à son ami, qui franchit le seuil et disparut à l’intérieur. Bleu Nuit voulut le suivre, mais en fut incapable. Il se retourna, regarda Verte Bruine, et avoua doucement :

– Vous me manquerez, maître…

– J’espère que non, Bleu Nuit. Je pense que cela vous fera du bien, de n’être plus un rôle, maître, disciple… mais une personne.

D’un geste du menton, l’exorciste indiqua la pénombre au-delà du seuil de bois fauve.

– Lavandin est mon disciple.

– Vraiment ? Est-ce là ce qui importe le plus ? Est-ce la vision de votre esprit, ou celle de votre cœur ?

Bleu Nuit hocha la tête, et sourit, triste et heureux à la fois :

– Nous nous reverrons.

– Je l’espère… et, dans l’intervalle, je ne vous oublierai pas. Comment le pourrais-je ? Quand je serai assis, seul à mon bureau, je sentirai la flamme de votre amour dans la nuit, et elle m’éclairera avec

tendresse, douceur et chaleur. Vous serez toujours le bienvenu.

– Merci, Verte Bruine. Merci de votre amour, et de votre patience.

Bleu Nuit s’avança vers le Seferneith, les yeux perdus dans le vert de ses cheveux. Ils s’enlacèrent un long, un très long moment, puis se séparèrent, souriants. L’exorciste regarda Rouge Cerise, et sourit timidement, un sourire teinté de regret. Elle le salua de la main, radieuse, et lui fit signe de filer. Il tourna les yeux vers Lotus Mauve, et se félicita de l’avoir supporté si longtemps, car il était devenu aussi plaisant qu’il l’avait espéré.

– Sans rancune, cher ancêtre.

– Au plaisir de vous revoir, cher descendant.

Alors seulement, il put franchir le seuil du pavillon, et laisser retomber le rideau derrière lui. Rouge Cerise jeta un coup d’œil à Mirabelle, qui haussa les épaules :

– Lavandin était un brave garçon, mais il aimait trop son papa.

– Pas de regrets ?

– Un de perdu, dix de retrouvés. Et puis, tu l’as entendu : il reviendra butiner, mon petit bourdon. Ce n’est pas comme s’il oubliait le chemin de sa fleur. Mais toi ?

– J’ai d’autres flammes auxquelles me chauffer. Mais je ne cesserai pas d’espérer, du coin du cœur…

– À la maîtresse, le maître ; à la servante, le disciple… il est rare que j'apprécie l'ordre, mais là, là, je n'échangerais pour rien au monde !

– Moi non plus. Tout est bien !

Petite Pomme serra plus fort la main de son père, mais les larmes qu'elle voulait retenir coulèrent quand même. Il la souleva, l'étreignit tendrement.

– Bleu Nuit m'a pas dit au revoir…

– Il a besoin de calme, ma chérie.

– Un peu comme s'il dormait ?

– Oui.

– Alors, il finira par se réveiller ?

– Certainement.

– Et il viendra jouer avec moi ?

– Je le pense, oui.

– Tu me le promets ?

Le lettré hésita, puis rappela doucement :

– Non, Petite Pomme. Une promesse ne lie que celui qui la fait. Je ne peux rien dire à son sujet. Mais je peux te jurer que moi, je serai toujours là pour jouer avec toi.

– Ah… sauf quand tu joues avec tes papiers.

– Je… j'aurai plus de temps, maintenant.

– Tu aimes moins tes papiers ?

– N… non.

– Ah ! Tu vois !

– Mais je suis là, moi, fit Lotus Mauve, et j’ai tout le temps de jouer, maintenant.

Petite Pomme le considéra, méfiante, puis :

– Toi, t’es tellement bon pour guérir que tu te gênes pas pour démolir. Tu me fais peur.

Verte Bruine posa sa joue contre celle de sa fille :

– Il te fait peur, ou il te faisait peur ?

L’enfant examina longuement Lotus Mauve, avec beaucoup de soin :

– L’ombre est partie.

Elle se laissa aller dans les bras du guérisseur, mais elle ajouta pourtant :

– N’empêche, Bleu Nuit me manquera.

– À nous aussi. Mais ne le sens-tu pas contre ton cœur, tel une flamme lointaine, dont la chaleur te réchauffe pourtant ?

– Si, bien sûr ! Si tu peux, je peux, qu’est-ce que tu crois ! Mais on peut pas taquiner une flamme.

Elle soupira : si tout le monde devait vivre heureux, qui allait-elle pouvoir embêter ? Lotus Mauve posa ses lèvres sur ses cheveux, et elle se sentit mieux, la tête toute légère, pleine de fleurs et de papillons. Le guérisseur sourit à Verte Bruine, ses yeux pétillant de malice entre ses longs cils, et le lettré en fut soulagé. Tout ce qu’il avait reçu du Lotus Mauve de jadis, c’était le meilleur, et non le pire. Il

semblait que ce fût de nouveau le cas. Il semblait… mais il n'oublierait pas que la mémoire avait toujours un temps de retard, que les notes sitôt écrites étaient déjà périmées. Et surtout, surtout, que les nécrologies étaient mensongères. Il rit, et passa un bras autour de Rouge Cerise. Un érable… un pauvre érable… la montagne l'attendrait longtemps ! Il n'avait pas envie de cesser de mordre dans une chair sombre et juteuse.

Petite Pomme regarda Lotus Mauve :

– Bon ! Je vais pouvoir jouer avec toi. Mais avant, j'avais Lavandin, aussi.

– Et maintenant, tu auras Sans Larmes et Fille d'Eau. Ce n'est pas comme si tu y perdais !

L'enfant soupira. Voilà qu'elle aussi se mettait à aimer les jours de pluie. C'était peut-être étrange, mais, même si elle avait effectivement de nouveaux amis, son cœur ne se remplissait pas tout à fait. Il restait comme un vide, là où Bleu Nuit s'était tenu. Un vide, prêt à se remplir de larmes. Elle se reprit : et quoi encore ? ! Il était laid, l'océan des larmes ! Elle n'en voulait pas en elle, même pas quelques gouttes.

Elle sauta dans la neige, et commença une bataille de boules de neige. Fille d'Eau était bonne, très bonne ; et Sans Larmes était un sale traître, toujours là où elle ne l'attendait pas. Il allait falloir qu'elle s'améliorât sacrément. Heureusement, Lotus Mauve faisait semblant d'être maladroit avec beaucoup d'efficacité, et elle apprécia tant cette délicatesse qu'elle révisa son opinion à son égard : il était bien,

cet adulte ; trrès bien. Elle réussirait sûrement à en faire quelque chose d'utilisable. Le guérisseur retint un sourire ; vraiment ? Qu'elle était donc charmante, la naïveté des descendants, et leur fraîcheur, à préserver… précieusement.

*

Fier Bouleau choisit un pan de neige encore vierge, et y planta la stèle de son grand-père, car celui-ci supportait mal d'emprunter des chemins battus. Il recula, et Vieux Saule revint à la vie, debout, aussi droit que le jour où il avait été premier aux examens nationaux. Il baissa les yeux, avisa ses deux pieds enfoncés dans la neige :

– Misère ! Le monde doit-il toujours commencer par des orteils gelés ? Et si oui, pourquoi mes orteils gelés, et pas ceux de quelqu'un d'autre ? Il doit bien y avoir des gens que cela dérange moins que moi ! Chacun ses faiblesses !

– C'est une bonne question d'examen, pépé, c'est une bonne question. Je ne crois pas qu'il vaille la peine de réveiller la montagne pour lui demander cela.

– Réveiller qui ?

Vieux Saule étudia son petit-fils devenu plus âgé que lui, puis le paysage en contrebas, le sommet si élevé qu'il en était invisible, et il demeura songeur. C'est qu'ils y étaient, sur la montagne ! Il vacilla un instant, car l'idée d'être supporté par un massif inexistant le perturbait, puis il secoua la tête, et rit :

l'ignorance n'était un défaut que si elle persistait face à l'évidence. Il se reprit et, la poitrine soudain dilatée d'espoir, il pivota lentement. Il resta muet, les yeux écarquillés, en apercevant Lotus Mauve, Verte Bruine et les Seferneith resplendissants. Machinalement, il couvrit sa bouche béante d'une main tremblante aux longs doigts pâles et fermes, puis il s'approcha timidement d'eux, et s'émerveilla de voir ce que la pierre, même peinte, ne pouvait traduire. Fier Bouleau constata, tendrement, en savourant chaque mot :

– Alors, pépé, n'y sont-elles pas, les fées ?

– Si… si… et par une chance fabuleuse, je ne suis plus un vieux décati.

Il regarda autour de lui, les larmes aux yeux :

– Je ne vois pas ta grand-mère…

– Tu veux parler de ta femme ?

– Pouah ! N'utilise pas de gros mots, veux-tu ? Paix à son âme et à ses restes !

Il se tourna vers les Seferneith, un sourire charmeur aux lèvres, et prit une boule de neige en plein visage. Éclatant de rire, il se mêla à la bataille. Tant qu'à être jeune, autant l'être vraiment ! Quand les petits seraient couchés, il penserait au reste.

*

Taste-Cuisses considéra Vieux Saule, et se dit qu'il aurait pu discuter avec lui, s'il n'y avait eu ce mot d'examens. Ah ! Qu'il serait doux de rencontrer

quelqu'un qui sût apprécier la vie sans trop la raffiner ! Qu'il serait doux de… il hésita, mais préféra imaginer les visages des danseuses qui le divertiraient bientôt. Il s'assit sur le rebord extérieur du pavillon de Bleu Nuit, et résolut d'attendre le temps que l'exorciste se décidât. De toute manière, la pierre était tiède, et s'y reposer était agréable. Quant à Langue de Feu, elle semblait l'avoir oublié… ce n'était pas le moment de se faire remarquer. Il s'assit, et regarda ses compagnons ressusciter leurs amis. Il se surprit à se réjouir pour eux, à battre des mains quand ils criaient de joie, et cela lui parut de moins en moins étrange.

*

Lotus Mauve lança à Verte Bruine :

– Et si nous redescendions ? Je trouve ces lieux magnifiques, mais ils manquent singulièrement de piscines… et je ne parle même pas de la probabilité ridiculement faible d'y trouver une mangue, ou même une pomme.

– Pourquoi pas ! De toute manière, la vie coule partout avec la même joie… elle nous rendra nos amis où que nous nous trouvions.

Le lettré examina la boîte délicate qui contenait les stèles :

– Mais, néanmoins… j'en vois au moins trois qui regretteraient de ne pas renaître dans les sommets.

– Laisse-moi deviner… ce bon Bleu Nuit, perturbé par le retour de Lavandin, a oublié sa maman, Indigo

et Petit Cheval.

– Bien sûr. Il est si émotif, et s'implique si complètement, qu'il ne peut pas penser à tout…

– Faisons-le pour lui, il le supporte de mieux en mieux.

– D'accord.

– Laisse-moi la marchande, veux-tu ? Elle vient de Deux-Rivières, et je suis le grand spécialiste des revenants de cette ville. Si le monde doit compter des médisants féroces, je veux l'assumer.

– Moi, je jetterais bien Petit Cheval, signala Rouge Cerise.

Ils se retournèrent, étonnés.

– Un jeune homme capable d'apaiser la culpabilité de Bleu Nuit est un ami précieux, et les amis de Bleu Nuit sont mes amis.

– Bon, fit Verte Bruine. J'aurai donc le plaisir de recréer Indigo.

– Avec un bâillon ?

– Pour quoi faire ? Moi, je suis d'accord de l'écouter.

Les trois stèles tombèrent très près l'une de l'autre, et les deux disciples apparurent tout contre la marchande, qui éclata de rire et les serra contre elle.

– Eh bien ! C'est ici qu'il faudrait ouvrir un restaurant ! Quelle vue, mes petits, quelle vue !

Indigo regarda d'un air ébahi les deux seins très

ronds qui avaient remplacé la vieille poitrine flasque, et approuva ardemment :

– Ah ça, oui, quelle vue !

– Tiens, l'Administration procède à un recensement des ressources locales ?

Il rougit. Petit Cheval s'étonna :

– Qu'est-ce que ça peut bien faire, qu'elle ait les cheveux noirs et plus de rides du tout ? Elle reste notre maman, non ?

– Bien sûr, les petits. Et puis, ce corps est tout à fait en âge de vous avoir eu pour enfants.

– Tu as fait ça pour nous ?

– Presque… j'ai aimé ma jeunesse, mais j'ai préféré ma trentaine… les fleurs graciles sont bien jolies, mais j'apprécie plus les légumes charnus de mon potager.

Indigo opina du chef, puis sourit béatement, blotti contre elle. Elle se retourna, chercha Bleu Nuit du regard, et Verte Bruine vint à elle, souriant.

– Chère madame, Bleu Nuit se trouve dans le pavillon que vous voyez là. Il est actuellement occupé, mais c'est à lui que vous devez d'être en vie, tout comme Indigo et Petit Cheval. Il ne vous a jamais oubliés.

– Occupé ? Comment cela ?

Le lettré répondit :

Très haut dans le ciel bleu

Les pensées sont nuages

Légers, effilochés,

Et toujours présents.

Mais le grand vent du sud

Tout chargé de parfums

D'amour et de désir

Les a tous balayés.

Il ne reste que l'azur

Si vaste derrière ses yeux

Et le temps infini,

Le temps d'aimer enfin.

Elle sourit, et murmura :

– C'est arrivé, alors… il s'y attendait ?

Rouge Cerise éclata de rire.

– Un athée comme lui ? S'attendre à trouver l'amour sur deux dieux successifs, aussi… fous… l'un que l'autre ? Je vois mal comment !

– Trois dieux, précisa Lotus Mauve.

– Pardon ?

– Quelques peuplades humaines avaient fait de moi leur dieu de l'amour.

– Ah tiens ? fit Indigo, intéressé.

– Le recensement continue, ricana la marchande.

– Tu ne m'avais pas dit que les gens du jardin

sentaient comme des courtisanes ? remarqua Petit Cheval.

– J’étais apprenti héros, à cette époque. Je pensais qu’il fallait avoir des muscles durs et des pensées carrées.

– Tandis que maintenant ?

– Ah, maintenant, je suis lettré, je peux m’occuper de fleurettes et m’enivrer de parfums. Un cerveau, ça a besoin de souplesse et d’ouverture, pas de préjugés…

Petit Cheval éclata de rire, puis :

– Et Lavandin ?

– Il est avec Bleu Nuit.

– C’est bien. Ils s’aimaient bien, je crois.

Indigo et la marchande se regardèrent, et lui caressèrent les cheveux. L’adolescent proposa :

– Déposer un courrier sur le seuil d’une maison, ce n’est certainement pas déranger, n’est-ce pas ?

– Surtout s’il s’agit de dire que nous nous portons parfaitement bien, que nous lui souhaitons le plus doux des bonheurs, et qu’ils passent quand ils veulent, surtout juste avant l’heure du repas…

Indigo sortit du papier, de l’encre et un pinceau, et rédigea avec amour une lettre pour son maître. Lotus Mauve se dit qu’il avait très bien fait de sauver quelques humains. Tout bien considéré, l’extrême variabilité de l’humanité lui permettait même d’être

supportable, voire charmante. Le tout serait de trier plus soigneusement à l'avenir. Mais compte tenu de leur faible nombre… il serait parfaitement possible de leur offrir la santé mentale et physique, et d'éviter qu'ils ne devinssent dangereux à nouveau. Oui, cette fois-ci, il saurait comment s'y prendre.

Il sourit largement à Rouge Cerise, qui hocha la tête d'un air entendu. Elle désigna son fourreau, où l'épée endormie reposait. Elle la dégaina sur l'épaisseur d'un doigt, et Lotus Mauve apprécia son éclat vif et glacial. Le Général de pierre ne tirerait pas le monde vers la guerre, mais s'il fallait tuer… il tuerait, puis s'assoupirait à nouveau. Le guérisseur se demanda de quelle couleur étaient ses rêves, s'il en faisait seulement.

Il sentit une tape discrète sur son épaule, se retourna, et expira avec lenteur et volupté, car Pendaran était une fée particulièrement réussie, mêlant harmonieusement l'ardeur et l'élégance. Il l'imaginait aisément courant le monde à la recherche de beauté. Le Tuan s'inclina :

– Bonjour, Lotus Mauve. Jadis, vous m'avez trouvé quelque attrait. En va-t-il de même aujourd'hui ?

– Bien sûr, Pendaran. Votre manteau était merveilleux, mais ces voiles dansants autour de vous, et la lueur d'argent de vos bijoux, sont infiniment plus à mon goût.

– Vous m'en voyez ravi. Par ailleurs, si j'ai bien compris, vous êtes ovipare ?

– Oui. C'est une proposition ?

– Certainement. J'ai toute confiance en vos talents de créateurs pour générer un monde que j'aurai plaisir à découvrir… et pourtant, je ne répugnerais pas à proposer quelques idées. Je sais que nous sommes supposés refléter, mais le miroir intelligent choisit son emplacement… à tout le moins.

– Bien sûr, Pendaran. Si vous y tenez, je ne dirai pas que vous mourez d'envie d'avoir un petit, un petit rien que pour vous, un enfant dont les couleurs vous raviront, qui ne risquera pas de vous mordre, et n'aura tué personne pour gagner le droit de vivre sa vie. Un descendant que vous pourrez choyer sans rien craindre de lui, qu'un plaisir inconnu qui vous fera frémir comme jamais encore.

Le Tuan détourna les yeux un instant, puis plongea son regard dans les ors et les mauves des yeux du Seferneith, et murmura :

Triste était la beauté

Qu'il fallait empailler

Pour la rendre supportable.

Tant de membres figés,

Pour n'avoir su danser ;

Tant de prunelles éteintes

De ne savoir briller

Que de larmes et de fièvre.

Triste était la beauté

Qui naissait de la mort.

Il ajouta :

– J'ai vu vos sourires quand vous teniez contre votre ventre des œufs si blancs, si doux…

– Les fées de la lune ont certainement leur propre manière d'enfanter ?

– Oh, oui, une histoire de rubans, de ballets aériens, de pluie de rosée d'argent… c'est très joli… mais je voudrais bien un œuf.

– Parce que sa coque vous rappelle votre armure disparue ?

– Eh, oui. Je ne me voyais pas en nostalgique du bon vieux temps… mais il n'est pas si simple de faire le deuil de ma puissance.

– Elle n'est pas enfuie, mais métamorphosée.

– Ouais, ouais… comme un dragon en lapin. C'est sûrement très doux, mais ça n'a pas tout à fait le même impact.

– Pendaran… je suis certain que vous avez suffisamment de qualités pour être aimé pour vous-même. Tant pis si vous n'êtes plus ni le héros, ni l'ami fidèle, ni le pourvoyeur génial…

– Mais juste une fée émotive couvant un œuf d'argent ?

Lotus Mauve l'embrassa tendrement. L'aventurier était si beau, et si timide à sa manière ; si direct, pour ne pas avoir le temps de reculer, apeuré. Il serait

doux de le réconforter, et délicieux de le voir éclore. Les lèvres minces de Clair-Obscur s'étirèrent, car il se réjouissait de rencontrer l'enfant. La douceur du guérisseur, jointe à la fougue de Pendaran… il jongla nonchalamment avec une miséricorde, et l'un de ses lieutenants constata, amusé et complice :

– L'entraînement, toujours l'entraînement…

– Pour une main habile, le travail n'est pas un effort…

Ils échangèrent un sourire ironique.

XVII – Dans un crépuscule mauve

Verte Bruine observa la foule qui déambulait sur le plateau immaculé en devisant gaiement. Un très doux soleil les réchauffait, et les flocons semblaient des plumes légères. Il examina la pente, et trouva un chemin facile. Le premier, il l'emprunta, et tous le suivirent. Lotus Mauve remarqua :

– La montée fut un enfer, la descente est un vrai plaisir.

– La montagne est d'humeur douce.

– Et nous glissons parmi les neiges comme des goélands endormis. La brume s'étend, la brume s'écarte, nous dessinant des paysages.

Bâton d'Encre contempla les terres en contrebas :

– Eh bien ! Nous avons du travail ! Tout un monde à reconstruire ! Des terres vierges à exploiter ! Heureusement, il vous reste un haut fonctionnaire, ce brave Vieux Saule, mais surtout, surtout, un magistrat intègre.

Il s'inclina profondément. Lys d'Eau ajouta :

– Et bien sûr, une femme du monde.

Le lettré retint un soupir, regarda Rouge Cerise qui hocha la tête, et, posément :

– Chers beaux-parents… à quoi sert l'oppression, quand l'abondance est assurée ? Que voler, quand

chacun possède bien assez ? Et pourquoi diviser les peuples entre ceux qui ont et qui sont, et ceux qui n'ont pas et ne sont pas… alors même que nos exploits nous ont si bien convaincus de notre valeur qu'il nous est inutile de croire l'augmenter en niant celle d'autrui ?

Bâton d'Encre et Lys d'Eau ouvrirent la bouche, puis la refermèrent, et se sourirent. Des fossiles, voilà ce qu'ils avaient failli être. Elle battit des cils par-dessus son éventail :

– Merci, Verte Bruine, j'ai failli me déshonorer en laissant la mode me dépasser. Je saurai m'adapter.

Son époux souriait, un sourire d'enfant :

– Je vais pouvoir être honnête pour de bon ? Il n'y aura plus besoin de tricher pour gagner ?

– Oui, cher beau-père. Les fruits pourris ont enfin cessé d'être les plus beaux.

Bâton d'Encre descendit la montagne en faisant de petits bonds, en sifflotant, et en amusant Petite Pomme. L'enfant s'était dénudée, et riait dans le vent tiède. Lys d'Eau bavardait avec Mirabelle, car si tous étaient égaux, et que la mode n'était plus limitée par la position sociale, il faudrait se montrer très imaginatif pour que chacun se sentît pourtant unique et magnifique. Lotus Mauve les rejoignit, car le sujet l'intéressait, et que la seule habileté des deux femmes ne suffirait pas à embellir suffisamment l'humanité.

Indigo s'approcha de Verte Bruine, et, timidement :

– Moi, j'aimais bien administrer honnêtement. Il n'y aura vraiment rien qui aura un peu besoin d'être supervisé ?

Le lettré étreignit le jeune homme, et apprécia les nuances de trouble qui chatoyèrent dans sa probité. Il attendit qu'Indigo se fît à l'idée que la nouvelle Terre était encore plus colorée et parfumée que l'ancienne, puis il expliqua, souriant :

– Indigo, aucune perfection ne se crée d'un jet. Nous aurons tous, toujours, l'occasion d'améliorer le monde ; mais nous ne ferons rien qui devrait être du ressort d'autrui.

– Je crois que je comprends… avant de faire boire un âne, mieux vaut vérifier qu'il a soif…

– Et le laisser libre de rejoindre l'abreuvoir quand bon lui semblera.

– Il sera intéressant de ne me mêler que de ce qui me regarde vraiment. Je me réjouis. Hélas, je n'ai plus ni professeur, ni livres.

– Vieux Saule sera ravi de vous faire partager sa sagesse, et moi, j'ai des livres jusqu'au plafond… l'un dans l'autre…

– Vous avez dit l'un dans l'autre ? lança le haut fonctionnaire, égrillard.

Indigo devint écarlate, bredouilla un congé, et s'éloigna pour rejoindre la marchande de boulettes de riz, qu'il espéra bien informée et loquace. Verte Bruine évalua le temps restant avant la prochaine

pause, et entreprit de généraliser l'enseignement de l'anatomie seferneith, afin d'éviter désormais de déplorables approximations dans des propositions par ailleurs très estimables.

*

Taste-Cuisses vit Langue de Feu entamer la descente, et il ressentit une profonde satisfaction, car elle ne l'avait pas salué, ni même regardé, et n'avait rien exigé de lui. Il ne songea pas à s'en vanter, car le clin d'œil complice décoché par Clair-Obscur avait été sans équivoque. Il eut une pensée émue pour le Seferneith aux longs cheveux bleus ; il regretta un instant de ne pas en avoir conservé une mèche, comme talisman, puis il éclata de rire, car il avait mieux à faire que de s'inquiéter.

Il sortit de son baluchon le crâne de Cent Vingt Dents, et se demanda si un vieil os valait une stèle. Il haussa les épaules, et le jeta dans la neige. Le gourmet retrouva son corps, regarda autour de lui, puis :

– Taste-Cuisses ! Quel plaisir de voir un ami ! Tu qui portes un havresac, n'aurais-tu rien à manger ?

Le libertin sourit : bien sûr qu'il lui restait du saucisson. Avoir espéré ce moment, sans rien garder à se mettre sous la dent ? C'eût été une félonie ! Il fut heureux de discuter avec Cent Vingt Dents, et savoura cette joie que nulle crainte ne teintait plus, car même si le gourmet mangeait tout ce qui avait bon goût, comment eût-il croqué des danseuses fantômes, aussi mignonnes fussent-elles ? Cent Vingt

Dents remarqua :

– Je m’étonne… nous parlons depuis un moment déjà, et tu n’as toujours pas dit que…

Taste-Cuisses éclata de rire.

– Que je suis bien malheureux ? Mais c’est que je ne le suis pas ! Nous sommes des privilégiés, mon ami, des privilégiés ! Et je tiens à ce que ça dure ! Cependant, je sais maintenant que je survis même quand le bien-être n’est plus qu’un souvenir.

Le gourmet s’épanouit, et songea que la présence de gencives roses et saines amélioraient considérablement son sourire. Il n’aurait jamais pensé que ses dents fussent aussi longues, et cette vue l’avait gêné. Mais c’était fini, et il reposait au chaud, l’estomac plein de bon saucisson plutôt que de courants d’air et de sable.

Taste-Cuisses se racla la gorge :

– Cent Vingt Dents… je suis désolé pour tout ce que tu as enduré de mon fait. Je me suis laissé aveugler par mon égoïsme, j’en ai perdu la tête, et je t’ai… tué, alors que tu…

– Bah ! Il faut oublier le sel une fois, pour se souvenir à quoi il sert. Tu n’aurais pas un cure-dent ?

Le libertin se jeta dans les bras de son ami, et l’étreignit. L’avoir vu, lui, le gourmet, réduit à un squelette, c’était… c’était…

– Là, là… tout va bien, maintenant. Nous étions des imbéciles, toi et moi, et l’Amiral en a profité. Je

suis content de me dire qu'aujourd'hui, il nous réserverait un sort différent.

Taste-Cuisses soupira, lui tendit un cure-dent, et ajouta :

– J'ai même pensé aux brosses à dents. Et pour le reste, je suis certain que les charmants habitants de ce pavillon nous fourniront très volontiers de la nourriture, car ce sont des mages puissants.

– Surtout si nous cuisinons pour eux, je présume ?

– Eh bien, non. Eux, ils sont généreux. Ils t'en donneraient même si tu ne faisais rien.

– Extraordinaire. Je finissais par croire que j'étais le seul.

Ils regardèrent passer les nuages, puis le libertin s'enquit :

– La ville ne te manquera pas ?

– Allons donc ! Je supporte mal les odeurs de mets grossiers venant de la maison voisine. Et à propos… si nous songions à nous installer ? Cette banquette me semblera étroite à l'heure de m'endormir… et un esprit fatigué ne sait plus jouir pleinement du petit déjeuner.

*

Quand ils atteignirent la plaine, Langue de Feu se retourna. Elle se campa face aux contreforts gris que la mer avait léchés, et cria, très fort :

– Tu peux dormir, le vieux, pour ce que tu me

manques ! Tu l'avais bien trop grosse pour ma petite chatte !

Elle fondit en larmes, et ses soldats l'entourèrent, la consolèrent, de leurs mains, de leur chaleur, de leur bouche, de leurs langues, et de tout ce qu'ils purent trouver sous leurs jupettes. Les Seferneith les observèrent un instant, puis ils s'éloignèrent, salués par les soldats les moins impliqués dans la mêlée. Lotus Mauve demanda :

– Vous allez vous en sortir, messieurs ?

– Bien sûr ! Maintenant que le vieux n'est plus là, elle va être beaucoup plus supportable.

– Pourquoi ?

– Ça la rendait dingue, d'essayer de lui plaire, comme petite fille si vulnérable jouant avec ses longues boucles ou comme héros sans peur et sans reproche.

– Tout de même… un peu d'aide pour mettre de l'ordre dans cette tête blonde ?

– Volontiers ! À six, nous avons une chance de lui survivre.

– Mais si nous pouvons en avoir deux plutôt qu'une…

–… c'est très volontiers.

*

Ils s'enfoncèrent dans les prés fleuris. Ils allaient sans hâte. Le chemin serait long jusqu'au jardin de

Verte Bruine, mais il serait magnifique, et ils le dégusteraient. Quand le ciel se teinta de mauve et de bleu, ils s'assirent sur l'herbe moelleuse. Dans l'air tiède embaumé de chèvrefeuille, ils admirèrent en silence la lune qui se levait et noyait d'argent les flancs de la montagne, en une tendre caresse.

XVIII – Les cœurs enchantés

Quand la lune d'argent fut haute dans le ciel, Verte Bruine s'installa près du grand bassin, et admira les magnolias en fleurs. Dans un chatoiement de lumière, Manis se posa près de lui, et s'inclina, ses voiles flottant autour de son corps pâle.

– Bonsoir, Verte Bruine. Je me suis souvenu de votre invitation, et je me suis permis de vous rejoindre.

– J'en suis très heureux, Manis. Voulez-vous prendre place ?

– J'en serais ravi, mais puis-je vous remettre le présent que j'ai apporté ?

Le lettré hocha la tête, et, au-dessus de Manis, une brume luminescente se répandit, dessina les rives d'un étang, puis les corps ondoyants de poissons aux corps d'argent plus ou moins sombre, aux nageoires ondulantes et aux écailles magnifiques. Verte Bruine sourit, ravi, et le Tuan s'assit face à lui :

– Maintenant que la lune brille à nouveau dans le ciel… non seulement celui de votre jardin… mais celui du monde entier… désirez-vous votre nom ?

– Oui.

Manis se pencha, et le murmura à l'oreille du lettré, qui sourit. Tel il avait été, tel il était resté, malgré le silence du monde et sa mémoire

déchiquetée. Il s'enquit :

– Pourquoi ne pas oser, Manis ?

– D'accord. J'ai retenu votre nom, mais sans jamais le comprendre. Que signifie-t-il ?

– Communiquer.

– Tout simplement ?

– Qu'y a-t-il de simple à la communication ? Il est si délicat de transplanter une information d'un esprit dans un autre, de lui faire prendre racine, d'éviter qu'elle ne se dessèche ou se corrompe…

– C'est vrai.

– À mon tour ?

– Bien sûr.

– Que signifie Manis ?

– Doux.

– Cela vous convient à merveille. Et… Rengganis ?

Manis détourna les yeux, puis murmura :

– Princesse… qu'aurait-elle pu être d'autre, que celle qui règne sur les cœurs, celui de son père d'abord, le mien ensuite ?

– Régner… quelle étrange idée !

– Je le sais bien… mais j'ai tous les défauts d'un miroir… je sais chérir autrui, et me négliger moi-même.

– Tant mieux pour mes nuits.

– Votre sourire fait naître le mien, et quand je me tiens près de vous, je sais enfin me respecter. Je resterai le temps d'apprendre.

– Vous serez toujours le bienvenu, Manis.

Ils restèrent silencieux, et contemplèrent les poissons gracieux qui dansaient dans le ciel.

*

Verte Bruine était assis à son bureau, et s'apprêtait à relier les œuvres d'un ami peintre qui avait parcouru le monde recréé. Il contemplait amoureusement les contrées verdoyantes, les montagnes tendres ou âpres, les îles moutonnant les mers turquoise comme des perles d'émeraude posées sur du sable clair. Et puis les déserts roux, ocre, jaunes ; les forêts d'arbres dorés au sol couvert de mousse. Il s'attardait, attendri, sur les cités resplendissantes, les villages pittoresques, les maisons nichées en des lieux propices qui leur servaient d'écrins. Les humains avaient tous pris le temps d'enjoliver leur logis et leur corps, et leurs portraits souriants étaient des ravissements.

La Terre était si belle que le lettré hésita à ne donner à chaque planche qu'un encadrement très modeste, puis il rit. La beauté le ravissait, oui ; mais en être rassasié ? Non ! Il continuerait à la rehausser de son mieux, comme les Seferneith n'avaient cessé de le faire. Le monde n'était jamais achevé, et pouvait toujours embellir. Il étudia les œuvres avec plaisir, et les trouva si diverses qu'il refusa de penser à un cadre unique. Il considéra avec gourmandise ses

pinceaux bien alignés, pendus à leur support ouvragé, et les rangées de petits pots qui contenaient ses peintures. Il chérissait particulièrement ceux que lui apportait parfois un grand goéland noir aux yeux de brume, des teintes prélevées dans les plus beaux des rêves, les plus étincelants des cœurs. Il se mit à l'ouvrage.

Il s'interrompit, et releva la tête, ému par la sensation qui venait de l'atteindre, une sensation venue d'au-delà de l'horizon. Elle portait encore un petit relent de neige et de ciel bleu sombre. Il tendit ses sens vers Lotus Mauve, et perçut son amusement. Il précisa :

– Bleu Nuit a joui.

– Je l'ai senti également. Cela fait déjà plus de trois fois en toute une vie… où s'arrêtera-t-il ?

– Demande à Lavandin. C'est lui qui mène le bal, je n'ai discerné personne d'autre.

– Je l'avais bien dit, fit Petite Pomme, que Lavandin avait une tête de piège à souris !

– Et moi, conclut Mirabelle, je savais que Bleu Nuit était un poisson. Mais il en a mis du temps, avant de frétiller ! J'ai bien cru qu'il était crevé, celui-là !

Le guérisseur sourit :

– En tout cas, je n'ai plus besoin de m'en occuper. Je les aime, ces petits, quand ils sont autonomes.

– Et tu fais tout pour qu'ils le deviennent.

– Avec un soin extrême. Mieux je vous soigne, et

plus longues sont mes vacances.

– Vacances ? ! s'étonna Lys d'Eau. Vacances ? ! Tant qu'il y aura des garde-robes, tant que nous prendrons des bains parfumés, tant qu'il restera des positions amoureuses à inventer… comment pourriez-vous être en vacances ?

– Il y avait du travail, dans tout ce que vous avez énuméré ? J'ai dû le manquer.

Ils éclatèrent de rire, et, dans la tête de chacun, la joie des autres forma autant de cascades ; puis ils revinrent à ce qu'ils faisaient, sauf Bâton d'Encre, à qui le plaisir des amants avait donné des idées. Fort heureusement, Lys d'Eau en avait de très similaires.

Autour de la montagne, le ciel souriait toujours ; et les oiseaux voltigeaient sans plus même songer qu'ils avaient pu la craindre.

XIX – Devant la porte, un bouquet

Petite Pomme ouvrit la porte du jardin, et sourit à Bleu Nuit dont la tête semblait flotter au-dessus d'un énorme bouquet.

– Il est magnifique ! Tu excelles vraiment à marier les fleurs. Chacune est belle, mais leur alliance l'est encore plus.

– Je suis heureux qu'il te plaise.

– Tu aurais pu entrer, sais-tu ? Tu n'avais pas besoin d'attendre.

– Je le sais, mais je préférais que tu m'ouvres.

– Je vois ça… mais je ne vois pas que ça. Tu choisis la fille comme chemin vers la mère ? Pourquoi pas… mais il y a un péage.

Bleu Nuit posa délicatement le bouquet, et Petite Pomme lui sauta au cou, ravie de le revoir. Il avait embelli, et elle ne regrettait aucunement de l'avoir laissé libre. Elle rayonna, car elle avait deviné juste : sous les caresses et le feu du plaisir, sa peau était passée du marbre le plus pâle à un albâtre tiède qu'elle appréciait bien plus. Elle retint un soupir, car son père avait raison, une fois de plus : savoir déléguer était un talent essentiel, et pour réussir, et pour épargner ses forces et son temps.

Il la serra contre lui, heureux qu'elle ne lui en voulût pas, et apprécia la douceur de sa peau. Elle

avait grandi, mais s’était contentée d’allonger les colliers qui dansaient autour d’elle, sans songer à se couvrir, un choix très judicieux. Quelle imperfection aurait-elle pu cacher, et pourquoi les priver d’une part de sa beauté, quand il lui suffisait d’en rehausser des bribes… par pur esprit de contrariété, car c’était bien inutile.

Il respira avec délices son odeur fraîche et sucrée, et imagina une mer de pommes d’un vert éblouissant qui montaient et descendaient au gré de flots scintillants sous le soleil, en s’entrechoquant gaiement. Au-delà des fruits dansants, une île à l’herbe tendre, et en son cœur, un cerisier bruissant aux lèvres pleines et rouges, entre les branches duquel il se rassasierait, un arbre droit et souple à l’écorce châtaine, ferme contre son corps. Et tout autour d’eux, comme une brume dorée, une senteur de cannelle et de miel, qui portait une paix infinie, une sagesse souriante, et la joie renouvelée de peindre le bonheur.

Il ramenait des cimes son cœur dégelé par l’amour de Lavandin, et se réjouissait de l’enterrer enfin dans une terre tiède et tendre, puis de le voir germer et fleurir réellement. Il avait accepté de s’entrouvrir, de laisser poindre des boutons aux feuilles veloutées, mais il avait hâte d’ouvrir ses pétales, et d’être butiné. Il les avait quittés pour se trouver enfin, et il savait maintenant combien il les aimait. Il ne se priverait plus de jouir de leur présence.

Liste des lieux et personnages

Bâton d'Encre, humain, magistrat, juge. Père de Rouge Cerise, époux de Lys d'Eau, beau-père de Verte Bruine, grand-père de Petite Pomme.

Blanche Hermine, bergère

Bleu Nuit, humain, maître exorciste ; fondateur de l'école d'exorcisme de Trois-Ponts, où étudient Roseau Bleu, Lavandin et Nuit Calme, entre autres élèves.

Celui sous l'escalier, humain, témoin du passage des Tuan dans le jardin.

Cent Vingt Dents, humain, gourmet, ami de Taste-Cuisses.

Chant des Pierres, humain, aide de camp

Clair-Obscur, Seferneith, chef des Hommes Stèles, amant de Lotus Mauve

Cœur de Brume, humain, berger

Crépuscule, humain, disciple de Bleu Nuit passé chez Monsieur Noir

Demi-Lune, humain, adopté par deux Tuan, Manis et Rengganis.

Des chèvres, possession de l'Amiral

Deux-Rivières, ville natale de Bleu Nuit ; résidence de son frère, exorciste, ainsi que de Monsieur Noir et de Monsieur Blanc. Lotus Mauve

apparaît dans le palais de Deux-Rivières.

Fier Bouleau, humain, petit-fils de Vieux Saule.

Fille d'Eau, humaine orpheline. Appelée également Cascatelle et Ondée.

Indigo, humain, disciple craintif de Bleu Nuit

Induk Marah, la Mère Araignée, dieu tuan

Keraian Tuan, le Mort Blanc, dieu tuan

Kusumah, Tuan, artiste.

L'Amiral, humain. Père de Langue de Feu. Commande six soldats et un troupeau de chèvres.

La Lune Noire, résidence des Tuan

La marchande de boulettes de riz, humaine, amie de Bleu Nuit.

La montagne, dieu

Langue de Feu, fille de l'Amiral. Poupée de son papa et amante des six soldats.

Lavandin, disciple sage et réfléchi de Bleu Nuit.

Le Général, humain

Le Petit, humain, témoin du passage des Tuan parmi les humains

Les Grenouilles, filles chéries de l'Amiral

Les Hommes Stèles, Seferneith influencés par les Tuan

Lotus Mauve, Seferneith, guérisseur et créateur de bien-être. Ami de Verte Bruine.

Lys d'Eau, humaine, épouse de Bâton d'Encre, mère de Rouge Cerise, belle-mère de Verte Bruine, grand-mère de Petite Pomme. Femme du monde et de ressources.

Manis, Tuan, amant de Rengganis, père adoptif de Demi-Lune. Ami de Pendaran, Sintawa et Kusumah. Délicat et prêt au pire pour retrouver le meilleur.

Mirabelle, servante de Rouge Cerise.

Monsieur Blanc, humain, maître de nombreux disciples qu'il pousse vers le bien.

Monsieur Noir, humain, maître de Sans Larmes et de nombreux disciples qu'il pousse vers le mal.

Nuit Calme, humain, disciple anxieux de Bleu Nuit

Pendaran, Tuan, ami de Manis. Chasseur, aventurier, libertaire.

Pervenche, humain, disciple pacifiste de Bleu Nuit, ami de Sauge Pâle

Petit Cheval, humain, disciple du frère de Bleu Nuit.

Petite Pomme, Seferneith et humaine, enfant de Rouge Cerise et Verte Bruine, petit-enfant de Lys d'Eau et Bâton d'Encre

Rengganis, Tuan, épouse de Manis. Mère adoptive de Demi-Lune.

Roseau Bleu, humain, disciple naïf et impétueux de Bleu Nuit

Rouge Cerise, humaine, fille de Bâton d'Encre et

de Lys d'Eau, épouse de Verte Bruine, mère de Petite Pomme. Intellectuelle et escrimeuse.

SANS LARMES, humain, disciple de Monsieur Noir.

SAUGE PÂLE, humain, disciple de Bleu Nuit, ami de Pervenche

SINTAWA, Tuan, amie de Manis

SIX SOLDATS, humains, aux ordres de l'Amiral. Amants de Langue de Feu et chevriers.

SULING, Tuan, fidèle de Keraian Tuan

TASTE-CUISSES, humain, libertin, amateur de danses, ami de Cent Vingt Dents.

TROIS COULEURS, humain, disciple de Bleu Nuit

TROIS-PONTS, ville où se trouve le jardin et où réside la majorité des personnages humains, ainsi que Verte Bruine.

VELOURS, humain, disciple amer de Bleu Nuit, ami de Nuit Calme

VERTE BRUINE, Seferneith, lettré, historien. Époux de Rouge Cerise, gendre de Lys d'Eau et Bâton d'Encre, géniteur de Petite Pomme. Ami de Lotus Mauve.

VIEUX SAULE, vieil homme, lettré, magistrat retraité. Grand-père de Fier Bouleau.

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2010

—

Coordonnées de l'auteur :

Geneviève Grenon Van Walleghem

gen.lau.grenon@bluewin.ch *N'hésitez pas à lui parler de votre lecture.*

Et, si un éditeur lit ces lignes et a aimé ce roman, qu'il n'hésite pas à contacter l'auteur pour une édition sous forme de livre papier…

Coordonnées de l'éditeur :

Ebooks libres et gratuits
contact@ebooksgratuits.com

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.